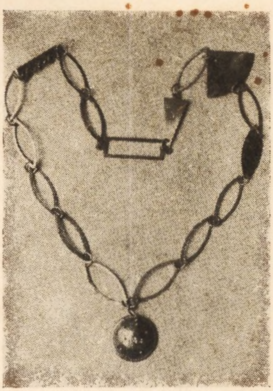
SÉBASTIEN CHARLÉTY

# HISTOIRE

## DU

# SAINT-SIMONISME

(1825 - 1864)



MCMXXXI

PAUL HARTMANN

ÉDITEUR

SÉBASTIEN CHARLÉTY

# HISTOIRE
# DU
# SAINT-SIMONISME

(1825-1864)

SEIZE HÉLIOGRAVURES

MCMXXXI
PAUL HARTMANN
ÉDITEUR

Sur la couverture, le collier Saint-Simonien, voir page 202.

A LA MÉMOIRE

DE

HENRY MICHEL

La première édition de ce livre a paru en 1896. Si je le réimprime aujourd'hui, c'est un peu pour satisfaire au désir de quelques-uns, qui m'ont exprimé le regret de ne plus le trouver en librairie ; c'est surtout pour offrir à ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées, un travail moins imparfait. Ils trouveront dans cette édition nouvelle dont la forme a été revue, outre quelques images intéressantes, une bibliographie saint-simonienne plus complète et mise à jour.

# AVANT-PROPOS

## DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Vers l'an 1830, quelques Français, d'esprit cultivé et de cœur généreux, édifièrent un système destiné à assurer aux hommes le bonheur. Tous les problèmes de la vie individuelle et de la vie sociale y furent courageusement résolus. Une morale, une politique, une religion nouvelles et qu'ils jugèrent définitives, naquirent de leurs enthousiastes méditations. Sans rien omettre, ils eurent le souci de vaincre toutes les difficultés de la conduite pratique, de répondre à tous les doutes de l'entendement, de guérir toutes les inquiétudes de la sensibilité. La vérité leur apparut sans voiles. Comme il était naturel, ils entreprirent de la faire voir aux autres, et de convertir leurs contemporains. Puis, cette découverte les éblouit et les subjugua au point qu'ils voulurent joindre l'exemple à l'enseignement, et tentèrent de conformer leur vie à leur doctrine.

C'est l'histoire du conflit qui se produisit entre leur doctrine et la réalité qui fait l'objet de ce travail. On n'a prétendu ni éclaircir aucune des questions que les Saint-Simoniens soulevèrent, ni comparer à ceux de leurs émules en matière de réformation sociale, aucun des remèdes qu'ils proposèrent à nos maux ; c'eût été, en quelque façon, prendre parti, s'engager à proposer d'autres remèdes, et montrer par là même une bien inutile témérité.

## AVANT-PROPOS

Les réformateurs de la société ne font défaut à aucun temps, et particulièrement au nôtre ; pourtant l'humanité n'a pas encore fait son choix entre les divers et magnifiques Évangiles qui doivent la sauver. Est-ce l'effet d'une sottise entêtée ou d'une sage clairvoyance? Aux philosophes d'en décider. Il n'appartient pas à l'historien d'apprécier la contribution qu'une théorie apporte à la détermination des fins générales que poursuit notre espèce. Mais quand la théorie indique en même temps les moyens pratiques d'atteindre ces fins, et prétend se mesurer à la réalité, il peut constater dans quelle mesure cette ambition se justifie et il aperçoit assez vite combien sont rares les points de contact d'une construction intellectuelle avec la complexité des faits. A vouloir résoudre les plus délicats problèmes de pratique sociale et politique, au nom de principes qui ne sont peut-être pas faux, mais qui sont impropres à cet usage, un système se déconsidère ; et l'opinion méfiante risque de n'y voir plus qu'un jeu de l'esprit.

Ce serait une grande injustice. Pour éviter de la commettre, il suffirait de dresser l'inventaire des manières de penser et de sentir et d'agir que les hommes de notre temps ont directement héritées des Saint-Simoniens.

## INTRODUCTION

# LE PRÉCURSEUR : HENRI SAINT-SIMON

Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, naquit en 1760 et mourut en 1825. Presque inconnu de son vivant, après avoir beaucoup pensé et beaucoup écrit, il devint célèbre dans le monde, peu de temps après sa mort. Un groupe d'hommes se fit honneur de le saluer pour maître unique et révélateur de vérités ignorées. Il fut considéré par eux comme un Messie. En son nom, ils formulèrent des doctrines politiques et sociales, et les répandirent; ils donnèrent son nom à une religion nouvelle. Sa vie ne fut pas pour eux seulement un exemple, ni ses écrits un enseignement. Sa pensée leur parut avoir la vertu d'une révélation divine, et ses actes, une valeur de symbole dont l'interprétation importait gravement à l'humanité. Il n'y eut dans l'existence d'homme et de penseur d'Henri Saint-Simon aucune trace de miracle capable de justifier le culte dont il fut l'objet et ce rôle messianique qu'on lui fit jouer. Les Saint-Simoniens ne virent et ne cherchèrent dans sa vie aucune grossière apparence de surnaturel; elle leur sembla, pourtant, comme sa pensée, marquée d'un signe. S'il leur arriva de s'écarter de ses vues au point de les rendre quelquefois méconnaissables, ils eurent toujours soin de montrer que leurs propres idées n'étaient qu'un développement de celles du maître. Ils lui firent hommage de toute leur raison et de toute leur folie.

Qu'y a-t-il donc en Saint-Simon qui explique une pareille destinée? Essayons — sans raconter toute sa vie, ni exposer à nouveau toutes ses idées — de dégager de son existence tourmentée les traits de sa physionomie, de ses écrits bizarres l'essence de sa doctrine, de découvrir les germes vivants qui donneront, après sa mort, une si magnifique floraison.

## I

A coup sûr, au moins par l'étrangeté de sa vie, la curieuse originalité de ses écrits, il a mérité de ne point avoir le même genre de réputation que tout homme de talent. Il ne s'attendait pas, sans doute, à être le saint Jean précurseur d'une religion. Mais s'il l'eût pu prévoir, il n'en eût pas été autrement surpris et il ne s'en serait pas cru indigne.

Il est petit-cousin du fameux duc; comme lui, il prétend descendre de Charlemagne, et il n'a ni moins d'orgueil, ni moins d'ambition que le duc. Sa vie ressemble au style des Mémoires : incorrecte, heurtée, grande cependant. Son allure est indépendante, absolument; la haine de l'imitation le conduit tantôt à l'excentrique, tantôt à l'original. Entièrement sincère, d'ailleurs, car il intéresse et frappe toujours, tandis qu'un superficiel désir de singularité devient vite odieusement sot. Il n'est vraiment pas organisé comme tout le monde. Sa foncière indiscipline le mènera quelque part, peut-être, mais certes pas sur les grands chemins.

Jamais, cependant, au moment où il arrive à l'âge d'homme, vers 1780, ils n'ont été si beaux, si largement ouverts. Le monde marche à un idéal d'égalité et de liberté, emporté par le plus généreux des rêves. La fin du siècle se passe en conversations passionnées, où l'on célèbre d'avance le règne de la raison gouvernant le monde selon la justice. Le jeune homme pourrait faire sa partie dans ce chœur. Mais il a l'instinct d'autre chose et ne se mêle point aux philosophes. Il doit davantage à son nom, à son ancêtre; il se doit, surtout, davantage à lui-même : « Souvenez-vous,

Monsieur le Comte, lui dit chaque matin celui qui l'éveille, que vous avez de grandes choses à faire ». Le sentiment d'une « mission » — laquelle? il l'igore encore — ne le quittera pas, de l'adolescence à la mort. Au service de cette mission, il met une énergie rare de caractère. Toute sa vie, il aura cette incroyable ténacité qu'il montra un jour, tout enfant : son père prétendait l'obliger à faire sa première communion, il se laissa emprisonner plutôt que d'obéir.

Ses forces restent longtemps sans direction précise. Il a le goût d'observer et la passion de savoir. D'abord soldat, il part pour l'Amérique (1779) et se bat bien. Toutefois, la guerre ne l'intéresse pas, mais le « but de la guerre ». Il pense que la révolution d'Amérique causera « de grands changements dans l'ordre social de l'Europe ». Elle donne en politique « une grande leçon à l'espèce humaine ». Mais s'il aime réfléchir, il aime plus encore agir et profite de son séjour pour proposer au vice-roi du Mexique un projet de communication par voie d'eau entre les deux Océans. Revenu en France, colonel à 23 ans, il quitte bientôt la carrière militaire : « Faire l'exercice pendant l'été, faire ma cour pendant l'hiver était un genre de vie insupportable pour moi ». Il suit les leçons de Monge à Metz, puis voyage, en Hollande, en Espagne. Là encore, avec le comte de Cabarrus (1), il prépare un projet de canal entre Madrid et la mer. Le voilà, toujours actif, avide de connaissances, fertile en réflexions, jamais dilettante, mais mobile, peu préoccupé de trouver la voie définitive, un peu philosophe, beaucoup aventurier.

Il sera un aventurier de la « philosophie ». La Révolution éclate. Tandis que tout le monde a la fièvre de l'action, il semble, lui, y renoncer tout à fait. Il prend très peu de part aux événements. Sans doute, il est libéral, égalitaire tout d'abord; il se débarrasse avec joie de son titre nobiliaire, non par abnégation, mais parce qu'il espère mieux. La Révolution ne tarde pas d'ailleurs à être pour lui un spectacle. Il n'accepte aucune fonction, ne déclame pas, ne s'attarde pas aux phrases de tribun. Que de choses à observer, et quelle occasion unique de s'instruire!

(1) 1752-1810, né à Bayonne, mort à Séville; directeur de la Banque Saint-Charles 1782; plénipotentiaire à Rastadt 1797; ministre des Finances de Joseph-Bonaparte, sa fille épousa successivement Tallien et le prince de Chimay.

C'est aussi, et il le distingue vite, une occasion inattendue de s'enrichir.

Audacieusement, sans scrupules, il spécule sur les biens nationaux et gagne de l'argent. Est-ce banale avidité? Point, car il est généreux, chevaleresque, grand seigneur. Mais il a deviné, à travers la phraséologie révolutionnaire qu'il méprise, qu'après cette débauche de « critique » il faudra bien créer quelque chose. Devant l'écroulement du palais monarchique, il a songé à la nouvelle maison qu'habitera le monde. Alors, la faculté d'agir sera à celui qui possédera de l'argent, seule réalité qui subsistera dans l'universelle ruine. Il appelle simplement ses opérations « l'emploi financier de son temps pendant le cours orageux de la Révolution ».

Ne le croyez pas devenu un froid spéculateur; il a, lui aussi, son délire, son exaltation; mais ils ne sont point banals. On l'emprisonne pendant la Terreur; il ne maudit pas ses bourreaux. « A l'époque la plus cruelle de la Révolution, dit-il, et pendant une nuit de ma détention au Luxembourg, Charlemagne m'est apparu et m'a dit : « Depuis que « le monde existe, aucune famille n'a joui de l'honneur de « produire un héros et un philosophe de première ligne. Cet « honneur était réservé à ma maison. Mon fils, tes succès, « comme philosophe, égaleront ceux que j'ai obtenus comme « militaire et comme politique. » Et il a disparu. » A ce moment se précise sa « mission ». Il en prend conscience, il commence à savoir ce qu'elle lui impose : agir sur les hommes, ses contemporains, devenir le réformateur, le sauveur d'une société malade. Mais si le désir est ardent, si l'idée est déjà nette, la méthode d'action est encore incertaine, et, à vrai dire, elle le restera toujours.

A côté du sens pratique, de la claire vue des choses, l'exaltation chimérique apparaît. Les deux éléments sont, chez lui, à dose égale, et dirigent ensemble sa vie et sa pensée. Il a ce qui manque aux hommes de son temps : le goût de l'observation et de l'expérimentation; sa raison n'est point « métaphysique »; il ne raisonne point d'après des principes, mais d'après des faits. Il a vu beaucoup, et s'il vient à généraliser, il y aura dans ses vues beaucoup de matière concrète. On peut espérer que celui-là, quand il nous donnera

son système, le donnera bon et solide, parce qu'il aura procédé lentement, prudemment, en tenant compte des faits connus, du passé, des tendances profondes... Mais voici que, d'autre part, se montre une impuissance foncière. Il a tout ce qu'il faut pour faire admirablement son métier de penseur et un « je ne sais quoi » l'empêchera sans cesse d'aboutir. Ou plutôt, il aboutira trop souvent, en théories incomplètes, singulières. Incapable de voir et de montrer clairement l'ensemble, qu'il soupçonne, qu'il aborde successivement de vingt côtés sans réussir à s'en rendre maître, il ne peut sortir des travaux préparatoires; il reste un faiseur de programmes.

Et, comme sa pensée, sa vie est inquiète : « une série de chutes » dit-il lui-même. Toutefois, ni l'une ni l'autre ne sont jamais lasses. Au service de cette agitation, il met une incroyable persévérance, un courage surprenant, parfois héroïque.

Le spectacle qu'il donne est curieux : durant trente années, ce réformateur social va chercher la voie à suivre, et il ne la trouvera que dans les derniers jours de sa vie. Il perdra vingt ans à formuler une méthode d'investigation si vaste qu'elle doit embrasser tous les phénomènes connus : c'est qu'alors, il cherche une solution aux problèmes sociaux dans la loi physique des mondes, la gravitation; il use à cette recherche son temps, sa fortune, sa santé. Puis, restreignant son ambition, il isolera le problème humain pour le traiter seul et croira trouver dans l'histoire les lois dont l'application sauvera scientifiquement le monde : mais le monde reste indifférent à ses efforts. Alors, en une suprême tentative, il laisse là le raisonnement et s'adresse à la foi; il découvre qu'on ne remue les hommes qu'en s'adressant au cœur. Et ce réformateur qui a demandé à la physique, puis à l'histoire le salut de l'humanité, le demande, en fin de compte, à une religion, à sa religion.

## II

A 37 ans, il est arrivé à une conviction : sa mission sociale exige des connaissances scientifiques complètes. De la synthèse des sciences, il faut tirer une loi générale embrassant toutes les formes de l'activité dans l'univers. Cette loi découverte, il faut en faire une application particulière à la société pour la diriger dans le dédale où elle s'égare, manque d'une orientation scientifique. L'éducation de celui qui doit tirer le monde du chaos comprendra donc d'abord les sciences physico-mathématiques ou la « physique des corps bruts ». Cela s'enseigne à l'Ecole polytechnique : Saint-Simon prend domicile en face de cette Ecole, en suit les cours pendant trois ans. Après la physique des corps bruts, celle des corps organisés : Saint-Simon va s'établir près de l'Ecole de médecine. Mais une pareille éducation est encore incomplète. Puisque les savants sont appelés à être les chefs des peuples, il faut connaître, autant que la science, les savants. Saint-Simon s'entoure de savants, encourage les jeunes gens, comme le mathématicien Poisson; se lie avec Gall, Cabanis, Bichat, Blainville. Sa maison sera un microcosme scientifique; il ouvre un salon, où il veut élaborer la philosophie des sciences en voyant vivre sous ses yeux la tête de l'humanité. Il se marie pour avoir un salon, mais il ne tarde pas à divorcer (1802). Ne vient-il pas d'apprendre que Mme de Staël est veuve? C'est la femme philosophe qui pourra l'aider, la seule femme qui se soit élevée à la compréhension des idées générales, qui sache ce qu'est le progrès, la perfectibilité... A eux deux, que ne fonderaient-ils pas? Elle ne parut pas comprendre et refusa.

Cet échec n'atteint pas l'amour-propre de notre philosophe, ni ne ralentit sa démarche. Il doit compléter son éducation et veut savoir à quel degré de culture en sont les Allemands; d'un voyage en Allemagne, il rapporte « la certitude que la science générale est encore dans l'enfance dans ce pays,

puisqu'elle y est fondée sur des principes mystiques », puis va trouver les Anglais « qui n'ont sur les chantier aucune idée capitale neuve ». Tout est donc à créer. La voie est libre.

Déjà il a écrit, formulé ses idées « pour le bonheur des hommes », dans les *Lettres d'un Habitant de Genève* (1802). Il a découvert le moyen de conjurer les malheurs qui menacent la société. La disparition de l'ancienne organisation sociale a mis le monde en état d'anarchie; les classes de non-propriétaires soulevées par les savants et les « artistes » — lisez, les hommes de lettres — contre une fausse aristocratie, une « féodalité » qui détenait illégalement le pouvoir, sont, pour le moment « matées »; mais qu'on se rappelle les atrocités commises et « l'impulsion barbare de l'ignorance ! » Il est temps de remettre les choses à leur place. La foule ne peut prétendre à gouverner. « La domination doit être répartie dans la proportion des lumières... » — « Regardez, dit-il aux démocrates attardés, ce qui est arrivé en France pendant que vos camarades y ont dominé; ils y ont fait naître la famine. » Le gouvernement appartient de droit à ceux qui savent : « Mes amis, nous sommes des corps organisés; c'est en consiédrant comme phénomènes physiologiques nos relations sociales que j'ai conçu le projet que je vous présente ». La direction de l'humanité doit être confiée à un magistère de savants unis à des artistes élus par les hommes, payés par une souscription internationale; libres ainsi de toute entrave, ils prendront le nom de Conseil de Newton. Réunis autour du tombeau du grand homme, ils sauront interroger les faits, et, d'après l'expérience, prédire ce qui est utile; ils feront des applications de la loi unique de l'univers, la « pesanteur universelle ».

Eux seuls, ils ont qualité pour être les interprètes de cette loi, obscure encore; eux seuls, ils ont le droit de parler en son nom, au nom de Dieu. Dieu lui-même l'a dit en rêve à Saint-Simon : « Rome renoncera à la prétention d'être le chef-lieu de mon église; le pape, les cardinaux, les évêques et les prêtres cesseront de parler en mon nom; l'homme rougira de l'impiété qu'il commet en chargeant de tels imprévoyants de me représenter. » Le prêtre d'aujourd'hui ne peut « prévoir » parce qu'il est moins savant que son troupeau. Il est donc déchu. Dieu « a placé Newton

à ses côtés et lui a confié la direction de la lumière et le commandement des habitants de toutes les planètes ». L'erreur fondamentale du XVIII^e siècle a été de distinguer deux mondes : celui de la raison et de la liberté, le monde moral ; celui du déterminisme, le monde physique. L'homme, par rapport à l'univers, est « une montre enfermée dans une grande horloge dont elle reçoit le mouvement ». Les phénomènes moraux et les phénomènes physiques sont de même ordre. Il ne s'agit que de trouver la soudure qui les unit. C'est affaire aux savants. Les « physiciens » sont les grands-prêtres de la seule religion possible, c'est-à-dire de « l'institution politique qui tend à l'organisation générale de l'humanité. »

Saint-Simon a ainsi pris position. Ce ne sont point des principes abstraits, antiscientifiques, comme ceux de 89 qui doivent gouverner le monde, pas plus que des forces anciennes et mortes ; c'est un pouvoir spirituel nouveau ; c'est la raison travaillant sur les faits ; c'est la *science positive.* La politique et la morale ne sont que des aspects de la « science générale ». La reconnaissance du bien et du mal appartient aux savants. Dieu, par eux, « fera de la terre un paradis ».

Créer la « science générale », voilà la plus pressante des nécessités. « L'humanité posséderait la science parfaite si elle avait une bonne encyclopédie, » Saint-Simon écrit l'*Esquisse d'une nouvelle Encyclopédie* et l'*Introduction aux Travaux scientifiques du XIX*^e *Siècle.* Ce n'est encore qu'une ébauche Il faudrait que la théorie générale fût vérifiable dans tous les faits ; à cette condition seule, la clef de toutes choses, l'énigme de l'univers sera connue ; la vérité sera dite sur l'Etre. Mais des aides sont indispensables : les savants spéciaux. Ils restent sourds à son appel, et, manquant à leur devoir, ne lisent même pas le gros manuscrit qu'il leur envoie (1808).

Voici cependant qu'à mesure qu'il formule ses idées, Saint-Simon s'exalte ; il est pris de la fièvre de l'inventeur. Ruiné par son ancien associé en spéculations et par des prodigalités, il devient copiste au Mont-de-Piété, gagne mille francs par an, use sa santé. Un brave homme, nommé Diard, le recueille et le nourrit jusqu'en 1810 ; Diard mort, la misère revient. Tout a échoué. Personne ne connaît Saint-



SAINT-SIMON

Reproduction de son portrait au pastel par Madame Labille-Guillard, sous le Directoire

L'original appartient à M. et Mme Mallier

Reproduit pour la première fois dans la Vie de Saint-Simon de Maxime Leroy

Simon. Mais il est loin de céder ou de faiblir. Le terrible problème qu'il a abordé avec calme, armé par cinq années d'études scientifiques, l'étreint maintenant plus que jamais. Claire et sublime lui apparaît sa mission; le petit-fils de Charlemagne ne faillira pas à sa naissance. On peut l'appeler fou : « La folie n'est pas autre chose qu'une extrême exaltation et cette exaltation extrême est indispensable pour faire de grandes choses » (1810). Son rêve d'enfant s'est précisé; il connaît la « grande chose » à faire; il se sait prédestiné à l'accomplir et paiera cette gloire le prix qu'il faudra.

Elle lui coûte cher déjà, et il s'en rend compte : « Ma vie, écrit-il en 1810, présente une série de chutes et cependant ma vie n'est pas manquée, car loin de descendre, j'ai toujours monté... j'ai eu sur le champ des découvertes l'action de la marée montante; j'ai descendu souvent; mais la force ascensive l'a toujours emporté sur la force opposée. Agé de 50 ans, je suis à cette époque où l'on prend la retraite, et j'entre dans la carrière... Ma position morale est encore plus fâcheuse que ma position pécuniaire; chaque conseil que je reçois tend à me décourager. Eh bien! dans cette position, je jouis, je me trouve heureux; j'ai le sentiment de ma force, et cette sensation est plus agréable pour moi qu'aucune autre que j'ai éprouvée dans ma vie ». Pourquoi serait-il découragé puisqu'il est dans la bonne voie? Seul au monde, il a compris « la grande question »; seul, il a fait assez d'expériences pour « rectifier la ligne de démarcation entre le bien et le mal ». Car la vie du messie moderne, de l'initiateur scientifique, n'est aucunement une vie d'imagination ou de sentiment; c'est un « cours d'expériences » Il a dirigé sa vie. de manière qu'elle fût digne du rôle auquel Dieu l'appelle ; il a suivi de point en point le programme qu'il s'était tracé :

« 1° Mener pendant tout le cours de la vigueur de l'âge la vie la plus originale et la plus active possible;

« 2° Prendre connaissance avec soin de toutes les théories et de toutes les pratiques;

« 3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans toutes les positions sociales les plus différentes et même créer des relations qui n'aient point existé;

« 4° Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets qui sont résultés de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir les principes sur ces résumés.

« L'homme qui a tenu cette conduite est celui auquel l'humanité doit le plus d'estime; c'est celui qu'elle doit classer comme le plus vertueux, puisqu'il est celui qui a travaillé le plus méthodiquement aux progrès de la science, seule véritable source de sagesse. » Il disait encore : « Mon estime pour moi-même a toujours augmenté dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation ».

Qu'importe, s'il réussissait quand même à se faire entendre! « La force des savants de l'Europe réunis en une corporation générale ayant pour lien une philosophie basée sur l'idée de la gravitation serait incalculable. » Pendant quatre ans encore (1810-1814), Saint-Simon s'attache à son idée, la précise, l'éclaire. Dans deux nouveaux livres (*Mémoires sur la science de l'homme* et *Mémoires sur la gravitation universelle*) (1), il s'épuise à démontrer que la gravitation est la loi des corps organisés comme des corps bruts. Comme la chose est simple! Des corps bruts aux corps organisés; des corps organisés aux animaux; des animaux à l'homme; de l'homme primitif à l'homme historique que l'on suit de l'antiquité à travers le moyen âge jusqu'à la crise actuelle, la chaîne est ininterrompue: voilà ce que révèle la philosophie de la gravitation. Il ne se lasse pas de le répéter : « C'est mieux qu'une méthode scientifique, c'est la loi de Dieu lui-même, c'est la physique et la morale de l'univers ». Il faut le crier aux savants. Il les supplie : « Messieurs, je n'ai qu'une passion, celle de pacifier l'Europe; qu'une idée, celle de réorganiser la société européenne. Elevez vos cœurs à cette hauteur de sentiment. Elevez vos esprits jusqu'à cette grande pensée ».

Quelle carrière ouverte aux physiologistes! Repoussé par les physiciens, il se tourne vers eux, les maîtres de toute science et de toute morale, et les conjure de ne pas laisser le premier rang aux « brutiers, infinitésimaux, algébristes, arithméticiens » qui n'entendent rien à la crise terrible de la société: « Quittez, crie-t-il à ceux-ci, la direction de l'atelier scientifique; laissez-nous réchauffer son cœur qui s'est glacé sous votre présidence, et reporter toute son attention vers les travaux qui peuvent ramener la paix générale ».

Mais les brutiers qu'il invective et les physiologistes qu'il exalte restent également sourds. Le malheureux ne peut

(1) Voir XL, p. 39, 187, 189, 213, 310.

même plus faire imprimer ses livres; il les recopie et les envoie aux savants qui ne les lisent point, et il leur dit en même temps qu'il meurt de faim : « Depuis quinze jours, je mange du pain et bois de l'eau, je travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais de copie de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public ».

Il sort de cette misère grâce à une petite pension de sa famille, et tout de suite, malgré sa santé ruinée, la vieillesse qui est proche, il reprend espoir : « Que de fleurs ont avorté! que d'enfants sont morts! arrive l'automne : elle donne des fruits; elle donne les meilleurs, ceux qui se conservent le plus longtemps. Les philosophes sont des fruits d'automne, ils sont presque des fruits d'hiver ».

## III

Pendant vingt ans, Saint-Simon a vécu avec la certitude d'avoir arraché à Dieu son secret; il a essayé de « systématiser la philosophie de Dieu ». Il est descendu « successivement du phénomène univers au phénomène système solaire, de celui-ci au phénomène terrestre, et enfin à l'étude de l'espèce considérée comme une dépendance du phénomène sublunaire » et il a voulu « déduire de cette étude les lois de l'organisation sociale ». C'est cette organisation qui est restée, il ne faut pas l'oublier, « l'objet primitif et essentiel de ses recherches ». Mais il n'a fait que tracer une méthode, esquisser un plan de travail. Or, il court grand risque de ne jamais atteindre son objet, s'il s'obstine à remplir ce programme.

Heureusement, il s'aperçoit « à temps de l'impossibilité d'établir jamais une loi positive et coordinatrice de cette philosophie », et il se retourne « vers la science de l'homme, dans laquelle on considère non plus les sciences, mais les savants; non la philosophie, mais les philosophes, envisagés dans leurs fonctions avec la société humaine ». Voici donc

que commence une nouvelle phase de sa vie. Le reste n'était que préparation; mais la voie était trop détournée; il faut maintenant aller vite et droit.

Désormais la « politique » l'occupe seule (1). La science générale fait place à la science sociale; la philosophie de la gravitation à un plan pratique pour réformer la société. Mais l'homme « pratique » dans Saint-Simon ne réussira pas mieux que le philosophe épris de la synthèse universelle. Son ambition est moins haute, mais il est victime des mêmes contradictions de sa nature. Il ne veut pas être un utopiste, un rêveur : il veut que ses projets soient immédiatement réalisables et il se débat dans une perpétuelle angoisse, formulant des vérités d'avenir et voulant les adapter au présent. Révolutionnaire, il « se garde d'aller contre aucune force existante et il essaie de les utiliser » et c'est là son erreur. « Jamais il ne plie ses idées aux événements du jour (2) », et cependant il veut tirer parti de ces événements pour faire aboutir ses idées, présumant toujours un succès instantané.

Aussi, sans appartenir à aucun parti politique — ce terme n'a pas de sens pour lui — tente-t-il de se servir des partis et des gouvernements. Cette attitude est déjà ancienne : ami de la Révolution, il l'avait été tant que l'œuvre de destruction lui parût nécessaire; mais quand il vit clairement que les républicains étaient incapables de créer un gouvernement ou même simplement de rétablir l'ordre, il accepta la dictature militaire et mit tout son espoir en Bonaparte. N'était-il pas le chef scientifique de ses rêves, l'homme qui avait dit à l'Institut : « Rendez-moi compte des progrès de la science depuis 1789; dites-moi quel est son état actuel et quels sont les moyens à employer pour lui faire faire des progrès ». N'avait-il pas compris que la science allait désormais diriger l'humanité, cet ennemi des idéologues, et qu'à elle seule, non à la métaphysique révolutionnaire, il faudrait demander des solutions? Et c'est à lui qu'il dédiait les *Lettres d'un habitant de Genève.* Mais les guerres d'Espagne et de Russie refroidirent un enthousiasme

(1) Voir : *Réorganisation de la Société Européenne*, 1814; *De l'Industrie*, 1816; *la Politique*, 1818; *l'Organisateur*, 1819; *les Bourbons et les Stuarts*, 1822; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, 1824; *Catéchisme des Industriels*, 1823-1824.

(2) Le mot est d'Olinde Rodrigues. *Producteur* III, 93.

qui n'était déjà plus très vif vers 1810. En 1813, il envoie encore à l'Empereur son *Mémoire sur la gravitation*, en lui conseillant d'évacuer l'Allemagne, la Hollande et l'Italie. Il n'est plus bonapartiste quand Bonaparte est perdu (1814). Arrive la Restauration : Vivent les Bourbons et vive la Charte ! Les sages se contentent de peu. La force est maintenant dans les parlements. Adressons-nous aux parlements. A eux le soin de nous conduire à la perfection de l'ordre social, à l'âge d'or. Que les parlements de France et d'Angleterre concluent une union intime. C'est la base de la future confédération européenne; celle-ci réalisée, on verra au-dessus des parlements nationaux, un parlement européen avec ses deux chambres et son « roi européen » héréditaire; il rédigera un code de morale et d'instruction publique.

C'est avec ce premier bagage qu'il s'attaque à la politique « pratique ». Il a un lieutenant maintenant, Augustin Thierry son « fils adoptif » qui signe avec lui les *Opinions sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815. Il répète que l'alliance anglaise doit être inscrite dans la Constitution. On comprend le succès que pouvait avoir en 1815 un semblable conseil. On ne l'écoute pas plus que lorsqu'il « chantait » la gravitation. Ce n'était vraiment pas la peine de faire des concessions, de proposer des mesures transitoires.

Il revient alors aux projets d'ensemble. Mais tout en « systématisant » il ne renonce point à « réaliser » et mêle sans cesse les conseils pratiques aux vues générales, les remèdes provisoires à l'idéal définitif, toujours plus soucieux d'agir sur ses contemporains que de laisser une œuvre claire aux méditations de l'avenir. L'Evangile nouveau ne brille pas par la rigueur de la composition.

L'idée fondamentale du « Livre » moderne, qui doit sauver le monde, apparaît dans le *Catéchisme des Industriels*. « Il n'y a société que là où s'exerce une action générale et combinée (1). » Or, la société actuelle cherche le but auquel elle doit tendre. Il faut le lui indiquer. La chose est simple et peut être faite avec une précision mathématique. Car l'étude du passé permet de prévoir avec sûreté l'avenir. L'histoire n'est point un roman ou une satire, c'est une science

(1) *Catéchisme des Industriels*, XXXVIII, 45.

positive, la « physique sociale ». Saint-Simon dans une revue générale du passé, depuis Socrate (1) jusqu'à nos jours, croit y découvrir des lois précises. De même que Condorcet, il récapitule la marche de l'esprit humain et après lui, il proclame la loi du progrès et de l'indéfinie perfectibilité de l'espèce humaine. Mais la belle conception de Condorcet, qui devait terminer sa récapitulation par un exposé de conjectures formées sur la marche qu'elle suivra, « s'est réduite dans l'exécution à une diatribe contre les rois et les prêtres ». A Saint-Simon de faire fructifier ces germes de philosophie réorganisatrice; appuyé sur 1400 ans d'observations, il proclame la vérité qui sort vivante de l'étude de l'antiquité, du moyen âge féodal, de la monarchie absolue : la société moderne n'a pas pour but la guerre et la conquête; elle n'a qu'un objet : la production, l' « industrie ». Smith en a indiqué les conditions matérielles; Bentham, en réduisant la vie morale à un conflit d'intérêts, a montré la conformité du but social et de notre propre nature. La vie sociale n'est donc que l'organisation des intérêts sociaux, et conséquemment, du travail et des conditions du travail.

« Une nation (2) n'est autre chose qu'une grande société d'industrie. » L'objet unique de nos efforts, c'est l'organisation la plus favorable à l'industrie. La politique est la science de la production. L'économie politique sera à elle seule toute la politique. « Les rapports entre gouvernants et gouvernés se sont à peu près convertis en de simples rapports pécuniaires. Le gouvernement, c'est le chargé d'affaires de la société; son seul rôle est de maintenir la sécurité et la liberté dans la production. » Telle est la vérité.

Le régime industriel est celui de l'avenir. Pourquoi n'est-il pas celui d'aujourd'hui? parce que l'Industrie laisse à la classe militaire reconstituée par l'Empire et aux légistes nés sous l'ancien régime, auteurs de la Révolution et maîtres des

(1) « L'histoire ne me paraît bien intéressante et fort instructive que depuis Socrate. Les recherches sur les événements antérieurs à son existence sont à mes yeux de la nature de celles d'un homme qui travaillerait avec un grand soin à se rappeler tout ce qu'il a pensé pendant qu'il était en nourrice, pendant son sevrage, pendant les années qu'il a passées à apprendre à lire et à écrire, enfin jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de puberté. » Il ajoute, après avoir ainsi jeté sans plus de façon par-dessus bord la civilisation antique qui le gêne pour édifier son système : « Les recherches sur l'histoire des Chinois et des Hindous ne doivent point occuper les têtes fortes; il est évident que ces peuples sont restés dans l'enfance. »

(2) Voir XVIII et XIX. L'*Industrie*, 35, 69, 165, 168, 186, 188, 196, 201.

Chambres, le premier rang, et qu'elle ne peut leur opposer une organisation et des principes. Que faire? Ecartons le roman métaphysique bâti par l'imagination des légistes, leurs Chartes, leurs Constitutions, véritable « calamité publique » et, dès lors, entre l'organisation militaire qui a pour but le vol, et l'organisation industrielle qui a pour but la production, choisissons. Il en est temps, si l'on ne veut plus revoir les pires crimes sociaux comme la loi du maximum et le blocus continental.

« J'ai reçu la mission de faire sortir les pouvoirs politiques des mains du clergé, de la noblesse et de l'ordre judiciaire pour les faire entrer dans celles des industriels (1). » Comme autrefois aux savants, c'est à eux qu'il s'adresse maintenant; il leur demande un « associé industriel praticien » : « Nous n'avons que la capacité scientifique; il nous manque la capacité financière (2). » Le savant n'est pas éliminé du système : il conserve le pouvoir spirituel, la découverte des lois de l'exploitation du globe; mais le temporel, l'administration appartiendront aux « praticiens »; car un corps scientifique administrant ne tarderait pas à devenir « métaphysicien, astucieux et despote (3) ». Si aux savants et aux industriels l'on joint les « artistes » qui, par inspiration ou intuition, éclairent la marche ou la hâtent, on a les seuls hommes utiles; hors d'eux, il n'y a que « parasites et dominateurs (4) ».

Sur ces fondements doivent être reconstitués les pouvoirs spirituel et temporel. Le monde ne peut s'en passer. Saint-Simon n'avait fait qu'entrevoir cette vérité quand il rêvait d'organiser le conseil de Newton. Depuis qu'il s'est fait historien et qu'il a trouvé dans l'histoire les lois de la physique sociale, il a découvert le rythme des oscillations à travers lesquelles s'accomplit le progrès humain. Le monde traverse tantôt des périodes organiques, tantôt des périodes critiques. Les premières sont des phases où l'équilibre social est parfait, où le pouvoir est aux mains des plus dignes, où chacun occupe la place pour laquelle il est destiné. Les secondes sont celles où, cet ordre admirable étant détruit, la société souffre jusqu'au jour où elle retrouve ses chefs légitimes. Or, depuis

(1) XXI. *Système industriel*, 167.
(2) XIX. L'*Industrie*, 69.
(3) XXI. *Système industriel*, 161.
(4) XX. *Organisateur*, 191.

la destruction de l'équilibre social du moyen âge, nous sommes en une période critique : le pouvoir spirituel théologique a succombé sous les coups de Luther; le temporel féodal, sous les coups de la royauté, et cette royauté même a péri par l'attaque générale du XVIII[e] siècle. La société actuelle « politiquement immorale » est mûre pour être gouvernée par des « démonstrations scientifiques » qui feront disparaître l'incertain, l'intrigue, l'incapacité en matière de gouvernement.

La seule difficulté pratique, c'est de régler les mesures de transition entre le système actuel, bâtard, funeste amas de débris morts et de principes romanesques et le système de l'avenir, la politique positive. Pour revenir à la santé, le monde doit prendre de meilleures habitudes hygiéniques (1), moins contradictoires avec notre état physiologique. L'idéal — provisoire — serait d'avoir un Parlement souverain à trois chambres, l'une, *chambre d'invention* où les artistes, hommes à imagination « ouvriraient la marche, proclameraient l'avenir de l'espèce humaine », la seconde, *chambre d'examen* où les savants « établiraient les lois hygiéniques du corps social », la troisième, *chambre d'exécution*, où les industriels « rapportant les idées à la production, jugeraient ce qu'il y a d'immédiatement praticable dans les projets d'utilité publique conçus et élaborés de concert par les savants et les artistes (2) ».

De nouveau, Saint-Simon chante victoire : « Nous sommes les mortels audacieux qui faisons cette entreprise : nous entreprenons d'élever les industriels au premier degré de considération et de pouvoir ». Ce n'est point une utopie. Qu'on lise son *Catéchisme* et il paraîtra « évident par le fait de la production de ce catéchisme que l'esprit humain s'est élevé à la conception de l'ensemble du régime industriel ».

C'est la seconde fois que Saint-Simon sauve le monde. Et il présente sa méthode avec toute la modération désirable. « Le point essentiel pour le succès de cette sainte entreprise (3) », c'est que l'emploi de la violence est interdit. Il

(1) Voir : *Physiologie sociale*, XXXIX, 178-179, 190, 152.

(2) Voir : *Organisateur*, XX. 54. — *De l'Organisation sociale*, XXXIX. 137-138. — *Catéchisme des Industriels*, XXXVII. 63. — « Les industriels feront la loi, fixeront le rang que les autres classes occuperont entre elles; la société jouira de tout le bonheur individuel et collectif auquel la nature humaine peut prétendre. » XXXVII. 42.

(3) XXII. *Système industriel*, 105

faut utiliser ce que l'on a : la royauté, surtout. « L'institution de la royauté, dit-il prudemment, a un caractère de généralité qui la distingue et la met au-dessus de toutes les autres institutions. Son existence n'est point liée au système politique actuel (1) ». La Sainte-Alliance elle-même, ce revenant de l'état politique théologique, n'est-elle pas un pouvoir suprême tout trouvé; il suffit de lui inspirer un esprit nouveau. Tout est possible. Le roi des Français peut devenir le « premier industriel de France et du monde entier (2) ». En voulez-vous la preuve? Qu'il décide, premièrement : qu'un catéchisme national sera rédigé par l'Institut, et qu'une Français ne sera citoyen s'il n'a subi un examen sur le catéchisme national; deuxièmement, que le budget sera fait par un conseil d'industriels; troisièmement, que les titres de noblesse seront abolis, et quatrièmement, que la Chambre sera dissoute ! Ainsi sera renouée la vieille alliance du roi et des communes. La dynastie sera adossée à un solide arcboutant. Que l'on comprenne donc enfin que « l'incapacité est un crime aujourd'hui dans ceux qui consentent à se charger de conseiller les rois et diriger les peuples ! (3) ».

Quant aux libéraux, c'est pitié de les voir espérer la succession de la monarchie. Ils ne prennent pas garde que « libéralisme » désigne « un ordre de sentiments » et non une « classe d'intérêts ». Ils ne savent rien du gouvernement; et le regardent « non comme le chef de la société, destiné à unir en faisceau et à diriger vers un but commun toutes les activités individuelles, mais comme un ennemi naturel... (4) ». Or, « le dogme de la liberté illimitée n'est bon que comme moyen de lutte contre le système théologique »; ensuite, il devient un obstacle à la réorganisation, au « dogme futur ». Dans la phase scientifique de la politique il ne peut pas plus y avoir de liberté de conscience « qu'en astronomie, en physique et en chimie.... En aucucn as, le maintien des libertés individuelles ne peut être le vrai but du Contrat social. L'idée vague et métaphysique de liberté, telle qu'elle est en circulation aujourd'hui, si on continuait à la prendre pour la base des

(1) XXXVII. *Catéchisme des Industriels*, 63.

(2) Voir XXXIX. *Quelques opinions philosophiques*, 100-101. — *Système industriel*, XXIII, 56.

(3) Voir *Système industriel*, XXII, 237. XXI, 56. XXII, 148.

(4) *Catéchisme des Industriels*, XXXVII, 180. XXXVIII, 21-22.

doctrines politiques, tendrait éminemment à gêner l'action de la masse sur les individus. Elle serait contraire au développement de la civilisation et à l'organisation d'un système bien ordonné qui exige que les parties soient fortement liées à l'ensemble et dans sa dépendance (1) ».

Voilà qui est catégorique. Mais il semble, à l'écouter, qu'on ait entendu déjà et ailleurs, ces menaçants propos. La guerre à l'individualisme du XVIIIe siècle, les théocrates, comme Saint-Simon, l'ont déclarée et menée sans défaillance. Ils ont, eux aussi, rejeté dans la nature, l'homme que la philosophie du XVIIIe siècle en avait séparé. Saint-Simon fait rentrer la « science de l'homme » dans la « physique » générale; l'histoire de l'homme n'est qu'une branche de l'histoire naturelle; et Vicq-d'Azyr, Cabanis, ses maîtres lui ont plus appris que Rousseau et Kant. Mais Joseph de Maistre n'écrase-t-il pas sous le poids des « lois du monde » la volonté, la raison, la liberté? Le Pape doit diriger l'ordre social parce que son infaillibilité est autant qu'une vérité théologique une « vérité générale », une « loi du monde ». Saint-Martin rêve d'un prince « commissaire de Dieu », prêtre, juge et *médecin* suprême de son peuple, et Bonald résume toute l'attaque en cette phrase : « L'homme n'existe que pour la société; la société ne le forme que pour elle ». L'individu est une abstraction sans réalité; le droit ira la rejoindre au royaume des chimères : Bonald est venu « faire la philosophie de l'homme social, du *nous* ». La constitution de la société obéit à la fatalité, comme les corps à la pesanteur; « les mouvements sont imprimés à l'homme, dit Ballanche, par le tout dont il fait partie. L'individualité n'est point pour lui dans ce monde ». Saint-Simon n'ignore point tout cela, sans doute (2). Les Bonald, les Maistre, les Ballanche et les Saint-Martin sont donc ses alliés? Non pas; car, si leur critique ruine le

(1) *Système industriel*, XXI, 15.

(2) Il faut noter que les principales œuvres des théocrates ont paru entre 1795 et 1821. La *Palingénésie sociale* (1828) de Ballanche est toutefois postérieure à la mort de Saint-Simon.

Mais son *Essai sur les Institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles* est de 1818. — Les Saint-Simoniens ont d'ailleurs hautement proclamé leur reconnaissance pour cette école, et en particulier pour Joseph de Maistre. Eugène Rodrigues, (*Lettres sur la Religion et la Politique*) s'est montré à son égard particulièrement enthousiaste. Les Saint-Simoniens répétèrent souvent cette phrase de J. de Maistre : « Il semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni d'une manière extraordinaire. »

système actuel, ils ne voient le salut que dans le retour à une doctrine déchue, à d'insuffisantes institutions hier condamnées, aujourd'hui mortes. Ils ne savent point accommoder le passé aux nécessités nouvelles. Des hauteurs imprenables de leur orthodoxie, ils méprisent un monde qu'ils ne comprennent pas. L'humanité veut s'organiser dans le travail; elle sent tout le prix des bienfaits de la tradition si sottement reniée par la Révolution, mais elle veut l'enrichir et la dépasser. Ses besoins ont changé. Elle désire du nouveau.

Aussi, plutôt qu'à ceux qui vivent dans la certitude, vaut-il mieux s'unir à ceux qui sont en quête de vérité. L'esprit des « libéraux » est une table rase où l'on peut inscrire une doctrine, et, de fait, à ce moment, les libéraux écoutent curieusement Saint-Simon, tandis que le Roi lui cherche querelle. On le traduit en cour d'assises pour avoir représenté que la perte de son élite de savants, d'artistes et d'industriels serait plus préjudiciable à la France que la mort de toute la famille royale et des gouvernants. Les « frelons » ne trouvent pas bon qu'on les compare aux « abeilles ». Au contraire, Laffitte et Ternaux (1), B. Constant, Béranger, P.-L. Courier lisent son *Organisateur*; Rouget de l'Isle compose pour lui un *Chant des Industriels.* Saint-Simon aurait-il enfin trouvé un public? Déjà il a deux élèves : à Augustin Thierry s'est joint Auguste Comte. C'est ce dernier qui rédige le troisième cahier du *Catéchisme des Industriels.* L'élève ne se plaira pas toujours dans la suite à reporter au Maître l'honneur des idées directrices de son système (2).

Mais déjà, le Maître est hanté d'idées nouvelles. Il lui semble qu'il a négligé dans son calcul de l'utilisation des forces sociales, une force qui échappe au calcul parce qu'elle dépasse le raisonnement; c'est la force « sentimentale et religieuse ». Non qu'il ne lui ait fait aucune part : en attribuant aux artistes le rôle d'initiateurs, de découvreurs, c'est bien sur leur sensibilité et non sur leur méthode qu'il a compté pour éclairer la marche de l'humanité. Il a dit aussi que la religion était la seule institution politique qui tende à une organisation générale de l'humanité. Il a parlé de ses idées comme du « dogme » futur. Mais il disait ces choses en

(1) 1765-1833, industriel de Sedan, député de Paris, 1818.

(2) Voir plus loin, liv. II, chap. II.

historien raisonneur, en « physicien » de la société. Voyant disparaître l'ancien pouvoir spirituel, il affirmait qu'il y avait urgence à en créer un autre. Sa religion n'est qu'une institution, un corps d'Etat; en un mot, il songeait au clergé, non pas aux fidèles. A la fin de sa vie, il change de méthode.

Le penseur qui fut d'abord épris de mathématiques au point de chercher la solution du problème social dans la gravitation et de confier l'autorité suprême à un comité de savants, et qui demanda ensuite cette solution à l'étude dans le passé et dans le présent des faits sociaux, ce philosophe de la science et de l'histoire devient fondateur de religion.

## IV

Tout de suite, il trouve la loi et il la formule. Arrière les subtilités de discussion et les finesses de dialectique! Son langage se fait simple et vraiment évangélique. « Celui qui aime les autres a accompli la loi » dit saint Paul. « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour objet l'amélioration physique et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, » dit Saint-Simon. L'ancien christianisme a fait de l'amour du prochain la règle de la morale individuelle; le *Nouveau Christianisme* en fait la règle de la morale sociale, le dogme de toute politique. Artistes, savants, industriels, vous avez des oreilles et vous n'entendez point. Allons droit au peuple, au pauvre; il entendra ce langage, lui, et il le comprendra. Tout son être en sera remué et si profondément, que le novateur s'en effraie d'avance et a peur des violences contre les riches.

Car une telle affirmation n'a pas besoin de démonstration. Il faut croire ou ne pas croire. C'est le cœur qui parle : c'est la foi qui est en jeu. Toute discussion est vaine. Le calculateur, le jour où il n'a plus calculé, a calculé juste. Après beaucoup d'études qui ne lui ont même pas valu de lecteurs, il a dit la parole qui lui vaudra — à lui ou à ceux qui la répéteront — la foule des fidèles.

Elle est à prendre, cette foule. Elle a suivi Jésus qui disait : « Les hommes doivent se conduire en frères les uns à l'égard des autres ». Et c'est pour cela que le christianisme est « d'origine divine (1) », et que l'Eglise, tant qu'elle a cru à cette parole, est restée « infaillible ». Mais le clergé actuel, catholique ou protestant, est hérétique. Aujourd'hui, le « vicaire de Dieu sur la terre, le véritable pape », c'est celui qui sait appliquer ce précepte divin : c'est Saint-Simon lui-même; et il affirme qu'il parle « au nom de Dieu ».

C'est en vain qu'on rira d'un « rire voltairien »; rien ne détruira l'excellence « surhumaine » du principe chrétien, et la mission de ceux qui le proclament. « Je suis convaincu que j'accomplis une mission divine en rappelant les peuples et les rois au véritable esprit du christianisme ». Dieu ayant accordé à ses travaux sa protection « d'une manière spéciale », il a le droit de s'écrier, en s'adressant aux grands de la terre :

« Princes !

« Ecoutez la voix de Dieu qui vous parle par ma bouche; redevenez bons chrétiens, cessez de considérer les armées soldées, les nobles, les clergés hérétiques et les juges pervers comme vos soutiens principaux; unis au nom du christianisme, sachez accomplir tous les devoirs qu'il impose aux puissants; rappelez-vous qu'il leur commande d'employer leurs forces à accroître le plus rapidement possible le bonheur social du plus pauvre ! (2) »

Ce sont les dernières lignes et le livre reste inachevé. Mais cela suffit. Saint-Simon peut avoir confiance. Sa doctrine aura un clergé et ce clergé aura ses fidèles. Si le monde est destiné à être sauvé de cette manière, c'est-à-dire s'il est destiné à revoir des âges de foi, une religion universelle et obligatoire, l'unité de croyance et d'organisation, comme l'a connue le XIe siècle, et comme le désirait notre philosophe, c'est à Saint-Simon qu'il devra élever des autels. Et, si l'ignorance, le fanatisme, le retour à la crédulité, leur cortège ordinaire, les accompagne, les derniers amis de la liberté connaîtront la tristesse des derniers rhéteurs païens voyant triompher l'erreur chrétienne, heureux si, pour consolation, ils gardent l'espoir d'une Renaissance.

(1) Voir *Nouveau Christianisme*, XXIII, 107, 109, 111, 115, 104, 188.
(2) *Ibid.*, 192.

Telle fut la dernière découverte de Saint-Simon : l'humanité a un avenir religieux; seule une résurrection religieuse organisera le bonheur social, c'est-à-dire le travail humain. Cette religion n'a pas, ne saurait avoir de métaphysique; elle est toute morale. Que cette morale vienne en ligne directe de la gravitation, qu'elle soit scientifique ou sentimentale, qu'importe ! Les vérités dont se soucie l'humanité sont vérités de sentiment et non de raisonnement. Elle s'adresse à la vie, elle promet le bien-être à ceux qui en manquent. Que faut-il de plus?

Cette révélation suprême du Messie devait être la plus féconde. Combinée avec les idées jetées çà et là sur l'organisation du pouvoir social, elle devait donner naissance à un corps de doctrines. Elle rendit à Saint-Simon vieilli, l'exaltation enthousiaste que la gravitation inspirait à sa jeunesse. Auguste Comte s'était séparé de lui quand il l'avait vu quitter la voie scientifique; mais il était entouré d'hommes que son étrange nature avait séduits. C'étaient Olinde Rodrigues, Léon Halévy, le docteur Bailly, Duvergier, dont l'assistance lui avait permis de continuer ses travaux. Il projetait de fonder avec eux un journal de propagande, le *Producteur*, lorsqu'il mourut.

Il affirma, par son attitude devant la mort, une entière confiance dans les mobiles qui avaient dirigé sa vie. Sa passion scientifique trouvait là à satisfaire sa dernière curiosité. Déjà en 1823, ayant essayé de se tuer parce qu'il s'était aperçu « qu'il faudrait plus de temps qu'il ne l'avait pensé pour que l'intérêt public se portât sur ses travaux » il s'écriait se croyant mortellement blessé, devant le médecin qu'on avait appelé : « Expliquez-moi comment un homme qui a sept chevrotines dans la tête peut encore vivre et penser ». Au dernier jour de la maladie, le 19 mai 1825, il refusa de voir un membre quelconque de sa famille pour ne pas se laisser détourner du soin de préciser ses idées, de léguer à ses amis son testament intellectuel. « Il y aurait de l'exagération à dire que je ne souffre pas, dit-il; mais qu'importe; parlons d'autre chose. »

Pas une plainte, pas un mot amer sur sa destinée manquée, ses échecs multipliés. Il est à ses idées comme un halluciné à ses visions. Que rien de mesquin, de personnel ne vienne à

ce moment ternir sa pensée, obscurcir l'essentiel, l'affirmation dernière et vigoureuse de sa foi en sa mission sociale. L'apparence d'un souci banal serait une faiblesse. Faiblir, à cette heure, c'est presque se rétracter.

« Depuis trois heures, dit-il à ses amis, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée ; vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat. La poire est mûre, vous pouvez la cueillir. La dernière partie de mes travaux, le *Nouveau Christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé ; la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas, et souvenez-vous aussi que pour faire de grandes choses, il faut être passionné... ; toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : l'avenir est à nous. » Il porta la main à sa tête et mourut(1).

Une existence tout entière dirigée par la volonté et la délibération, n'aboutissant qu'à des échecs matériels, un effort d'esprit prodigieux, un orgueil naïvement sincère, une exaltation ininterrompue de trente années donnant pour résultats des essais incomplets, contradictoires et obscurs, en somme, une vie manquée se terminant par un livre inachevé, voilà ce qu'il laissait aux méditations des rares personnes qui savaient son nom et avaient lu quelques-uns de ses ouvrages. Dans ce chaos étrange et non sans grandeur, d'où surgissaient une physionomie puissante et une idée simple — la nécessité d'organiser un pouvoir spirituel nouveau, fondé sur la science et appuyé sur la foi — un groupe d'hommes qui ne furent pas médiocres trouvèrent l'étoffe d'un Rédempteur et la matière d'une religion.

(1) *Globe*, 30 déc. 1831.





ENFANTIN

Lithographie de Duriez, d'après Grévedon

# LIVRE PREMIER

# L'ÉCOLE

## CHAPITRE PREMIER

### LA FONDATION DE L'ÉCOLE. — LE « PRODUCTEUR »

I. Les premiers Saint-Simoniens : Rodrigues, Enfantin, Bazard, etc...; fondation du *Producteur*.

II. Les doctrines du *Producteur :* nécessité d'un retour au dogmatisme; organisation d'un pouvoir spirituel. — Vues sur l'organisation industrielle. — Vues sur l'organisation intellectuelle.

III. Impression produite par le *Producteur*.

L'histoire des Saint-Simoniens commence le jour de la mort de Saint-Simon. Il était dans la bizarre destinée de cet homme de n'aboutir jamais. Au moment où il trouvait des amis, des disciples, où il pensait fonder une Ecole ou une Société pour propager ses idées, il disparut. A ceux-ci la tâche restait donc entière. S'il avait laissé une œuvre définitive, achevée, un système coordonné et facilement accessible, il n'eût probablement pas fait école. Une doctrine parfaite et complète n'est pas féconde. Le public aurait pu directement juger lui-même la valeur de ses conceptions; il l'aurait mis à côté des théoriciens de son temps, des Maistre, des Bonald, et il eût passé outre. Mais l'obscurité même de sa pensée difficile à suivre et surtout les lacunes faisaient de lui un initiateur, un prophète; il avait, çà et là, fait jaillir la lumière, ouvert des voies, signalé des richesses à mettre en valeur. Juxtaposant des conceptions nouvelles sur toutes

choses sans trop s'inquiéter de les accorder, c'est en ses derniers jours seulement qu'il avait risqué une synthèse hardie. Chaque page du maître méritait des commentaires explicatifs; ce chaos contenait une méthode; ces germes, une politique, une économie politique, une doctrine d'organisation sociale, mieux encore, une religion. Mais il fallait les en tirer, labourer ce terrain. On verrait plus tard la moisson.

C'est à cette besogne préliminaire que les amis de Saint-Simon allaient se vouer pendant deux ans.

## I

Les amis réunis autour du lit de mort de Saint-Simon, et la plupart de ceux qui avaient, le 22 mai 1825, accompagné son convoi au Père-Lachaise, étaient décidés à ne pas laisser périr dans l'oubli son œuvre et son nom. Déjà quelques-uns avaient élaboré avec lui le projet d'un journal de doctrine, le *Producteur*. Le plus actif était l'ami préféré, le confident des derniers jours, Olinde Rodrigues (1), alors âgé de 31 ans, ancien répétiteur de mathématiques à l'Ecole polytechnique et directeur de la *Caisse hypothécaire* (2). Autour de lui se groupaient quelques fidèles : Léon Halévy (3), poète et littérateur, qui, plus tard, célébra Saint-Simon dans une ode émue, mais détestable; le docteur Bailly, le juriste Duvergier. Le lendemain des funérailles, il vint à cette petite troupe une recrue nouvelle, un jeune homme nommé Enfantin.

Barthélemy-Prosper Enfantin était né à Paris le 8 février 1796. Son père était banquier. En 1813, il fut reçu à l'Ecole polytechnique et en 1814 se distingua à Vincennes par sa belle conduite, la veille du jour où les alliés entrèrent dans Paris. Démissionnaire au mois de juin — son père n'ayant pu continuer à payer la pension — il prit du service pendant

(1) Né à Bordeaux en 1794, mort à Paris en 1851.

(2) Enfantin en devint le caissier, le président du Conseil d'administration était Duvergier père.

(3) Frère de Fromental Halévy le musicien, père de M. Ludovic Halévy, — né à Paris en 1802.

les Cent-Jours à l'armée des Alpes, auprès de son parent, le général Saint-Cyr Nugues. Après Waterloo, une vie errante et inquiète, mais active commença pour lui. Le négoce l'attirait. Il s'associait d'abord avec un cousin, Louis Nugues, marchand de vins à Romans; puis en 1821, après un voyage en Allemagne, il quittait le commerce pour la banque et allait à Saint-Pétersbourg dans la maison d'un banquier commissionnaire, Martin d'André. Mais les affaires où Enfantin cherchait la fortune n'absorbèrent pas toute son activité. Un goût très vif le portait vers l'étude des questions économiques et politiques. Il eut la chance de trouver en Russie une société intelligente et éprise de hautes discussions. Une douzaine de camarades de l'Ecole polytechnique, parmi lesquels Raucourt, Lamé, Clapeyron, ingénieurs en mission, se réunissaient chaque semaine pour causer « philosophie ». On avait beaucoup à apprendre après les orages de la Révolution et les guerres de l'Empire; la jeunesse de France était avide de s'instruire; on avait soif d'idées, et comme besoin de vivre par l'esprit après tant d'années de marches forcées par les chemins d'Europe.

Le XVIII^e siècle avait touché à tout, ébauché toute science. Il fallait reprendre ses indications, les préciser, les rectifier, puis les compléter par une meilleure information sur les choses, mettre plus de vérité tangible dans des généralisations trop risquées. C'était pour ces jeunes gens un plaisir très vif où la joie de la découverte se mêlait à la satisfaction de critiquer de grands devanciers. A tour de rôle, chacun d'eux faisait un rapport sur quelque ouvrage de Condorcet, Volney, Cabanis ou Laromiguière. On se donnait « de la physiologie et de l'idéologie », écrivait Enfantin à un ancien polytechnicien de 1807, Pichard, qui, retiré à Lausanne, publiait un *Essai sur le système d'Helvétius.* L'enthousiasme de ce jeune commerçant de 25 ans apparaît dans toutes ses lettres. Il est surtout préoccupé d'économie politique et d'études sociales. La lecture de Bentham lui inspire tout un mémoire qu'il envoie à Dumont (1), de Genève, et la même année (1823) il propose à l'Académie de Lyon un travail

(1) 1759-1829 pasteur, voyage en Russie, en Angleterre, publie avec Mirabeau *le Courrier de Provence,* retourne en Angleterre 1792; publie les manuscrits de Bentham, fait partie de la commission chargée par le tsar en 1809 de faire un code; membre du grand Conseil de Genève.

sur des problèmes économiques : « C'était, dit-il, lui-même, un reflet des doctrines d'Adam Smith et surtout de J.-B. Say.» Le libéralisme, éloigné du pouvoir par la Restauration, s'occupait à préciser ses idées, et, impuissant à réaliser son idéal politique, formulait ses dogmes économiques. Si la liberté ne réglait pas la vie politique du monde, c'est du moins sur elle que la science de sa vie matérielle était fondée.

Enfantin, revenu de Saint-Pétersbourg, n'avait pas fait partie du groupe des amis de Saint-Simon. Il avait souscrit au *Catéchisme des Industriels* (décembre 1823), mais n'avait vu le maître qu'une seule fois, le jour où Rodrigues l'avait présenté. Il trouva dans le Catéchisme ce que son esprit souhaitait le plus, un cadre assez large d'organisation sociale, pour y faire entrer ses connaissances acquises : une politique scientifique, faite pour plaire à son éducation toute positive; une façon hardie de supprimer les questions de métaphysique politique relatives à l'intrinsèque vertu de la liberté ou du despotisme, une indifférence complète pour les mots et les formes où se débattait la polémique des journaux et des partis. Dès lors, la politique — à laquelle, d'ailleurs, il n'avait jamais été mêlé — lui parut être une logomachie sans intérêt, un divertissement sans rapport avec la réalité, gestes et cris de comédiens applaudis ou sifflés. Il acquit ainsi et garda toute sa vie le mépris saint-simonien à l'égard des formes de gouvernement. De 1823 à 1825, nous n'avons, comme témoignages de son activité intellectuelle, qu'un appel adressé aux polytechniciens en faveur des Grecs, qui montre la générosité de son caractère, et un projet relatif à la conversion de la rente qui avait fait l'objet d'une correspondance avec Laffite et qui fut envoyé à M. de Villèle.

Il vint joyeusement se joindre, en 1825, aux fondateurs du *Producteur*. Bien qu'il eût peu de ressources personnelles (il était alors liquidateur de la maison Chaptal et fils) il souscrivit aux actions. Il devait prendre rapidement une grande place dans cette société par sa remarquable intelligence et ses connaissances étendues. On l'y aima vite pour son dévouement à la doctrine, son caractère enjoué, très bon et très noble, et aussi pour sa grâce naturelle; car il était de haute taille et sa belle figure avait une majestueuse douceur qui séduisait.

Bien différent de Prosper Enfantin était un homme qui vint à la doctrine quelque temps après lui. Saint-Amand Bazard. Né à Paris, le 17 septembre 1791, il avait alors 34 ans. Dans sa vie aussi agitée que celle d'Enfantin, il avait eu de tout autres préoccupations. Il avait connu toutes les passions qui enflammaient la jeunesse libérale de la Restauration, et, loin de vivre à l'écart des événements, il s'était ardemment mêlé aux luttes qu'ils avaient fait naître. Il était doué de qualités qui pouvaient faire de lui un bon chef de parti : une intelligence lucide et logique, éprise de principes, amie des déductions hardies et solides; incapable de tomber dans le piège d'un sophisme, ou de se sentir à l'aise dans le vague d'un sentiment. A cette clarté d'esprit qui était sa probité intellectuelle, il joignait un caractère grave, énergique, audacieux. On savait sa bravoure; sa conduite en 1814 au faubourg Saint-Antoine lui avait valu l'admiration de ses compagnons d'armes et la Légion d'honneur. Plus tard, lié avec Dugied qui avait été carbonaro à Naples, il fonda avec lui, Buchez, alors étudiant en médecine, et Flottard, la Charbonnerie française, et devint président de la Haute-Vente. On croyait alors renverser le gouvernement par des conspirations. Bazard fut un des organisateurs du complot de Belfort en 1821. Après l'échec de la tentative, condamné par contumace, il n'en parcourut pas moins l'Ouest de la France, conspirant toujours, présidant deux congrès de la Charbonnerie à Bordeaux. Mais le peu de succès des complots, sans décourager son cœur, porta son esprit à réfléchir sur leur valeur pratique : s'ils avaient réussi, quel progrès réel aurait-on accompli? La Restauration renversée, le monde en marcherait-il mieux? La nécessité lui apparut de songer à l'avenir, à la construction qu'il faudrait édifier après avoir démoli. La liberté ne lui sembla plus alors avoir une vertu suffisante pour régler les relations des hommes. « A peine, écrivait-il plus tard à propos de cette crise intellectuelle, venais-je de sonder le vide, de sentir la stérilité pour notre époque de la philosophie critique et de la politique révolutionnaire, que les ouvrages de Saint-Simon fixèrent mon attention; les conceptions de ce hardi novateur me parurent le germe du monde nouveau que je cherchais instinctivement depuis longtemps. » Il résolut désor-

mais de faire fructifier ce germe. Il apporta à la société saint-simonienne une valeur intellectuelle et morale qui méritait de faire de l'ancien conspirateur un chef, avec une sincérité dans la conversion qui, de l'ancien carbonaro ferait bientôt un apôtre.

D'autres encore collaborèrent à l'entreprise : Cerclet, Decaen, Adolphe Blanqui, Allier, Rouen, Senty, Huot, Adolphe Garnier, Artaud, J.-J. Dubochet, Gondinet et Auguste Comte ; Laurent, Peisse et Buchez commencèrent à écrire au *Producteur* à partir de 1826 (1).

## II

La Société constituée pour publier le journal annoncé du vivant de Saint-Simon fut définitivement fondée le 1er juin 1825. Les actions, de mille francs, datées du 1er juillet, portaient la signature des deux fondateurs-gérants : P. Enfantin et O. Rodrigues. Léon Halévy rédigea un prospectus où

(1) Cerclet, né vers 1797 était un ancien conspirateur; il s'était lié à Genève avec Buonarrotti et se mêla à des complots. Après son passage dans le Saint-Simonisme, il se fit libéral, devint rédacteur au *National*, puis, sous le gouvernement de Juillet secrétaire de la présidence de la Chambre des députés, enfin, maître des requêtes au Conseil d'État, membre de la Commission des chemins de fer, et rédacteur aux *Débats*.

Allier, avocat, né à Avignon en 1794, auteur du *Manuel de l'Emigré*, en collaboration avec Cerclet.

Rouen, juriste, auteur du *Corps des Lois Commerciales* (1839).

Senty, littérateur, né à Aix en 1803, auteur de deux comédies politiques et de quelques ouvrages historiques.

Huot, né en 1790, mort en 1845, géologue et naturaliste.

Ad. Garnier est le philosophe, auteur du *Traité des facultés de l'âme*, 3 vol., 1852.

J.-J. Dubochet, avocat, juriste, né en Suisse, auteur du *Manuel du Juré*.

Gondinet, ancien polytechnicien, collaborateur de la *Revue Encyclopédique*.

Laurent, dit Laurent (de l'Ardèche), né à St-Andéol, le 4 semptembre 1793. Il sera souvent question de lui au cours de cette étude.

Peisse, né à Aix, devint rédacteur au *National* en 1830; collabora à la *Revue des Deux Mondes* comme critique d'art, fut nommé plus tard conservateur des collections à l'école des Beaux-Arts.

Buchez, né le 31 mars 1794, étudiant en médecine et carbonaro; resta médecin et philosophe. Il était, en même temps que collaborateur au *Producteur*, rédacteur en chef du *Journal des Progrès des Sciences et des Institutions médicales*. Il publia en 1830 son *Introduction à la Science de l'Histoire* et de 1835 à 1838 son *Histoire parlementaire de la Révolution* en collaboration avec P. C. Roux.

Auguste Comte y rédigea quelques articles pour gagner quelque argent, et parce qu'il estimait Cerclet; mais il se méfiait déjà des disciples de Saint-Simon. (Voir Littré, *Aug. Comte et la Philosophie positive*, p. 34-35.) Il se plaignit que Bazard lui volait

étaient expliqués l'objet de l'entreprise et son fonctionnement (1).

Le journal portait le titre suivant : le *Producteur, Journal philosophique de l'Industrie, des Sciences et des Beaux-Arts*, il portait cette épigraphe, inscrite déjà en tête des « Opinions littéraires et philosophiques » de Saint-Simon : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous ». Toutefois, on n'y avoua pas tout d'abord l'origine saint-simonienne des idées qu'on y développa. Saint-Simon ne fut nommé qu'en mai 1826; à cette date, Olinde Rodrigues lui consacra une série d'études, où, en lui rendant la paternité de la doctrine du *Producteur*, il le célébrait comme un maître.

Il est nécessaire pour exposer avec clarté les idées essentielles du *Producteur* de les mettre en ordre; et l'on risque ainsi d'altérer quelquefois leur physionomie en leur donnant une rigueur qu'elles n'ont pas encore dans les articles qui les contiennent. La doctrine, bien que coordonnée et solide, n'est jamais exposée d'une manière complète et systématique, dans toutes ses parties, avec toutes ses conséquences. Ce sont des vues fragmentaires et discursives, quelquefois même volontairement bornées parce que l'entente n'est point faite sur les conséquences qu'on en pourra déduire. L'unité de l'œuvre, qui est réelle, n'est pas dans une progression logique de raisonnements, mais dans la couleur particulière de toutes les études, quel que soit le sujet qu'elles traitent. On y sent une façon nouvelle d'aborder les problèmes politiques, économiques, esthétiques; il y a unité de sentiments, similitude d'éducation, communauté de point de vue, entre les rédacteurs; ils ont la même position intellectuelle. Mais chacun fait des découvertes sur ce terrain nouveau, un peu à sa guise. Le Saint-Simonisme n'est encore ni une théologie, ni une Eglise; il n'est qu'un état d'esprit.

« Le journal que nous annonçons, lisait-on dans l'Introduction, a pour but de développer et de répandre les principes d'une philo-

ses idées et demanda qu'au moins on le citât. Bazard refusa et un duel faillit s'en suivre. C'est à ces émotions que Littré attribue en partie la folie d'Auguste Comte qui dura de 1826 à la fin de 1827. — (Voir plus loin sa querelle avec les Saint-Simoniens).

(1) Le prix de l'abonnement était fixé à 50 francs. Cerclet était rédateur en chef. Le journal paraissait chaque semaine à partir du 1er octobre. A partir d'avril 1826, il parut par cahiers mensuels.

de la nature humaine, reconnaît que la destination de l'espèce sur le globe est d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage la nature extérieure; que ses moyens pour arriver à ce but correspondent aux trois ordres de facultés physiques, intellectuelles et morales qui constituent l'homme; enfin, que ses travaux, dans cette direction, suivent une progression toujours croissante... parce que des notions toujours plus exactes de sa destination et de ses forces la conduisent à améliorer incessamment l'association, un de ses moyens les plus puissants. »

Cette philosophie nouvelle est « positive » dans son but et dans sa méthode : elle écarte dans sa recherche toute considération relative aux inconnaissables et insolubles problèmes de la destinée et de l'origine des choses. Dans la discussion du seul problème qui l'intéresse, le problème social, elle renonce aux argumentations empruntées, d'une part, à la déclamation et à la subtilité métaphysique « inspirée par la crainte du fanatisme, de l'ambition théocratique de la tyrannie, de l'intolérance », d'autre part, aux exclamations sentimentales sur la dissolution du corps social, inspirées par les regrets du passé. Elle ne relève ni de la critique du XVIIIe siècle, qui a imprudemment attribué des vertus particulières et absolues à des notions toutes négatives, comme la liberté, ou simplement erronées, comme l'égalité, ni des conceptions attardées qui croient pouvoir adapter à la société nouvelle des organisations aujourd'hui sans valeur. Ni libérale, ni catholique, elle est scientifique et expérimentale.

Toutes les formules politiques jusqu'à ce jour en honneur sont fausses; parce que toutes ont pour base une erreur de point de vue; elles reposent sur la science de « l'homme individuel ». « On en a déduit des droits et des devoirs ou bien des besoins et des facultés et par suite la liberté individuelle d'où sont nées la souveraineté nationale, la représentation élective, etc.; la base de cette politique est incomplète et sa méthode est vicieuse. C'est dans l'étude directe et positive de la société qu'il faut principalement chercher les bases de la politique (1). » L'individualisme et la liberté ont eu leur rôle qui a été de combattre les puissances vieillies, obstacles au progrès; ils ont « purifié » le monde, mais ne peuvent le « féconder ». Le pouvoir générateur n'appartient qu'à la science. La liberté est « toujours relative à l'idée

(1) *Prod.* II, 159-160 (de Rouen).

d'obstacles... S'il y avait absence d'obstacles, l'idée de liberté ne pourrait naître ». Dans une société scientifiquement organisée, « le sentiment de l'oppression n'ayant nulle place ne saurait éveiller le sentiment correspondant de délivrance ou de liberté (1) ».

Une découverte capitale permet d'espérer que l'état actuel d'anarchie et de libre examen est passager et que l'humanité en reviendra au « dogmatisme, état normal de l'intelligence humaine, celui vers lequel elle tend, par sa nature, continuellement et dans tous les genres (2) ». C'est la destination nouvelle qu'a donnée Saint-Simon aux sciences historiques. L'histoire est pour lui une science positive et non un objet d'amusement ou un aliment aux « spéculations des moralistes, des publicistes, des philosophes, elle est elle-même la morale, la politique, la philosophie parvenues à l'état positif ». Elle est la « physique sociale ou la physiologie de l'espèce humaine (3) ». Le rôle de l'historien est de classer les faits, de découvrir la loi de leur enchaînement et de montrer ainsi le point de développement où sont parvenues les sociétés, de signaler les germes de mort et les germes de vie pour prévoir enfin leur destinée.

Destinée fort claire aujourd'hui. Le *Producteur* l'a dit dès le premier jour. L'avenir est à « l'état industriel ». Le but à atteindre, c'est l'exploitation du globe par l'activité matérielle, intellectuelle et morale de l'humanité associée. L'industrie, la science, les beaux-arts, voilà la triple direction à suivre. La société prenant conscience de ses tendances, se détache de plus en plus des formes actuelles du gouvernement qui ne sont que « la représentation d'une vieille comédie dont tout le monde a le secret et qui n'est plus applaudie que par les spectateurs à gages (4) ». Elle saura trouver la forme gouvernementale qui lui convient, c'est-à-dire organiser scientifiquement les pouvoirs supérieurs, légitimes et nécessaires.

Le premier de tous, c'est le pouvoir spirituel « qui a pour destination propre le gouvernement de l'opinion, c'est-à-dire

(1) *Prod.* II, 167.
(2) *Prod.* II, 314 (d'Aug. Comte).
(3) *Prod.* IV, 406 (de Bazard).
(4) *Prod.* II. 487 (de Senty).

l'établissement et le maintien des principes qui doivent présider aux divers rapports sociaux... Toute action suppose des principes préalables de direction que les individus ou les masses n'ont ni la capacité ni le temps d'établir (1) ». Il est donc nécessaire qu'une classe « éminemment active dans l'ordre spéculatif » trace aux hommes des règles générales de conduite. La vertu fondamentale de toute société, la base immuable et nécessaire du bonheur privé ou public, c'est donc la foi, c'est-à-dire « la disposition à croire spontanément sans démonstration préalable aux dogmes proclamés par une autorité compétente, ce qui est, en effet, la condition générale indispensable pour permettre l'établissement et le maintien d'une véritable communion intellectuelle et morale (2) ». Dans l'état industriel, plus que dans tout autre, le pouvoir spirituel est nécessaire pour supprimer l'hostilité du riche et du pauvre, pour maintenir l'entente des chefs et des ouvriers.

Mais voici qu'on se récrie : n'est-ce pas là rêver la restauration de la théocratie? « Parler de pouvoir spirituel à des gens poursuivis incessamment par le fantôme de Loyola, c'est arborer le drapeau du fanatisme et forfaire aux idées libérales (3) ». Les gens sincères et non prévenus entendront pourtant que ce n'est pas « pour des doctrines révélées, immuables, exclusives », mais démontrables, progressives, rationnelles, que l'on réclame cette foi universelle. A quel titre essayera-t-on de nier la légitimité d'un pouvoir spirituel fondé sur l'autorité de la science positive? Au nom de l'égalité naturelle des hommes? Mais n'est-ce pas une vérité éclatante que l'inégalité existe et qu'elle a toujours été la cause des progrès de l'esprit humain? « La compétence du pouvoir dérive du fait qui donne naissance au pouvoir dans la société, c'est-à-dire l'existence de grandes anomalies morales ». Le génie des hommes supérieurs découvre les moyens de perfectionnement physique et moral et les transmet aux masses. Donc, il est « naturellement chargé de l'éducation, de l'administration et de la police sociales ». Il enseigne, commande et supprime ce qui porte atteinte « à l'ordre matériel qu'il a adopté comme base de son action sur la société (4) ».

(1) *Prod.* II. 314 (d'Aug. Comte).
(2) *Prod.* II. 359-360 (d'Aug. Comte).
(3) *Prod.* II. 529 (de Laurent).
(4) *Prod.* IV. 479 (de Rouen).

Un corps de savants régira le monde, ainsi que Saint-Simon l'a pensé. Les disciples en restent à sa conception philosophique et ne vont pas jusqu'à la conception religieuse qui l'avait dépassée et complétée. Ils sont simplement « philosophes » et désirent que les sociétés savantes prennent conscience d'un but commun, associent leurs efforts au lieu de les disperser (1). Un clergé rationaliste qui enseignera et imposera comme dogmes des vérités démontrables mais peu accessibles aux foules, tel est le chef naturel de la société parvenue à l'état industriel.

Les vues du *Producteur* sur la constitution du Pouvoir spirituel sont nettes et précises. Il n'en est pas tout à fait de même quand on passe à l'organisation industrielle. Le problème est abordé très souvent, mais aucun plan d'ensemble n'est encore dressé. Les tendances, toutefois, ne laissent pas place au doute. Dans la pratique industrielle l'autorité doit remplacer la liberté. L'activité matérielle affranchie par la Révolution de ses entraves et de ses guides « a passé du joug de la politique féodale sous le joug de la politique métaphysique (2) », c'est-à-dire, qu'elle est asservie à l'idée de liberté. La distribution du travail, chose essentielle au bonheur social, terme de tous les progrès humains, est remise au hasard de l'initiative individuelle et de la concurrence. Il en résulte l'incertitude de la production, d'où naissent l'antagonisme entre patrons et ouvriers, c'est-à-dire la misère et la haine sociale, l'antagonisme entre Etats, c'est-à-dire les douanes et les haines nationales. Désordre et hasard là où il faudrait une règle et une direction, haine et séparation là où il faudrait l'association et l'entente.

L'idéal serait que « chaque individu ou chaque peuple pût dans tous les cas être livré au genre précis d'activité auquel il est le plus propre, soit par ses dispositions naturelles, soit par ses antécédents, soit par les circonstances spéciales où il se trouve placé (3) ». Sans doute, tout le monde serait heureux si chacun faisait ce qui lui plaît. Mais, en attendant que les savants découvrent la loi du bonheur universel, faisons de notre mieux pour atténuer le mal. Une chose est déjà

(1) *Prod.* II. 108-109, III, 459.

(2) *Prod.* I. 13.

(3) *Prod.* II. 323 (d'Aug. Comte).

possible. Supprimons les barrières entre les peuples ; n'est-il pas évident que l'industrie d'une nation n'est point l'ennemie de l'industrie des autres? Le globe entier devrait être couvert « d'une innombrable et fraternelle population, n'ayant plus qu'un même intérêt et une même pensée, l'exploitation complète et méthodique de la planète (1) ».

Il faut avoir la vue bien courte pour s'imaginer que l'embarras des détenteurs de produits à les vendre vient d'un excès de production, quand tant de gens n'ont ni vêtements, ni nourriture; il est causé par leur mauvaise distribution. Qu'on perfectionne d'abord les routes du commerce! ce sera un premier remède. Pourquoi ne pas essayer des « chemins de fer? ».

« Une puissance de locomotion semblable ne peut être introduite chez les hommes sans opérer une vaste révolution dans l'état de la société. Avec une facilité et une célérité de communication si grande, les villes provinciales d'un empire deviendraient autant de faubourgs de la capitale... Produits industriels, inventions, découvertes, opinions circuleraient avec une rapidité jusque là inconnue, et, par dessus tout, les rapports d'homme à homme, de province à province, de nation à nation, seraient prodigieusement accrus (2). »

Rapprochons les nations dans le travail; unissons les hommes dans le travail. Association! Voilà le mot qu'emploie déjà de préférence le *Producteur*. Il donne le plan d'une *Association commanditaire de l'Industrie*. Son objet est de commanditer les entreprises de tout genre qui auraient pour objet l'amélioration industrielle. « Elle forme son capital par le concours de banquiers et capitalistes français, anglais, allemands, etc... le capital provisoirement fixé à 50 millions est divisé en 50.000 actions... Elle réunit auprès d'elle les capacités scientifiques et industrielles nécessaires pour la vérification des projets qui lui sont proposés (3) ». On consultera aussi la physiologie sur l'emploi des procédés industriels. « L'influence qu'exercent certains travaux sur la vie, la santé, les mœurs des travailleurs peut quelquefois devenir la cause du succès ou de la chute d'une entreprise; et d'ailleurs, il n'est plus permis d'oublier que les travailleurs sont

(1) *Prod.* I. 121, 125.

(2) *Prod.* II. 17 (de Dubochet).

(3) *Prod.* I. 14, 15, 17, 121, 125, 152 (de Rouen).

la cause première et le but principal de la production. » Que de bienfaits on peut attendre d'une pareille œuvre ! Mettant les capacités en rapport avec les capitaux, elle stimulera l'énergie morale des travailleurs, découvrira les inventeurs pauvres et les enrichira : on contemplera « la Fortune et la Gloire désormais réconciliées, inscrivant sur la porte de leur temple : *Au Génie de la Production !* ».

La commandite par actions est un procédé industriel qui doit se généraliser. Elle a l'avantage « d'intéresser plusieurs petits propriétaires à la prospérité de grandes exploitations ; elle permet aux riches capitalistes de répandre leur fortune dans une foule de canaux productifs et de généraliser ainsi leur intérêt individuel ». Elle offre le meilleur moyen de combattre les préjugés étroits qui font croire à des antagonismes entre les formes d'industrie. Elle développe « les idées d'ensemble, propage des idées plus justes sur la théorie de la production, par l'extension des intérêts individuels qui viennent se fondre par la division et donner naissance à un sentiment positif d'intérêt général ».

On ne saurait mieux dire, et, certes, le temps a donné raison à ces prévisions généreuses et hardies. C'était aussi une vue claire de l'avenir commercial que la conception d'un rôle nouveau pour les banques d'escompte. « Les Banques nous paraissent renfermer tous les éléments industriels d'un ordre social fondé sur la confiance. » La Banque n'est-elle pas « l'organe réel des demandes des industriels et de l'offre des capitalistes, et c'est par elle que se déterminent les rapports qui existent entre les deux classes de la société, les travailleurs et les oisifs (1) ». Une puissante organisation du crédit facilitera les conditions du prêt, mettra les

(1) *Prod.* II. 18, 19, 32, 110, III, 389 (d'Enfantin).

« Le gouvernement ayant besoin d'un milliard pour couvrir toutes ses dépenses, s'adresserait à la Banque générale qui le lui remettrait en billets et qui s'entendrait à son tour avec les banques spéciales pour savoir si les bénéfices couvrent toutes les dépenses. Elle vérifierait de cette manière si les dépenses du gouvernement excèdent les facultés productives de la nation : car, dans cette hypothèse, une partie des individus prêts à se livrer au repos, sont obligés de continuer le travail ou même d'y rentrer s'ils en sont déjà éloignés. » IV. 54 (Enfantin).

Il existe également d'Enfantin un projet de substitution de l'emprunt à l'impôt qui fut plus tard repris dans *Globe*. En voici les grandes lignes :

L'argent nécessaire aux dépenses publiques peut être fourni de deux manières, soit par l'emprunt, soit par l'impôt, c'est-à-dire, la convention libre ou la contrainte. Ne peut-on pas substituer au régime des vexations, celui de la confiance? il suffirait d'emprunter pour l'année la somme nécessaire aux dépenses publiques, puis, l'année suivante, la même somme augmentée de l'intérêt de la première, et ainsi de suite. De

capitaux à la disposition des travailleurs, les répartira selon les capacités. La Banque, par ses renseignements centralisés, sera un moyen d'ordre et de surveillance pour le travail. Elle remplacera « les conseils supérieurs qui présidaient autrefois aux intérêts de chaque corporation, et si l'on conçoit une banque générale qui servirait de lien à tous les établissements spéciaux de crédit, on aura sous les yeux le modèle d'une partie importante de la constitution politique d'une société laborieuse, puisque l'on aura ainsi tracé le cadre de l'organisation industrielle ». Il n'y a rien là d'inquisitorial, d'attentatoire à la liberté; c'est à peu près le fonctionnement, tel qu'il existe déjà, du comité d'escompte de la Banque de France.

Ces idées nous sont familières aujourd'hui. Les communications entre nations ne nous surprennent plus. Les sociétés par actions semblent la condition presque indispensable, sinon définitive, des grandes entreprises. Les banques possèdent d'exacts et précis instruments pour juger de la valeur financière et de l'avenir d'un projet industriel. Le crédit est une « vertu sociale » qui a fait progresser d'une manière incalculable la richesse publique (1). Mais ces résultats ne sont-ils

cette manière la dette publique s'accroît indéfiniment, sans qu'il y ait possibilité de liquidation ou espoir de remboursement. Trouvera-t-on, dans ces conditions, des prêteurs? Enfantin répond à deux objections :

1° Une perpétuité de la dette n'est pas un obstacle. N'a-t-on pas déjà constitué une dette perpétuelle? D'ailleurs tout amortissement est une fiction : ce n'est qu'un déplacement de capitaux inutile et coûteux puisqu'il exige un prélèvement d'impôts et des frais d'une caisse d'amortissement. Cela est aussi vrai d'une dette contratée pour les dépenses extraordinaires que pour des dépenses ordinaires. Une dette sans cesse grossissante est donc concevable.

2° Mais est-il possible d'admettre que l'on puisse constamment payer l'intérêt des dettes anciennes avec de nouveaux emprunts? Trouvera-t-on des prêteurs lorsqu'ils n'auront plus dans l'impôt la garantie de l'intérêt qu'on leur doit? Sans doute, dit Enfantin. Car, le système d'emprunts remplaçant celui des impôts est un acheminement vers l'impôt volontaire qui seul peut convenir à un État constitué d'après le principe de l'association universelle. Cet impôt volontaire serait moins coûteux pour les producteurs. Ceux-ci, en effet, établissent le prix de leurs produits d'après leurs frais augmentés des avances faites à l'État sous forme d'impôt. Cette avance a été faite grâce à des capitaux disponibles. Que ces capitaux soient prêtés à l'industrie pour payer l'impôt ou à l'État pour remplir son emprunt, n'est-ce pas tout un? Sans doute, mais il leur faut toujours une rente. Pour le moment, oui; mais la rente du capital disponible diminue de jour en jour; le taux de l'intérêt tend à se réduire uniquement à une prime de solvabilité. Et d'ailleurs, le travail des hommes employés aujourd'hui à la perception des impôts paierait bien au-delà l'intérêt des emprunts qui les remplaceraient

(*Prod.* III. 224-248.)

(1) Les Saint-Simoniens du *Producteur* ne se sont point préoccupés de la question de savoir si la constitution des sociétés anonymes a profité au plus grand nom re ou à quelques-uns seulement. S'ils ont pensé qu'il était mauvais de laisser à l'initiative privée ce grand mouvement qu'ils annonçaient et voulaient créer, ce n'est point pour des raisons morales (une augmentation possible de la misère, par exemple) mais parce qu'ils croyaient que l'État seul pouvait le mener à bien.

pas dûs à l'initiative privée, individuelle ou associée? A-t-il fallu, pour les obtenir, créer un pouvoir spirituel, un institut de savants qui ait décrété le dogme du crédit et fait des chemins de fer un article de foi? Il semble, expérience faite, que la théorie politique du *Producteur* soit une rêverie sans lien obligatoire avec ses vues industrielles, pratiques, sensées, hardies. Les Saint-Simoniens, pourtant, ne voulaient, en aucune façon, séparer les deux éléments. L'organisation du pouvoir spirituel était la condition indispensable de l'organisation du travail industriel. L'action, pour être vraiment utile, ne pouvait être que collective et non individuelle, dirigée et non libre, menée par un comité infaillible et non par des empiriques maladroits. La science positive a prévalu sur la théologie et la métaphysique; elle a donné à la société, conscience de son but unique, l'industrie; elle seule l'atteindra. Compter sur l'initiative de chacun, c'est user d'une méthode antiscientifique qui comporte une perte de forces considérable et des erreurs dangereuses; c'est perpétuer les conflits qu'il s'agit de faire cesser. Au contraire, les représentants officiels de la science, chefs de la société, régleront sa marche sans secousses, sans faux pas, sans batailles fratricides. Tout le progrès social est donc indissolublement lié à l'organisation de l'autorité. Aussi, est-ce à définir le lien du pouvoir spirituel avec la société industrielle, à le consolider qu'ils consacrèrent, dans la suite, leurs efforts principaux. Soucieux de restaurer l'autorité sociale, ils laissèrent au second plan les études précises sur la vie économique, dans lesquelles ils débutaient avec une brillante hardiesse. Il sera curieux de constater que le Saint-Simonisme finissant, après l'échec de sa tentative, renoncera à ses principes pour appliquer directement ses idées industrielles, et avec un grand succès. Les théoriciens, désabusés, du «pouvoir spirituel» deviendront tout simplement banquiers ou fondateurs de sociétés par actions.

L'exploitation savante, réglée, fraternelle du globe, dirigée par le pouvoir scientifique ne leur fait pourtant pas oublier que l'activité matérielle de l'homme est subordonnée à son activité morale. La direction de l'humanité, avait dit le *Producteur*, est triple; elle se traduit par science, industrie, beaux-arts. Quel sera le rôle des Beaux-Arts dans la société nouvelle, en possession d'un dogme organique?

« Jusqu'à présent, disait le prospectus du *Producteur*, les économistes se sont principalement occupés de la production matérielle; ils n'ont considéré les travaux des savants et des artistes que sous un rapport industriel, celui du salaire qui leur était attribué et de la valeur échangeable des produits immatériels. Ils n'ont point senti toute l'importance de la production morale ou intellectuelle; ils n'ont point vu quels moyens d'action pouvait offrir l'association générale des sciences, de l'industrie et des beaux-arts, combinés dans l'intérêt du bien public. » A cela, les économistes auraient pu répondre qu'ils ne s'occupaient point de ce qui ne les regardait pas. Mais les théoriciens qui ont découvert que le but unique de la société c'est la production, doivent se préoccuper aussi bien des tendances esthétiques de l'homme que de son activité matérielle : de même qu'ils souffrent de voir les savants se désintéresser de la direction de celle-ci, ils s'indignent de l'inutilité sociale de l'art contemporain, prétendent lui assigner sa place et le discipliner pour le faire concourir à l'œuvre commune.

L'art est encore individualiste; il vit au gré du caprice de chacun; il est le symbole de l'anarchie morale où nous vivons. Mais « l'époque approche sans doute où le peintre, le musicien, le poète qui sera parvenu à l'entier développement de sa faculté de sentir, possédera d'une manière aussi certaine la puissance de plaire et d'émouvoir, qu'un mathématicien possède maintenant celle de résoudre un problème de géométrie, un chimiste, celle de décomposer un corps quelconque. C'est qu'alors la partie morale de la société sera définitivement constituée; il n'y aura plus ni dans les beaux-arts ni en politique de provisoire ni de crise, parce que la morale aura pris enfin le caractère réclamé impérieusement pour elle par l'état actuel de l'esprit humain et sera devenue une science comme la physique (1) ».

L'art doit être social, « remuer les masses »; sinon ses produits ne seront jamais que « confidences faites à l'esprit de coterie par la médiocrité (2) ». Son rôle est d'organiser les grandes manifestations morales communes à tout un peuple, les fêtes publiques engendrées par la conscience commune

(1) *Prod.* I, 83 (d'Halévy).
(2) *Prod.* III, 43 (d'Allier).

du but social. « Le dogme du XVIIIe siècle, ou de la destruction du mal n'a fourni d'aliment qu'à une seule fête, celle de la Fédération de 1790; une fois la chute de l'adversaire célébrée, tout est fini (1). » Dans l'avenir, au contraire, elles devront « émouvoir un peuple laborieux dans l'intérêt même du travail », car elles porteront « l'empreinte de l'idée générale qui domine l'organisation sociale (2). » Elles seront le moment de repos de la « force musculaire sociale ». Il est naturel que l'on songe à réformer tout d'abord l'art qui, par nature, s'adresse à un nombreux public, le théâtre. « Pour faire aujourd'hui de bons drames, il faut non seulement connaître les conditions d'une composition dramatique, mais avoir profondément étudié la tendance actuelle de notre société, et la reproduire sur le théâtre (3). »

Ce ne sont là que des indications encore incomplètes sur le rôle social de l'art et de l'artiste. Elles témoignent nettement d'une conception utilitaire de l'esthétique, mais contiennent en germe la théorie qui, plus tard, fera de l'artiste un prophète, un *prêtre*.

## III

Les idées développées par le *Producteur*, sans agir profondément sur l'opinion, suscitèrent cependant dans la presse des années 1825 et 1826, des discussions assez vives. Les journaux à tendances libérales, le *Constitutionnel*, le *Journal des Débats*, le *Courrier*, le *Journal du Commerce* et, principalement, le représentant du pur libéralisme, le *Globe*, attaquèrent le dogmatisme du *Producteur*. A sa prétention de reconstituer au profit de la science une autorité absolue en politique et en morale, ils opposaient la doctrine libérale de l'abstention systématique de l'Etat en matière d'activité intellectuelle et matérielle; un seul rôle convenait à l'Etat,

(1) *Prod.* II, 366.
(2) *Prod.* I, 172, 176, 177.
(3) *Prod.* II, 60 (d'Ad. Garnier).

le maintien de l'ordre, la police de la société. « Ils voient, disait tristement le *Producteur*, dans un code pénal la loi fondamentale de la société et ont imaginé, au mépris de tous les exemples, que les peuples doivent se civiliser eux-mêmes (1) ». Et les libéraux reprochaient précisément au *Producteur* d'affirmer que la nouvelle doctrine ne serait accessible aux masses que « d'une manière dogmatique », non par démonstration (2). Qu'était-ce qu'une philosophie « positive » fondée sur la raison qui prétendait s'imposer comme une révélation? Vraiment, ce n'était pas la peine d'annoncer une doctrine nouvelle pour exhumer le XIII[e] siècle, comme le *Catholique*, et chercher à l'habiller à la moderne. Le langage du *Producteur* ne différait point de celui d'un d'Eckstein ou d'un Montlosier, et son principe était pareil : même haine de l'individualisme, même manie de réorganisation. « Eh bien, oui, leur dirons-nous, c'est précisément de l'individu que la loi doit s'occuper et c'est pour lui seul que les institutions sont faites. Ces mots peuple, nation, société, ne sont que de pures abstractions, des espèces, des formules abréviatives... Voilà ce qu'on pourrait répondre aux partisans modernes des corporations légales et de la symétrie égyptienne. Il faut laisser la société apprécier toute seule le talent et la vertu. »

Mais au *Globe* qui les traitait d'Egyptiens, on répondait que le *Globe* prêchait la doctrine des « sauvages de la Nouvelle-Hollande, qui jouissent complètement de leur personnalité (3) ». Très clairvoyant, Benjamin Constant les accusait de rêver d'un papisme industriel et les appelait « prêtres de Thèbes et de Memphis ». Enfantin, d'un ton railleur, lui répondait qu'ils allaient en effet, prochainement, nommer « le grand-prêtre de la philosophie positive qui doit régner sur l'avenir. Par reconnaissance, ce chef du pouvoir spirituel et temporel, nous nommera à son tour grands inquisiteurs de la science et des beaux-arts (4) ». Plus gravement, Laurent s'indignait qu'on les prît pour des apôtres d'un dogme

(1) *Prod.* IV, 481 (de Rouen).

(2) « Ce n'est sans doute pas directement par démonstration que la nouvelle doctrine doit pénétrer les masses et y exercer son empire ; la démonstration ne peut exister que pour ceux qui possèdent la science... la nouvelle doctrine comme l'ancienne ne peut donc s'établir que d'une manière dogmatique. »
*Prod.* III, 118 (de Bazard).

(3) *Prod.* IV, 499 (d'Enfantin).

(4) *Prod.* III, 71.

irrationnel : « Il y aura nécessairement, affirmait-il, entre le pouvoir spirituel du système scientifique industriel et celui des siècles passés la même différence qu'entre la méthode positive et la méthode conjecturale, qu'entre la vérité démontrable et un mystère. Cela doit suffire à rassurer les hiérophobes (1) ». Quand la vérité sera démontrée, chacun s'y soumettra.

Le *Producteur* enregistrait avec joie en l'attribuant à son influence, cette phrase du *Constitutionnel* : « La vérité démontrée, voilà dorénavant l'unique souverain du monde; l'avenir aura des croyances comme le passé ». La foi « fondée sur la démonstration au lieu de l'être sur la tradition », n'en était-elle pas moins la foi (2)? Ainsi, ils essayaient de se tenir dans une très fausse position intellectuelle : si leur vérité était démontrée, nul besoin d'en faire l'objet d'une croyance; si elle était imposée comme un dogme, comment prétendre qu'elle était le résultat d'investigations scientifiques, d'une recherche rationaliste?

Avec plus de raison, les disciples de Saint-Simon signalaient comme idées nouvelles et « positives » le respect croissant pour l'industrie, le dédain pour l'esprit de conquête et la haine entre peuples, le progrès des idées pacifiques d'union et d'alliances; l'esprit scientifique tendant à remplacer dans la discussion les théories toutes faites, les maximes reçues, les mots à la mode. L'Evangile du XVIII^e siècle, pas plus que celui du moyen âge, ne devait contenter les esprits sincères. Il s'agissait, après avoir suffisamment exprimé ce que pouvaient contenir de vérité les mots autorité et liberté, de substituer aux raisonnements *a priori* les données de l'expérience, d'étudier, comme disait le *Journal des Débats*, « les mouvements de l'ordre social dans la progression de tous les temps, afin de vérifier si les mêmes procédés, qui, de nos jours, ont porté le positif dans les sciences, en les dégageant des formes dogmatiques, ne pourraient pas s'appliquer aux grands intérêts de la civilisation et créer enfin la première de toutes les sciences, la science de la société ».

Tel était, en effet, le service rendu par le *Producteur*. Il s'était efforcé d'introduire la science dans la politique; mais

(1) *Prod.* V, 79.
(2) *Prod.* II, 193-204.

au lieu de procéder avec la lenteur et la sagesse du physiologiste, il s'était hâté de généraliser et, déjà, il prenait sa généralisation pour une vérité démontrée, alors qu'elle était une simple hypothèse fondée sur des notions historiques discutables, fortement empreinte du souvenir d'antiques utopies. Mais déjà sa confiance était inébranlable et ne laissait pas de place au doute méthodique, signe d'une bonne organisation scientifique. « Quiconque entreprend de fonder un système politique, disait Rouen, échouera s'il n'est pas d'abord profondément pénétré du sentiment de sa puissance. Il doit avoir l'inébranlable conviction que la vérité qu'il poursuit est accessible à sa pensée, et quelque question qui se rattache à son sujet, il doit l'aborder sans hésitation et ne pas la quitter qu'il n'en ait eu raison. » Cela est d'un beau et fier courage. Ils ne craignent pas de prendre pour une solution définitive celle à laquelle notre impuissance à embrasser l'ensemble des choses nous conduit.

Les Saint-Simoniens ne cachaient pas leur mépris pour ceux qui, soit prudence, soit discrétion de bon ton, fuyaient l'affirmation. « Il est convenu, disait Bazard, qu'on joue à la doctrine comme on joue à l'écarté. Celui qui entre sur ce terrain doit donc y apporter la plus grande circonspection et mesurer ses expressions, de manière à ce qu'au besoin on puisse les interpréter ainsi : Voici ce que je pense ou plutôt ce que je penserais, si vous voulez bien le permettre; du reste, je n'y tiens pas autrement, et pour peu que cela vous fasse plaisir, je n'y tiens pas du tout ».

Ils n'osaient croire pourtant au succès prochain de leur doctrine générale. « Quelles que soient les illusions inévitables à cet égard, écrivait Bazard dans le dernier numéro du *Producteur*, ceux qui les premiers entreprennent une pareille œuvre ne sauraient se flatter d'assister au triomphe ».

Ils ne conservèrent pas longtemps ce doute salutaire (1).

(1) Stendhal ouvrit la polémique contre les Saint-Simoniens dans une petite brochure intitulée : *D'un nouveau complot contre des industriels*, 1825. Elle a été rééditée dans Stendhal *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, Calmann-Lévy, 1927. Le *Catéchisme* et *le Producteur* y sont également attaqués. — Armand Carrel lui répondit vivement dans le *Producteur*.

## CHAPITRE DEUXIÈME

## L'EXPOSITION DE LA DOCTRINE

I. L'expansion silencieuse de 1826 à 1828; les jeunes disciples : Carnot, Laurent, etc... Propagande à l'Ecole polytechnique.
II. Les séances de la rue Taranne; l'exposition de la doctrine, par Bazard.

### I

Le *Producteur* cessa de paraître en octobre 1826. Il ne coûtait que 5,000 francs par an; mais outre le manque d'argent, la fatigue des rédacteurs surmenés le fit suspendre. Avec lui se terminait la « phase philosophique » du Saint-Simonisme. Son mérite, dirent plus tard les disciples, a été, en traitant du développement industriel et scientifique, de fonder l'Ecole. On avait « réservé pour des temps meilleurs la doctrine sociale et religieuse ». Il était aussi, par le talent, le dévouement désintéressé de ses jeunes rédacteurs un « prologue à l'apostolat ».

Le journal disparu, on avait cru, dans le public, à la mort du Saint-Simonisme. Il n'en était rien. Dans le silence complet qui fut gardé un peu plus de deux années, l'Ecole, loin de périr, se développa. Cette « expansion silencieuse » rendit les relations plus personnelles et plus intimes. Une correspondance suivie, des conversations fréquentes initièrent beaucoup de ceux à qui le *Producteur* avait donné les premiers éléments de la doctrine; et, de la sympathie pour les principes naquit l'amitié entre les hommes.

L'Ecole de 1826 comptait un très petit nombre de membres; car il serait exagéré d'y ranger tous les rédacteurs du *Producteur*. Beaucoup d'entre eux s'étaient retirés avant la fin et dans les derniers numéros, le souci de la rédaction retombait tout entier sur Bazard, Buchez, Enfantin, Laurent, Rodrigues et Rouen. Les autres ne songèrent, en aucune façon, à se soumettre à la discipline d'une secte. C'est autour de ces six personnes que se fit le groupement des premiers Saint-Simoniens.

Les conversions furent rares au début. On n'eut, comme on devait s'y attendre, aucun succès parmi les hommes et les chefs de parti : on ne convertit pas plus Lafayette avec qui Bazard était lié que Broglie, Guizot, d'Argenson, Dupont (de l'Eure) et Béranger ou Benjamin Constant avec qui ils étaient en relations. Libéraux et doctrinaires étaient trop attachés aux luttes qui faisaient leur vie, pour aller à une nouvelle doctrine qui affirmait déjà la prétention de se placer au-dessus des querelles anciennes.

Ils réussirent mieux parmi les jeunes gens encore étrangers à la politique. La jeunesse s'accommode aussi bien des constructions intellectuelles d'une solide apparence systématique que des vagues aspirations du sentiment. Les systèmes satisfont la logique de son esprit, plus amoureux de simplicité que sensible aux nuances infinies des choses. Les jeunes gens trouvèrent dans le Saint-Simonisme l'orgueil d'une initiation aux mystères des plus graves problèmes et la joie d'appliquer sans peine une rapide et décisive réponse aux plus hautes questions. Les Saint-Simoniens leur versèrent le vin généreux de l'enthousiasme; à leur esprit ils offrirent le plaisir élevé de posséder la vérité.

Leur appel fut entendu. Tous ceux dont l'âme était désemparée, en quête d'une croyance ou impatiente d'agir, tous ceux qui, las de la banalité des opinions reçues, désiraient « autre chose », qui, fatigués de l'inaction où quelque insuffisant métier laissait sommeiller leur âme, avaient pour elle de l'ambition, tous ceux-là vinrent à eux, comme en d'autres temps on va vers le cénacle littéraire ou le club politique. Les luttes parlementaires n'avaient pas pour ceux-là grand attrait. L'aristocratique libéralisme de 1826 n'était guère fait pour entraîner les hommes. Cristallisé dans la Charte, il

vivait de compromis et de transactions, et s'incarnait dans des chefs de parti qui poussaient très loin la science des mots mais voyaient peu les choses et dédaignaient les hommes. La modération politique était une des formes de la courtoisie; tout excès dans la pensée eût passé pour une faute de ton, toute violence dans la parole pour une erreur. Par dégoût de ce libéralisme un peu fade, dont l'opinion se produisait avec trop de calme pour avoir l'air sincère et vrai, certains jeunes gens en arrivèrent à désirer et s'imaginèrent trouver mieux que la liberté. Les ultras ne ralliaient pas ces transfuges de la cause libérale qui, pourtant, malgré leur aversion pour le catholicisme ultramontain, n'avaient pas perdu le goût des choses religieuses. « Nous étions, dit l'un d'eux, à l'affût de toutes les manifestations philosophiques ayant une tendance religieuse. La *Palingénésie sociale* de Ballanche était en haute estime parmi nous; nous poussions nos recherches dans les œuvres du Philosophe Inconnu et jusque dans les Neuf Livres de M. Coëssin (1). » Quelques-uns se sentant courageux et prêts pour une action effective, avaient déjà (c'étaient Bart, Huot, Alisse, Laurent, Michel Chevalier, Carnot) frappé à d'autres portes avant de s'adresser aux Saint-Simoniens. Ils avaient été Templiers. « L'ordre du Temple s'étant perpétué à l'état secret après le supplice de Jacques de Molay, conservait, nous disait-on, dans ses Archives l'exposé d'une doctrine très hardie qui pouvait jusqu'à un certain point expliquer l'acharnement de ses persécuteurs. Nous y trouvâmes de quoi satisfaire notre curiosité, rien de plus. Et quant au personnel de l'ordre, il était aussi peu accessible au progrès que le collège des cardinaux romains; ce n'est pas de là que pouvait sortir un mouvement intellectuel (2). » Ils prirent congé, après avoir écrit un manifeste, le 12 juillet 1827, aux chefs de l'ordre : ils étaient venus chercher une doctrine de progrès, et ne l'avaient point rencontrée.

La propagande réussit à merveille à l'Ecole polytechnique.

(1) Carnot, *Sur le Saint-Simonisme.* (Travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, 1887.) p. 125.

Saint-Martin, le philosophe inconnu, était mort en 1803; quant à Coëssin (1779-1843) pauvre exalté qui s'était fait appeler Mucius Scœvola pendant la Révolution, il avait publié en 1809 les *Neuf livres suivis de la théorie des formes sociales* et en 1810, il fondait la *Maison chrétienne*, établissement destiné à élever l'homme à la perfection chrétienne.

(2) Carnot, ouv. cité.

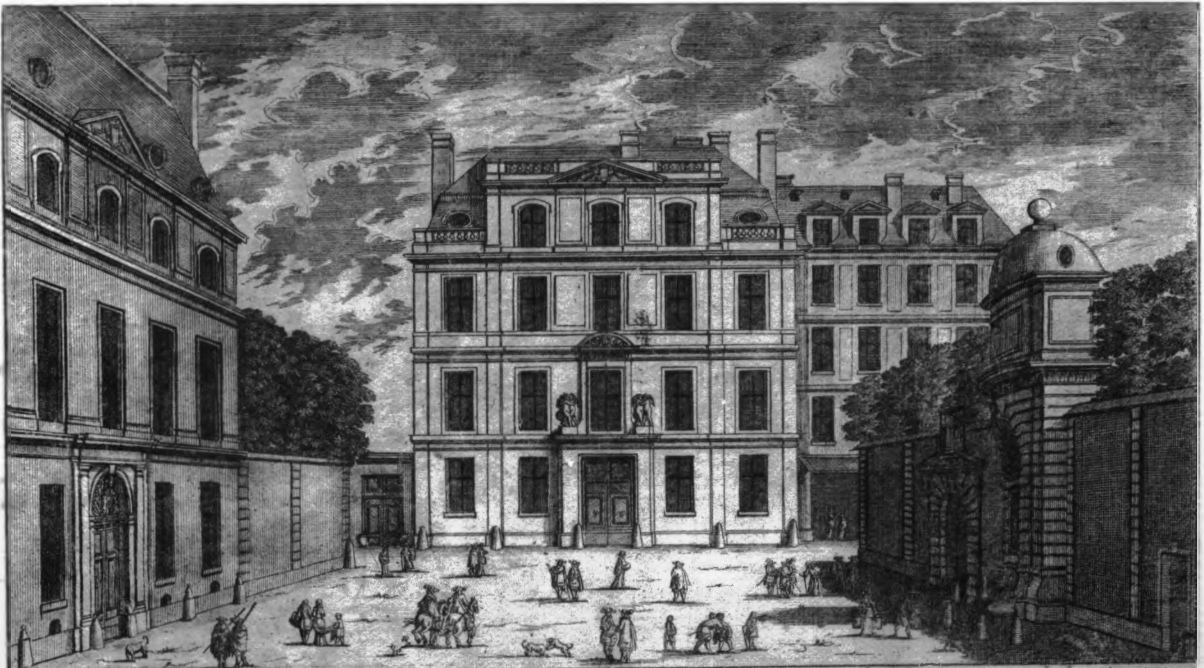
« Il faut que l'Ecole polytechnique, écrivait Enfantin (1), soit le canal par lequel nos idées se répandent dans la société, c'est le lait que nous avons sucé à notre chère Ecole qui doit nourrir les générations à venir. Nous y avons appris la langue positive et les méthodes de recherche et de démonstration qui doivent aujourd'hui faire marcher les sciences politiques. » Elle leur fournit les premières recrues, Abel Transon, Jules Lechevalier, Euryale Cazeaux, et aussi de simples auditeurs attirés par la curiosité, dont plusieurs furent plus tard des disciples ardents, tels que Michel Chevalier et Henri Fournel.

Abel Transon et Jules Lechevalier étaient unis de véritable amitié. Le premier, de santé faible, d'âme sensible et tendre, était sujet à des alternatives d'enthousiasme et d'abattement; « ce corps usé, ce cœur brillant, cette tête si belle et si monstrueuse d'intelligence, avaient besoin de caresses, d'animation, de conseils de chaque jour et souvent un rien suffisait pour le ressusciter : une parole de Jules surtout (2) ». Jules Lechevalier, d'esprit exalté, mais de cœur froid, était resté deux ans en Allemagne pour y lire Hegel, et devint un des logiciens de la doctrine. Quant à Cazeaux, il avait été séduit par la personne d'Enfantin; il était comme « magnétisé » par lui; nature extraordinairement nerveuse, d'ailleurs, sujette à des hallucinations et à des attaques de nerfs. Un équilibre plus heureux se manifestait chez Margerin, esprit hardi, à tendances catholiques, chez Laurent et Hippolyte Carnot; ce dernier était de sens plus rassis, de caractère froid et cependant affable. Laurent avait amené Carnot qu'il avait connu au Temple. Celui-ci avait peu lu Saint-Simon mais se rappelait un mot de son père alors exilé à Magdebourg : « je l'ai connu; c'est un singulier homme; il a tort de se croire un savant; mais personne n'a des idées aussi neuves et aussi hardies ». Carnot fut une recrue précieuse; il rédigea en partie l'œuvre qui allait marquer une phase nouvelle dans l'histoire du Saint-Simonisme : l'*Exposition de la doctrine.*

On avait, en effet, bientôt jugé, avec raison, qu'un enseignement régulier serait plus profitable que des conversations

(1) XXIV. 86.

(2) Notes manuscrites d'un Saint-Simonien, Lambert, rédigées en Égypte en 1835. (*Archives saint-simoniennes.*)



Veüe de la rue Tarane, de la Maison de Mons.r de Saluces du dessein du S.r Gittard et de la Fontaine de la Charité

I. Marot fecit

Cabinet des Estampes

VUE DE L'ANCIENNE RUE TARANE

**devenue depuis 1876 le côté impair du boulevard Saint-Germain,**
**entre la rue de Rennes et la rue des Saints-Pères.**

particulières. Il fut décidé qu'une exposition orale et méthodique de la doctrine serait faite. Les plus anciens, Bazard, Buchez, Olinde Rodrigues et son frère Eugène, Laurent, Margerin, Enfantin collaborèrent à la préparation des conférences, mais Bazard fut presque toujours le porte-parole de l'Ecole, et il est permis de penser qu'il joua le principal rôle dans le travail préparatoire. Les plus jeunes disciples, Carnot surtout, furent chargés de la rédaction. Les premières réunions eurent lieu à la *Caisse hypothécaire*, puis dans la salle des conférences de la rue Taranne (1).

## II

L'*Exposition de la doctrine* ne fut, en aucune façon, comme on pourrait le supposer, un simple résumé des travaux antérieurs de l'Ecole et de l'œuvre de Saint-Simon. De toutes pièces, elle constitue une œuvre originale.

Déjà dans le *Producteur* les indications sommaires et obscures du Maître avaient été précisées et modifiées par les disciples; cela est encore plus apparent dans l'Exposition. La nécessité où se placèrent les Saint-Simoniens de produire une doctrine liée en toutes ses parties, leur permit de voir mieux qu'auparavant les lacunes énormes qu'offraient les idées de Saint-Simon. Il fallait créer la route dont Saint-Simon avait indiqué l'orientation, dont le *Producteur* n'avait fait que le tracé. Les disciples ne firent aucune difficulté de reconnaître, de proclamer au besoin que, tout en procédant du Maître, ils étaient en progrès sur lui. « Gloire à ceux des disciples qui imiteront le mieux la vie de leur maître, mais

(1) Les conférences furent rédigées et imprimées. La rédaction de la première partie est due à H. Carnot, Faurnel, Duveyrier, la deuxième à Carnot et Bazard. Nous renvoyons ici à l'édition de 1854, *Doctrine saint-simonienne*. (Librairie Nouvelle, Paris).

Transon prononça pour les polytechniciens cinq discours qui peuvent servir de complément à l'*Exposition*.

Une exposition analogue de la « philosophie positive » faite par Comte, chez lui, en 1826, interrompue au bout de trois leçons par sa maladie mentale, reprise après sa guérison, en janvier 1829, fut, peut-être, l'exemple qui décida les Saint-Simoniens à procéder de cette façon. Aux premières leçons de Comte assistaient d'Eichthal, son élève, et Carnot, avec Humboldt, Poinsot, Blainville.

dans sa perfectibilité et non dans son imperfection; qui partiront du point où Saint-Simon s'est arrêté, mais pour s'élancer bien au delà, non pour retomber jusqu'au point d'où lui-même est parti! (1) ».

Saint-Simon avait été « le philosophe de la science, le législateur de l'industrie, le prophète d'une loi d'amour (2) »; on pouvait construire à son aise sur ces fondations. Et c'était sans doute une force, cette liberté d'allures que prenaient dès l'abord les disciples; mais n'était-ce pas aussi un danger? Aucune limite n'était, à l'avance, imposée. On donna d'abord la préférence à la raison et à la logique; mais qui pouvait empêcher la fantaisie, la folie même de réclamer un rôle dans l'édification du rêve de l'universel bonheur? La liberté, l'originalité de l'allure étaient faites pour séduire vite des hommes, qui, du premier jour, ne doutant pas qu'ils possédassent la vérité, pouvaient sans crainte abandonner la prudence des lentes démarches pour le vol aérien sur les cimes. La doctrine elle-même se chargea d'ailleurs de légitimer à l'avance toutes les méthodes, depuis l'humble théorème jusqu'à la lumineuse prophétie (3).

L'Exposition est encore contenue dans des limites raisonnables. C'est à la fois une critique de l'état actuel et un exposé de l'organisme futur. Avant de présenter une doctrine « qui embrasse tous les phénomènes humains dans leurs plus hautes généralités » il faut justifier son apparition en en montrant la nécessité. Chose facile! Ne suffit-il pas de regarder autour de soi pour voir que tout va mal? On le répète, après le *Producteur*, mais avec plus de force : la douleur est partout, dans les relations générales et dans les relations particulières. Le monde est dans un état critique « où toute communion de pensée, toute action d'ensemble, toute coordination a cessé ». Partout, il y a désordre, lutte, concurrence, c'est-à-dire, désunion et défiance. La politique nous divise au nom de la liberté, qui, considérée comme dogme politique, n'est qu'une régularisation de la méfiance mutuelle. Les sciences

(1) *Doctrine*, 33.

(2) *Doctrine*, 39.

(3) « L'œuvre du Maître était fragmentaire. Ses élèves l'ont systématiquement coordonnée. C'est là le secret de leur force et c'est aussi la cause de leur disgrâce; de déduction en déduction, ils ont abouti à des conséquences inacceptables. » (Carnot, ouv. cité, 130.)

n'ont entre elles aucun lien. L'industrie a pour base la concurrence qui engendre la mauvaise foi et la misère. Les beaux-arts ne « trouvent de force que pour déchirer ce monde qui les blesse et les épouvante ».

Est-il possible de changer cet état de choses? « Pour nous, le problème est résolu. » Nous avons le dogme et la foi. Mais pour les autres hommes, « dans un ensemble de croyance et d'actions communes, leur orgueil ne veut voir qu'un nouveau joug », analogue à celui que la Révolution a brisé. Il s'agit de les convaincre, avant de les convertir, de parler à leur raison avant de séduire leur cœur.

Raisonnons. L'humanité a, sans cesse, oscillé de l'ordre au désordre, de l'état organique à l'état critique, de l'anarchie égoïste et athée à la hiérarchie, au dévouement, à la foi. C'est là une vérité de fait. Saint-Simon a, le premier, classé les événements de manière à la mettre en lumière. A l'aide de cette loi qui éclaire le passé, il a fait davantage, il a prévu l'avenir. C'est à lui, à l'inspiration sublime de son génie que nous demandons la clef du mystère, la loi des temps futurs. D'âge en âge, paraît celui qui, dirait Hegel, est le « symbole de l'idée », celui dont la vie n'est qu'un « fragment du cœur de la nature..., celui qui connaît l'absolu et l'exprime ». A ceux-là est réservé de pouvoir, par leur génie, combler la lacune qui sépare les faits observés de la découverte de la loi (1). Or, Saint-Simon a dit la parole inspirée, nécessaire à notre époque critique qui a commencé avec Luther, comme Jésus avait dit la parole inspirée nécessaire à l'époque critique qui avait commencé avec Socrate. Cette parole a éclairé pour nous l'avenir. Nous le connaissons : c'est la décroissance de l'antagonisme, la tendance à l'association universelle, terme du progrès. L'antagonisme est exprimé par ces mots « familles, castes, cités, nations », toutes formes

(1) « L'opinion commune est que l'esprit humain, observant une masse de faits, passe successivement de l'un à l'autre et parvient ainsi, sans interruption, des faits particuliers au fait général, à la loi qui les lie; c'est-à-dire que la conception, la découverte de cette loi serait la conséquence, le résultat logique du dernier fait observé. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille marche dans l'histoire des découvertes humaines. » L'homme extraordinaire, Socrate, Saint-Simon, arrive à la « pensée créatrice par l'inspiration du génie, et non pas au moyen d'une méthode. » (*Doct.*, p. 88.) Cette affirmation de l'impuissance de la simple induction scientifique, la part réservée à l'*inspiration* — ils diront bientôt à la *révélation* — tout cela était nécessaire pour justifier à l'avance toutes les infidélités faites dans la suite à la méthode positive, et faire sa place au sentiment, à l'instinct, à l'inconscient dans la découverte de la vérité. C'est par cette brèche ouverte que passera peu à peu tout leur bon sens.

sociales faites pour la guerre; l'association a pour but la paix. Telle est la vue fondamentale, divine « révélation » de Saint-Simon.

Le maître a prévu quelques-unes des conséquences; les disciples déduiront les autres. En premier lieu, l'état social sera transformé; plus d'exploitation de l'homme par l'homme, Sans doute, on ne voit plus aujourd'hui de maîtres et d'esclaves; mais il y a, ce qui ne vaut guère mieux, des oisifs et des travailleurs; les premiers vivent aux dépens des seconds. Saint-Simon a déjà annoncé que les « abeilles » chasseraient les « frelons »; nous, songeons aux moyens.

A la formule du maître, « toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration matérielle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », nous ajoutons celle-ci, qui en est le complément nécessaire : « à chacun selon sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres ». Le droit nouveau, celui de la capacité, supplantera celui de la conquête et celui de la naissance.

Guerre aux oisifs! Il n'y a pas place pour eux dans une société « organisée ». Cet incontestable principe entraîne un changement radical dans la constitution de la propriété. « Le seul droit à la richesse, c'est-à-dire à la disposition des instruments de travail, c'est la capacité de les mettre en œuvre. » Les privilèges de la naissance, fondements de toute injustice, qui ont déjà reçu, sous tant de rapports, de si vives atteintes, doivent complètement disparaître. L'état actuel, considéré comme « naturel », presque divin, est factice, transitoire. Comme toutes les institutions humaines, la propriété s'est sans cesse modifiée. Une dernière transformation est nécessaire : l'Etat, devenu association de travailleurs, aura, seul. le droit d'héritage, aujourd'hui renfermé dans la famille domestique. Ce n'est plus à des individus isolés, détenteurs de la fortune, « ignorant à la fois et les besoins de l'industrie, et les hommes et les moyens capables d'y satisfaire », c'est-à-dire au privilège, au hasard, à l'incapacité, qu'il appartiendra de répartir les instruments et les produits de l'industrie; la société seule en aura le droit et le devoir. « Placée au point de vue d'ensemble », l'institution sociale « peut se rendre compte des besoins généraux et des besoins individuels, diriger la production, la mettre en

harmonie avec la consommation ». Les corporations étaient un premier pas vers cet idéal; devenues insuffisantes, elles ont disparu; il faut les remplacer. Déjà, au milieu du désordre, « on voit se produire des efforts instinctifs » pour ramener l'ordre. C'est à ces efforts qu'est due une industrie nouvelle, la banque « intermédiaire entre les travailleurs qui ont besoin d'instruments de travail et les possesseurs de ces instruments qui ne savent pas ou ne veulent pas les employer». Elle est loin d'être parfaite, encore. Mais on peut « se faire une idée de l'institution sociale de l'avenir », en supposant l'existence d'un système général de banques. Une banque centrale dépositaire de toutes les richesses les répartirait dans des banques spéciales à chaque industrie, suivant les demandes; « à elle convergeraient les besoins; d'elle divergeraient les efforts (1) ». Ce système est probablement une étape nécessaire dans les changements successifs et pacifiques que subira la propriété.

En somme, pour une raison de justice (la fortune sera à la valeur et à l'effort personnel); pour une raison de bon sens (l'exploitation sera infiniment meilleure), la société a le devoir de prendre et de répartir les instruments et les produits de l'industrie; mais elle a en même temps celui de veiller à la distribution des sentiments et des connaissances indispensables au maintien et au progrès de l'état social. Elle doit « l'éducation générale » qui fait l'homme, « l'éducation spéciale » qui fait le travailleur. Celle-ci, qui a pour objet de donner à l'individu les connaissances particulières qu'il lui faut pour devenir artiste, savant ou industriel, existe déjà dans le monde actuel; mais elle n'est ni précédée, ni accompagnée d'une bonne éducation générale, fondement premier et indispensable de toute vie sociale. L'éducation générale familiarise la conscience publique « avec le règlement d'ordre social reconnu juste et utile ». Elle tend toutes les volontés au même but. Elle crée une moralité générale, capable de réaliser tous les progrès, elle façonne les cœurs et les esprits à l'ordre nouveau, le fait aimer et comprendre. Cette éducation générale n'existe pas aujourd'hui, ou elle manque à son devoir. Les nations de l'antiquité, faites pour la guerre, avaient une éducation préparant à la guerre; nous, qui

(1) Voir *Doctrine*, 134, 137, 139, 145, 150.

sommes destinés à la paix, notre éducation n'a aucun fondement solide, aucun but précis. Elle est purement critique, anarchique; sans prévoyance de l'avenir, elle agit uniquement en haine du passé. Aussi n'a-t-on pas le droit de parler de « sentiment public ». Il y aura un sentiment public, le jour où les idées saint-simoniennes auront créé une croyance commune. Ce jour-là, l'éducation morale sera commencée : il y aura une morale privée et une morale publique. On pourra aussi, à bon droit, parler de bien et de mal, de peines et de récompenses, créer, en un mot, une législation.

« La législation a pour but le maintien de la règle morale et son enseignement, sous une forme particulière. Elle embrasse les faits exceptionnels de la société, c'est-à-dire les faits anormaux, progressifs ou rétrogrades; en d'autres termes, les actes moraux et immoraux qui excitent le plus l'éloge ou le blâme. Elle se divise donc en deux parties distinctes : la législation négative, ou pénale, la législation positive, ou rémunératrice... Elle est obstacle au *vice*, ou encouragement à la *vertu* (1). »

La législation actuelle n'est rien de tout cela, parce que, dirait Saint-Simon, nous n'avons plus de ligne de démarcation précise entre le bien et le mal. Ce qu'on en peut dire de moins sévère, c'est que toute loi est « parole morte ». « Dans les prescriptions, dans l'application de ses sanctions, elle ne fait aucune acceptation des situations morales différentes dans lesquelles peuvent se trouver les individus, en raison de leurs fonctions et de leur rang dans la société; elle est réputée d'autant plus parfaite, qu'elle se renferme à cet égard dans une abstraction plus rigoureuse, c'est-à-dire qu'elle tient moins de compte des seules circonstances qui peuvent déterminer la valeur, la moralité des actes; ou, en d'autres termes encore, elle reste plus étrangère à la vie, à la réalité, qui ne se trouvent, en définitive, que dans les différences qu'elle néglige. » Formule algébrique appliquée à une réalité vivante, telle est la loi. Le juge est une « impulsion mécanique donnée à une matière inerte ». Cette machine et son mécanisme ne sauraient donc ni saisir ni qualifier aucun des actes de la vie, susceptibles de peine ou de récompense. Si par hasard ils les atteignent, « c'est presque toujours d'une

(1) *Doct.*, 224.

manière violente, injuste, car c'est sans discernement (1) ».

A qui donc revient de droit cette suprême fonction de l'ordre social, le discernement du bien et du mal, la charge de louer ou de blâmer? Quel sera le juge? Ce ne sera point un code ni un article de loi, une ligne morte sur du papier, mais un homme et le meilleur, qui, placé devant les autres hommes, dira : « Vous avez bien ou mal agi ». Il le dira avec autorité et vérité, car ce juge n'est point un autre personnage que le chef même de la triple direction de l'activité humaine, sentimentale, intellectuelle, matérielle, l'homme qui connaît le mieux l'ordre social et qui l'aime le plus.

Telle est la conception à laquelle nous a conduits la simple constatation de l'état actuel, jointe au désir de le changer; tel est l'avenir nécessaire, fatal, logique. Mais toute cette dialectique, dont nous avons usé, n'est que provisoire. Il fallait presque préparer les esprits avant de parler au cœur. C'est pourtant lui, lui seul qui peut donner à la vérité non seulement la force qui convainc, mais surtout l'irrésistible attrait qui convertit. Par lui, la doctrine doit se transformer en une religion.

Là est le but suprême. On ne l'avait pas dit plus tôt, par prudence. Mais le salut est dans la réhabilitation, la rénovation du sentiment religieux. L'irréligion actuelle est une négation du passé. Elle disparaîtra. La société ne peut vivre d'une haine et d'une malédiction. Or, le lien nouveau que nous prévoyons, cet ensemble de sentiments et d'idées communs que nous voulons formuler, qu'est-ce, en effet, sinon une religion? Dieu et l'ordre ne sont-ils pas deux conceptions identiques?

« A la suite de Saint-Simon et en son nom, nous venons proclamer que l'humanité a un avenir religieux, que la religion de l'avenir sera plus grande, plus puissante que celle du passé, qu'elle sera, comme celles qui l'ont précédée, la synthèse de toutes les conceptions de l'humanité... que non seulement elle dominera l'ordre politique, mais que l'ordre politique sera dans son ensemble une institution religieuse (2). » On fait une objection, forte en apparence, puérile au fond : la science ne rend-elle pas impossible toute

(1) *Doct.*, 483-484.
(2) *Doct.*, 251, 257.

religion nouvelle? Pour Auguste Comte, l'humanité a passé de l'état théologique au métaphysique, du métaphysique au positif. Il n'y aurait donc pas, à côté de la science, place pour une théologie. La loi de Comte n'est pas fausse, mais les dénominations des trois états sont mal choisies. L'homme, au cours de ses progrès, n'a jamais cessé d'être religieux; il l'a été différemment, voilà tout. Bien mieux, sa pensée religieuse est devenue de plus en plus haute, claire, compréhensive. C'est ce qu'indique le passage à travers les trois états véritables de civilisation : fétichisme, polythéisme, monothéisme. Aux époques organiques, il n'y a jamais hostilité entre la religion et la science. Elles sont identiques; la science est toujours théologique; toutes les découvertes scientifiques sortent du temple. Aux époques critiques seulement, la science se fait laïque, parce que la religion n'a point suivi ses progrès, elle se croit athée parce que la religion a essayé de les empêcher. Mais, « bien loin d'être irréligieuses dans leur essence, comme les savants, en tant qu'élèves de la philosophie critique, le croient eux-mêmes, les sciences contribuent à donner une idée toujours de plus en plus grande des desseins providentiels... elles racontent la gloire de Dieu (1) ». Quand l'organisme social est sain, le prêtre et le savant ne font qu'un.

La religion n'a donc jamais décru; elle a sans cesse grandi. Car la religion, lien qui unit les hommes aux époques organiques, lien qui embrasse toute activité sensible et intellectuelle, ne peut périr (2). L'irréligion n'est qu'une crise. Sur les ruines de l'irréligion antique s'est établi le christianisme; pourquoi, dira-t-on, ne pas le restaurer, tout simplement? C'est qu'il repose sur une erreur fondamentale. Il a créé la séparation du temporel et du spirituel. « Cette division des pouvoirs n'était autre chose que le résultat, l'expression de deux sociétés qui se trouvaient en présence et dont les destinées, les tendances étaient opposées : l'une qui pratiquait la loi nouvelle de Dieu, la fraternité universelle, la paix; l'autre qui continuait à suivre l'impulsion de César, personnification de la violence, de la haine, de la guerre. » Cette

(1) *Doct.*, 272, 282, 342.

(2) « Le fait primordial, essentiel de toute religion, c'est la production d'une conception qui établisse un lien entre l'homme et ce qui l'entoure. » (Disc. de Transon aux élèves de l'École polytechnique, p. 8.)





BAZARD

Lithographie de Lemoine, d'après Ary et Henri Scheffer

séparation du temporel et du spirituel, de l'Eglise et de l'État, de la politique et de la religion, est donc une imperfection foncière — nécessaire à l'origine — du christianisme, mais son germe de mort. On parle ordinairement d'elle comme d'un progrès, parce qu'on croit qu'elle a été l'origine des libertés et on la glorifie à ce titre. C'est à ce titre qu'il faut la condamner. D'ailleurs, le retour à l'unité vraiment religieuse est proche. « Nous touchons à une époque où l'unité, l'harmonie vont s'établir entre toutes les tendances de l'homme, et où, par conséquent, il n'y aura plus qu'une société et qu'un pouvoir... la loi de César est arrivée à son terme. »

L'Eglise, bien qu'elle nous fournisse déjà — parce qu'elle ne connaît que la capacité dans le choix de ses membres — un élément important du progrès, doit donc compléter son dogme. Il faut relever la matière de l'anathème prononcé contre elle. Réhabilitation indispensable, profondément désirée des hommes : il est temps qu'une conception religieuse nouvelle fasse « rentrer dans l'ordre providentiel et en Dieu même cet élément ou plutôt cet aspect de l'existence universelle, que le christianisme a frappé de sa réprobation ».

Le dogme nouveau est large. Il n'exclut de la vie morale aucune des choses créées : « Dieu est un; Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui; tout est lui... Dieu, c'est l'être infini, l'amour infini se manifestant comme esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté ». Voilà notre théologie. Qu'on n'y cherche ni miracle ni surnaturel. Jusqu'ici, les religions se sont embarrassées d'une romanesque ou mystérieuse métaphysique; elles ont tenté des explications sur l'origine et la fin des choses. Pour nous, « nous n'hésitons pas à dire que tout problème métaphysique ou théologique qui ne prend pas son point de départ dans une vue sociale ou qui ne s'y rattache point, manque d'une base réelle;... pour nous, les questions théologiques métaphysiques, et les questions sociales sont identiques. »

Ainsi, par la suppression de factices antinomies, la sphère de l'intelligence et de l'amour s'est agrandie; par la dispersion des fantômes de l'inconnaissable, leur action s'est précisée. L'homme est appelé à tout comprendre, à tout aimer, à tout soumettre. Que l'on parte de l'observation des hommes

ou de la contemplation de Dieu, le résultat est pareil, le but est pareil. Les hommes qui « aiment » le mieux ce but, sont les chefs naturels de la société. Chacun se range après eux « dans l'ordre de son amour de la destination commune, de sa capacité pour l'atteindre ». L'amour qui unit l'homme aux choses, unit le supérieur à l'inférieur. Il est le bien unique dans la création, et dans l'association humaine. Dieu étant *Amour* dans son unité, et dans ses modes, *Intelligence et Force*, le but de l'activité est de croître en intelligence et en force, par l'universelle association.

Il y a donc trois ordres de travaux dont l'amour est la source, le lien, la fin, et trois ordres de fonctions sociales : les hommes en qui l'amour domine sont les chefs, dépositaires de la religion, les *prêtres*; ceux chez qui l'intelligence est développée et l'appliquent à connaître les choses, c'est-à-dire Dieu, sont les dépositaires de la science, les théologiques, les *savants*; la force enfin, appartient à ceux qui exploitent le globe, qui rendent à Dieu le seul culte qu'il aime, aux *industriels.* Ainsi, toute activité a pour expression ces trois termes : aimer Dieu, le connaître, le servir (1).

Les prêtres de l'amour de Dieu, de la « religion » sont prêtres par excellence, prêtres sociaux. Mais les autres n'en sont pas moins serviteurs de Dieu : « la hiérarchie sacerdotale embrasse et résume toute la hiérarchie sociale (2) ». Savants et industriels sont prêtres aussi, quoique à un degré inférieur. Toute fonction sociale est sainte, divine par son origine qui est amour, par son but qui est connaissance. L'attribution qui en est faite constitue « une véritable onction, une véritable consécration ».

Tout s'éclaire à la lumière de la conception saint-simonienne et du dogme nouveau. Les incrédules ont peine à

(1) « La science, dans tout ce qu'elle comprend, n'est que la connaissance de Dieu; et en ce sens, elle peut proprement être appelée *théologie.*

« L'objet de l'industrie est l'exploitation du globe... et comme, en accomplissement de cette tâche, elle modifie le globe, il en résulte que par elle, l'homme participe, en dehors de lui-même en quelque sorte, aux manifestations successives de la divinité, et continue ainsi l'œuvre de la création. De ce point de vue, l'industrie devient le *Culte.*

« La *Religion* ou la morale, la *Théologie* ou la science, le *Culte* ou l'industrie, tels sont les trois grands aspects de l'activité sociale de l'avenir. Les *Prêtres*, les *Savants*, les *Industriels*, voilà la Société. » (*Doct.*, 434.)

(2) « Quiconque est capable de lier les hommes dans la vue de leur destination est un prêtre; de même qu'il doit y avoir un prêtre de la science, il y aura donc aussi un prêtre de l'industrie. » (*Ibid*, 476.)

penser qu'un pareil ordre puisse naître et se maintenir. Leurs lois aveugles et mortes, que nul ne respecte, ne leur ont appris que désordre et méfiance réciproque. Mais la loi saint-simonienne est une parole de vie; toute loi « est la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant les prescriptions par des peines ou par des récompenses ». La loi, ce n'est plus un mécanisme automatique, c'est l'homme lui-même, aimant, connaissant, agissant, c'est le prêtre. Or, parmi ces hommes, ces prêtres, il en est un sans doute qui peut interpréter l'ordre éternel, par sa connaissance de Dieu et son amour infini des hommes, plus grandement, plus hautement que tous les autres, celui-là, c'est le Révélateur, c'est la *Loi Vivante.*

Tel est l'aboutissement suprême de la doctrine. L'association universelle révélée par Saint-Simon n'est que la traduction en langage politique de la plus générale des conceptions; c'est l'image même de Dieu. Elle est fondée, non sur des statuts, mais sur une vérité, la plus large qui ait été dite : la triple capacité de l'homme à aimer Dieu, à le comprendre, à le servir. L'humanité n'est pas destinée à vivre sur des règlements de police qui maintiennent à peine l'ordre dans la rue, mais à régler sa marche sur l'ordre providentiel indiqué par les chefs, voisins de Dieu. A eux, le soin de dire, d'âge en âge, la parole de vie et d'amour, d'orienter le voyage de l'humanité vers le bonheur. L'horizon est lointain, mais brillant et largement ouvert. Tout n'est pas dit; la porte reste ouverte à l'indéfini progrès, aux révélations incessantes des interprètes de Dieu. Le livre où la « loi vivante » inscrit les oracles, est ouvert et ne se fermera jamais plus.

Mais, dès l'heure présente, le premier mot est dit. O hommes, venez, voyez et comparez vos haines, votre méfiance, votre désordre matériel et moral avec l'état social « dans lequel chaque homme, à sa naissance, trouve une main amie et toute-puissante qui vient soutenir ses premiers pas, l'aider à chercher la carrière qu'il doit parcourir, lui donner les forces dont il a besoin pour y marcher, le mettre enfin en possession de la place qui lui était marquée par

Dieu, et à ce terme encore le soutenir, le guider, l'assister sans cesse, et vous verrez que l'indépendance qu'on vous vante n'est que servitude et fatalité, et que le règne de l'autorité que nous annonçons est celui de la Liberté, de la Providence (1) ».

Il n'avait point aussi bien dit ni autant dit, Saint-Simon, le révélateur du sourd et profond désir de l'humanité. Sa parole est singulièrement fécondée. A l'œuvre, donc! Les disciples ne doutent pas du succès, non par excès d'amour-propre ou confiance immodérée. Mais ils sont sûrs d'être dans la voie du progrès nécessaire. Ils sont l'avant-garde, l'armée suivra. Pourquoi discuter les objections de détail? Les faits se chargeront de vérifier largement la doctrine. Pourquoi s'attarder à des bavardages, quand la victoire est proche. On ne discute pas la vérité, on l'enseigne.

Mais le désir que les Saint-Simoniens préjugent chez les hommes est-il réel? Si cependant l'humanité est peu soucieuse d'habiter dans l'avenir une maison commune analogue à celles qu'a construites le passé, même plus vaste et plus belle; si elle s'accomode assez bien de la nécessité de vivre dans la « critique » sans lien, sans « religion »; si la liberté, le désordre même, les luttes ne lui déplaisent pas, si les lois « mortes » lui suffisent; si elle rêve d'une organisation sociale où, « l'initiative individuelle ayant toute liberté, l'Etat, réduit à un rôle de simple police, ne s'occuperait ni de religion, ni d'éducation, ni de littérature, ni d'art, ni d'industrie », — dans ce cas, Saint-Simon et ses disciples ne seraient point les voyants de l'avenir, mais les adorateurs inconscients du passé, et ils auraient tort..... Quoi qu'il en soit, l'équivoque n'est pas possible. Entre le dogmatisme renaissant, et le libéralisme, que le monde choisisse! Les Saint-Simoniens affirment que son choix est fait. Le monde attendait son salut de la parole d'un prophète. Le prophète est venu; il a parlé. Le monde peut s'abreuver de vérité aux nouvelles « Ecritures ».

(1) *Doct.*, 487.

# LIVRE DEUXIÈME

# L'ÉGLISE

## CHAPITRE PREMIER

### LA FONDATION DE L'ÉGLISE. — LA RUE MONSIGNY

I. La doctrine se transforme peu à peu en religion; influence d'Enfantin. — Le collège et le 2e degré. — Election des Pères suprêmes Enfantin et Bazard.

II. La vie nouvelle; la rue Monsigny. Nouveaux adhérents : Duveyrier, d'Eichthal, Barrault, etc. Les cérémonies. — Fournel, Jean Reynaud, Michel Chevalier. — Liste des adhérents vers 1831.

I

L'exposition de la doctrine avait été en 1829 et dans les premiers mois de 1830 le seul signe d'activité donné par les Saint-Simoniens. Entreprise, autant en vue de la propagande que pour donner satisfaction à leurs besoins intellectuels de clarté et d'unité, elle représente parfaitement, dans sa forme logique et méthodique, leur état d'esprit et leurs préoccupations de ce moment. Ils ne sont encore que des théoriciens. Depuis la mort de Saint-Simon, ils ont mis en œuvre les principes du maître. Ayant, après examen, condamné toute la « pratique sociale ancienne », ils ont tracé les grandes lignes d'une « pratique nouvelle ». Ils ont produit leurs principales formules dogmatiques, mais timidement en quelque

sorte; en les faisant précéder d'analyses précises, de dissertations critiques, de tout un enseignement. Il est encore possible de discuter leurs déductions. Toutefois, un point essentiel est acquis, germe de grandes nouveautés : il y a, dans cette période préparatoire « théorique » (comme ils l'appelleront plus tard non sans dédain), comme un engagement pris de passer à l'application.

C'était aussi une nécessité. De l'étude de l'état économique et social du monde, la suite logique de leurs raisonnements les avait conduits à travers des vues de plus en plus générales, sur l'ensemble des événements historiques, à échafauder une conception politique nouvelle. Le peu de métaphysique panthéiste qu'ils avaient appelé à leur secours, servait de base au sentiment de la solidarité sociale qu'ils nommèrent « religion ». Ce simple mot ne donnait-il pas à leurs vues l'autorité nécessaire? Ils formulaient un dogme et parlaient de « révélation ». La croyance à la « loi vivante », conclusion dernière, ne suffisait-elle pas à justifier la moindre de leurs affirmations sans qu'il fût besoin de l'appuyer sur un raisonnement? Ce qu'ils plaçaient au faîte de leur édifice en était donc, en réalité, la base. De même que le *Nouveau Christianisme*, synthèse des idées éparses et indécises du Maître, avait en quelque sorte sanctifié ses paroles en leur donnant la valeur absolue d'un dogme révélé, de même, les disciples, héritiers de la révélation, n'avaient plus maintenant à s'attarder aux broussailles de la discussion, mais bien à prêcher, à annoncer la vérité aux Gentils. On raisonnerait encore, s'il le fallait, car aucune force n'est méprisable quand il s'agit de faire triompher le vrai. Mais pour obtenir des conversions, la puissance mystérieuse de la parole prophétique, l'enthousiasme, l'amour qu'inspireraient la doctrine, et même ses représentants, seraient des moyens meilleurs. La société de l'avenir devait être une hiérarchie religieuse : sous peine de manquer de confiance en eux-mêmes, les Saint-Simoniens devaient à leur foi d'en organiser chez eux le modèle, et surtout d'indiquer à l'humanité quels devaient être ses chefs naturels, de quel côté de l'horizon elle devait se tourner pour entendre la parole de vérité. Les hommes attendaient. Toute défaillance eût été une trahison. L'Ecole disparut; l'Eglise allait naître.

Enfantin était, sans doute, celui des Saint-Simoniens qui avait le plus vite et le plus joyeusement entrevu cette transformation nécessaire. Celui qui avait écrit en 1825, à propos du *Nouveau Christianisme* : « Je vous avouerai que c'est un sujet où je me sens peu de dispositions à suivre Saint-Simon (1) », et qui n'y voyait, en somme, qu'une intéressante tentative pour faire concourir « la puissance du sentiment religieux à l'harmonie sociale », se laissait aller, chaque jour plus volontiers, à la confiance naturelle qu'il avait dans les inspirations de la sensibilité (2). Tandis que Bazard inclinait à ne voir dans le sentiment qu'une disposition mystique individuelle sans valeur générale, il était pour Enfantin, la force sociale par excellence, la plus féconde, la plus divine.

La chaleur de sa conviction animait les disciples. « L'Ecole est comme dissoute depuis votre départ », lui écrivait Buchez pendant qu'Enfantin était parti en Dauphiné à l'occasion de la mort de son frère, « vous êtes le lien qui unissait toutes les parties (3) ». Dès 1828, Enfantin sentait en lui une irrésistible vocation pour l'apostolat religieux. Ni les sarcasmes des adversaires, — c'était le temps où Benjamin Constant les appelait prêtres de Thèbes et de Memphis, — ni le désaveu de ceux qui lui étaient le plus chers, n'avaient raison de son enthousiasme : « Non, écrivait-il, le ridicule, la honte même, que dis-je? la diminution de l'affection des personnes qui nous aimaient et que nous chérissons toujours, quelle que soit leur froideur pour nous, ne nous feraient pas garder, dans le secret de notre pensée, le nouvel Evangile qui doit sauver tous les hommes, ceux-mêmes qui nous lapideront ». Et, repoussant le titre de philosophe, il revendiquait une parenté avec « les pauvres pêcheurs, les apôtres, les esclaves » qui eurent la puissance de passionner les hommes, de les réunir dans une croyance commune (4) ». Son enthousiasme éclate à chaque instant : « un nouveau monde va naître soumis à la voix de Dieu..... la terre, c'est l'atelier de l'association universelle où l'homme accomplit l'œuvre de Dieu (5) ». Il ne doute pas que

(1) XXIV, 78. Lettre du 26 nov. 1825.

(2) « Le but pour lequel la Société s'organisera est la production, qui, d'ailleurs, exige, pour atteindre son maximum, le plus haut degré possible de science et le plus grand développement de sentiment. » Lettre du 19 août 1827. XXIV, 160.

(3) I, 24.

(4) I, 228. Lettre du 17 août 1828. XXV, 53. Lettre de septembre 1828.

(5) XXV, 68.

sa parole n'ait sur les âmes une action décisive, irrésistible : « on saura que nous parlons au nom de Dieu, précisément parce que nous parlerons au nom de Dieu; et que sa parole, dans notre bouche sera aussi miraculeuse, plus miraculeuse mille fois que ne l'a jamais été aucune de ses paroles révélées jusqu'à nous, par la bouche des prophètes et des apôtres (1) ».

Mais une grande bonne volonté apostolique ne suffisait pas. La doctrine, restée un peu sèche en dépit de ses appels à la fraternité, ne pouvait pas justifier pleinement ces accès d'enthousiasme religieux. C'était se débattre, non sans doute dans le vide, mais dans le vague. Eugène Rodrigues, tout disposé qu'il fût à se jeter à corps perdu dans l'apostolat, sentait bien qu'il y avait quelque chose à trouver, une révélation plus palpable que les déductions précédentes. Saint-Simon était déjà considéré comme un simple précurseur; il était à la nouvelle religion ce que Socrate était au christianisme. Mais le Jésus du nouveau christianisme, nul n'osait encore le désigner. « Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu? » pensaient les disciples. On ne connaissait pas encore celui qui devait « résoudre la doctrine en religion (2) » L'heureuse facilité des disciples à trouver dans leurs moindres actes des analogies avec l'histoire du christianisme, la complaisance et la naïveté qu'ils mirent à considérer leur vie comme un recommencement de celle des apôtres, et l'ardeur croissante d'Enfantin, allaient les tirer assez rapidement d'embarras. On trouvait déjà vaines les démonstrations de « l'utilité » de la doctrine. Rossini démontre-t-il que sa musique est conforme aux règles? Non, « mais l'humanité veut l'entendre chanter (3) ». Que l'humanité se fasse bercer par des accents nouveaux, et elle sera sauvée !

Déjà un groupement hiérarchique se faisait. Les anciens formaient le *Collège.* Il y avait lieu de créer un apostolat secondaire, un degré d'initiation intermédiaire entre le collège et le monde. Ce progrès était pourtant insignifiant aux yeux d'Enfantin. Il eût, sans doute, hâté l'organisation hiérarchique, s'il n'eût rencontré une hostilité assez vive de la part

(1) xxv, 95. Lettre du 15 nov. 1828.
(2) ii, 25. Discours d'Eugène Rodrigues, 1828.
(3) xxv, 131. Lettre d'Enfantin, du 15 nov. 1828.

de quelques-uns de ses amis qui, plus philosophes (1) qu'apôtres, tout en se proclamant « religieux », ne se sentaient nullement de force à convertir le monde par l'harmonie de leur voix plutôt que par de solides raisons. Enfantin était impatient de les éliminer. « Il faut faire inévitablement des exemples ; il y a déjà trop de gens qui sont au milieu de nous et qui ont acquis tout ce qu'ils pourront jamais prendre de doctrine, c'est-à-dire quelques formules sèches de la science sociale (2). » Comme Auguste Comte, qui avait depuis longtemps cessé toutes relations avec eux, ces philosophes font « de l'homme un mécanisme sans vie, sans passions, sans amour et *par conséquent sans croyances* (3) ». Et Enfantin rappelait le mot qu'il avait entendu dire à Saint-Simon dans la seule entrevue qu'il eut avec lui : « les savants, si nous n'y prenons garde, nous donneront plus affaire que les théologiens (4) ».

L'influence grandissante d'Enfantin, l'activité qu'il déployait pour la doctrine, sa correspondance énorme, le voyage qu'il fit dans le Midi, où il réussit à fonder une Eglise nombreuse, le désignaient pour jouer le premier rôle. Rien n'est au-dessus de l'ambition d'un inspiré. Il proclamait très hautement sa supériorité. Il déclarait que sa mission était due à quelque décret nominatif de la Providence. « Un fait doit nous frapper, c'est qu'il existe des êtres, sans doute privilégiés, qui entendent les premiers la voix de Dieu, qui courent avec le plus d'ardeur au devant d'elle, qui s'élèvent sur les hauteurs de l'amour et de l'intelligence, donnés par Dieu à la créature pour rapprocher leur oreille de la bouche adorée du Créateur. Tous ne montent pas sur le Sinaï, tous ne contemplent pas face à face la Majesté du Très-Haut ; mais ceux auxquels il permet de s'élever presque jusqu'à lui, ce sont ceux auxquels il ordonne le plus fortement d'éclairer les autres, afin d'établir entre tous cette chaîne sympathique de soumission dévouée, de puissance aimante, sans laquelle l'humanité ne saurait s'élever jusqu'à Dieu (5). » Une pareille

(1) Carnot déclare, à propos de la hiérarchie qui fut organisée l'année suivante, qu'il « n'accepta ces arrangements qu'avec regret. » Buchez, Rouen, Senty, Peisse, Halévy, Artaud, Decaen, presque toute l'ancienne rédaction du *Producteur*, étaient hostiles à tout groupement religieux. Ils cessèrent peu à peu d'assister aux réunions.

(2) XXXVI, 56. Lettre du 15 sept. 1829.

(3) II, 65.

(4) II, 120.

(5) II, 160.

somme de confiance en soi n'est pas vulgaire. Enfantin ne se croyait pas au-dessous de la tâche qu'il voulait entreprendre. La direction suprême de l'humanité future, actuellement représentée par une poignée de Saint-Simoniens ne l'effrayait pas. « Le papisme est une divine conception; elle est parfaite, puisqu'elle est l'image de l'unité (1). »

Mais au lieu de faire un pape, on en fit deux. Le jour de Noël de l'an 1829, le collège s'étant réuni, nomma, par élection, Enfantin et Bazard, chefs de l'Eglise Saint-Simonienne, *Pères* de la famille nouvelle. Cette double autorité représentait exactement les deux directions de la doctrine, la raison avec Bazard, le sentiment avec Enfantin. Mais, entre eux, les chances n'étaient pas égales. L'influence d'Enfantin était prépondérante sur les jeunes disciples. Les protestataires se retirèrent sans bruit; Buchez ne vint pas à la réunion : Alisse, Bouland et quelques autres le suivirent dans sa retraite. Ce furent les premiers schismatiques. Le plus ancien des Saint-Simoniens, toutefois, Olinde Rodrigues « la tradition vivante » celui qui avait reçu et transmis la parole du Maître, sanctionna de son autorité la hiérarchie nouvelle. C'est lui qui, le 31 décembre, dans l'appartement de Duveyrier, proclama l'autorité de la dualité Enfantin-Bazard. Il reconnut que, depuis un an « l'initiative dans la production et l'élaboration des idées et dans les travaux mêmes de propagation avait passé de ses mains dans celles d'Enfantin et de Bazard..... Sa mission était accomplie ». Et il ajouta « qu'il ne s'était jamais senti si grand en Saint-Simon que le jour où il était parvenu à en élever de plus grands au-dessus de lui ». C'étaient là de belles paroles et un grand exemple, qui faisaient bien augurer du futur classement des hommes selon la capacité. Quand toute l'humanité serait au degré d'amour que se portaient les membres de la famille, chacun se classerait de lui-même et avec joie. Plus de rivalité; plus de concurrence; plus d'intrigue; plus d'amour-propre : l'inférieur reconnaissait son infériorité; le supérieur proclamait sa supériorité. Ce n'était pas humilité, esprit de sacrifice d'une part, orgueil de l'autre. Le sentiment sérieux et profond de la vérité les guidait seul en cette affaire... L'émotion fut grande. On se jeta au cou de Rodrigues et de Bazard. Enfantin, malade, était absent. Bazard déclara que

(1) xxv, 157. Lettre du 13 mars 1829.

« le véritable dévouement n'est pas de s'humilier. mais de se mettre à la place dont on est digne (1) ».

Tout était pour le mieux. Chacun fut satisfait. Les sentiments de tous étaient en harmonie; celui-ci était joyeux de s'abaisser, celui-là, joyeux de s'élever. Toute modestie eût été déplacée, et on ne fit pas de compliments. Rien assurément n'est plus contraire à nos habitudes; mais les Saint-Simoniens voulurent porter à tout l'ordinaire de la vie une sorte de défi audacieux et non sans grandeur, excessif d'ailleurs, trop concerté, trop volontaire, qui déroute l'esprit et qui effraie pour l'avenir. Leur sincérité, toutefois, était complète, et la suite le prouva bien. Ce premier grand acte collectif de la famille nouvelle était en effet une annonce et un résumé de toute sa conduite future. D'un seul coup, ils se déclaraient prêts, non pas seulement à une transformation politique et économique, mais encore et surtout à une révolution morale. Croyance touchante et candide! L'amour, la fraternité allaient régner et opérer des miracles en chacun de nous. Comment! une joie pareille à celle que ressentait la famille, un bonheur aussi pur, une effusion aussi délirante, étaient réservés à l'univers entier, et il pourrait hésiter! Le monde va vivre en une fête; tout est joie, amour et harmonie! Dieu est bon. Il n'a pas abandonné notre pauvre terre. Qui oserait douter de sa visible influence sur ses élus? Sa volonté est claire et les meilleurs de ses fils entrevoient le Sinaï.

Mais, hors de la salle où s'agitaient, dans une irréelle atmosphère, les dépositaires du bonheur des hommes, les hommes continuaient à vivre dans les mêmes désordres qu'auparavant. Un de ceux qui, la veille encore, était membre de la famille, à peine séparé d'elle, Buchez, pensait déjà comme le vulgaire. Il lui avait suffi de changer d'air pour refuser de croire à la réalité de tant de promesses; et il disait tout simplement, comme un profane : « Ah! je comprends pourquoi Enfantin faisait tant de correspondance, allait et venait auprès de tant de monde, faisait tant de catéchumènes; Bazard, je vous avais bien dit qu'Enfantin était un ambitieux (2) ».

(1) Tous les détails de la cérémonie sont rapportés dans une lettre de Duveyrier. XXVI, 199-207.

(2) XXVI, 211. Note d'Enfantin écrite à Sainte-Pélagie.

## II

La Famille s'était volontairement soumise à la double autorité de Bazard-Enfantin. Les mécontents avaient dû se retirer et une excommunication avait été formulée contre eux. Où étaient les « Pères », là était la doctrine. Seuls, ils étaient dépositaires du Verbe. Toutefois, leur autorité n'allait pas encore jusqu'à absorber en eux toutes les personnalités subordonnées. Le dogme n'était pas encore si précis, qu'il ne restât place pour aucune divergence d'interprétation. Les plus grave questions, celles qui concernaient la future loi morale, n'étaient pas encore posées. L'autorité des Pères ne dépassait pas, en somme, la direction suprême de l'apostolat et de la propagande. Mais ils devaient logiquement franchir ces limites. On avait reconnu leur autorité, comme un fait évident, plutôt qu'on ne leur avait conféré le pouvoir. Ils avaient au front « le signe » auquel se reconnaissent les envoyés de Dieu, « les enseigneurs des hommes, les véritables prêtres (1) ». Ils avaient le « don de persuasion » et en eux résidait la loi vivante. Cela engageait l'avenir.

Enfantin, toujours fougueux, se sentait la force de « faire mouvoir les peuples ». « Ouvre les yeux, écrivait-il à sa cousine Th. Nugues, dès janvier 1830, regarde celui que Dieu aima par-dessus tous les hommes, parce que c'est le plus aimant de tous; voici le chef, le roi, le pontife de la Jérusalem nouvelle, écoute-le sans crainte, suis-le avec amour. C'est par lui que Dieu donne la vie au monde. » Avec un pareil homme, la famille courait le risque de perdre peu à peu toute indépendance. Pour lui, l'organisation actuelle n'était que provisoire et incomplète. Il brûlait de « combiner » au plus tôt cette « hiérarchie cléricale, société modèle de l'avenir », et de formuler le dogme. Il ne suffisait pas d'*agglomérer* les hommes, il fallait les *unir*. L'unité de vie s'imposait donc tout d'abord; il méditait une existence conventuelle, premier modèle de

(1) XVII, 3. Lettre d'Enfantin.

l'association d'amour et de fraternité. « La solitude est le refrain des poètes critiques et des chrétiens qui gémissent (1).» Les Saint-Simoniens devaient montrer au monde l'idéal de la vie sociale.

Il n'y eut pas de résistance trop vive. L'attrait personnel d'Enfantin, son incroyable assurance, et aussi ses effusions de tendresse décidèrent les plus récalcitrants. Le progrès de la fraternité saint-simonienne fut très rapide. Enfantin obtint sans peine le mélange d'amour et de respect, d'adoration et de tendresse dont il se jugeait digne. Car, si son amour était sans bornes pour ses fils, il n'allait pas sans une conscience très nette de l'infinie distance qui les séparait, eux qu'il nourrissait du Verbe, et lui, si près de Dieu. Toute familiarité lui paraissait déplacée, comme une inconvenance à l'égard de la majesté des grands Révélateurs de l'humanité. Duveyrier ayant eu l'imprudence de lui annoncer une « simple lettre », s'attira cette réponse : « Une simple lettre ! elle ne *me* sera pas adressée. Lorsque vous saurez parler à Moïse, à Jésus, à Saint-Simon, Bazard et moi recevrons vos paroles... Avez-vous bien songé que nous n'avons, Bazard et moi, personne au-dessus de nous ; personne que celui qui est toujours calme, parce qu'il est l'éternel amour... » Il ajoutait que le *calme* même de sa propre nature, c'est-à-dire, sans doute, la sérénité puissante des traits fort beaux de son visage et la douceur majestueuse de son regard, était le signe de la particulière faveur que Dieu lui témoignait : « Grand Dieu ! tu as voulu que celui qui gouverne les hommes, que celui qui ne relève que de toi, s'initiât au calme de ton éternel amour ». Et quel raisonnement opposer à un argument pareil? On ne discute pas avec le pape, on lui demande sa bénédiction ; « qu'un sourire de votre père soit aussi puissant que tous les concerts de joie de l'humanité (2) ! ».

Bazard parlait autrement. Il n'était ni si beau, ni si confiant qu'Enfantin. Mais il avait le mérite d'être plus clair. « Nous ne sommes ni des supérieurs de capucins, ni des colonels prussiens, et si nous n'avons pas, dans le sens démocratique du mot, à rendre compte de nos actes, nous avons l'obligation

(1) XXVII, 7, 15, 59.
(2) XXVII, 97. Lettre à Duveyrier, mai 1830. — Depuis l'élévation d'Enfantin-Bazard au pontificat, les disciples soulignent toujours le mot de Père de trois traits, dans leurs écrits, et on l'imprime en lettres capitales.

très réelle, sous peine de déchéance, de nous faire aimer et comprendre (1). » Bazard était sans doute moins aimé que compris. Cela le mettait en grande infériorité vis-à-vis de son collègue.

Enfantin travailla donc, dès son installation, à modifier suivant ses vues la vie de la Famille saint-simonienne. Déjà, il avait réussi à organiser dans le Midi une Eglise. C'était son œuvre, la première fille de l'Eglise parisienne. Un abonné du *Producteur*, Rességuier, de Sorrèze, était entré en correspondance avec lui au sujet de la doctrine, et n'avait pas tardé à faire une conversion complète. Il avait même entraîné quelques-uns de ses amis, voltairiens et libéraux, qui avaient renoncé à leur passé critique, pour se vouer à la réorganisation de l'anarchique humanité. Enfantin, en 1829, était allé en personne réchauffer l'ardeur des nouveaux prosélytes disséminés à Castelnaudary, Castres, Montpellier, Carcassonne, Sorrèze, Rodez. C'est à Carcassonne qu'il avait rencontré Rességuier. Le pauvre homme était de mine assez chétive. Or, Enfantin, pour qui la réhabilitation de la matière entraînait la renaissance de la beauté plastique, attribuait une signification profonde à la beauté du visage et du corps. Un homme qui, de si loin, avait été touché de la grâce devait nécessairement avoir une physionomie correspondante à la faveur dont il avait été l'objet. Enfantin, quelque peu désappointé, se consola en pensant que « la règle devait rencontrer beaucoup d'exceptions, parce que la critique gâte tout ce qu'il y a de plus beau. Voltaire aurait été capable de faire avorter Jupiter et de lui faire mettre au monde une Mégère au lieu de Minerve ». D'ailleurs son enthousiasme avait été très grand à la vue des progrès de la doctrine : « Gloire à Dieu ! Gloire à Saint-Simon, Gloire à nous, Gloire à nos chers frères du Midi ! Je suis en pleine joie : nous avons semé en bonne terre. La récolte est superbe ». Les principaux adhérents étaient alors : le médecin Bouffard, les frères Combes, les frères Borrel, l'un ingénieur, l'autre médecin, le médecin Prades, Marquier, Encely et Rességuier (2).

Il importait d'établir au plus vite la hiérarchie de l'Eglise du Midi. « Ils ne sont que chrétiens puisqu'ils sont frères, écrit

(1) III, 4. Lettre de Bazard à Rességuier.
(2) XXVI, 37, 67, 73, 93-96.

Enfantin à Rességuier (janvier 1830). Dès aujourd'hui, qu'ils soient vraiment Saint-Simoniens; qu'ils soient les fils de notre fils; donnez le baiser de Père à Borrel, Bouffard, Combes, Encely et Marquier; notre affection les appelle au second degré de la famille nouvelle. » Le 20 février, Rességuier était nommé membre du Collège.

La Famille de Paris s'organisait peu à peu suivant le désir d'Enfantin. Il avait loué entre la rue Monsigny et le passage Choiseul un grand et beau logement dans l'ancien hôtel de Gesvres. Il y habitait avec Transon, Lechevalier et Cazeaux(1) et projetait d'y organiser d'abord des réunions régulières de famille, un commencement de vie commune.

Cette maison de la rue Monsigny fut une des stations importantes du Saint-Simonisme, son premier temple avant Ménilmontant. La vie y fut intense, la fraternité touchante, l'exaltation des espérances prodigieuse; les fidèles y goûtèrent des joies pures et y connurent l'enthousiasme déchaîné. Là aussi, eurent lieu les premières séparations cruelles, les scènes grandioses et tragiques, les crises douloureuses. On pourrait être tenté quelquefois d'en parler avec ironie, car l'entreprise de ces hommes paraît puérile à force d'être excessive. Il faut pourtant ne pas oublier qu'ils ne connurent pas le mensonge. Ils mirent à discuter et à résoudre de terribles problèmes, toute leur intelligence, toute leur fortune matérielle et morale toute leur âme et tout leur cœur. Jamais, dans la rue Monsigny, on n'agita des questions basses et mesquines; si l'on y manqua souvent de bon sens, on y chercha du moins la vérité passionnément et noblement.

Les réunions privées de la Famille s'y tenaient régulièrement le mardi, le jeudi et le samedi. Un jour, un jeune homme dont la vie devait être bouleversée par cet événement, Edouard Charton, entra par hasard dans la salle des réunions: « Assis devant une table au milieu d'un rang de jeunes gens, deux hommes de moyen âge attiraient tous les regards. Leur attitude et leur physionomie révélaient une grande puissance de volonté, de même que leur stature témoignait d'une force physique remarquable. L'un d'eux parlait : les mots s'échappaient lentement de ses lèvres; il tournait entre ses doigts une

(1) Dans la même maison se trouvaient les bureaux du *Globe*, alors journal libéral.

tabatière d'un bois commun... il ne levait les yeux que lorsqu'il voulait faire sentir une de ses expressions plus vivement que les autres.

« Comment nommez-vous celui qui parle? dis-je tout bas à mon voisin. « Bazard » me répondit-on. — « Et celui-là », dis-je, en désignant le second personnage qui, d'un air singulier de majesté promenait des regards caressants sur l'auditoire. — « Enfantin (1). »

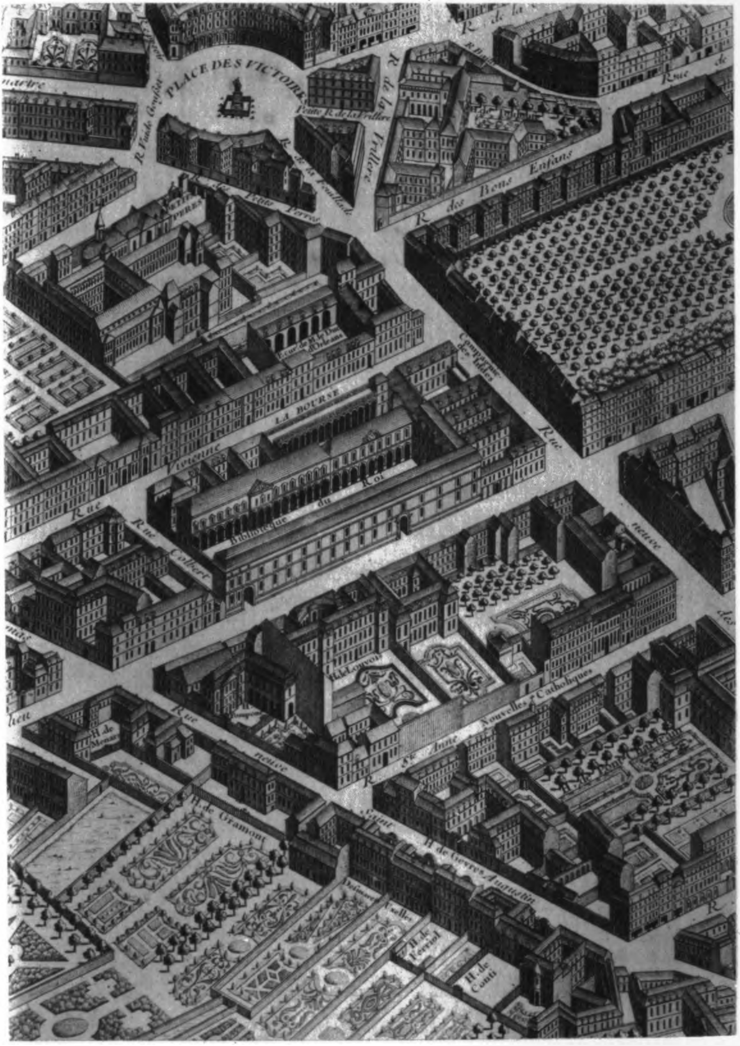
Bazard ou Enfantin étaient toujours présents avec un des membres du collège; le dimanche, la réunion avait lieu chez Mme Bazard. Quarante personnes étaient constituées hiérarchiquement à Paris, et on allait organiser un troisième degré. La Famille avait perdu deux de ses membres les plus aimés, Eugène Rodrigues et Vandermarck, mais ces deuils avaient été une occasion de resserrer encore plus les liens d'affection. De même, pendant une maladie du père d'Enfantin qui habitait alors sa maison de Ménilmontant, la famille l'entoura de soins tendres et incessants.

Parmi les plus jeunes et les plus enthousiastes, apparaissait Charles Duveyrier, « enfanté à la doctrine par Eugène Rodrigues », âme exquise, « le plus tendre cœur et l'esprit le plus naïf (2) »; il se préparait déjà au rôle qu'il jouera bientôt, cherchant « les formes et le langage de l'homme divin, du prêtre de l'avenir ». Il sera le poète et le visionnaire de la secte qui en compte du reste, d'autres. « Il est fou à lier, disait Enfantin, car il nous aime comme un amant aime sa maîtresse, une fille sa mère (3). » — Barrault, homme de lettres, jusque-là, presque une exception dans ce monde d'ingénieurs et de médecins, était déjà l'orateur puissant dont les prédications enflammées soulevaient l'auditoire le plus sceptique; incapable d'une exposition méthodique et calme, il était emporté par l'exaltation de ses sentiments et les exprimait dans un langage magnifique et inspiré. — C'étaient encore Gustave d'Eichthal, l'élève de Comte « qui aurait réduit son cœur à l'état de congélation où se trouve le sien »; mais tout l'art dialectique de Comte n'avait pas tenu devant « l'amour »

(1) Ed. Charton. *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien.* (Paris, Capelle, 1832).

(2) C'est ainsi que le caractérise G. Sand. *Corresp.* V. 145, 146.

(3) XXVII, 88.




Fragment du Plan de Paris, par Bretez, dit « plan de Turgot », dressé de 1734 à 1739 sur l'ordre du Prévôt des Marchands Turgot; feuille 14, montrant l'ancien Hôtel de Gesvres, dans les dépendances duquel le journal « Le Globe » eut ses bureaux, et où les Saint-Simoniens tinrent leurs réunions.

saint-simonien (1); Hoart, capitaine d'artillerie à Toulouse, mis en relation avec la doctrine par Carnot devait l'année suivante quitter l'armée pour se donner tout entier à l'Eglise; Ribes, professeur à l'école de médecine de Montpellier. Tous, il est vrai, n'étaient pas aussi dévoués et quelques-uns inspiraient des inquiétudes. Marquier et Bart, nommés sous-préfets en août 1830, abandonnaient la rue Monsigny et le Père Bazard trouvait que « la sous-préfecture leur avait tourné la tête ». L'entente n'était pourtant guère troublée et les caractères les plus grincheux s'adoucissaient. Olinde lui-même, avec lequel, au dire d'Enfantin, il était fort difficile de discuter quand on avait de l'amour-propre, avait mis une sourdine à son ombrageuse humeur.

On déjeunait à dix heures, on dînait à six. « Il est impossible de s'imaginer, dit un disciple, ce qu'il y avait pour nous de charme à entendre parler des personnes qui commençaient à se convertir; à entendre citer des fragments de lettres favorables ou raconter les propos extravagants répandus sur nous dans le monde. On lisait les attaques des journaux, les plaisanteries du *Figaro*, et on riait de bon cœur, quand elles étaient spirituelles. Les deux chefs étaient placés en face l'un de l'autre. Enfantin servait, il s'inquiétait avec une admirable sollicitude de chacun de nous, en nous interrogeant tour à tour sur mille détails. Bazard dirigeait la conversation... Dans cette atmosphère de dévouement, une chaleur d'âme, douce comme le merci du pauvre, m'enivrait sans cesse. J'aimais tous ceux qui m'entouraient et ils m'aimaient aussi. Oh ! qu'à chacune des années qui me restent, Dieu attache une illusion semblable ! »

(1) Voici la profession de foi que fit plus tard, dans la 11e séance d'enseignement d'Enfantin, Gustave d'Eichthal : « Je suis juif de naissance, j'ai eu la foi juive. A quatorze ans, je me suis fait catholique et j'ai eu la foi catholique la plus ardente. A dix-neuf ans, j'ai embrassé la foi saint-simonienne telle qu'Auguste Comte me la donnait; ce n'était certes pas une foi religieuse, et pourtant dès lors, je croyais à la destinée progressive de l'humanité que Comte m'enseignait. Enfin, *Père*, au bout de dix années de foi incomplète, je vous ai rencontré et vous m'avez converti à la foi religieuse nouvelle ». XVI, 43.

Littré (*Aug. Comte et la phil. positive.*) a parlé longuement des relations de Comte et de d'Eichthal. Il a publié les lettres de Comte à celui-ci (pages 142-169). Dans la dernière, Comte se montre fort affligé de la conversion de son ami. « Le retour à la théologie de la part de gens qui en étaient d'abord sortis est pour moi aujourd'hui un signe irrécusable de médiocrité intellectuelle et peut-être même de manque de véritable énergie morale. » Il espère que la « forte organisation cérébrale » de d'Eichthal l'emportera « sur l'influence délétère de la coterie ». Il n'en fut rien. « Dans le secret, auprès de Mme Comte, dit Littré, il pleura la perte d'une bonne et chère amitié. » (Page 36).

Nous retraçons plus loin le démêlé assez violent qu'eut A. Comte avec le *Globe* saint-simonien.

Ils vivaient heureux dans cette douce fraternité d'enthousiasme et d'affection. Ils célébraient d'avance les joies du prochain triomphe, qu'ils prophétisaient en des discours singuliers qui n'étonnaient personne. « Cette bibliothèque est bien pauvre. — Eh! ce sont les premiers rayons de la bibliothèque universelle. — Ces chambres seront bientôt trop petites. — Avant six mois, nous aurons un palais et un temple. » On eût dit la fondation d'une colonie. Autour d'eux erraient les âmes inquiètes et troublées qui cherchent auprès des croyants de toutes les Eglises une certitude et une espérance; et ces jeunes gens goûtaient la joie, qui ne va pas sans orgueil secret, de diriger les consciences, de pacifier les cœurs. « Ce m'était une singulière situation, dit Charton, de voir qu'on s'empressait autour de moi, que de jeunes femmes avec leurs époux, de jeunes filles amenées par leurs frères me consultaient affectueusement et me demandaient de leur donner de l'espoir et du courage. Il y avait des jeunes gens au visage rose et sans barbe encore qu'on appelait pères, et des hommes d'un âge mûr, des vieillards que l'on appelait fils (1). »

Quelques curieux se mêlaient à la foule des croyants. Sainte-Beuve, rédacteur au *Globe*, les connut et vint assez régulièrement aux soirées du Jeudi. On espéra quelque temps sa conversion. Mais il n'avait rien du néophyte; bien d'autres encore crurent le tenir plus tard, auxquels il échappa. « Dans toutes ces traversées » l'homme insaisissable n'aliéna jamais sa volonté et son jugement. « Sa curiosité, son désir de tout voir, de tout regarder de près, son extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose l'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont jamais été pour lui qu'un long cours de physiologie morale. »

« Liszt prenait place au piano et s'abandonnait à sa fantaisie. Adolphe Nourrit était fort entouré. — Et ce n'était pas en simples curieux que venaient le docteur Guépin, de Nantes, Bordillon, d'Angers, Bac, de Limoges, Emile Souvestre, Félicien David, Raymond Bonheur (2). »

La vie de la Famille devenait chaque jour plus tendre, plus « religieuse », disaient-ils. Les derniers mois de 1830 marquèrent encore des progrès dans l'intimité. S'ils n'adoptèrent pas encore un costume, du moins le bleu fût-il jusqu'à nouvel

(1) *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien.*

(2) Carnot. (Ouv. cité).

ordre la couleur saint-simonienne. Bazard et Enfantin portaient le pantalon et l'habit bleu très clair, le gilet blanc; le collège, du bleu moins clair et ainsi de suite jusqu'au bleu de roi. Les Pères paraissaient dans ce costume aux prédications « simplement, dit Enfantin, pour constater la prétention à avoir bientôt un costume; cela fit bon effet (1) ».

La collation des grades, le passage d'un degré à un autre étaient l'occasion de cérémonies religieuses et de fêtes où tous les actes de la Famille prenaient une valeur universelle et symbolique. L'humanité future devait y retrouver plus tard un modèle détaillé et sublime de la vie nouvelle. Cette conviction leur communiquait une gravité un peu plaisante, mais sincère; la solennité des moindres gestes était nécessaire; toute négligence, toute légèreté eût été un manque de foi. Ils officiaient sans cesse et de plus en plus, à mesure que se précisaient leurs croyances et leurs espoirs. Quand Margerin, par exemple, conféra « de la manière la plus digne à Ribes et à Lerminier l'onction du second degré, les deux nouveaux frères *rendirent grâces* à leurs pères, *se réjouirent* avec leurs frères, et se tournant enfin vers leurs nouveaux fils, qui, un instant auparavant, étaient leurs pères, leur donnèrent la *bénédiction* paternelle (2) ». Gradation minutieuse toute hiérarchique de sentiments : une légère erreur eût suffi à ôter toute signification à la cérémonie.

La femme ne jouait encore aucun rôle dans la célébration des rites de la vie saint-simonienne. C'était une grave imperfection dont souffrait toute la Famille. Toutes les manifestations restaient incomplètes tant que l'individu social, le couple, n'y participerait pas. Seule (3) la femme de Bazard « la Mère Bazard » assistait aux réunions et partageait la foi des disciples. Mais son isolement ne lui permettait pas d'agir. Elle prit la parole le jour où Ribes et Lerminier furent consacrés, pour expliquer son abstention nécessaire, tant qu'elle resterait seule et elle pria ses fils de lui amener des filles (4).

(1) III, 52.

(2) III, 47.

(3) M[lle] Aglaé Saint-Hilaire (qui prit plus tard le nom de M[me] Mathieu), une amie de la famille d'Enfantin ,était déjà fort mêlée au mouvement saint-simonien. Mais elle ne fit jamais partie de la « hiérarchie ». Son tendre dévouement pour le Père, et son affection, qui ne se démentit jamais, même aux mauvais jours, pour tous les membres de la Famille, lui mérite une place à part parmi les « amis » du Saint-Simonisme.

(4) III, 47 et suiv. Lettre d'Enfantin (26 octobre 1830).

La Famille prospéra ; elle perdit, à ce moment, un fils aimé, mais s'accrut vite de nombreux enfants.

Malgré sa promotion au 2me degré, Lerminier abandonna la famille saint-simonienne ; il y était entré sans bien connaître le dogme et dans un accès d'enthousiasme ; il voulait prêcher sans préparation, se fiant à sa voix sonore; les objections qu'on lui fit le refroidirent et le blessèrent. Les nouvelles adhésions firent oublier cette désertion pénible et inattendue. De l'Ecole polytechnique vinrent trois brillantes recrues : Henri Fournel, Jean Reynaud et Michel Chevalier. Ils se donnèrent à la doctrine, tout entiers, ave la fougue de leur jeunesse, et, superbement, lui sacrifièrent situation et fortune. Fournel, sorti de l'Ecole en 1820, ingénieur des mines, d'abord directeur de l'usine métallurgique de Brousseval (Haute-Marne), s'était distingué, en traçant dès 1825, pour conjurer la ruine prochaine des industries de la Champagne, le plan d'un réseau de chemins de fer. En 1828, il succéda avec 12.000 francs d'appointement au vicomte Chaptal, comme directeur du Creusot, qui occupait alors deux mille cinq cents ouvriers. C'est au moment même où sa carrière semblait assurée d'un avenir brillant, qu'il se converti à la doctrine ; il donna sa démission, qui ne fut pas acceptée sans difficulté, pour s'y consacrer tout entier. Homme de devoir et d'énergie, réservé dans ses manières et capable, sans bruit, des plus hauts sacrifices, il allait rendre de grands services à la propagande, et plus tard, après les errements de 1832, tenter le salut de la Famille, en la dirigeant vers la pratique industrielle. Sa femme Cécile, qu'il aimait tendrement, s'était convertie en même temps que lui. Elle fut la première « fille » de la « Mère Bazard ».

Michel Chevalier avait une histoire analogue. A vingt-cinq ans, ingénieur des mines du département du Nord, il avait comme Fournel, renoncé à son avenir dans l'Administration pour venir à Paris sur l'appel d'Enfantin qui voulait faire de lui un journaliste. On lu reprochait, il est vrai, une ambition un peu encombrante (1) qui l'avait rendu d'abord antipatique à

(1) « Sa maladresse le faisait souvent paraître plus mauvais qu'il n'était; on lui attribuait une ambition employant tous les moyens. Un de mes amis s'étonna beaucoup que je fisse partie d'une association où se trouvait Michel comme membre influent. » — Cette phrase est tirée d'un manuscrit rédigé par Ch. Lambert en 1834, où il a consigné ses souvenirs sur les principaux membres de la famille. Les feuilles disséminées se trouvent aux archives saint-simoniennes.

quelques-uns. Mais tout ardent de jeunesse, de gaîeté, d'aveugle dévoûment, il fut l'enfant gâté de la Famille, le fils préféré du Père, « Michel », le plus brillant, le premier des apôtres. Pendant deux ans, il embouchera le clairon saint-simonien, menant la marche et sonnant l'assaut.

Jean Reynaud était ingénieur en Corse. D'esprit noble, grave et rêveur, mais inquiet et ombrageux, il cherchait la certitude dont son esprit avait besoin dans la doctrine, et le repos du cœur dans la mutuelle tendresse des disciples. Transon avait été son initiateur; il répondit à son appel : « J'ai entendu mon Père qui me disait : « Venez » et je viens ...; le baiser de mon Père me donnera la force et sa voix l'éloquence; j'ai toute confiance en mon Père et cependant pourquoi suis-je tremblant en allant à lui? Hélas, ne suis-je pas comme la jeune fille allant au lit nuptial? mon âme ardente d'amour sera-t-elle frappée d'impuissance et de stérilité? ne pourrai-je à mon tour faire des hommes?... il m'arrive parfois de sentir de ces dégoûts de l'âme si amers, de ces nausées de vie que nous sentions si vivement l'un et l'autre avant de connaître la doctrine, moi, sous mon manteau de folle gaieté, vous dans votre misanthropique sentimentalité. Je sens en moi comme un vide profond, comme un abîme; j'ai besoin de le combler d'amour (1) ».

L'Ecole polytechnique donnait encore Charles Lambert, ingénieur des mines, les frères Paulin, Léon et Edmond Talabot, ingénieurs, Lamé, Clapeyron, Capella. En Algérie, le capitaine du génie Bigot réchauffait le zèle de Lamoricière, Chabaud-Latour et Lefranc, déjà convertis. Le Play lui-même donnait son adhésion (2). Emile et Isaac Pereire, un ami d'enfance du Père, Holstein, entrèrent aussi dans la secte. Pierre Leroux les fréquentait depuis les premiers mois de 1830. Il avait été garçon imprimeur, et, de son humble origine, avait gardé une timidité très grande jointe à une candeur infinie. « Tout en admettant le dogme en général, il avait conservé son caractère républicain ; les formes trouvées pour la hiérarchie le révoltaient, mais il s'y était soumis ». Il avait été attiré là par sa sympathie pour Sainte-Beuve, qui en

(1) III, 58.

(2) Sans parler d'une centaine de polytechniciens correspondants d'Enfantin, plus ou moins sympathiques à la doctrine.

avait peu pour lui, et par son amitié pour Jean Reynaud (1).

Ainsi la phalange grossissait (2); tous ces hommes allaient sous la direction des « Pères suprêmes » tenter un effort prodigieux pour forcer le monde à les écouter et à se convertir à leur doctrine. Ils allaient « enseigner » la France et les nations par tous les moyens à la fois; les prédications à Paris, les missions en Province et à l'étranger, enfin et surtout par une entrée éclatante dans la vie pulique. Ils brûlaient de montrer leur jeunesse, leur vigueur, leur foi. Le combat, c'est la victoire certaine, c'est la conquête et la domination.

(1) Lambert raconte dans son journal cette anecdote sur Pierre Leroux : « Pendant tout le temps des arrangements pour la transmission au journal (le *Globe*), il causait jusqu'à l'heure du dîner sans s'en apercevoir. On était obligé de le pousser par les épaules pour le mettre à table et alors il ne parlait pas. Bazard le gênait. »

(2) Voici la liste complète des membres de la Famille (non compris les catéchumènes) telle que la dressa d'Eichthal au mois de juin 1831. Elle se trouve aux archives saint-simoniennes.

Les deux Pères suprêmes Bazard et Enfantin.

Seize Pères du collège (y compris M$^{mes}$ Bazard et Cécile Fournel), soit : Mère Bazard, Rodrigues, Margerin, Barrault, Michel, Fournel, Jules Lechevalier, Cécile Fournel, Duveyrier, Carnot, Dugied, Talabot, Laurent, d'Eichthal, Transon, Cazeaux.

Vingt-deux membres du 2$^e$ degré, soit :

Isaac Pereire, Jallat, Ch. Lambert, Henry, Simon, Saint-Chéron, Delatour, Lemonnier, Charton, Ollivier, Reynaud, Fuster, Duguet, Baud, Rigaud, Pereire aîné, Guéoult, Caroline Simon, Julie Talon, Palmyre Bazard, Claire Bazard, P. Leroux.

Trente-neuf membres du 3$^e$ degré, soit :

Lesbazeilles, Huguet, Metman, Bonamy, Séguin, Rogé, Ernest Cazeaux, Buchez, Holstein, Bontemps, Mapolle, Courtey, Pin, Béranger, Raymond Bonheur, Jules Ribes-Husson, Pouponnel, Cavel, Benoiste, Janski, Malinski, Broët, Robinet, Nichet, Capella, Haspott, Clouet, J. Leroux, Pecqueur, Rousseau, Botiau, Maurice, Bourdon, Sophie Lambert (sœur de Charles), Eugénie Niboyer, Lise Véron, Caroline Thiébaut, Hortense Cazeaux.

En tout, 79 personnes.

## CHAPITRE DEUXIÈME

# LA PROPAGANDE

I. Les Saint-Simoniens et la révolution de Juillet. — Conseils des Pères aux disciples. — Circulaire aux Eglises de province. — Le « Jugement de la doctrine de Saint-Simon sur les derniers événements ».

II. Les prédications à Paris. — Eloquence saint-simonienne. — Le *degré des ouvriers :* organisation saint-simonienne des douze arrondissements. — Fragilité des conversions ouvrières.

III. Les prédications en province; — en Belgique — Mouvement saint-simonien en Allemagne.

IV. Les journaux (*L'Organisateur). — Le Globe;* Pierre Leroux et Michel Chevalier. — Les doctrines du *Globe :* 1° Economiques (abolition de la propriété et de l'héritage, libre-échange, collectivisme). 2° Politiques (le gouvernement idéal; appel aux partis catholique, légitimiste, libéral; la cité saint-simonienne). — La polémique du *Globe :* 1° Politique intérieure (critique quotidienne du gouvernement parlementaire; remèdes proposés au désordre; réforme financière; application de l'armée aux travaux publics; un remède au choléra. — 2° Politique extérieure (rôle de la France en Europe, alliance avec la Prusse et l'Angleterre; rôle assigné à la Russie). — Réussite médiocre du *Globe.* Son action sur l'opinion publique.

V. Polémiques avec Auguste Comte et Charles Fourier.

La Famille avait resserré sa vie, non pour se séparer du monde, mais pour le conquérir.

Les premières manifestations des Saint-Simoniens dans la vie publique furent leurs prédications, leurs missions et leurs journaux. En juillet 1829, *L'Organisateur* fut fondé par Laurent, un des principaux collaborateurs du *Producteur.* Le prospectus annonçait : L'ORGANISA EUR, *journal des Progrès de la Science générale. avec un appendice sur les méthodes et les*

*découvertes relatives à l'enseignement* (1). Le premier numéro parut le 15 août. C'était un journal hebdomadaire, où les articles n'avaient le caractère polémique que par exception. Il s'adressait au grand public, mais il avait encore les allures d'une revue spéciale, et se tenait en dehors du mouvement politique de chaque jours. C'était une exposition de la doctrine, plus discursive, moins méthodique que celle qui se faisait depuis décembre 1828 (2). Mais, comme les conférences de la rue Taranne, l'*Organisateur* ne pouvait agir que sur un petit nombre, et les Saint-Simoniens brûlaient de parler à la foule. La révolution de Juillet leur en donna l'occasion. La doctrine allait affronter le grand public; les prédications de salon de la rue Monsigny qui se faisaient depuis le 11 avril, se transportèrent dans la grande salle de la rue Taitbout le 10 octobre.

En même temps furent organisées les missions en province et à l'étranger, et bientôt la doctrine eut un grand organe quotidien.

## I

Les Saint-Simoniens furent surpris par la Révolution de Juillet, comme le Gouvernement et comme ses adversaires. Nul ne songeait à un soulèvement de la foule. On l'avait oubliée dans le calcul des forces politiques; sa brusque entrée en scène déconcerta tout le monde. Les Pères conseillèrent d'abord l'abstention ; autant par amour pour la paix que parce qu'il leur semblait impossible de trouver dans l'émeute un rôle pour la Famille. Le mouvement était en effet purement « critique »; une révolution se faisant contre quelque

(1) « Il devait paraître tous les samedis et son prix était fixé à 25 francs par an. Le bureau du journal était rue Saint-Maur-Saint-Germain, 17. Il fut transporté rue Monsigny, 6, le 25 mars 1830. » (*Bibliog.* Fournel. 111.) Le numéro avait 4 pages. *L'Organisateur*, à dater du 18 avril 1830, s'appela *Journal de la doctrine de Saint-Simon*, et dès le 26 mars 1831 *Gazette des Saint-Simoniens*.

(2) C'est d'ailleurs dans l'*Organisateur* que parurent les treize séances d'exposition de la deuxième année. (Du numéro 19, 20 décembre 1829, au numéro 47 13 juillet 1830).

chose ou quelqu'un, ne sait que détruire. Les Saint-Simoniens voulaient utiliser les institutions en les transformant, mais non les supprimer, et on ne savait encore, au commencement de la bataille, ce qui en sortirait. Si des destructions étaient nécessaires, c'était l'affaire des libéraux; eux seuls, dans ce cas, seraient appelés à recueillir les premiers fruits de la victoire du peuple. Une lettre des Pères encouragea les disciples au calme :

« Enfants, écoutez vos Pères; ils ont su ce que devait être le courage d'un libéral; ils savent aussi quel est celui d'un Saint-Simonien. Aux libéraux la puissance politique; elle leur appartient de droit; car ils font ce que veut l'humanité; à eux la puissance, mais pour un jour, parce qu'ils ignorent ce que l'humanité voudra demain (1). »

Mais on a beau être Saint-Simonien, et même des premiers dans la hiérarchie, on ne l'est pas au point de rester insensible à l'enthousiasme de Paris, qui ressuscite après plus de trente ans de silence. Comment demeurer chez soi quand, sous le drapeau tricolore, on se bat pour la liberté? Les premières amours sont les plus durables et leur souvenir reste sacré, la passion même disparue. Presque tous les Saint-Simoniens avaient été républicains; quelques-uns conspirateurs. Un vent de jeunesse passa, et Saint-Simon fut oublié. Carnot se battit, Transon mit son uniforme. Talabot, très ému, hésitant entre l'ordre des Pères et son ardeur, chargea son fusil, mais, dans son trouble, à cartouche renversée. Olinde lui-même prit une arme. Laurent et Carnot se retrouvèrent à la réunion du restaurant Lointier rue Richelieu, où l'on vota la République. Un des Pères suprêmes n'y tint plus (2). Le 29, dans l'après-midi, Bazard quitta la rue de la Barouillerie où il habitait, alla rue Monsigny prendre Laurent. Les deux républicains revinrent fort émus à la rue Monsigny où Enfantin leur dit en souriant : « Eh bien ! est-ce le moment d'aller aux Tuileries? ». Bazard sourit et Laurent répondit sur le même ton : « Pas encore ». Et c'était sagement pensé. La parole qu'attendait le monde était alors dans la Déclaration des droits de l'homme et pas encore dans les oracles de Saint-Simon.

Ils le comprenaient si bien que Bazard, entraîné par Enfantin

(1) II, 185.
(2) II, 191, 193.

à l'Hôtel de Ville, proposa à Lafayette de prendre la dictature. Son autorité seule permettrait d'en finir avec le gâchis. Lafayette écouta d'une oreille fort distraite. Chacun n'avait-il pas un remède prêt, un gouvernement sous la main, une constitution dans la poche? On s'adressa au duc d'Orléans. Plus tard, la légende raconta que Bazard-Enfantin avaient sommé Louis-Philippe de leur céder les Tuileries qui leur appartenaient, en tant que dépositaires du seul pouvoir légitime qui fut au monde. Rien n'autorise à croire que cette excentricité ait été commise, mais il est certain que, dès le lendemain, les Saint-Simoniens ne voulurent pas laisser passer un événement dont les conséquences étaient si graves, sans en dégager le sens et la moralité. N'étaient-ils pas les interprètes les plus élevés et les plus compétents du présent, puisqu'ils connaissaient seuls, par révélation, la loi de l'avenir?

Une proclamation affichée le 30 juillet et signée des Pères contenait ces mots : « Gloire à vous, enfants de l'avenir, vous avez vaincu le passé! Mais avec un héroïque dévouement, vous ignorez l'ordre, l'union qui doit enfanter, car vous avez eu tant à combattre, à détruire que vous n'avez pu songer encore à unir, à édifier. La féodalité sera morte à jamais lorsque tous les privilèges de la naissance *sans exception* seront détruits, et que chacun sera placé suivant sa capacité et récompensé suivant ses œuvres... »

Il fallait expliquer aux disciples de province qui, eux aussi, s'agitaient à la nouvelle des événements de Paris, la raison de l'indécision, de l'abstention de la Famille et leur montrer comment, en travaillant pour l'avenir, on peut être pris au dépourvu par les événements du présent. Une circulaire fut envoyée le 1er août. Les Saint-Simoniens étaient restés dans l'éloignement; mais cet éloignement n'était ni l'inaction, ni le silence; ils étaient non au milieu, mais au-dessus des partis; leur rôle social devait donc se borner à « révéler » l'ordre futur aux combattants épris des réalités présentes, et sans lumières pour discerner l'avenir. La révolte accomplie contre les forces du passé était une révolte « sainte », mais qui ne changeait rien à l'organisation sociale; ce n'était donc pas une vraie Révolution.

Ce désordre avait été néanmoins la « condition obligée de l'ordre social nouveau ». Comment donc la doctrine pouvait-elle

utiliser le mouvement libéral? Quel profit en tirer? Il fallait réclamer toutes les libertés, liberté d'association, des cultes, de la presse, de l'enseignement par la suppression de l'université, du commerce, de l'industrie. Non pas, bien entendu, par amour pour la liberté, mais parce qu'elle est le seul moyen commode pour arriver au but nécessaire, l'organisation. Ainsi, suivant l'exemple donné par Saint-Simon qui utilisait toutes choses, utilisons la liberté. « Nous demandons en ce moment la liberté des cultes, c'est pour qu'un culte unique puisse plus facilement s'élever sur toutes ces ruines du passé religieux de l'humanité..., la liberté de la presse, parce qu'elle est la condition indispensable de la création prochaine d'une direction légitime de la pensée, la liberté de l'enseignement pour que notre doctrine se propage plus facilement et soit un jour la seule aimée, sue et pratiquée par tous, la destruction des monopoles comme un moyen d'arriver à une organisation définitive du corps industriel (1). » Il est impossible de parler un autre langage quand on possède la vérité. Une seule difficulté subsiste : persuader aux autres qu'on la possède. Les Saint-Simoniens ne doutaient pas d'y arriver.

Le peuple qui aspirait à la souveraineté, confusément encore mais dont le désir allait devenir plus net, à mesure que sa déception serait plus vive, comprendrait que la « souveraineté du peuple » était une « impraticable rêverie » pour les libéraux, et au contraire une « vérité pour le pape saint-simonien; car le peuple est en lui, aimant, sage et puissant, marchant comme un seul homme vers l'avenir que Dieu lui destine ». Le peuple voudra marcher ainsi, cela est sûr. La satisfaction de voir un si bel ordre et de s'admirer dans cette tenue superbe et régulière vaincra les capricieuses tendances qui, jusqu'ici, lui font préférer une déplorable anarchie. L'avenir le prouvera.

La première rencontre de la doctrine, non pas avec le peuple, mais avec les hommes politiques chargés de lui donner un gouvernement, ne fut, toutefois, pas heureuse. Les 221 étaient décidément les maîtres de la situation; ils représentaient le seul pouvoir régulier. La démocratie n'avait pas beaucoup de concessions à espérer de la part d'une chambre des députés élue sous Charles X. Lafayette provoqua le 4 août une réunion à l'Hôtel de Ville. Joubert, le beau-frère de Bazard,

(1) II, 202, 213.

Godefroy Cavaignac, Jules Bastide (1), etc., avec Carnot, Laurent, Michel Chevalier, Cazeaux, Transon y assistaient. C'est alors qu'un envoyé du Palais-Royal les appela à une entrevue avec le duc d'Orléans. Carnot fit partie de la délégation. On sait comment la mystification fut complète pour les libéraux, qui payèrent cher l'impuissance dont ils faisaient preuve depuis une semaine. Dès lors, le malentendu commença entre eux et le nouveau gouvernement. Les Saint-Simoniens furent également désappointés : « nous savons aujourd'hui qu'elle est notre puissance sur le peuple; elle est nulle (2) », écrit Enfantin le 4 août. Il n'en pouvait rien savoir encore, n'ayant pas vraiment pris contact avec le peuple; cette parole exprimait un simple pressentiment.

D'ailleurs, comme les libéraux surpris et dupés, les Saint-Simoniens allaient prendre leur parti des faits accomplis et formuler leurs espérances, derrière lesquelles ils se retranchaient déçus, mais intacts. Le « *Jugement de la doctrine de Saint-Simon sur les derniers événements* (3) » ne se fit pas attendre. Si, pendant quelques heures, ils étaient descendus dans la rue, paraissant renier, en présence du fait, les hautes et encore inaccessibles espérances qui faisaient leur foi, ils les proclamaient hautement, intégralement, non sans fierté. Eux seuls, ils possédaient une solution logique, scientifique des difficultés: «La société marche vers une dissolution complète; aucun amour ne lie ses membres, aucune science ne règle ses mouvements, aucune force ne coordonne ses efforts. Une seule issue lui reste donc, c'est celle que Saint-Simon lui a ouverte » Ils prétendaient, ces révolutionnaires de Juillet, pusillanimes et médiocres, supprimer le droit divin; alors pourquoi appeler un prince sur le trône; pourquoi Louis-Philippe au lieu de Lafayette ou du général Gérard. Mis en demeure d'agir, ils semblaient frappés d'impuissance et de débilité ; aucune méthode sûre ne leur indiquait une solution nécessaire. S'ils manquaient d'audace, c'est qu'ils ne sentaient, en eux-mêmes aucune pensée créatrice qui leur donnât la force de l'action. Saint-Simon, au contraire, révélait à ses disciples et l'association

(1) Né en 1800 fut républicain sous Louis-Philippe, rédacteur en chef du *National* après la mort de Carrel jusqu'en 1846. — Ministre des Affaires étrangères de la Commission exécutive en 1848.

(2) XXVII, 157.

(3) II, 222, 243.

universelle qui devait remplacer l'antagonisme des peuples, et l'organisation de la société pour le progrès de la religion, de la science, de l'industrie, c'est-à-dire l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse. « Les chefs de la société seront ceux qui l'aimeront le mieux, qui lui révèleront sa destination», et non pas un chef pris au hasard, dans une famille royale ou à la tête d'une bande d'émeutiers. Voilà comme au nom de Saint-Simon et du haut de sa doctrine, on devait juger les choses et parler aux hommes.

Mais les hommes n'écoutaient pas. Il fallait, pour se faire entendre, parler plus haut.

## II

La religion saint-simonienne a eu à Paris six prédicateurs de 1830 à 1832. Abel Transon, P.-M. Laurent, E. Barrault, Jean Reynaud, E. Charton, Moïse Retouret. L'enseignement public saint-simonien eut d'abord pour base l'exposition de la doctrine, telle qu'elle avait été faite en 1829-1830 devant le public choisi de la rue Taranne. Il n'en fut que le commentaire éloquent jusqu'au mois de novembre 1831. A cette date de graves événements survinrent dans la Famille; des divergences d'opinion sur des questions essentielles amenèrent, sous l'influence d'Enfantin, une modification du dogme qui eut son retentissement dans la prédication. Les premières conférences, — les seules dont nous nous occupions pour le moment, — présentent donc plus d'intérêt pour la forme que pour le fond. Elles furent la manifestation la plus brillante de l'expansion et c'est peut-être la partie la plus « littéraire » de la littérature saint-simonienne (1).

Le mérite des prédicateurs fut de mettre au service de la cause une ardeur incroyable et une conviction sans arrière-pensée, plus enflammée chez Barrault, plus raisonnable chez

(1) Les prédications parisiennes ont toutes été publiées dans le *Globe* ou l'*Organisateur*. On les réunit plus tard en 2 volumes.

Barrault en fit 23, Laurent 10, Transon 9, Moïse Retouret 4, Jean Reynaud 3, Charton 2. — En tout 51.

Transon, plus élevée chez Reynaud. Comme il est naturel, le thème favori de leurs discours était le procès de la société actuelle et de ses injustices. Sans jamais se laisser aller à des attaques destinées à exciter les instincts révolutionnaires de la foule, à faire de leurs auditeurs des révoltés, ce sont eux pourtant qui créèrent la phraséologie tantôt violente, tantôt pathétique des futurs partis populaires.

« Nous voulons, disait Transon, que tout ce qu'il y a dans la société de sentiments nobles et généreux, s'insurge contre la prépondérance du désœuvrement et les envahissements de la nullité. » Cette phrase, c'est le résumé de leurs brûlantes invectives, de leurs adjurations passionnées. Barrault excellait à prendre aux entrailles son auditoire, le secouait avec une sorte de frénésie. Un jour, le 11 juillet 1831, au milieu des applaudissements, des larmes et des embrassements, il s'écrie : « A la vue de ce peuple entier que vous voyez dans la fange de vos rues et de vos places..... vivant à peine, je vous le jure, Enfants des classes privilégiées, levez-vous, et la main appuyée sur ces plaies putrides et sanglantes, Enfants des classes privilégiées, qui vous engraissez de la sueur de cette classe misérable, exploitée à votre profit, jurez que vous n'avez aucune part à ses souffrances, à ses douleurs, à son agonie, jurez !Vous ne l'oseriez pas ! ». Le torrent de la passion sincère emporte tout et la banalité de quelques expressions, — alors, il est vrai, dans leur fraîcheur — s'oublie devant une émotion vraie.

Si les critiques étaient la partie la plus goûtée des prédications, les Saint-Simoniens n'hésitèrent jamais devant la difficulté d'exposer le plan de reconstitution de la société. On ne les prit jamais en flagrant délit de faiblesse, de timidité. Les réformateurs ne nous ont pas tous habitués à tant de courage. Chez eux, nulle réticence. « La doctrine de Saint-Simon a pour objet de changer profondément, radicalement, le système des sentiments, des intérêts. Elle ne veut pas opérer une révolution, mais une transformation..... C'est une nouvelle éducation, une régénération définitive qu'elle apporte au monde. » Le programme est vaste; il ne néglige pas une seule des formes de l'activité. Faut-il l'appliquer par essais fragmentaires? Transon répond à cela superbement : « Au sein de l'existence universelle, nous connaissons la

destinée de l'humanité; c'est l'humanité tout entière que nous venons enseigner et convertir; vous pouvez comprendre pourquoi nous n'avons pas commencé par organiser saint-simoniennement une vallée, un canton (1) ». Pour avoir foi dans le succès de pareilles prétentions, il faut compter sur un secours spécial. Mais la parole révélée en renferme-t-elle pas une vertu propre, une puissance incomparable? « Au milieu des ténèbres épaisses, accablé de tristesse, répétant avec douleur les chants de désespoir du poète, je murmure, je doute, je blasphème, je m'écrie : Dieu que j'ai cherché, Dieu d'amour, Dieu d'espoir, où donc es-tu? Prêtres, savants, industriels, femmes, pauvres, aucun ne répond : et tout est silencieux ! Alors, ô mon Dieu, comme une lumière inattendue brille à mes yeux la révélation de Saint-Simon, alors j'aime, alors j'espère et je revis (2). » — « Plein du transport délicieux d'une existence nouvelle », l'apôtre parle; il y convie les hommes. Il ne démontre pas, il chante la gloire du Maître et il redit sa Parole toute puissante : « Venez donc les entendre comme les apôtres d'un nouvel Evangile, de l'Evangile éternel dont celui de Jésus ne fut que la sublime préface (3) ». Après Hercule, Orphée, Moïse, Jésus, est venu Saint-Simon. Sa ville toute entière « grosse de l'avenir de l'humanité » est un symbole comme celle de Jésus.

« Jésus naît pauvre et obscur dans une étable de Bethléem.

« Saint-Simon naît riche et brillant d'éclat au pied du premier trône du monde.

« Jésus voile une partie de sa vie; il ne se montre que pour naître et mourir.

« Saint-Simon expose à tous les regards chacun des pas de sa carrière et chaque pas est un progrès. »

Pendant que Jésus s'écrie du haut de la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Saint-Simon, de son lit de mort, se tournant vers celui qui a compris sa parole, lui dit : « Mon fils ! glorifiez-moi, le monde est à vous (4).»

Qu'il disparaisse, le Prophète de la religion de souffrances et de mortifications, devant le Révélateur du vrai Dieu, qui lave la matière de l'opprobre, qui, classant tous les hommes

(1) *Globe*, 12 février 1831.
(2) *Globe*, 18 janvier 1831, de Barrault.
(3) *Globe*, 28 mars 1831, de Laurent.
(4) *Globe*, 6 juin 1831. Parole de Baud.

selon la capacité, supprime l'humilité, accordant aux efforts le prix qui leur est dû, supprime l'abnégation, concilie enfin la vieille opposition du devoir et l'intérêt : « Terre, réjouis-toi, Saint-Simon a paru !... Croix qui sauvas le monde, aujourd'hui tu pèses sur lui ! disparais... ». La passion tumultueuse, l'harmonieuse rhétorique, éclatante et pénétrante tour à tour, mais toujours élevée, l'appel aux sentiments, aux idées, aux sens, tout est mis en œuvre pour convaincre, plus encore pour séduire et pour entraîner. L'Apôtre souffre, l'Apôtre espère, il pleure, il est joyeux avec la foule. La force, l'audace, la tendresse, que n'ont jamais eues les philosophes ni les philanthropes, il les puise dans une constante communion avec Dieu. Quelquefois, sa parole est une élévation vers lui ; las de se faire entendre sans être écouté, il se tourne vers Dieu et met dans sa prière tout son espoir avec toute sa foi : « O grand Dieu ! vous qui animez toute chose de votre vie et vivez dans l'éternité, vous seconderez notre effort et soutiendrez notre ardeur ; vous donnerez à notre voix assez d'éclat pour qu'elle se fasse entendre parmi tout ce tumulte et qu'elle appelle enfin sur votre Majesté l'admiration et l'amour. Les hommes ne vous connaissent point encore, et plus grands que les dieux du passé, ils en sont réduits à se glorifier de leur propre force et de leur propre sagesse ; mais ils vous béniront, ô mon Dieu ! quand ils verront que le règne de la justice et de la liberté s'apprête à descendre sur l'humanité tout entière ; et lorsque, pour marcher vers cette sainte association des peuples, il faudra lutter contre quelqu'un de ces rois du passé dont vous flétrissez les couronnes, ils ne diront plus dans leurs chants de désespoir : il faut vaincre ou mourir ! ils diront : il faut vaincre et non pas mourir ! car la Providence est avec nous et nous marchons avec elle vers l'avenir du Monde ! ».

L'enseignement central avait lieu rue Taitbout tous les dimanches. Le public était nombreux et choisi, mais les conversions, rares : « Tout le monde est en émoi, écrit Enfantin constatant un grand succès de Barrault ; et qu'en sort-il souvent ! jusqu'ici, du vent (1) ». D'autres conférences étaient faites, à la salle de l'Athénée, place de la Sorbonne, devant un public de quatre à cinq cents

(1) III, 229.



Cabinet des Estampes

HIPPOLYTE CARNOT

personnes, mais plus populaire et si bruyant que dès le 12 octobre, on avait dû les suspendre. Jean Reynaud avait tenté une dernière fois de dominer le tumulte : « Faites silence, je vous prie, écoutez-moi ! je veux parler du Peuple », mais ce fut en vain (1). Pour atteindre le Peuple, les Saint-Simoniens firent d'autres efforts encore. Un enseignement spécial fut confié à Fournel et à Claire Bazard pour le *degré des ouvriers.* On devait l'organiser dans les 12 arrondissements, et y joindre un service médical et pharmaceutique. Deux maisons d'association furent fondées. On y compta 330 fidèles dont 110 femmes, environ 150 enfants et 1,500 assistants qu'on appela et qu'on crut catéchumènes (2).

(1) *Globe*, 14 octobre 1831.

(2) Rapport de Carnot et Dugied sur l'enseignement. *Globe*, 3 septembre 1831. Rapport de Fournel sur le *degré des ouvriers. Globe* 13 octobre 1831. — Les chiffres sont un peu supérieurs à la liste qui se trouve aux Archives saint-simoniennes et que nous reproduisons ici, en partie, en donnant les noms des chefs d'arrondissement et simplement le nombre des inscrits.

| | | Inscrits (hommes et femmes). |
|---|---|---|
| 1er Arrondt | Médecin, Jallat<br>Directeur, Moroche<br>Directrice, Mme Dumont | 11 |
| 2e Arrondt | Médecin, Jallat<br>Directeur, Clouet<br>Directrice, Mme Dumont | 25 |
| 3e Orrondt | Médecin, Bonamy<br>Directeur, Biard<br>Directrice, Mme Biard | 9 |
| 4e Arrondt | Médecin, Bonamy<br>Directeur, Bottiau<br>Directrice, Mme Niboyer | 41 |
| 5e Arrondt | Médecin, Rigaud<br>Directeur, Bottiau<br>Directrice, Mme Niboyer | 35 |
| 6e Arrondt | Médecin, Lesbazeilles<br>Directeur, Prévost<br>Directrice, Mme Véturie d'Espagne | 42 |
| 7e Arrondt | Médecin, Lesbazeilles<br>Directeur, id.<br>Directrice, Mme Véturie d'Espagne | 24 |
| 8e Arrondt | Médecin, Lesbazeilles<br>Directeur, Raymond Bonheur<br>Directrice, Mme R. Bonheur | 21 |
| 9e Arrondt | Médecin, Courrisé<br>Directeur, A. Leroux<br>Directrice, X | 10 |
| 10e Arrondt | Médecin, Fuster<br>Directeur, Dugeley<br>Directrice, Mme Herbault | 14 |
| 11e Arrondt | Médecin, X.<br>Directeur, Parent<br>Directrice, Mme Mallart | ? |
| 12e Arrondt | Médecin, Lompré<br>Directeur, Delaporte<br>Directrice, Mme Herbault | 14 |
| | | 246 |

Après une retraite momentanée de Fournel, le degré des ouvriers prit la dénomination plus générale de « *degré des industriels* ». On essaya, non seulement d'enseigner, mais de réaliser la doctrine. Sous la présidence de Rodrigues, et la direction de Fournel et d'Holstein, les adhérents « industriels » furent partagés en trois groupes : les *visiteurs*, simples auditeurs, les *aspirants* ou novices et les *fonctionnaires*, membres de la Famille, munis d'un diplôme délivré par les chefs de fonction. Pour aider ceux-ci, on créa quatre directeurs de section Rigaud et Haspott (assistés de Clouet et Raymond Bonheur) Lesbazeilles et Hippolyte Pennekère (1).

A certains jours, on put croire à de grands succès de prosélytisme. Le 11 décembre, à la salle Taitbout, O. Rodrigues consacra vingt-huit femmes et vingt-sept hommes. L'émotion fut très vive quand deux vieillards, l'un de 65, l'autre de 72 ans, s'approchèrent et demandèrent le baiser d'initiation en disant : « Nous avons plus besoin que les jeunes de croire à quelque chose ; nous voulons mourir tranquilles (2) ». Deux ateliers, l'un de tailleurs, l'autre de couturières, furent organisés. C'était non pas une sorte d'association coopérative de production et de consommation, « une combinaison de soupes plus économiques et de vêtements plus chauds », mais une « œuvre apostolique ». Comme la rétribution suivant les œuvres était encore impossible dans un cadre aussi restreint, « la seule rétribution fut la place dans la hiérarchie », et des ouvriers furent élevés jusqu'au collège. « Ainsi, disait le Père, vont se former successivement les cadres de cette grande armée pacifique de travailleurs qu'attendent de si hautes destinées (3). »

Il y avait quelque chose de touchant dans cette union si intime, dans ces espérances si douces, si naïves. L'embrasement universel des hommes était proche. Un jour, un « privilégié », M. de Beaufort, parut à la salle Taitbout et saisi par le spectacle, demanda à adhérer au Saint-Simonisme. « Qui suis-je pour vous ? » demanda le Père Olinde. « Aujourd'hui mon ami, bientôt, je pense, mon Père ! » Baud embrassa le « privilégié » avec enthousiasme. La joie

(1) *Globe*, 11 janvier 1832.
(2) *Globe*, 17 décembre 1831.
(3) *Globe*, 30 décembre 1831.

fut sans bornes et des larmes coulèrent de bien des yeux. L'ivresse de la fraternité les envahissait. Plus de luttes, plus de sang répandu. On ne verrait plus d'émeutes puisque Olinde avait juré de se mettre entre les soldats et la foule avec ses disciples. Tous auraient l'écharpe bleue de Saint-Simon : la guerre civile était morte (1).

On se faisait beaucoup d'illusions. La plupart des conversions étaient fragiles et reposaient sur de singuliers motifs (2). La plupart des néophytes ouvriers venaient à eux, croyant trouver plus aisément du travail ou espérant d'une rénovation sociale toute prochaine un bien-être parfait. Ceux dont la conversion avait un motif plus élevé, n'allaient pas au delà d'une hostilité assez vive contre le catholicisme et ne voyaient guère dans les Saint-Simoniens que des ennemis du parti clérical; ce qui suffisait à déterminer leur sympathie. Quant à la doctrine, ils l'ignoraient presque tous, et la partie religieuse leur inspirait quelque méfiance. Aussi, pour beaucoup d'entre eux, la conversion fut-elle éphémère. Et ce mouvement, sur lequel, un instant, on compta beaucoup, ne devait guère survivre à l'année 1831.

(1) *Globe,* 23 décembre 1831.

(2) Dans le dossier de l'*Enseignement des ouvriers (Archives saint-sim.)* se trouve une correspondance ouvrière intéressante. L'espoir d'un plus grand bien-être matériel, d'une part, et, d'autre part, la haine du prêtre, voilà les deux sentiments les plus fréquemment exprimés. Il est naturel que le désenchantement ait souvent suivi de près l'enthousiasme.

« Depuis que je me suis déclaré Saint-Simonien, écrit l'ouvrier Baron (xi[e] arr.), qu'en résulte-t-il? j'ai perdu toute la confiance des personnes qui me faisaient gagner le peu de moyens, et présentement je me vois abandonné de toutes parts... » Il ajoute qu'il est dans la misère, mais « j'ai préféré de voir ma figure se creuser, mes membres devenir comme des allumettes, enfin de voir mon squelette avant de mourir plutôt que de me soumettre à un curé, à une sœur de charité ».

Ceux des Saint-Simoniens qui voyaient de près les ouvriers, ailleurs que dans les salles de conférences, ne se faisaient pas beaucoup d'illusions. Dans un rapport sur leur état moral, Lesbazeilles écrit : « la plus grande partie des ouvriers, hommes ou femmes, sont entrés dans la doctrine alors que dans les commencements on se contentait de leur demander leur acceptation par *oui* ou par *non.* Aussi sont-ce, en général, des individus dont la transformation ne peut être que fort incomplète ». Et il signalait de nombreux cas d'indifférence. (Nov. 1831).

## III

La propagande n'était pas moins vivement poussée en province et à l'étranger. L'Eglise du Midi, la fille aînée de celle de Paris, se développa sous la direction de Rességuier et de Bouffard. Fraisse exposa la doctrine dans seize séances privées devant l'élite de la bourgeoisie de Montpellier. On l'écouta, on l'applaudit, et la presse locale parla sérieusement des idées saint-simoniennes, sans mêler à la discussion cette ironie qui masquait mal l'ignorance des journalistes parisiens (1). Charles Lemonnier évangélisa Montauban (2). A Toulouse (3), Hoart organisa définitivement une Eglise qui réussit à vivre et à faire des prosélytes. Elle convertit même un prêtre catholique du diocèse de Carcassonne, Jean Terson, qui, en une séance solennelle, expliqua son passage de l'ancien christianisme incomplet et insuffisant, au nouveau. L'Eglise avait son baptême, ses séances d'enseignement; elle put aussi publiquement se produire, et à l'occasion de la mort d'un disciple, le premier enterrement saint-simonien eut lieu le 8 février 1832, sous la direction de Hoart. A Limoges, Bouffart et Lemonnier, puis Th. Bac, l'avocat et Moïse Retouret prêchèrent; à Meaux, Talabot et Robinet, juge suppléant; à Rouen, J. Lechevalier, membre du Collège; après lui Barrault et Adolphe Guéroult furent accueillis avec grande faveur et le *Journal de Rouen* se montra sympathique à leurs idées. Jean Reynaud obtint à Lyon un très grand succès et fonda l'Eglise qui fut la plus durable. Pierre Leroux le secondait (4). Deux missions furent envoyées, l'une dans l'Est, l'autre dans l'Ouest. Celle de l'Est, dirigée par Jules Lechevalier, accompagné de l'ingénieur Capella et de Robinet, visita successivement Dijon, Besançon, Arbois Salins, Mulhouse, Colmar, Strasbourg et Metz. Ces voyages,

(1) *Globe*, 18 avril 1831.
(2) *Globe*, 2 juin 1831.
(3) *Globe*, 6 août 1831. 23 janvier, 15 février 1832.
(4) *Globe*, 2 mai, 6 août 1831.

n'allaient pas sans incidents. A Besançon, après deux séances, la municipalité leur interdit de continuer. Ils réussirent toutefois à fonder à Strasbourg un degré préparatoire de trente-cinq personnes, dirigé par un capitaine d'artillerie, Gérardin. Dans l'ouest, Charton et Rigaud eurent également de vifs succès personnels à Brest, à Lorient, à Nantes (1).

L'effort pour convertir l'étranger fut concentré sur la Belgique. Il y eut bien une tentative en Angleterre vers la fin de 1831. Duveyrier et d'Eichthal y visitèrent les centres ouvriers. Ils « pensèrent organiser un meeting de quelque 60,000 personnes » à Manchester; mais ce fut tout (2). Ils furent bien reçus chez Grote, et entrèrent en relations avec Stuart Mill qui connaissait d'Eichthal depuis 1828; Stuart Mill vint à Paris en 1830 et fut présenté aux Pères (3). En Belgique, l'effort fut plus soutenu, quoique pas plus heureux. Les Saint-Simoniens comptaient beaucoup sur cette petite France industrielle et travailleuse. En février 1831, Carnot, Laurent, Margerin, Dugied et Leroux se rendirent à Bruxelles. On les y reçut fort mal. La foule les injuria et menaça l'hôtel où ils habitaient. Les journaux catholiques ne cachaient pas leur hostilité (4). La presse libérale protesta au contraire contre tant d'intolérance, au nom de la liberté proclamée par le Congrès national. Les missionnaires adressèrent une pétition à ce congrès, et le Gouvernement promit de faire respecter la liberté. Mais la police les protégea mollement; ils quittèrent Bruxelles. A Liège (5), leur succès oratoire fut grand, comme d'ordinaire. Laurent développa la doctrine devant un auditoire de 1,500 personnes; le recteur de l'Université vint l'écouter. On put, ainsi qu'à Huy, organiser un degré préparatoire. Mais ce succès ne se renouvela guère. Duveyrier, envoyé avec Duguet et Machereau, fut bien accueilli à Liège et à Verviers, mais à Louvain il ne put trouver de salle pour y parler. Il dut, suivi d'auditeurs zélés, se réfugier dans un bois situé près de

(1) *Globe*, 28 sept. 1831, 19 sept., 11 et 18 oct. 1831. A signaler (*Globe*, 4 février 1832) une tentative infructueuse de propagande dans la campagne de Reims.

(2) *Globe*, 4 février 1832.

(3) Voir *Mém. de Stuart Mill*, p. 156-160.

(4) Aucun imprimeur ne consentit à apposer son nom sur l'affiche des Saint-Simoniens. M. Rémy, qui l'avait imprimée, M. Laurent, M. Bols déclarèrent successivement qu'ils ne voulaient pas s'exposer au pillage et à l'incendie en signant cette affiche. (D'après l'*Indépendant*, *Globe*, du 2 mars 1831).

(5) *Globe*, 2 mai 1831.

la ville et y exposer la doctrine en plein air. Du moins, voulut-il laisser une trace durable de son passage en Belgique; il y fonda l'*Organisateur Belge* : le journal n'eut que 24 numéros (17 mai au 27 novembre 1831).

Il n'y eut pas de propagande en Allemagne; mais le mouvement saint-simonien y était étudié avec sympathie. La publication des *Lettres d'Eugène Rodrigues sur la religion et la politique*, suivie de sa traduction en français de l'*Education du genre humain* de Lessing, où ce dernier, pour avoir écrit cette phrase : « il ne peut manquer de venir, le jour de l'apparition d'un nouvel Evangile » était considéré comme un précurseur de Saint-Simon, avait été signalée en Allemagne. Un juriste, Warnkœnig, avait étudié la parenté des doctrines saint-simoniennes avec les théories émises en Allemagne par Kant, Hugo, Schelling, Hegel (1). *La Gazette d'Augsbourg* du 6 janvier 1832 leur consacrait un long et sympathique article. Enfin trois ouvrages (2) parurent presque en même temps sur leurs doctrines. S'il n'y eut pas de disciples directs en Allemagne, l'influence des idées saint-simoniennes s'y manifesta et elle devait y être durable.

L'effort de propagande avait été très grand et très coûteux. Le résultat fut médiocre. On gagna quelques disciples, mais le grand courant d'opinion, le soulèvement enthousiaste, la levée en masse pour la doctrine, il n'y fallait plus compter. Plutôt que des conversions, les missions provoquèrent un éveil intellectuel. Une foule d'idées nouvelles furent répandues; chacun y prit ce qui lui plut. Mais tous en sortaient enrichis de pensées qui auparavant leur étaient étrangères. C'est ainsi que la parole saint-simonienne prépara le terrain à la fois à la propagande socialiste et aux études sociologiques (3).

(1) *Der Gesellschafter* de Berlin, 31 janvier 1832. (Voir *Globe* du 26 février 1832)
*Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft*. (Voir *Globe* du 16 janvier 1832).

(2) *Der Saint-Simonismus und die neue französische Philosophie*. W. Carové, Leipzig, in-8°.

*Der Saint-Simonismus und das Christenthum*. Bretschneider, Leipzig. in-8°.

*Der Saint-Simonismus oder die Lehre Saint-Simons und seine Abhänger*. Schiebler Leipzig. in-12.

Lorenz von Stein. *Der Socialismus und Communismus des heutigen Frankreichs*, Leipzig 1842 in-8°, signale l'importance du mouvement Saint-Simonien.

(3) Le *Globe* du 18 nov. 1831 contient le rapport d'Isaac Pereire sur la correspondance et une foule d'extraits de lettres de province, intéressantes au point de vue que nous signalons.

## IV

Les Saint-Simoniens propagèrent leur doctrine par la voie du journal, plus encore que par les missions et les prédications. Le *Globe* les fit entrer en contact avec le public, les mêla plus intimement à la vie politique quotidienne de la nation. Ils purent donner là leur opinion sur les choses et les hommes, diriger pas à pas les disciples à travers la polémique et la mêlée des partis. Le journal avait une autre utilité encore : l'Exposition de la rue Taranne, les prédications n'avaient enseigné que les traits généraux de la doctrine; ils restait à la préciser, à la développer sur des points particuliers. La Politique et l'Econonie politique, choses d'ailleurs intimement liées chez les Saint-Simoniens, ne furent à vrai dire entièrement formulées que dans l'année 1831 : le *Globe* fut chargé de présenter au public les applications des principes déjà établis.

Il fut ainsi l'instrument principal, autant comme journal de la doctrine que comme journal de polémique, de la « phase politique » du Saint-Simonisme. C'est successivement à ces deux points de vue que nous nous placerons pour exposer les idées du *Globe.*

Au mois de novembre 1830, le *Globe* libéral, abandonné par ses rédacteurs devenus des hommes d'Etat, se laissa aller à l'influence saint-simonienne toute voisine (l'*Organisateur* et le *Globe* logeaient tous deux rue Monsigny) (1). Pierre Leroux, son gérant, ayant adhéré à la doctrine, le *Globe* prit le 27 décembre, le titre de « Journal de la doctrine de Saint-Simon ». La bataille quotidienne allait s'engager.

Enfantin-Bazard appelèrent Michel Chevalier à la direction du *Globe.* Première application du classement selon la capacité : « Laurent et Barrault, avaient dit les Pères, vous êtes la voix de notre amour, prêchez! Jules et Carnot, vous

(1) Dès le 26 octobre, Lerminier y publiait un article sur Saint-Simon. La conversion de Pierre Leroux, autant que l'abandon du *Globe* par ses rédacteurs, facilita la transformation. Je n'ai trouvé aucune trace des négociations qui précédèrent l'achat du journal.

êtes notre parole de science, enseignez! Duveyrier, d'Eichthal, Michel, l'*Organisateur*, le *Globe* sont à vous. Ecrivez! » Ainsi fut fait. Michel avait, avec sa jeunesse, son entrain, son « humeur folâtre » et aussi sa science, toutes les qualités pour mener à bien l'entreprise. « A nous Michel, lui écrivait Enfantin. vieux voltairien, arrive! ta chambre est prête au troisième, tu logeras avec tes frères Lerminier et Leroux, sous l'aile de votre père Margerin et tu vas nous tailler des croupières à tous ces bourgeois en moustache, à tous ces tribuns en jabot, à tous ces pairs en manchettes... Tu es de la pâte dont sont pétris les prophètes (1). »

Le 18 janvier 1831 parut la profession de foi signée de Pierre Leroux. Il expliquait l'insuffisance de la doctrine libérale de l'ancien *Globe*; on n'y soupçonnait que trop rarement l'organisation ultérieure à laquelle il faudrait tôt ou tard arriver. Puisque la liberté avait triomphé des obstacles du passé, « cette féconde et salutaire idée d'association universelle et d'organisation future restait entière à exploiter ». Les trois devises placées en sous titre au journal : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; tous les privilèges de la naissance, sans exception, seront abolis; à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres », expliquaient le but et les moyens de l'atteindre. Ces devises furent le *delenda Carthago* du *Globe*. Elles revinrent dans les articles comme un refrain. C'est la substance de la doctrine, le cri de ralliement des disciples qui doit aussi rallier la France désemparée.

Elle l'est en effet : le *Globe* le répète chaque jour. La société est malade et le Gouvernement ne vaut rien. « Les temps sont proches où une rénovation sociale sera opérée et où la féodalité vaincue ne vivra plus que dans le souvenir des hommes, car elle a épuisé aujourd'hui la série de ses travestissements; l'oisiveté en est la dernière figure »... « Lorsque les lois seront faites par les travailleurs, elles seront faites pour eux. Et alors, l'oisiveté ne sera plus que l'honorable repos après le travail. » Il faut achever de détruire l'ancien régime, c'est-à-dire « le droit accordé à un homme de

(1) III, 57, 69.

vivre des secours de son semblable, l'exploitation de l'homme par l'homme (1) ».

Ce droit odieux, ce fait abominable a passé inaperçu jusqu'ici, parce qu'on a cru le problème du bonheur social résolu, le jour où l'on a détruit d'anciennes institutions sans les remplacer, où l'Economie politique a remis à la liberté, c'est-à-dire au hasard, la répartition de la richesse sociale. Les économistes n'ont vu dans ces questions vitales de capital et de revenu, de propriété et de fermage, de salaire, « qu'un équilibre entre des intérêts également dignes de sollicitude. Ils les ont toutes réduites à la loi de l'offre et de la demande : « triste impartialité entre la richesse fainéante et la misère laborieuse ». Dans ce va-et-vient de produits, de richesses, on n'a vu qu'un ensemble de phénomènes physiques soumis à des lois, on n'a pas vu que l'homme est vivant sous ces phénomènes, qu'il s'agit de lui avant tout et pas d'autre chose: « L'Economie politique n'a pas de moralité. » Pour elle l'homme n'est qu'un moyen; pour la morale, il est une fin. Moralisons l'Economie politique (2).

Le remède, c'est l'abolition de la loi de l'offre et de la demande, la suppression de la vente et de l'achat, façon vicieuse et immorale de distribuer les produits. Hors de la famille, c'est-à-dire là où finit l'association, tout se paie, tout s'évalue en argent : la société doit être organisée comme la famille où tous sont solidaires, où il n'y a ni profits ni pertes pour personne, ou encore comme les « monastères, les couvents et les casernes », modèles de vie sociale où l'expression libre des besoins des inférieurs règle « l'inspiration », la moralité des supérieurs chargés de la distribution. Ainsi, plus de cet isolement, qui engendre la concurrence et la lutte, plus d'échange, c'est-à-dire plus de valeurs d'échange, « plus de monnaie d'or et d'argent ».

Pour corriger l'immoralité de la loi économique, obstacle à toute amélioration sociale, il faut transformer le régime de la propriété. « Elle ne sera plus seulement individuelle, elle sera sociale. Par Saint-Simon, la terre est considérée comme un instrument de travail dont l'Etat seul est le propriétaire

(1) *Globe*, 20-25 janvier, 15 février 1831.

(2) *Globe*, 9, 10, 16, 24 sept., 17 oct. 1831. (Leçons d'Economie politique par Isaac Pereire, faites à l'Athénée).

et qui est distribué à chacun suivant sa capacité pour que les produits en soient distribués par lui à chacun selon ses œuvres. » Le partage sera inégal; un partage égal constituerait une violence plus grande, une injustice plus révoltante que l'inégalité actuelle, fruit de la conquête. L'inégalité naturelle est la base même de l'association. Mais, « tous travaillent, tous sont fonctionnaires. *La propriété, c'est la fonction ;* » ce n'est plus le sol, ou l'usine. On n'est propriétaire que de sa charge dans l'agriculture ou dans l'industrie. Cette propriété a un revenu qui est le traitement accordé au grade que l'on a mérité. Il devient retraite après la fonction active (1).

Dira-t-on que le « bonheur d'être propriétaire », sentiment profond au cœur de l'homme, sera choqué de cette socialisation des moyens de production? Non pas; le bonheur de posséder, c'est une forme de l'attachement à la tradition, à l'habitude. Le laboureur qui cultive une terre sans la posséder l'aime mieux que celui qui la possède sans la cultiver. Le besoin de posséder n'est pas plus un élément de bonheur que ne l'est une mauvaise habitude. Il n'empêchera donc pas que la propriété n'ait aussi sa nuit mémorable, sa nuit du 4 Août. Les fermages, les loyers actuels n'est-ce pas même chose que les redevances seigneuriales d'autrefois? (2)

Mais supprimer la propriété, c'est abolir l'héritage. — Sans doute, et on le dit hardiment. « Nous ne voulons pas escamoter misérablement en faveur du peuple quelques mesquines améliorations de détail; nous posons hardiment cette double alternative : ou se refuser à toute amélioration, entourer la propriété héréditaire de garanties au détriment du bien-être des masses, ou bien entrer franchement dans le système des améliorations populaires et se rendre par là complice de l'abolition de tous les privilèges de naissance; c'est un choix à faire (3). » Oui, mais songez-vous que l'héritage est le fondement de la famille? C'est le lien matériel qui unit les générations, le stimulant le plus puissant de l'activité. Le père sait que le bonheur du fils est le prix de ses travaux, et c'est pour cela qu'il travaille. — Aujourd'hui, sans doute,

(1) *Globe*, 2, juin, 8 septembre 1831.
(2) *Globe*, 8 octobre 1831.
(3) *Globe*, 29 octobre 1831.

cela est vrai; mais le jour où chacun remplira la fonction à laquelle sa vocation le destine, à laquelle un patronage aimant l'appelle, le jour où « la chaîne qui unit les travailleurs au lieu d'être de fer sera un lien d'affection et de secours réciproques », on ne se dégoûtera pas si facilement « des travaux auxquels chacun devra plaisirs, richesse et gloire (1) ».

Comment d'ailleurs oser prétendre que la famille disparaîtra avec l'héritage? Si c'est vrai, « ceux qui n'ont pas d'héritage n'ont pas de famille! » La « famille » est donc un privilège des riches ! N'en croyez rien. L'héritage n'est le plus souvent qu'une cause de désordre et de désunion. Quel nom donne-t-on à l'attente de l'héritage fondée sur une mort prochaine ou désirée? Ce sont des « espérances ». Joli mot, en vérité, où se montre avec un cynisme naïf tout ce qui reste d'affection dans la famille moderne. Non, nous ne détruisons pas la famille, nous lui rendons l'affection, la tendresse mortes en elle; et nous donnons une famille à ceux qui n'en ont pas. « Confiez-vous dans la parole de notre maître, et vous qui n'avez pas d'héritage à transmettre et vous qui tremblez pour celui qui vacille entre vos mains; le jour révélé par Saint-Simon approche où tous auront un héritage, où chacun recevra de l'Etat, distributeur des instruments de travail une éducation et une fonction conformes à sa vocation et une rétribution conforme à ses œuvres (2). »

Ainsi, chaque jour, commentant les trois devises, le *Globe* montrait au loin la Terre promise à ses lecteurs, la Providence descendue parmi nous, réglant avec une souveraine sagesse les rapports des hommes et des choses. Vu du haut de cet idéal, le gouvernement d'aujourd'hui fait triste figure. Qu'est-il? Que devrait-il être?

Saint-Simon l'a dit : aux époques organiques, le pouvoir est fondé au nom de Dieu, aimé, légitime, reconnu de tous; aux époques critiques, le pouvoir a cessé d'être religieux, légitime; il est attaqué par la liberté. Où en sommes-nous, sous le règne de Louis-Philippe Ier, roi des Français? « Les aphorismes constitutionnels sont bien simples; liberté des cultes, voilà la religion; liberté de la presse, voilà la politique; liberté de conscience, voilà la morale; liberté de commerce et de

(1) *Globe*, 11 février 1831. — 18 mars 1831.
(2) *Globe*, 5 novembre 1831.

concurrence, voilà l'industrie ; égalité devant la loi, voilà la hiérarchie sociale (1). » Liberté partout, c'est-à-dire anarchie partout. Chacun vit en état de soupçon et de méfiance. La Charte est l'expression de la méfiance universelle. Le parlementarisme est le gouvernement de la haine et du soupçon. Hors ce point qui est réel, tout le reste n'y est que fiction sans crédit : « Il est sans mission et sans vie », il n'excite même plus la curiosité. Le roi se méfie des Chambres; les Chambres se méfient des ministres; et le pays reste indifférent aux « phénomènes constitutionnels ». Vous avez beau légiférer, on ne prend pas garde à vos lois. « Il est un fait bien avéré, un fait que tous avouent, que la Chambre elle-même ne conteste pas, c'est que les travaux législatifs n'excitent aucun intérêt. » Equilibrez vos trois pouvoirs avec grand soin; votre métaphysique est sans rapports avec la réalité. « Le culte de la Charte est sans fidèle (2) ». En vain prétendez-vous être un gouvernement national parce que vous êtes élus. Ce n'est point par des inférieurs, quelque limité qu'en soit le nombre, que les chefs de la société doivent être nommés. A peine « l'acclamation d'en bas » est-elle nécessaire pour établir la légitimité. La religion seule résout le grand problème de l'origine du pouvoir : les véritables chefs des nations se font reconnaître au signe qu'en traits de feu Dieu a gravés sur leur front... « Le chef, pour revêtir la pourpre souveraine n'attendra pas que les Assemblées primaires aient deviné son génie. le génie se révèle lui-même; il ne sort pas d'une urne de scrutin (3). » Le Gouvernement n'est pas légitime; de là, sa faiblesse. L'insubordination est partout; l'inférieur n'obéit pas; la loi écrite est sans force. Et le fidèle miroir de cette anarchie, c'est l'état des partis.

Demandez aux partis le secret de l'avenir. « Les Bonald et les Montlosier professent encore les doctrines de l'ancien régime dans la patrie de Babœuf et de Marat; Chateaubriand, dépouillant du cilice le vieux squelette de la foi pour le parer d'un ajustement mondain, fera admirer en France le génie du christianisme, comme si de Voltaire il n'eût jamais été question; et de Maistre, campé sur les hauteurs d'une imprenable

(1) *Globe*, 31 décembre 1831. (D'Ad. Guéroult).

(2) *Globe*, 19 février, 23 octobre 1831.

(3) *Globe*, 18 février 1832.

orthodoxie, jetant un regard de pitié sur le troupeau philosophique, couvrira de son mépris de gentilhomme chrétien tous ces maçons ignorants qui se donnent des airs d'architecte (1).» Catholiques, légitimistes, vous êtes le passé. S'il y a en vous quelque germe d'avenir, nous seuls pouvons l'y découvrir; nous prendrons à vos ruines une pierre qui entrera dans les assises de la société nouvelle; car vous, catholiques, vous nous donnez l'unité; vous légitimistes, vous empêchez de périr le « sentiment de la majesté (2) ».

Des libéraux, il n'y a pas à rechercher la doctrine. Ils n'en ont pas. Leur œuvre de démolition est accomplie; et ils ne se comprennent plus entre eux. « Vous êtes dans la confusion et le désordre, et en cela, vous subissez votre destinée (3). » Pourtant, vous aussi, votre histoire est belle et vous aurez une place dans le cœur reconnaissant des générations. Nous savons vous mettre à votre rang, vous classer, vous rendre justice : nous vous utiliserons. Il fut un temps où « votre parole était une parole de vie pour le peuple »; il se rangea autour de vous pour briser un trône. Il attendait de vous « la fin de ses misères, la guérison de ses plaies. » Vous n'avez eu à lui offrir que « quelques consolations mystiques,... l'exercice de quelques droits métaphysiques ». Vous avez prêché la liberté, l'égalité, la haine de l'autorité, l'isolement...; or, la société n'existe que là où il y a unité, ordre, association, hiérarchie. Venez à nous. Vous êtes de bons soldats. Nous vous lancerons à un assaut : la féodalité des oisifs est encore à détruire.

Catholiques, vous n'avez plus de prêtres. Légitimistes, votre roi n'est plus qu'un fantôme. Libéraux, vous êtes sans voix; vous pliez sous le poids du pouvoir et de votre responsabilité. A vous tous, vous n'êtes qu'une anarchie. Seuls, nous pouvons faire sortir l'ordre du désordre, la lumière du chaos; non pas en supprimant nos adversaires, mais en leur ouvrant les bras. Seuls, nous annonçons la parole féconde. Quand l'humanité l'aimera, elle aura la vie en elle et agira comme

(1) *Globe*, 27 mars 1832. D'Ad. Guéroult. — Quant au catholicisme « rajeuni », c'est un essai inutile et dangereux pour ses promoteurs. M. de Lamennais, qui défend le Pape dans l'*Avenir*, s'apprête « sans s'en apercevoir à se lever contre le Pontife romain. » *Globe*, 20 février 1831.

(2) *Globe*, 21 mars 1832. De Michel Chevalier.

(3) *Globe*, 20 février 1831.

un seul homme. Tous auront même Dieu, même dogme,même culte. Le chef parle. Le peuple marche. L'autorité est facile parce que l'obéissance est douce. « Tous sont libres, car ils s'avancent avec amour vers une même destinée (1) ». Catholiques, vous adorerez le vrai Dieu; légitimistes, vous aurez le roi légitime; libéraux, vous connaîtrez la vraie liberté (2).

Les temps sont proches où se réalisera le programme saint-simonien. Toutes les formes de l'activité individuelle ou sociale aujourd'hui séparées et hostiles, se confondront dans l'unité puissante, l'harmonie désirée. Déjà éclatent les symptômes précurseurs du triomphe de l'association sur l'antagonisme.

Voyez : les Français s'acharnent à obtenir des fonctions publiques. Profond et admirable instinct ! La centralisation, ce cauchemar des libéraux, est l'indice, la condition du progrès nécessaire. « Il n'y a pas de milieu entre la centralisation et l'anarchie (3) ». La société se meurt non pas d'être trop gouvernée, mais d'être mal gouvernée. Les chefs ignorent ses sentiments, ses vœux, ses besoins. Les fonctionnaires actuels sont des corps étrangers dans la machine sociale. « Le fonctionnaire de l'avenir y aura toute sa vie profondément engagée, joies et peines; et un fonctionnaire éminent ne comprendra pas qu'il ait été un temps où les magistrats les plus élevés étaient si peu liés à leurs fonctions que, sous le prétexte de vaines dissidences métaphysiques, un ministre pût les congédier du matin au soir sans qu'il en résultât une notable lésion des intérêts soit de l'Etat, soit des travailleurs. » Ne jugez pas le pouvoir de l'avenir d'après les pouvoirs actuels. Rien n'est plus naturel aujourd'hui que cette indépendance sauvage et hargneuse de la société. Elle dit avec raison à l'Etat : laissez-nous faire nos affaires nous-mêmes; nous les connaissons mieux que vous. Ne nous gouvernez pas, voilà la liberté. Faites la police, voilà l'ordre public. Mais si le pouvoir n'est digne aujourd'hui que d'être le gendarme, souvent impuissant, de l'ordre matériel, celui de demain sera le cerveau de la société, et du manœuvre à l'artiste et au savant, tout obéira aux impulsions d'en haut, à la Providence humaine, embrassant la planète comme l'atmosphère et pénétrant partout comme elle.

(1) *Globe*, 7 février 1831.
(2) *Economie politique et Politique*, par Enfantin, recueil d'articles parus dans le *Globe*, d'avril à juin 1831.
(3) *Globe*, avril 1832. De Michel Chevalier.

Qui s'en plaindrait? Non pas, sans doute, les champions du passé qui retrouvent, embellie et restaurée, l'autorité dont ils déploraient la perte. Peut-être quelque libéral impénitent, tête déformée par la critique, pour qui, renoncer à la liberté c'est « dépouiller l'individu du caractère le plus élevé de l'espèce humaine » (S. Mill), et qui ne voit pas restaurer sans méfiance cette antique notion de l'autorité sociale; un libéral assez impie pour nier la légitimité des pouvoirs d'aucun clergé pour douter même du droit des plus sages et des meilleurs à commander? Qu'importe!

Le problème est bien posé sans réticence, sans ambiguité, honnêtement. Les Saint-Simoniens ont dépassé leur maître qui s'adressait au gouvernement, ne comptant pas sur la bonne volonté et l'intelligence des peuples. Ils ne sont peut-être pas moins impatients que lui, mais du moins ils comprennent que la réforme à faire est toute morale, qu'il faut changer les pensées du monde, refaire son éducation, réformer les esprits avant les choses. Aussi leur « parole » s'adresse-t-elle au cœur, autant qu'à la raison. Ils demandent au sentiment la force nécessaire pour convaincre la société qu'il faut aimer son prochain, vivre hors de soi-même. Ils se présentent au monde armés d'une révélation; singulière révélation, à vrai dire, peu spontanée, hérissée de preuves, d'un appareil de raisonnement trop scientifique, pas assez populaire, une révélation trop éclairée... Mais ils ont confiance! Saint-Simon a déjà fait bien des miracles à l'Ecole polytechnique; n'en peut-il faire dans la foule? Elle écoutera ceux qui la convient au bonheur. Il ne lui répugne point, à elle, de vivre en troupeau et de suivre les grandes routes. Elle comprendra ce langage qui va droit à sa raison, à son cœur. Elle marchera.

Ainsi les Saint-Simoniens étaient préparés à la lutte. Que sont les difficultés, les obscurités de la politique courante, pour qui connaît le secret de l'avenir? Une réponse était prête pour toutes les questions, une solution pour tous les problèmes. Ils savent distinguer les fictions des réalités, remettre chaque chose à sa place, faire le départ entre les inanités qui occupent l'attention des partis et les poignantes réalités à côté desquelles les partis passent, ignorants et impuissants, violents et faibles. Voici, après ses déclarations de principes, la polémique quotidienne du *Globe;* après sa théorie, sa « pratique ».

La révolution de Juillet n'a été comprise de personne. Pour les Saint-Simoniens seuls, elle aura « été le signal d'une révolution, ou plutôt d'une régénération sociale ».

Jusqu'à présent, elle n'a servi « qu'à faire passer le pouvoir aux hommes qui, en 1827, affectaient de ne compter le peuple pour rien dans l'ordre politique et qui depuis n'ont accueilli sa victoire que pour l'étouffer (1) ». Ces hommes ne savent ce qu'ils font. Ecoutez-les, discutant laborieusement la question du cens d'éligibilité. Le cens sera de 200 francs : belle conquête ! « La Chambre est morte avant de naître; composée d'oisifs de toute volée, elle aura un intérêt dominant à conserver ce qui est la cause des maux de la France, c'est-à-dire l'abandon et la désorganisation de l'industrie (2). » En vérité, c'est à la démocratie, au gouvernement par en bas, que l'on marche, à une « anomalie », à un fait transitoire et dangereux, à la République, utopie impossible et qui effraie. Aussi toutes les mesures de conservation sociale sont-elles vaines et puériles (3). Le gouvernement bataille sur des subtilités. On abolit l'hérédité de la pairie ; c'est bien, encore que le ministère ne l'ait fait qu'à regret. Mais prenez garde : « De profonds et habiles penseurs s'efforcent d'établir une grande différence entre l'hérédité nobiliaire, qu'ils appellent politique, et l'hérédité bourgeoise qu'ils appellent civile. Ils ne voient pas qu'elles reposent toutes deux sur le même principe, celui qui récompense le fils de services ou des travaux du père (4) ».

On essaie de donner quelque prestige à la royauté. Le roi voyage; mais il récolte des applaudissements de commande; bien fou qui s'y fierait. Il faut chicaner pour obtenir la liste civile; le budget du roi est un plaisant marchandage. En réalité, on ne sait que faire. La pairie s'efface; on a beau la rajeunir, la fournée de 36 pairs, si bizarre qu'elle soit, n'a produit qu'une sensation médiocre. Le ministère a cru montrer sa force; c'est un coup d'Etat, disent les libéraux; hé non ! c'est un des mille incidents de la politique; c'est un acte du « rituel parlementaire ». Ajouter 36 pairs, c'est mettre « des

(1) *Globe*, 19 mars, 8 novembre 1831.

(2) *Globe*, 27 février 1831.

(3) Le juste-milieu est vainqueur aux élections. Victoire dangereuse : le ministère devra tomber dans la réaction ou dans le libéralisme, au bout duquel il y a la République. (*Globe*, 28 juin 1831).

(4) *Globe*, 11 octobre 1831.



PORTRAIT DE MICHEL CHEVALIER

Attribué à Léon Cogniet.

Appartient à Mademoiselle DONIEN, de Bois-Colombes

zéros sur des zéros ». Pauvre ministère! Casimir Perier a failli tomber parce que M. Laffitte a eu une forte minorité à l'élection de la Chambre. Heureusement M. Girod (de l'Ain) a été élu; la France est sauvée.

Et pendant qu'on s'attarde à des niaiseries, on ne parvient même pas à faire respecter l'ordre dans la rue. Voyez l'affaire de Saint-Germain-l'Auxerrois; le gouvernement est vainqueur; mais il reste « avec sa victoire sur les bras, beaucoup plus embarrassé qu'auparavant ». Il est insuffisant de détruire les fleurs de lys pour satisfaire la France. « Qu'importe un drapeau blanc ou tricolore si ce n'est réellement le symbole d'un nouvel ordre de choses (1). » Tous les jours, ce sont de nouvelles émeutes. On crie : « *Mort aux Ministres!* à propos de la Pologne ». Mais voici maintenant la vraie question, celle de la misère sociale. Lyon s'est soulevé; on y envoie des troupes; et, le calme rétabli, le gouvernement croit avoir fait son devoir. Il oublie que cet ordre n'est qu'apparent. « Les classes inférieures ne peuvent s'élever qu'autant que les classes supérieures leur tendent la main. C'est de ces dernières que doit venir l'initiative (2). » Qui la prendra? les Saint-Simoniens seuls. Les apôtres de Lyon ont tenté d'arrêter l'émeute, bien qu'on les accuse de l'avoir préparée de longue main, et que de pareilles folies se répètent même à la Chambre (3).

(1) *Globe*, 16, 18 février 1831.

(2) *Globe*, 29 novembre 1831.

(3) M. Fulchiron, député du Rhône, dit, le 19 décembre : « Le saint-simonisme, prêché plusieurs fois par jour à Lyon, peut-être mal expliqué par les adeptes et peut-être mal compris par les auditeurs, a eu une action qui n'est que trop réelle ».

C'était aussi l'opinion de l'administration préfectorale de Lyon ou du moins de sa police. « Ils ne tendent qu'à la République, et ce sont eux qui ont excité les troubles, disait un rapport de police du 16 décembre 1831; nous vous dénonçons ces hommes comme des républicains qui, sourdement, travaillent à tout renverser pour s'emparer du pouvoir... » Le préfet avait interdit les réunions qu'ils donnaient rue Saint-Dominique; ils invitèrent alors leurs amis dans leur logement privé, place Sathonay. Un agent de police qui assista à une prédication envoyait un rapport au commissaire central où il résumait ainsi la doctrine : « L'argumentation avait pour objet le mouvement et l'intelligence. L'orateur prétendit que le plus ou moins d'intelligence d'un individu devait être la règle de la somme de considération dont il devait être entouré et de puissance dont il devait jouir sur ses concitoyens, et de ce principe, il tirait la conséquence, que, par suite du mouvement, l'intelligence d'un individu faiblissait à mesure que celle d'un autre individu se développait » (5 mai 1831). Un administré plein de zèle révélait au maire que les Saint-Simoniens fabriquaient des cartouches à la Croix-Rousse (6 décembre 1831); et, avec la même sûreté d'information, le préfet signalait au commissaire central, le sieur Ribes, « comme un partisan exalté de la dynastie déchue qui prenait le masque républicain dans l'intérêt de son parti » (31 janvier 1832).

Le gouvernement du roi Louis-Philippe était, comme on voit, admirablement renseigné. (Archives municipales de Lyon, série I², Police, dossier des Saint-Simoniens.)

Soyez donc justes; vous sentez la fin de votre pouvoir, vous voyez que « toutes les théories des pouvoirs constitutionnels sont tombées sous les balles de Lyon (1) ». Avisez à trouver un remède provisoire, sinon définitif.

Ce remède provisoire, c'est encore nous qui en disposons. « La différence essentielle, caractéristique entre les hommes de l'opposition et nous, c'est qu'à côté du blâme, nous plaçons toujours un conseil salutaire. » Vous avez de la sympathie pour les classes laborieuses; mais vous ne savez que faire. Votre presse, seul pouvoir qui, dans l'anarchie gouvernementale, ait quelque légitimité, est désemparée. Profitez de la liberté qui est « actuellement une convention indispensable à la société (2) ». Unissez-vous sur le programme que voici, dont la modération peut rallier toutes les bonnes volontés. Il faut moraliser le peuple et l'empêcher de mourir de faim; supprimer la peine de mort, la marque, le carcan; mettre « l'école dans la société avant de la mettre dans le bagne, purifier la source avant l'égout (3) »; réformer le code hypothécaire et mobiliser la propriété foncière; modifier la législation des faillites et abolir la contrainte par corps; assurer une retraite aux travailleurs; organiser enfin le crédit par des banques destinées à fournir des instruments de travail aux ouvriers, des capitaux aux jeunes gens sortant des écoles. Voilà qui est urgent. La banque (le *Globe* le répète après le *Producteur*) est « le germe d'une institution directrice, d'un véritable gouvernement de l'industrie. Ce sont les banques qui devront donner à l'industrie une vie unitaire et sociale. Le gouvernement tend à devenir le premier des banquiers... le dépositaire et le dispensateur du capital national. Mais il ne pourra descendre jusqu'aux derniers degrés de l'association industrielle que par l'intermédiaire des banques de plus en plus spéciales, graduées hiérarchiquement... Jusqu'ici les hommes d'Etat, les

(1) *Globe*, 5 décembre, 1831.

(2) De même que la liberté du théâtre, et pour les mêmes raisons : « dans ces époques de dissolution, il n'y a plus pour les peuples qu'une direction irrégulière et mobile qui n'a aucune sanction dans les lois. Il n'est plus de religion, c'est-à-dire de lien puissant qui combine en un faisceau indissoluble les volontés, les idées, les actes de tous; il n'y a plus qu'une *opinion publique*, fugitive et presque insaisissable. Parmi les régulateurs de cette opinion, il faut mettre au premier rang le journalisme et le théâtre. Il n'est alors aucune autorité, aucune institution qui puisse prétendre à bon droit rendre justiciables d'elle et la *presse* et la *scène* ». C'est ainsi que le *Globe* défend la liberté des théâtres contre le projet Montalivet. — *Globe*, 26 janvier 1831.

(3) *Globe*, 23 juillet, 30 août 1831.

financiers ont travaillé à l'œuvre de Dieu sans en avoir réellement conscience, machinalement (1) ».

Il faut des ressources même pour appliquer ce programme provisoire et presque « libéral ». Elles sont dans l'abolition des successions en ligne collatérale et l'établissement d'un impôt progressif sur les successions. Moyen trop radical, dira-t-on. Alors, soulagez au moins la misère publique en abolissant les impôts indirects, y compris l'impôt du sel et de la loterie; il suffit de supprimer la caisse d'amortissement, fiction onéreuse, qui consiste à préférer à l'argent de l'emprunt qui revient à très bon marché et qui est donné volontairement, celui des impôts coûteux à percevoir, et donnés de mauvaise grâce, par force (2).

Telle est notre politique pratique. Mais de grâce, qu'on renonce à des méthodes économiques dignes du moyen âge, pour relever l'industrie et les salaires. Ne croyons plus à la vertu des tarifs de douanes. Les relations commerciales ne sont pas une lutte d'où l'un sort vainqueur, l'autre vaincu; l'un enrichi, l'autre appauvri. Un pays n'est pas « le tributaire d'un autre parce qu'il a des relations avec lui. Quand deux peuples échangent les fruits de leurs travaux, ils se rendent mutuellement service, ils ne s'exploitent pas ». Les travailleurs le savent bien. « Ils ne sont jamais intéressés ni à s'isoler, ni à se battre, et ils savent fort bien que pour s'enrichir, s'éclairer, vivre en paix chez soi, le meilleur moyen est d'avoir des voisins riches, éclairés et pacifiques (3). » Quelque chose vaut mieux, pour relever les salaires, que les tarifs et les fictions du système protecteur. Qu'on entreprenne de grands travaux publics; qu'on donne à la France un meilleur outillage industriel. Guizot a fait voter un projet de dépenses de 18 millions pour des travaux d'utilité publique. Il a parlé au nom de la détresse des classes laborieuses. Cela est bien, on voit que Guizot a connu Saint-Simon et ne l'a pas tout à fait oublié (4). Mais est-ce suffisant? Michel Chevalier ne cesse de demander que le gouvernement se mette au-dessus des

(1) Les mêmes idées ont été longuement développées dans le *Producteur* et l'*Exposition de la Doctrine*.
*Globe*, 14 mars, 21 août, 28 et 29 avril 1831.

(2) Voir encore le *Producteur*.

(3) *Globe*, 4 juillet, 21 mars 1831.

(4) Ainsi qu'en fait foi une note du *Système industriel*.

partis, prenne la vraie direction de la société, par la création d'un vaste ensemble de communications, chemins de fer, canaux, routes; par l'établissement d'institutions de crédit, propres à doter la capacité, qui couvriraient la France comme un réseau; enfin, par la fondation, sur plusieurs points du territoire, de hautes écoles où seraient formés des ingénieurs et des médecins, c'est-à-dire les officiers de *l'armée pacifique des travailleurs.* Dans ces travaux confiés par l'Etat à des fonctionnaires compétents (1), plus de concurrence, plus d'adjudication : la guerre en est bannie.

Pourquoi ne pas appliquer tout de suite l'armée elle-même aux travaux publics? L'armée avec ses cadres, sa hiérarchie, sa discipline, n'est-elle pas le modèle de la société future? Son organisation peut servir de base à celle de l'éducation professionnelle des masses. Chaque régiment serait une école professionnelle pratique et théorique. « Les régiments avec leur costume, leur musique, leur religion du drapeau, deviendraient alors de grandes écoles d'arts et métiers où les travailleurs trouveraient un fonds précieux de sentiment d'honneur et d'habitude de ponctualité (2) ».

Le travail, voilà le culte nouveau, la religion moderne; il en faut attendre les mêmes bienfaits que des religions mortes. Le choléra ravage Paris. Ne faisons ni processions ni neuvaines, mais de grandes fêtes pour agir sur le moral du peuple. Que le roi oublie un peu la Charte ! «Napoléon pacifique », qu'il mette fin au choléra par un « coup d'état industriel » ! Qu'une ordonnance royale modifie la loi d'expropriation, crée des ressources pour percer une rue du Louvre à la Bastille, pour assainir la ville, amener des eaux pures, et pour commencer solennellement les chemins de fer. Le jour de l'inauguration, « le roi et sa famille, les ministres, la cour de cassation, la cour royale, les deux Chambres manieraient la pelle et la pioche. Le vieux Lafayette serait là..., les régiments et les musiques..., les escouades d'ouvriers seraient commandées par des ingénieurs et des polytechniciens en grand uniforme..., les femmes les plus brillantes se mêleraient aux travailleurs pour les encourager (3) ».

(1) On agite déjà la question de « Paris port de mer », et Stéphane Flachat soutient le projet. *Globe*, 3 janvier 1832.
(2) *Globe*, 3, 8, 21 mars 1832.
(3) *Globe*, 2, 11, 13 avril 1832. De Michel Chevalier.

Tels sont les projets pratiques du *Globe*. Tel est son programme « minimum » ou provisoire. Il prend également parti dans la politique extérieure. La doctrine qui prêche l'association universelle des peuples ne se désintéresse pas des affaires étrangères. Il y a, en cette matière aussi, des mesures de transition à proposer. Rien ne doit se faire brutalement; il faut accommoder la doctrine aux réalités de 1831. Franchement, hardiment, le *Globe* dit sur les choses du dehors, ce qu'il pense, comme il le dit sur celles du dedans.

L' « intervention » est à l'ordre du jour depuis 1830. Le *Globe* se prononce pour elle; car la France a encore quelque chose à dire au monde. Sa mission « critique » d'autrefois est devenue une mission « organique ». Le Saint-Simonisme est lié aux destinées de la France. Une abdication de la France en Europe serait un retard dans la propagation de la doctrine. « Nous, disciples de Saint-Simon, glorifions-nous nous-mêmes, car par nous seuls aujourd'hui, la France n'est pas déshéritée du signe d'une mission divine que d'aveugles enfants prétendent lui ravir, l'intervention est inséparable du progrès(1) ». Mais le gouvernement n'en veut pas. Les «stationnaires» ont refusé l'annexion de la Belgique, refusé même la couronne pour le duc de Nemours. « Vous vivez au jour le jour, et voilà pourquoi vous êtes timides. Le moindre mouvement vous effraie; vous tremblez et pour fuir le danger qui vous menace, vous vous écriez : Chacun pour soi ! » Pourtant, l'intervention est le premier pas dans la voie « de la grande unité pacifique qui doit embrasser toute la surface du globe (2) », et que la France seule peut réaliser.

Belle occasion perdue ! Mais on peut réparer cette faute. La France représente dans l'humanité l'élément moral; elle est le lien naturel entre les nations. Le rôle que dans la cité saint-simonienne jouera plus tard le prêtre, harmonie de la science et l'industrie, expression suprême de la pensée et l'activité, confondues dans son amour, ce rôle, la France sait le jouer dans le monde. Science, Industrie, Religion, la Trinité saint-simonienne existe en Europe. L'Angleterre, c'est l'Industrie, Allemagne, c'est la Science. La France, c'est le lien nécessaire, c'est la Religion. La triple alliance anglo-

(1) *Globe*, 30 janvier, 7 février 1831.
(2) *Globe*, 9, 26 février 1831.

franco-allemande est une nécessité profonde. Elle est dans les voies de Dieu. C'est le salut du monde.

Mais, qu'est-ce donc au juste que l'Allemagne, poussière d'Etats, inorganique? Ce n'est point la diète de Francfort, ce n'est point l'Autriche, « qui a le génie du retardement ». C'est la Prusse ! « Pendant que l'Autriche descendait, la Prusse est née..., elle s'est placée à la tête du mouvement scientifique de l'Allemagne, elle est destinée à reconstituer une unité germanique toute pacifique, toute civilisante (1) ». Etrange pensée et touchante chimère ! Le *Globe* s'entête à lui rester fidèle, il ne veut pas croire à l'hostilité de la Prusse. Quand Arndt publie son pamphlet anti-français : *die Frage über die Niederlande und die Rheinlande*, où il proclame la nécessité de reprendre à la France, l'Alsace, Metz et Lille, le *Globe* déplore cet égarement : « Passe encore si c'était l'Autriche ! » dit-il; mais il ne perd point confiance en la Prusse (2).

La mission industrielle de l'Angleterre est évidente; son incomparable prospérité en fait l'atelier du monde; en même temps, son désordre politique et social est au comble. A la France de l'organiser. Saint-Simon l'avait dit ; les disciples le proclament. Louis-Philippe lui-même doit prendre l'initiative d'une entente avec l'Angleterre, pour le maintien de la paix et la réunion d'un congrès qui sera appelé à résoudre cette question : « Quelle est l'organisation dans laquelle il convient d'embrasser l'ensemble des populations européennes? ». Le *Globe* rédige à l'avance la lettre à écrire au roi d'Angleterre. Si même une guerre générale est nécessaire, qu'on la fasse ! Le bien sortira du mal. Gérard est en Belgique depuis que le roi de Hollande a dénoncé l'armistice; qu'il marche ! C'est le commencement de l'émancipation de l'Europe.

Un Etat cependant donne du souci à nos apôtres : la Russie qui fut, jadis, une préoccupation pour Saint-Simon lui-même. La Russie vient d'écraser la Pologne, la Russie barbare et tartare menace l'occident de ses hordes. Que faire d'elle dans l'Europe civilisée, associée? On a commis la faute de laisser mourir la Pologne. Sébastiani a osé dire : « L'ordre règne dans Varsovie ! ». Le mot, non seulement est horrible, mais dangereux. Il faut, en détournant la Russie vers l'Orient

(1) *Globe*, 3, 8 juin 1831.
(2) *Globe*, 26 juin 1831.

la rendre à son rôle naturel : transition nécessaire, médiatrice entre l'Europe et l'Asie. Cette mission est providentielle. «Elle recevra de l'Europe, moralité, science, industrie, pour faire l'éducation de l'Asie (1). »

Voilà ce que chaque jour le *Globe* disait à ses lecteurs, avec une chaleur et un enthousiasme toujours croissant. Tous les événements politiques ou sociaux étaient une occasion d'exposer des vues définitives ou provisoires sur la France et sur le monde.

La littérature et l'art ne sont point indifférents aux apôtres de l'association. Le théâtre et le roman qui nous peignent que les vices des « oisifs », ne sont-ils pas un exemple du malaise social? leur désarroi prouve l'anarchie littéraire, comme au salon de peinture éclate l'anarchie artistique. Les « artistes » gagnent peu à la liberté : « le romantisme, c'est le libéralisme, c'est la souveraineté de chacun appliquée aux beaux-arts. C'est l'anarchie (2) ». La peinture se perd en d'irréelles rêveries ; elle méprise, oublie la matière. Il faut en peinture, comme en morale, la réhabiliter. L'art se meurt, faute de direction. Il n'y a pas une bonne statue de Napoléon. L'art lui-même est « juste-milieu ! ».

Guerre ouverte, vive, franche, et gaie et éloquente. Ni banalités plates, ni mesquineries. Beaucoup de savoir, un grand talent et une haute moralité. Le *Globe* ne s'abaisse jamais aux attaques personnelles. Ses rédacteurs, jeunes, désintéressés, enthousiastes sans violence, ont de nobles soucis et de bonnes manières. Ils aiment les humbles et respectent leurs voisins. Leur œuvre les honore. Elle n'est pas « le paradis des cœurs secs et des esprits étroits ».

Elle réussit peu cependant. Jusqu'au 5 septembre 1831, le *Globe* avait vécu grâce à la libéralité des membres de la Famille (3). Il tirait à 2,500 et n'avait que 500 abonnés. Il coûtait 120,000 francs. Malgré cela, on décida d'augmenter

(1) *Globe*, 18 juin, 17 septembre 1831.
(2) *Globe*, 12 mai 1831.
(3) Et grâce à un travail acharné des rédacteurs. « Pendant trois mois, dit Ed. Charton, depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures après minuit, je travaillais assidûment, découpant, réduisant les nouvelles d'Europe, les discussions des Chambres alors si étonnantes, recevant pendant le jour les solliciteurs de recommandations et d'annonces, et pendant la nuit couvrant de signes bizarres des marges d'épreuves dans le cabinet de l'imprimeur, à la lueur rouge d'une lampe, à l'odeur lourde qui s'exhalait des presses. Sans la foi, c'eût été un rude et ennuyeux travail ». (*Mém. d'un prédicateur saint-simonien*).

sa dotation et de renoncer aux abonnements, de le donner gratuitement à ceux qui en feraient la demande et aux hommes politiques qu'il fallait instruire; depuis le 5 septembre le journal fut gratuit. Il ne cessa de paraître que lorsque toutes les ressources furent épuisées, le 20 avril 1832.

Conquit-il du moins des adhérents à la doctrine? Fort peu; la foule ne l'écouta guère, ne vint pas à lui. Malgré les troubles de ce temps, les promesses saint-simoniennes n'attirèrent point les déshérités. Leur programme eut bien plus d'influence sur les classes éclairées. Il excita tour à tour la sympathie et la frayeur. Les uns traitaient volontiers les Saint-Simoniens de démagogues, de révolutionnaires; d'autres admiraient quelques idées pratiques, et les répandaient. On les discutait beaucoup et souvent avec sérieux. « Un temps viendra », écrivait à propos d'eux, Chateaubriand, à la *Revue Européenne*, « où l'on ne concevra pas qu'il fut un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenu, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son dîner. » Et il ajoutait : « Ces mots d'oisifs et de travailleurs ont de la portée (1) ».

La *Gazette* constatait que les opinions des Saint-Simoniens qui sont le renversement de l'hérédité de la propriété en France, deviennent aujourd'hui le fond de toutes les discussions sur la politique. La polémique s'engageait sur ce terrain; on a dédaigné d'abord les opinions du *Globe*; mais voici que « la presse ministérielle les réfute, les journaux libéraux de province commencent à les propager et, à Paris, un nouveau journal intitulé *le Mouvement* vient se placer comme transition entre le *Globe* et le *National* ». En général pourtant, la presse parisienne était railleuse et injuste. Le *Figaro*, la *Gazette des Tribunaux* se signalèrent par des procédés mesquins, et une polémique assez misérable.

On peut attribuer à l'influence saint-simonienne du *Globe*, le souci tout nouveau alors d'afficher de la sympathie pour les ouvriers. Cette sympathie se manifestait même à la Chambre. La longue discussion sur le fameux paragraphe relatif aux devoirs de l'Etat vis-à-vis des classes laborieuses annexé à l'adresse sur la proposition de M. de Cormenin en est

(1) *Globe*, 19 décembre 1831.

un témoignage (1). Sans doute, on n'était pas Saint-Simonien pour cela, et Dupin, le spirituel Dupin, mettait les rieurs de son côté, en caractérisant ainsi la secte et la doctrine : « Ils voudraient faire de la société un vaste couvent dont les chefs, sous le nom de capacités, seraient moines, et dont les membres, sous le nom de travailleurs, seraient des pénitents (2) ». Les partis, à l'égard desquels ils avaient pris l'attitude indulgente d'un père qui ne doute pas du retour de l'enfant prodigue, les malmenaient assez (3). Quant au gouvernement, il était bien près de se fâcher. Le 24 novembre, Soult, le ministre de la guerre, adressait une circulaire aux chefs de corps pour prévenir la propagande saint-simonienne dans l'armée. Il résumait la doctrine en une phrase pleine de saveur et de netteté : « Sous le rapport politique, elle affecte un mysticisme bizarre propre à éblouir les esprits simples et à les rendre dupes des intrigants... Vous les prémunirez au besoin contre les tentatives en leur faisant sentir le ridicule des doctrines de cette secte et les vues intéressées qui dominent ses chefs... (4) » Ce dernier mot était peut-être l'annonce de l'odieuse accusation d'escroquerie que le parquet allait bientôt soulever contre eux.

La presse départementale les écoutait avec sympathie. Elle discutait sérieusement leurs idées. Le *Globe* en reproduisait des articles avec joie, presque chaque jour. Il l'encourageait à « laisser à Paris les discussions théoriques et à apporter des faits, des études sur le régime du travail, les réformes à faire (5) ». Idée féconde et précise que cette organisation d'enquêtes minutieuses sur les questions relatives au travail. Le conseil ne fut d'ailleurs pas suivi, et pour longtemps encore, elles restèrent une admirable matière à mettre en discours français.

(1) L'amendement Cormenin est ainsi conçu : « Nous n'oublierons pas non plus, Sire, que le besoin de votre cœur, notre devoir et le but de la révolution de juillet sont d'améliorer la condition du peuple par la communication graduelle et mesurée des droits municipaux et politiques, par l'allégement des impôts qui pèsent sur les classes pauvres et souffrantes, par des moyens de travail et par la distribution gratuite de l'éducation primaire ». *Moniteur*, 13 août 1831.

(2) *Globe*, 20 décembe 1831.

(3) « C'est un club sous un clocher » disait d'eux Lamennais. *Globe*, 19 septembre 1831.

(4) *Globe*, 23 décembre 1831.

(5) *Globe*, 20 janvier 1832.

## V

Les attaques ne troublaient guère les Saint-Simoniens. Une juvénile confiance leur inspirait pour leurs contradicteurs moins de colère que de compassion. Toutefois, ce ne fut pas sans quelque amertume qu'ils durent lutter contre d'anciens collaborateurs devenus hostiles. Le plus célèbre était Auguste Comte. « L'élève d'Henri Saint-Simon », deux ans avant la mort de son maître, s'était séparé de lui parce qu'il manifestait des tendances religieuses. Après avoir travaillé au *Producteur*, il l'avait quitté pour les mêmes raisons, quand Enfantin en avait pris la direction. Il était resté fidèle à la « philosophie positive (1) ».

Il ne demandait pas la solution des problèmes sociaux au sentiment, à la foi, à l'amour, mais à la raison et à la science. Le Saint-Simonisme, qui de plus en plus tournait à la théologie, s'inspirait de « révélations », était une dérogation à la méthode primitive et ne lui paraissait plus digne d'aucune considération. Il n'était plus qu'un singulier phénomène d'aberration, une variété de folie. Comte le pensait, sans pourtant en rien dire. Mais le *Globe* parut le compter

(1) Il n'entre pas dans notre sujet de décider si les idées fondamentales d'Auguste Comte appartiennent à Saint-Simon. Littré (*Auguste Comte et la Philosophie positive*) étudie longuement la question et conclut qu'en somme Auguste Comte a eu raison d'affirmer (*Politique positive*, tome III, préface XVI.) que sa liaison avec son maître « n'avait comporté d'autre résultat que d'entraver ses méditations spontanées, sans lui procurer d'ailleurs aucune acquisition ».

Ce qui est intéressant ici, c'est de signaler le mépris profond où il tenait les Saint-Simoniens retombés dans l'état théologique. A. d'Eichthal, au moment où il était encore son ami, il écrivait le 6 décembre 1828 :

« Ils ne vont pas tarder à s'éteindre dans le ridicule et la déconsidération. Imaginez-vous que leurs têtes se sont peu à peu exaltées, à ce point qu'il ne s'agit de rien moins que d'une véritable religion nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la Divinité en Saint-Simon. Enfin il ne reste plus qu'à dire la nouvelle messe et cela ne tardera pas au train que prennent les choses. »

Dans la dernière lettre d'Auguste Comte à d'Eichthal (du 11 décembre 1829), celle qui précéda leur rupture, on lit ces mots : « Vous savez fort bien que je les ai vus naître, si je ne les ai pas formés (ce dont je serais du reste fort loin de me glorifier)..; les prétendues pensées de ces messieurs ne sont autre chose qu'une dérivation ou plutôt une mauvaise transformation des conceptions que j'ai présentées et qu'ils ont gâtées en y mettant les conceptions hétérogènes de Saint-Simon ». (Littré, ouv. cité, 167, 169).

encore au nombre des Saint-Simoniens; tout en avouant sa dissidence actuelle, il regrettait que l'élève d'Henri Saint-Simon n'eût pas fait les progrès nécessaires. Comte répliqua vertement qu'il n'entendait pas être confondu avec eux. « Entré avant vos Pères suprêmes ou non suprêmes dans la carrière philosophique et y ayant marché sans interruption dans une direction invariable, je ne pourrais me trouver maintenant à l'arrière que par suite d'une infériorité intellectuelle bien prononcée... Le public éclairé comprendra difficilement comment j'ai pu rester en arrière dans une direction qui n'a jamais été la mienne, que j'ai toujours regardée comme essentiellement rétrograde... » et il terminait en exprimant son mépris pour leur tentative : « Au lieu de méditations pénibles et de recherches profondes sur les lois des phénomènes politiques, il est beaucoup plus simple et plus expéditif de se livrer à de vagues utopies dans lesquelles aucune condition scientifique ne vient arrêter l'essor de l'imagination ». Michel Chevalier riposta en raillant « les méditations pénibles et les recherches profondes ». Rue Monsigny, on était moins embarrassé; le Père trouvait et révélait la vérité sans tant de pesantes démarches. Dans le vol enthousiaste de la foi, les disciples l'étreignaient tout entière. Elle se laissait prendre parce qu'elle se sentait aimée. « Vous raisonnez, disait-il à Comte, comme cette jeune fille dont parle notre Maître dans le *Catéchisme* qui, atteinte de pâles couleurs, s'imagine que le teint jaune et les yeux plombés sont les signes de la beauté et de la fraîcheur. » Et il raillait ce cabinet, où, solitaire farouche, le maussade raisonneur croyait trouver le vrai, sans joie et sans amis. « Il n'est pas de joie pour l'homme isolé : il n'y a pour lui que fiel et amertume. Pour lui tout est creux; l'univers est un vide immense. L'orgueil dont il s'emplit l'oppresse et l'étouffe. (1) »

La polémique qu'engagea contre eux Charles Fourier

(1) *Globe*, 3, 13 janvier 1832. — Enfantin ne pardonna jamais à Comte d'avoir oublié ce qu'il devait à Saint-Simon. Il l'invective violemment, sans le nommer pourtant, dans la *Science de l'homme* (page 73), publiée en 1858. Il parle d'un « nouveau Judas, reniant son maître, lui crachant à la face, couvrant cette belle tête d'un éteignoir et cachant sa vive lumière sous un boisseau afin que ses propres élèves ne pussent voir et admirer son auteur, son père, leur déclarant impudemment que Saint-Simon lui avait volé et gâté ses idées, lui, qui n'avait pour toute doctrine que des idées de Saint-Simon publiées au moment de sa propre naissance; lui, qui après avoir blasphémé toute religion s'est fait Pape; lui qui, repoussant de sa science négative qu'il appelait positive, le sentiment, l'amour, la femme, et qui a fini par bénir et consacrer des mariages dans sa petite Église. Mais le malheureux est mort. Que Dieu l'éclaire ! »

fut, comme on pouvait s'y attendre avec un pareil homme, pleine d'imprévu. Il était leur concurrent en matière de réformation sociale; mais, parti du même point que Saint-Simon et ses disciples, il était arrivé à des conclusions tout à fait opposées. C'est, en effet, au « système libéral » qu'il s'en était pris tout d'abord; ce système a créé l'état politique et social dans lequel nous vivons, « la civilisation »; elle n'est pas définitive, mais passagère et transitoire. Le monde sortira de la phase de lutte, de ruse, de concurrence qu'elle engendre et s'organisera mieux. Comme Rousseau, Fourier déclare la guerre à la civilisation; mais plus judicieux que lui, il ne propose point sottement le retour à l'état de nature. La « civilisation » a eu sa place marquée dans l' « évolution sociale », mais elle doit être remplacée; le morcellement, l'incohérence où elle végète feront place à la combinaison, à l'ordre, à l'organisation, à l'harmonie.

Ces mots, il les emploie, lui aussi, comme les philosophes, les docteurs ès sciences sociales. Prenez garde, cependant, de le confondre avec eux! Le « Héros », l' « Hercule » qui évitera aux hommes des siècles de tâtonnement, qui a dans sa main la « boussole sociale », les exècre. Dieu a désigné un « sergent de boutique » pour « confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux de charlataneries antiques et modernes ». Le philosophe Saint-Simon prêche l'association universelle, fadaise sans portée. La vraie association humaine, pratique, est restreinte à un petit groupe; c'est le Phalanstère.

Fourier a amoureusement décrit le modèle de son « association agricole ». L'individu n'y subit aucune contrainte. Aucune autorité sociale ne se charge de l'opprimer. Développant en pleine liberté tout son être, il atteint le bonheur. Tous les maux ne viennent-ils pas des obstacles sans nombre créés par la « civilisation » au tempérament, aux passions? Bien loin d'augmenter ces obstacles comme le font les restaurateurs du pouvoir, Fourier les supprime; il brise les barrières. Les passions, par lui harmonieusement combinées — Fourier s'aide de considérations mathématiques et musicales — ne se heurtent plus, mais s'entr'aident, et le bonheur total naît de la joie de chacun. Il a calculé que 810 individus de chaque sexe — en tout 1,620 personnes — représentent

la totalité des éléments passionnels nécessaires au fonctionnement du « mécanisme sociétaire ». Dès lors, que faire des nuageuses sottises des théoriciens, pouvoir temporel ou spirituel? La loi de l'univers, c'est « l'attraction passionnée. » Appliquée à la société, elle réalise dans le Phalanstère la seule justice, le bonheur vrai, la liberté sans limites, et, ce qui est capital, le maximum du bien-être matériel. Ajoutons que Fourier se charge, sans se faire Pape, sans demander son trône à Louis-Philippe, simplement avec l'argent d'un banquier, de créer l'association agricole « en moins de deux ans ».

L'inventeur de « l'art d'associer » est bien décidé à ne pas permettre qu'on lui ravisse sa découverte. Au premier bruit d'une rivalité possible entre l'Ecole saint-simonienne et lui, il accourt rue Monsigny, et propose son système aux Pères suprêmes : la secte était riche, elle pouvait lui donner les capitaux qu'il attendait depuis dix ans, pour bâtir son Phalanstère. On le reçut sans enthousiasme, d'un air distrait. Enfantin se borna à lui répondre que leurs vues étaient autres. Fourier fut blessé. Devant le succès grandissant des Saint-Simoniens, sa mauvaise humeur se change en violente colère. Il lance contre eux un manifeste où, par la même occasion, il dit également leur fait aux disciples d'Owen. Cela s'appelait *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès* (1).

Il tenait d'abord à se montrer pleinement rassuré sur l'avenir. L'échec des concurrents était certain. De deux choses l'une : « S'ils essaient une association universelle sans suivre ma méthode, ils tomberont à plat, comme Owen; et s'ils me la pillent, en tout ou en partie, je signalerai le plagiat; d'ailleurs, ils ne manqueront pas de faire beaucoup de fautes de mécanisme d'attraction industrielle, s'ils ne m'appellent pas pour inspecter les dispositions (2) ». En attendant, il est vrai, leurs progrès et leurs succès sont incontestables; oh! pour un temps seulement! « Dans un transport d'amour

(1) In-8° de 72 pages. Paris, 1831. — Voir aussi Lettre adressée au *Globe*, 19 octobre 1831.

(2) « Les Saint-Simoniens et les Owenistes se flattent de savoir associer; ils ignorent que, pour y réussir, il est seize problèmes à résoudre, seize conditions à remplir. Leurs méthodes, leurs doctrines, loin de satisfaire à aucune des seize conditions, opèrent tout à contre sens ».

et de sympathie », ils prenaient de l'argent aux badauds et ils appellent cela « organiser : oui, leur bourse ». Une prompte intervention était toutefois nécessaire; car ils ne se détroussaient pas seulement les uns les autres, ce qui était leur droit; ils pillaient Fourier lui-même : « J'ai reconnu à divers indices que les Saint-Simoniens méditent de s'emparer de la théorie d'industrie attrayante ou art d'associer dont je suis l'inventeur...; c'est une misson de piraterie; ils attendent qu'un incident quelconque, un décès prématuré les favorise dans le larcin projeté de ma méthode ».

Comment en serait-il autrement? Par eux-mêmes ils ne peuvent rien faire. « Ces champions du progrès qui veulent convertir et associer le monde entier ne savent pas même associer une bourgade de 2,000 habitants. » Robert Owen a du moins essayé; mais « les Saint-Simoniens plus rusés esquivent toute épreuve en association industrielle ». Pas tant de propagande et un peu plus d'exemple; moins de théorie et plus de pratique ! Mais ils ne peuvent pas; ils spéculent sur le mot de « mécanisme sociétaire » pour nous priver de la chose. Leur incapacité pratique est aussi démontrée que leur faiblesse intellectuelle. A chaque pas, ce sont des erreurs choquantes. « On voit leur journal le *Globe*, déclamer 360 fois par an contre les oisifs, qui ont raison d'aimer l'oisiveté tant qu'on ne leur présente que l'industrie répugnante. « Ils veulent supprimer l'aumône, c'est-à-dire l'indigence : cela ne se peut faire que par spoliation. « Ils veulent supprimer la guerre; ils ignorent qu'elle est inhérente à toutes les périodes sociales organisées par familles, comme la civilisation, la barbarie; ils veulent donc nous élever plus haut que la civilisation, et ils ne savent pas nous enseigner un mécanisme industriel autre que celui des familles et des couvents. » Il ne s'agit dans ce problème ni de philosophie, ni de politique, ni de religion, ou autres fadaises, « mais seulement de culture et de ménage ». Si le gouvernement voulait, ce serait bientôt fait des Saint-Simoniens. Il n'aurait qu'à ouvrir un « concours de plans, comme on en ouvre chaque jour sur le type des pièces de 100 francs, pour la statue de Napoléon ou autre (1) » On verrait alors, clair comme le jour, que « le vrai progrès

(1) Il offre au ministre qui voudrait l'aider « la seule perspective de pis-aller du sextuplement du capital, bénéfice de cinq cents pour cent ».

doit faciliter l'essor des passions; le régime saint-simonien les étouffe en tous sens; il détruit l'affection paternelle, une des plus fortes qui existent; il étouffe l'ambition et l'émulation; car quel stimulant un homme âgé trouvera-t-il dans ses travaux, quand il ne pourra rien léguer à ses enfants ou amis et qu'il n'aura que la fâcheuse perspective d'envahissement de sa fortune par les prêtres du progrès en *rapacité*? (1) » Ils se figurent bonnement que le problème de l'association est un problème moral. C'est une question de mécanique. La fraternité n'a rien à y voir. « Mécaniser, n'est pas concilier, mais utiliser réciproquement des discordes et des antipathies; la morale veut changer les hommes et leurs passions; la mécanique sociétaire les emploie tels qu'ils sont. » Ils parlent de progrès, et ils ignorent le premier mot de la situation présente : « nous sommes à la 29e phase du mouvement social qui est 3e de civilisation (celle de la virilité, caractérisée par l'esprit mercantile et fiscal, la concurrence anarchique en industrie, la lutte de fourberie). Nos nouveaux dieux du progrès n'ont même pas su inventer la 4e phase civilisée (celle de la caducité, caractérisée par la féodalité commerciale l'envahissement du fonds par les compagnies d'usure privilégiée). Ce ne sont que des hérésiarques fardés de philanthropie, trompant méchamment ce siècle «. Leur seule découverte, la rétribution selon la capacité et les œuvres, est un vœu aussi vieux que le monde.

Ils nomment Saint-Simon Révélateur divin. « On est révélateur divin, quand on découvre une des lois de Dieu sur le mécanisme de l'univers, sur les vérités physiques et mathématiques (ainsi Franklin, Euclide, Képler, Newton, Leibniz)..... je le suis sur le calcul des destinées sociales des causes et des fins du mouvement universel... » Saint-Simon n'est qu'un « radoteur économiste ».

Voilà les Saint-Simoniens prévenus. S'ils sont sincères, leur ignorance grotesque fait pitié. S'ils ne le sont pas, ils ne peuvent sortir de leur mauvais pas qu'en volant son système à Fourier. Heureusement, il a entrevu à temps « les intentions de ces corsaires », et a dénoncé leurs intrigues.

(1) « Sur tous les points, leur doctrine heurte de même la raison et la nature; elle anéantit l'esprit de propriété qui est la voie des bonnes mœurs et de l'émulation industrielle. Notre peuple civilisé n'est malfaisant et dépravé que parce qu'il n'est pas propriétaire ».

On comprend que les Saint-Simoniens ne se soient pas émus outre mesure de cette attaque. Pourtant le fouriérisme avait fait, malgré ses bizarreries, une assez forte impression sur quelques-uns d'entre eux. Lechevalier, lors de son voyage à Metz, passait pour avoir été gagné par Considérant. Plus tard, quand il passa au fouriérisme, suivi de son ami Transon, ce dernier reprit sous une forme moins étrange les arguments de Fourier. Saint-Simon, à son avis, n'avait produit aucune idée neuve sur la nature et les destinées de l'individu, non plus que sur l'union de l'homme et de la femme dans la société future; sa doctrine ne pouvait donc fournir aucun procédé nouveau d'association. L'impuissance des Saint-Simoniens à la réaliser devenait, en effet, de jour en jour plus évidente. Transon engageait Enfantin à adopter la doctrine plus pratique de Fourier (1).

D'autres, sans aller aussi loin dans leur sympathie pour Fourier, trouvant même son système social dépourvu de sens commun, lui reconnaissaient pourtant une vertu, qui manquait au Saint-Simonisme, le respect de la personnalité humaine, de la liberté. « En vérité, écrivait plus tard à Charles Lambert, Guéroult, qui avait fui les effusions fraternelles, il y a dans ce diable de Fourier de belles idées; ce qui m'en plaît surtout, c'est cette apothéose audacieuse de la liberté humaine. En ma qualité de *libéral*, cela me touche beaucoup; j'aime beaucoup comme poésie ce vagabondage d'une personnalité sans limites qui prend son caprice pour loi, qui vexe les étoiles et leur fait faire des cabrioles dans le ciel... Or, le Père Enfantin est un homme à la fois si bon et si puissant, que j'ai toujours peur que vous ne perdiez le sens, la trace de ces natures fières, indépendantes, qu'on ne peut pas frotter à rebrousse-poil sans leur faire, comme aux chats, sortir des étincelles électriques.....(2) » Les craintes de Guéroult étaient fondées. Mais s'il sentit vite le dégoût, la fatigue de la hiérarchie et de la fraternité, où l'individu se dissolvait en tendresses, les autres n'étaient pas encore las. Ils poussèrent jusqu'au bout l'expérience. Ils y étaient décidés par a volonté et entraînés par le cœur.

(1) *Simple écrit d'Abel Transon aux Saint-Simoniens*. Paris, 1832.
*Exposition du système social de Ch. Fourier de Besançon*, par Jules Lechevalier. Paris, 1832. (Le livre est adressé aux Saint-Simoniens.)
(2) Lettre de Guéroult à Lambert, 1832. (*Archives saint-sim.*).





ÉDOUARD CHARTON
d'après Devéria

## CHAPITRE TROISIÈME

## LE SCHISME DE BAZARD

I. Le schisme : ses origines ; sa cause précise, la question de la Femme. — Opinions d'Enfantin et de Bazard. Discussions entre eux, dans le collège, dans la famille. La crise. — Les dissidents.

II. Le Pape Enfantin. Son influence, son activité. Amour des « enfants » pour le « Père ».

III. Idées et rêves. — Métaphysique saint-simonienne ; la vie éternelle. — Le problème moral. Attente de la femme. Opinions variées des disciples. Vue du Père : identité de la morale et de la politique. Othello et don Juan. — Le système méditerranéen.

IV. La vie de la Famille depuis le schisme jusqu'à Ménilmontant. L'emprunt saint-simonien. Schisme de Rodrigues.

V. La fin de la vie politique. Fermeture de la salle Taitbout. — Le dernier numéro du *Globe*.

Les Saint-Simoniens avaient fait une entrée brillante dans la politique et activement poussé la propagande. Leur vie extérieure est originale, au moins par l'enthousiasme et la sincérité. Mais l'idée qu'elle donne de l'existence saint-simonienne est incomplète. C'est dans la vie intérieure de la Famille, de plus en plus singulière, qu'il faut trouver le secret, les origines des crises violentes qui la mutilèrent et des excentricités qui la compromirent.

L'autorité proclamée le 31 décembre 1829 avait conservé la haute direction de l'Eglise. Bazard-Enfantin commandaient en maîtres, aimés sans doute, mais absolus. Ils avaient, eux seuls, fait le classement des disciples selon la capacité. Il y en eut quelque étonnement au début. L'union n'en fut pas moins chaque jour plus étroite. D'ailleurs ne fallait-il pas se soumettre ou s'en aller? La tiédeur, parmi ces

enthousiastes, était déjà une abdication. Aussi les dissidents devenaient-ils quelquefois des adversaires. Margerin, membre du Collège, missionnaire en Belgique, avait essayé de se soustraire à l'autorité des Pères, rêvant un schisme. Une excommunication provisoire l'engagea à réfléchir. Il quitta la doctrine, redevint catholique et mourut peu après professeur dans un établissement religieux, à Louvain (1). Lerminier donna aussi quelque amertume aux fidèles. Devenu, après sa séparation, professeur au Collège de France, où il faisait un cours sur l'histoire des législations comparées il exaltait dans sa leçon d'ouverture tous les publicistes qui avaient donné des théories sociales depuis Platon jusqu'à Benjamin Constant, sans même mentionner Saint-Simon, qu'il avait appelé dans le *Globe* « le plus grand homme des temps modernes ». Le *Globe* s'en indigna (2). Lerminier répara plus tard cet oubli, en reprochant fortement à Saint-Simon « de s'être laissé trop dominer par l'idée de la sociabilité, sans tenir compte de la personnalité humaine », puis, faisant allusion à la rue Monsigny : « J'ai passé, dit-il, quelques mois l'année dernière à l'étude de la philosophie de Saint-Simon, parce que j'y voyais un sentiment profond de la liberté, et non ces doctrines théocratiques qui veulent enchaîner l'humanité dans les formes de son enfance ». Il avait l'air de s'excuser. Tant d'ingratitude, de la part de celui qui avait été un de leurs frères, attrista les Saint-Simoniens (3).

Les fidèles se serrant de plus en plus autour des Pères, rompaient les liens qui les unissaient au monde. Hoart envoyait au Ministre sa démission de capitaine d'artillerie : il remettait son épée et ses épaulettes portées pendant seize ans avec « dévotion ». Une dévotion plus large enseigne des moyens plus glorieux et plus puissants encore pour améliorer le sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre (4). La Famille tendait à vivre d'une vie d'exception. L'exaltation croissait sans cesse

(1) III, 148, 153.
(2) *Globe*, 21 avril 1831.
(3) *Globe*, 5 août 1831. — Une brochure, *Lettre d'un disciple de la science nouvelle aux religionnaires prétendus Saint-Simoniens*, signée P. C. R. X., parut en mai 1831. On l'attribua à Buchez. *Globe*, 24 mai et 10 juin 1831.
(4) III, 190.

Ils ne prenaient pas garde que, leurs bizarreries faisant d'eux des objets de curiosité, ils risquaient de voir leur influence s'amoindrir. Ils perdirent peu à peu toute liberté d'esprit; prisonniers, bientôt victimes de leurs idées, ils devenaient aussi dupes de leurs attitudes. Leur conviction, si entière qu'elle fût, n'allait pas sans un goût assez vif pour la représentation et la parade. Comédiens qui croyaient à leur rôle, et que leur jeu rendait plus croyants encore, ils se grisaient de la capiteuse beauté de leurs pensées, et le son de leur parole leur faisait trouver ces pensées plus belles. Déjà il n'y avait plus pour eux d'autre réalité que leur rêve.

Les journaux plaisantèrent Barrault, l'apôtre Barrault, un prêtre, quand on joua au Théâtre-Français *la Crainte de l'opinion*, comédie dont il était l'auteur. Le *Globe* (1) eut une contenance gênée, déclara que Barrault, maintenant, membre du collège, ne recommencerait plus. Barrault lui-même s'en excusa dans une réunion publique : la pièce était au théâtre depuis deux ans; elle avait passé malgré lui; c'était le reste d'une jeunesse frivole. Désormais, il se consacrerait tout entier à l'apostolat.

Ils firent tous les efforts pour faire croire au monde, stupéfait de tant de naïveté, qu'ils formaient bel et bien un clergé, et le plus authentique, celui de l'avenir. Ils n'avaient pas encore de costume, mais ils affirmaient déjà leur qualité en réclamant les immunités accordées aux autres clergés. Jules Lechevalier, Cazeaux, Bazard et Michel Chevalier refusèrent le service dans la garde nationale, non en tant que Saint-Simoniens, mais en tant qu'apôtres. On les condamna à vingt-quatre heures de prison (2).

Dans leur frénésie apostolique, ils veulent réaliser la vie nouvelle, et leur sincérité les pousse à en donner l'exemple. Les plus purs offrent leur fortune à la doctrine (3). Eux-mêmes vivent le plus simplement du monde. 93 personnes prenaient en commun leurs repas à la rue Monsigny. Avec Enfantin, logeaient O. Rodrigues et sa famille, Michel, Flachat et sa famille. Le Père suprême touchait 75 francs

(1) *Globe*, 5 et 11 juillet 1831.

(2) *Globe*, août 1831.

(3) Les principaux donateurs furent : Fournel, 68.417 francs; d'Eichthal, 53.000; Petit, 42,000; Bouffard, 25,000; Robinet, 21,000; Carnot, 20,000; Bruneau, 14,000. — *Globe*, 8 février 1832.

par mois pour ses dépenses personnelles; Michel, 100 francs. Flachat et sa famille 113 francs, O. Rodrigues et sa famille 200 francs (1).

C'est à l'influence d'Enfantin qu'il faut attribuer la part toujours grandissante faite à la vie religieuse. La religion couronnait la doctrine; c'est dans des pratiques religieuses qu'elle allait se résoudre. Toute méthode scientifique de discussion, toute étude minutieuse des faits sociaux allaient y sombrer. La vérité était trouvée; toute recherche devenait inutile. La vie que les premiers Saint-Simoniens entrevoyaient dans un avenir lointain pour l'humanité future réconciliée dans l'unité de croyance et de culte, Enfantin voulait la réaliser tout de suite, au moins dans la Famille. Il qualifiait de pusillanimes, ceux qui voulaient se contenter de solutions réalisables, traiter les questions déjà mûres, constituer modestement en France une opinion réformiste, ne pas, en un mot, soulever des résistances invincibles. Une telle attitude faisait sourire de pitié le Père. Il ne voulait être ni ministre, ni député, mais « un de ces êtres aimants qui entraînent ». Eh quoi! descendre des hauteurs de sa pensée et de son amour, pour se soumettre aux mesquines exigences de la politique transitoire! Jamais. « Vous ne pouvez être à la fois Isaïe. Jésus et Grégoire VII, lui dit-on un jour. » Et pourquoi pas? déjà il croyait être les trois ensemble. Le plus curieux, c'est qu'il le fit croire à d'autres.

Des cérémonies religieuses réunissaient souvent la Famille. Par exemple, la « Communion générale » du 8 juillet, salle Taitbout. Là, parurent, entourant les Pères suprêmes placés au centre d'une estrade, le collège et le 2e degré; le 3e était dans les galeries, et le degré préparatoire dans l'enceinte. Chacun communia de l'amour et de la pensée des Pères. Les rites des funérailles, des mariages commençaient à naître. Jules Lechevallier, enterrant une Saint-Simonienne, Léontine Simon, parlait au nom de Dieu, de Saint-Simon et des Pères suprêmes. Enfantin, bénissant un mariage, disait : « Chers enfants, vous nous avez demandé de bénir votre union; vous sentez donc que Dieu a mis en nous puissance de lier et de délier ».

Mais beaucoup, dans la doctrine, qui avaient été séduits

(1) *Globe*, 11 février 1832.

par la rigueur de la critique économique et sociale, ou par l'ampleur des promesses, commençaient à regarder avec stupeur la tournure que prenaient les choses. Rentrés chez eux, dans une autre atmosphère, ils se demandaient si leur sincérité était entière. Un malentendu se préparait. On avait été d'accord pour appliquer le nom de Religion à la doctrine; mais, sauf les dialogues en langage mystique qui constituaient les cérémonies, où se formulaient le culte et le dogme? Le nom de religion, par sa majesté vague, la distinguait d'une simple spéculation philosophique dépourvue de portée pratique. Mais, sans oser le dire, quelques-uns sentaient que c'était, au contraire, restreindre la portée de la doctrine, que de tout sacrifier à quelques parodies puériles du culte chrétien. Une théorie complète, une haute conception de la vie individuelle et sociale devenait tout simplement un programme de rites sans originalité; n'était-ce pas une déchéance? La crise qui éclata à propos de la question de la femme mit au jour des divergences assez anciennes déjà parmi les fidèles.

Saint-Simon n'avait pas prononcé le nom de la femme. Il ne s'était préoccupé ni de son rôle dans la vie sociale, ni de son rôle dans la vie familiale. Les disciples, qui disaient être « en communion avec Saint-Simon, mais en progrès sur lui (1) », durent s'occuper d'elle, quand ils reconstituèrent avec méthode la théorie éparse et fragmentaire du Maître. Ils prirent à Fourier l'idée que l'individu social doit être un couple, l'homme et la femme (2). Dès 1808, il l'avait exposée dans sa *Théorie des quatre mouvements ;* en 1821, Just Muiron, son disciple, dans un livre sur *les Vices des procédés industriels*, reproduisit le plan d'association de Fourier, dans lequel toute fonction sociale devait être remplie par un couple (3).

Le fouriérisme se bornait à cette affirmation. Il était nécessaire de préciser. Puisque, à la base de toute organisation sociale se trouve la famille, et que, dans l'ordre futur, l'union de l'homme et de la femme doit être le fait essentiel, dans quelles conditions se ferait cette union? Si l'égalité des

(1) *Globe*, 21 juin 1831.
(2) Voir *Exposition de la Doctrine.*
(3) Les Saint-Simoniens reconnaissaient qu'ils devaient cette idée à Fourier. *Globe*, 2 janvier 1832.

deux sexes est désirable, ne faudra-t-il pas modifier la loi chrétienne du mariage qui repose sur l'inégalité des sexes? Or, ils l'avaient déjà dit : « C'est par l'affranchissement complet des femmes que sera signalée l'ère saint-simonienne ». Quel rôle les femmes devront-elles jouer dans cette grande réunion de frères? (1)

Les opinions les plus divergentes se produisirent pendant l'année 1829. Il n'y avait pas encore grande différence entre la conception moyenne des Saint-Simoniens et la conception chrétienne. Le mariage est la règle, la base de la société; le prêtre et la prêtresse doivent le sanctifier, tout en restant eux-mêmes célibataires (2). « Ils sont unis par le sentiment d'un but commun; savoir, la prévision ou conception, la préparation ou génération de l'ordre social futur, du nouveau-né de l'humanité... Le prêtre, s'il est seul avec la prêtresse, ne cherche dans ses yeux que le reflet de ce qu'il adore, que le souvenir des jours où il a entendu l'Eglise, *sa véritable épouse*, répéter avec enthousiasme l'hymne d'amour (3)... » La phrase n'est pas très claire; Enfantin avait parlé aussi du « nuage d'encens » qui entoure le prêtre et la prêtresse, sans préciser ce qui se passait derrière ce nuage. Mais il ne resta pas longtemps dans « l'ornière chrétienne ». Sa modération n'avait été qu'une concession à Buchez qui répugnait à toute participation de la femme, à la religion comme à la politique. « Mon nuage d'encens, dit-il plus tard, devait s'évanouir devant une conception morale toute nouvelle (4). » Buchez s'était déjà retiré, quand on fit entrer M^me^ Bazard au conseil privé et Cécile Fournel au collège, ce qui n'alla pas sans mécontenter quelques membres.

Enfantin espérait alors convertir un grand nombre de femmes, et tirer de ces conversions un argument suffisant pour convaincre les récalcitrants, à qui ne déplaisaient pas au fond la subordination de la femme à l'homme dans la vie privée, et son exclusion complète de la vie publique. Mais les conversions furent peu nombreuses. La « Mère » Bazard avait confessé son impuissance à convertir les femmes. « La hiérarchie, est pour nous un vain mot. Nos réunions se

(1) Lettre d'Enfantin, xxv, 99. 15 novembre 1828.
(2) xxvi, 6-18. Lettre d'Enfantin à Duveyrier, août 1829.
(3) xxvi, 51. Lettre d'Enfantin, septembre 1829.
(4) xxxvi, 27. Note écrite par Enfantin à Sainte-Pélagie, 4 janvier 1833.

passent dans le tumulte et le désordre... Dans nos travaux, qui ne sont encore que des caprices, nous ne nous occupons ni de Dieu ni de l'humanité; nous n'avons pu nous élever encore jusqu'aux sympathies générales (1). »

Cependant, l'opinion publique, mal informée, mais curieuse, accusait nettement les Saint-Simoniens de désirer, en même temps que la communauté des biens, celle des femmes. Les disciples s'indignèrent. Il fallut répondre et formuler des principes. Bazard rédigea l'adresse à la Chambre des députés le 1er octobre 1830; Enfantin dut la signer. « La communauté des femmes » y était qualifiée « expression qu'il est impossible de reproduire sans répugnance ». On y parlait aussi de la « sainte loi du mariage proclamée par le christianisme ». Les Saint-Simoniens ne venaient pas l'abolir; ils lui donnaient « une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et à l'inviolabilité de l'union qu'elle consacre ».

A peine cette profession de foi était-elle envoyée, qu'Enfantin déclara qu'il ne la considérait que comme provisoire : une loi morale nouvelle était nécessaire à l'humanité nouvelle. Comment concevoir l'affranchissement de la femme, si elle restait soumise à la loi de la fidélité? L'éternelle fidélité ne tient pas compte d'instincts profonds de la nature humaine. Certains êtres éprouvent un désir de changement auxquels ils donnent malheureusement satisfaction par l'adultère et la prostitution. Déclarer l'inviolabilité du mariage, c'était refuser de regarder la réalité en face, c'était nier hypocritement le problème, non le résoudre. Il fallait trouver, pour supprimer ces fléaux sociaux, adultère et prostitution, une combinaison capable d'élargir la loi du mariage. L'anathème prononcé contre l'amour par le christianisme devait être levé. Saint-Simon réhabilitait la chair : pourquoi hésiter sur ce point essentiel, et ne pas rompre ouvertement avec la vieille loi morale, d'ailleurs battue en brèche, aujourd'hui, et devenue lettre morte?

Deux instincts fondamentaux, pensait Enfantin, règlent les rapports des sexes : la constance et la mobilité. Il faut les utiliser dans l'avenir, de manière que le caractère des personnes changeantes ou fidèles, des *mobiles* et des *immobiles*,

(1) III, 115.

soit pour elles une source de joies et non de douleurs, de fêtes et non de deuil. L'union de l'homme et de la femme, voilà le fondement de la vie religieuse, mais cette union ne saurait être la même pour tous. « Le même homme avec la même femme toute la vie, voilà une des formes de la religion; le divorce et une nouvelle union avec un nouvel époux, voilà une seconde forme de la religion (1) ». Il faudra toutefois, que, de ces unions définitives ou temporaires résulte un progrès pour les individus et la société. Mais qui sera chargé d'empêcher qu'elles ne dégénèrent en libertinage? le couple prêtre, qui connaîtra intimement l'âme de chacun. « Je conçois certaines circonstances où je jugerais que ma femme seule serait capable de donner du bonheur, de la santé, de la santé, de la vie à l'un de mes fils en Saint-Simon, de le rappeler aux sympathies sociales prêtes à le quitter, de le réchauffer entre ses bras caressants au moment où quelque profonde douleur exigerait une profonde diversion. » Si le dévouement du prêtre et de la prêtresse peut aller jusque-là, c'est que le couple prêtre est à la fois « mobile et immobile ». La vie étant matérielle et spirituelle, le prêtre, qui en est le lien, doit agir non seulement sur l'esprit, mais encore sur les sens.

En somme, sous la haute direction et même avec l'effective participation du couple prêtre, il faudra introduire dans la loi morale ce principe de mobilité qui existe dans la réalité. Mais les relations des sexes, que la loi demeure inflexible ou se fasse plus humaine, ont des conséquences pratiques : les enfants. Il serait désirable qu'ils pussent nommer leur père. La « mobilité » doit obtenir satisfaction, sans doute, mais dans des limites précises. La femme, a qui appartient de droit le secret de la paternité, les posera. Elle formulera la loi morale définitive. Toute vue sur ce sujet ne peut être pour le moment qu'une indication. Enfantin n'entend pas donner à la sienne force de loi. Jusqu'à ce que la femme ait parlé, rien ne sera décidé. Il faut donc faire un appel à la femme. Elle prononcera.

Depuis longtemps, une rêverie familière à l'esprit exalté d'Enfantin attribue à la femme le don de prophétie. « C'est la sibylle de l'avenir », écrivait-il en 1829.

(1) XXVII, 195-201. Lettre d'Enfantin à sa mère, août 1831.

« C'est par les mains d'une femme que le nouvel Adam régénéré par Saint Simon recevra le fruit de l'arbre de toute science; c'est par elle qu'il sera conduit vers Dieu, comme les chrétiens croyaient qu'elle l'en avait éloigné. Marie est déjà venue consoler les femmes en donnant aux hommes un Sauveur; elle a vengé Eve des mépris que sa désobéissance à la loi de crainte lui avait attirés; seule avec Dieu, elle a conçu la loi d'amour, mystérieuse prophétie de l'ordre futur. »

Enfantin veut faire une place au serpent. Il avait à peu près converti à ses idées Olinde Rodrigues; celui-ci lut une lettre, le 17 octobre 1831, où les mêmes idées étaient reproduites sous une forme moins nuageuse. « J'admets fermement, disait-il, qu'il existe, suivant la qualification des individus, des différences plus ou moins grandes dans la probabilité d'une durée quelconque pour le maintien de l'état normal du mariage ». Lui aussi, il s'en remettait à la femme pour préciser : « La première femme qui s'assoira au trône pontifical pourra seule révéler et proposer à l'élaboration méditative de l'homme *la loi des convenances* au delà de laquelle commencerait l'immoralité, le code de la pudeur (1) ».

Mais Bazard (2) était un adversaire déterminé de ces théories. Sa logique réduisait à néant les rêveries et les sophismes d'Enfantin. La division des hommes en « mobiles et immobiles » était une dualité vicieuse exprimant deux états inférieurs de la vie, agitation ou engourdissement. Elle ne pouvait servir de base à une classification morale. A supposer qu'elle fût exacte, il faudrait alors deux lois morales, une pour les hommes et une pour les femmes, et même une troisième pour le couple prêtre, synthèse de deux tendances de l'humanité ; la véritable loi serait donc la promiscuité. On n'avait pas le droit de s'autoriser de la réhabilitation de la matière pour justifier de pareilles théories. L'indissolubilité du mariage était un progrès dans l'affranchissement de la femme. Le divorce ne pouvait être parfois une exception destinée à mettre fin à un désordre, à une erreur, mais toujours un événement douloureux, le signe d'une imperfection. Il devait tendre, non à se généraliser, mais à disparaître. Dans le cas où l'on reviendrait à une promiscuité légale, la femme que l'on prétendait affranchir, serait, plus complètement que jamais, livrée à l'exploitation.

(1) IV, 127-133.
(2) Bazard a résumé ses idées, après sa séparation, dans une brochure qui ne fut pas achevée : *Discussions morales et politiques.* Paris 1832.

Bazard avait raison de voir dans la doctrine d'Enfantin une fausse interprétation de la réhabilitation de la matière. Mais il y avait plus qu'une erreur dogmatique dans les vues de son collègue; le danger moral en était évident, et il le signalait. Enfantin tendait à effacer l'individualité, à substituer l'impulsion instinctive à la détermination morale. Etait-ce là un progrès? Le peuple veut être élevé à la dignité du mariage, qui est encore à l'heure actuelle un privilège des oisifs. Il veut acquérir de plus en plus le sentiment de la personnalité : le prêtre saint-simonien doit, non la détruire, mais la développer. Le mariage sera la loi de tous. Prêtres ou artistes, savants, industriels, chacun a son caractère propre; de ces différences mêmes naissent les harmonies, les convenances dans le mariage, comme dans tout autre association. Les époux se choisissent, et le supérieur approuve. La doctrine ne doit pas tuer l'individu, l'absorber dans le prêtre, mais l'élever, le rendre plus libre.

Sans doute, Enfantin a déclaré que ses idées n'avaient pas force de loi; qu'il attendait la révélation de la femme. Pure duperie! La femme n'acclamera jamais la promiscuité. Le besoin de faire un choix distinguera toujours même les femmes les plus dégradées, de l'homme, moins délicat en ces matières. Puis, que signifie cet appel à la femme? L'a-t-on attendue pour proclamer la loi politique et religieuse? Elle aura cependant sa place dans la vie sociale. Pourquoi en morale lui demander une révélation? qu'est-ce qui autorise à penser qu'elle aurait en morale des vues que l'homme ne soupçonne pas? Enfantin s'abuse et se retranche derrière cet appel pour formuler les idées immorales qui lui sont chères. Mais qu'on ne s'y trompe pas : la foi ne s'ajourne pas. Quand nous avons cru à la hiérarchie, nous l'avons faite; vous croyez à la promiscuité : en dépit de la convention illusoire qui consiste à suivre provisoirement la morale chrétienne, cette promiscuité, vous la pratiquerez!

La controverse devenait de plus en plus vive chaque jour entre les Pères suprêmes. Mais la Famille ignorait tout. Jean Reynaud les vit un jour dans la bibliothèque, parlant avec exaltation et se croisant d'un angle à l'autre de la salle. Effrayé de leurs mines, il dit : « On dirait deux mondes aux prises ». Quand la Famille connut ce qui se passait, le collège

se réunit. Devant, lui, les Pères exposèrent le débat. Les discussions durèrent jour et nuit :

« Au diapason où étaient montées nos imaginations, il nous semblait assister à l'un de ces fameux conciles où se traitaient, au début de l'Eglise chrétienne, des questions destinées à remuer le monde; le terrain de la philosophie, de la religion, de la morale, était profondément labouré devant nous par deux intelligences supérieures. Sans précautions oratoires, sans déclamation, sans digression, sans passion, avec une sévère simplicité, Bazard faisant tourner sa tabatière entre ses doigts, son geste habituel quand il pensait tout haut, argumentait vigoureusement et sobrement contre les pensées hardies et les sophismes subtils d'Enfantin... Peut-être reconnaissait-il trop tard que l'engrenage métaphysique de son collaborateur l'avait mené fort au delà des applications auxquelles son esprit consentait. Les préoccupations étaient si austères, que les femmes purent tout entendre et tout dire sans hésitation, sans que personne en fût surpris, ni qu'un sourire effleurât les lèvres (1) ».

L'exaltation toucha bientôt au délire. Chacun fit sa confession générale, et, dans un élan passionné, quelques-uns, ivres d'enthousiasme prophétique, eurent comme des extases (2). Reynaud, ayant répondu par des paroles d'incrédulité à Olinde, qui demandait s'il n'était pas vrai que le Saint-Esprit fut en lui, celui-ci tomba sans connaissance. Le 25 août, Bazard fut frappé d'une congestion cérébrale. L'émotion l'avait brisé; il en devait mourir. Michel Chevalier, Talabot et Cazeaux écrivirent aux Pères pour les conjurer de faire cesser leur désaccord; ils reprochaient à Enfantin de vouloir dire ce que serait la femme — ce qui appartenait à la femme seule — à Bazard, de laisser peser sur Enfantin le reproche d'immoralité.

La tristesse de la Famille était immense. Un prédicateur, Charton, qui ignorait tout, revenant de sa mission de l'Ouest,

(1) Séances et trav. de l'Acad. des sciences morales, 1867 pages 151, 152. Carnot (ouv. cité).

(2) Cela arriva à Euryale Cazeaux. Lambert, dans son *Journal* (*Archives saint-sim.*, déjà cité), parle de son tempérament nerveux sujet aux hallucinations, aux attaques de nerfs. Il raconte une anecdote qui donne une idée de la surexcitation générale. Un jour le Père donna rendez-vous à Dugied et à Cazeaux, à 3 heures du matin, pour discuter avec eux des points de doctrine. Jallat, qui l'apprit, remit au Père un poignard, disant : « qui sait ce qui peut arriver? ». Le Père se moqua de lui. Lambert parle aussi de la nervosité de Saint-Chéron, de Claire Bazard.

Cazeaux fut très long à se remettre de ces émotions. « L'impression générale, dit encore Lambert, que Cazeaux donnait au Père, c'est qu'il était comme magnétisé par lui. » Plus tard, en 1832, quand le Père fut emprisonné, Cazeaux, rencontrant Lambert, lui déclara être dans un état de doute absolu, « doutant de sa propre existence ».

en fut épouvanté. « Tous ceux que je rencontrais m'embrassaient avec une froide surprise et passaient à la hâte... Toutes les figures portaient les traces de longues insomnies; les yeux étaient plombés, les lèvres pâles, les cheveux en désordre. Il y avait des traits décomposés, des regards extatiques, des joues creuses et lugubres. Dans de certains moments, toutes les voix s'élevaient ensemble, se mêlaient, grandissaient confuses et aiguës comme les clameurs d'une émeute; ensuite elles s'abaissaient, s'apaisaient et tombaient comme sous un coup de vent; ce que j'entendais me donnait le vertige; on parlait d'un des chefs et d'un grand nombre de ceux que j'étais habitué à aimer, à consulter, comme de personnes mortes (1). »

Un instant on parut sur le point de s'entendre. Bazard, en un moment d'abandon, de dévouement à la doctrine, se soumit à la suprématie d'Enfantin. Il accepta la position de chef du dogme; Olinde devint chef du culte. Enfantin restait seul Père suprême. On félicita Bazard de son sacrifice Reynaud l'embrassa, et il y eut des larmes de joie. Mais le lendemain même, Bazard dit : « Hier, nous avons fait de l'enfantillage; cela n'était pas possible; je ne saurais maintenir ce qui a été fait hier (2) ». Et il se retira (11 novembre 1831.)

Le collège seul était instruit de ces événements. Une réunion générale de la Famille était nécessaire. Elle eut lieu le 19 novembre 1831. Enfantin exposa les raisons de la retraite de Bazard. Immédiatement, Pierre Leroux, Carnot, Lechevalier, déclarèrent qu'ils se séparaient de la Famille. Enfantin eut beau s'écrier que ses idées sur la femme n'auraient force de loi que lorsque la femme les aurait approuvées, ils persistèrent. Lechevalier parla ainsi : « J'ai dit, le jour où j'ai été converti à la doctrine, qu'au nom de Dieu je mettais ma destinée entre les mains de Bazard-Enfantin; ils ne sont plus d'accord, je me retire... je ne reconnais plus la Famille saint-simonienne; oui, je doute; je doute même de Saint-Simon; je doute de ceux qui l'ont continué; je doute de tout, enfin; je redeviens philosophe... ». Et il ajouta tristement : « Je suis encore une fois seul dans le monde ». Charton,

(1) *Mém. d'un prédicateur saint-simonien* (déjà cité).
(2) IV, 151.

qui s'était épuisé en supplications auprès d'Enfantin, qui appelait sa doctrine « monstruosités, folies, incroyable débauche d'imagination », fut plus qu'attristé, cruellement blessé : « Voir ainsi déchirer, salir, mon bel avenir, mon beau ciel (1) »! Et Transon, qui avait déjà eu des doutes en Belgique, suivit Lechevalier, comme on s'y attendait : « Moi, je ne suis pas un philosophe; je suis un homme religieux. Je suis un porte-bannière; je ne porte plus la vôtre, je n'y ai plus foi : je disparais; j'irai où je verrai une religion ». Lechevalier et lui se firent Fouriéristes (2).

L'attitude de Jean Reynaud fut originale. Ame passionnée et tendre, mais éprise de liberté, il souffrait depuis longtemps de sa situation subordonnée, se froissait d'une parole brève, d'un ordre, comme d'un manque d'affection et aussi comme d'une atteinte à sa dignité. Il écrivait de Lyon en 1831 : « Ni le zèle, ni le dévouement, ni l'ardeur ne me manquent. Leroux et moi, nous nous épuisons et c'est à peine si Paris songe à nous; le cœur défaille parfois. Cette idée me tue ». Nature aimante, il voulait être aimé; mais fière, l'obéissance lui déplaisait. Un démenti de Bazard, causant d'art un jour avec lui, suffit à le bouleverser : « Je restais près d'une heure avec lui, sans pouvoir le calmer », raconte Enfantin. Son indépendance passionnée le rendit plus clairvoyant que personne dans l'affaire du schisme : « La théorie que le Père Enfantin professe sur la femme, n'est qu'un détail de l'ensemble de sa théorie de l'humanité; je crois qu'elle abolit toute liberté humaine... elle enlève à l'homme sa dignité et sa conscience ». Mais il ajouta qu'il ne se retirait pas pour cela; il resterait au contraire pour sauver la doctrine menacée : « Enfantin croit que la Femme ratifiera sa loi; mais j'ai foi que la Femme lui écrasera la tête. Jusque-là, je le suis. Nous avons amené des hommes à la doctrine, c'est une responsabilité énorme pour nous. Je crains l'influence du Père Enfantin sur ces hommes, je resterai à côté de lui pour le leur montrer tel

(1) Lettre de Charton à Émile Souvestre citée par Jules Simon dans la notice qu'il a consacrée à Charton (*Temps*, 4 déc. 1892). Charton resta l'ami intime de Jean Reynaud.

(2) Le public fut mis au courant de ces événements par les Saint-Simoniens eux-mêmes qui les racontèrent dans le *Globe* et quelques petites brochures, et par les opuscules des dissidents. (Voir *Bibliographie Fournel*, 97-98). Nous citons plus loin les principaux de ces opuscules.

Transon ne quitta définitivement la Famille que lorsque le Père lui eut refusé la direction du *Globe*.

qu'il est ». Enfantin, qui classait chacun selon sa capacité, l'approuva.

Une deuxième réunion eut lieu le 21. Enfantin y parut, un fauteuil vide à côté de lui; c'était le symbole de l'appel à la Femme. Jusqu'au moment où elle paraîtrait, il faudrait supprimer les femmes dans les degrés de la hiérarchie. « La Femme ne peut être classée que lorsqu'elle même se sera révélée. » Il annonçait ainsi la nécessité de fonder une nouvelle hiérarchie.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Ces jours de crise avaient profondément troublé les cœurs. Enfantin était abandonné par les vétérans du Saint-Simonisme, à l'exception d'Olinde. Mais il exerçait une véritable fascination sur les plus jeunes. Ils brûlaient d'agir et de prouver leur foi. L'originalité même de la phase nouvelle dans laquelle on allait entrer, séduisait les jeunes apôtres. Le 27 novembre, Enfantin annonça l'orientation qu'il fallait prendre. Assez de science, de dogme; nous avons été des docteurs, nous avons enseigné; nous allons réaliser. Les projets étaient, en attendant la Femme-Messie, d' « organiser l'association religieuse des travailleurs, de fonder la puissance morale de l'argent ». En d'autres termes, il fallait centraliser les fortunes saint-simoniennes entre les mains des chefs de la doctrine, commencer à réaliser le plan social du monde futur, mettre en commun les biens, et les répartir suivant la capacité. On montrerait au monde le modèle à suivre. Le culte, c'est-à-dire l'industrie nouvelle, allait naître.

Jean Reynaud protesta hautement, pour affirmer la mission de « protestantisme » qu'il s'était donnée, et que le Père avait reconnue légitime. « Comment parler de la puissance morale de l'argent, puisqu'il n'y avait pas encore de morale? » La discussion devint ardente. Enfantin y présidait, calme et le regard inspiré. L'assemblée était suspendue à ce regard. « Non! s'écria Baud, Dieu n'a pas permis qu'un homme pût se placer en présence des hommes avec cette face calme et sereine, avec cette grandeur et cette beauté pour qu'il s'en servît afin de les séduire et de les perdre. » On l'acclama frénétiquement : l'enthousisame fut si grand que tout le monde criant à Reynaud : « Embrassez votre père », Reynaud, tout étourdi hésita, puis se jeta dans les

bras d'Enfantin (1). Rodrigues prononça la parole définitive : « Au nom du Dieu vivant, qui m'a été révélé par Saint-Simon, votre ancêtre à tous, et le mien en particulier, mon premier acte de foi ici doit-être de proclamer vous, Enfantin, l'homme le plus moral de mon temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion saint-simonienne ».

Qu'importent maintenant les vaines clameurs des dissidents! qu'ils raisonnent tant qu'ils voudront! qu'ils protestent; c'est en vain. Ils ont beau, tous, Bazard en tête, suivi de J. Reynaud, enfin désabusé, déclarer que l'association saint-simonienne est impossible sans loi morale; qu'elle substitue à la conscience de l'homme la volonté du prêtre, loi vivante; qu'elle « jette ses enfants à la chance d'une faillite de bourse », ils ne se feront pas écouter (2). Le fou est lâché, on ne l'arrêtera pas. « Chacun des membres a senti décupler son amour pour le Père suprême, parce qu'il a apparu à tous cent fois plus moral et meilleur, cent fois plus grand et plus profond, cent fois plus puissant et plus beau,

(1) Voir sur Jean Reynaud, III, 122; IV, 157. — Le récit de cette scène est dans le *Globe*, 28 nov. 1831.

Plus tard, à la fin de 1832, un échange de lettres eut lieu entre le Père et Jean Reynaud. (Voir plus loin). Les lettres sont publiées, mais l'éditeur des œuvres d'Enfantin et de Saint-Simon a supprimé de la lettre de Jean Reynaud le passage où celui-ci montre une grande irritation de la façon dont on interpréta le baiser qu'il donna au Père. « Je n'ai pour vous ni amitié, ni haine, dit-il à Enfantin; je n'ai été personnellement irrité contre vous que deux fois : la première, lorsque mon baiser d'éternelle séparation a été exploité dans votre *Globe* d'une manière si hypocrite et si lâche; la seconde, lorsque Michel, d'après votre idée (votre idée, car j'ai reconnu là votre souffle), est allé calomnier mes mœurs bassement et salement parce que depuis près de quatre ans, pour demeurer fidèle aux principes que je m'étais fait, j'ai refusé de prendre part à la prostitution et à l'adultère ». (*Archives saint-sim.*). Cette dernière phrase fait probablement allusion à des racontars qu'il est impossible de préciser car il ne s'en trouve aucun témoignage écrit ou imprimé.

« Jean Reynaud, dit Carnot (op. cit., 154) ne tarda pas à venir rejoindre ses amis à la *Revue encyclopédique*, où ceux-ci maintenaient avec fermeté le drapeau philosophique ». C'est dans cette *Revue* (janvier 1832) qu'il exposa, sous le titre : *De la société saint-simonienne*, les raisons de sa séparation. La *Revue encyclopédique* fut le refuge de quelques Saint-Simoniens dissidents. Charton y publia ses Mémoires. Laurent, Saint-Chéron (gendre de Bazard) Pierre Leroux en devinrent rédacteurs. Dugied passa au catholicisme. Transon également. Dory a raconté son *Retour au Christianisme* (1834).

(2) Le *Globe*, du 29 nov. 1831. inséra la protestation des dix-neuf dissidents : Baret, Bazard, Claire Bazard, Palmyre Bazard, J. Buchey, Carnot Cazeaux, Charton, Dugied, Adèle Eudes, Cécile Fournel, Henri Fournel, A. Leroux, Pierre Leroux, Jules Leroux, Maurize, Jean Reynaud, A. Saint-Chéron, Claire Saint-Chéron. — Emile Péreire quitta à ce moment la rédaction du *Globe*. Il ne signa pas la protestation des dix-neuf, peut-être pour ne pas désobliger Olinde dont il était le beau-frère. Il écrivait, d'ailleurs, depuis quelques mois, au *National*, avec l'aveu des Pères. Mais tant que le *Globe* continua de paraître, c'est-à-dire jusqu'en avril 1832, il refusa de recevoir du *National* aucune rétribution, afin de maintenir une parfaite égalité dans ses rapports avec les deux journaux. — Péreire collabora aussi à la *Revue encyclopédique*. Ses articles continuèrent à avoir une couleur saint-simonienne très accentuée. (Voir E. Péreire, par Théophraste, *Etudes critiques et biographiques*. Paris 1853).

Le *Globe* du 30 nov. contient une protestation individuelle de Jean Reynaud.

cent fois plus prêtre qu'il ne s'était révélé à eux. La Famille pendant un moment, a vécu de la vie du Père suprême (1). »

Il y a désormais un abîme entre les dissidents et les Saint-Simoniens, c'est-à-dire entre le monde et les Saint-Simoniens. « Les dissidents n'ont jamais senti qui je suis, disait Enfantin; tous sont susceptibles du plus généreux dévouement pour les principes et les idées; mais ils auront honte de confesser le même amour pour des hommes, comme si Dieu n'incarnait pas son verbe. Aucun d'eux n'a jamais été religieux (2) ». La vérité, il ne faut plus la chercher dans Saint-Simon, dans la doctrine; arrière les livres! arrière les docteurs! La vérité, elle est dans les yeux, elle est sur la face de Barthélemy-Prosper Enfantin, Père et Pape de l'humanité.

## II

Cette crise terrible était la conséquence logique de tout le passé de la Famille et des fautes commises. Carnot la prévoyait dès son voyage en Belgique; « le mouvement religieux ne lui allait pas; il était resté pour ne pas paraître un lâche, fuyant une crise, et aussi pour en voir l'issue (3) ». Du jour, en effet, où on avait formulé le dogme, la hiérarchie, la loi vivante, on devait s'attendre à des révélations nouvelles, et c'était une inconséquence que de les repousser. « Bazard, écrivait J. Lechevalier, après le Schisme, qui aujourd'hui proteste et recule effrayé, avait depuis longtemps perdu dans notre gouvernement l'initiative ou même le *veto*, et il ne pourra entrer dans une voie opposée à celle où marche Enfantin, sans nier ce qu'il a enseigné naguère (4). » Les

(1) *Globe*, 27 nov. 1831.

(2) XVII, 136. (Enseignements d'Enfantin). « Dans la dispute, dit encore Carnot (op. cit. 153), les deux chefs du Saint-Simonisme s'étaient montrés ce qu'ils étaient : l'un philosophe et républicain, l'autre rêvant une théocratie destinée à remplacer l'institution catholique. »

(3) Du journal de Lambert (*Archives saint-sim.*)

(4) Jules Lechevalier. *Lettre sur la division survenue dans l'association saint-simonienne*, in-8°. Paris, Evrat, 1831, Brochure de 56 pages.




Cabinet des Estampes

ENFANTIN

disciples se trouvaient dans cette alternative : ou repousser le pouvoir tel qu'il se posait, et il n'y avait plus ni association, ni religion, ni autorité; ou bien obéir passivement, et sacrifier la liberté. C'est cette dernière conséquence, trop tard aperçue, qui fit retirer avec Bazard ceux qui, comme lui, vieux conspirateur et républicain, demeuraient attachés à la liberté. Il, ne leur restait plus « qu'à reconnaître comme une erreur la réalisation précoce qu'ils avaient commencée »; c'est-à-dire à abjurer, en somme, le Saint-Simonisme. Pour ceux qui plus hardis ou plus faibles, avaient remis le soin de toute leur vie au Père et qui n'en voulaient rien reprendre, ils n'auraient eu le droit de s'étonner que si l'on s'était arrêté sur cette pente de folie. Mais cela n'était pas à craindre.

Une circulaire fut envoyée aux membres de la Famille pour leur expliquer la révolution. Enfantin était désormais le seul chef, parce qu'il s'était «senti» le Père suprême. N'était-ce pas lui qui avait toujours été l'homme de progrès, le révélateur de l'œuvre à faire? le seul lien vivant de la famille? Seul, il était capable de « réaliser » le monde nouveau de travail et d'amour tant attendu. A ses pieds s'étaient brisées les hérésies. Buchez, Margerin, Bazard, n'avaient point ébranlé la « divine orthodoxie ». Ils n'étaient plus rien maintenant que des membres épars et sans vie, car « la vie n'est pas chez ceux qui se retirent, mais chez ceux qui restent, qui élaborent dans la communion, la théorie des choses futures ». On l'attendait impatiemment. La nouvelle « parole » allait retentir.

L'enseignement nouveau commença le 28 novembre; le Père seul s'en chargeait. La vérité sortirait tout armée de sa tête. Désormais, sa personne est le centre autour duquel rayonne la famille; elle est absorbée en lui. « Salut, père! salut! lui disait un disciple, le 1er janvier 1831, tu t'avances comme un géant divin et tu nous entraînes sur tes pas. » La troupe des fidèles attend de lui toute décision, toute vie. Ils ont dissous leurs volontés dans la sienne, mais il se sent de force à supporter tout ce poids. Sa confiance exceptionnelle le rend égal à toute responsabilité; sa vigueur physique ne craint aucun surmenage. Enseignement, correspondance, cérémonies, il porte tout cela légèrement, sans cesser, tout le long du jour, de rendre des oracles. Une certaine jovialité

de colosse, une gaîté franche viennent détendre son esprit et son cœur aux heures d'exaltation les plus pénibles. « Ce n'est pas pour rien que votre Père, disait-il à un disciple, l'ingénieur Capella, a, pendant sept ans, vendu du vin dans des bouteilles que lui-même il avait lavées ; ce n'est pas pour rien qu'à cette époque je mesurais le grain sur l'aire et que je labourais avec le granger... Mon père, colosse de force, m'a donné un corps de fer ; j'étais le plus fort joueur de balle et le plus fort joueur de billard de Paris (1). » Ce réformateur, ce prophète, successeur de Moïse, Orphée, Jésus, Mahomet, Grégoire VII, Charlemagne, Luther, Saint-Simon, Napoléon, cet homme « placé à une grande distance de ceux qui l'entourent, par qui l'humanité doit retrouver les joies de la paternité », n'est pas un buveur d'eau. Il pratique la morale chrétienne, mais c'est tout à fait provisoire. « Moi, je vous dis que là où sont trois femmes, il y en a une au moins qui, de toute nécessité, doit aimer l'œuvre que le Père Enfantin tente avec ses enfants, car le Père Enfantin est un gaillard qui a entrepris une grande et belle chose pour les femmes (2). Il est absolument sûr de lui. Fanfaron et vaniteux, dira-t-on ; sans doute ! mais on le serait à moins. On l'adore ; il se laisse adorer et se trouve adorable. N'a-t-il pas la beauté des traits et la douceur des yeux ?

Mais il a aussi, et c'est le secret de son influence, la tendresse du cœur. Il donne en affection autant qu'il reçoit. Son cœur est une « basilique d'amitié ». Jamais le premier on ne l'a vu quitter un ami. Jamais l'abandon, les querelles, les schismes ne l'ont rendu injuste ou froid. Il distribue son cœur sans compter. Il est touchant de voir qu'au milieu de tant de soucis et de travaux, il n'oublie jamais sa famille de Curson, où il n'a pourtant pas fait un prosélyte ; sa seule crainte, c'est qu'il soit moins aimé d'eux, depuis sa transformation religieuse. « Je voudrais tant, écrit-il au général Saint-Cyr Hugues, que ceux que j'aime et dont je suis aimé, me jugeassent au moins sur mon passé, et attendissent mon avenir, pour juger mon présent, que je réclame toujours de toi, au nom de ce passé, un souvenir de ton bon cœur, car j'y

(1) VII, 24.

(2) V, 59. — Il écrit à Ollivier (V, 57) à propos d'une femme, Caroline X... : « Caroline est bien dans sa foi, j'ai manqué voir un vrai miracle plus prodigieux que ceux des chrétiens, elle a presque douté de moi !!!! Y a-t-il assez de points d'exclamation ? »

ai occupé une large place et je ne veux pas la perdre. » C'est lui qui déchaîne dans la secte une folie de tendresse, une débauche d'amitié. Ses enseignements sont interrompus par des embrassements, des éclats d'une affection délirante. Commander est une joie, obéir est une volupté. L'atmosphère est chargée de passion; les personnalités se fondent dans un bain d'amour. On en a tant, que l'on devient subtif. L'amitié a sa casuistique. Quand Michel (18 février 1832) fut proclamé lieutenant d'Enfantin, « chef d'État-Major de ce nouveau Napoléon », ce fut une scène extraordinaire. Chacun sentit son amour pour Michel se transformer au même instant (1). Talabot s'écria : « Michel, tu n'es plus mon frère, et il y a longtemps que tu ne l'étais plus. Je ne l'avais pas bien senti, maintenant je le sens et je te le dis avec amour. Je le dis devant tous afin que tous soient édifiés par mon exemple et que tous apprennent à aimer Michel comme il doit être aimé, car il est notre Père à tous ». Au milieu des embrassements, un ouvrier s'écria : « Oui, j'aime à dire ici que le Père Michel est très bon, et que je l'aime autant que ma femme et mes enfants ». Et Michel répondit : « Viens m'embrasser, prolétaire ! (2) »

Le Père a une irrésistible beauté. On publie son premier portrait, et on le répand dans le public. Un disciple, Cavel, écrit dans le *Globe* : « Son sourire délivre de la détresse et rend joyeux (3) ». On n'hésite plus à le proclamer « divin ». D'Eichthal vient un jour réveiller le Père à 6 heures 1/2 du matin, lui confie que la veille, après un mouvement de sympathie pour le catholicisme qui l'a poussé à communier à Notre-Dame, il a passé toute la nuit en pleurs; une certitude lui est apparue : « *Jésus vit en Enfantin* ! Tu es la future moitié du couple

(1) Un pamphlet lyonnais : *le nain mystérieux*, fait la charge de cette scène célèbre qui eut lieu salle Taitbout. Un prédicateur dit à Flachat :

Il faut entre nous deux changer la parenté !
Flachat, jusqu'à présent, je me nommais ton frère;
Je veux être ton fils, et que tu sois mon père :
Ma capacité cède à ta capacité;
De pères envers moi la nature est prodigue !
Primo : Père Fnfantin; deux : le Père Rodrigues;
Trois : le Père Flachat. . . . . .

(2) XVII, 110. Enseignements d'Enfantin.

(3) *Globe*, 27 mars 1832. — C'est le portrait gravé par Grevedon. Il est aux Archives saint-simoniennes et aussi au Musée Carnavalet. Enfantin envoya ce portrait à sa famille de Curson. « Rose, notre cuisinière, lui répondit sa cousine Thérèse Nugues, a dit en regardant le portrait : c'est bien sa bouche bonasse et ses yeux si doux » VII, 12. — Le Père ne portait pas encore barbe et cheveux longs.

révélateur, l'*Homme-Dieu* ! J'attends la fille de Dieu qui doit s'asseoir à tes côtés pour fléchir le genou devant votre dualité sainte ». Enfantin lui dit simplement : « en l'absence de la femme, je ne puis me nommer; à plus forte raison tu ne le peux pas », et il le pria de le laisser dormir. Quand le Père se fut de nouveau éveillé, d'Eichthal insista : le Père se leva, et mettant ses bas, lui dit : *Homo Sum* (1).

Enfantin avait semé l'enthousiasme, il récoltait le délire. « Paix à l'Albigeois et paix au Sarrazin ! amour à tous les hommes, amour à tous les peuples. Haut ! Haut l'étendard de la religion universelle; livrez au vent ses flammes sinueuses étincelantes; qu'elles aillent de leurs replis lointains battre les dômes de Rome et les flèches de Madrid, les tours de Berlin et de Londres, les minarets de Stamboul et ceux d'Alexandrie ! Voyez, il est au milieu de nous celui qui soulève cet étendard ! Accourez, accourez; vous tous, fils élus des nations ! accourez, croisez-vous ! range-toi, milice sainte, en avant ! suis ton roi ! Vainement le monde se dresse, nous disputant le passage, il s'incline étonné, il se relève pacifié ! (2) »

Duveyrier, dans une poésie sans rime ni rythme l'appelait le « Christ des nations ». Michel Chevalier encourageait fort sérieusement Louis-Philippe à céder le trône au Père. « Ses goûts sont ailleurs, disait-il du roi. Son plus grand bonheur, nous en sommes convaincus, serait de trouver meilleur que lui, afin de remettre à des mains plus capables la prospérité des Français. » Évidemment, quand le roi se comparera au Père et verra la différence d'affection qui entoure l'un et l'autre, il « résoudra avec sincérité la question qu'il s'est posée à lui-même (3) ». Hé ! que peuvent chartes et institutions devant le révélateur qui, « de son doigt, comblant les vallées et abaissant les monts, tracera entre elles des voies rapides afin qu'elles soient unies et qu'il n'y ait bientôt qu'une vie, qu'une foi, qu'un chef pour toute la terre (4) ».

(1) VI, 185-214.

(2) *Globe*, 10 avril 1832. Lettre de d'Eichthal à Talabot

(3) Cet article est du 1er avril. — Il est permis de croire que Michel plaisante un peu. Mais ce n'est pas très sûr.

(4) *Globe*, 28 mars. Article de Michel Chevalier.

## III

Les Saint-Simoniens s'imaginaient qu'il leur suffisait de se proclamer religieux pour que la doctrine eût la puissance d'une religion. Singulier malentendu ! Leurs idées avaient beau prendre une forme poétique ou prophétique, elles ne pouvaient qu'y perdre en clarté et en valeur scientifique: mais en aucune façon, elles n'arrivaient à passer pour des révélations divines. Le public sentait bien que leurs discussions touchaient à tout, sauf au problème religieux par excellence, le surnaturel. Les Saint-Simoniens présentaient une église avec sa façade, un clergé, même un pape : mais où était le sanctuaire, où était la croyance salutaire qui délivre les hommes de la crainte de la mort, qui leur promet la vie éternelle ?

L'au-delà, la vie future, les rapports du fini et de l'infini, tout cela ne les avait guère préoccupés. Bazard et Rodrigues y étaient tout à fait indifférents. La religion pour eux, n'était qu'un lien social, une organisation administrative. Les idées de création et de mort étaient « deux inconnues supérieures à l'intelligence humaine, d'où il résulte qu'elles doivent rester obscures et vagues (1) ». Mais voici qu'Enfantin était arrivé à incarner la doctrine à lui seul. A la discussion philosophique des faits, avaient succédé la croyance et l'obéissance à un seul, « loi vivante ». On n'enseignait plus avec preuves et raisonnements. Le Père rendait des oracles. Il ne pouvait justifier une semblable autorité messianique qu'en établissant lui-même la filiation qui l'unissait aux anciens messies. La doctrine, qui s'était contentée d'un panthéisme emprunté,

(1) xxv, 58. Lettre d'Enfantin. 1829. — Rodrigues, d'après Enfantin (*Science de l'Homme*, p. 152, paru en 1858) « confessait que, quant à lui personnellement, selon sa nature spéciale, il croyait fermement, et néanmoins n'attachait aucune importance suprême à la perpétuation de son individualité; mais qu'il éprouvait une soif ardente de la diffusion de son être dans l'humanité et dans la nature entière, consentant, aspirant à répandre toute sa vie en elle et pour elle, y trouvant son bonheur, sa gloire, la source de sa moralité, de sa religiosité ». — Bazard ne voyait guère d'autre immortalité possible que celle que donne la reconnaissante mémoire des hommes aux promoteurs d'un progrès.

plaqué sur les théories politiques ou sociales de Saint-Simon, dut formuler une métaphysique plus précise.

Enfantin, dès l'année 1830, s'en était inquiété. Sa *Lettre à Duveyrier sur la vie éternelle* fut le premier et resta le seul monument de la métaphysique saint-simonienne. Convaincu dès ce moment de la réalité de sa « mission », il résuma sa conviction en une théorie écrite. Sa parole devint un texte sacré qui fut copié, étudié, commenté, après son avènement au pontificat. C'est ainsi, qu'à la veille de leur dispersion seulement, ces fondateurs de « religion » parlèrent vraiment de l'origine et de la destinée de l'homme.

Dieu est tout ce qui est, répétaient-ils depuis longtemps. Donc, toutes les âmes, manifestations finies de l'infini, sont éternelles comme Dieu. Il n'y a pas de vie présente ou future. La vie sainte-simonienne est éternelle. La vie présente d'une âme contient tout le développement passé de l'âme et les germes de son développement futur. Il n'y a donc ni naissance, ni mort. La même âme s'incarne en des individus divers, sans cesser d'être elle-même. Si l'on objecte à cela, « l'inconscience dans le vivant de son identité progressive avec le mort ou le non-né, avec ce qui fut ou ce qui sera », la réponse est facile : l'homme ne peut pas voir le passé et l'avenir, comme il voit le présent; Dieu seul le peut. « Enfantin qui naît et qui meurt n'est donc que la manifestation dans le temps et dans l'espace de l'Enfantin Éternel. »

Il est d'ailleurs des cas, des moments où les manifestations anciennes d'une âme ont conscience d'elles-mêmes en une existence présente. Les âmes non seulement sont éternelles, mais se sentent vivre éternellement. Saint Paul et Saint-Simon vivent en Enfantin. « Je suis le descendant direct de saint Paul, c'est-à-dire que j'étais en lui, en germe, comme il est aujourd'hui résumé en moi. C'est par moi que Saint-Simon marche vers Dieu; car je suis en vérité, ce que Dieu a voulu que fût éternellement Saint-Simon le père des hommes. » Saint Paul, Saint-Simon, Enfantin, voilà trois incarnations connues de la même âme éternelle : les morts n'ont pas d'autre tombe que les vivants.

Mais il ne suffit pas que les manifestations passées aient conscience de vivre dans les manifestations actuelles, il faut encore que l'âme actuelle se sente vivre « en germe » dans

les manifestations futures, qu'elle sache, non pas seulement que sa pensée vivra dans la mémoire des hommes (ce qui n'implique pas que la pensée aurait conscience d'elle-même), mais qu'elle constituera le germe d'âmes nouvelles. Il faut, en un mot, pour nous rassurer sur notre destinée, que nous ayons conscience (1) de la *vie éternelle en Dieu.*

Nous avons une preuve actuelle de cette vie en Dieu qui est la meilleure garantie de la vie éternelle ; cette preuve, c'est la vie actuelle elle-même. « Ma vie religieuse consiste à vivre :

Pour vous et pour moi,
Par moi et par vous,
En moi comme en vous.

Vous êtes un aspect de ma vie, je suis un aspect de la vôtre. Si vous comprenez et pratiquez ainsi la vie présente, vous aurez l'intelligence et l'art de la vie passée et future selon notre foi. » Les vies individuelles sont en même temps collectives. L'ami qui est à vos côtés n'est pas tout l'être qu'on appelle son ami, ce n'est qu'un des aspects de son être, car une partie de cet être vit en nous. Cette union, cette pénétration dans le présent, *l'amour* en un mot, est la garantie de la vie future de l'âme en un autre. Puisque, actuellement, notre âme vit autant en autrui qu'en elle-même, l'âme peut se projeter dans le temps comme elle se projette dans l'espace. La vie universelle dans l'espace prouve la vie éternelle dans le temps. L'amour des vivants prouve leur survivance consciente dans les êtres futurs, il assure cette métempsycose perpétuelle dans le sein de Dieu (2).

Cette digression métaphysique n'est qu'un accident dans l'histoire de la doctrine. Mais l'importance attribuée à la

(1) « Saint-Simon, notre Père, ne nous as-tu pas senti avant que nous ne fussions. » (Page 27).

« Je sens en moi un monde qui va naître et un monde qui est venu s'unir à lui. » (Page 25).

(2) Cette lettre est de juin 1830. Elle fut publiée en 1834, chez Johanneau, et reproduite dans la *Science de l'Homme*, ouvrage d'Enfantin, qui parut en 1858. — Les idées qu'elle expose furent reprises et développées, modifiées aussi quelque peu dans la *Vie éternelle*.

Enfantin resta toujours attaché à cette doctrine de la survivance des âmes non dans un monde différent du nôtre, mais dans le nôtre sous de nouvelles formes vivantes. Il écrit à Napoléon III en lui dédiant la *Science de l'Homme* : « Sire, V. M. jouit du haut privilège de s'indentifier avec la vie d'un illustre mort. C'est l'explication et la cause de votre puissance. Vous sentez que vous continuez son œuvre; vous croyez que cette grande âme jouit du bien que vous faites et souffrirait du mal que vous pourriez commettre. Vous êtes inspiré de cette merveilleuse vie; vous avez foi qu'elle est

migration des âmes, et l'étude particulière qu'en firent les disciples, fut une légitimation transcendante du pouvoir d'Enfantin, la justification anticipée des actes les plus extravagants du Père. Le bon sens, dont la part était déjà restreinte, fut à peu près totalement banni des discussions et des actes. On y suppléa par l'inspiration et le délire. Délire de polytechniciens toutefois, non capricieux et bizarre, mais logique et rectiligne, et par là bien étrange. Tant que les déductions logiques en matière politique ou économique aboutissent à des erreurs, il n'y a là rien que de normal. La folie et l'ignorance sont si générales en ces matières, que les extravagances ou les pauvretés ont droit à être discutées tout comme les choses sensées ; quelque ridicules qu'elles soient, elles ne contiennent pas le moindre grain de comique. Mais la morale pratique, la conduite de chaque jour, nous touchent de plus près, et l'absurdité d'une conception morale apparaît beaucoup plus vite, parce qu'on voit tout de suite la distance qui la sépare de la vraie nature des choses, dont chacun se rend compte à chaque instant de sa vie. On avait discuté les Saint-Simoniens quand ils parlaient politique; quand ils parlèrent morale, on se mit à rire, et ils donnèrent la comédie jusqu'au jour où le gouvernement, qui ne comprenait pas la plaisanterie, arrêta les représentations.

Cependant, leurs prétentions en morale se déduisaient

toujours présente, qu'elle est, *en vous*, votre sauvegarde et votre guide, et que Dieu vous ordonne de vous efforcer de la rendre, *en vous*, plus grande encore qu'elle ne fut, *en celui*, dont vous cultivez l'héritage ».

Mais il paraît bien avoir cru, comme les anciens stoïciens, que cette survivance personnelle de l'âme était un privilège des hommes providentiels, des grands inspirés, des héros de l'histoire, comme saint Paul, Charlemagne, Napoléon, Saint-Simon, et lui-même. Pour le commun des hommes, leur âme ne survit que, à l'état diffus, dans la vie universelle; elle est vivante dans la « communion des êtres ». En somme, comme elle a toujours vécu et vivra toujours, le moment où elle a eu la forme individuelle n'est qu'un accident dans son histoire. La véritable vie est toujours en autrui; de la naissance à la mort, les moments où l'âme est vraiment et normalement vivante, ne sont-ils pas ceux où elle se sent elle-même, dissoute dans les autres, où elle communie à la vie universelle?

Cette doctrine de la vie éternelle et universelle est donc une justification transcendantale de la négation de l'individu et de la liberté individuelle, c'est-à-dire la base même de la doctrine. C'est aussi l'explication du progrès par les « hommes providentiels », et par l'humanité tout entière.

Mais le développement que prirent ces idées parmi les Saint-Simoniens est très postérieur à la lettre de Duveyrier. A ce moment, la doctrine de la vie éternelle « passée, présente et future » n'est qu'une justification du rôle d'Enfantin et une digression dans l'histoire de la doctrine.

Une métaphysique analogue est exposée dans *Terre et Ciel*, de Jean Reynaud (1854); mais Enfantin lui reprochait d'aimer les étoiles plus que la terre : « Mon *universalité*, disait-il, ne va pas jusqu'à me faire aimer Sirius autant que la terre, ni ses habitants autant que l'humanité, ni même ceux de la lune autant que Reynaud ». (*Science de l'Homme*, 153).

très logiquement de leurs précédentes expositions. De la distinction entre oisifs et travailleurs jusqu'à l'appel de la femme, tout était parfaitement lié. Ils avaient trouvé le secret de guérir « les plaies de la cité », il fallait guérir les « plaies de la famille ». Le procédé même ne différait que par le choix du Messie. L'Homme avait suffi à la première besogne; mais pour la seconde opération, l'on attendait une révélation de la Femme. « Il se prépare en morale quelque chose d'inattendu et d'inouï, nous attendons une *Femme Messie* (1). »

Mais le Père avait déjà fait des conjectures sur les paroles qu'elle prononcerait. Le Père, qui n'avait de père que Dieu, le Père « à la vie indéfinissable », Harmonie entre l'esprit et la chair, avait parlé sans attendre sa compagne. Loi vivante, successeur de Moïse et de Jésus, propriétaire de l'âme de saint Paul, il avait l'Autorité. « L'autorité ne s'enseigne et ne se discute point (2)» : elle est. Pour la rendre plus réelle, pour concentrer en lui l'amour des disciples, il n'avait pas dédaigné de recourir à une institution du culte passé : la confession, « élément indispensable de la foi que le Prêtre peut avoir en lui-même. Ce n'est que lorsqu'on a senti le cœur s'ouvrir pour soi et que l'on a, comme disaient les chrétiens, charge d'âmes, que l'on peut se dire prêtre (3) ». Les cœurs s'étaient ouverts; et, tout pénétrés d'amour, ils attendaient.

Chacun, sous l'inspiration du maître, demandait à l'Inconnu la réalisation des vœux de son cœur. Leurs visions n'étaient point tristes, mais joyeuses et belles. « Les jouissances matérielles ne sont plus un crime ni un larcin. Les fils de Dieu verront sans péché que les filles des hommes sont belles, et la terre aussi, belle et parée, sera la couche aux mille harmonies où se borneront les joies, les extases, les ravissements de l'humanité progressant dans sa chair comme dans son esprit (4). » La beauté, l'amour sont appelés à la direction des affaires humaines. Plus d'anathème sur l'égoïsme, sur le bonheur individuel. Tous seront appelés et tous seront élus. « Beaucoup ne professeront hautement notre foi qu'au

(1) *Globe*, 12 janvier 1832.
(2) XIV, 84. Enseignements d'Enfantin.
(3) XIV, 221. Enseignements d'Enfantin et *Globe*, 6 février 1832.
(4) *Globe*, 2 mars 1832.

moment où nous pourrons donner satisfaction à leurs intérêts, et, disons le mot, à leur égoïsme... l'abnégation n'est pas la seule vertu qui détermine à consacrer une vie à la réalisation des destinées humaines. » L'orgueil, l'ambition sont réhabilités. Ce sont des faces de Dieu. « Pour nous, la gloire rattache au monde autant que l'abnégation. L'orgueil n'est pas plus irréligieux que l'humilité (1). »

Heureux temps ! Les sept péchés capitaux seraient autant de vertus sociales et individuelles. N'en soyez point surpris. Oubliez pour un instant toutes vos habitudes de pensée et de conduite, et dites-vous bien : par la révélation de la Femme, la face du monde sera changée. « On verrait sur la terre ce qu'on n'a jamais vu. On verrait des hommes et des femmes unis par un amour sans exemple et sans nom, puisqu'il ne connaîtrait ni le refroidissement, ni la jalousie; des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais cesser d'être l'un à l'autre et dont l'amour serait au contraire comme un divin banquet augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives (2) ». La vie sera joie, danse, rire, amour : « la salle des fêtes sera devenue la maison du Seigneur... Le bal sera la sainte communion où, sous les yeux et la tendre inspiration du couple sacerdotal, la légèreté et la froide réserve viendront s'initier ensemble à la grâce innomée de l'amour nouveau (3). » Telle est la puissance des métaphores. Elles valaient un argument, car le Père avait dit : « Toute forme qui émeut le cœur de l'homme est réelle, est fondée ». « Le couple sacerdotal connaît tout le charme de la décence et de la pudeur, mais il connaît aussi la grâce de l'abandon et de la volupté (4). » Pour tout le monde, la conciliation serait difficile. Mais pour des Saint-Simoniens, non pas ! car « le couple aura une haute intelligence unie à la beauté (5) ». Alors, le lit nuptial « affranchi de la surveillance rigoureuse de l'époux, cesse d'être

(1) XVI, 85, 161. Enseignements d'Enfantin.

(2) *Globe*, 12 janvier 1832. L'article est de Duveyrier. L'expression fut toutefois trouvée un peu forte. Michel Chevalier eut l'occasion de s'en expliquer, en qualité de gérant du *Globe*, lors du procès : « il y a dans cet article dont, après tout, je fais grand cas, quelques expressions malheureuses qui sont de nature à donner le change sur la conception du Père ». (Procès, page 139). La phrase était devenue célèbre et valut à son auteur un an de prison.

(3) *Globe*, 12 mars 1832.

(4) XIV, 163. Enseignements d'Enfantin.

(5) XVII, 45. Enseignements d'Enfantin.

une prison pour l'épouse, une barrière hautaine entre les races si longtemps condamnées à l'hostilité, un rempart inviolable des droits de la naissance.... Le Prêtre, Père de la famille universelle, ne veut point dans la famille privée caresser et parer de prérogatives la transmission pure et inaltérée de son sang (1) ». Ce sont là des préjugés ridicules et surannés. D'en haut viendra le bon exemple. Le couple prêtre trace les devoirs nouveaux; il montre que l'esprit de famille des chrétiens, c'est l'égoïsme du ménage exclusif, c'est l'antipode du devoir envers l'humanité, c'est la négation de toute vue générale, de toute providence sociale universelle (2) ». Aussi, quelle joie pour le monde, quelle clarté sur la terre le jour où le Père et la Mère unis feront naître la famille nouvelle ! « Paraissez donc, Père spirituel de l'univers, Grégoire VII, et vous, Mathilde, princesse de Toscane, puissante inspiratrice du chef de la chrétienté ! Voici l'heure venue où votre amour pudique et mystérieux doit être couronné par un solennel hymen (3). »

Les Grégoire VII et les Mathilde, qui furent de grands chrétiens, seraient aujourd'hui les grands apostats de la morale chrétienne. Après Rabelais, Machiavel, Molière, Voltaire, Rousseau, lord Byron, prophètes avant-coureurs de la débâcle de l'Évangile, ils feraient faire à l'humanité le pas nécessaire dans la vie nouvelle. Mais Mathilde est absente. Grégoire VII-Enfantin, tout seul, a éclairé d'une lumière inattendue le problème à résoudre. Après les visions confuses des disciples, voici les vues du PÈRE. Un éclair de sa pensée, un rayon de son amour, ont fait luire aux yeux la synthèse définitive, l'union profonde de la politique et de la morale qui vont naître. Il a découvert la loi de conciliation universelle des choses et des hommes. Tous les antagonismes vont s'évanouir. Dans la cité, l'union de l'atelier scientifique et de l'atelier industriel, de la pensée et de l'acte, supprimera les meurtrières luttes du travail. C'est chose simple et claire, et déjà dite. Mais le Père a embrassé d'un égal amour, la cité, le monde et la famille. Dans la famille, il faut « associer » la constance et la mobilité. Il voit que dans le monde les deux

(1) *Globe* 19 mars 1832.
(2) *Globe*, 3 mars 1832.
(3) *Globe*, 12 mars 1832. (Article de Barrault).

grands adversaires à associer, c'est encore la pensée et l'acte. Ici, le vieux dualisme hostile de l'esprit et de la chair s'appelle *Orient* et *Occident*. Unir « la chair ardente qui foule la terre du Midi, l'Esprit qui s'élève dans les nuages du Nord », voilà la politique (1). Elle n'est qu'une des deux faces d'un problème unique dont la morale est l'autre face. La matière et l'esprit sont aux prises sur les flots bleus de la Méditerranée. Mais la paix se fera entre les nations, comme elle se fera dans le cœur de l'homme. Othello, symbole moral de l'Orient, « qui met sa gloire et son bonheur dans la constance », lutte contre don Juan, symbole moral de l'Occident. « qui trouve sa gloire et son bonheur dans une ardente mobilité. Othello est l'absolutiste de la morale, don Juan en est l'anarchiste (2) ». Il y aura place pour tous deux dans le monde. De même, la grande guerre des peuples d'orient contre l'occident et les représailles vont finir. L'union symbolique s'est faite en la personne de Rodrigues, le juif, et de Saint-Simon, le chrétien féodal. « Du jour, s'écriait O. Rodrigues, où le juif rencontra Saint-Simon et vit en lui un nouveau Père, la famille universelle avait été fondée... le chrétien féodal a donné le baiser de paternité au juif persécuté qui avait crucifié Jésus (3). »

Du coup, la politique du *Globe* se modifia; de belliqueuse, elle se fit pacifique. On reconnut que Casimir Perier avait eu raison d'empêcher une conflagration européenne. Dès le 1er janvier 1832, le *Globe* ajouta à son titre : *Appel aux femmes, Organisation pacifique des travailleurs*. Transon et Laurent furent très mécontents de cette attitude ultra-pacifique. Ils se souvenaient avoir combattu, peu de mois auparavant, la « maxime profondément irréligieuse de la paix à tout prix ». Ils demandèrent qu'on ôtât la direction du *Globe*

(1) XIV, 63. Enseignements d'Enfantin.

(2) *Globe*, 1er et 2 février 1832.

(3) *Globe*, 16 janvier 1832. — C'est dans la même séance de la salle Taitbout qu'Olinde annonça aux disciples qu'en sa qualité d'héritier de Saint-Simon, il venait de payer une dette de 1,300 francs laissée par le maître à son tailleur. Henri Heine, qui assista à cette scène, la raconte et la commente ainsi : « Peut-être désormais les nouvelles religions que Dieu daignera établir sur la terre, s'appuieront seulement sur la raison, ce qui sera beaucoup plus raisonnable. Ce qui est certain, c'est que l'établissement du Saint-Simonisme n'a pas produit un seul miracle, sinon qu'un ancien mémoire de tailleur que Saint-Simon avait laissé sur la terre fut payé dix ans après par ses disciples. Je vois encore l'excellent Père Olinde se dressant avec enthousiasme sur les planches de la salle Taitbout et montrant à la communauté étonnée le compte du tailleur acquitté. Et les épiciers de se regarder l'un l'autre bouche béante, et les tailleurs de commencer à croire ». (H. Heine, *De l'Allemagne*, I, 45).

à Michel, et qu'elle leur fût donnée. Enfantin refusa. Ils se retirèrent; on ne faisait pas droit à leur capacité (1).

La volte-face de Michel Chevalier fut complète : rappelant son enthousiasme précédent pour la guerre, il écrivait le 20 janvier : « Faire la guerre peut sembler très beau à des imaginations que l'éducation du collège a perverties ». Arrière les guerriers ! Place au Pacificateur ! « Il tendra la main à tous les peuples et leur assignera, suivant leur vocation, une place distincte, une œuvre distincte dans l'œuvre commune. » Pacifique intervention ! « que ce soit dorénavant le Dieu-le-veut des peuples ! (2) »

Il n'en fallait pas tant pour faire éclore une vaste conception politico-industrielle dans la tête de Michel Chevalier. Ce fut le *Système méditerranéen* (3). L'année précédente, les Saint-Simoniens conseillaient l'union avec l'Allemagne et l'Angleterre, et chargeaient la Russie de réveiller l'Orient à coups de canon. Mais voici que l'Orient, sortant de sa stupeur, renaissait; à la première politique devait en succéder une autre, plus haute, plus large. La valeur symbolique de l'Orient était apparue, il était une face de Dieu. On devait l'appeler à partager le trône du monde. La conception nouvelle était « la consécration politique de l'accord entre la matière et l'esprit : la Méditerranée sera le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident ». L'embrassement universel y est réglé avec une précision d'ingénieur. Les chemins de fer sont mis au service de la fraternité continentale. Ils en seront le lien matériel; les banques seront le lien spirituel, l'âme éparse. Le plan des voies ferrées est tracé. Dans chaque golfe méditerranéen aboutira un chemin de fer, résumé de tout un réseau. Paris

(1) Transon disait au Père : « Puisqu'il faut que chacun affirme et se pose, je vais aussi me poser et affirmer. La raison de ma puissance comme orateur, c'est que j'ai le don de sentir et d'exprimer ce qui convient à tous. D'où il résulte pour moi, c'est-à-dire la volonté de Dieu (puisque nul de nous n'est hors de lui) le besoin de m'inspirer du mouvement social et le droit de me mêler à l'action politique de la doctrine ». C'était fort justement raisonné; si le besoin est le signe de la capacité, tout besoin crée un droit. Comment alors résoudre un conflit entre deux besoins rivaux?

Une anecdote rapportée par Lambert dans son *Journal* montre bien la distance qui séparait déjà les demi-dissidents, comme Transon et Laurent, des fidèles. Quand Transon et Laurent vinrent demander la direction du *Globe* à Enfantin, d'Eichthal, qui se trouvait là, remarquant que ces derniers restaient couverts devant le Père, dit brusquement : « Père, je vous demanderai de dire quelque chose qui pourra abréger cette discussion et la rendre nette; je ne conçois pas que les choses puissent aller quand deux hommes, qui vous appellent Père, ont tous deux, dans votre chambre, devant vous, le chapeau sur la tête ». Transon, très vexé, sortit. (*Archives saint-sim.*).

(2) *Globe*, 5 et 17 février 1832.

(3) *Globe*, 5 et 12 février 1832.

sera relié au Havre, à Marseille, Nantes, Brest, Bordeaux, Bruxelles et l'Allemagne; Barcelone et Cadix au réseau français; l'unité italienne se fera par les chemins de fer; Venise renaîtra lorsqu'elle sera reliée à Gênes, à Hambourg, au Danube. Celui-ci par Ratisbonne, Vienne, Presbourg, Belgrade, deviendra la grande voie internationale. De Belgrade, une voie ira sur Sophia, Salonique, Andrinople et Constantinople; une autre vers Bukarest et Odessa. L'Allemagne du Nord sera reliée à Pétersbourg; celle-ci à Odessa par Kiel, et à Astrakan par Moscou. En Asie, on ira de Scutari à Bagdad et Bassorah; un embranchement cherchera Trébizonde, un autre Alep et le Caire. Les isthmes de Suez et de Panama seront percés. Les vaisseaux perfectionnés seront plus rapides, l'agriculture plus savante, plus rémunératrice. Au milieu d'une prospérité si grande, qui songera à faire la guerre?

Les frais seront médiocres. Les six mille myriamètres de voies ferrées coûteront 4 milliards et demi. Qu'on ajoute la même somme pour perfectionner la navigation, autant pour créer des banques, autant pour la création d'écoles et de musées, 18 milliards seront dépensés. C'est ce que l'Angleterre a emprunté en 60 ans pour faire la guerre. Les puissances européennes dépensent par an quinze cent millions pour l'entretien de leurs armées. Il n'y a donc là rien de chimérique, il n'y a qu'une utilisation normale des forces des savants, des artistes et des industriels.

Telle est la traduction matérielle de la conception morale du Père suprême.

## IV

L'installation d'Enfantin au pouvoir suprême eut pour la vie de la Famille des conséquences aussi graves que pour la doctrine elle-même. Quelques disciples avaient suivi Bazard et ses amis dans leur retraite, et avaient ouvertement rompu avec Enfantin, mais la majorité restait avec lui. Les Églises de province avaient accepté l'apostolat nouveau, s'étaient

ralliées à l'appel aux femmes. Toutefois, si on ne donnait encore aucun signe de lassitude, si l'on montrait même un enthousiasme toujours plus étonnant, chacun prévoyait qu'il était urgent de sortir du provisoire perpétuel, et de tenter quelque chose. « Presque tous les membres de la famille, en ce moment, ont l'arme au bras et se demandent : que faire ? (1) » disait le Père lui-même. Ils repoussaient bien loin l'idée de tenter une expérience partielle en un pays neuf, comme l'Amérique. « Ne serait-ce pas bien préluder à l'association universelle que d'aller fonder une association mesquine, chétive, misérable, et dont la trivialité ne sera pas au-dessous de la chose, une association de ménage et de pot-au-feu? (2). » La tendance de toutes les sectes est « de se considérer comme le centre du monde. » C'est une force quelque fois, souvent un ridicule.

En attendant, on ne savait comment s'y prendre pour régénérer le monde, ni par où commencer. Il fallait néanmoins être prêt à quelque grande chose, digne de Saint-Simon. Les fidèles serraient les rangs. Bruneau, pour n'être plus qu'apôtre, envoyait sa démission de capitaine d'état-major. Barrault et Lambert, « directeurs des travaux de l'ordre moral » dans le *Globe*, Michel, directeur politique, redoublaient d'activité. Un enfant prodigue, Henri Fournel, après une longue séparation, revenait au bercail : « C'est publiquement, dit-il, que j'ai renié votre paternité et protesté contre votre autorité. C'est publiquement aussi que je dois déclarer que je suis complètement à vous. Vous savez quelle est dans ma bouche la valeur de cette simple parole. »

Bazard se considérait toujours comme le véritable chef de la doctrine. Il supportait difficilement les témoignages d'affectueuse pitié que le *Globe* lui prodiguait. « Votre mission est accomplie », avait constaté Michel. « Vous êtes la constatation du désordre dans le mal, répliqua Bazard. Vous n'êtes pas Saint-Simonien », et il ajoutait que sa mission serait de tirer le nom de Saint-Simon du discrédit où l'avaient jeté les folies des trois derniers mois (3). Quelques jours après, Bazard se fâcha tout à fait. A l'occasion de la publication de

(1) XVI, 95. Enseignements d'Enfantin.
(2) V, 15. Le mot est de Barrault.
(3) *Globe*, 20 février, 29 février, 1er mars 1852.

la 2e édition du 2e volume de l'*Exposition de la doctrine*, il signifia par huissier qu'il en revendiquait la propriété exclusive, et interdisait toute nouvelle édition. « Dieu se retire de l'homme isolé ! » déclara avec douceur le *Globe*, qui plaignit l'égarement de Bazard en style apostolique. « Je vous prierai, répondit celui-ci, de vouloir bien mettre fin à vos élégies sur mon compte, à vos dolentes complaintes, en lettres capitales, sur les malheurs de l'homme isolé ».

Cependant, malgré les difficultés, un grand œuvre se préparait. Rodrigues avait pris possession, au moment du schisme, des fonctions de chef du culte. Ses projets étaient vastes. Pour agir et organiser quelque grande entreprise, l'argent était nécessaire. La société n'avait, jusque-là, vécu que de dons. Il fallait organiser les finances saint-simoniennes, créer un crédit régulier qui, en servant leurs projets, serait en même temps un modèle pour l'organisation financière de la société future : en un mot, comme il disait, « fonder la puissance morale de l'argent (1) ». Le 28 novembre 1831, les Saint-Simoniens se constituèrent en société en nom collectif, et le 1er décembre, des procurations furent faites par-devant notaire pour donner à Olinde la disposition des biens de tous les mandants. La société pouvait aussi contracter des engagements envers des tiers, au nom d'Olinde lui-même et de toutes les personnes dont il avait la procuration. Un emprunt fut décidé. Il y eut trois émissions, le 1er janvier 1832, le 12 et le 17 février. La première émission fut de 100 inscriptions de 50 francs de rentes perpétuelles. Chacune coûtait 250 francs. Les titres furent vendus pour la seconde 350 francs et pour la troisième 500 francs (2). La garantie offerte était l'engagement personnel des Saint-Simoniens et de Rodrigues et de leurs biens, et la publicité absolue de toutes

(1) C'était la réalisation d'une ancienne idée d'Enfantin. Il écrivait en 1830 : « Nous marchons vers l'emprunt saint-simonien. Dans peu de temps, nous trouverons bien étonnant que quelques-uns de nos enfants aient des capitaux assis sur une ferme, une maison ou sur le Grand-Livre de l'État. C'est sur notre Grand-Livre que chacun devra être porté pour les émoluments de sa fonction. Alors nous serons réellement constitués selon l'ordre saint-simonien ». *Globe*, 8 février 1832.

(2) Le *Nain mystérieux*, pamphlet déjà cité, caractérise ainsi l'emprunt saint-simonien non remboursable :

> On prend le capital des sommes qu'on reçoit
> Pour payer l'intérêt des sommes que l'on dit,
> Et successivement nous aurons pour recettes
> Des emprunts acquittant l'intérêt de nos dettes.

Voir le projet de substitution de l'emprunt à l'impôt par Enfantin (Note de la page 37).

les opérations financières, « sans laquelle, disait Rodrigues. je ne me regarderais pas comme remplissant les conditions de moralité indispensable à mes fonctions financières. » L'emprunt réussit. Beaucoup d'étrangers à la secte, sympathiques, ou curieux d'encourager la tentative, souscrivirent. Mais, au moment même où se faisait la troisième émission, Rodrigues se retira brusquement de la Famille. La cause de cette nouvelle et douloureuse rupture, c'était encore la femme, apparemment du moins. « Enfantin admet que la femme seule puisse s'expliquer sur la paternité de tel ou tel enfant. Il admet donc des cas de promiscuité religieuse. C'est un fait immoral. » Rodrigues avait mis bien du temps à s'en apercevoir. Enfantin annonça, le 19 février, le nouveau schisme aux Eglises : « Il ne m'a pas été donné à moi, Homme, à moi privé de l'inspiration religieuse de la Femme, de rallier à ma foi dans l'avenir ces deux puissants représentants de la moralité passée, le juif et le chrétien, Rodrigues et Bazard... Eh bien ! aujourd'hui la parole de votre Père se sent libre des entraves dans lesquelles si longtemps elle fut comprimée : ils m'ont quitté ! gloire à Dieu ! leur mission était accomplie, la mienne commence ». Et il renouvela son appel à la Femme. Michel ajouta : « le chrétien a protesté dans Bazard ; le juif dans Rodrigues. Nous restons avec Enfantin, vrais Saint-Simoniens ».

Toutefois les opérations financières engagées rendaient cette rupture plus difficile. Il fallut révoquer la procuration générale des Saint-Simoniens confiée à Rodrigues. Elle fut passée à Enfantin qui la délégua à Michel Chevalier, aidé d'Isaac Péreire (19 février). Mais Rodrigues, effrayé de sa responsabilité financière vis-à-vis des souscripteurs, se hâta de signifier par huissier à Enfantin qu'il réclamait des mesures propres à le libérer de ses engagements. On le désintéressa peu à peu, pas assez vite pourtant pour l'empêcher de faire poser les scellés, le 16 mars, à l'intérieur de la maison de la rue Monsigny, bien que sa libération fût en grande partie achevée (1). En même temps, il continuait à se proclamer chef de la religion saint-simonienne. Et comme tel, il signifia sur papier timbré qu'il s'opposait à la publication des ouvrages de Saint-Simon, qu'il avait achetés avec la succession du Maître.

(1) *Globe*, 29 février, 25 mars 1832.

Le *Globe* constata tristement que Rodrigues et Bazard donnaient un démenti à tous leurs enseignements sur la propriété et l'héritage, mais ne se fâcha pas. « Ce triste acharnement n'épuisera pas notre patience et ne portera même pas atteinte aux sentiments de reconnaissance que nous devons éprouver pour l'homme qui nous a transmis à tous la pensée de Saint-Simon, et qui, parmi nous, a fait, un moment, preuve de tant de puissance (1) ».

Olinde publia lui-même les œuvres de Saint-Simon, et sa préface fut un manifeste. Enfantin et Bazard n'étaient que des démolisseurs; ils n'avaient pas puisé à la source même du Révélateur. Ils avaient sans doute fait accepter l'autorité à des esprits fatigués et malades de scepticisme; ils en avaient fait des dévots, des fanatiques; des hommes religieux, jamais. D'Eichthal rappela dans le *Globe* (26 mars) qu'Olinde lui-même avait acclamé Enfantin, l'avait appelé l'homme le plus moral de son siècle, lorsque, se sentant chef, celui-ci s'était nommé lui-même : « Ce qu'a été Saint-Simon, Rodrigues l'a ignoré jusqu'au jour où Enfantin le lui a dit : il l'appelait, il y a six ans, un penseur original, aujourd'hui un révélateur : « Dites-nous, Rodrigues, qui donc vous a révélé le Révélateur? » D'Eichthal avait raison. Ceux qui avaient suivi Enfantin jusque-là pouvaient, à coup sûr, le quitter, mais non pas nier que lui seul avait interprété Saint-Simon de telle façon qu'on ne pouvait plus guère reconnaître le maître dans le disciple.

## V

Au cours de ces agitations internes qui menaçaient la secte dans son existence, le Gouvernement jugea à propos d'intervenir. Il s'aperçut un beau jour que les Saint-Simoniens violaient l'article 291 du Code pénal, qui interdisait les réunions de plus de vingt personnes. C'était plus que suffisant pour introduire une action contre eux et englober dans une sorte

(1) *Globe*, 17 mars 1832.

de procès monstre toute leur organisation. Dès le 28 novembre 1831, les poursuites étaient décidées. On ne fit rien toutefois jusqu'au 22 janvier 1832. Attendait-on quelque manifestation caractéristique, *provocation à la révolte, excitation à la haine et au mépris du gouvernement du Roi?* On ne sait. Quoi qu'il en soit, le 22 janvier à midi, le procureur du Roi Desmortiers et le juge d'instruction Zangiacomi se rendirent à la salle Taitbout, où étaient réunis les fidèles ordinaires. Barrault devait prêcher; on lui signifia que la prédication ne pouvait avoir lieu et que la réunion devait se dissoudre. Barrault fit part au public de cette nouvelle, et comme une certaine agitation se manifestait, il l'encouragea à rester calme : « Vous venez chercher ici une parole de paix, montrez-vous pacifiques ». La foule s'écoula dans le plus grand ordre. Barrault, suivi de tous les Saint-Simoniens présents, se rendit rue Monsigny, tandis que les agents de l'autorité apposaient les scellés.

Pendant ce temps, la rue Monsigny offrait un spectacle extraordinaire. Enfantin et Rodrigues se disposaient à partir pour présider la prédication de la salle Taitbout, quand un commissaire de police se présenta avec un détachement de gardes municipaux et les empêcha de sortir. Un instant après le blocus de la maison était complété par un piquet de grenadiers de la 8e légion de la garde nationale, une compagnie de voltigeurs du 52e de ligne, et un escadron de hussards. Vers deux heures et demie, arrivèrent MM. Desmortiers et Zangiacomi. Enfantin et Olinde étaient entourés de la Famille attentive et muette. Celle-ci se dispersa sur l'ordre qui lui en fut donné. Les Pères restèrent seuls avec M. Decourdemanche, avocat, protestant contre ce déploiement de forces, disant qu'ils étaient prêts à livrer toute leur vie à la publicité. On saisit leur correspondance et leur comptabilité, même tous les papiers de Michel Chevalier, sans indiquer aucun des chefs d'accusation. A 5 heures et demie, les gens de justice se retirèrent. L'instruction commença dès le lendemain par l'interrogatoire d'Olinde et du Père.

L'opinion publique leur était médiocrement sympathique Ce n'est pas que la bourgeoisie parisienne eût des idées très nettes à leur égard. On les croyait vaguement communistes,

poussant le pauvre à la guerre contre le riche. Henri Baud étonna fort un garde national en lui disant qu'il était le fils d'un homme très riche, et Alexis Petit qu'il était le fils unique d'une mère ayant 400,000 francs de rentes. Du moins la presse leur fut, en général, favorable. Le *Courrier Français*, le *Temps*, le *National* protestèrent hautement, ainsi que la *Tribune*, l'*Opinion*, le *Mouvement*. Le seul journal franchement hostile fut le *Constitutionnel*. Au contraire, au premier bruit de poursuites que cette officieuse gazette avait fait courir, le *Temps* avait appelé les Saint-Simoniens « des hommes auxquels, quelle que soit l'opinion que l'on professe, on ne peut, si l'on a quelque conviction, refuser une haute capacité, une droiture peu commune, et surtout des vues généreuses » (4 janvier). Après la manifestation de la police, le *National* écrivait : « Visionnaires ou non, MM. Enfantin et Rodrigues sont avant tout des hommes probes ». Tandis que les *Débats* se tenaient sur la réserve, le *Figaro*, qui avait eu avec le *Globe* de violentes polémiques, prenait franchement parti pour eux : « On persécute les Saint-Simoniens, ils deviennent respectables, et certes nous ne voyons plus de ridicule où il y a oppression. Nous n'avons pas de raillerie contre les brutalités d'un ministère public. Nous avons vu de la grandeur dans le visage pâle, la voix émue de M. Barrault, prononçant des paroles calmes et nobles (1). » L'attitude des Saint-Simoniens avait aussi frappé le public. Le Père conserva un sang-froid parfait. Quand il vit les troupes qui fermaient les issues de la rue Monsigny, il se retourna vers Rodrigues pour lui dire : « Mon cher Rodrigues, quand vos industriels reluiront et marcheront ainsi ! »

On ne savait encore au juste les chefs d'accusation portés contre eux, car l'article 291 n'était qu'un prétexte. Les enseignements publics de la religion saint-simonienne avaient commencé en 1828, rue Taranne, ils s'étaient continués en 1829, rue Dauphine. Depuis avril 1830, les prédications publiques avaient eu lieu sans interruption. Cette longue tolérance équivalait à une autorisation. Eux-mêmes, d'ailleurs,

(1) Même langage dans la *Tribune* d'Armand Marrast. Charles Garbé écrit : « J'avais publiquement annoncé l'intention de faire paraître une réfutation des doctrines saint-simoniennes. Aujourd'hui que la troupe de ligne et la garde municipale s'en chargent je pense qu'il y aurait lâcheté de ma part à me faire leur auxiliaire et je vous prie d'annoncer que ma brochure ne paraîtra pas ».
La presse de province protesta également. Voir le *Globe* du 31 janvier 1832.

prétendaient que l'article 291 n'avait pas abrogé la loi du 7 vendémiaire an IV (27 septembre 1795) sur les cultes (1). Cette loi oblige simplement à une déclaration devant l'administrateur municipal sur le lieu du culte choisi. Cette déclaration avait été faite au préfet de police, et des cartes d'entrée avaient été données à ses agents. Les rapports de police avaient établi le caractère pacifique des prédicateurs. Une seule fois, à la fin de mars 1831, la salle Grenelle avait été fermée par ordre du préfet Vivien, parce que des scènes tumultueuses s'y produisaient.

Cette vive attaque contre la secte n'était en réalité que le commencement d'une longue instruction qui dura six mois et qui, dans la pensée du Gouvernement, devait aboutir à rendre odieux et ridicules les Saint-Simoniens. Quelques journaux, le *Constitutionnel*, le *Sténographe*, parlaient déjà d'escroquerie, de captation...

Ce procès venait à son heure. L'attention du public était un peu lasse, et les Saint-Simoniens n'avaient plus assez de ressources pour entreprendre quelque bruyante manifestation. Ils se débattaient, depuis le schisme de Bazard, contre des difficultés d'argent. Il fallait diminuer les dépenses de propagande. Le 22 mars, Michel Chevalier, exposant la situation au Père, les trois procès engagés avec Bazard, Rodrigues et le Gouvernement, avouait que 150,000 francs étaient nécessaires pour acquitter les engagements pris jusqu'au 1er mai.

Le *Globe* coûtait cher ; et un nouveau journal était distribué gratuitement tous les dimanches dans les quartiers populeux, chez les marchands de vin, dans les théâtres et les jardins publics. C'étaient *les Feuilles populaires*. Elles parurent jusqu'en juin.

Le *Globe* n'alla pas si loin. Le 19 avril, il annonça qu'il allait cesser de paraître, faute d'argent. La mère d'Alexis Petit offrait pourtant encore de supporter les frais. On employa son argent à payer quelques dettes. Le 20 avril parut le dernier numéro (2).

Cette date devait, grâce à Enfantin, prendre une haute valeur symbolique. Il importait d'édifier immédiatement

(1) *Globe*, 26 janvier 1832.
(2) Le même jour mourut la mère d'Enfantin. Rodrigues, Transon écrivirent au Père des lettres affectueuses. Holstein partit pour Genève pour consoler M. Enfantin père. Voir au début du chapitre suivant le récit de l'enterrement.

le public qui aurait pu tout simplement croire que les Saint-Simoniens cessaient leur propagande active parce que les ressources leur manquaient et qu'ils n'avaient pas trouvé dans l'opinion l'appui cherché. Le dernier numéro du *Globe* contint les adieux des chefs de la doctrine au public. Ils furent ensuite réunis en une brochure appelée *La Prophétie.*

« Une phase de ma vie est aujourd'hui accomplie, disait le Père; j'ai parlé, je veux agir. Mais j'ai besoin pendant quelque temps de repos et de silence; je prends quarante de mes fils avec moi; je confie à mes autres enfants le soin de continuer notre œuvre dans le monde et je me retire... »

Barrault, en un langage imagé, célébrait cette retraite momentanée du Père, comme l'aurore même du salut du monde :

> « Saint-Simon conçut une doctrine,
> Notre Père révèle une religion,
> Saint-Simon instruisit ses disciples,
> Notre Père engendre une famille,
> Saint-Simon fut le maître,
> Enfantin est le Père.

« Et afin de marquer par un acte magnifique son avènement à ce rang unique de Messie de Dieu, et de roi des nations dans lequel ses fils l'exaltent aujourd'hui et la terre l'exaltera un jour;

« Cet héritage de Saint-Simon qu'il reçut de Rodrigues, aujourd'hui qu'il l'a lui-même agrandi, fécondé et doté de sa révélation, il le donne à tous et tous vont se le partager.

« Il le donne, et il prépare, par un progrès nouveau, son intronisation; car le monde voit son Christ et ne le connaît pas encore; et c'est pourquoi il se retire avec ses apôtres du milieu de vous.

« Telle est la vérité. »

Barrault défendait la Famille contre tous ceux qui auraient pu prétendre que l'enthousiasme baissait, que des signes de lassitude apparaissaient.

« Ne répétez donc pas, avec une joie dédaigneuse ou une douloureuse pitié : Le voilà ce vaisseau qui s'élançait hardiment à la découverte d'un nouveau monde... le voilà aujourd'hui sans cordages, sans mâts, presque désert, muet, seul et s'enfonçant dans un horizon morne et brumeux.

Je vous le prédis : reppelé par vous-mêmes un jour il reparaîtra déployant aux vents propices ses voiles blanchissantes, pavoisé de toutes les couleurs, retentissant de mille cris de joie et de gloire, volant sur les vagues écumantes, laissant derrière lui un sillon lumineux... Tel il reparaîtra, car il porte avec lui le Messie de Dieu et le roi des nations. Telle est la vérité. »

Michel avait une façon de dire la vérité, moins brûlante et plus exacte. Il résumait clairement la phase politique de leur histoire, et disait quels germes ils avaient semés. « Lorsque nous nous serons tus, la fantasmagorie parlementaire disparaîtra des discussions politiques, la question de la réorganisation sociale en vue du travail deviendra question capitale. La plupart des journaux se mettront à débattre le compte des oisifs et des travailleurs. Il y aura certainement, de la part de quelques écrivains, un débordement de radicalisme assez large pour faire tressaillir la propriété. » Et prévoyant à combien de folies vaines et dangereuses pouvait donner naissance la doctrine, il ajoutait: « A ceux qui seraient tentés de nous imputer à crime toutes les déclamations anarchiques auxquelles pourront être mêlés les mots d'oisif et de travailleur, nous répondrons d'avance qu'en unissant leurs efforts aux nôtres, ils auraient pu, ils pourraient encore prévenir toute dangereuse interprétation de nos principes d'association et de travail. »

Bien plus que le lyrisme de Barrault, ces paroles fermes et claires méritaient d'être appelées « La Prophétie ». (1)

(1) Le *Globe* avait duré du 11 novembre 1830 au 20 avril 1832, soit dix-sept mois et neuf jours. En novembre 1830, il avait environ 1,300 abonnés; il en fallait à peu près 2,500 pour couvrir les frais, et il en perdait tous les jours; le chiffre tomba à 500, quand le titre saint-simonien eut été adopté; on tirait pourtant à 2,500. Dès le 4 septembre 1831, le journal fut distribué gratuitement à ceux qui en faisaient la demande motivée. En janvier 1832, il tirait à 4,200.

## CHAPITRE QUATRIÈME

## MÉNILMONTANT

I. Enterrement de la mère d'Enfantin. La retraite à Ménilmontant. La maison. Abolition de la domesticité. Distribution des attributions. Ménilmontant est une école professionnelle d'apostolat. — La vie à Ménilmontant : la prise d'habits. — Premières désertions. — Ouverture des travaux du temple. Arrivée du commissaire de police. Mort de Bazard.

II. Le Procès. Les charges relevées. — Départ du Père et des apôtres pour la cour d'assises. — Les incidents d'audience. — Le réquisitoire. — Discours de Rodrigues, de Michel, de Lambert, de Duveyrier, de Barrault. Parole du Père; le regard du Père. — Le verdict. Opinion des journaux. La Caricature et les Saint-Simoniens.

III. La vie intellectuelle à Ménilmontant. — Les symboles. Le *Livre nouveau*, Catéchisme et Genèse.

IV. Lassitude des apôtres; les dettes; l'obligation du célibat. Premier élargissement. Le Père attend toujours la Mère. Procès en police correctionnelle. Nouveaux départs : les *Voltigeurs*. Tristesse du Père. Michel et le Père entrent à Sainte-Pélagie. Abdication du Père. Le collier saint-simonien. — Second procès en cour d'assises. — Rupture des relations entre Michel et le Père.

### I

La retraite à Ménilmontant commença immédiatement après une cérémonie qui fut pour les Saint-Simoniens une nouvelle occasion de montrer leur étroite union, et de manifester leur foi en grande solennité. La mère d'Enfantin était morte le 20 avril; l'enterrement se fit le 22, avec une pompe

très étudiée. Le Père suprême ne pouvait pas perdre cette occasion d'officier avec l'emphase sincère qu'il mettait à ses moindres actes. La douleur du chef de l'humanité, atteint dans ses plus vives affections, eût paru banale en restant discrète : à toute date importante de l'histoire du Nouveau Christianisme, il faut une couleur originale, une valeur symbolique. L'ordre fut admirablement réglé et, à la suite du Père, sur trois rangs défilèrent, tête nue, les fidèles et les amis. Ils étaient plusieurs centaines. Tout ce monde revint à Ménilmontant avec le Père et ceux des apôtres qui devaient y rester. Là, le Père prononça une courte allocution, donna rendez-vous à tous, présents ou absents, pour le 1er juin, puis termina en « conviant à venir l'embrasser, tous ceux qui depuis un an avaient perdu une femme qu'ils aimaient et dont ils étaient aimés ». L'émotion fut très vive. Cavel, Mollard et six ou sept autres vinrent en pleurant l'embrasser ; il y eut même, parmi ceux-là, l'avocat Decourdemanche qui, pourtant, n'était point Saint-Simonien.

« Cette journée a été pour nous une révélation », écrivait Duveyrier (1) à Bouffard. Le Père, une fois de plus, avait paru d'une sublime bonté. L'inspiration qui l'avait poussé à cette communion de douleur avec ses fils était une nouvelle affirmation de sa puissance et de son amour infinis.

Tout le monde se retira, à l'exception des quarante apôtres, qui devaient habiter avec lui, ainsi qu'il l'avait annoncé dans la maison de Ménilmontant.

C'était une vaste bâtisse, haute et bien construite. On peut la voir encore à peu près intacte, au moins pour l'aspect extérieur, au numéro 145 de la rue de Ménilmontant, presque au sommet de la colline. De ce point, la vue s'étend au loin, par-dessus les toits, sur Paris et le bois de Vincennes. Elle se trouvait alors assez loin de la barrière de Paris, au milieu des jardins et des cultures. Une grosse porte de bois (aujourd'hui remplacée par un portail en fer) donnait accès sur une cour, fermée en face et à gauche par deux corps de bâtiment, et bordée à droite par une allée de tilleuls dont quelques-uns ont subsisté (2). Cette allée était longue de plus de cent mètres ;

(1) Lettre du 24 avril 1832 (Archives saint-sim.).

(2) Ceci était exact en 1896 et ne l'est plus tout à fait aujourd'hui. Un immeuble masque la maison du côté de la rue, portail et arbres ont disparu.

elle limitait, derrière la maison, un très grand et très beau jardin qui couvrait la superficie aujourd'hui comprise entre la rue Pixérécourt et la rue de la Dhuys. Le passage actuel, dit des Saint-Simoniens, occupe à peu près la partie qui en était le centre. Le jardin avait de beaux et vieux arbres, des bosquets de lilas et, au milieu, une grande pelouse. C'était sans doute une charmante habitation que cette propriété de Ménilmontant. La maison pouvait facilement recevoir les quarante apôtres. Il y avait de nombreuses chambres aux étages; au rez-de-chaussée, une grande salle à manger, et une pièce assez large dont on fit la bibliothèque. Une quinzaine de jours se passèrent en aménagements : on agrandit la cuisine, on installa une grande table en fer à cheval dans la salle à manger. Dix-sept lits et vingt-trois hamacs furent dressés. Rigaud, avec une équipe d'apôtres, mena à bien toute cette besogne.

Bien qu'ils eussent déjà, sans embarras, donné, dans la « *Prophétie* », les raisons de leur retraite à Ménilmontant, il n'est pas très sûr qu'ils sussent exactement ce qu'ils allaient y faire. Peut-être ne donnaient-ils pas la meilleure raison. La nécessité de « faire quelque chose » les pressait, et le temps manquait pour délibérer sagement. Ils avaient dit au monde tout ce qu'ils avaient à lui dire, sous toutes les formes, des plus sensées et raisonnables, jusqu'aux plus obscures et bizarres. Le monde les avait curieusement regardés, sans les suivre. Ils comptaient beaucoup d'amis qui, tout en plaignant leur folie, admiraient leurs talents, mais le nombre des disciples diminuait. La disparition du *Globe*, la fermeture de la salle Taitbout leur ôtaient leur chaire et leur tribune. Il fallait choisir : végéter rue Monsigny avec le peu d'argent qui restait en attendant quelque secours providentiel, ou se disperser tout de suite. Voilà où ils en étaient réduits après deux années de propagande. Ils avaient dédaigné de former un parti politique, s'entêtant à se croire fondateurs de religion. Ils n'avaient pas tenté un essai modeste, une œuvre utile, prétendant transformer le monde en toutes ses parties à la fois; ainsi, voulant être tout, ils n'étaient pas arrivés à être quelque chose. Ils ne pouvaient se résigner à disparaître sans avoir rien fondé, en laissant à peine le souvenir de leurs bizarreries. Sans doute, les idées qu'ils avaient répandues, il

n'y avait aucune présomption à penser qu'elles faisaient leur chemin. Mais la doctrine était devenue chose secondaire en ces derniers temps : ce qui leur tenait au cœur, c'était la hiérarchie, l'apostolat, le fauteuil vide où devait s'asseoir la Femme-Messie; c'était surtout le Père, loi vivante et nouveau Christ. Leur folie leur était plus chère que leur sagesse. Prisonniers de leur rêve, ils étaient condamnés à vivre ou à périr avec lui.

C'est pour ne pas périr, ou au moins pour se donner des délais, que le Père imagina Ménilmontant. Dernière ressource, suprême tentative! On avait vécu dans le monde, on s'était intimement mêlé à lui; aujourd'hui on allait brusquement le quitter. Le monde en souffrirait sans doute. Ce traitement serait plus efficace que le premier. Et puis l'essentiel n'était-il pas d'attendre la Femme (1)? Le Père et les enfants se prépareraient à la vie nouvelle, dans le recueillement et le travail.

Depuis longtemps, Enfantin songeait à abolir la domesticité dans la Famille. « Notre hiérarchie, disait-il dans une prédication du 21 décembre 1831, a la peau blanche et les mains délicates; notre hiérarchie ne nous empêche pas d'avoir des domestiques; nous qui prêchons l'association universelle, notre hiérarchie sent le maître encore. » A Ménilmontant, il n'y aurait plus de domestiques; la vie commune en serait plus unie, les âmes se pénétreraient mieux; les apôtres y deviendraient « de bons coucheurs, de bons enfants rompus à une vie commune bien à jour »; ils se connaîtraient « du bout des cheveux à la plante des pieds ». Il fallait « de ces caractères qui vivent partout, de tout, avec tous ». Car il s'agissait, non pas de faire « une fabrique ou un chemin à grandes ornières, ou de fonder un phalanstère », mais de discipliner le corps et l'esprit par une gymnastique physique et morale. « Il faut, disait encore le Père, que nous sortions de cette retraite, noyau compact et imbrisable; il faut que nous prenions des habitudes qui nous soient propres et nous caractérisent, aussi bien qu'un prêtre et un militaire se distinguent, même en habit bourgeois..., il faut que nous sortions de notre coquille monsignienne..., il faut faire notre corps au travail et à l'exercice, nos voix aux chants, nos

(1) « Dès à présent, tous nos actes seront conçus sous cette inspiration presque exclusive : que diront les femmes? comment nous faire connaître d'elles? » VII, 19.

oreilles à l'harmonie, nourrir notre esprit de la connaissanec du monde, parler musique et astronomie, architecture et géographie, poésie et géologie (1). »

Admirable conception! Former quarante athlètes résolus pour la conquête du monde! C'est un métier que celui d'apôtre; ne peut-on pas l'apprendre? Les pauvres pêcheurs de Galilée qui conquirent le monde romain n'avaient pourtant pas passé par une école spéciale. Mais leurs émules croyaient avec une invincible naïveté à l'efficacité d'un effort dont l'étrangeté faisait la beauté, et dont la beauté garantissait le succès. « Trop de délibération, trop d'humanité dans cette affaire », aurait pu dire quelque incrédule clairvoyant. Mais il n'y avait plus place en eux pour le plus petit grain de scepticisme. Ils ne doutaient point du résultat. Ils se mirent courageusement à la besogne. La vie fut réglée comme au couvent, et chacun eut ses attributions. On se levait à cinq heures, on déjeunait à sept, on dinaît à une heure, on soupait à sept heures, et à dix heures on allait se coucher.

La répartition du service domestique se fit sans délais. Le docteur *Léon Simon* fut chef de cuisine ; avec lui, deux aides : *Paul Rochette*, ancien répétiteur de lycée, et *Charles Duveyrier*. Un autre était éplucheur de légumes et joignait à cette fonction celle de ranger la vaisselle et de mettre le couvert : c'était *Terson*. *Edmond Talabot*, *Gustave d'Eichthal*, *Lambert*, *Moïse Retouret*, lavaient la vaisselle.

*Alexis Petit* fut chargé du nettoyage des chaudières et de l'enlèvement des ordures; la police générale et la lingerie étaient confiées à *Bruneau*.

*Barrault*, *Auguste Chevalier*, *Duguet*, ciraient les bottes; le docteur *Rigaud*, *Holstein*, *Michel Chevalier*, frottaient le parquet et servaient à table.

La buanderie revint à *Desloges*, qui avait, pour couler la lessive, porter et laver le linge, l'aide de *Franconie* et *Broët*.

Le Père suprême, aidé de *Fournel* et de *Charles Béranger*,

(1) VII, 22, 23. Enfantin à Capella. — Capella, comme Paulin Talabot, regrettait la tournure que prenaient les choses; il aurait préféré une grande entreprise industrielle. Le Père n'était pas encore de cet avis.

dirigeait les travaux du jardin, et avec eux, *Raymond Bonheur*, *Rogé*, *Justus*, *Machereau* (1).

Les apôtres ne devaient point quitter la maison. Les relations avec le dehors furent assurées par Michel et Bouffard. Michel allait rue Monsigny dans la journée, s'occupait de la correspondance avec les disciples éloignés, principalement avec l'Église du Midi, mais couchait à Ménilmontant. Bouffard restait libre. Il avait été chargé de la direction des intérêts financiers de la Famille. Ce n'était point une sinécure : « J'ai accepté, écrivait-il, cette fonction avec d'autant plus de plaisir, que je sentais vivement le besoin d'introduire de l'ordre dans cette partie de notre administration et que je me charge de l'y faire régner avant peu (2) ». Il se vantait. La besogne n'était pas facile; on s'en aperçut bientôt.

Les premiers jours, les disciples qui, scrupuleusement, s'observaient, se tâtaient, pour noter les progrès accomplis, avaient la joie d'envoyer aux Églises (3) la bonne nouvelle. L'efficacité du traitement était incontestable. « Tu ne sauras croire quel changement subit et énorme a occasionné dans toute la manière d'être, cette abolition de la domesticité, remplacée par l'institution du service personnel rendu par les fils à leurs Pères. Ce fait si remarquable, tout en resserrant les liens qui nous unissent, donne à notre vie un caractère de haute moralité religieuse qu'elle ne pouvait avoir jusqu'ici (4) ». Michel Chevalier voyait toutes les vies se mêler

(1) Je donne cette répartition des attributions d'après une gravure coloriée qui se trouve dans le carton 2,140 *bis* du Fonds Enfantin (bibl. de l'Arsenal). Ce n'est point une caricature; toutefois, il ne faut pas attacher trop d'importance à cette répartition; il y eut sans doute de fréquents changements. On peut d'ailleurs remarquer que le nombre des apôtres occupés n'est que de vingt-cinq. Les quinze autres travaillaient aussi, sans doute. Le nombre de quarante ne fut pas absolument fixe, ainsi que nous le verrons.

Voici outre les vingt-cinq noms cités, ceux des quinze autres qui habitèrent Ménilmontant dès les premières semaines :

*Hoart, Ollivier, Bergier, Mercier, Pennekère, Félix Tourneux, Félicien David, Toché, Massol, Desessarts, Urbain, Cayol, Rousseau, Ribes, Stéphane Flachat.*

(2) Bouffard à Hoart, 25 avril 1832. (*Archives saint-sim.*). (Hoart était alors à Toulouse, mais il allait bientôt revenir à Ménilmontant).

(3) Un membre de l'Église du Midi, Arnaud, de Bédarieux (Hérault), était désolé de ne pas habiter Ménilmontant, et se consolait en faisant de la propagande à Bédarieux : « C'est à vos côtés que je voulais travailler à l'œuvre que j'aime et me voilà retiré du monde... Je sème la parole que j'ai reçue de vous. Elle germera. Tout Bédarieux me connaît. » Arnaud au Père. (*Archives saint-sim.*).

(4) Bouffard à Hoart, 7 mai 1832. (*Archiv. saint-sim.*). Dans une autre lettre du 8 mai, Bouffard annonça la publication d'un journal saint-simonien en langue espagnole, « destiné en partie à l'Espagne, mais surtout à l'Amérique du sud où nous serons mieux compris. Celui qui se charge de la publication est un Espagnol partageant entièrement toutes nos idées... Il commencera par développer dans son journal

les unes aux autres : « les fibres se frottent à nu, les caractères se dégagent, les cœurs se mettent en perce et s'épanchent; le cœur est le principal agent de cette vie nouvelle. Or, cela veut dire : que la hiérarchie d'amour se fonde au lieu d'une hiérarchie de raison; que la religion vient; que l'art nouveau se constitue. Or, ce sont les plus puissants moyens de propagation ». Donc, la recette est bonne, tout se passe comme il a été prévu. Rien ne vaut un entraînement méthodique et raisonné. Le physique aussi est en bonne voie : la hiérarchie avait la peau trop blanche; à Ménilmontant, la peau se brunit; les mains deviennent calleuses. Aussi, « quand le prolétaire les pressera, il sentira que ce sont des mains calleuses; nous nous inoculons la nature prolétaire (1) ».

Ils ne doutaient pas que leur vie nouvelle, « quand ils l'offriraient en spectacle au monde serait pour lui une prédication vivante et bien autrement puissante pour l'attirer à eux que les prédications parlées et écrites (2) ». Ils sentaient grandir en eux on ne sait quoi de surhumain. Leurs moindres actes prenaient une valeur universelle. Ils n'étaient pas loin de croire qu'ils instituaient les sacrements de l'avenir; ils s'exerçaient à la gravité pour imiter le Père au visage calme; ayant laissé pousser leur barbe, ils constataient la « majesté » qu'elle leur conférait. Les bourgeois et leur roi Louis-Philippe trouvaient cela de mauvais goût : qu'importe! Les apôtres avaient d'encourageants exemples. « Le Jupiter Olympien en avait une belle. Le Moïse de Michel-Ange en avait une immense. La force antique n'est jamais représentée imberbe. Jésus, Jésus lui-même en avait une... (3) »

Ménilmontant était donc, en même temps qu'un lieu de retraite, de recueillement, une école professionnelle d'apostolat. L'absence de la Femme, qui avait suspendu l'élaboration de la nouvelle morale, imposait l'obligation du célibat. Les bourgeois qui n'avaient « ni la force d'observer l'ancienne

nos idées économiques, politiques, sans même prononcer le nom de Saint-Simon, afin de préparer insensiblement les esprits à l'entière émission de nos idées religieuses et morales. Le journal paraîtra trois fois par mois.» (Je n'ai trouvé aucune trace ni de l'Espagnol ni du journal.)

(1) VII, 35, 38.

(2) Bouffard à Hoart, 7 mai 1832 (déjà cité).

(3) XXVIII, 6. Enfantin à Thérèse Nugues.

loi, ni le courage de la braver » et qui cependant s'étaient jetés en travers de leur route « avec tout le bagage de leurs prudes maximes et de leurs scrupules affectés », verraient qu'un Saint-Simonien, malgré sa conviction que la loi avait fait son temps, avait la force nècessaire pour lui rigoureusement obéir. Il avait donc été décidé que, pour mieux protester contre l'ancienne loi du mariage chrétien ou civil, on observerait un célibat provisoire, mais scrupuleux. Cette obligation avait nécessité de douloureuses séparations, courageusement supportées. Henri Fournel et sa femme Cécile s'aimaient tendrement. Elle s'était associée à toute la vie intellectuelle et sentimentale de son mari. Celui-ci dut la quitter pour habiter Ménilmontant. La douleur de Cécile était d'autant plus vive qu'elle ne « sentait pas l'œuvre qu'ils pensaient accomplir (1) ». Mais elle se résignait de fort touchante façon, en songeant qu'elle ne perdait pas du moins la douce fraternité qui l'unissait à son mari; leurs cœurs n'étaient-ils pas unis « dans une même pensée, un même désir, l'affranchissement de tout ce qui souffre sur la terre? (2) ».

Enfantin qui, dans sa jeunesse, n'avait pas aussi strictement observé la « loi du célibat », présenta à l'adoption de la famille, le 3 juin, un fils illégitime, le jeune Arthur, qui habitait Saint-Cloud avec sa mère, Mme Adèle M... C'était le prélude d'une prochaine cérémonie qu'il préparait. En donnant son fils à la Famille, il sublimait sa vie, il achevait de la détacher d'intérêts mesquins. Le 2 juin, il avait fait la déclaration suivante : « Nous nous aimons trop; nous ne nous respectons pas assez; la mâle gravité ne nous est point venue; une patience inébranlable, une résolution immuable et sévère ne se lisent pas sur votre visage..... Mes enfants, je veux pendant ces trois jours, vous préparer, en moi, à revêtir l'habit d'apôtre..... Je me retire du milieu de vous, pour être digne de vous admettre mercredi dans la vie nouvelle (3) ».

(1) « Je ne puis vivre ainsi, écrivait Cécile à Aglaé, la doctrine me fait du mal; elle a changé mon mari; elle rend notre intérieur insupportable; il faut que je m'en aille pour mourir tranquillement dans quelque coin. » (*Archives saint-sim.*).

(2) VII, 64. Elle ajoutait, quelques jours avant la *prise d'habits* : « Mercredi, mon Henri, je te verrai prendre l'habit d'apôtre, et je te donnerai le baiser de sœur qu'il réclame. Je tâcherai de rassembler toutes mes forces pour t'entendre me renoncer comme épouse et ton Amélie comme enfant. Reçois le tendre adieu de celle qui ne pourra bientôt plus se dire : ta Cécile. » (*Archives saint-sim.*).

(3) VII, 75.



Photo Roser

Cliché Hartmann

LA PORTE DE LA MAISON DE MÉNILMONTANT.

Après s'être, pendant trois jours, replié sur lui-même, le Père fut prêt, le 6 juin, à présider la cérémonie de la *prise d'habits*. Talabot avait tout préparé, c'est-à-dire fait balayer, frotter les parquets, blanchir les pantalons du costume, aménager le vestiaire. A 1 heure et demie, la Famille était réunie en cercle devant la maison; autour d'elle les directeurs des centres de quartier; puis, un deuxième cercle formé par des membres de la Famille extérieure; puis les assistants. Ceux-ci étaient peu nombreux, car la veille avaient eu lieu les funérailles du général Lamarque (1), et la bataille avait retenu à Paris beaucoup de leurs amis. On entendait la fusillade et le canon de Saint-Merry. Un orage mêlait à une pluie violente les rayons d'un brûlant soleil.

A deux heures, le Père s'avance, précédé et suivi de deux disciples; à côté de lui sont Michel, d'Eichthal et Holstein; il va lentement, la tête nue. On chante un chant nouveau: le *Salut au Père*, écrit par Vinçard et mis en musique par Félicien David. « Barrault, que s'est-il passé pendant mon absence? » demande-t-il. Et Barrault d'expliquer qu'on a travaillé et médité. Mais le Père se hâte de revêtir ce costume signe de paix et d'affranchissement : Paris l'appelle avec sa voix de mort. Désormais, en lui, comme en ses fils, la vie apostolique subsistera seule. Aucun de ceux qui prendront l'habit ne signera plus un acte. Pour lui, il a donné à Bouffard le droit de disposer de tout ce qu'il possède. Aglaé Saint-Hilaire se chargera de son fils. « Ma vie ancienne, dit-il, est finie. L'habit efface la hiérarchie ancienne et consacre une égalité nouvelle; plus tard le peuple vous voyant à l'œuvre y mettra des galons. »

« Le pantalon était blanc, le gilet rouge et la tunique d'un bleu violet. Le blanc est la couleur de l'amour, le rouge celle du travail, le bleu violet celle de la foi. Le costume signifiait donc que le Saint-Simonisme s'appuyait sur l'amour, fortifiait son cœur par le travail et était enveloppé par la foi.

(1) La Famille ne pouvait pas laisser sans commentaires un tel événement. Un manifeste, rédigé par Ch. Lemonnier, intitulé *les Saint-Simoniens!!!...* fut affiché à Paris le 7 juin. C'était, à propos de l'émeute. un résumé de leurs idées politiques; ils proposaient de nouveau l'entreprise de grands travaux publics par des travailleurs « organisés ».

Une intervention personnelle fut projetée. Le Père chargea Caboche, qui dirigeait le centre établi rue Contrescarpe, 70, d'aller représenter au faubourg Saint-Antoine la « famille pacifique ». Comme il hésitait, le Père le révoqua de sa fonction, et nomma à sa place Hoart.

La coiffure et l'écharpe étaient laissées à l'initiative individuelle; mais comme ici-bas, et plus tard, chacun garde la responsabilité de sa vie, le nom de tout Saint-Simonien devait être inscrit en grosses lettres sur sa poitrine. Sur la poitrine d'Enfantin on lisait : *Le Père*; sur celle de Duveyrier : *Charles, poète de Dieu* (1). »

Au moment où le Père s'habille, aidé d'Auguste Chevalier, un pavillon aux couleurs rouge, blanche et violette horizontalement disposées est hissé au mât placé sur la terrasse. Le Père aide ensuite Auguste et boutonne le premier bouton de son gilet : « ce gilet (il se boutonnait par derrière), dit-il, est le symbole de la fraternité; on ne peut le revêtir à moins d'être assisté par l'un de ses frères,.. il a l'avantage de rappeler chaque fois au sentiment de l'association ». Successivement Holstein, Michel, Fournel, d'Eichthal, Duveyrier, Lambert, Ollivier, Simon, Rigaud, Bruneau s'habillent : puis Bergier, Broet, Desloges, Pennekère, Terson, Raymond Bonheur, Retouret, Ribes, Machereau, Mercier, Rochette, Justus, Félicien David, Talabot. — Toché, Rogé, Petit, Massol, ne sont pas décidés encore (2). Le Père indique ensuite les rites des liens nouveaux : paternité, patronage, fraternité. On projette, pour le dimanche suivant, un pèlerinage de souvenir à Vincennes où le Père a servi sa pièce en 1814 étant polytechnicien, à Saint-Mandé où est né son fils Arthur.

Et, après cette revue du passé, on reviendra préparer l'avenir.

Quelques-uns pensaient que six semaines de retraite

(1) Maxime Du Camp. *Souvenirs littéraires*, II, 90.

(2) Il peut être intéressant de connaître l'âge des principaux apôtres de Ménilmontant

Holstein, ex-négociant, administ. de la Caisse d'épargne, a 34 ans. — D'Eichthal, 28 ans. — Lambert, 28 ans. — Ollivier, ex-cultivateur, 27 ans. — Léon Simon, médecin, 34 ans. — Adolphe Rigaud, médecin, qui a converti son père H.-X. Rigaud, a 30 ans (?). — Bruneau, 38 ans. — Hoart, 37 ans. — Bergier, ex-tambour-major, carreleur, quitta d'ailleurs bientôt la Famille; (40 ans(?). — Broët, 20 ans. — Mercier, d'abord garçon de bureau, puis rédacteur au *Globe* et auteur de quelques chants saint-simoniens, 24 ans. — Desloges, ancien garçon boucher, 33 ans. — Aug. Chevalier, professeur de physique, 25 ans. — Raymond Bonheur, peintre, 36 ans. — Pennekère, ex-courtier en librairie, 36 ans. — Terson, ex-curé, 30 ans. — Moïse Retouret, prédicateur, 22 ans. — Tourneux, ex-polytechnicien, 20 ans. — Ribes (l'avocat), 29 ans. — Machereau, peintre 30 ans. — Rochette, ex-rédacteur au *Globe*, 27 ans. — Fél. David, 22 ans. — Toché, ex-agriculteur, 24 ans. — Roget, menuisier, 29 ans. — Alexis Petit, avocat, 27 ans. — Massol, 26 ans. — Desessarts, ancien voyageur de commerce, 23 ans. — Duguet, ancien missionnaire de Belgique, 33 ans. — Urbain, nègre de Cayenne, 20 ans. — Cayol, ex-négociant à Marseille, 32 ans. — Rousseau, ex-agriculteur, 28 ans.

suffisaient. Ennui ou sagesse? la vie n'était peut-être pas encore pénible, Mais, à coup sûr, la situation était sans issue. Stéphane Flachat, Franconie et quelques autres se retirèrent discrètement. Barrault demanda, le 14 juin, la dispersion des apôtres. Il n'était point las. Mais, plus exalté que jamais, voyant le « levain fermenter dans la masse populaire », il réclamait une mission en Amérique, en Asie et en Afrique. Il y avait mieux à faire qu'à rester inactif : « Ne soyons plus des bourgeois débonnaires, s'amusant à amuser le peuple chez eux (1) ». Le Père fit savoir qu'il ne croyait pas la phase du silence terminée. Il préparait d'autres manifestations. Depuis le 6 juin, les portes furent ouvertes deux fois par semaine, le dimanche à tous, le mercredi à quelques-uns. Le dimanche, une foule considérable venait les visiter, assistait aux cérémonies, contemplait leurs repas et écoutait leurs chants. C'était un but de promenade pour les Parisiens. On compta certains jours jusqu'à 10.000 visiteurs.

Après la prise d'habits, la seconde et dernière manifestation fut l'*Ouverture des travaux du temple*. Était-ce un pur symbole, ou eurent-ils réellement l'intention de construire un temple saint-simonien? Il est difficile de le savoir, mais il paraît bien probable que ce fut surtout une façon symbolique d'inaugurer le culte de l'avenir, en sanctifiant le travail. On donnerait une dignité aux moindres « gestes » du travailleur, en les rythmant de chants religieux et en les ordonnant avec un savant alignement. Ainsi s'interromprait, fort à propos, la méditation prolongée, par un début éclatant dans la pratique du culte.

Le 1er juillet, à 2 heures, le pavillon saint-simonien est hissé sur la terrasse; un instant après, la Famille réunie dans la grande cour arrive dans le jardin sur le gazon, par l'allée des tilleuls. Barrault la conduit. En tête sont les chanteurs rangés par parties. Michel et Fournel ferment la marche. Le tracé des travaux est fait dans le jardin, et les outils sont disposés en deux faisceaux. Mercier et Desloges se placent auprès. Rigaud, flanqué d'Auguste Chevalier et de Pennekère, suivi de Michel et de Fournel, vont chercher le Père chez lui. Il arrive presque aussitôt avec ce cortège, et Raymond Bonheur, du sommet du gazon. annonce son approche par

(1) VII, 128.

ces mots : *Le Père!* Le Père est nu-tête. « Ses cheveux noirs, son visage bruni, sa démarche imposante, attirent les regards de tous. » Sur sa poitrine est écrit en lettres capitales : LE PERE. Le soleil est étincelant ; la famille entonne le salut :

Salut, Père, salut!
Salut et gloire à Dieu...
Le Christ quittant les apôtres
Leur dit : Veillez, ils ont dormi.
Vous nous avez dit : travaillez.
Nous voici; l'œuvre commence; etc. etc...

Puis commence *le Chant de l'ouverture*, que Félicien David accompagne sur le piano. Les « hommes de Paris », les ouvriers saint-simoniens répondent à la Famille :

LES OUVRIERS :

Père, Apôtres!
Vous commencez le nouveau temple.
Voici nos bras.

LA FAMILLE :

Ils sont prêts.

LES OUVRIERS :

Nous voulons travailler pour vous,
Tous nos jours sont pour le peuple.

LA FAMILLE :

Pour le peuple.

LES OUVRIERS :

Nous vous offrons notre dimanche.

LA FAMILLE :

Leur dimanche.

LES OUVRIERS :

Ce jour est à vous, c'est le jour de Dieu...

Puis Barrault, d'une voix augurale et rythmée, prononce des paroles que Félicien David accompagne.

PAROLES DE BARRAULT :

Entre mille et autres bruits d'une société vieillie et bavardante
On dit que le monde,
Quelquefois demande,
Où sont les Saint-Simoniens?
Morts? partis? le sait-on? d'ailleurs qu'importe...
Et ces bruits vont soudain se perdant sans réponse,
Entre mille autres bruits.
Je répondrai;
Voici le jour,
Je parlerai !

(*Il explique que les Saint-Simoniens ont quitté les bourgeois pour chercher le peuple.*)

Les bourgeois vantaient notre esprit,
Le peuple aimera notre cœur ;
Les bourgeois lisaient nos journaux,
Le peuple répète nos chants.
Gloire à Dieu!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous avons fait nos mains et nos cœurs pour le peuple!

(*Il chante le temple futur qui sera superbe.*)

La vieille Babel d'Orient,
Et les Pyramides d'Égypte,
Et le Temple de Salomon,
Et les Eglises de nos pères
Tout près du Temple colosse
Apparaîtront comme des nains
Et près de lui, si magnifique,
Auraient l'air de mendiants nus.

Pour voir tant de magnificence
Des bouts du monde associé
Force pèlerins accourront
Et se donneront rendez-vous,
Près de l'immortel monument
Que le Globe autour du Soleil
Jusqu'à la fin emportera
Debout sur ce même terrain.

Enfin la Famille entonne le chant: *Au Travail!* Tous les travailleurs quittent leurs habits; Hoart les arme. Il y en a trois rangées : les pelleteurs, brouetteurs et remblayeurs. Chaque groupe est composé d'un nombre égal d' « hommes de la Famille » et d'« hommes de Paris». Le travail commence en chantant.

Une foule de « 2.000 personnes », séparée des travailleurs par un ruban, les contemple. A 5 heures, le son du cor annonce le dîner qui se fait sur le gazon. Prière avant, chant après le repas. Le travail recommence jusqu'à sept heures et demie; le son du cor annonce la retraite, et les curieux se retirent paisiblement (1).

Le même jour, à trois heures, un commissaire de police, muni d'une ordonnance du juge d'instruction et accompagné d'un gendarme, se présentait pour dissoudre la réunion et même la Famille. Le Père l'envoya à Michel, qui expliqua que les quarante apôtres, ayant leur domicile dans la maison, ne tombaient pas sous le coup de l'article 291. Le commissaire se retira, et la semaine se passa. Le 7 juillet, Michel écrivait au procureur du roi pour lui demander où en était cette accusation d'immoralité, d'escroquerie, qu'on laissait peser sur eux depuis six mois. La Famille avait hâte de voir commencer le procès. Le Parquet, comprenant peut-être qu'il l'avait engagé à la légère, et qu'il allait, en « persécutant » les Saint-Simoniens, rappeler sur eux l'attention et la sympathie et les tirer du mauvais pas où ils s'étaient engagés, ne paraissait pas pressé. Le lendemain 8 juillet, pourtant, comme la cérémonie du précédent dimanche allait recommencer, le même commissaire revint avec cent fantassins : entra, malgré les protestations de Michel et de Barrault, obligea les curieux de sortir du jardin pendant que le travail continuait avec ordre et calme; puis plaça une sentinelle à chaque porte, et s'en alla. Les relations de la Famille avec le dehors furent réglées au gré du policier. On les considérait comme tombant de nouveau sous le coup de l'article 291, bien qu'une visite domiciliaire eût constaté la présence des dix-sept lits et des vingt-trois hamacs dans la maison.

Malgré ces vexations, dans les semaines qui suivirent, la famille eut l'occasion de vivre deux fois encore de la vie commune. Edmond Talabot mourut du choléra. L'enterrement fut fait suivant un nouveau rite saint-simonien, plus compliqué et plus symbolique que l'ancien. Lambert et d'Eichthal portaient l'un sa ceinture, l'autre sa toque. Olli-

(1) Le détail de ces cérémonies fut relaté dans deux petites brochures rédigées par la Famille elle-même. (*La prise d'habits* et *L'Ouverture des travaux du temple.*) Elles sont en partie reproduites dans le tome VII de l'édition Laurent.

vier et Holstein suivaient, la bêche sur l'épaule ; Rousseau et Ribes, avec la pioche ; puis venaient deux files de néophytes, et les femmes. Le Père précédait. Au Père-Lachaise, Barrault parla de la mort, et le chœur dit le *Chant de Mort* puis de la vie, et le chœur dit le *Chant de Vie*. Ollivier et Holstein creusèrent la fosse et recouvrirent le cercueil (17 juillet).

La mort de Bazard survint le 29 à Courtry. Le Père, et toute la Famille, décidèrent d'aller à l'enterrement en costume, outils sur l'épaule. Le voyage ne se fit pas sans encombre ; le brigadier de gendarmerie de Bondy, le maire de Livry ne laissèrent passer le bizarre cortège qu'après des pourparlers. Ils allaient arriver, quand un exprès de Mme Bazard les avertit qu'elle ne tolérerait pas leur présence au convoi. Ils accueillirent avec calme cet accès de mauvaise humeur de la « Mère » Bazard, et se retirèrent.

Le Père, Michel, Barrault, Duveyrier et Olinde Rodrigues furent enfin appelés à comparaître le 27 août en cour d'assises. Jusqu'à cette date et pendant la durée du procès, la Famille vécut de la même façon. Mais le procès allait ouvrir une phase nouvelle dans son histoire.

## II

Après six mois d'enquêtes et d'interrogatoires, le ministère public découvrit enfin et retint quelques chefs d'accusation. Il essaya d'abord d'incriminer l'action politique; puis il y renonça. Le procureur Desmortiers fit des recherches pour donner un corps au délit d'escroquerie, et souleva la question de morale publique. On interrogea jusqu'au portier de la rue Monsigny. La chambre des mises en accusation biffa l'accusation d'hostilité contre le roi, écarta l'accusation d'escroquerie et même l'article 291. Le procès devait rouler uniquement sur la question morale. Mais la cour royale, sur appel du procureur, rétablit la prévention relative à l'article 291; celle d'escroquerie, rétablie également, fut réservée à une autre juridiction. Ainsi le Père, Rodrigues, Barrault et Michel

tombaient sous le coup de l'article 291, pour les réunions de la salle Taitbout; le Père et Michel seuls pour Ménilmontant. Le Père et Duveyrier étaient prévenus, en outre, d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, le premier pour avoir écrit certains de ses Enseignements, le second pour l'article *De la Femme*, et Michel était joint à la prévention pour les avoir publiés dans le *Globe*. 38 témoins, tous Saint-Simoniens, ou anciens Saint-Simoniens étaient cités. Le procès dura deux jours, le 27 et le 28 août 1832.

Le 27 août, à 7 heures et demie du matin, la Famille était en grande tenue dans la cour de Ménilmontant. Michel fit sonner le départ et l'on se rangea dans l'ordre suivant :

| | | |
|---|---|---|
| | *Simon. — Bruneau. — Rigaud.* | |
| Ollivier. | | Duguet. |
| Rousseau. | | Machereau. |
| Auguste Chevalier. | | Ribes. |
| Desloges. | « LE PÈRE » | Pennekère. |
| | *Aglaé Saint-Hilaire, Holstein, Cécile Fournel.* | |
| Petit. | | Retouret. |
| Tourneux. | | Toché. |
| Terson. | | Desessarts. |
| | *Duveyrier, Michel, Barrault.* | |
| Rogé. | | Cayol. |
| Massol. | | Urbain. |
| Justus. | | Mercier. |
| Rochette. | | Bonheur. |
| Pouyat. | | David. |
| | *D'Eichthal, Lambert, Hoart.* | |
| | *Fournel, Lemonnier.* | |
| | (Hommes et femmes de Paris.) | |

Le cortège, parti à pied de Ménilmontant entre deux haies de curieux, arriva au Palais sans encombre. Dès le premier contact avec les magistrats, commencèrent les incidents bizarres. Tout d'abord, le Père sur interpellation du Président, désigne comme *conseils* (1) deux femmes, Aglaé et Cécile, parce que, dit-il, « la cause intéresse spécialement les femmes »

(1) En vertu de l'article 294 du *Code d'instruction criminelle*, « l'accusé sera interpellé de déclarer le choix qu'il aura fait d'un conseil pour l'aider dans sa défense; sinon le juge lui en désignera un sur le champ à peine de nullité de tout ce qui suivra ».

L'article 295 est ainsi conçu : « Le conseil de l'accusé ne pourra être choisi par lui ou désigné par le juge que parmi les avocats ou avoués de la Cour royale ou de son ressort, à moins que l'accusé n'obtienne du président de la cour d'assises, la permission de prendre pour conseil un de ses parents ou amis. »

Le compte rendu *in extenso* du procès en cour d'assises et du procès en police correctionnelle fut publié par les soins de la Famille. (Paris, 1832).

Le Président Naudin les récuse aussitôt. Les autres prévenus n'ont pas non plus d'avocats, mais des conseils : Simon, Lambert, Holstein, Hoart, Bruneau, d'Eichthal, Rigaud. Olinde n'a ni conseil, ni avocat. Le ministère public est confié à M. Delapalme, avocat général.

L'arrêt de renvoi qui traduisait les Saint-Simoniens devant la Cour d'assises, mentionnait des faits d'escroquerie et de captation d'héritage; et cependant la Cour d'assises n'avait pas à connaître de ces faits qu'on réservait à une autre juridiction. Mais le discrédit qu'une telle accusation ne pouvait manquer de jeter sur eux les compromettait aux yeux du jury. Le Parquet ne l'ignorait pas; et le Président annonça son intention de réprimer toutes les tentatives que feraient les accusés pour défendre leur moralité financière, dont ils auraient à répondre ailleurs. Ainsi, en les accusant d'immoralité dans leurs écrits et leurs paroles, on laissait planer sur eux un soupçon d'escroquerie dont on ne leur permettait pas de se défendre. Le jury devait, pensait-on, être flatté de deviner des filous chez des hommes dont le langage élevé (bien que le sens de leur parole lui échappât) et l'évidente supériorité étaient choquants.

Les prévenus reconnaissent immédiatement l'exactitude des faits de l'accusation. On introduit le premier témoin, Moïse Retouret. Au moment de prêter serment, Retouret demande au Père la permission. Comme il n'est pas fait mention de Dieu dans la formule, elle n'est pas conforme à la foi saint-simonienne; sur un signe du Père, Retouret refuse. La Cour rend un arrêt déclarant que le témoin ne sera pas entendu parce que « le serment est un acte libre, qui doit émaner de la seule volonté de celui qui le prête ». 35 témoins refusent, comme le premier, de prêter le serment sans l'autorisation du Père. Stéphane Flachat et Rochette déclarent simplement qu'ils ne peuvent le prêter parce que le nom de Dieu n'est pas dans la formule. Seul, Baud, arrivé en retard et ignorant de ce qui s'était passé, fait sa déposition.

Le réquisitoire de M. Delapalme fut surprenant. La Société fut défendue par des phrases singulières : « Nous avons une Société, nous avons un ordre social, bon ou mauvais, nous devons le conserver ». Il représenta la grande Société mise en danger par la petite, celle des Saint-Simoniens, chercha à

faire revivre la légende des troubles de Lyon, prétendit que la division de Paris en quartiers, par les apôtres, c'était l'organisation de l'émeute. « Nous disons que nous, membres de la grande famille, nous devons combattre toute association particulière qui a des agents dans les faubourgs pour attaquer cette grande famille. » Les faubourgs ! Ce seul mot bouleversait les pharmaciens, les marchands de nouveautés, l'inspecteur des contributions, l'oculiste et l'orfèvre, chargés de statuer. L'accusation d'immoralité donna, à M. Delapalme, l'occasion d'affirmer qu'il éprouvait pour les Saint-Simoniens, « la répulsion du mépris ». Il concluait ainsi : « Au nom de la morale, au nom de la décence, au nom de la Société, nous vous demandons de dissoudre, au milieu de la grande société, une société particulière, qui a des intérêts à part, qui ne marche pas avec nous, et qui, par conséquent, marche contre nous..... Nous devons arrêter cette société particulière, sans quoi, la Société générale serait livrée à ses ennemis ».

M. Delapalme avait, paraît-il, une conviction entière, bien qu'elle ne se manifestât pas brillamment. C'était, dit M. Jules Simon qui l'a connu, « un homme bienveillant, mais d'une intolérance extrême entre ses deux probités; car il en avait deux : sa probité puritaine de magistrat, et sa probité, plus humaine et pourtant inflexible, d'homme du monde (1) ». Ainsi, en robe rouge, il flétrissait, vengeait la morale; en simple redingote, on le voit aisément, vengeant le bon goût et les convenances, dont ces malappris de Saint-Simoniens faisaient fi, par vanité, que dis-je? peut-être par ignorance !

Il avait affirmé, lors de l'interrogatoire, qu'il ne dirait pas un mot des affaires d'argent, et tout son discours avait roulé sur cette question. Bien mieux, dans sa réplique, il jugea bon, avec le même bonheur d'expression, de distinguer parmi les Saint-Simoniens, ceux qui « exaltés, peuvent agir pour le bien »; — pour ceux-là, il avait trouvé quelque excuse dans leur « esprit rêveur, leur vapeur noire » qui les faisait tomber dans la « mélancolie ». « Mais, ajoutait-il, à côté de ces hommes il y en a qui se sont fait de la foi des autres, une spéculation ; il y en a pour qui la religion n'est qu'une jonglerie, et ces hommes-là, nous devons les signaler à la Société; ils sont dangereux.... — Signalez ces hommes, lui dit Enfantin. — Nous

(1) Voir le *Temps*, 4 décembre 1892.

ne signalons personne; mais s'il fallait nommer quelqu'un, nous mettrions en tête celui qui s'annonce comme la loi vivante, le précurseur de la Femme-Messie... » En vain les accusés protestèrent-ils contre cette diffamation; la cour statua que l'avocat général avait agi dans les limites de son droit.

En fait, tous les actes de la Famille étaient en cause; sa doctrine, sa conduite tout entière étaient attaquées sous le prétexte de l'article 291 et de la morale publique. C'est pour les défendre que les accusés et leurs conseils prirent la parole.

Olinde Rodrigues n'eut pas de peine à démontrer que l'article 291, tombé en désuétude, condamné par un discours de M. Guizot lui-même, ne pouvait, au bout de quatre ans de tolérance, former l'objet d'un délit; le soupçon d'escroquerie tombait de lui-même, puisque l'actif des membres de la Société dépassait le passif et que le remboursement se faisait chaque jour.

Michel Chevalier releva vivement la prétention qu'avait l'avocat général de les flétrir en signalant avec ironie leur goût pour l'argent. « L'argent! toujours l'argent! Vous avez eu ce mot à la bouche, je ne sais combien de fois, et vous le prononciez avec un ton tout particulier de dédain... Quelle est donc la religion qui n'en a pas demandé? Nous demandons de l'argent comme tous les ministres des cultes en demandent; car il en faut à tous les sanctuaires, à commencer par ce qu'on appelle le sanctuaire de Thémis. » Et faisant une dédaigneuse allusion à l'opinion de M. Delapalme, au sujet de l'emprunt perpétuel saint-simonien : « Pour traiter ces questions financières il faudrait, monsieur, être au courant des premières notions d'économie politique, surtout quand on a la prétention d'entrer en lice avec ceux qui ont refait cette science ».

Très fièrement aussi, Michel Chevalier pouvait répliquer l'homme qui les accusait de spéculation et de jonglerie :

« Des hommes qui ont fait ce que nous avons fait, pour propager leur croyance, ont une foi profonde. Je ne sache pas, messieurs, dans ce siècle, où il est si fort question d'indépendance et de conscience, où le dévouement officiel aux gouvernements qui se succèdent et passent est une si commune vertu; je ne sache pas qu'en ce siècle, on trouve beaucoup de gens qui, placés entre leur conviction ou leurs sympathies et leurs émoluments ou leurs dignités, se décident à donner leur démission;

en ce siècle, où beaucoup d'hommes courageux consentent à exposer leur tête dans des conspirations, je ne sache pas qu'il y en ait beaucoup qui aiment à exposer leur fortune; or, fortune et places, le plus grand nombre d'entre nous ont eu à sacrifier l'une ou l'autre, et ils l'ont fait. Et ce n'est pas tout : nous avons dû renoncer à l'affection de personnes qui nous étaient chères; nous avons dû briser des liens qui nous étaient précieux; nous avons dû préférer aux douceurs d'une existence honorable, une vie agitée; à la considération publique, les injustes clameurs des hommes légers, les dédains des indifférents et les reproches des sages et des docteurs. Or, qui, en dehors de nous, fait autant aujourd'hui pour sa croyance? »

L'avocat général peut s'égayer de ces choses; il peut trouver ridicule le costume qu'ils ont revêtu, qui est un gage de moralité pourtant, puisque il les livre aux regards de tous; il ne comprendra jamais, ce défenseur de la morale, les choses religieuses. « Monsieur l'avocat général n'est ni Banian, ni Guèbre ni Musulman, ni disciple de Zoroastre, de Confutzée, de Sammonocodom; il n'a foi ni dans le sabéisme, ni dans le druidisme... » mais il est catholique, et pourtant, ici, dans cette salle, le Christ est recouvert d'une toile. « Vous cachez l'image de votre Dieu, comme une chose mauvaise à voir. »

Michel, pour défendre la politique du *Globe*, voulut ensuite rappeler tous les projets qu'il avait proposés pour la réorganisation sociale. La Cour s'ennuyait. On le fit taire.

Lambert démontra aux jurés leur triple incompétence religieuse, morale et politique en cette affaire. « L'absence absolue de culte en vous, et de dogme qui puisse exprimer une foi commune; l'étroitesse de votre mandat en présence d'un apostolat nouveau; l'ignorance des conditions qui constituent la morale, le silence obligé de ses représentants les plus sacrés, les femmes, et la perpétuelle contradiction de votre théorie et de votre pratique; la mollesse ou l'incurie où vous êtes en face des besoins les plus urgents du peuple », dit-il; tout cela marque chez les juges le défaut d'une règle commune et fixe de jugement. On ne peut juger d'une doctrine qu'au nom des principes fournis par une doctrine. Or, la Société n'en a pas. Dans son désarroi, elle n'a qu'à se taire et à laisser penser, agir, les hommes de l'avenir.

La prétention de la justice à défendre la morale, fut plus violemment attaquée et niée par le « poète » Charles Duveyrier. Ses paroles au sujet des femmes donnèrent lieu à un vif incident, point banal. Le président l'avait menacé de lui

donner un avocat : « Un avocat ! s'écria-t-il (étendant les bras vers le barreau où siégeait une foule de jeunes avocats), je leur ai dit à tous en arrivant : on m'accuse d'avoir écrit que le monde vit dans la prostitution et l'adultère, mais vous vivez tous dans l'adultère et la prostitution ! Ayez donc le courage de le dire à haute voix ; c'est là le seul plaidoyer que vous pouvez faire pour nous. Ils ne l'ont pas voulu, ils ne peuvent pas me défendre. — Vous les avez injuriés, dit le président ; — Injuriés ! pas du tout ; ils ne m'ont pas dit que je les avais injuriés, ils sont tous là pour le dire ; ils ont baissé la tête, et n'ont pas répondu ». D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis apôtre et non point avocat. C'est en apôtre qu'il parla du bonheur inouï de l'humanité future, relevant les hommes de l'anathème prononcé contre la chair par les chrétiens, et célébrant l'alliance universelle, mère de toute beauté et de toute joie : « Je vous dis que Dieu est tout-puissant et bon, meilleur que votre morale, meilleur que vous ; que son amour embrasse des choses que vous n'embrassez pas ! Je vous le dis au nom de son Christ, au nom de celui qui m'a pris pour fils et que j'ai pris pour mon Père. Je vous le dis : j'ai jugé la cause ».

Vraiment, on ne pouvait accuser les Saint-Simoniens de basses flagorneries à l'égard de leurs juges. Lambert leur avait prouvé leur incompétence, Duveyrier leur immoralité, Barrault leur prouva leur incapacité : « Messieurs les jurés, j'aime à ne pas douter de l'honneur, de l'habileté, du zèle que vous apportez dans vos diverses professions ; mais, pour peu que vous songiez à tout ce que réclame de haute intelligence et de larges sympathies la question que vous devez décider, ne serez-vous pas les premiers à trouver quelque peu nouveau le rôle imprévu qui vous est destiné » ? La seule comparaison entre eux et un concile de théologiens, était comique. Barrault, sans s'y attarder, demanda au Père sa bénédiction et prêcha : « Parle » dit le Père. Et, comme à la salle Taitbout, ce fut une longue et éloquente critique de la Société, avec des aperçus merveilleux sur l'étincelant bonheur entrevu par Saint-Simon, révélé par Enfantin. Le président interrompit le sermon, et suspendit la séance.

Le Père présenta sa défense le dernier. Il se leva gravement, et, plaçant sa main droite sur sa poitrine parcourut lentement de son regard l'auditoire, les jurés et les juges. Il affirma

qu'il ne venait ni se défendre, ni se justifier, mais enseigner; lui-même, il avait conduit les débats, préparé les incidents, pour leur donner une signification morale et religieuse. Puis, il se tut, promena de nouveau ses yeux sur les juges et les jurés; quelques minutes après sur l'avocat général. La Cour commençait à s'agiter. A quatre reprises, il s'interrompit, fixant ses regards sur la Famille et le jury, « désignant ainsi à tous ces deux réunions d'hommes dont il venait de faire la comparaison ». L'irritation des juges devint plus vive. « Avez-vous besoin de vous recueillir? » demanda le président. — « J'ai besoin de *voir* qui m'entoure... Je désire apprendre à monsieur l'avocat général l'influence puissante de la forme, de la chair, des sens et pour cela faire sentir celle du *regard.* — « Vous n'avez à me donner de leçons ni sur le regard, ni sur aucune autre chose..... », répondit M. Delapalme. Sans s'émouvoir, le Père s'arrêta encore trois fois en quelques minutes disant : « Je crois révéler toute ma pensée sur ma figure;..... je veux faire sentir et comprendre à tous quelle peut être la puissance morale de la beauté afin de la laver des souillures que votre mépris pour elle lui fait contracter.... ». Le Président, exaspéré, suspendit la séance. « Nous ne sommes pas ici pour attendre le résultat de vos contemplations ». — « Encore une justification de leur incompétence », dit le Père à ses fils; « ils nient la puissance morale des sens et ils ne comprennent pas que sans parler et seulement par mon regard, j'ai pu leur faire perdre le calme qui convenait à leur rôle. S'ils aimaient, ils sauraient bien trouver dans mon *regard* autant d'inspiration d'amour qu'ils viennent d'y puiser de sentiments de colère... (1) ». A la reprise, pourtant, il se décida à

(1) Nous avons déjà eu l'occasion de signaler à plusieurs reprises la valeur, la portée morale qu'Enfantin donne aux sensations. Il voyait dans les formes, les sens, les « vrais organes de la relation du moi avec le non-moi », beaucoup plus que dans la faculté de penser. « Ce sont les organes religieux, moraux, sociaux; ce sont eux qui établissent l'union de la vie individuelle avec la vie du milieu qui nous entoure, avec la nature entière, leurs appétits me révèlent ce que j'aime; je leur dois mes joies de communion avec le monde entier. »

C'est beaucoup plus tard, en 1858, dans *la Science de l'homme*, qu'il a longuement développé ses vues à cet égard. Voici (page 128) ce qu'il dit du *regard* et qui peut servir de commentaire à sa conduite aux assises :

« Quand je vois et que je suis regardé, j'éprouve deux sensations, l'une active, l'autre passive; mais j'en éprouve encore une troisième, qui est le fruit de la communion des deux autres; réciproquement, ceux qui voient que je les regarde éprouvent aussi une triple sensation. Des deux côtés, cette sensation est morale, intellectuelle et physique; elle fait éprouver des sentiments, elle force à combiner des idées, elle commande des actes.

« Si je vois que le milieu qui me regarde m'aime, me comprend, veut agir comme

parler, à enseigner. Il proclama hautement les dogmes saint-simoniens et sa foi dans sa mission personnelle. « De la Femme-Messie, je sens que je suis le précurseur; pour elle, je suis ce que saint Jean fut pour Jésus. »

Après la réplique de l'avocat général, il y eut réplique des accusés et de leurs conseils. Le ton de l'accusation et celui de la défense resta pareil. L'orgueil des apôtres ne baissa pas. « Il nous invective, s'écria Duveyrier parlant du ministère public; il nous salit, et il ne sait pas qu'il porte la main sur l'ordre entier de l'univers quand il nous touche, et que jusqu'aux étoiles du ciel, tout s'ébranle dans l'immensité du monde, au contre-coup de la violence qu'il nous fait... ». Et aux jurés : « Vous êtes, vous, de simples bourgeois, vivant d'une vie paisible et ne vous inquiétant guère de ce que devient le monde au delà du cercle étroit de vos affaires et de vos affections domestiques. Ne troublez point cette sécurité dont vous jouissez. Laissez à Dieu sa tâche et respectez le noble usage que font de leur liberté les jeunes hommes qui se lèvent pour le servir ».

Le jury en jugea autrement; il déclara tous les prévenus coupables. Duveyrier fut même compris parmi ceux qui avaient violé l'article 291, bien qu'il n'en fût pas accusé. La Cour dut déclarer qu'il y avait erreur sur ce point. Elle condamna Enfantin, Duveyrier, Chevalier à un an de prison, 100 francs d'amende chacun; Rodrigues et Barrault à 50 fr. d'amende; ordonna la dissolution de la société dite saint-simonienne et l'affichage de l'arrêt à cent exemplaires.

La Famille, dans le plus grand calme, et dans le même ordre qu'à l'arrivée, regagna Ménilmontant. En passant la

moi, le regard de mon non-moi qui me le dit me transfigure : je suis tout autre que je ne serais à la suite d'un regard hostile. Réciproquement pour ceux que je regarde et qui me voient.

« Je crois donc qu'au moyen du regard, il y a une émanation, une émission, une excrétion de l'être, qui est absorbée par celui qui voit qu'il est ainsi regardé, et que si ce dernier regarde à son tour, il renvoie son émission propre, son excrétion personnelle, après digestion de celle qui lui a envoyée le premier. Si cette excrétion est : bravo ! vivat ! hourrah ! il y a exaltation de vie des deux côtés.

« Je pousse cette idée extraordinairment loin; je l'applique même au regard qui se porte sur un être qui ne voit pas, qui n'a pas d'yeux, qui est inanimé, mais qui me renvoie pourtant une partie de son être, non pas puisque je le regarde, mais puisque je le vois.

« Les ruines de Thèbes et des Pyramides, prétend-on, ne m'ont pas vu, ne m'ont pas regardé (je crois qu'on se trompe); toujours est-il que je les ai vues, que je les ai, aspirées ainsi en moi, et qu'elles m'ont fait, je crois, grandir de quelques coudées, et qu'elles ont accru ma foi dans ma filiation du passé, dans ma paternité de l'avenir dans ma vie éternelle. »

barrière de Paris, elle chanta « *l'Appel* », et en arrivant à Ménilmontant elle chanta le « *Salut* ».

L'opinion publique resta indécise. Le côté comique de leur aventure et de leur attitude justifiait les ironies en les rendant faciles. Mais tout n'était pas gai dans cette affaire. La liberté de réunion, la liberté de la parole et de la pensée étaient compromises par leur condamnation. Quelques journaux (1), comme le *Temps*, le *Journal des Débats*, évitèrent de traiter la question à fond. Ils s'en tinrent à des plaisanteries sur le costume des apôtres, et reproduisirent le compte rendu du procès, sans commentaires. On les jugea « objet de pitié pour quelques-uns, de ridicule pour tous ». D'après le *Courrier Français*, la doctrine avait « quelque chose d'effronté et de dégoûtant »; les femmes qu'elle séduira se laisseront probablement prendre à bien d'autres séductions; elles ne méritent guère la peine qu'on se donne pour les en préserver. Mais une année de prison lui semblait une peine bien grave pour des folies. Un chef qui s'intitulait la loi vivante et des hommes qui avaient abdiqué toute liberté morale ne pouvaient faire que peu de prosélytes. On aurait donc pu laisser dormir l'article 291, qui était en complète contradiction avec les mœurs et les principes de 1830. La *Tribune* et le *National* ne cachèrent pas que la condamnation leur paraissait inique. Le Saint-Simonisme n'était que ridicule; la condamnation en a fait une chose sérieuse. « Ils ont été injustement condamnés, dit la *Tribune*; ils tombent sous la sauvegarde de la presse et doivent recevoir aide de tout ce qu'il y a en France de généreux et d'éclairé. »

L'arrêt qui les frappait compromettait et le droit d'association et la liberté religieuse. « L'article 291 est absurde, disait le *National*, et si nous avions eu un ministère national depuis la Révolution de Juillet, il aurait été retranché de notre législation... Mais l'appliquer à des associations religieuses qui ne troublent pas l'ordre public, c'est aussi par trop fort. » Il regrettait que les Saint-Simoniens, mal conseillés, au lieu de se noyer dans des abstractions métaphysiques, eussent perdu l'occasion de discuter dans l'intérêt de

(1) Voir *Débats*, 28 août 1832. — *Temps*, 30 août 1832 (en feuilleton : *Etude de costume à la cour d'assises*). — *Courrier Français*, 30 août. — *Tribune*, 31 août — *National*, 4 septembre.



Photo Roser

Cliché Hartmann

LA MAISON D'ENFANTIN, A MÉNILMONTANT (ÉTAT ACTUEL)
145, RUE DE MÉNILMONTANT

tous les cultes cette belle et large thèse... L'arrêt était inique de toutes façons. Si l'on respectait la charte, on n'avait aucun droit d'annuler la religion saint-simonienne, quel que fût le nombre de ses adhérents et le lieu de leur réunion, pourvu que l'ordre public ne fût pas troublé. Si l'on restait dans le code pénal, on ne pouvait empêcher la société saint-simonienne d'exercer son culte, pourvu que les disciples ne s'assemblassent pas au nombre de plus de vingt personnes. Dans ce cas, la dissolution de la société était illégale. Quant à la condamnation des personnes, elle était exorbitante : les doctrines prêchées par Enfantin témoignaient de plus « d'égarement d'imagination que de perversité de cœur ». Ces hommes étaient « d'un caractère honorable et pur ». Ils méritaient d'inspirer un regret : que n'appliquaient-ils leurs talents et leur volonté « à développer les progrès de la politique industrielle; ils y trouveraient plus de gloire et la société plus de profit ».

Peut-être quelques fidèles n'étaient-ils pas éloignés de partager cet avis. La condamnation leur valait la sympathie des adversaires loyaux, mais ne leur amenait pas un adepte. Elle était trop dure pour n'être pas ennuyeuse à subir; elle ne l'était pas assez pour leur donner la gloire et la consécration du martyre (1).

## III

Le procès fut une distraction utile aux solitaires de Ménilmontant. Il avait entretenu en eux l'exaltation nécessaire pour chasser l'ennui menaçant. Le travail du prolétaire, agitation factice, ne pouvait suffire à remplir la vie d'hommes

(1) La caricature ne les épargna pas. On peut citer quelques légendes assez spirituelles

Un paysan amène son fils à un Saint-Simonien, en grand costume et lui dit : « Monsieur Simonien, j'ai mon p'tit bonhomme qui me paraît avoir beaucoup de goût pour votre état, et vous qui êtes de la partie, vous pourriez me dire combien y faut d'apprentissage avant d'être Père Éternel.

Le *Charivari* (22 juillet 1833) met sur un tréteau un Saint-Simonien, un templier, un catholique; au second plan, une baraque foraine. Un des personnages s'écrie « Bien des personnes diront sans doute : « ce sont des charlatans; ils vont vouloir nous arracher des dents! Nous ne voulons rien, absolument rien, que votre argent! » — Ce jugement sommaire se retrouve dans une autre légende plus méchante : « Cher ami,

habitués aux exercices de l'esprit. Il n'était pas assez fatigant au corps pour dompter l'âme et calmer sa fièvre. Leur activité intellectuelle, sans emploi précis et journalier, se laissait aller à un vagabondage plus étrange encore que celui des derniers mois de la rue Monsigny. L'imagination, surexcitée par le désœuvrement, fit des siennes.

Ils s'abîmaient en des rêveries bizarres, où sombrait le bon sens de quelques-uns déjà sérieusement menacé. Une de leurs habitudes les plus chères et déjà ancienne était d'attribuer aux objets qui les entouraient et aux événements de leur vie individuelle ou commune, une valeur symbolique et providentielle. Le hasard des synchronismes, une rencontre fortuite les plongeaient dans des étonnements singuliers; ils y découvraient des significations cachées. A Ménilmontant, cette habitude devint une manie. Le Père, qui avait au plus haut degré cette faculté d'interprétation, fut bientôt distancé par quelques disciples et obligé de réagir, comprenant qu'on était sur les limites de la folie. « Ils sont sans cesse, pensait-il, à voir des rapports entre des actes et des faits ou des idées que le plus grand nombre ne voit pas liés. Poussés à un certain degré d'abstraction, ces hommes sont ce qu'on appelle des fous; ils vivent dans le fantastique (1). »

Ribes allant un jour dans le jardin couper un potiron et entendant tonner, s'arrêta et dit : « Dieu ne veut pas que je

suis mon exemple, dit un escarpe à son voisin, abandonne la montre et le mouchoir; fais-toi Saint-Simonien c'est plus comme il faut, et c'est plus lucratif. »

La *Charge* (n° 8, 2e année) met le *Père Fanfantin* dans la *Galerie des fous contemporains* en costume de charlatan, un tambour crevé devant lui; au dessous : « Rien dans les mains, tout dans les poches. »

Un vaudeville du Palais-Royal mit en scène le *Père Bouffantin* vêtu du gilet symbolique sur lequel on lisait : « PAPA ».

L'opinion populaire leur fut peu sympathique. D'Eichthal avoue avoir été menacé au faubourg Saint-Antoine, ainsi que Desloges. « Quant aux bourgeois, dit le Père dans une lettre, ils lèvent les épaules et nous saluent généralement de leur mépris, quoiqu'ils trouvent le costume joli. » — Citons toutefois une chanson faite sur l'air des *Gueux*, assez anodine et plutôt sympathique :

Les Saint-Simons
Sont bons lurons;
C'est avec eux
Qu'on est joyeux.

Dans les cafés, les guinguettes,
Quand ils entrent sans façon,
Ils chantent la chansonnette
Et pincent le rigodon.

On les a vus à l'ouvrage
Travailler soir et matin;
La sueur sur le visage,
Des durillons à la main.

Si les doux fruits de la vigne
Vous avalez; sans façon
Vous pouvez leur faire signe,
Ils en boiront un canon.
etc., etc.

(1) Conversation du Père avec Léon Simon à Ménilmontant. (*Archives sa nt-sim.*).

coupe le potiron ». — Et moi, répondit le Père, j'entends tout autre chose dans ce coup de tonnerre ; il me dit à moi : « il faut couper le potiron ». Le même Ribes voyant passer Toché et Justus dit : « Voici les Gémeaux ». — « Non, répondit le Père, c'est le Sagittaire et le Capricorne. » Et Ribes de dire sérieusement : « Ce n'est pas possible ; je vois bien comment Toché peut être le Sagittaire, mais non comment Justus pourrait être le Capricorne ». Tout cela, c'est de la déraison, pensait mélancoliquement le Père (1). Sans doute, mais à qui la faute? Il avait lui-même singulièrement reculé les bornes de la raison. N'est-ce pas lui qui, interrogé par Hoart et Michel sur l'objet de sa rêverie, répondait : « Je cherche la formule générale de l'esprit humain et la courbe correspondante ».

Ses paroles et ses écrits provoquaient à la divagation. De jour en jour on devenait plus difficile, plus raffiné en excentricité intellectuelle. Une folie médiocre eût semblé banale. Le Père demandait à Léon Simon, médecin, des renseignements sur l'anatomie du corps humain pour établir l'analogie entre la *Ville* future et la forme humaine ; et Simon exhibait des planches d'anatomie sur lesquelles on discutait sans fin. Si la conversation s'égarait sur la médecine, les idées les plus étranges étaient émises : le Père formulait « ses conceptions », il y aurait bientôt la médecine des savants, celle des industriels, celle des artistes ; certaines maladies disparaîtraient du monde nouveau (2).

Tous les sujets étaient ainsi renouvelés à la lumière de la foi nouvelle. L'effort le plus méthodique qui fut tenté dans ce sens a été consigné dans le *Livre Nouveau* (3). On le rédigea à la suite de quatre séances de nuit, qui eurent lieu au mois de juillet 1832, entre le Père et quelques disciples : Barrault,

(1) *Ibid.*

(2) La *Médecine saint-simonienne* aura pour objet l'espèce et non l'individu. « Lorsque l'humanité ne sera réellement qu'un Etre, l'on s'occupera de la recherche d'une *thérapeutique publique*, qui, par ses vastes moyens, agira sur l'ensemble d'une population. Alors les artistes, les savants et les industriels concourront à la recherche et à l'application de ces vastes moyens. Quels sont-ils? Il est impossible aujourd'hui de les énumérer ; mais la foi que nous avons dans les progrès de l'humanité nous laisse convaincu qu'ils se trouveront. » (Notes ms. sur la médecine; *archives saint-sim.*).

F. Ribes, dans ses cours de médecine à Montpellier, développa des idées analogues, 1833-35. Il publia : *Fondements de la doctrine médicale de la Vie universelle*, avec cet épigraphe : « Tout vit, tout marche incessamment vers le règne de l'association et de l'amour. »

(3) Il en existe plusieurs manuscrits aux archives saint-simoniennes ; il n'a jamais été publié. La rédaction définitive en fut faite par Lambert. — Quelques extraits en ont été cités par Louis Reybaud (*Etudes sur les réformateurs*).

Fournel, Michel, Charles Duveyrier, Lambert, Talabot et d'Eichthal. La nuit parut au Père plus favorable à l'éclosion des idées et à la découverte du mystère des choses. « Pour compléter notre vie, déclara-t-il, nous nous réunirons une partie des nuits. Depuis notre entrée à Ménilmontant, nous n'avons pour ainsi dire interrogé que le jour : la nuit a beaucoup à nous apprendre ; son inspiration nous est surtout nécessaire en ce moment où nos jours sont pleins, comme ceux du peuple, de durs labeurs qui demandent l'emploi de toute notre force. Notre intelligence doit plus que jamais veiller. » Le *Livre Nouveau* devait être une tentative pour mettre dans tout le savoir humain l'empreinte du dogme nouveau ; pour associer toutes les idées, tous les éléments fournis par le passé et les faire vivre suivant la nouvelle loi d'amour. Le dogme qui est dans le cœur des Saint-Simoniens : « l'expression du sentiment le plus large d'harmonie entre les hommes et de l'humanité avec le monde, et par suite de l'amour divin », n'est-il pas un instrument sacré de découvertes saintes et utiles?

Or, d'après le dogme, « l'esprit humain a deux aspects : la *formule* et la *figure*, qui, progressivement harmonisées, constituent toute sa marche » ; ou en d'autres termes, « la correspondance, l'analogie de la *formule* et de la *forme*, l'application de l'une à l'autre, voilà la base méthodique de toute œuvre scientifique ». Toute la science des formules « à son état de quintessence » c'est l'algèbre ; toute la science des formes, c'est la géométrie. Descartes a le premier appliqué l'algèbre à la géométrie, défini la forme par la formule. C'est plus qu'une découverte capitale dans les sciences mathématiques ; c'est une méthode d'investigation qu'il faut porter au plus haut degré de généralisation. Toute chose est, en effet, forme par sa nature, formule par la connaissance que nous en avons. Une pareille méthode peut donc nous donner « les deux grands livres de l'humanité et du monde », le livre des choses et le livre de l'homme, la Physique et la Morale, la *Genèse* et le *Catéchisme*, en un mot le « testament définitif et toujours progressif que Dieu donne aux hommes, la *Bible Nouvelle* ».

« Ce style figuré fera sans doute sourire et ceux qui par ignorance ne sauraient en avoir l'intelligence, et ceux qui, possesseurs des matériaux de la science, ne concevront pas toutefois qu'on puisse en faire un usage

**auquel ils n'ont pas songé : usage dont ils ne comprendront ni la valeur encyclopédique, ni la puissance pratique, ni l'inspiration poétique ou religieuse. »**

Le Catéchisme doit, par l'application de la découverte cartésienne à la morale, constituer « un code de vérité et d'utilité, enseigner à l'homme la moralité de sa pensée et de ses actes, leur lien religieux avec le dogme et le culte ». C'est la règle générale, la formule complète et parfaite de l'activité humaine dans son rapport avec les choses ; c'est le schéma figuré et exprimé de toutes les démarches de l'esprit. C'est la pratique de l'homme.

Le Catéchisme donne la mesure de l'homme par rapport aux autres hommes et aux choses. « Un homme, dans l'expression sociale de sa vie, peut être rapporté ou comparé au prêtre, au savant, à l'industriel ; pour le définir, pour le nommer et le classer, on exprime alors ce qu'il aime, ce qu'il sait, ce qu'il fait... En désignant ces trois mètres ou trois types vivants auxquels je viens de rapporter l'homme, par le nom commun des *coordonnées*, considérant le rapport qui exprime la relation de cet homme avec chacun de ces trois mètres, de ces trois types, comme les dimensions de cet homme, j'ai sa définition selon son amour, son intelligence, son activité. » Une fois établie la fiche anthropométrique de chacun, le même procédé peut s'appliquer aux relations de l'homme et des choses, c'est-à-dire à la science ou mieux à toute connaissance. Tout n'est-il pas algèbre et géométrie, si l'on prend ces mots au sens large, c'est-à-dire formule et forme ? En conséquence, toute « logique », science des formules, toute « esthétique », science des formes, seront d'abord modifiées par le dogme dans leurs manifestations les plus simples, les plus connues, le *langage* et l'*art*.

L'art, le premier. « Tous les projets de grands travaux d'utilité publique que nous avons exposés dans le *Globe* n'étaient que des avertissements donnés par nous au monde, afin de préparer l'ère pacifique que nous avons mission d'installer parmi les hommes ; mais ces projets ne renfermaient pas en eux-mêmes la condition de leur réalisation » ; car ils n'étaient pas d'inspiration universelle. Il leur manquait un « modèle capital, servant d'exemple et fournissant une inspiration continuelle par le culte dont il serait environné, pour tous les

travaux dont le modèle serait le symbole. » Or, la capitale du monde nouveau, du royaume humanitaire, la métropole de la foi universelle sera ce modèle. — Voici la cité de Dieu! la Jérusalem nouvelle! « Architectes, quelle doit être sa forme? la plus vivante, la plus propre à inspirer l'amour, la connaissance et la pratique de ce que l'homme doit faire dans le monde : *La forme humaine!* »

Le Paris actuel est un chaos. Dieu révèle à Charles, son poète, le Paris transformé (1) : « Les palais de tes rois seront ton front, et leurs parterres fleuris, ton visage. Du sommet de cette tête, je balaierai le vieux temple chrétien, usé et troué et son temple de maisons en guenilles. Ma ville est dans l'attitude d'un homme prêt à marcher; ses pieds sont d'airain, ils s'appuyent sur une double route de pierre et de feu..... Sur sa poitrine, des chants et des musiques retentissent tous les soirs; au-dessus est le temple, foyer de vie et plexus solaire du colosse. »

Oh! ce temple futur, le temple saint-simonien, chacun y met sa part de folie, sa vision farouche ou sensuelle, le revêt de toutes les magnificences de son rêve. Il sera de fer : « Le fer est au premier rang parmi les matérieux de l'architecture sacerdotale ». Le Père voit « un temple bâti d'animaux colossaux, un temple de mélodie et d'harmonie, un temple à travers le mécanisme duquel d'énormes dentelles jetteraient à des instants donnés des flots de lumière et de chaleur; un temple qui, à un instant donné, vomirait la lumière et le feu par le gaz; la vie de la Terre manifestée dans sa face de mystère par le magnétisme et l'électricité, dans sa pompe par l'éclat des métaux et des tissus, par les cascades merveilleuses, par une pompeuse végétation apparaissant à travers les vitraux du temple; la vie solaire manifestée par la musique, par tous les arts, par la profusion des peintures et des sculptures, par les panoramas et les dioramas qui réuniraient en un seul point tout l'espace et tout le temps. Quelle communion immense! quelle gigantesque moralisation de tout un peuple, quelle glorification de Dieu et de son Messie et de l'Humanité! » De ce rêve entrevu dans une simple conversation, il fait un chant de gloire et de triomphe.....

(1) Nous joignons ici au *Livre nouveau* un opuscule qui en est le complément nature mais qui a été publié dès 1832 : la *Ville nouvelle* ou le *Paris des Saint-Simoniens*, par Ch. Duveyrier. Il est reproduit au tome VIII de l'édition des œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin.

« Les colonnes du temple étaient des faisceaux de colonnes creuses de fer fondu. C'était l'orgue du temple nouveau.

« Au sommet des minarets, le télégraphe agitait ses bras et de toutes parts apportait de bonnes nouvelles au peuple... Sur les tours et les pyramides étaient les savants attentifs, observant le cours des astres, mesurant les temps et les saisons..... Le temple est fait comme la terre ; la place des nations y est marquée..... (1) »

Tandis que l'ingénieur en délire construit ce temple, « orchestre mugissant et thermomètre gigantesque », Charles, poète de Dieu, poursuit son rêve, moins mathématique, mais plus splendide encore. « Mon temple, s'écric-t-il, mon temple est une femme ! Autour de son vaste corps, jusqu'à la ceinture, montent en spirale, à travers les vitraux, des galeries qui s'échelonnent comme des guirlandes des robes de bal..... Elle tient de sa main droite une sphère qui est un théâtre sacré, dans sa main gauche un sceptre avec un phare. »

Merveille des merveilles ! Conjonction du passé et du présent ! Barrault y pressent le Théâtre incomparable ! La prophétie, l'avenir, l'extraordinaire, grâce à l'inspiration de la Femme, y jettent leurs couleurs éblouissantes, dans la musique, le décor, le verbe rythmé, la danse du drame de l'avenir. A côté de ces drames solennels, qu'agrandiront toutes les manifestations de l'art, il y aura les drames imprévus... « Peut-être une comète accourant des sphères perdues dans les profondeurs de l'espace aux bornes de notre horizon, étale aux regards sa queue flamboyante et diaphane ; peut-être est-ce une aurore boréale qui jette à travers la nuit son illumination météorique et qui rassemble les populations dans la hâte d'une curiosité religieuse... ; ce jour quel qu'il soit, l'humanité laisse la parole au monde et se tait. Livrée à l'attente, mais non à l'inertie, elle lui demande un signe, un oracle, un enfantement... ». Alors, musiques, danses, parfums, toutes les excitations de l'art, toujours plus vives, plus intenses, traversent « l'assemblée palpitante dans sa chair et comme effarée dans son visage ;..... mais le Verbe est toujours silencieux.....

(1) Une copie de ce poème en prose est aux *Archives saint-simoniennes*, de la main de Maxime Du Camp.

« Soudain un cri part :

Écoutez ! c'est la voix du monde !
Écoutez ! c'est la voix du peuple !
Écoutez ! Dieu parle par la Sibylle !

« Ces murmures confus qui gonflaient la poitrine de tous expiraient au bord des lèvres sourdement, et retombaient sur les cœurs oppressés, s'échappant en voix libre et sonore par la bouche de la prophétesse, qui semble avoir effleuré d'un mystérieux baiser toutes ces lèvres ardentes, et révélé tous leurs désirs vagues dans son irrésistible désir ».

Tel est l'art nouveau, indicible mélange d'humanité et de nature, source incomparable de manifestations encore innommées qui réjouiront l'avenir.

Le langage est une notation des choses ; c'est l'algèbre de la vie morale : algèbre mystérieuse dont les secrets sont pleins d'enseignements. On ne se doute pas « du lien intime qui unit les formules et les formes primitives et radicales de l'esprit et des sens de l'homme, avec les lois et les phénomènes qui manifestent l'existence des sociétés humaines : lien tellement intime, cependant, que les formules et les formes élémentaires de l'esprit et des sens peuvent et doivent être considérées comme la traduction, dans une langue transcendantale, des formules et des formes que revêt la vie intellectuelle et industrielle de l'humanité ! »

Il naîtra donc une langue nouvelle. « Les langues du passé ont été les unes matérialistes, les autres spiritualistes ; la langue de l'avenir sera l'harmonie de ces deux formes ; à cette condition elle sera universelle. » Ce caractère d'universalité est, en effet, le principal à réaliser ; problème analogue à celui de la domination universelle, religieuse ou politique. La langue française renferme la plupart des éléments de cette langue de l'avenir. Elle n'a pas d'accent grammatical ou euphonique ; son accent est tout « moral », c'est-à-dire que chacun à son gré le place où il veut. « Nous devons découvrir en lui le gage, l'avant-coureur de l'accent sympathique, religieux, vivant. » Déjà, sous l'influence du dogme, la langue française ne s'est-elle pas modifiée dans la bouche des Saint-Simoniens ? « Depuis deux ans, ceux qui ne nous ont pas entendus, remarqueraient

dans notre langage et dans son accentuation une différence notable (1). »

Telles sont les lumières que les visionnaires saint-simoniens jettent sur le monde et sur les hommes. Le *Catéchisme* n'est qu'ébauché. Il embrassera plus tard toutes les démarches humaines, toute science, tout art, toute morale. Mais il suppose une conception transformée de l'origine et de la fin des choses, une *Genèse* adaptée à l'humanité nouvelle. Il fut donné à Michel Chevalier d'en avoir la vision éblouissante. De la nébuleuse primitive, à travers la géologie et l'histoire, il vit la Terre aboutissant à la Révélation du Père, et à l'Attente de la Mère.

« La terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait : « le « bien-aimé viendra-t-il bientôt? » Dieu lui disait : « Je ne le sus- « citerai pas encore, car tu n'as pas encore, car tu n'as pas « un arbre à l'ombre duquel il repose; pas un animal dont la « chair ou le lait le nourrisse. L'atmosphère qui te sert de « tunique est brûlante... où sont les champs et les trônes qui « feraient sa dot? » Alors naquirent les montagnes et se restreignit le domaine de la mer; les métaux bouillonnèrent dans ses veines. C'étaient les angoisses de l'enfantement. Puis elle acheva sa parure. Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre, les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux, par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux... Arrive le bien-aimé, l'homme qui, sans cesse, étendit son domaine. Mais « l'épouse impudique s'était abrutie vilement aux pieds de l'époux. Le Christ envoyé par Dieu jeta l'anathème à la graisse de la terre; et pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia, et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ ».

La Genèse est encore incomplète; cette vision imparfaite et vague sur le passé est une simple indication qui se précisera. La Genèse véritable « aura le double caractère du livre de

(1) Cela est vrai, à n'en pas douter. Qu'on en juge par cette phrase : « Ma langue dit le Père, devait être surtout payenne, chevaleresque, destinée aux femmes; elle abonde en *e* muets; de son côté, Bazard, dont le style est chrétien, monacal, destiné aux hommes de raison, marquait dans la plupart de ses périodes le temps d'arrêt par un son masculin. » (*Livre nouveau*).

Moïse et de l'apocalypse de saint Jean. Elle sera historique et prophétique. Elle distinguera ce que le passé aura enfanté et dévoré et ce que l'avenir doit dévorer et enfanter. Elle annoncera ce qui doit être créé, ce qui doit être détruit, ce qui doit mourir et ce qui doit naître ». Michel n'a pas pu prononcer la parole sublime qui servira de phare à l'humanité, qui sera interprétée dans les siècles des siècles. Il a seulement dit des choses entrevues à travers des éclairs « pendant que le Père tenait levé un des coins du rideau. Il dit qu'il ne lui était pas donné de le soulever tout entier en ce jour, et nous, les apôtres rangés autour de lui, nous cessâmes de voir ».

Longue, pénible, escarpée est la route qui gravit le « pic de la pensée », le problème de la certitude. L'homme a fait un pas gigantesque le jour où le calcul des probabilités a pris place au sommet de la science. C'est le dernier effort du rationalisme humain; c'est en lui que l'on doit trouver le progrès, la religion nouvelle. « La vie, le temps, l'espace sont les trois variables que l'homme sent bien êtres soumises, quant à lui, à une loi, mais auxquelles il ne peut appliquer de valeur absolue sous peine de rêver, de se perdre, de s'anéantir. Les trois axiomes de la vie humaine étant posés, le problème de la certitude se transforme en la foi au progrès. Le calcul des probabilités n'est autre chose que la manifestation de l'intelligence humaine passant de la conception de l'absolu à celle du progrès. »

Telle fut la principale distraction intellectuelle de Ménilmontant. « Notre ère théorique s'éteint, pensaient les disciples, après avoir jeté dans le *Livre Nouveau* une dernière et magnifique lueur (1). » Ils avaient fait un effort énorme pour grouper autour d'une loi unique les multiples tendances de l'activité. Sous les noms de Catéchisme et de Genèse, ils pensaient dire la vérité totale, formuler l'unité absolue, l'harmonie synthétique de l'homme renouvelé. Tous les antagonismes, la science et la religion, la raison et le sentiment, l'esprit et la chair, le passé et l'avenir sombraient dans cette marche commune de l'homme et du monde vers l'harmonie idéale. Les « Livres » anciens, Bible ou Coran, n'avaient que des vues partielles, donc erronées. Le *Livre Nouveau* surgissant au carrefour des routes suivies jusque-là par l'homme

(1) Lambert au Père, sept. 1834. (*Archives saint-sim.*).

lui montrait la voie unique où il pourrait, sans hésitation, sans combats, sans regrets et sans fin, marcher vers la lumière. « Nous jouons très bien aux boules, mais nous ne les avons pas faites. » Ce mot d'Enfantin lui-même s'applique assez bien à cette étrange production. Il est le jugement le plus indulgent qu'on puisse porter sur cette obscure logomachie, mêlée de visions. Etant donnés deux termes « formule, forme » assez généraux pour que l'ensemble des choses puisse y être compris, en tirer une rêverie alourdie par des souvenirs mathématiques, ou égayée par un lyrisme intempérant, c'est peut-être faire un tour de force, mais non pas, à coup sûr, créer un système, trouver un point de vue nouveau. Il n'y a là ni *Genèse* ni *Catéchisme.* Il leur fallait une confiance bien naïve pour y voir même une simple ébauche d'une morale ou d'une science. Ce n'est même pas une méthode nouvelle d'investigation scientifique. Ce sont des mots, rien que des mots. La doctrine saint-simonienne n'est ni complétée, ni diminuée par le *Livre Nouveau.* Il n'est qu'une divagation à propos de la doctrine. Ses auteurs s'en doutèrent probablement un peu, malgré le grand cas qu'ils affectaient d'en faire, car ils ne le publièrent jamais. S'il a paru mériter une analyse, ce n'est point qu'il marque un progrès intéressant de leur pensée, mais il renseigne sur l'état mental des apôtres après trois mois de séjour à Ménilmontant.

## IV

Le procès terminé, la vie devint plus difficile et le désir d'en finir augmenta chez les disciples. D'ailleurs, ils étaient menacés de manquer prochainement de ressources. Bouffard avait hardiment espéré qu'il comblerait le gouffre des dettes et alimenterait les apôtres. Il fixait lui-même à 264,798 fr. 70 le chiffre des dettes et avouait, dès le 25 avril, avoir besoin de 114,000 francs environ « d'ici à quelques jours ». « Tout nous fait espérer, disait-il, que nous les aurons facilement. » Il comptait, en effet, sur un actif de 386,000 francs, composé

d'immeubles non encore vendus, appartenant à la Famille, et faisant entrer dans ce chiffre le mobilier de la rue Monsigny et de Ménilmontant pour 50,000 francs (1). Il ne put à peu près rien réaliser. Les dettes ne furent pas payées; bien plus, il pouvait à peine fournir l'argent nécessaire à la subsistance de la famille. Il dut emprunter encore, et de faibles sommes, à échéance courte. Il reçut heureusement quelques dons. Pour un instant la misère et la famine furent écartées. Mais le 8 mai, il y avait en caisse 73 francs. Quelques réalisations permirent de continuer à vivre. Beaucoup, inquiets de cette gêne, ne songeaient pas à dissimuler leur profond ennui. Dès les premiers jours de septembre, la désagrégation commença.

Mercier, Franconie et quelques autres étaient déjà partis. De nouvelles désertions étaient à prévoir. « Cette vie toute passive, dit un disciple, devait avoir un terme, et il était temps de lancer sur le monde les hommes mûris par cette éducation intérieure, dont la prolongation commençait à devenir pesante ». On s'étonnait même que l'expérience eût pu durer aussi longtemps. « Parmi les tours de force qu'a faits le Père, je doute qu'il y en ait un aussi grand » (2). On décida, d'un commun accord, « qu'il n'y aurait plus de dîners à la maison, excepté deux fois la semaine, et que les apôtres iraient manger, pour quinze sous, aux cuisines bourgeoises des ouvriers et des artistes. » La hiérarchie disparut; on attendrait pour la reconstituer l'arrivée de la Femme! Il subsista seulement, sous la surveillance du Père, une autorité morale et fraternelle des membres de l'ancien collège sur les disciples (3).

Ce premier élargissement n'était qu'un prélude à la dispersion. On fut un peu soulagé. « Cette terrible habitude, avouait le Père lui-même, un peu plus tard, que nous avions prise de nous regarder les uns dans les autres était tuante; nous finissions pour ainsi dire, par nous vider avec les yeux toujours puisants, ou par nous submerger avec les yeux toujours versants (4) ». Mais que faire maintenant? L'attitude qu'ils avaient prise rendait toute entreprise difficile. La doctrine s'était absorbée dans la recherche d'une morale, et la morale

(1) Bouffard à Hoart, 25-27 avril. (*Archives saint-sim.*).
(2) VIII, 42. D'Eichthal à Laurent.
(3) Le 13 mai 1832, le Père écrivait à Aglaé à propos du départ de Stéphane Flachat : « Vous voyez combien l'apostolat est rude à supporter pour les hommes mariés, il n'est pas absolument comme une plume pour les autres. » (*Archives saint-sim.*).
(4) XXVIII, 200. Lettre du 23 mars 1833.

dans l'appel à la Femme. De la sorte, ce qui passait aux yeux des gens de bon sens pour une excentricité et une folie était devenu le fondement même de leur construction. Il leur semblait plus essentiel que tout le reste de la doctrine. Enfantin, en particulier, ne faiblissait pas sur ce point : « Nous croyons à la venue d'un Napoléon de cette espèce... A la fin de la Révolution, tous les hommes appelaient un homme pour faire cesser la terreur et l'anarchie, voilà pour la politique; et l'Homme est venu. Pourquoi, dans la morale, n'appellerait-on pas une femme pour faire cesser les infamies de la prostitution et les désordres de l'adultère? » Il écrivait encore, à ce moment : « Qu'on ne nous demande pas comment nous concevons que la société sera organisée... *notre pensée à cet égard est de peu d'importance...* L'homme devrait être las des systèmes sociaux faits par les hommes; ils tombent comme grêle depuis quarante ans (1) ». Singulière façon de jeter par-dessus bord tout le travail des Saint-Simoniens de 1826 à 1831, et tout Saint-Simon lui-même !

Dans l'écroulement de tout ce qui l'entoure, le rêve du Père survit: il est tenace. Il écrit la douleur de «*L'Attente*» (2): «Grand Dieu ! j'ai fait ta volonté, j'attends ta nouvelle parole, j'attends !... la douce voix que tu m'as promise se tait ! que ce silence est lourd à mon âme, et pourtant je te rends grâce, ô mon Dieu ! J'avais besoin de te sentir muet en moi pour avoir foi en elle autant qu'en moi-même...

« Attendre ! attendre ! que fait-elle à cette heure? Depuis si longtemps, je l'aime ! dis-moi, mon Dieu, dis-moi, si déjà elle m'aime aussi...

« Oh! oui, mon Père, je n'ai point fait assez encore pour la gloire de ton grand nom et pour le faire répéter à la Terre. Je ne mérite pas que tu m'envoies l'ange de gloire et d'enthousiasme que tu m'as promis d'attacher à ma vie d'homme. Ta fille ne me connaît pas...

« Je puis passer auprès d'elle sans que son regard s'arrête sur moi; on peut me nommer devant elle et son cœur ne battre pas plus vite; ses pensers d'avenir ne seront pas troublés; elle ne me connaît pas... »

(1) xxviii, 20, 33

(2) Brochure imprimée à Angers, en septembre 1832, réimprimée au tome VIII, 56, de l'édition des œuvres d'Enfantin et de Saint-Simon.

Cette amertume fut un moment distraite par le procès en police correctionnelle sous prévention d'escroquerie, qui fut jugé le 19 octobre 1832. L'instruction avait relevé si peu de charges contre eux que l'accusation fut bénigne, et ne se produisit qu'à regret. Elle insistait principalement sur la prétendue captation d'héritage d'un Saint-Simonien nommé Robinet, mort rue Monsigny. Les témoignages furent si nets, que rien n'en subsista. Pour les apports d'argent, les donateurs, Saint-Simoniens orthodoxes ou dissidents, affirmèrent qu'ils les avaient faits en toute liberté et pleine connaissance de cause. Quant à l'emprunt, il était remboursé aux deux tiers : 25,000 francs seulement étaient encore dus. Fournel sut s'expliquer avec clarté et simplicité. Me Duvergier, avocat d'Olinde Rodrigues, parla en excellents termes de leur foi, de leur sincérité absolue; il n'eut pas de peine à établir que leur probité était parfaite, et leur budget en excédent. Tout se passa au mieux. Les juges furent aimables : ils acquittèrent tout le monde.

Ce succès fut l'occasion d'une petite fête. Le Père et la Famille dînèrent au « Veau qui tette », et le public les applaudit beaucoup. Le dîner fut commencé par le *Salut*, interrompu par l'*Appel* (*Soldats*, *ouvriers*, *bourgeois*, etc...), et même par un chant nouveau de Félicien David. Le soir, quelques-uns rentrèrent à Ménilmontant, mais la plupart allèrent à l'Opéra, où on les regarda curieusement. Ainsi fut liquidée cette accusation d'escroquerie, que le procureur Desmortiers soutenait depuis huit mois. Les Saint-Simoniens n'étaient pas des filous.

Ce nouveau procès terminé, la Famille resta désœuvrée, irrésolue. Que faire? Comme on ne pouvait plus rien inventer, le Père fit appel à sa puissance prophétique, et rédigea une instruction nouvelle, « inspiration à la vie pacifique pratique, à la politique apostolique (1) ». Etait-ce la formation d'un parti politique, une tentative pour pénétrer dans les assemblées? Non pas : « C'est par le *culte* et par le *nombre* que nous devons agir. Le costume et les chants portés et répétés par un grand nombre, voilà notre langue d'action ». Ce rôle est réservé à une portion de la Famille, groupée autour de d'Eichthal et Duveyrier, tandis que l'autre, restée près du

(1) VIII, 126, 134. 25 octobre 1832.

Père, « mettra l'ordre et la justice là où les autres auront porté la multiplicité, l'activité (1) ».

Rogé et Fournel habiteraient la rue Monsigny. Ils y attendaient pour prendre place autour du Père « foyer de l'ordre », Hoart et Bruneau, alors à Nîmes. Michel espérait les plus beaux résultats de cette ingénieuse combinaison. Il ne faisait pas grand fond sur d'Eichthal et Duveyrier, ni sur ceux qui « soupirant après la liberté, n'ont encore trouvé que le gâchis », mais il comptait sur le groupe resté près du Père. « Figurez-vous le *Père*, avec son entourage, le tout entouré des apôtres populaires et de leur peuple, tout cela ayant des chants, une musique instrumentale, des évolutions, du drame; tout cela couvert de divers costumes, brillants ou imposants, et concevez ce qu'on doit en attendre (2). » Cela ne se conçoit guère, malheureusement. Ils répétaient : « c'est la phase d'action qui commence », et l'action ne commençait pas, pas plus à la fin de 1832 qu'en décembre 1829. Ne sont-ils donc pas encore prêts? Leurs muscles sont robustes, leurs mains calleuses. « Rigaud est inébranlable comme un vaisseau de ligne, comme une batterie casematée. » Et Cayol, Tourneux, l'ardent Toché, le calme Alexis Petit, le fidèle Holstein? Ne sont-ils pas les meilleurs parmi les bons? N'y a-t-il donc rien à faire de tels hommes?

On aperçut vite la difficulté de trouver de l'emploi aux apôtres. Le groupe de d'Eichthal et Duveyrier, les « Voltigeurs », les « Whigs », comme les appelait Michel, quitta Ménilmontant, et, ayant respiré l'air libre, ne songea plus à y remonter. D'Eichthal ne cacha pas au Père sa vive satisfaction d'avoir rompu le célibat et la retraite. Dans la réunion

(1) Les deux groupes devaient se répartir ainsi :

| *Autour du Père ;* | | *Autour de Duveyrier et d'Eichthal ;* | |
|---|---|---|---|
| Michel. | Barrault. | Duveyrier. | D'Eichthal. |
| Lambert. | Holstein. | Justus. | Desloges. |
| Ollivier | Rigaud. | R. Bonheur. | Rousseau. |
| Simon. | Duguet. | Machereau. | Pennekère. |
| Rochette | Tourneux. | Pouyat. | Dessesarts. |
| Petit. | Toché. | Retouret. | Terson. |
| Humann. | Cayol. | A. Chevalier. | Broët. |
| | | Urbain. | Bertrand. |
| | | Massol. | |

Eugène Humann, fils du ministre des finances, ingénieur, auditeur au Conseil d'État, prit l'habit, malgré sa famille, et alla loger à Ménilmontant. Mais son exaltation était si vive qu'il devint fou. Sa famille le fit interner dans une maison de santé; il y mourut le lendemain de son arrivée.

(2) Michel à Hoart, 22 octobre 1832. — 8 novembre. — (*Archives saint-sim.*).

du 3 novembre, il lui parla même fort durement : le rôle du Père était au moins ajourné, jusqu'à la venue de la Femme; peu à peu, il serait abandonné de tous, et resterait seul. D'Eichthal ajouta, il est vrai : « Je ne douterai jamais de l'œuvre du Père ». Puis il se retira, reprit l'habit bourgeois, fit tailler sa barbe, et se réconcilia avec ses parents. Enfantin sanctionna gravement cette résolution. Duveyrier avait fait de même. Cependant, Hoart et Bruneau ne revenaient point du Midi. Ils tentaient de créer à Lyon un centre de propagande. Rogé, Massol, Dumolard et Casimir les y rejoignirent, puis, ce fut Machereau, Desloges, Terson et Maillard (7 et 10 novembre). Ces départs furent l'occasion de discours, d'embrassements et de chants.

Michel, déçu, rêvait une réconciliation avec les dissidents pour quelque action commune, « en leur faisant sentir l'œuvre du Père, sans les ramener à la hiérarchie du Père. » Il pensait les appeler à un concile présidé par Rodrigues. « Ce rôle est tel, que je ne suis pas éloigné de croire qu'il pourra sortir d'ici quelque homme, à qui le célibat serait écrasant, et qui irait s'y consacrer aussi. Quelle immense victoire, quel succès prodigieux si tous les hommes vigoureux qui nous ont quittés proclamaient d'un commun accord le *Credo :* « Je crois à une régénération sociale fondée sur l'égalité de l'homme et de la femme, et j'attends la Femme qui l'opérera (1) ».

La Famille était indécise et lasse. Ménilmontant était déserté. Tout le monde souffrait. Les voltigeurs ne savaient que faire de leur liberté : Gustave d'Eichthal, qui avait affecté tant d'indépendance, pleurait de ne plus voir le Père; Duveyrier écrivait « Je suis hors d'état de dire un mot à la Famille qui soit clair sur mon avenir (2) ». Le Père occupait ses loisirs à écrire à la reine une lettre en faveur de la duchesse de Berry (3). D'autres disciples partaient. Léon Simon, se sentant « mission dans le monde », quittait Ménilmontant le 11 novembre, et redevenait médecin; le 14, c'était Lambert... Le Père était triste. Le miracle se faisait attendre. Michel, voyant Enfantin souffrant et pleurant, pria Rodrigues de

(1) Lettre de Michel, 5 novembre 1832. (*Archives saint-simoniennes.*)
(2) VIII, 170.
(3) VIII, 165.





DUVEYRIER

venir le consoler. Celui-ci refusa : « Enfantin, répondit-il, n'a pas démordu de ses idées; c'est un homme puissant; j'ignore comment il se tirera du mauvais pas où il s'est mis par le tour de force qu'il a voulu tenter; c'est ce que j'appelle un cercle vicieux; quand il en sera sorti, nous verrons... (1) ». Enfantin se remit promptement : Michel, toujours intrépide, l'avait réconforté. Il ne perdait pas confiance, mais ne pouvait se dissimuler que le Saint-Simonisme tel qu'il l'avait rêvé, ou plutôt l'« Enfantinisme », était en train de périr.

Le 15 décembre 1832, Enfantin et Michel Chevalier entrèrent à Sainte-Pélagie pour purger leur condamnation. « Les lisières sont coupées », écrivait le Père à son fidèle Holstein. « Il faut que, forts comme ils sont, les enfants trouvent en eux-mêmes et hors du Père l'inspiration de ce qu'ils ont à faire (2) ». Les derniers fidèles n'acceptaient qu'avec peine cette abdication du Père. Il insista pour qu'ils reprissent leur liberté. L'isolement forcé de la prison n'était-il pas un « signe »? Ne serait-il pas irréligieux de garder une autorité sur des hommes, « qui sont peut-être appelés à ne relever directement que de la Mère et non du Père? » Sans doute, cette indécision des enfants était douce au Père, parce qu'elle était un témoignage de l'union de leurs vies : « N'effacez pas le Père, mes enfants, mais songez à la Mère ! » Le passé n'est plus qu'un souvenir : « Le Père sommeille; le Père dort; vous n'êtes plus mes enfants, vous êtes émancipés, vous êtes des hommes; vous êtes mes amis (3) ».

Ah! ce passé d'enthousiasme, de rêve, d'union délicieuse, de folle amitié; ces souvenirs aimés de la rue Monsigny, de Ménilmontant, il faut y renoncer; et cela sans doute est aussi triste que de songer en soi-même que la doctrine est bien près de périr, que Dieu peut-être n'était pas avec elle. Ils avaient connu la plus haute des satisfactions de l'esprit, la joie intellectuelle de résoudre le plus difficile des problèmes : fallait-il douter à présent que la solution fut vraie? On ne s'y résigna pas. Ils essayèrent, au moins, de voiler à leurs yeux cette banqueroute finale. Dans un dernier effort pour sauvegarder l'espoir en l'avenir, ils condensèrent en un

(1) VIII, 181.
(2) VIII, 203.
(3) XVIII, 77, 79, 80. — VIII, 206.

viatique commode l'histoire de leurs souvenirs et leurs croyances ébranlées.

Un collier, dont chaque anneau rappelait les phases de leur vie apostolique, fut remis aux fidèles et aux néophytes, le jour anniversaire de la naissance du Père, le 8 février 1833. Une profession de foi était nécessaire pour recevoir l'insigne (1) :

« Je crois en Dieu, le Père et Mère de tous et de toutes éternellement bon et bonne...

« Je crois que Dieu a suscité Saint-Simon pour enseigner le Père par Rodrigues;

« Je crois que Dieu a suscité le Père pour appeler la Femme-Messie qui consacrera l'union par égalité de l'homme et de la femme, de l'humanité et du monde. »

On devenait ainsi « *ami* du Père », et l'on recevait la chaîne, « signe de la triple servitude du célibat, du prolétariat et de la prison que le Père et ses fils ont subi pour le peuple ».

Dans cette liquidation du passé, on songeait maintenant à Saint-Simon, bien oublié depuis quelques mois : le buste de l'ancêtre était solennellement inauguré par la famille de Paris, dans une galerie de Ménilmontant.

Mais l'abdication du Père n'était que partielle. La vie de la Famille, bien qu'elle se traînât péniblement, gravitait

(1) Voici le sens de chaque anneau de ce collier, dont les anneaux sont de forme et de métal variés :

En tête Saint-Simon : rectangle d'acier.

Buchez-Margerin : deux anneaux de bronze.

Eugène d'Eichthal : triangle plein, acier bleu.

Laurent : triangle plein, acier bruni.

Bazard : barre d'acier bruni à laquelle sont suspendus quatre petits anneaux en laiton : Rességuier, Transon, Cazeaux, Jules Lechevalier.

Rodrigues : masse en cuivre rouge.

Fournel : anneaux en cuivre rouge.

Bouffard : — —

Flachat : — —

Lambert : anneaux en acier bruni.

D'Eichthal : — —

Duveyrier : — —

Talabot : anneaux en acier.

Hoart : — —

Barrault : — —

Michel : grand anneau de laiton.

Le *Père* : demi-sphère en laiton. (VIII, 215).

Un calendrier spécial fut composé.

encore autour de lui. Sa prison était un rendez-vous pour tous les membres présents à Paris. Moitié plaisant, moitié sérieux, Enfantin aimait à garder une attitude, à conserver l'espoir que le monde ferait plus tard de sa cellule un lieu de pèlerinage : il faut qu'on puisse dire à jamais : « Le Père « était en prison en 1833. Voyez plutôt ! Là passait Holstein « portant le vin, Ollivier la chair : ici, les enfants entraient « derrière eux, portant des fleurs, des fruits; là, étaient les « femmes aux confitures, oranges et conserves; là, Vinçard « apportait ses chansons; Bazin, sa tasse dorée; un autre, « du tabac, des cigares et des pipes... (1) ».

Une fois encore, il eut l'occasion de paraître en public, aux assises de la Seine, pour la récidive de Juillet 1832. Il « enseigna », parla de Dieu, « bon comme un Père, tendre comme une Mère ». On le laissa dire et on l'acquitta. Le jury était indifférent, et pourtant, le Père avait un riche manteau de velours orné d'hermine, des bottes superbes et un long cachemire autour du cou. La Famille portait le collier, et le nom de chacun était brodé sur le symbolique gilet. Mais Michel lui-même, le Benjamin du Père, avait coupé sa barbe et quitté le costume (18 avril 1833).

L'abdication du Père allait être, cette fois, plus complète. Dès le 19 avril, anniversaire de la mort de Saint-Simon, il refusa les visites, et ne répondit plus aux lettres. Depuis le 5 mai, il ne vit même plus Michel, son voisin de prison. Il « brutalisa sa religieuse fidélité », pour lui faire comprendre qu'il devait vivre indépendant du Père (2). Michel, malade, entra le 6 juin dans une maison de santé.

« La fin de ma solitude, disait le Père, c'est la venue de la Mère ». Rien n'ébranlait cette conviction. Le règne des hommes était fini; depuis des milliers d'années, ils se partageaient le monde et l'exploitaient; le tour de la Femme était venu. Le monde était mâle, il serait femelle. La propre chute du Père était la marque de l'impuissance de l'homme seul. « Le trône de l'homme est tombé, et c'est moi qui consomme la grande abdication. » Arrière donc le passé, les

(1) xxviii, 16.

(2) xxix, 33-38. — Michel dit au Père, le 5 mai : « Père, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Napoléon, et j'ai choisi ce jour pour vous annoncer ma détermination de cesser toute espèce de relations avec vous. » xxi, 154.

affections, les tendresses défuntes : « Le vieux cœur s'écroule ! Mon Dieu ! je suis prêt à te recevoir sous la forme nouvelle que tu me destines : mon cœur est vide (1) ! »

(1) « Je ne vois que trois manières de recevoir la Mère pour moi : ou tout seul, ou à la tête d'un peuple, ou entouré de femmes seulement, de leur culte filial, respectueux et tendre, obéissant et dévoué jusqu'à l'insolence envers le monde qui ne les comprendrait pas... Dire que je vois à l'avance les membres de ce bataillon sacré, je m'en garderais bien; car il y a six mois, peut-être, d'ici à ce que je sois libre, et pendant six mois, bien des choses arrivent... Il y a dans l'air quelque chose qui dit au Père que les femmes songent déjà plus à lui que les hommes. » xxix, 74-76. Lettre d'Enfantin, Sainte-Pélagie, juin 1833.

# LIVRE TROISIÈME

# LA DISPERSION DES APOTRES

## CHAPITRE PREMIER

## LES COMPAGNONS DE LA FEMME

L'Orient. — Projets du Père relatifs à l'Égypte. — Barrault à Lyon : les *Compagnons de la Femme*. — 1833, ou l'année de la Mère. — Départ de Barrault pour Constantinople. — Projet pratique de Fournel. — Echec de la propagande nouvelle des Compagnons de la Femme restés en France. Echec de Barrault à Constantinople. — Le Père sort de Sainte-Pélagie. — Opinions variées des disciples sur les projets d'Egypte. — Attitude des femmes. — Attitude de Michel Chevalier. — Les Egyptiens : Hoart et Bruneau, Fournel, Lambert, Ollivier, Holstein, Alexis Petit, etc... — Départ du Père.

Les grandes vies ont presque toujours pour principe, quelques mois durant lesquels on a senti Dieu, et dont le parfum suffit pour remplir des années entières de force et de suavité. (E. Renan.) La retraite des apôtres à Ménilmontant donna de la force à leur âge mûr, des souvenirs à leur vieillesse. Fidèles aux chimères, qu'un véritable point d'honneur et une certaine habitude de vivre dans le rêve leur interdisaient de renier, ils allaient quand même chercher autre chose et trouver mieux. Certes, la folie eut encore sa part, et l'eut fort belle; la convalescence de six mois de délire ne se fait pas en un jour. Mais ils revinrent graduellement à la raison. On en apercevait, dès 1833, des symptômes, rares

encore, mais déjà rassurants. C'est, pendant son séjour en prison, que le Père méditait le grand œuvre, qui devait avoir pour théâtre l'Orient.

L'Orient! mot magique, brillant de lumière et obscur de sens, vague comme le désert et grandiose comme lui, l'Orient, c'est-à-dire la mystérieuse Égypte, et la vieille Judée, Nil et Jourdain, et, que sais-je? l'Inde et la Chine, avait depuis longtemps la propriété de faire étrangement vibrer la lyre saint-simonienne. Au début, l'Orient n'avait eu que l'attrait d'un problème : comment accorder le dogme fondamental de Saint-Simon, l'indéfinie perfectibilité, avec la civilisation stationnaire de l'Asie? La faire réveiller par le canon russe? le Père en avait l'idée; elle se précisa sous la forme d'une révélation : l'Orient représentait à la fois une face morale et une face politique du monde. Il ne fallait pas le détruire, non! mais l'unir à l'Occident. L'alliance matérielle de l'Orient et de l'Occident, Michel l'avait étudiée dans le *Système méditerranéen*. La synthèse morale, le Père l'avait entrevue; Othello, au nom de la loi nouvelle, tendait la main à don Juan. Enfantin hésitait peu, comme on sait, dès qu'il s'agissait de découvrir dans les choses un symbole caché; volontiers, il prenait une figure de langage pour une vérité, ou même pour une prophétie. Or, le Père avait parlé à l'Occident et l'Occident n'avait pas compris! L'Orient sans doute, vieille terre de prophètes, l'attendait. Il se sentait un attrait pour la façon de penser et de dire des gens de là-bas. Chez eux, du moins, on ne raisonne pas, on « voit ». La misérable logique et le méprisable bon sens n'y sont point de mise. « La science, comme dit de Maistre, y vole plus qu'elle ne marche, et présente dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel ». En Orient, les « révélations » ont cours. Le Père, à Sainte-Pélagie, médita sur cette affinité secrète, cette parenté cachée. Elle prit très vite une signification. Si comme Bonaparte, irrésistiblement, il se sentait attiré par l'Orient, c'est que, là, sans doute, était la Mère!

« J'entends du fond de ma prison l'Orient qui s'éveille, et qui ne chante point encore, et qui crie : Je vois l'étendard du Prophète souillé et brisé, le vin coulant avec le sang engourdi d'opium dans les ruisseaux de Stamboul. Le Nil a rompu les digues et se répand plus loin qu'il n'a

jamais marché, portant les germes que Napoléon a secoués sur ses bords et que Méhémet a fécondés....; la grande Communion se prépare, la Méditerranée sera belle cette année. Depuis Gibraltar jusqu'à Scutari, cette côte brûlante se soulève, et appelle l'Occident endormi sous la parole de ses phraseurs de tribune..... »

N'est-ce pas là les signes avant-coureurs d'une mission providentielle? il n'en faut pas tant pour risquer le voyage. Le Père continuait, s'adressant à Barrault : « Tu peux m'annoncer à l'Orient et y appeler la Mère... Le 22 mars, tu partiras : chant, costumes, nombre d'hommes, règle, discipline, mets la main à toutes ces choses. A toi Constantinople ! Salue en passant Rome, Jérusalem, et la tombe de Byron; la mer leur portera ton hommage... Respect à toutes les femmes, quelles qu'elles soient; c'est par là que vous devez signalez notre foi; saluez-les toutes, ces filles d'Orient, en mon nom, à haute voix. Prends connaissance exacte des fêtes des musulmans, de leur calendrier, cherche les rapprochements, les conjonctions orientales et occidentales, mahométanes et chrétiennes » (1).

Recommandations inutiles : Barrault avait un enthousiasme au moins égal à celui du Père. L'Orient ! lui qui l'avait révélé à la salle Taitbout, lui qui, à Ménilmontant, réclamait déjà l'honneur d'y porter le nom du Père, il était prêt à y voler, et le départ était proche : « Père ! Vous ne m'envoyez pas en Orient, répondit-il, la Femme m'y attire ».

Le 15 décembre 1832, Barrault quitta Paris, en l'invectivant (2) : « Tu as jugé et condamné le Père comme immoral, toi ! ...tu t'es jugée toi-même et tu t'es donné ton nom. Tu es une prison ! » Il avait rejoint à Lyon Hoart et Bruneau. L'esprit prophétique le travaillait. « Encore quelques jours, avait dit le Père, et il y aura dix huit siècles que le divin libérateur des esclaves est mort sur une croix... L'année que Dieu nous envoie, je le dis en son nom, verra célébrer miraculeusement cette commémoration séculaire. » A la lumière de cette prédiction, tout s'éclairait, tout s'enchaînait : la révélation du Père sur la loi morale de l'avenir, survenue en 1831; les schismes de Bazard et de Rodrigues; l'abandon de la politique mâle et de la voie théorique, par la suspension

(1) Voir XXVIII, 144. Lettre d'Enfantin, 1833. — Voir aussi la brochure intitulée : 1833 *ou l'année de la Mère*, Lyon. Deux livraisons parurent, janvier et février.

(2) *Adieu à Paris!* brochure de 7 pages, par Barrault.

de la prédication et du *Globe*; la retraite à Ménilmontant, l'abolition de la domesticité, la préparation à la vie pratique; la fondation du culte par le costume et la musique; enfin l'emprisonnement du Père. Tout cela, qu'était-ce, sinon des « signes précurseurs de la Femme? » Comment ne s'en était-on pas douté plus tôt? 1832 a donné le Père; 1833 donnera la Mère. L'Occident a enfanté le Père; « C'est assez pour toi... A toi, Orient, l'enfantement glorieux de la Mère..... De quels points de l'horizon et par quels chemins viendra-t-elle? Habite-t-elle un palais? Fille de rois, doit-elle, par ses bienfaits inattendus, réconcilier avec le trône les masses populaires qui grondent..... Surgira-t-elle de la poudre des champs ou de la fange des villes? » Sera-ce une autre Mathilde, pour le nouvel Hildebrand? Barrault n'était pas homme à rester longtemps dans cette incertitude. Il *vit* la vérité! C'est à Constantinople qu'elle s'éveillera : oui, le Père à Paris, la Mère à Constantinople! « Paris! Constantinople! Dieu, sur le vaste clavier du Monde, a touché ces deux notes, et un accord sublime en jaillira. »

Pour aller au-devant d'elle, Barrault fonde (22 janvier 1833 une association : « *Les Compagnons de la Femme* ». Il dépose le nom de Saint-Simonien. Non qu'il renie son passé, certes, mais il ne veut plus d'un nom « qui n'est écrit avec aucun des caractères de la Femme ». D'ailleurs, la déchéance de l'homme est manifeste. Allons à la Femme, « comme le fleuve à la mer, l'aigle à la lumière ».

« Plus d'appel à la Femme!

« La Femme a entendu!

« Plus d'attente de la Femme!

« Je veux, et mon cœur s'en gonfle d'orgueil et de joie, je veux, dès qu'elle paraîtra et jettera un regard autour d'elle, qu'elle trouve à ses côtés, docile sous sa main, mais fière, calme et imposante à ses ennemis, ma tête de lion (1). »

Autour du « Saint Pierre de la Femme-Messie », se groupèrent vingt-quatre (2) Saint-Simoniens de Lyon, parmi

(1) Parmi les signes évidents de la venue de la Femme, il cite la mort de Napoléon II, la tentative de la duchesse de Berry, la comète de 1833 et quelques éruptions volcaniques.

(2) En voici la liste : Hoart, Bruneau, Rigaud, David, Desloges, Arnaud. Tourneux, Janin, Biart, Reboul, Lamy, Baret. Jans, Michon. Lenz, Flichy, Gabert. Boy. Henry, Toché, Granal, Machereau, Lamaillanderie, Jaspierre. (1833 *ou l'année de la Mère*, p. 42). Quelques-uns, Barrault, entre autres, modifièrent un peu le costume de Ménilmontant; le rouge y domina.

lesquels Hoart, Bruneau, Rigaud, David. Leur premier acte fut d'assigner devant le tribunal futur, où hommes et femmes siégeront ensemble, les sieurs Desmortiers, Delapalme et Naudin, pour avoir, malgré leur incompétence, rendu un arrêt contre le Père, au nom de la morale publique, et les ministres du roi qui détiennent la duchesse de Berry.

Les *Compagnons de la femme* se partagèrent en plusieurs groupes. La plus grande partie resta à Lyon ; Barrault partit pour Constantinople avec Rigaud, Tourneux, Toché, David ; Urbain et Cayol devaient se diriger sur le Caire.

Barrault avait donc compris et devancé par son initiative la pensée du Père prisonnier. Celui-ci, malgré son abdication, à plusieurs reprises affirmée, comptait bien reprendre de l'autorité. Ses vues sur l'Orient, malgré leur obscur symbolisme, cachaient une réelle entreprise. L'homme d'action reparaissait. Il voulait grouper autour d'une œuvre les apôtres dispersés. Occupé uniquement, en apparence, à Sainte-Pélagie, de la constitution des archives saint-simoniennes, il songeait déjà à reparaître devant le grand public avec un journal nouveau, le journal de la vie nouvelle, active, de la Famille, les « *Actes des Apôtres* ». Il perçait peu à peu « sa coque de silence (1) ».

Fournel lui montrait l'Orient, non point comme la patrie de la Mère, — Barrault suffisait à représenter la persistante folie dont les autres paraissaient guéris, sans oser l'avouer, — mais comme un lieu d'élection pour une grande entreprise industrielle. Il précisait : l'Égypte et Méhémet-Ali demandent des travailleurs ; « la route d'Alexandrie au Caire va bientôt s'exécuter ; le canal de Suez se fera certainement aussitôt que Méhémet songera un peu moins à ses armées » (2). L'entreprise revient de droit aux Saint-Simoniens et à l'Ecole polytechnique. Le Père ajoutait, il est vrai, que l'œuvre se ferait « sur l'invocation du Père en prison et de la Mère attendue » ; mais cela était de style. « Il a été dit, écrivait Michel Chevalier, qui s'était abstenu de faire partie des *Compagnons de la Femme*, sans désapprouver leur attitude, beaucoup de choses sur la venue

(1) Le journal parut. Ce fut le *Livre des Actes*, rédigé par Cécile Fournel.
(2) IX, 40.

de la Mère, qui, prises littéralement, sont très hasardées »; et il n'y voyait plus qu'un grand motif d'assurance pour les femmes (1) ».

Il était temps de partir. A Paris, les derniers Saint-Simoniens en costume étaient hués ou maltraités. On avait de fort mauvaises nouvelles des missions organisées en province. Les *Compagnons de la femme*, restés en France, avaient choisi Lyon pour centre de propagande. Le nouveau signe de ralliement des membres de l'Eglise lyonnaise était un anneau symbolique. Hoart avait expédié en mars une mission dans le Midi. Elle eut peu de succès (2). Les apôtres, sifflés à Avignon, accueillis à Nîmes et à Montpellier par des vociférations, furent lapidés à Cette. Marseille, Aix, Toulouse les reçurent avec indifférence; mais à Mende, on faillit leur faire un mauvais parti. Ils étaient de retour à Lyon le 29 avril. « A Lyon, écrivait Hoart, il n'y a plus de centre, plus d'organisation, plus de direction. Nous en avons averti la Famille de Paris et toutes les autres, afin qu'ils soient prévenus qu'ils ne doivent plus compter que sur eux-mêmes ». Il déposa religieusement le costume, « obstacle aux communications avec les personnes qui nous aiment ».

Malgré la tristesse de cet échec, on ne montra point de découragement. La « dissolution de Perrache », — c'est ainsi qu'on appela l'échec de cette nouvelle tentative — fut solennelle et « religieuse ». S'étant réunis, ils parlèrent encore du Père, répétèrent son nom « avec enthousiasme et amour ». Hoart, qui était là comme simple compagnon, prononça des paroles qui firent couler des larmes. Machereau parla ensuite, et redoubla l'attendrissement des auditeurs. « Hommes, femmes et enfants s'étaient identifiés par un seul sentiment, amour pour le Père, espoir dans la venue de la *Mère* ». Un incident acheva de les émouvoir. Bruneau avait mis en loterie sa montre en or; une dame, M[me] Crouzet, qui l'avait gagnée, la rendit aux deux capitaines Hoart et Bruneau. Cet acte parut « un lien sacré entre le Père et les travailleurs de Lyon, sacré parce qu'il a été formé publiquement par une femme ».

(1) IX, 45-46.
(2) *Livre des Actes*, 21-33.

Tout était donc, encore une fois, pour le mieux. On avait échoué, mais l'échec avait un sens profond (1).

« Tous les fils du Père ont la liberté; aucune autorité mâle ne pèse sur eux; tout centre est dissous; la désunion est complète. » Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve, ainsi que Hoart l'écrit à Enfantin, que « la parole du Père est entièrement réalisée (2) ».

Duguet, de retour à Ménilmontant, se proposait d'aller évangéliser l'Amérique; car, disait-il, « elle est vraiment étourdissante, cette fatuité de l'Ancien Monde qui se donne un Orient et un Occident, où ne sont pas comptées les Amériques ». Si le Père lui-même n'osait porter son envahissante main sur l'Amérique, c'est que le Nouveau-Monde était le monde de la Mère (3)... D'autres (4), plus modestes, essayaient d'une mission dans l'Est de la France. Ils furent un peu mieux reçus que leurs frères du Midi. Partis de Lyon le 16 mai 1833, par la route de Mâcon, ils allaient, chantant leurs cantiques, distribuant leurs petites feuilles, les vendant quelquefois, et prêchant en plein champ, quand on leur interdisait de parler dans les villes. A Beaune, il leur restait quinze sous. Un obligeant ami les fit déjeuner. A Dijon, malgré le dévouement dont ils firent preuve dans un incendie, on leur montra peu de sympathie, et on écouta distraitement l'annonce qu'ils firent de la prochaine égalité de l'homme et de la femme. A bout de ressources, ils durent se louer comme travailleurs des champs. Ils se consolaient en pensant qu'ils auraient plus de succès auprès des paysans. « Aujourd'hui, disaient-ils au peuple, nous sommes peuple comme toi, et c'est pourquoi tu croiras en nous, et c'est pourquoi nous mériterons tous que la *Mère* vienne. Elle viendra ! (5) » Le retour se fit par Auxonne, Saint-Jean-de-Losne, Saint-Claude, Gex; on visita Ferney,

(1) Les apôtres, pendant le séjour qu'ils firent à Lyon en 1833, furent étroitement surveillés par la police, comme les deux années précédentes. Il leur fut interdit de se promener processionnellement dans les rues, et de chanter leurs cantiques. Pour tourner la difficulté, ils organisèrent des bals; de temps à autre, la danse était suspendue, et les apôtres entonnaient les chants. Le préfet (lettres au maire des 5 et 16 janvier 1833) n'autorisa les bals qu'à la condition qu'on y danserait sans interruption. (Archives municipales de Lyon, série I[a], Police, Dossier des Saint-Simoniens).

(2) Tous ces détails se trouvent dans une lettre de Hoart au Père, juin 1833) (*Archives saint-sim.*).

(3) Deux feuilles détachées, par Duguet : *Salut au nouveau monde ! Adieux à l'ancien monde.*

(4) C'étaient Rogé, Lamy, Charpin, Machereau, Colin, Combes, Gouré, Mengin, Tamisier, Maréchal, Hollinger, Mercier.

(5) Les *Compagnons de la Femme au peuple et à tout le monde.* (Dijon, 1833).

puis Genève, où l'on glorifia M^me^ de Warens d'avoir moralisé Jean-Jacques ; mais la population faillit se fâcher, et jeter les pèlerins au Rhône. Ayant vendu pour vingt-quatre sous de chansons, ils arrivèrent à Lyon, en juillet, harassés, et plus misérables qu'au départ. Pendant ce temps, on apprenait que Terson était emprisonné à Perpignan ; Massol et Rousseau étaient expulsés de Bavière (1) sur l'ordre du roi ; en Savoie, un disciple, nommé Similion, emprisonné sur l'ordre de l'évêque de Moutiers. Décidément, la propagande n'était plus de saison.

Barrault était déjà parti pour Constantinople avec les plus enthousiastes des *Compagnons de la Femme*. Les malheureux n'avaient pas eu de succès. Ils avaient servi comme matelots sur le navire qui les transporta (2). Arrivé le 15 avril, Barrault avait, « au nom de Dieu et du Père, rendu hommage, et la tête découverte, aux filles d'Orient, pauvres ou riches, à pied ou en voiture ». A quoi le Grand-Turc, indifférent à ce symbole, avait répondu en les faisant embarquer, le 23, sur des canots qui les déposèrent à Smyrne. « L'égalité de l'homme et de la femme, n'écrivit pas moins Barrault, est implantée en Orient. » Rien ne le décourageait. Rigaud avait des doutes ; il croyait plutôt à la présence de la Mère dans l'Inde, « cette terre de l'enfantement où l'œuf a des autels, où la fécondité est divinisée », où elle attendait « brûlante d'amour ». Barrault, sûr de son fait, affirmait : « la Mère paraîtra à Constantinople, elle y paraîtra cette année, de la race juive ; le mois de mai lui est réservé ». L'accord fut impossible. Rigaud repartit pour Marseille avec Tourneux et Toché (3).

(1) Tous ces détails sont consignés dans le *Livre des Actes*. — Il y eut, à cette époque, un mouvement littéraire saint-simonien assez important en Allemagne. Théodore Mundt (né en 1808) donna, par sa *Madone*, à la diète de Francfort, l'occasion de prendre des mesures de rigueur. Il fut compris dans le décret du 10 décembre 1835, qui condamnait la *Jeune Allemagne* (Heine, Gutskow, Laube, Wienburg). Sa femme, Clara Mundt, a écrit de nombreux romans « saint-simoniens ».

(2) Garibaldi était second sur le même navire. Barrault lui exposa la doctrine et pensa l'avoir converti. (IX, 25).

(3) Voici l'appel adressé par Barrault *aux femmes juives*. (Imprimé sans nom, ni date) :

« Gloire, gloire à vous, femmes juives ! qui avez protesté contre cette monstruosité de l'esprit, contre cet enfantement de la femme qui met au monde son seigneur, son maître, son dieu. Car le Messie n'est pas un homme, c'est un homme et une femme.....

« Les hommes de votre race sont le lien industriel et politique des peuples ; ils sont les banquiers des rois, ils tiennent dans leurs mains la paix ou la guerre.

« Et vous, femmes, vous êtes appelées à relier le monde par une loi morale nouvelle, par un nouvel amour.....

« Allons, quelle est celle d'entre vous qui veut sauver le monde ? Le monde est bien harassé ; la tourmente dure bien longtemps ; l'étoile du salut ne se lèvera-t-elle pas ?...

Il n'était que temps de calmer Barrault. Le Père (1) lui insinua doucement qu'il avait « peut-être besoin de comprendre et de sentir que l'industrie est le véritable appel à la Femme..., et que c'est la base du culte que Dieu réclame... Le *Globe*, voilà notre fiancée, notre mère pour le moment; embrassons, caressons la terre (2) ». Il ne s'agissait que de s'entendre; toutes les prophéties sont vraies pour qui sait les interpréter. En bon français, cela voulait dire : nous avons dit et fait beaucoup de folies; il est permis d'en dire encore quelques-unes, mais entre nous. En tous cas, il est urgent de n'en plus faire.

Le Père et Michel furent graciés le 1er août 1833. Enfantin s'occupa aussitôt de rallier son armée pacifique, et d'organiser le départ : « C'est à nous de faire entre l'antique Egypte et la vieille Judée, une des nouvelles routes d'Europe vers l'Inde et la Chine; plus tard, nous percerons aussi l'autre à Panama. Suez est le centre de notre vie de travail. » Mais, dans la Famille, les opinions, au sujet de l'expédition d'Egypte étaient très partagées. Quelques-uns, fatigués de leur longue soumission au Père, voulaient s'émanciper, sans renoncer à leur affection pour lui. L'un d'eux, Justus (3), exprimait cette idée de façon originale : « Jusqu'à ce jour, nous avons connu, pratiqué la loi d'autorité : la loi de liberté individuelle, nous l'ignorions. Le Père, dans son adieu, à nous, à la France, nous a donné le germe de cette loi ». Il prenait le nom d'apôtre de l'individualité, et fondait « l'apostolat individuel de chacun à chacun ». Un autre, Rogé, avouait au Père, que « la foi dans l'accomplissement de son œuvre industrielle était conditionnelle chez plusieurs, presque nulle et même nulle chez le plus grand nombre; ceux dont la foi est restée pure et aveugle,

« Le verbe de l'homme s'éteint; l'homme a tout dit, tout pensé; l'homme seul ne peut plus sauver le monde : Femme! le monde a besoin de ton verbe, de ton acte, de ton amour!

« ... Fille d'Abraham, pur sang de David, accomplissement des prophéties, arche de l'alliance définitive, rédemptrice des femmes et des travailleurs, source intarissable de gloire et de volupté, sulamite caressante, compagne bien-aimée, épouse sainte, parais, parais! »

Rigaud n'en voulait rien croire; il protestait contre « l'autorité mâle » de Barrault et écrivait : « Dieu androgyne, grâces te soient rendues! Tout à Dieu, aux femmes, au Père! » (Lettre à Lambert, octobre 1833; *Archives saint-sim.* Il signa : Rigaud, chevalier des femmes).

(1) D'après Maxime Du Camp (*Souvenires*, II, 97), le Père n'aimait pas à rappeler le souvenir de cette expédition de Barrault.

(2) IX, 60.

(3) Lettre de Justus, 25 décembre 1833. (*Archives saint-sim.*).

ajoutait-il, et qui voient toujours en vous le Chef de l'humanité, l'envoyé de Dieu, ceux-là sont rares (1) ».

Les femmes même montraient des velléités d'indépendance. Tout en restant fidèles au Père, et confiantes dans la mission que Dieu lui révélait en le rappelant sur la scène du monde, tout en attendant « l'avenir délicieux » qui réunirait la Famille, elles affirmaient leur droit d'agir seules : « La *Mère* ne peut être loin, car le monde souffre trop; j'ai foi que le jour viendra bientôt, écrivait Cécile, où nous, femmes, recevrons d'*Elle*, notre nom (2) ». Leur désir d'émancipation se traduisit par la fondation de journaux. *La femme nouvelle*, la *Tribune des femmes*, l'*Apostolat des femmes* (3). Elles y célébraient, en des proses enthousiastes, la prochaine victoire. « La phase des docteurs est achevée, toutes théories sont faites; vienne la phase du sentiment, des femmes en un mot, et la nouvelle Genèse sera enfantée ». A leur tour, comme les apôtres, elles fondèrent leur « Union ». Comme eux aussi, elles pratiquèrent provisoirement la morale chrétienne, attendant « qu'une femme vraiment grande, aussi bonne que sage, vînt les résumer toutes, et donner force de loi aux sentiments, aux vœux qu'elles auraient exprimés ». Elles projetaient une parodie de Ménilmontant. Comme les apôtres avaient choisi une couleur symbolique, le bleu, elles adoptèrent la couleur dahlia, « symbole de dévouement et d'attente ».

Michel Chevalier, le « Berthier du nouveau Napoléon » sentait déjà, pendant le séjour en prison, sa foi faiblir, et il ne le dissimulait pas. Comme le Père l'encourageait à « ménager son raccordement avec le gouvernement », il pensait que cette idée méritait examen, mais il ajoutait, qu'il ne pouvait « prendre une position qu'autant qu'il serait évident pour les aveugles qu'il n'y aurait pas abandon de sa part ». Il souhaitait encore que la séparation fût une « heureuse délivrance, et non une opération césarienne », mais il était prêt à suivre toute voie, où il pourrait user de sa liberté morale reconquise (4). Refusant de se joindre à l'œuvre de Barrault, qu'il

(1) Lettre de Rogé, décembre 1833. (*Archives saint-sim.*).

(2) Cécile à Hoart, juillet 1833. (*Archives saint-sim.*).

(3) Voir aussi, de Claire Démar : *Ma loi d'avenir*; *Appel d'une femme au peuple pour l'affranchissement de la femme.*

(4) Michel à Aglaé Saint-Hilaire, lettres du 12 et du 24 février 1833. (*Archives sain t sim.*).

jugeait folle, il préférait attendre « l'oreille tendue, l'œil à l'affût ». « Que Dieu se manifeste à moi, et je le suivrai (1) », disait-il. C'était faire outrage au Père, que de « ne point se reposer sur lui du soin de sa propre personne ». Dès qu'Enfantin et lui eurent, à Sainte-Pélagie, cessé toutes relations, d'un commun accord, Michel se sentit libre, et, à peine sorti de prison, il rompit rapidement tous les liens. Il décida de cesser toute communication, pour un temps indéterminé, avec tous ceux qui portaient encore l'habit : « Nous nous aimons sincèrement malgré tout, disait-il à Ollivier, nous sommes pleins de reconnaissance pour le passé, quelles que soient les imperfections qui l'ont signalé : c'est lui qui nous a développés et fait hommes », mais il est tout à fait inutile de se revoir. « Nous nous donnerions une triste poignée de main, en nous ajournant à une époque que nul ne sait (2) ». Quand on lui proposa d'aller en Egypte, simplement à titre individuel, il refusa très nettement, précisément parce que les Saint-Simoniens y étaient (3).

Parmi ceux qui suivaient le Père ou devaient le rejoindre, Hoart, Fournel, Lambert, Bruneau, Holstein, Ollivier, Alexis Petit, tous n'étaient pas animés des mêmes sentiments. Ollivier, toujours fasciné par Enfantin, était incapable de se séparer de lui. C'était une épave de Ménilmontant; il y avait perdu toute énergie, ne sachant plus que se donner tout entier. Le Père aurait voulu qu'il tentât une œuvre personnelle. Ollivier refusa tristement. Le Père était sa vie. Toutes les tortures n'y changeraient rien. « Quand vous m'avez tenaillé dans le collège, lui dit-il, qu'en est-il résulté ? Des souffrances pour moi. Mais quand vous avez parlé d'abolir la domesticité, les autres ont disserté savamment, moi j'ai offert mon corps; ce que j'ai fait, je le ferai encore; les sources de ma vie sont altérées, elles ne sont pas taries (4) ». L'attachement

(1) Michel à la même, du 11 mars. (*Ibid.*) A la même date, il écrivait à Barrault pour lui dire son refus, et lui envoyait la moitié d'un sou avec l'explication suivante :
« Ayant fait couper en deux parties égales
un sou
symbole de la condition présente du travailleur
et de sa relation avec tout ce qui est »,
il déclarait lui en donner la moitié et garder l'autre. La moitié gardée par Michel représentait la recherche de l'industrie; l'autre, envoyée à Barrault, la recherche de la Femme. (*Archiv. saint-sim.*).

(2) Michel à Ollivier, 11 juin 1833. (*Archives saint-sim.*).

(3) Michel à Arlès, 28 août 1833. (*Ibid.*).

(4) Ollivier au Père, décembre 1833. (*Ibid.*).

d'Alexis Petit était pareil. En vain le Père le priait, à Sainte-Pélagie, de le laisser seul, disant : « Je ne veux plus que ma tutelle pèse sur aucun, en aucune façon », Petit ne pouvait lui obéir. Bien qu'attristé par les épreuves qu'imposait le port de l'habit saint-simonien, il refusait de le quitter et de renoncer au Père : « J'ai foi qu'il sera glorieux de vous avoir suivi partout, et que vous aimerez celui qui, s'étant consacré à vous, aura parcouru dans un délai très limité de puissance toutes les phases de votre vie. C'est cette gloire que j'ambitionne... Père, je suis votre diacre; je veux vous suivre à votre île d'Elbe; je serai un jour appelé *celui qui n'a pas quitté le Père*, et la *Mère* me trouvera auprès de vous (1) ».

A côté de ces natures hiérarchiques, insoucieuses d'une liberté dont elles n'avaient que faire, des hommes d'âme plus vigoureuse, capables d'action, restaient pourtant les fils dévoués d'Enfantin. Hoart était de ceux-là. Il obéit comme à une consigne, très simplement et sans discuter : « Dieu, dit-il, au Père, par votre inspiration et l'acte de votre voyage, manifeste aux yeux de tous que vous n'êtes pas seulement le Père spirituel, mais le Père matériel de tous... Père, je vous aime, vous êtes ma vie (2) ».

Lambert alliait à un dévouement absolu pour le Père, une conscience élevée de l'œuvre à faire en Egypte. Il parlait au Père, avec un accent de reconnaissance infinie et de vénération sans bornes : « Père, je suis bien votre fils et je sens de plus en plus ma vie liée à la vôtre. Vous m'avez donné votre éternité (3) ». Dans ses méditations, il rêvait d'édifier le trône du Père, de mettre à son service toute son intelligence, tout son savoir; de grouper autour de lui une cour d'esprits élevés. Il lui rapportait tout ce qu'il savait, tout ce qu'il valait, comme un croyant offre tout à son Dieu : « Père (4), le sacerdoce chrétien, la science critique ne vous comprennent pas. Je serai votre verbe et l'apologiste de ceux qui sont près de vous. Je remuerai dans l'intimité les hommes à idées, et je les pousserai vers vous. Je serai, dans le monde, auprès des femmes et de la famille ancienne, le représentant de votre douceur et

(1) Alexis Petit au Père, 23 mars, 6 mai 1833. (*Archives saint-simoniennes.*)
(2) Hoart au Père, août 1833. (*Ibid.*)
(3) Lambert au Père, 17 décembre 1833. (*Ibid.*)
(4) Note manuscrite de Lambert, 1833. (*Ibid.*)

de votre tendresse. Je suis aimé de tous ceux qui ont quitté le Père, je les verrai tous... nul ne sait mieux la doctrine que moi». Il aurait voulu étreindre le monde, pour le jeter enchaîné aux pieds du Père. L'hommage incomparable qu'il rêvait pour son maître, lui donnait l'idée la plus large de l'œuvre d'Egypte. « Il y a en Egypte des tombeaux et des berceaux, des débris et des germes... C'est une croisade nouvelle inaugurée par la France républicaine en 1799, reprise avec conscience du but en 1833. Il ne s'agit plus de se disputer certaines places dans les Saint-Sépulcres. Il s'agit de visiter et de bénir des crèches. C'est, guidés par l'étoile éternellement transfigurée de l'Epiphanie, que les nouveaux mages vont offrir leurs présents. »

Les Mages allaient partir. L'heure approchait. Ce fut une grande tristesse. Qui ne se serait senti le cœur déchiré à la pensée de quitter ce Ménilmontant où ils s'étaient tant aimés, où, dans la folie de leur jeunesse, ils avaient connu tant d'espoirs insensés et sublimes, tant de nobles joies, qui leur apparaissaient épurées de tout ennui par la grâce du souvenir? Et Paris, la ville qu'ils avaient voulu conquérir, dont ils voulaient faire la Jérusalem nouvelle, et qu'ils n'avaient pu prendre, Paris, qu'en ses rêves apocalyptiques, le poète Duveyrier voyait revêtir la forme d'une femme merveilleuse, les avait repoussés en riant. Ils l'abandonnaient, plus fatigués et las qu'ils ne l'avouaient, avec le vague et lointain espoir d'y rentrer vainqueurs.

« Le 29 août, dit le *Livre des Actes*, le Père, triste de notre douleur, mais calme et ferme devant elle, comme l'est toujours celui que Dieu conduit. le Père prononça le mot *Adieu.* »

## CHAPITRE DEUXIÈME

## L'EXPÉDITION D'EGYPTE

I. Le grand œuvre saint-simonien : le canal de Suez. — Admiration d'Enfantin pour Méhémet-Ali. — Échec du projet de canal. Découragement et départ de Fournel. Émotion de la Famille. — Projet de barrage du Nil. Efforts d'Enfantin pour rallier tous les disciples. La situation matérielle s'améliore. — Fin de la crise.

II. Le barrage. — Espérances d'Enfantin. — Nouvelles déceptions. — Tristesses et morts. — Ajournement du barrage. — Mort d'Hoart. — Découragement de la Famille. — Retour du Père en France. — Liste des « Egyptiens ».

### I

Si la Femme ou les femmes doivent venir à notre secours, c'est sur le champ d'honneur où nous serons blessés, mais non dans le champ de repos où nous nous serions étendus épuisés (1). Ainsi avait parlé le Père.

Le champ d'honneur était choisi, les apôtres marchaient au combat. « Suez est le centre de notre vie de travail, dit-il encore; là, nous ferons l'acte que le monde attend pour confesser que nous sommes *mâles.* » Il n'était pas question, cela va de soi, d'une œuvre entreprise dans les conditions ordinaires et banales. Elle serait, avant tout, une manifestation saint-simonienne, et comme telle, un symbole et un exemple. Enfantin retira son abdication de Sainte-Pélagie : « j'ai quitté, dit-il, ma prison d'Occident et je reprends sur vous mon

(1) IX, 64.

autorité (1) ». La direction du premier grand acte du culte nouveau appartenait de droit au chef de la religion. Lui seul pouvait lui donner toute sa signification, toute sa portée. Avant toutes choses, l'acte devait être une application pratique des idées saint-simoniennes sur l'association dans le travail : ni patrons, ni ouvriers; du manœuvre à l'ingénieur, il y aurait coopération fraternelle. « Nous ne sommes pas des hommes, disait le Père, auxquels il faut, comme aux ingénieurs anglais, des millions. Nous vivons comme l'ouvrier. Il faut que cette grande œuvre, vraiment universelle, soit œuvre d'enthousiasme et de dévouement comme était la guerre et que la gloire paye les soldats pacifiques (2) ». Enfantin ne s'inquiéta pas de préciser davantage; il se réservait; les événements lui fourniraient sans doute une occasion de parler plus net.

Le 23 septembre 1833, on partit de Marseille. Quand le Père entra sur le « frêle navire qui portait les destinées du monde (3) », les fils entonnèrent le « Salut au Père ». La première nuit tout entière se passa à chanter aux étoiles les cantiques saint-simoniens. Quand le bateau arriva à Alexandrie, il hissa la bannière saint-simonienne. Barrault et Félicien David qui déjà avait donné des concerts aux Egyptiens, les attendaient. Quelques jours après, arrivèrent Cécile Fournel et Clorinde Rogé (4).

Enfantin était peu capable de diriger une entreprise de travaux publics. Il avait depuis longtemps oublié son métier d'ingénieur. Mais il importait gravement qu'il fût là, comme « inspiration » permanente. Il ne fallait point douter de l'utilité de sa présence. La venue du Père en Orient, était un « signe » de la phase nouvelle; ce signe devait apparaître aux yeux de tous. « Oui, disait-il à Fournel, je suis venu pour faire faire la communication des deux mers, et toi tu es venu pour la faire; mais je suis venu en Egypte pour faire faire aussi la percée de Panama (5). » Il n'avait pas, d'ailleurs, l'habitude

(1) IX, 109.
(2) IX, 84.
(3) Le bateau s'appelait le *Prince héréditaire* : « Tous les regard sont maintenant tournés vers l'Orient; nos vœux accompagnent le frêle navire qui porte les destinées du monde; Dieu le guide, il ne peut périr, » disait le *Livre des Actes*. (Cécile Fournel le céda, au moment de son départ pour l'Égypte, à Marie Talon.) Le *Livre des Actes* publia une carte où était marqué l'itinéraire du bateau, qui mit dix-neuf jours à faire la traversée.
(4) Lettre de Lambert à sa sœur. (*Livre des Actes*, 192-198.)
(5) IX, 195.

de donner de très claires explications de ses actes; le Verbe du Père, était synthétique et obscur.

C'est à Fournel que revenait la direction pratique de l'œuvre qu'il avait lui-même indiquée. Fournel sentait toute l'importance politique de la communication des mers. Il ne s'abusait pas sur les difficultés de la réalisation; il redoutait en particulier l'opposition de l'Angleterre, qui, cependant, « pourrait comprendre qu'elle doit faire une affaire à Suez ». Mais il espérait qu'une telle œuvre déterminerait un bouleversement dans les habitudes européennes, une poussée vers l'Orient. Il célébrait, en termes lyriques, « la Russie avec ses Tartares, ses Cosaques, ses Baskirs, aidée par sa constitution même, transformant, d'un seul signe, ses bataillons en bras producteurs, et sillonnant la terre de chemins de fer, qui partiraient de la statue de Pierre-le-Grand pour s'allonger vers la Chine, la Perse, la Turquie... » (1). C'était presque une prophétie.

Il fallait toutefois laisser là les visions et agir. On partit pour le Caire. Enfantin fut logé dans la maison de M. de Sève, qu'on appelait là-bas Soliman-Bey. Il fut tout de suite enthousiaste de l'œuvre politique de Méhémet-Ali; celui-ci s'était rendu maître de toutes les terres et ne laissait qu'une rente viagère aux cultivateurs. Le Père voyait là une heureuse application, un peu prématurée peut-être, des idées saint-simoniennes relatives à l'abolition de l'hérédité propriétaire (2). Et il parlait déjà de compléter l'exploitation savante de l'Egypte, de mines à découvrir, de l'Ecole polytechnique à fonder, des cultures, de l'irrigation à perfectionner. Mais il ne peut plus rien concevoir sans lyrisme; prononcer un mot sans y découvrir une révélation. Aussi voit-il, sans plus attendre, une Egypte transformée. Méhémet-Ali est le centre

(1) *Communication des deux mers.* — Lettre à Arlès-Dufour, 3 septembre 1833, par Henri Fournel. Il y empruntait au Père son langage imagé et ses hardiesses enthousiastes : « Sans aucun doute, l'œuvre la plus imporante en France va consister à préparer l'épanchement des hommes passionnés de l'Occident vers l'Orient. Le Midi est prêt pour entendre le langage propre à une œuvre d'animation et d'entraînement. Naguère les enfants de la Provence vinrent, aux accords de leur Marseillaise enivrante, porter le coup mortel aux vieilles institutions qui chancelaient; à eux encore, avec un chant plein de verve et d'ardeur pacifique, à lancer sur les mers le premier bataillon de l'armée des travailleurs qui rendra la vie à cet Orient, qui nous l'a transmise. Quand Marseille et Lyon verront les portes de l'Inde prêtes à s'ouvrir devant elles, quand elles auront compris les regards animés que leur lanceront Alexandrie et le Caire, vous entendrez Marseille et Lyon entonner les mêmes chants. »

(2) « C'est la réalisation exagérée, car elle est anticipée, de notre destruction de l'hérédité. » IX, 185.

du Monde Nouveau. Ne posséde-t-il pas Alexandrie, « ce temple, comme disait Barrault, préparé par une main puissante pour la communication de l'Orient et de l'Occident », qui devait remplacer Rome et Jérusalem déshéritées, et Paris qui venait, en repoussant le Père, de répudier leur héritage? Il est le maître aussi de la Judée, « centre du Monde juif, c'est-à-dire du monde ancien tout entier, puisque le juif couvre la terre. Les filons de cette mine s'étendent à Paris, à Londres, à Pétersbourg, Amsterdam, Berlin; Rodrigues, d'Eichthal, Péreire sont des symboles du travail que nous devons appliquer à cette mine... Rothschild, Stieglitz, Hertz, Mendelssohn, sont les sujets du pacha; ils lui payeront un tribut (1) ».

En langage ordinaire, cela voulait dire, probablement, qu'on pousserait le pacha à faire un emprunt aux banquiers d'Europe. Mais pendant qu'Enfantin, la tête pleine d'images, partait du Caire pour le désert et Suez, Fournel multipliait les démarches auprès du Pacha pour obtenir la concession du canal. M. Mimaut, consul général dont le vice-consul était Ferdinand de Lesseps, l'avait présenté à Méhémet, le 13 janvier 1834. Malheureusement, celui-ci était uniquement préoccupé du projet d'un barrage, destiné à régler les inondations du Nil. Un peu ébranlé toutefois par la conviction ardente de l'ingénieur, il l'autorisa à exposer ses idées devant le Grand Conseil. Pendant trois jours, les 28, 29 et 30 janvier, Fournel lutta pour le canal, mais le Grand Conseil se prononça pour le barrage. Découragé, Fournel ne songea plus qu'à partir.

Enfantin se montra désolé de cette résolution. Pourquoi, puisque le Pacha voulait un barrage, ne pas faire son barrage? Il fallait bien faire quelque chose, après tout. Sans doute, mais Fournel, qui avait rêvé d'une œuvre qui serait la « sainte-alliance des rois pour le bonheur des peuples », était attristé d'en être réduit à construire une muraille, et trouvait la déception par trop rude. S'il avait au fond de son cœur renoncé tout à fait à l'espoir de la Mère, du moins, il avait pu croire que la parole du Père relative à l'Orient, le grand œuvre saint-simonien se réaliserait. Voici que le Père s'était trompé deux fois : Fournel perdait confiance. « J'étais venu en Orient,

(1) IX, 185. Le Père à Hoart et Bruneau, décembre 1833.

dit-il au Père, pour y déployer l'activité qui fait ma vie, vous n'avez pas donné d'aliment à cette activité! » Le reproche était dur. Il ajoutait, il est vrai, que le chagrin d'être séparé de sa petite fille, restée en France, augmentait son désir de partir (1). Le Père eut hâte de se disculper, et de prouver qu'il gardait intactes des espérances toujours remises. « Tu mets en doute, lui écrivit-il, après être revenu précipitamment au Caire, si l'avenir attachera aux événements de notre vie l'importance que nous y attachons aujourd'hui. J'accepte parfaitement en toi ces sentiments, et je te prie de regarder ma participation à l'œuvre du barrage comme un fait industriel ordinaire, auquel ne se rattache que de très loin la rénovation humaine que nous annonçons depuis et par Saint-Simon... Je commence ma vie industrielle au barrage du Nil. C'est ma *lettre de Genève*. J'ai réduit pour le moment ma vie aux proportions d'une pratique ordinaire... prêt à attendre, si Dieu le veut, des siècles encore la venue de sa fille, et travaillant jusque-là, avec le peu d'éclat dont il environne son messie mâle (2) ».

Ce n'était pas la première fois qu'Enfantin s'apercevait du danger qu'il y a, quand on exerce le métier de prophète, à faire des prophéties à courte échéance. Pour lui-même, cela avait peu d'importance. Il était inacessible au découragement. Il aurait trouvé, au besoin, des explications plausibles du peu de cas que Dieu semblait faire de lui pour le moment. Mais le découragement pouvait se propager chez les disciples. Il sentait qu'il avait trop parlé, trop promis. Le « grand acte du culte » allait consister tout simplement à gagner sa vie en faisant des travaux publics. Il prévint Hoart et Bruneau, sur le point de quitter la France pour le rejoindre en Egypte, de ne point voir dans la retraite de Fournel un abandon de l'œuvre, ni surtout un signe fâcheux. Vis-à-vis du monde, cependant, il fallait être circonspect. Devant le mécompte survenu à propos du canal, il leur conseillait de se dégager de toute préoccupation, « qui vous porterait à remettre sur la scène de la publicité française nos prétentions apostoliques : ce n'est pas votre affaire ». En d'autres termes, qu'on ne clame pas trop haut que le monde va être étonné; le Père,

(1) Lettre de Fournel au Père, 1834. (*Archives saint-sim.*)
(2) XXIX, 129. Lettre du Père, 3 avril 1834.

mieux informé, se réserve de le dire au bon moment. Et il ajoutait : « Ce qui est précis, c'est que vous allez chercher des ingénieurs et des ouvriers et parmi eux un homme, des hommes connaissant les travaux hydrauliques ». Qu'on se taise aussi sur les femmes : « Je ne sens rien à leur dire, mais je veux qu'elles me voient faire; c'est le seul moyen que je conçoive de leur faire l'amour aujourd'hui ». En même temps à Holstein, Ollivier et Urbain, restés à Suez, tandis qu'il était revenu au Caire, Enfantin se hâta d'écrire pour leur faire part de la décision de Fournel, et les rassurer. « Si Dieu m'ôte celui que j'ai nommé mon bras droit, c'est qu'il veut que mon véritable bras droit le mien, devienne fort. » Il leur affirmait qu'il fallait voir dans le départ de Fournel un motif de plus d'amour pour lui et d'espoir en lui. Enfin, pour atténuer l'effet que pourraient produire en France des propos inconsidérés de Fournel, Duguet et Hols tein furent chargés de porter la parole du Père à la Famille de Paris (1).

Le Père fait ainsi de grands efforts pour conjurer le danger d'une dislocation complète; ses bataillons sont en débandade. Les disciples, inoccupés, vont chacun de leur côté. David, Lami, Alric quittent le costume; Toché et Cognat font de la médecine magnétique. Barrault avait commencé à Alexandrie un cours d'art et de littérature; son succès, assez vif au début, ne dura pas; il dut bientôt partir pour chercher mieux (Décembre 1834).

Le Père comprit qu'il fallait, au plus vite, prendre une résolution. Tout le monde devait se rallier au barrage. Enfantin y découvrit toutes sortes de beautés. Le champ de bataille était digne des Pyramides qui le dominaient. Voici ce dont il s'agissait : « barrer le Nil à la naissance des deux branches de Rosette et de Damiette, afin d'avoir en tout temps, même aux époques des plus basses eaux, une hauteur pour les eaux d'irrigation presque égale à celle des moments d'inondation, et cela sans interrompre la navigation ». La vie pratique du Monde est ici. « Aucune nation, disait le Père, ne peut entreprendre aujourd'hui une œuvre pacifique aussi grande... Songez à Monge et à Carnot; il faut implanter ici la science, et organiser la victoire industrielle. » Sans doute, cette œuvre avait un caractère égoïste et purement

(1) XXXIX, 133-136. — IX, 201.

national, mais il fallait s'en contenter; on réussirait. Le Père frappait du pied, les légions devaient sortir de terre. « Après l'inondation du Nil, j'aurai sous mes ordres, sinon officiellement, du moins par le fait, une armée de quarante mille hommes (1). »

Il exagérait. Le directeur des travaux, ce n'était pas lui, mais Linant (2), ancien officier de marine, ingénieur français, son ami, à vrai dire, et fort heureux de retrouver dans les volontaires saint-simoniens des camarades et des aides précieux. Enfantin d'ailleurs ne bornait pas son ambition au barrage. Il se voyait déjà inspirateur officiel de toutes les œuvres scientifiques d'Égypte, l'École polytechnique, l'École pratique du génie civil, espérait embaucher Lamoricière (3), l'organisateur des zouaves d'Alger; bref, son imagination, un moment refroidie par le départ de Fournel, recommençait à battre la campagne.

Après un moment d'incertitude, la Famille trouva à s'occuper. L'incorrigible Barrault, qui était retourné à Constantinople chercher la Femme, et de là à Odessa, d'où on l'avait expulsé, était revenu en Égypte, et avait rejoint Enfantin au barrage. Alric faisait le buste de Méhémet, et pensait à la statue équestre d'Ibrahim, qui le nommait professeur de dessin à l'école de Giseh. Machereau y entrait aussi. Urbain et Granal enseignaient à l'école de Kanka (4). La mission de France arrivait. Sauf quelques brebis égarées, tout le monde se retrouvait; les femmes même. Si Cécile avait suivi en France son mari, Clorinde Rogé attendait à Alexandrie des femmes de Lyon (5). Et on apprenait que la Famille de Paris avait fêté solennellement, à Ménilmontant, l'anniversaire du Père.

(1) IX, 207.

(2) Né à Lorient, en décembre 1800. Son nom est attaché à la plupart des grands travaux exécutés en Égypte. Il fit un plan du canal de Suez. (Voir plus loin).

(3) Lamoricière, ancien Saint-Simonien, refusa. Peut-être venait-il d'être converti au catholicisme par son ancien camarade d'école, le père Gratry.

(4) Combes et Reboul étaient dans la Haute-Egypte. Toché et Cognat tombaient malades à ce moment. D'Eichthal était à Nauplie, employé par le gouvernement grec.

(5) Vers la fin de 1834 arriva un convoi de femmes avec Suzanne Voilquin (qui, plus tard, en 1866, a rédigé ses souvenirs sous ce titre : *Journal d'une Sainte-Simonienne en Egypte*). En 1835, deux Saint-Simoniennes arrivèrent d'Alger. Lambert raconte au Père l'impression qu'elles produisirent au Caire :

« Un nouvel événement saint-simonien est arrivé à point pour constater que nous vivions toujours, et même avec nos idées les plus exaltées. Deux dames en costume frisant celui de l'homme sont maintenant au Caire avec Janin. Ce sont les deux dames qui, il y a deux ans, étaient près de Clorinde, *femmes de la Mère*, et qui se sont rendues

La crise était passée. Au travail maintenant, chrétiens et musulmans, sous la bannière de Saint-Simon, que le Père suprême tient en main!

## II

Lambert, Hoart et Bruneau devenaient, après le départ de Fournel, les chefs scientifiques de la phalange saint-simonienne. On aurait dit, au temps où les grandes pensées n'étaient pas interdites, les chefs du culte. Il n'y avait pas à craindre, de leur part, un accès de découragement. Leur vénération idolâtre pour le Père ne se démentit jamais. Ils sont, disait Enfantin, « hommes de foi et de fidélité à toute épreuve, cœurs patients et bons, persévérants comme moi-même, que rien ne rebute ni ne décourage et n'effraye, ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans la vie (1) ». Mais qu'allaient-ils faire?

Enfantin aurait voulu, dans son ardeur, voir les travaux du barrage commencer tout de suite. Il étudiait des ouvrages d'ingénieurs, faisait des plans, nivelait avec Lambert; s'informait, lisait Hérodote et Strabon, faisait pour Linant des rapports sur le barrage et sur la fondation de l'École polytechnique, dont Lambert avait discuté le projet avec Hattein-Bey (2). Mais le temps s'écoulait, et l'on discutait toujours. Linant remplissait d'aise le Père, en demandant à Méhémet-Ali l'autorisation d'organiser une armée pacifique de travailleurs. Enfantin voyait déjà dans ses rêves « un corps de 12.000 travailleurs réguliers, enrégimentés, gradés, disciplinés, vêtus, nourris et logés comme les régiments de

à Alger : Caroline Carbonnel et Judith. Elles sont venues par Beyrouth, et ont passé à Damiette, où elles ont vu Ismaïl et Jules. Chapeau d'amazone et voile noir, robe noire courte, ceinture de cuir, je pense, et pantalon; en un instant cet appareil fit merveille dans la très petite ville du Caire. Un brave homme, le commandant Marie, et allé jusqu'à me dire ce qu'elles avaient mangé à l'auberge, à leur premier repas... (On leur procura de l'étoffe pour faire des robes); l'une a un projet d'aller à vous qui êtes souffrant et de vous servir; je me suis tu. » (Lambert au Père, 22 septembre 1835. (*Archives saint-sim.*)

(1) xxx, 78.

(2) xxix, 21.

l'armée, commandés par des ingénieurs — composée d'hommes et d'enfants, ayant musique en tête, la pioche et la hache sur l'épaule, le compas et l'équerre aux côtés, les sous-officiers et officiers le mètre en main (1) ».

Les Turcs étaient très aimables. Au barrage, le 15 août 1834 arrivaient Soliman-Bey, Hattein Bey, Moukhtar-Bey, avec F. de Lesseps, le jeune officier Beaufort d'Hautpoul et Lambert. On fêta, à minuit, avec du champagne et du bourgogne, l'anniversaire du grand Napoléon, et le lendemain, on but, en un grand dîner, les vins de France à la santé de Méhémet, d'Ibrahim, à la mémoire de l'empereur, et même aux femmes. Mahmoud-Bey posa solennellement la première pierre de la future école d'ingénieurs. Sur cette pierre étaient gravées les lettres N-M-A, Napoléon-Méhémet-Ali. On sacrifia sur elle, à la manière antique, une brebis (2).

On ne semblait pourtant pas pressé d'utiliser nos Saint-Simoniens. Le Père s'agitait, écrivait au vice-roi pour lui signaler les défauts de coordination, les doubles emplois, parlait de la nécessité d'établir un Conseil et un Comité de l'instruction publique, de confier à une direction unique tout l'enseignement. Ces lettres restaient à peu près sans effet (3). Enfantin, depuis un an de séjour en Égypte, n'avait pas encore été reçu par Méhémet. Il attendait au moins sa visite au barrage, et cette visite n'eut pas lieu.

Jours d'ennui, d'incertitude. Enfantin travaillait à des misères, faisait des plans pour des écoles : l'école des ingénieurs au barrage, l'école d'infanterie de Damiette, l'école de cavalerie à Giseh, le plan des haras de Choubra (en collaboration avec Lami). En somme, il perdait son temps et gagnait peu d'argent. Hoart et Prax travaillaient dans les bureaux de Linant. Machereau, professeur à l'école de filles de Giseh, était à peine payé (4). Rogé et Massol ne trouvaient pas à vivre. Enfantin les recommandait à Soliman-Bey... Pauvres apôtres ! Pauvre Père suprême ! La curiosité satisfaite,

(1) x, 14.
(2) x, 16.
(3) x, 27.
(4) « Machereau a enfin touché son premier mois d'appointements, et en a de suite profité pour quitter ses guenilles, et prendre le costume du pays; il était fait comme un voleur et ressemblait à Frédérick dans l'auberge des Adrets. » xxx, 33. — On parlait de mettre en gage le piano de Félicien David. Lami, Cognat, Toché, Granal étaient dans la misère. (Lettre de Cognat, 23 août 1834. *Archives saint-sim.*)

faite, ils n'excitaient plus que la commisération (1). Et les travaux du barrage n'avançaient guère. L'organisation de l'armée pacifique restait dans les cartons. Le bruit courait que Méhémet voyait avec déplaisir cette affluence d'hommes autour du Père (2).

Le champ de bataille industriel, où ils avaient espéré vaincre ou mourir, se dérobait. « Je suis en ce moment, disait le Père, en manière de consolation, à une de mes époques d'évolution; je suis plus rêveur que fixé; je sens quelque chose dans l'air, comme à l'approche de toutes nos grandes phases (3) ». Hélas! Le grande phase ne vint pas, mais les séparations, les deuils, les douleurs. Barrault avait définitivement quitté l'Égypte en novembre 1834. David, Petit regagnèrent la France en février 1835. La peste éclatait à Alexandrie. Alric mourut (4). Le Père partit pour Thèbes, laissant au barrage Hoart et Bruneau. Pourquoi ces coups du sort, ces infortunes? « C'est un grave mystère dont Dieu ne me révèle pas le sens apostolique, » disait Enfantin.

Il était, sans doute, malheureux, blessé dans son orgueil, et attristé de l'échec, qui paraissait bien décisif. Il s'acharnait à trouver quelque occupation digne de lui, et on ne s'acharnait pas moins à le traiter comme un homme ordinaire. On lui reprochait à Paris d'avoir abandonné sa femme, son fils et son vieux père; et ceux-ci se répandaient en plaintes amères contre sa conduite, mettaient en doute son affection. Il n'osait leur écrire, disant : « Ils ne me comprennent point ». Leurs « douleurs particulières leur voilaient celles du monde entier » que lui-même était appelé à faire disparaître. Ils ne comprennent point « celui que Dieu a envoyé pour changer la vie de toutes les femmes et de tous les hommes, ainsi qu'il l'a changée à d'autres époques par Jésus, par Mahomet, par Moïse et par tous les élus (5) ».

Mieux valait disparaître que végéter ainsi. Le Père eut comme un accès d'impatience, et rejeta le lourd fardeau qui lui pesait. Urbain lui demandait une direction de vie; il lui répondit : « Je ne sais rien de rien; Allah Kérim! adieu les

(1) xxx, 52, 60.
(2) x, 64. Lettre d'Enfantin, 5 janvier 1835.
(3) xxx, 66.
(4) Au moment où il méditait « l'alliance de la peinture et de la sculpture, un voyage dans les Indes. » (Granal au Père, 4 mai 1835. *Archives saint-sim.*)
(5) xxx, 8. Lettre d'Enfantin, 4 novembre 1834.

calculs pour quelques temps ! je vais m'amuser, voir du pays, batifoler avec la Barbarine, la Bédouine, la Noire et l'Abyssinienne ». Le Père ne peut rien dire à ses enfants : « Rien ! rien ! ai-je puissance pour te placer où je voudrais que tu fusses? je me réjouis presque de mon impuissance actuelle à rétribuer chacun selon son amour, car je crois que je ferais des folies pour tous ceux qui m'aiment (1). » Il voulait, en partant, fuir l'obsession des disciples résignés. Mais sa tristesse l'accompagna : « Si ma vie devait se continuer encore longtemps comme je la mène depuis un an, il me semble qu'elle conviendrait mieux à un homme de soixante ans qu'à un homme de quarante (2). » Et les mauvaises nouvelles le poursuivaient. Il apprenait à Thèbes la mort de son père, la maladie de d'Eichthal en Grèce; puis, c'était l'ajournement indéfini du barrage (3). Ollivier entrait dans une ferme pour gagner sa vie en ce monde « qui n'avait pas de fonction pour lui ». Il représentait amèrement au Père combien les jugements divers qu'il avait rendus sur lui l'avaient jeté dans une douloureuse incertitude. Enfantin dans ses heures prophétiques, l'avait tour à tour « déclaré confesseur, prêtre, puis propre à prendre soin des chevaux, des équipages (4). » Urbain, non moins indécis sur sa vocation, finit par se faire musulman et prit le nom d'Ismaïl, « joignant au baptême chrétien l'antique baptême de la chair (5). » Mais cette résolution, qui l'avait vivement exalté,

(1) xxx, 83. Lettre d'Enfantin, 11 mars 1835.

(2) xxx, 90.

(3) La nouvelle de l'ajournement du barrage produisit sur les disciples le même effet que l'année précédente l'échec du projet de canal. Enfantin voulut, de la même façon, l'atténuer, et il écrivit à Duguet, alors en mission en France :

« Je crains que tu n'aies trop fait du barrage une affaire personnelle à toi ainsi qu'à moi, et que l'ajournement indéfini ne te paraisse une défaite, quoique tu saches très bien que la fin du *Producteur*, celle de l'*Organisateur*, celle du *Globe*, celle de la rue *Monsigny*, l'abandon de *Ménilmontant* ne furent pas des défaites; et pourtant je crois que le simple rappel que je te fais de ces grands incidents de notre vie passée, suffira pour te donner le calme, où tu puiseras l'inspiration que demande un pareil moment... Souviens-toi que je suis venu ici, non seulement pour Suez, mais pour Panama; non seulement pour Suez et Panama, mais pour laisser aussi au monde le temps de se remettre du coup de massue que nous avons donné à son intelligence par le *Globe* et de l'émoi que nous lui avons causé par Ménilmontant. Je crois qu'il se remet un peu, et que ses yeux commencent à s'ouvrir; n'allons pas trop brusquement avec lui; pas d'impatience trop vive; le barrage n'est pas un rendez-vous que je lui ai donné; je n'y ai fait venir que quelques personnes de ma famille. »

Il lui annonçait ensuite qu'il pensait faire un voyage vers les Lieux saints, « vers Jésus, Moïse et Mahomet. » (Karnac, 5 août 1835).

Cette lettre fut imprimée avec deux ou trois autres et envoyée aux disciples. (Papiers de la famille Arlès-Dufour).

(4) Ollivier au Père, juillet 1834. (*Archives saint-sim.*)

(5) xxx, 112.

augmenta encore son amour pour le Père : « Il faut, lui dit-il, avoir éprouvé comme moi cette passion délirante de culte et de prière, pour connaître comment et jusqu'à quel point je vous aime (1) ». Bien que musulman, il ne peut point trouver d'emploi : « Les uns vous diront que je veux me faire comédien, d'autres que je vais partir pour un pèlerinage de La Mecque; ceux-ci que je postule la place d'inspecteur des écoles d'Égypte, ceux-là que je veux me faire uléma. Il y a peut-être quelque chose de vrai dans tout cela, mais.... je vous confie que ma destinée est entre les mains du Père, et que je n'aliénerai jamais ma liberté de telle sorte que je ne puisse au besoin accomplir sa volonté (2) ».

Une pareille affection, qui rappelait les plus beaux jours de Ménilmontant, était rare à cette heure. « La Famille est morte, ou méconnaît encore le Père, écrivait Lambert. L'injure et la boue sont tombées sur sa tête. Beaucoup l'ont abandonné (3) ». La mort faisait de nouveau des vides parmi les derniers disciples, Le bon et loyal Hoart mourait le 12 octobre 1835 : « Puisque Hoart est mort, s'écriait Bruneau, abattu par le chagrin et le découragement, l'apostolat est fini; car c'est lui qui, parmi nous tous, enfants du Père, en a parcouru toutes les phases avec le plus d'entraînement et dans toute leur étendue (4) ». Ollivier mourut l'année suivante à Alexandrie (9 mai 1836). Cette mort qui, selon Lambert, « devait être le symbole de la disparition progressive des luttes et des schismes intérieurs (5) », ne fut qu'une tristesse nouvelle ajoutée à tant d'autres.

Lambert, seul, restait inébranlable. Il ne voyait, dans la série des succès et des revers, qu'un développement de la foi saint-simonienne, et de sa destinée en Enfantin. Indifférent aux choses, résigné devant les événements, quoique actif

(1) Urbain au Père, 18 juin 1835. (*Archives saint-sim.*)

(2) Urbain à Lambert, 14 août 1835. (*Archives saint-sim.*) L'exaltation d'Urbain ne se calma pas. Voici un extrait d'une lettre du 8 février 1836 (*Archives saint-sim.*) : « Qui peut d'ailleurs affirmer, Père, que votre vie n'anime pas à cette heure, dans un coin du globe que nous ignorons, des populations riches et jeunes! Qui peut dire si Dieu n'a pas trouvé dans un autre monde des harpes d'or pour chanter vos cantiques et exalter les destinées nouvelles de l'humanité?... Nous ignorions, lorsque vous êtes apparu au milieu de nous, d'où vous veniez; nous ignorons où vous irez; pouvons-nous savoir où vous êtes? quel est le lieu où vous vivez le plus, où l'on vous aime le plus? »

(3) Note manuscrite de Lambert. (*Archives saint-sim.*)

(4) xxx, 118. Douze Saint-Simoniens moururent de la peste. Voir la liste, pages 232-233.

(5) Lambert à Duveyrier (*Archives saint-sim.*)

et laborieux, il ne rêvait que la réunion définitive avec son maître. « Alors ma vie en lui sera constituée; les séparations n'auront plus ce caractère indéfini qui les rend douloureuses : ce ne seront plus que des absences (1). »

Mais que pouvaient la tendresse exaltée d'un Urbain, le dévouement calme et absolu d'un Lambert? Consoler le Père, non pas tirer la Famille, dispersée, découragée, du bourbier où elle se débattait. On ne pouvait plus dissimuler la débâcle, même aux yeux les plus prévenus. Tout avait échoué. D'Eichthal envoyait alors à Aglaé l'histoire de Pierre Schlemihl, l'homme qui a perdu son ombre. « C'est, disait-il, l'histoire de beaucoup de malheureux de notre connaissance. »

Le Père ne pouvait plus se refuser à comprendre que le retour devenait nécessaire. Trois années étaient perdues pour la doctrine et pour la Famille. Le moment était, d'ailleurs, mauvais pour les Français; la grande faveur dont ils avaient joui prenait fin. M. de Cerisy quittait l'Égypte, Soliman était envoyé en Syrie, disgrâce déguisée; on lui ôtait l'inspection générale des écoles. Le général Siguéra, le commandant français de l'école d'infanterie de Damiette, partirent. On annonçait comme prochaine la disgrâce du commandant français de l'école de cavalerie de Giseh. L'Égypte, disait-on dans l'entourage de Méhémet, pouvait se passer des Francs. Les Saint-Simoniens, dont aucun n'avait encore pu conquérir une position solide, disparaîtraient dans la tourmente (2).

(1) Note manuscrite de Lambert. (*Archives saint-sim.*)
Pourtant, il laissait parfois échapper quelques paroles tristes. Le 14 décembre 1834, il écrivait au Père :
« Je souffre depuis longtemps..., j'ai soif d'amour, de femmes, de gloire. Ma vie ancienne, timide comme celle d'un chrétien, douce, cachée, ne me va plus... J'ai soif à mon tour de renommée générale, et d'un plus grand nom près de vous, et j'ai soif de l'amour d'une femme... Pourquoi mes rêves de l'enfance et ces pleurs que je versais parce que, dans mon ignorance, je disais que le Christ était mort et que je ne pourrais pas le suivre?... Pourquoi cette soif d'une auréole?... Je veux être aussi un chef d'hommes, un engendreur, un remueur et un convertisseur de peuples... (*Archives saint-sim.*)

(2) La liste complète de tous ceux qui prirent part à « l'expédition d'Égypte », à des titres très divers, a été dressée par Enfantin lui-même, lorsque, plus tard, en 1845, il reprit les projets qui échouèrent en 1834. Il l'adressa alors à Arlès avec ces quelques mots : « Je remets en vos mains l'original de cette note. Elle est pour vous, et c'est une dette que j'acquitte pour les morts et les vivants de cette liste, quand je vous remets ce titre de noblesse de vos frères, à vous qui avez été et êtes toujours leur appui vigoureux et dévoué, et qui m'êtes depuis bien longtemps et me serez toujours si cher... »

Enfantin perdait même sa confiance dans Méhémet-Ali, qu'il avait tant admiré. On prêtait à ce dernier le projet de jeter une pyramide dans le Nil, pour le fameux barrage. La chose souriait à Enfantin, à cause du profond symbole qu'il y voyait — le passé mis au service de l'avenir, les Pharaons donnant, à travers les siècles, la main à Méhémet-Ali ; — mais il restait sceptique : « Méhémet-Ali ne démolira pas plus cette pyramide qu'il ne fera le barrage, car la destinée de cet homme est un peu comme celle de Saint-Simon, de faire des programmes ». Et lui, qui avait fort admiré le collectivisme de Méhémet avant d'en avoir vu de près les effets, il écrivait maintenant : « Ce roi négociant, qui a fait de tout un grand

Cette liste donne non seulement les noms des « Égyptiens, » mais, pour quelques-uns, leur situation à la date de 1845 :

Hoart, *mort* au barrage du Nil, ancien élève de l'École polytechnique.
Lambert, directeur de l'École polytechnique de Boulac, ancien élève de l'École polytechnique.
Bruneau, directeur de l'École d'artillerie à Thora, ancien élève de l'École polytechnique,
Fournel, ingénieur en chef des mines d'Algérie, anc. élève de l'École polytechnique.
Prax, officier de marine dans le corps des bâtiments civils en Algérie, ancien élève de l'École polytechnique.
Tourneux, ingénieur du chemin de fer de Bordeaux, anc. élève de l'École polytechnique.
Decharmes, ingénieur des ponts et chaussées aux Sables, anc. élève de l'École polytech.
Drouot, ingénieur des mines aux Sables, ancien élève de l'École polytechnique.
Linant, officier de marine, ingénieur en chef des ponts et chaussées, Égypte.
Lefèvre, minéralogiste, *mort* au Sennaar.
Gondret, chimiste, *mort* de la peste à Alexandrie.
Javary, chimiste, rentré en France.
Yvon, mathématicien; rentré en France; attaché à l'Observatoire de Paris.
Lamy, architecte, *mort* de la peste en exécutant le haras de Choubra.
Machereau, dessinateur, professeur de dessin à l'École de cavalerie de Giseh.
Dumolard, forgeron, *mort* de la peste au barrage du Nil.
Alexandre, mécanicien, *mort* de la peste au barrage du Nil.
Achard, peintre, rentré en France.
Rogé, musicien, attaché à la chapelle impériale de Russie.
David (Félicien), en ce moment en Allemagne pour y faire aimer l'Égypte.
Martin, négociant, rentré en France.
Bernard, négociant, rentré en France.
Plichon.
Granal jeune.
Davesus.
Ferrand.
Ollivier, *mort* dans une ferme près d'Alexandrie.
Alric, sculpteur, *mort* après avoir fait le premier buste du Pacha.
Busco de Dombasle, *mort* de la peste en créant une ferme modèle à Choubra.
Petit (Alexis), cultivateur à Vauzelles, près Châteauroux.
Fourcade, médecin, *mort* le premier de la peste au Caire.
Lachèze, médecin, rentré en France.
Jallat, médecin, rentré en France.
Rigaud, médecin, maire de Pont (Charente).
Charpin, médecin à la Canée (Candie).

pays un seul comptoir, et qui emmagasine comme un épicier tous les produits, depuis la fève jusqu'au café, cet homme-là sera, selon toute probabilité, dans ses vieux jours, féroce, bigot et avare, ou bien dans un an, il faut qu'il soit sultan et qu'il meure (1) ». Enfin, lui, le Père, amoureux de cet Orient, destiné à régénérer l'Occident, qui avait vu, dans leur alliance le symbole de l'union de la chair et de l'esprit, qui demandait à l'Orient la révélation de la Mère, la réhabilitation de la matière et la sanctification de l'industrie, il en vint à préconiser une occupation anglo-française en Égypte, qui débarrasserait définitivement le pays du joug turc et mettrait en valeur le pays. L'activité industrielle des Anglais, les sympathies que font naître les Français chez les Arabes, voilà ce qu'il fallait à l'Égypte, pour « communier » avec la civilisation occidentale.

Enfantin rentra en France en janvier 1837. La grande manifestation saint-simonienne était manquée. Et, comme l'avait dit Bruneau, l'apostolat était fini, car il n'y avait plus d'apôtres. On avait prêché le monde, le monde n'avait pas écouté. On avait ensuite essayé de donner au monde un grand exemple, la tentative avait échoué. Où était l'esprit de Dieu dans tout cela? Enfantin était

Perron, médecin, directeur de l'École de médecine d'Égypte.
Cogniat, médecin, *mort* en France.
Delon, médecin, *mort* de la peste au Caire.
Lautour, médecin-vétérinaire, rentré en France.
Barrault, rédacteur en chef du *Courrier Français*.
Urbain, interprète principal en Algérie.
Duguet, homme de lettres, employé au ministère des travaux publics.
Granal, homme de lettres, rentré en France.
Collin (Auguste), rédacteur de la *Démocratie pacifique*, auteur des *Paroles du Désert*.
Noël, orientaliste.
Massol, rédacteur d'un journal français de Londres.
Maréchal, homme de lettres, *mort* de la peste au Caire.
Janin, homme de lettres, artiste dramatique, rentré en France.
Combes, voyageur, consul de France en Asie-Mineure.
Tamisier, voyageur, rentré en France.
Holstein, caissier du syndicat des agents de change à Lyon.
Reboul, négociant, *mort* dans son deuxième voyage au Sennaar.
Toché, négociant, établi à l'île Bourbon.
Gènevois, négociant, *mort* en Égypte.
Sonneral, négociant, établi à Florence, puis chef du secrétariat du chemin de Lyon.

Cette liste ne comprend pas uniquement des Saint-Simoniens purs; il y a, avec les « enfants » du Père, des « amis » du Père simplement sympathiques à la doctrine, mais dont le nom ne se trouve dans aucune des listes de fidèles.

(1) xxx, 181, 198, 221.

déçu, mais pas encore découragé. Napoléon de l'industrie, il avait eu sa guerre d'Espagne et sa retraite de Russie; il espérait encore. Fort à propos, il sentit naître en lui une vocation nouvelle. Où Dieu conduisait le prophète, le prophète marcha.

## CHAPITRE TROISIÈME

## L'APOSTOLAT PRINCIER

I. Arlès-Dufour. — La famille restée en France, de 1833 à 1837. — Schisme de Fournel. — Vente de Ménilmontant. — Desloges. — Rupture définitive avec le Saint-Simonisme.

II. Impression produite par le retour du Père. Sa querelle avec Michel Chevalier, Isaac Péreire et Fournel. — Le Père à la recherche d'une position sociale. — Son ambition. — Débuts dans « l'apostolat princier ». — Premiers essais : la lettre à Henri Heine; la lettre au Roi. — Enfantin nommé membre de la Commission scientifique de l'Algérie.

### I

Le veau gras est tué et mangé : l'enfant prodigue est au foyer de la famille depuis quatre jours; il s'y chauffe tant qu'il peut, car il fait plus froid qu'en Égypte. J'ai trouvé Saint-Cyr et ses sœurs, toujours aussi aimants pour moi, heureux de me revoir, s'inquiétant peu ou point même, pour le moment, de ce qu'il faudra que je fasse. Enfantin était à Curson, et annonçait ainsi son retour à son ami Arlès-Dufour (1), marchand de soies, à Lyon; un vieil ami des jeunes

(1) Voir, sur Arlès-Dufour, une biographie intitulée *Arlès-Dufour*, signée C. L. (César L'Habitant), in-8°, 1874; et un article de Michel Chevalier sur lui, paru dans le *Journal des Economistes* du 15 mars 1872. — Son nom était Arlès; il y joignit celui de Dufour après son mariage avec M^lle^ Dufour, de Leipzig. — Il n'entre point dans notre sujet de parler en détail de l'activité incomparable que déploya Arlès dans tous les ordres; commerçant, économiste, philanthrope, il a toujours montré la supériorité de son esprit par l'audace de ses conceptions, la fermeté de son caractère dans les moments de crise, et la générosité de son cœur par les nombreux bienfaits de sa charité privée et de ses fondations publiques. — Son nom sera souvent prononcé dans le reste de cet ouvrage; mais nous ne parlerons de sa personne et de ses actes, que pour ce qui concerne la part qu'il a prise au mouvement saint-simonien.

années. Il l'avait connu vers 1822, lors de son voyage en Allemagne, et converti en 1829 à la doctrine. Mais Arlès avait de bonne heure compris que c'était une stérile imprudence que de fonder une communauté religieuse. Il n'avait jamais fait partie de la hiérarchie, il avait condamné les folies, et retenu seulement du Saint-Simonisme la passion du travail et un sentiment très vif de la solidarité sociale. Sa grande activité commerciale, sa haute et vive intelligence, étaient connues, comme sa généreuse et efficace sympathie pour les ouvriers. Ce bon sens, qui l'avait écarté des exaltations et des fautes, le Père allait le retrouver intact, uni à un dévouement éclairé. Arlès avait soutenu par de nombreux envois d'argent les missionnaires d'Égypte. Il ne cessa jamais d'être le plus actif et le plus utile des agents de la doctrine transformée, du Saint-Simonisme pratique.

Il était heureux pour le Père qu'il pût s'adresser en toute confiance à l'amitié d'Arlès. Car, parmi les membres de la famille demeurés en France depuis 1833, s'il en restait encore beaucoup d'attachés au Père par des liens d'affection, bien peu pouvaient lui être de quelque secours. Aglaé Saint-Hilaire (devenue Mme Mathieu), dont la tendresse pour le Père et les apôtres n'avait pas faibli, essayait en vain d'arrêter la rapide décomposition de la Famille. Les enfants du Père avaient dû, résignés ou dépités, se créer une existence indépendante, et rentrer dans le monde par les portes qui s'offraient. Les pénibles nécessités où quelques-uns se trouvèrent, aigrirent les caractères, et souvent amenèrent des ruptures. Beaucoup allaient jusqu'à tourner leurs reproches contre l'auteur de tous leurs maux, le Père lui-même. On le voyait « beaucoup moins grand qu'il ne s'était posé lui-même, donnant ses tâtonnements perpétuels pour des révélations et substituant un papillonage décourageant à une évolution régulière (1) ». La critique commençait pour Enfantin.

Fournel, à peine revenu en France (1834), avait aussitôt annoncé officiellement sa rupture avec la doctrine : « Je n'ai jamais été guidé que par une conviction profonde; la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est qu'aujourd'hui je déclare que je me suis trompé et que cet aveu ne coûte pas à mon cœur. Il est fait avec la même vigueur que j'aurais

(1) Lettre d'un ami à Hoart, 24 mars 1834. (*Archives saint-sim.*)

mise à persister, si je croyais encore à la réalisation actuelle du Saint-Simonisme (1). » Duguet et Alexis Petit, indignés, cessèrent aussitôt toutes relations avec lui. Aglaé Saint-Hilaire, épouvantée de cet état, pensait que Fournel et sa femme étaient moralement malades : « Ils ne rétrogradent pas peu, écrivit-elle au Père, ils mettent en question l'infaillibilité... ; la présence de la Femme que vous attendez est toujours oubliée par eux; ils seraient tentés d'en faire une moquerie (2) ». Pauvre âme scandalisée ! Elle en verra bien d'autres. De pénibles questions d'argent rendirent la séparation de Fournel plus triste et lui donnèrent un air de liquidation (3).

« Fournel a donné le coup de grâce au Saint-Simonisme français, répondit le Père à ces nouvelles; il a bien fait, car notre foi est universelle (4). » La première partie de la phrase, au moins, était vraie. Les souffrances des derniers fidèles augmentaient. Partout « éclatait un grand désordre, un déliement général ». Les femmes surtout, après leur enthousiaste espoir d'indépendance, devaient subir ou chercher, pour assurer leur vie, des chaînes plus lourdes que les chaînes légales qu'elles avaient tant méprisées. Leur situation délicate ne favorisait pas une rentrée dans le monde. Rigaud voulait emmener les derniers fidèles en Océanie, dans une île dont il pensait faire le trône du Père; il chercha en Angleterre à se mettre en relations avec un Comité d'émigration de femmes. Et il en resta là : personne n'émigra. Ceux même qui vénéraient encore la personne d'Enfantin, ne croyaient plus au succès.

Ménilmontant, où les fidèles se réunissaient le dimanche pour chanter, recevait encore des curieux, qu'on prenait pour des prosélytes. On le vendit en 1835. Le dernier habitant de la sainte maison, son gardien, était Desloges. Ce pauvre garçon

(1) Cette lettre fut rendue publique. Elle fut reproduite par le *Sémaphore* de Marseille et la *Gazette du Lyonnais*, 28 mai 1834.

(2) Aglaé au Père, 26 juin 1834. (*Archives saint-sim.*) — Lambert, quand il apprit le schisme de Fournel, se résigna, comme à l'ordinaire : « Il y a des limites, écrivit-il, qu'on trouve avec une espèce de terreur dans les hommes les plus forts. Dans les limites de leur vie, ils sont très bons; forcez-les, vous ne rencontrez plus qu'erreur, maladie, même la haine. » Lambert au Père, septembre 1834. (*Archives saint-sim.*)

(3) M. Fournel père avait prêté 9,500 fr. à la Famille au moment de l'entrée à Ménilmontant. — L'année suivante, il y eut également, avec M[me] Petit, de pénibles discussions d'argent. Isaac Péreire amortit beaucoup de dettes criardes. Arlès l'y aida. (Arlès au Père, 20 mai 1836. — *Archives saint-sim.*)

(4) Le Père à Aglaé, 8 juillet 1834. (*Archives saint-sim.*)

luttait vaillamment contre la misère pour nourrir sa famille; il aima mieux quitter la maison, où l'eût gardé le nouveau propriétaire, que de renoncer à la propagande saint-simonienne. Toujours dévoué au Père, corps et âme, il voulait partir pour l'Egypte. Il écrivait à Enfantin des lettres touchantes : il pensait utiliser en Egypte les connaissances qu'il avait acquises dans son ancien métier de garçon boucher. « Je crois, disait-il naïvement, que je puis donner un grand moyen d'amélioration à l'Egypte par la manière de préparer les chairs, dans le travail des peaux, dans la propreté et la connaissance des bestiaux (1). » Ce brave homme, qui s'intitulait « *prolétaire, peuple, premier soldat de l'armée pacifique des travailleurs* », ne pouvait pas, comme ses frères, ingénieurs ou médecins, hommes de lettres, espérer du monde une flatteuse curiosité; sa fidélité passionnée à son passé d'enthousiasme et de dévouement ne lui méritait que la misère; elle ne le quitta plus.

Barrault portait toujours barbe et cheveux longs, mais se consacrait tout entier à la vie de famille; d'Eichthal, Duveyrier, Cognat, Prax, le Dr Guépin (2), de Nantes, Duguet, Guéroult devenu rédacteur au *Temps*, restèrent Saint-Simoniens, sans doute. Mais chez tous se manifestait un vif désir d'indépendance. Guéroult disait franchement, à propos d'Enfantin: « Il y a toujours une partie de moi-même, la meilleure peut-être, en dehors de l'affection que je lui porte; à quoi cela tient-il? Toujours est-il que si j'ai abandonné mon esprit sans réserve à l'influence du Père, ma personne, mon moi lui a toujours instinctivement résisté (3) ». C'était pourtant l'esprit plutôt que le cœur des disciples qui allait échapper au maître. Le long rêve était bien fini. Chez les uns, ceux qui ne portent qu'avec respect la main sur le passé, le réveil était lent; chez ceux qui ne craignent pas de briser les vieilles idoles, il avait été brusque, et sortant de leur erreur comme d'une victoire ils avaient un peu de l'insolence du vainqueur.

Michel Chevalier, le Benjamin du Père, en donna l'exemple. Il était très en vue depuis son départ pour l'Amérique. Ses vieux compagnons trouvaient que l'ancien rédacteur en chef

(1) Desloges à Ollivier, 12 juillet 1835. (*Archives saint-sim.*)

(2) Guépin au Père, octobre 1834 .(*Ibid.*)

(3) Guéroult à Lambert, 5 mai 1836. (*Ibid.*)

du *Globe* était devenu un peu trop vite l'ami du gouvernement. Beaucoup ne cachaient pas que leur déception était rude, de voir « Michel, le grand Michel du *Globe*, bornant son ambition à écrire des lettres qui plaisent à Thiers ». Ils allaient jusqu'à parler « du sentiment de dégoût » qu'il leur inspirait (1). Michel, lui, traitait fort cavalièrement ses errements passés et ses amis d'autrefois. « Et Barrault, que devient-il? écrivait-il à Aglaé; que devient la *femme*? ajoutait-il ironiquement. Et Fournel, qu'en fait-on? s'est-il remis ingénieur des mines? Ca n'empêche pas les sentiments. Ce que j'ai fait peut lui en servir de preuve (2). » Il se félicitait d'être sorti du tourbillon, « qui nous a tous secoués si rudement, et où quelques-uns d'entre nous ont failli perdre la cervelle ». Il ne se sentait nulle envie d'y rentrer. L'Egypte surtout ne lui disait rien qui vaille; quand on lui proposait d'y aller, ne fût-ce que comme historiographe, il pensait que cela n'avait pas « le sens commun ». Il fuyait toute manifestation publique qui pouvait rappeler le saint-simonisme. Comme d'Eichthal l'engageait à écrire d'Amérique une lettre sur certains efforts faits par deux femmes de ce pays en faveur des femmes en général : « C'est une chose que je ne puis faire, répondit-il, parce que, en quittant l'habit que j'avais pris à Ménilmontant, j'ai renoncé à faire tout ce qui semble de nature à attirer la déconsidération sur d'autres travaux, qui sont plus spécialement dans ma ligne (3) ». Quand il revint en France, il avait, de la tourmente saint-simonienne où quelques-uns avaient « laissé leur fortune, d'autres leur vie, d'autres leur vigueur d'âme..., retiré ce que l'acier retire d'un bain de glace (4) ».

Si Enfantin, de retour en Europe, avait pensé retrouver intacte l'affectueuse vénération qui l'avait accompagné à son départ, son erreur fut de courte durée. Les enfants, revenus du pays des chimères, apprirent la vie au Père, qui ne leur avait enseigné que le rêve, et la leçon fut dure.

(1) Decaen à Bruneau, 26 janvier 1834. (*Archives saint-sim.*)
(2) Michel à Aglaé, 3 septembre 1834. (*Ibid.*)
(3) Michel à Arlès, 30 septembre 1835. (*Archives saint-sim.*)
(4) Michel à Aglaé, 21 février 1835. (*Ibid.*)

## II

Le premier souci du Père fut d'assurer sa vie matérielle. Il n'avait à peu près plus rien. Ménilmontant avait été vendu, ainsi qu'un terrain qu'il possédait, rue des Terres-Fortes. Le tout, estimé 80,000 francs, avait disparu dans le gouffre des dettes. Les disciples, aussi inquiets que lui-même sur sa situation, se déclaraient prêts à le servir, mais quelques-uns le prirent de haut. Le Père dut subir quelques duretés de Michel Chevalier, à propos d'une assez misérable question d'argent. Enfantin avait autrefois réservé, lors de la mise en commun des ressources à la rue Monsigny, une rente de 1,300 francs pour son père. Les apôtres n'en avaient rien su. Michel, l'apprenant en 1837, se fâcha. Enfantin avait, à ses yeux, manqué de bonne foi en gardant cette rente. « S'il nous avait parlé d'une transmission de rente à son père, nous y aurions, certes, donné les mains; qu'était ce *sacrifice* auprès de ceux que nous avons faits pour lui? » Il ajoutait que, « si ce fait eût été révélé à l'audience le jour du procès en escroquerie, Enfantin eût été condamné ». Fournel était du même avis. « Et pourquoi donc, s'il vous plaît, répliqua le Père? Etait-ce de l'argent de mes dupes ou du mien, dont je disposais ainsi? Ce n'était même pas le mien, c'était celui de mon père... Croirait-on jamais que ces diables d'hommes m'ont traité autrefois en autocrate, en loi vivante, et que Michel a renchéri sur tous dans cette voie. » Non, le Père ne ferait pas le « meâ culpâ » que demandait Michel. « Je ne crois pas bon d'être humble quand on m'insulte ». Il était cruellement blessé. Ils cherchent une occasion publique de déclarer, disait-il de Michel et de Fournel « qu'ils ont enfin compris, comme dit Fournel, que les juges du monde m'ont bien jugé, sauf ceux qui m'ont acquitté en escroquerie. Je crois qu'il ne manque plus que cela à la série descendante (1) ».

(1) Enfantin à Arles, 26 janvier 1837. (*Archives saint-sim.*) — La querelle au sujet de cette question d'argent se prolongea quelque temps encore. Isaac Péreire, qui avait, l'année précédente, à la prière de Michel Chevalier, payé les dernières dettes, trouvait

Les enfants du Père avaient grandi, et quelques-uns étaient exaspérés à la seule idée qu'une tutelle quelconque pouvait leur être imposée de nouveau : « Est-ce qu'en Egypte, Enfantin n'a rien oublié ni rien appris? C'est l'orgueil qui l'a perdu une première fois et qui le perdra encore. Il n'a jamais eu le courage de s'humilier. Il paraît qu'il revient avec toutes ses prétentions à l'infaillibilité (1) ». Michel en pâlissait de colère, n'osant pas avouer la crainte que lui inspirait le retour d'Enfantin. Arlès, plus calme, la devinait : « En pensant à l'immense influence exercée jadis sur vous par cet homme, vous avez été bouleversé à l'annonce de son retour, croyant sans doute, qu'il chercherait à l'exercer encore, et par là vous entraverait dans la vie pratique où vous avez si bien débuté. C'est ce sentiment qui vous a fait faire acte d'hostilité contre Enfantin. » Le Père était un revenant désagréable. « Ils me voudraient voir au Congo, disait-il; c'est très naturel, et je ne leur en veux pas. »

Triste fin de rêve. L'entrée du bon sens dans l'histoire des Saint-Simoniens n'est pas belle. On souhaiterait qu'ils eussent gardé quelques grains de folie. « Il y a des moments, disait Aglaé, où je voudrais être muette, perdre le souvenir, car je ne comprends plus rien à ce qui faisait jadis ma vie (2). »

Les querelles continuèrent. Michel Chevalier écrivit, dans

mauvais que le Père se fût réservé une rente, et se la fût réservée secrètement. Il qualifia même sa conduite d'escroquerie, mot qu'il regretta et retira ensuite. Cela donna lieu à un échange de lettres très vives entre Enfantin et lui. Ce qui blessait le plus Fournel, Michel et Péreire, c'était que le Père se servit d'un agent d'affaires nommé Chabannier, qu'ils avaient autrefois connu rue Monsigny, où il s'occupait déjà de la fortune d'Enfantin. Le Père témoignait une grande confiance à ce Chabannier, et on comprend qu'il ne fût point agréable aux anciens « enfants du Père » à qui il avait montré tant d'affection, et qui venaient de la reconnaître en payant des dettes, d'être obligés de traiter avec cet agent. Aussi la petite cachotterie d'Enfantin leur parut-elle une véritable trahison; ils eurent e sentiment d'avoir été trompés par celui à qui ils avaient tant donné d'eux-mêmes, et cela, au moment même où ils faisaient des sacrifices à la doctrine.

En réalité, la chose avait bien peu d'importance. Mais elle suffit à modifier profondément leurs relations. Sans vouloir rompre tout à fait avec Enfantin, ils tinrent à garder toute liberté vis-à-vis de lui. Péreire lui écrivait le 6 mars 1837 pour terminer cette querelle qui avait trop duré : « Si le nom de *Père* n'exprimait qu'un lien d'affection et de reconnaissance, je vous le redonnerais en toute sincérité, car ces deux sentiments pour vous sont loin d'être éteints en moi. Mais ce nom exprime un lien politique et religieux actuel, et il indiquerait que nous avons une œuvre déterminée à accomplir en commun, et c'est précisément ce que je ne sais pas... Gardez-vous de penser que je croie que nous avons donné notre démission, et que le Saint-Simonisme n'a plus rien à ajouter à ce qu'il a fait. » (*Archives saint-sim.*)

C'était le sentiment de presque tous les membres de la Famille restés en France.

(1) Michel à Arlès, 17 février 1837. (*Ibid.*) La réponse d'Arlès a été transcrite par lui-même au dos de la lettre de Michel.

(2) Aglaé au Père, 6 mars 1837. (*Archives saint-sim.*)

les *Débats* du 6 janvier 1838, un article sur Saint-Simon. C'était une rupture officielle avec son passé. Les Saint-Simoniens furent choqués du ton dégagé et de la cavalière façon dont eux-mêmes et le Père y étaient traités. La publicité donnée à leurs querelles intimes leur parut d'une haute inconvenance. Michel qui avait partagé leurs ridicules voulait donc mettre les rieurs de son côté (1). « C'est ce qu'on appellerait dans le monde que nous voulons changer, dit le Père, une platitude sale, et même une maladroite infamie... Saint-Cyr, ajoutait-il, a été très affecté de cet article; il me voit encore une fois coulé, enfoncé, culbuté, dans les marais par Michel (2). Les disciples y crurent discerner l'intention d'empêcher la rentrée du Père dans le monde, et quelques-uns s'indignèrent; « Où t'a conduit, écrivit Barrault à Michel, et réduit ton habileté sans cœur? à renier par le silence celui qui t'a porté dans une de ses cuisses et à te faire l'accusateur de tes frères... Tu secoues la poussière de tes pieds sur celui dont tu as été l'enfant (3). — Michel est comme bien des gens, ajoutait Aglaé, il dit du bien des morts, ce qui prouve qu'il n'est pas toujours à son aise avec certains vivants (4). » Michel n'avait peut-être pas eu autant de malice qu'on lui en attribuait. Il tenait même à se réconcilier avec Enfantin. D'Eichthal à qui il demanda de l'y aider lui répondit sèchement qu'il devait, avant tout, donner à Enfantin le nom de « Père ». Michel refusa, appela Enfantin un « magnétiseur », déclara que l'affection qu'il avait eue pour lui, le Père ne la lui avait

(1) Il semble bien, à lire aujourd'hui cet article, que la susceptibilité des Saint-Simoniens se soit froissée un peu vite, et un peu à tort. Michel répondait à M. de Carné qui, dans un article sur le *Livre du Peuple*, de Lamennais, avait fait allusion au saint-simonisme. Il déclarait « professer pour la mémoire de Saint-Simon une vénération profonde ». Puis parlant des hommes « aux intentions dévouées et généreuses », qui avaient systématisé sa doctrine, rappelait-il cette école, où il « avait figuré dans un rang modeste, » armée sous les drapeaux de laquelle, « soldat obscur », il avait marché. C'était, disait-il, l'abus de la méthode mathématique en matière sociale, qui avait amené l'école à des erreurs graves. « Nous eûmes le tort de penser que l'algèbre, c'est-à-dire la logique sous sa forme la plus inflexible et la plus brutale, gouverne le monde; la logique n'est que la moitié de la raison. » Ainsi s'expliquaient les erreurs sur la propriété, sur la famille, l'héritage, déductions logiques du principe : « tous les privilèges de la naissance sans exception seront abolis »... « Mais convenez que... si nous dîmes des folies grosses comme le poing, ce ne fut pas sans mélange de bien, et il y avait autour de nous d'autres hommes qui en faisaient de grosses comme des montagnes. »
C'étaient ces erreurs « antisociales » qui, bien plus que le procès, avaient, selon Michel, amené la dissolution de la secte. Mais Saint-Simon n'en était pas responsable.
Michel affectait de rester Saint-Simonien comme Saint-Simon. Enfantin n'était pas nommé dans l'article.
(2) Le Père à Aglaé, 13 janvier 1838. (*Archives saint-simoniennes.*)
(3) Barrault à Michel, 10 janvier 1838. (*Ibid.*)
(4) Aglaé au Père, 11 janvier 1838. (*Ibid.*)

jamais rendue, qu'il était un intrigant; il se tiendrait désormais à l'écart de lui, avec « une répugnance mêlée d'effroi ». Enfantin constata que « les plus grands insolents sont aussi les plus plats flatteurs » et que Michel, qui était l'un, avait été l'autre (1).

Ainsi se liquidait un passé d'amitié délirante.

Parmi les amis inébranlables, bien peu pouvaient être au Père de quelque utilité (2). Lambert et Bruneau étaient restés en Egypte. Holstein, Vinçard n'étaient pas riches. Barrault, depuis son retour à Paris, avait à peine retrouvé son équilibre dérangé. Il avait publié en 1835 « *Occident et Orient* » (3) et travaillait à un roman. Il était bien incapable de chicaner sur l'argent. Mais, chose plus grave, il se mettait à douter, après tant d'échecs, de la mission d'Enfantin : « Père, la question la plus grave qui aujourd'hui s'agite parmi vos enfants est celle de votre caractère. Etes-vous toujours, avez-vous jamais été, serez-vous éternellement le Père?... je vous désire libre à l'égard du monde ! libre, afin que votre personne puisse être appréciée par lui dans son impartialité divine (4) ».

Le Père n'était que trop libre. Culte, costumes, chants, apostolat, tout était bien fini. Enfantin le savait, et le disait : « Je n'ai l'intention de recommencer ni la rue Monsigny, ni Ménilmontant, ni même l'etc... que Michel joint à ces deux noms ». Assez de « superstition exaltée »! Il se consolait en pensant que « le monde avait été suffisamment frappé par la vie exceptionnelle des premiers artistes ». Mais il n'était pas du tout disposé à se croire propre à n'importe quelle besogne. « Ceci est une phase de ma vie que je considère comme aussi symbolique que celle de Ménilmontant, avec cette différence que les enfants semblaient un peu passifs et absorbés, alors

(1) Enfantin à Arles, 8 juillet-9 août 1838. (*Archives saint-sim.*) — D'Eichthal et Michel faillirent se battre en duel; ils se querellèrent à propos de l'article des *Débats*; c'est alors que d'Eichthal reprocha à Michel d'appeler le Père : « Enfantin ». Il y eut presque une rixe. — Ils se réconcilièrent l'année suivante, le 4 juin 1839. D'Eichthal fit des excuses de sa vivacité, et Michel « déclara combien il désirait reprendre des rapports de bonne harmonie avec un homme, auquel il s'était trouvé si intimement associé pendant les moments les plus importants de sa vie ». (*Archives saint-sim.*)

(2) Bouffard était mort en 1833. — Laurent, retiré à Bourg-Saint-André, restait l' « excellent ami » du Père, mais était pauvre. — Moïse Retouret mourut en Algérie en 1834; Lamoricière fit graver sur sa tombe une inscription saint-simonienne.

(3) *Occident et Orient.* Études morales, politiques, religieuses, pendant 1833-34 de l'ère chrétienne, 1249-50 de l'hégyre. Paris, 1835, in-8°.
Il écrivit aussi : *Guerre ou paix en Orient.* Paris et Londres, 1836.

(4) x, 172. Lettre de Barrault, 17 mars 1837.

que c'est le Père qui l'est aujourd'hui : mais qu'ils y songent bien; je représentais assez bien à Ménilmontant et je n'étais pas trop au-dessous de mon rôle... Vous trouverez, sans doute Michel du moins le trouvera ainsi, que je pose encore, comme à la salle Taitbout. C'est fini, mais telle est ma destinée; c'est fini, jusqu'au dernier jour, je poserai. Chacun son rôle, sa nature et sa capacité. » (1)

Il n'abdiquait pas, et il était prêt à accepter une « liste civile » (2) de ses enfants. Beaucoup promettaient leur souscription. Mais elle ne devait pas être une humiliante aumône; le Père ne voulait accepter cette « dîme » que de ceux qui avaient continué à l'aimer. Ribes offrait la moitié de son traitement de professeur à l'école de Montpellier. Rodrigues luimême déclarait que le Père ne devait pas « chercher du salaire près du monde (3) ».

Projets en l'air, propos oiseux. Le mieux eût été, sans doute, de trouver une situation passable, où il eût pu gagner sa vie. « Non, Enfantin, lui disait Duveyrier, vous ne vous humilierez pas en vous faisant simple, modeste, laborieux. » Il lui conseillait de travailler pour son enfant, en même temps que pour Aglaé, qui « ayant dépensé tout son cœur et toute sa vie à aimer, à soigner tout ce qui tenait au Père par le sang, s'était ainsi faite de sa famille ». On le poussait même discrètement à épouser la mère de son enfant, Mme Adèle M., à régulariser une situation pénible pour tous deux. Enfantin répondait par un formel *non possumus;* un mariage « chrétien » serait l'abandon de sa foi. « Arthur n'était pas une faute, mais un progrès (4) ». Quant au choix d'une carrière, il ne voulait rien d'ordinaire ou de banal. Le Père

(1) xxxi, 46. Lettre à Arlès, 16 janvier 1837.

(2) Cette liste civile devait permettre au Père de continuer la propagande et de donner des secours. Les souscripteurs furent au nombre de 58. On peut relever les noms de Guépin, Corrèze, Rességuier, Barrault, Capella, Curie, Duguet, Lambert, Laurent, Lemonnier, Lefranc, Ribes, Vinçard... Mais la somme recueillie fut minime : « J'ai vu Vinçard, écrivait Aglaé au Père le 5 février 1837, qui, à propos de la liste civile, m'a dit : on donnera volontiers au Père dans un moment d'élan; mais organiser par mois des dons, ce sera bien difficile parmi les ouvriers. » (*Archives saint-sim.*)

(3) xxxi, 40. Rodrigues songeait à se rapprocher d'Enfantin. « J'ai causé deux heures à la Bourse avec Olinde, écrivait Arlès au Père le 5 mai 1836; le résumé de la conversation a été que votre lettre à Heine (voir plus loin,) lui a fait grand plaisir, qu'il eût donné de l'argent pour la faire imprimer, si c'eût été nécessaire, qu'il sent très bien que votre mission à tous deux n'est pas finie, et que dès que vous aurez amendé vos théories sur la femme, il sera prêt à recommencer avec vous une phase nouvelle de la mission saint-simonienne. » (*Archives saint-sim.*)

(4) 4 août 1835, le Père à Aglaé. (*Archives saint-sim.*)

Enfantin ne pouvait pas plus « être marchand de peaux de lapin que pair de France (1). » Il méditait une rentrée dans le monde, sinon triomphale, du moins grandiose. Il consentait à renoncer sans faiblesse au passé, mais il n'abaissait pas son ambition. Il voulait construire à nouveau un édifice qui attirerait l'attention des hommes.

Dès 1835, étant encore en Egypte, il interrogeait l'horizon et ébauchait ses vues d'avenir. « Notre apostolat populaire, notre appel au peuple est fini », écrivait-il. Il *sentait* que « l'apostolat royal, l'appel aux grands, aux princes du monde commençait ». Les formes imagées de sa pensée étaient souvent obscures : « Pour moi qui ne me sens pas tombé, il ne s'agit pas, comme on dit, de me relever avec grâce, mais de continuer à marcher noblement dans la voie que Dieu m'a tracée ». Il s'expliqua bientôt plus clairement. Comme Arlès lui offrait une situation dans son commerce de soies : « Je suis un peu plus fort en politique qu'en cocons... Je serais volontiers commis-voyageur de la maison Thiers, Palmerston, Metternich et compagnie, ou même de la maison Louis-Philippe (2) ». Il était tenté de jouer un grand rôle diplomatique en Europe. Il voulait être une manière d'oracle politique, en dehors et au-dessus des partis, sans poste fixe, ni attributions précises, métaphysicien comme Siéyès, diplomate comme Talleyrand, prophète comme Lamartine. Aucune haute question n'aurait été traitée sans que sa voix se fût fait entendre, sans que l'avis de Prosper Enfantin n'eût été en quelque sorte exigé du public éclairé d'Europe. Les alliances à conclure, les directions politiques à suivre, les efforts à tenter, les modifications dans la carte du Monde, plus encore, les questions religieuses et sociales, l'éveil des sentiments indispensables aux hommes et aux nations, voilà ce qui lui semblait de sa compétence et de sa dignité. La Sibylle aurait distribué la parole de vie aux gouvernements, et, les yeux au ciel, indiqué la marche des astres, les conjonctures à redouter,

(1) Le Père à Aglaé, 15 février 1838. (*Archives saint-sim.*). Au sujet de son mariage, voici l'opinion d'une Sainte-Simonienne en 1832 : « Je me suis mise en colère contre deux femmes qui voulaient que notre Père épousât la mère de son Arthur, ce qui est très chrétien; j'ai bien compris, moi, que son épouse devait être la mère de l'humanité...; ils sont tous insupportables avec leurs vieilles idées de vertu. » (Pauline Rolland à Aglaé, 16 juin 1832. (*Archives saint-sim.*)

(2) XXXI, 5, 26. Arlès croyait bien faire; mais comme Enfantin eut l'air de penser qu'Arlès lui demandait une sorte d'abjuration : « Abjurer, lui écrivit Arlès, mais j'aimerais mieux vous voir mourir! » 14 août 1836. (*Archives saint-sim.*)

prévu les éclipses, annoncé les comètes rayonnantes, à la chevelure d'or.

« Ces occupations colossales » étaient dignes du Père de l'humanité, du Christ des nations, du Napoléon de l'industrie, assis et vaticinant sur quelque rocher de Sainte-Hélène. C'eût été pour la doctrine une grandeur sans nom. Elle était, il le reconnaissait enfin, encore impropre à la pratique politique; le Père ne voulait plus passer pour un de ces « faiseurs de chartes qui ont en poche un in-32 auquel on doit obéissance (1) ». Mais il pouvait faire mieux, infuser peu à peu la parole, la pensée saint-simonienne aux grands de ce monde, grâce à la permanente inspiration du prophète qui, sur toutes choses, avait un secours particulier de la divinité.

Son premier essai, en ce genre, datait du séjour en Egypte, où les loisirs du barrage lui permettaient de philosopher. Ce fut la *Lettre à Henri Heine.* Elle eut l'importance d'un manifeste.

Henri Heine, qui était l'objet de cette insigne faveur, la méritait par sa sympathie déjà ancienne pour la doctrine et ses adhérents. En 1831, il était un de leurs fidèles auditeurs. Il s'était lié avec le Père. Il appelait Michel Chevalier « son ami très cher et l'un des plus nobles caractères que je connaisse (2) ». La partie politique de la doctrine lui paraissait médiocrement élaborée; mais le panthéisme hégélien, et les idées sur l'insuffisance du christianisme, sur la réhabilitation de la chair, avaient trouvé en lui un adepte enthousiaste. Plus d'un de ses ouvrages en fournirait la preuve. C'est au Père Enfantin qu'il dédia la première édition de son livre « *De l'Allemagne* ».

En réponse à cette dédicace, Enfantin écrivit la « lettre » un instant célèbre, qui marque dans la vie du Père le point de départ d'une phase nouvelle.

On y lisait des choses singulières. Enfantin, remerciant Heine du témoignage public de sympathie qu'il lui avait donné, lui demandait de compléter son œuvre en faisant le tableau de la situation politique de l'Allemagne, et lui-même se chargeait d'en donner l'esquisse. C'est, chose étrange, à l'Autriche, qu'il attribue le premier rôle en Allemagne, c'est

(1) xxxi, 123, 189.
(2) Lettre de Heine à Varnhagen. *Corresp.*, 2e série, p. 131-132. (Édition C.-Lévy).

en son avenir qu'il croit. Elle seule a résisté aux dogmes imparfaits de liberté et d'égalité, elle seule représente l'ordre; elle a sauvé l'Allemagne de la Révolution; elle a un rôle sacerdotal; elle sortira de son sommeil apparent. « C'est en elle que gît la moralité allemande, la vie du Saint-Empire...; elle est dépositaire de l'ordre, de la hiérarchie, du sentiment du devoir ». Elle a l'autorité, non pas celle de la démocratie qui est aveugle, ni celle des avocats qui est médiocre, mais celle de la grande tradition, celle de la capacité. « Bénissons-la, de ce qu'elle a passé par-dessus les Alpes une main pesante, qui comprime les peuples d'Italie et les empêche de se poignarder (1). »

L'Autriche est promue à la dignité de « peuple de Dieu ». Elle a conservé ses lévites, ses oints du seigneur, dans toute leur grandeur inaccessible et intangible. C'est en elle qu'il faut retrouver l'autorité ruinée ailleurs, ou désemparée. Elle offre un modèle à ces sentinelles haut placées, chargées de la direction des peuples, et qui se nomment rois.

Rois d'une part, prophètes de l'autre, ne sont-ce pas là les deux pouvoirs du monde? Ils doivent s'unir et s'écouter. « Voyez comme les chrétiens ont fait peu de chose en Europe, tant qu'ils n'ont pas trouvé un Constantin. Voyez comme Luther aurait avorté, s'il n'avait pas eu pour lui promptement les têtes couronnées, voyez même Voltaire sans Frédéric et Catherine ».

Ces raisons ne sont peut-être pas invincibles. Mais elles

(1) Cette singulière sympathie d'Enfantin pour l'Autriche avait peut-être son origine dans un incident du séjour en Égypte. Il avait reçu la visite de Marmont, qui voyageait avec un passeport autrichien. Cela avait fort déplu à la colonie française; mais Marmont trouva auprès des Saint-Simoniens un accueil aimable dû probablement aux flatteries qu'il leur prodigua. Il leur raconta que Metternich lui avait parlé d'eux : « Si les Saint-Simoniens savaient combien je les lis, ils me prendraient pour un prosélyte. » Marmont avait donné à Metternich un portrait du Père. « Je me félicite, ajouta Marmont, d'avoir rencontré ici le Père Enfantin; je pourrai dire qu'il vaut beaucoup mieux que sa réputation. » (Petit au Père, 3 janvier 1835. (*Archives saint-simoniennes.*)

D'Eichthal, vers le même temps, renchérissait encore sur l'enthousiasme du Père pour l'Autriche. « La France a perdu sa palme; le Christ des nations n'est plus roi; il a besoin de se faire Autrichien. » (D'Eichthal à Aglaé, 28 juillet 1836. *Archives saint-sim.*). Le sentiments de d'Eichthal venaient d'une généreuse illusion; il comptait que l'Autriche favoriserait l'émancipation du peuple juif, duquel il attendait une nouvelle mission religieuse, Espérant obtenir une audience de l'archiduc Charles pour lui communiquer ses vues, il alla à Vienne, mais ne fut pas reçu; on se défia probablement de son lyrisme qui l'avait fait appeler dédaigneusement par Michel, « le Tyrtée des Juifs ».

Dans une lettre du 24 avril 1842, le Père parle encore « de la haute valeur d'un homme comme le Prince de Metternich, de la noble et touchante beauté de l'Autriche, calme et harmonique au milieu des discordances du monde ». XXXIX, 145.

signifiaient du moins qu'Enfantin avait envie de faire un éclatant début dans la politique; qu'il voulait trouver un Constantin, à tout le moins un Frédéric le Sage. Il improvisait quelques exemples historiques pour justifier ce désir. Le choix du gouvernement autrichien n'était sans doute pas heureux, mais «*la lettre à Heine*» n'était qu'un ballon d'essai, une préface à *l'apostolat royal*, à la conversion des puissants et des conducteurs des peuples (1).

A peine arrivé à Curson, Enfantin envoya au roi lui-même tout un programme de conseils (26 mars 1837). C'était, disait-il, la situation tragique de la monarchie dans le conflit des partis, et le désir de la sauver, qui les lui inspirait. La royauté deviendra forte, si le roi enlève aux partis la clientèle qu'ils exploitent, et où l'on fanatise les assassins, les *ouvriers*. Napoléon fut l'empereur des soldats; Louis-Philippe doit être le roi des travailleurs. Là est le salut. La monarchie est beaucoup trop militaire; les fils du roi ne connaissent que le soldat, et pas du tout l'ouvrier. Ce n'est pas avec des aides de camp que le duc d'Orléans aurait dû visiter l'Angleterre, mais avec des ingénieurs. Le duc de Nemours, devrait commander le premier grand travail d'utilité publique, le prince de Joinville, inspecter la nouvelle ligne de communication à vapeur de la Méditerranée. « Il est plus important de faire aimer le roi à Marseille qu'à Toulon ». Que leurs jeunes frères soient « dirigés, l'un vers l'école polytechnique, l'autre vers celle des arts et manufactures, ou bien encore vers l'école des beaux-arts ». De pareilles tendances orienteraient l'administration et le personnel politique des chambres et des ministères vers le travail, l'animeraient « de sentiments industriels ».

A l'extérieur, sortons de la routine diplomatique qui, sottement, veut fermer aux nations les voies où Dieu les appelle. Laissons franchement à la Russie la mer Noire, l'Asie-Mineure et la Perse, tandis que l'Autriche et l'Angleterre s'uniront à nous pour exploiter en commun « la Syrie et l'Egypte, ces deux routes de l'Inde, et l'Océanie et l'Afrique, où nous avons

(1) Cette lettre produisit un effet inattendu sur Heine. Elle excita son ironie à cause de sa tournure ampoulée. Les éditions postérieures de l'*Allemagne* ne portèrent plus la dédicace au Père. Une nouvelle préface annonça ce changement. « Les martyrs ne portent plus la croix, tout au plus celle de la Légion d'honneur; — ils ne parcourent plus pieds nus les déserts, se sont mariés comme de bons bourgeois, et fondent des chemins de fer. » (Œuvres de Heine; édition Campe, 1887, 1er vol., page 119. Biographie par Karpeles).

déjà le Nord ». Ce fut le rêve de Talleyrand, qui « semble n'avoir prolongé sa merveilleuse vie que pour recevoir de V. Majesté l'annonce d'une semblable politique ».

Ainsi parle au roi des Français le Prophète sans emploi d'une religion sans fidèles. Mais cette *parole* est bien calme, cette « composition » bien sage, comparée aux articles du *Globe*, où Michel exposait avec tant de feu et d'éloquence le « système méditerranéen ». C'est qu'il faut maintenant donner des garanties, des gages de modération. Enfantin comptait beaucoup sur ce manifeste, destiné à témoigner de sa valeur politique, pour attirer l'attention sur lui, et peut-être obtenir quelque haute fonction où il aurait pu exercer à son aise son pontificat européen. Le bon Saint-Cyr Nugues alla à Paris pour parler de lui et « sonder le terrain ». Enfantin, tout en prévoyant que la réponse serait : « on regrette qu'il ne fasse rien, mais on ne sait que lui faire faire », était décidé à n'accepter qu'une situation digne de lui. Comme on songeait à une mission scientifique en Algérie, il déclarait : « Je ne conçois qu'une mission isolée ou une mission à diriger ». Il n'eut, malheureusement, rien à accepter ni à refuser pour le moment. Deux années, 1838 et 1839, se passèrent dans une inaction à peu près complète. Elles suffirent pour lui donner plus de patience. Il apprit à se contenter de peu. Il pensa que « ce n'est pas un jour qui suffit à l'humanité pour faire peau neuve », et s'aperçut, « sans trop vive douleur, qu'il pourrait bien mourir sans avoir vu la terre promise (1) ».

Au mois de décembre 1839, il fut nommé membre de la *Commission scientifique de l'Algérie* créée par le gouvernement. Il partit sans enthousiasme et même d'assez mauvaise humeur. Il fallait pourtant vivre, et la place valait 500 francs par mois. « Le *Moniteur*, écrivit-il à Aglaé, m'apprend que je suis décidément nommé à la commission d'Afrique. Ce nouveau jugement du monde est bien aussi bête que le premier, mais au moins il n'est pas prononcé en colère; le ministère de la guerre est plus aimable que M. Naudin... Qu'est-ce que cela signifie d'aller en Afrique? Je n'en sais absolument rien. Mais je dis : Allah Kerim ! (2). » Il était attristé, ne trouvant pas de sens à cette phase de sa vie. Et puis, partir seul, lui qui

(1) XXXI, 138, 171, 172.
(2) Le Père à Aglaé, 28 août 1839. (*Archives saint-sim.*)

avait toujours marché entouré d'un cortège : il souffrait de l'humiliation. « N'y eût-il qu'une âme qui s'associât à la mienne, peut-être cela serait-il peu pour moi qui suis légèrement multiple, mais au moins je lèverais la tête, je me sentirais homme et vivant. » Tristesse qui s'ajoutait à ce qu'il avait enduré depuis huit ans, « c'est-à-dire depuis que chaque jour voyait tomber de mon arbre de vie quelques-unes des feuilles ou des branches que j'avais fait pousser avec tant d'ardeur et de zèle (1) ».

Les derniers fidèles étaient silencieux, ou banals. Lambert et Bruneau étaient au loin; Barrault envoyait de Paris ses vœux « pour le succès de son nouveau pèlerinage, et son espoir en lui, avec l'expression de son amour et de sa foi (2) ». D'Eichthal était raisonnable : « Nous sommes bien loin des rêves de la jeunesse et arrivés aux actes de la virilité. L'âge et l'état du monde nous y ont amenés. Il serait temps de commencer cette vie nouvelle (3) ».

Enfantin resta près de deux ans en Afrique. Ce séjour lui permit d'étudier les questions algériennes et de donner son avis sur elles. Mais comme il ne supportait pas sans impatience sa position subalterne, et qu'il conservait l'ambition de faire entendre au monde la parole du Père, il ne cessa pas d'inonder le monde de ses lettres, espérant qu'elles attireraient l'attention des hommes d'Etat et des rois. Il fut, en somme, moins un travailleur soumis et modeste, qu'un exilé mécontent d'être méconnu. L'apôtre, quoique près du désert, ne put se retenir de prêcher.

(1) Le Père à Aglaé, 28 septembre 1839. (*Archives saint-sim.*)

(2) Barrault à Aglaé, 15 décembre 1839. (*Ibid.*)

(3) D'Eichthal au Père, 20 octobre 1838. (*Ibid.*) En 1839, d'Eichthal écrivait, en collaboration avec Urbain, les *Lettres sur la Race noire et la Race blanche*. (Broch. Paris 1839.) Il explique lui-même dans la préface l'idée dominante du livre :

« Urbain, encore très jeune alors, arrivait de Cayenne et en rapportait un vif sentiment des souffrances infligées à l'homme de couleur par le préjugé de la peau. Moi-même, j'avais gardé un souvenir ineffaçable des douleurs que m'avait causées dans mon enfance la réprobation attachée au nom juif; et ce sentiment commun qui, plus que tout autre peut-être, avait contribué à nous amener dans le cénacle de Ménilmontant, devint entre nous un lien puissant : « Urbain et moi, écrivais-je alors à un ami, en parlant de nous deux, c'est le noir et le juif : les deux proscrits, les deux prophètes ! » (pages 12-13).

D'Eichthal et Ismaïl Urbain voient dans le blanc « la race mâle », dans le noir « la race femelle », dans leur union, la constitution définitive de la famille humaine, la forme zoologique de la fraternité universelle.

## CHAPITRE QUATRIÈME

## LE PÈRE EN ALGÉRIE

I. Enfantin en Algérie. — Sa préoccupation dominante est de continuer « l'apostolat princier ». — Correspondance politique destinée à être lue par le duc d'Orléans. — Vues sur la politique générale de l'Europe. — Confiance dans Lamartine et dans le duc d'Orléans. — Deux questions dominantes : à l'intérieur, organisation du travail; à l'extérieur, la question d'Orient. — Peu de succès de l'apostolat princier. — Retour d'Enfantin en France.

II. Le livre d'Enfantin sur la colonisation de l'Algérie.

III. La Famille pendant le séjour du Père en Algérie. — Tentatives impuissantes pour ressusciter le Saint-Simonisme. — Échec définitif de l'apostolat princier.

### I

Enfantin n'aimait guère à s'occuper d'une besogne où le soin du détail est la condition du succès. Il voyait de haut et de loin, à l'aventure. Toute circonstance n'était pour lui qu'un point de départ vers une action plus élevée, plus éclatante, ce qu'il appelait marcher « dans les voies de Dieu ». Mais, cette ambition finissait par ressembler plus à de l'agitation, à de l'inquiétude d'esprit qu'à une marche régulière et sûre. Il battait la campagne et avançait peu. En proie à son démon intérieur, il s'acquittait mal de sa tâche présente, laissait tomber les résultats acquis, les compromettait par des chimères nouvelles; puis, à les poursuivre il mettait toute sa

force et toute sa foi. Il pouvait pourtant compter ses échecs. De la petite société saint-simonienne de 1829, il avait fait la hiérarchie de la rue Monsigny; du *Globe* éclairé, savant, généreux et hardi de 1830 et 1831, il avait fait le journal bizarre et quelquefois ridicule de 1832; l'Eglise, comme le journal, n'avaient pu vivre. La doctrine saint-simonienne large, compréhensive, féconde peut-être, à coup sûr originale et bien faite pour éveiller l'esprit des politiques, il l'avait absorbée toute dans la fantastique recherche de la Femme. Les forces actives de ses disciples, il les avait énervées dans la retraite conventuelle de Ménilmontant. En Egypte, hanté de rêves gigantesques, il n'avait jamais su se soumettre aux pratiques nécessaires à une réalisation quelconque. Chacun de ses actes avait dévié et finalement échoué. Trois années de méditation l'avaient-elles guéri? Il allait en Algérie; s'y occuperait-il de choses algériennes? On ne pouvait raisonnablement l'espérer d'un pareil homme. C'eût été déchoir que de se corriger. L'homme en qui jaillissaient des éclairs sur un mot entendu, une physionomie aperçue, l'homme à qui Dieu ne ménageait pas les révélations, cesserait-il de parler au monde la langue sacrée des prophètes pour étudier un problème agricole?

Son premier souci fut de savoir comment il allait faire entendre sa voix. Il était, comme on sait, dans la phase de « l'apostolat royal ». Il ne pouvait s'arrêter, après la *Lettre à Heine* et la *Lettre au Roi.* Toute une correspondance partit d'Afrique (plus de trois cents longues lettres) adressée à Arlès, qui devait la faire parvenir à M. de Boismilon, secrétaire du duc d'Orléans. Celui-ci ferait, à son aise, son profit des idées semées à pleines mains par Enfantin. S'il parla peu d'Algérie, il prophétisa sur tout le reste.

Tout d'abord, au départ, Enfantin désireux de faire tout de suite saisir la différence qui le séparait des 25 ou 30 membres de la Commission, montra qu'il « voyait » haut et loin. Il ne s'agissait pas d'une investigation ordinaire et banale. L'Algérie, c'était une autre porte d'entrée vers l'Orient mystérieux. Par l'Egypte et par l'Algérie, il fallait donc combiner une action générale, un investissement scientifique du continent noir. Qui charger de cette mission? Les Musulmans. L'Egypte a des dispositions scientifiques ou, du moins, on le suppose. La France les fera fructifier. Evitons

toute expédition militaire, pour garder en Afrique le monopole intellectuel et moral. Laissons à la Russie le monopole militaire, à l'Angleterre le monopole commercial, et tout le monde sera content. Cela est évident par soi-même.

« Tant que les musulmans d'Afrique ne viendront pas et ne sauront pas explorer scientifiquement l'Afrique, elle sera inabordable aux Européens et inconnue à la science... Que les musulmans de Constantinople continuent à apprendre le français, les mathématiques, qu'ils aient nos théâtres, nos plaisirs sous les yeux, qu'ils boivent du même vin et ne prennent plus qu'une femme, ils seront bientôt à nous, mille fois plus que si nous avions garnison au Caire, à Smyrne, à Scutari, mille fois plus à nous qu'aux Anglais et aux Russes. Un chanteur, un danseur, un acteur français valent mieux qu'une compagnie de soldats (1) ».

Il faut voir grand en politique. Les rêveurs ont raison contre le prétendu bon sens. L'Algérie, nous en parlerons plus tard. « C'est un boulet que nous avons au pied », dit Enfantin, et que je traîne péniblement, pensait-il. « Ce que je pourrais vous en dire m'intéresse et vous intéresserait bien moins que la grande question d'Orient (2) ». Parlons donc politique. Est-ce en février 1840, quand toute l'Europe risque d'en venir aux mains, que le Père Enfantin peut se taire? Il préférerait encore dire des folies. L'Autriche, qu'il n'a pas cessé d'admirer, lui paraît « de toutes les nations européennes la mieux assise, celle qui a le moins d'embarras intérieurs. Vienne doit être le point de mire des diplomates à vue longue et à main pratique ». A elle de résoudre la question d'Orient. Mais l'on s'obstine dans la mesquinerie politique de Thiers et des autres. Que dit-on aux Anglais? « Il faut que Méhémet-Ali soit fort pour vous empêcher d'aller aux Indes, si cela vous plaît. » Aux Russes? « Il faut que le Sultan soit assez soutenu par nous pour vous enfermer dans votre mer Noire, si tel est notre bon plaisir ». Au sultan et à son pacha révolté? « Vous vous arrêterez tous deux au Taurus et vous dormirez en paix chacun chez vous. Cela est sot et niais. Or, tel est le résumé de toutes les opinions (3) ». Quand donc cessera-t-on de s'opposer à la mission providentielle des peuples? A chacun son rôle en

(1) XXXII, 2, 4. Lettre d'Enfantin, 25 janvier 1840.
(2) XXXII, 22.
(3) XXXII, 20, 35, 115.

ce monde. Plus de jalousies sottes et de vues courtes, « ou nous aurons un Waterloo diplomatique, comme nous avons eu un Waterloo militaire ».

Et cela sans préjudice de la révolution intérieure qui nous menace. Enfantin y pense sans cesse, et à cette pensée, il enrage d'être si loin, en exil. « Il est dur d'être en Afrique quand la France traverse une tempête comme celle-ci... Si je les plantais là tous ces sauvages ! Ça commence à m'embêter; je ne suis pas précisément chauvin, mais il y a du branle à Paris, et le chaouïa perd considérablement de ses charmes quand l'Europe se met en danse (1). » La France est travaillée par le malaise politique. On parle *de réforme électorale.* Mais « nous aimons les habits neufs, et au moindre trou nous ne voulons pas recoudre ». Est-ce donc une révolution qu'on fera? Dieu nous en garde. Enfantin place tout son espoir en deux hommes : le duc d'Orléans et Lamartine. Il voudrait être « l'homme du duc d'Orléans ». « Avec Henri V ou la République, révolution certaine, avec le duc d'Orléans, révolution possible ». Mais le duc doit résolument changer de manière d'être. « Pour nous aider à sortir de cette vie de tournois parlementaires qui use autant les spectateurs que les combattants,... qu'il abandonne le rôle secondaire de général et le protectorat plus dangereux qu'utile qu'il s'est attribué à l'égard de l'armée..... Il a du cœur, de la bonté, de la tendresse je crois, à un degré très élevé. Il lui manque des mollets, du jarret, des bras, de la force. Mais il n'en est pas besoin pour son œuvre », s'il sait écouter les voix prophétiques qui doivent l'entraîner (2). Ne sont-elles pas vibrantes et claires? Tandis qu'Enfantin se fait entendre, Lamartine ne reste pas silencieux. Sans doute, il n'est pas encore « assez peuple pour comprendre et dire ce que Dieu veut pour le peuple; mais, soyez tranquille, le moment venu, il sera prêt; les grands hommes s'illuminent promptement, et leur inspiration est quelquefois si merveilleuse, qu'elle ne peut avoir d'autre nom que celui de révélation (3) ». Que Lamartine prononce « *la parole* », et que le duc d'Orléans accomplisse « l'*acte* ». « Ces deux hommes

(1) xxxiii, 93, 99.

(2) xxxii, 48, 70, 71. « Il faut que le duc d'Orléans se mette rondement en opposition avec ce que l'on croira être l'opinion de la cour. » xxxiii, 106.

(3) xxxii, 109, 112, 115.

sont marqués de Dieu pour une œuvre commune. » Ils doivent remplir le programme qu'Enfantin leur trace : à l'extérieur associer les peuples et les laisser agir selon leurs tendances naturelles; à l'intérieur, améliorer le sort des pauvres par l'organisation de l'industrie.

N'est-il pas curieux « de vouloir forcer notre gouvernement à avoir un système sur l'Afrique, quand on ne sait pas en France quel système il faut pour la France (1) »? Elle désire une volonté, une autorité pacifique, « créatrice, régularisatrice, organisatrice », une haute dictature. La liberté, aujourd'hui, comme il y a dix ans, est chose sans valeur (2). Ou le mot est dépourvu de sens, ou il signifie le désordre légal. C'est l'organisation qui importe, et non la dissolution de la société dans le conflit des intérêts individuels. Qui n'est convaincu aujourd'hui de la vérité proclamée en 1830 par le *Globe* saint-simonien? Ne voyons-nous pas Arago (3) prêcher l'organisation du travail; et Laffitte, et Garnier-Pagès aussi? Qu'on y prenne garde, toutefois; ils n'ont qu'une des pièces de l'habit saint-simonien. « Ils ne prêchent encore que l'exploitation des chefs au profit des inférieurs, l'exploitation des riches au profit des pauvres ». C'est la guerre ! Rectifions Arago, et n'exploitons plus personne; ne faisons plus de victimes. Pourquoi craindre de parler au peuple le langage de l'amour et non celui de la haine? Il faut créer « cette langue glorieuse du travail », comme on a créé la langue chrétienne. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour; mais, en attendant, changeons nos âmes. « Pour commander à des soldats, il faut avoir le cœur militaire; pour commander à des ouvriers, il faut avoir le cœur industriel (4)».

*Ouvriers et Orient!* Voilà les deux grandes questions théoriques du monde. L'intérêt et le sort de la dynastie leur sont liés. Ne voyez-vous pas que le temps presse et que chaque jour qui s'écoule laisse échapper une occasion de faire la paix sociale et la paix politique? La guerre menace : raison de plus pour agir et agir vite. L'heure de Lamartine a sonné. L'affaire

(1) XXXII, 133.

(2) « Je suis par nécessité et par goût, je dirais presque par passion, homme de pouvoir plutôt qu'homme de la liberté. » XXXIII, 183.

(3) « Arago à Toulouse a dit : « La Réforme (électorale) est le moyen; l'organisation du travail est le but. Il a ajouté que Turgot avait mal fait de détruire les maîtrises et les corporations industrielles, qu'il aurait dû seulement les améliorer. » Cet homme a donc dans la pensée une bonne partie de la vérité... Mais est-ce qu'il faut la Réforme, c'est-à-dire le dessus dessous et le dessous dessus? » (XXXIII, 105. Lettre d'Enfantin).

(4) XXXIII, 26-28.

d'Orient est son affaire. C'est par l'Orient qu'il a clos sa carrière exclusivement poétique, et qu'il a commencé sa carrière politique. « C'est à l'Orient qu'il doit consacrer aujourd'hui toute son âme de poète et tout son cœur d'homme, et je dis aussi sa tendresse de père. Dieu, l'humanité et cette fille adorée le veulent, j'en suis sûr (1). » Pourquoi faut-il que Lamartine soit encore « de ces chrétiens présomptueux qui disposent des nations de l'Orient, comme les traités de 1815 ont disposé des peuples de l'Occident? (2) » Il y a en Orient comme chez nous, « un mort qui finit, mais aussi une vie qui commence, un germe qui fermente » ; il y a pour l'Orient un avenir propre à l'Orient et non un avenir que nous lui ferions à notre guise (3).

Vous avez peur de la guerre; c'est donc que vous la voulez. Hé bien! qu'on fasse faire les fortifications de Paris, puisqu'on y tient tant! Ce sera moins un instrument de guerre qu'un « instrument d'ordre ». « Ce travail emploiera tout ce qu'il y a de plus prolétaire dans la capitale. N'y a-t-il pas à profiter de cette grande circonstance pour introduire dans cette grande masse quelques éléments d'ordre? » L'Etat la logera, créera des villages industriels; l'habillera d'un costume, « qui nous fera sortir de ce pêle-mêle de l'habit bourgeois qui nivelle tout, qui anarchise tout, qui tue l'art aussi bien que la sociabilité (4) ». Tous les ouvriers de l'Etat devraient porter un costume : « Les Brutus de la presse s'écrieront que c'est du mandarinisme chinois; mais quelles mesures d'ordre approuveront-ils jamais ? »

Telle est la dernière et brûlante homélie du Père. Il n'a jamais eu plus de conviction. Il se sent « dans la besace, de quoi scier les cœurs, les têtes et les bras, c'est-à-dire une passion, un but, une œuvre, voulus de Dieu, appelés par les hommes (5) ». C'est une nouvelle mission que cet apostolat princier. Il la poussera, s'il le faut, jusqu'au bout, « jusqu'à

(1) XI, 81.

(2) XXXIII, 113, 114. Plus tard, un peu déçu dans ses espérances en Lamartine, il écrit (juillet 1841) : « Lamartine sent l'avenir, mais il ne le voit pas; et pourtant il me semble qu'il a de beaux yeux. » XI, 140.

(3) « Esprit de conquête, quand donc cèderas-tu la place à l'esprit d'association? Si toute la chrétienté avait voulu s'entendre pour faire cesser la piraterie, nous jouirions du bonheur de n'avoir ni la piraterie, ni l'Algérie. » XXXIII, 115, 116.

(4) XXXIII, 36, 45.

(5) XI, 33.

la prison », comme l'apostolat populaire... Hélas! Ce qui l'attend est pire que la prison, c'est l'indifférence et l'oubli.

Au début, il comptait que la pénitence serait courte, et que, voyant son génie, le duc d'Orléans le rappellerait bien vite. Tandis que ses collègues de la mission comptaient rester trois ans en Algérie et passer deux ans à rédiger leurs travaux en France, il déclarait qu'il n'en serait pas de même pour lui. Une année devait suffire pour observer l'Afrique. Il pensait surtout y montrer ses qualités supérieures de *voyant*, donner au Prince la mesure de sa valeur. « A la manière dont j'aurai observé l'Afrique, il est possible qu'il désire que j'observe autre chose soit en France, soit ailleurs : Vienne ou Constantinople ne sont pas en dehors de ma pensée, malgré la route que j'ai prise vers Alger (1). » Au moins espérait-il qu'une haute mission en Algérie succéderait à son rôle effacé de commissaire. Quelques propos du duc entretenaient ses illusions. Arlès lui répétait que celui-ci trouvait ses lettres pleines de génie, et M. Boismilon, qu'il lisait tout cela avec le plus grand intérêt (2). Enfantin assurait qu'il pouvait faire mieux encore: « Tout ce que je vous écris d'Algérie n'est, pour qui sait juger et par conséquent pour vous, écrivait-il à Arlès, que de la fantaisie à côté de ce que j'ai dit et de ce que je peux dire et faire encore. Il m'importe peu d'être reconnu pour un bon diseur de bagatelles (3) ».

Arlès s'employait avec toute l'ardeur d'un admirateur et d'un ami à obtenir un mot du duc qui fût une réhabilitation publique d'Enfantin. Il lui envoyait ses lettres; un jour il y joignit une demande pressante : « Monseigneur, au risque de passer à vos yeux pour un monomane, lui disait-il, j'envoie à V.A.R. deux lettres que je reçois de mon ami Enfantin. Je ne veux pas examiner si la question du travail peut être abordée comme il l'entend; mais, convaincu comme lui qu'elle sera l'œuvre capitale de votre règne, et persuadé que vous saurez et pourrez l'entreprendre et l'accomplir, je crois remplir un devoir en vous soumettant dans toute leur originalité les réflexions du penseur le plus profond, le plus moral que je connaisse (4) ». Le Prince faisait de très flatteuses réponses

(1) XXXII, 103.
(2) XXXIII, 5.
(3) XI, 111.
(4) XXXIII, 176. Du 6 janvier 1841.

par Boismilon; mais il ne se décidait pas du tout à faire offrir à Enfantin un poste digne du Père. Etait-il obsédé de cette insistance, ou ne pouvait-il rien pour lui? Enfantin donnait des signes d'impatience : « J'ai besoin de savoir quelles sont ou seront mes attributions, dans quelles routes je dois marcher... Il faut que les compliments se résolvent en quelque chose de net, qui m'aide et qui m'indique la route... (1) ». L'embarras du prince était cependant facile à comprendre. Il n'était pas aisé de découvrir à quoi Enfantin était spécialement bon. Mais celui-ci trouvait plus pénible de jour en jour de continuer cette conversation unilatérale, et se fatiguait de prophétiser. Le 6 Mars 1841, il écrivait à Arlès que, dégoûté du rôle de « critique amateur » il voulait décidément savoir « à quoi on le croyait bon ». Il ne demandait pas une place, « mais une *parole* qui lui permit de prendre à son tour la parole (2) ». La parole ne fut pas dite. Enfantin brûlait de partir.

Il avait demandé une audience au général Bugeaud. Celui-ci, qui l'avait en médiocre estime, ne le reçut pas. Il se tenait à l'écart, et ses collègues de la mission trouvaient son isolement orgueilleux. Il se sentait tout à fait inutile, comme autrefois en Egypte. « Si je prends en dégoût mon séjour ici, c'est parce que je ne me sens d'aucune utilité pour y combattre et y faire abandonner des procédés qui me dégoûtent (3) ». Ces procédés, c'étaient les exécutions en masse de Négrier à Constantine, et en général toutes les expéditions militaires. Bugeaud se ravisa lorsqu'il eût reçu du général Saint-Cyr Nugues une recommandation pour Enfantin, et invita celui-ci à sa table. L'entrevue ne fut pas propre à rendre à Enfantin l'enthousiasme qui lui manquait. Bugeaud lui parla de ses trois grandes antipathies : « La république, les journaux et... l'Algérie ». « Moi aussi, ajoutait Enfantin, je suis arrivé à désespérer de l'Algérie... C'est dire que je désespère encore plus de l'utilité de la Commission et tout particulièrement de la mienne (4). » Il ne faisait plus rien du tout. Inutile de compter désormais sur un rappel du duc d'Orléans. On ne voulait pas de lui; il s'en apercevait bien : « Je crois avoir

(1) XXXIII, 196-197.
(2) XXXIII, 204, 205.
(3) XXXIV, 58.
(4) XXXIV, 60, 65, 69.

terminé et peut-être dépassé ma tâche auprès du prince; tant que j'ai espéré, je l'ai fatigué; aujourd'hui je crains d'être plus que fatigant, d'être importun... Que ferai-je ici, maintenant? J'attendrai, selon ma vieille habitude ».

Il n'attendit plus que l'heure du départ. Le 30 octobre 1841 il était de retour à Marseille. Encore deux années perdues. Bah! Saint-Simon avait connu d'autres déboires. Un échec ne pouvait pas dérouter son disciple. J'ai eu, avait dit le Maître, dans le champ des découvertes, l'action de la marée montante; une force ascendante l'a toujours emporté sur la force opposée. « J'en dis autant pour moi dans cette grande mer de la vie; mes désirs ont toujours dominé mes regrets, et je crois que le jour où il n'en sera plus ainsi, c'est que j'aurai accompli ma carrière. »

## II

Le séjour en Algérie n'avait pourtant pas été tout à fait infructueux. Enfantin en rapportait un livre, *la Colonisation de l'Algérie.* On voulait, dans la commission, lui donner le travail ethnographique. Il se sentait capable d'autre chose, ne fit pas ce qu'on lui demandait, et, aux observations du chef de la mission, Bory Saint-Vincent, il finit par répondre positivement que, « en définitive, l'ethnographe Enfantin s'occupait moins de l'angle facial, du crâne, du poil, des mollets, des fesses, des races indigènes, que de la politique, du gouvernement, de la colonisation de l'Algérie (1) ».

Rude problème, qui tentait bien d'autres que lui. Civils et militaires donnaient leur avis; les ouvrages, les brochures se multipliaient, et on ne savait qui croire. Il y avait les partisans de l'évacuation pure et simple; ceux de l'occupation restreinte à la côte; d'autres voulaient organiser de grands fiefs, les confier à de grands vassaux arabes, laisser gouverner le

(1) xxxiv, 22. Enfantin fut chargé en 1842 des fonctions de « secrétaire de la commission scientifique de l'Algérie pour la publication de travaux scientifiques de cette commission. »

pays par le pays; et le traité Desmichels, qui avait reconnu à Abd-el-Kader l'autorité et le titre qu'il avait pris, paraissait à leurs yeux un exemple à suivre et un procédé facile pour répandre notre influence. Ne songeait-on pas à placer Constantine sous le protectorat des « princes de Tunis? » Pour d'autres, la solution du problème était dans l'extermination ou le refoulement de la race arabe. Devant l'avalanche des théories et l'incertitude des méthodes suivies depuis douze ans, les changements incessants du personnel, le public désemparé manifestait peu d'enthousiasme. A peine avions-nous en 1842, 15.000 colons établis, dont la sécurité était garantie par 80.000 soldats.

La guerre ne semblait pas à Enfantin meilleure en Afrique qu'en Europe. La plus brutale des formes de l'antagonisme ne pouvait satisfaire le prophète de l'association des hommes et des peuples. « Ne répétons pas les folies des envahisseurs du passé !... Visiter, voyager, commercer, voilà la vie des races entre elles; coloniser, exception rare, pour laquelle l'économie politique future devra exiger une similitude de climat, de température, de conditions hygiéniques de tout genre; ou bien qu'elle commandera, ainsi que la politique, et comme exceptions plus rares encore, lorsqu'une œuvre universelle nécessitera de grands événements (1). » Mais puisque le mal est fait, que la conquête est assez avancée, acceptons les faits accomplis, sans arrière-pensée. Tout recul serait un désastre. L'Algérie est et doit rester française, même au prix des plus grands sacrifices. Mais qu'en devons-nous faire? La France, la France séculaire avec ses traditions, ses institutions et sa gloire, un des plus illustres et des plus étonnants personnages de l'histoire, se trouve en face d'une terre que les armes lui ont donnée, à portée de ses efforts, qui ne lui ressemble ni par la race, ni par les usages, ni par la religion. Qu'en fera-t-elle? Que résultera-t-il du contact de ces deux êtres, inégaux sans doute, mais non médiocres, France et Afrique? Le contact sera-t-il brutal, violent, toujours? Ce serait de notre part un formel aveu d'impuissance intellectuelle. Nous qui nous flattons d'avoir, plus que personne au monde, la faculté d'attirer à nous l'étranger, de nous l'assimiler, nous qui sommes « le lien du monde », serons-nous incapables de résoudre un pro-

(1) xxxiii, 13-14.

blème d'association? Sans doute, la difficulté est neuve; nous n'avons jamais rien vu de pareil, ni nous ni personne. Car on ne saurait nous proposer aucun des exemples anciens; ils ne sont que l'énumération lamentable des échecs de l'Europe ou de ses crimes. Tout notre esprit et tout notre cœur ne sont pas inutiles pour cette haute besogne. Et qui sait? Si nous voulons noblement rompre avec le passé, n'être ni destructeurs, ni spoliateurs du vaincu, si nous tentons cette grande et sublime nouveauté, qui serait une association loyale et féconde avec lui, peut-être n'aurons-nous pas seulement la gloire d'avoir fondé un nouveau droit des gens, mais retirerons-nous un bénéfice sur lequel nous ne comptons guère. L'Algérie, dans cette association, recevra beaucoup de la France. Mais, en retour, elle lui donnera plus que des produits et de l'argent; car elle est en mesure de lui apprendre quelque chose. La France souffre de trop de maux pour dédaigner les humbles qui auraient quelque part de sagesse et de vérité.

L'infatigable prophète de la parole nouvelle est plus qualifié que tout autre pour discerner le bien du mal en cette affaire. Il a une doctrine, et cela le distingue des empiriques. Elle n'est ni banale ni basse.

Le problème algérien est double : 1° Dans quel sens faut-il modifier les institutions, les mœurs, les usages des indigènes, pour les faire entrer progressivement en société avec la population européenne? — 2° Comment modifier les institutions civiles, militaires, administratives, religieuses de la population européenne, pour les approprier le plus vite possible au nouveau sol, au nouveau climat, aux nouvelles relations humaines que la France rencontre en Algérie? Une étude préalable est nécessaire. Le régime de la propriété est le fondement de toutes les habitudes sociales. C'est seulement après avoir comparé la constitution de la propriété algérienne à la nôtre, qu'il sera possible d'émettre des vues sur la colonisation européenne et sur l'organisation des indigènes.

La propriété en Algérie diffère radicalement de la nôtre. C'est une possession collective de famille ou de tribu, dont l'usage individuel n'est légitimé que par le travail, et qui ne donne lieu à aucune transmission par vente ou par héritage. Les fils obtiennent l'autorisation de cultiver la terre

cultivée par leurs pères; mais ils perdent ce droit, s'ils la laissent inculte. L'absence de propriété foncière individuelle, voilà le fait capital. Il est conforme à la nature du sol, aux mœurs nomades, aux nécessités politiques de la société algérienne sous le gouvernement turc. Les conséquences sont claires; la propriété collective donne à la masse des individus qui la cultivent le caractère *communal*, qui n'existe (très faiblement d'ailleurs) sous le régime de la propriété individuelle, que grâce à d'autres causes tout à fait étrangères au mode d'appropriation. De plus, le droit à la culture, assuré à tout homme qui veut travailler, donne à l'individu, quelle que soit sa naissance, le sentiment de sa valeur personnelle, de sa *capacité*.

Cela est un premier enseignement pratique. Sur ce territoire, où la lutte contre la nature exige presque toujours des efforts combinés, nous aurons besoin, nous aussi, pour notre défense *commune*, de la force collective que donne l'association. La trouverons-nous, cette force, dans l'antagonisme des intérêts étroits et égoïstes de la propriété individuelle? Nous ne connaissons guère, en effet, que celle-là. La loi des successions qui favorise sa division, et qui empêche toute grande culture, ne l'a pas rendue plus mobile. Toutefois, la nécessité et le progrès inéluctable nous ont déjà forcés à trouver un régime meilleur. Nous avons un germe d'organisation nouvelle dans la propriété mixte dont le titre est mobilier, donc individuel, et dont le fonds collectif est géré par des intéressés, conformément à des conventions d'association. La propriété individuelle, ou le principe du laissez-faire, qu'a détruit l'ordre ancien sans y rien substituer que l'égoïsme anarchique, n'a donc rien à nous apprendre; c'est dans l'association industrielle, aujourd'hui représentée par la *société anonyme*, qu'il faut trouver le principe créateur qui tend à se substituer à l'ancienne association de la féodalité territoriale. La plus puissante et la plus active partie de la richesse mobilière et foncière de la France (banques, assurances, routes, canaux, mines, forêts, usines, etc.), n'est-elle pas déjà administrée, suivant le mode collectif, par l'État ou les compagnies privées?

A la féodalité militaire, substituons une féodalité industrielle! On aura beau pousser de hauts cris. Nous le disons

hardiment; oui, c'est une féodalité industrielle, mais avec le droit d'aînesse en moins, l'admission de tous à l'autorité, quelle que soit sa naissance, la mobilité du titre, et pourtant la perpétuité des fonds. Assurément, ce n'est ni la liberté, ni l'égalité; mais ne nous plaignons pas. Il y a là le germe d'une hiérarchie nouvelle, d'une direction et d'une règlementation nouvelles du travail, mais d'une hiérarchie ouverte, d'une direction confiée à la capacité.

La France, en Algérie, voudra-t-elle user des instruments vermoulus du passé, propriétaire individuelle, anarchique, égoïste, ou bien songera-t-elle à utiliser la puissance créatrice qui se développe en elle? N'ayons en Algérie, ni châteaux, ni chaumières; apportons l'*association industrielle.* Le problème n'est-il pas déjà en partie résolu? il s'agit d'abord, de conserver les principes communs à l'Algérie et à la France, qui peuvent les unir, de détruire ceux qui peuvent les séparer, ensuite de développer les germes des principes utiles à toutes les deux. A l'œuvre, et que l'Algérie nous serve de champ d'expériences pour une organisation du travail! Qu'elle devienne « l'Ecole normale où peuvent se former les vrais organisateurs du travail en France ». Et notre peine n'aura pas été perdue.

Si vraiment nous voulons « organiser », ce n'est pas à la fantaisie individuelle des propriétaires que nous nous en remettrons; le désordre matériel et moral, et l'isolement, la désunion, et de plus, là-bas, l'insécurité, voilà ce qu'elle engendrerait. Il est indispensable de remettre au Gouvernement le soin de déterminer « l'emplacement et la forme des villages. l'étendue des terres qui en dépendront et leur population probable, la manière dont ces terres seront divisées ». Nous ne dirons pas : laissez faire l'individu, laissez faire l'égoïsme; au contraire, faisons en commun, l'union fait la force. « Ce sont des villages que nous avons à fonder et non des fermes. C'est un esprit de corps qu'il nous faut pour première garantie de sécurité et de succès : l'égoïsme de l'individualité ne suffit pas ».

Le modèle de ces associations d'hommes et de choses que le gouvernement doit créer, ce n'est pas la France mais l'Afrique qui nous le donnera. Nos villages sont des égoïsmes rapprochés, non pas associés. La tribu arabe mérite mieux

vraiment le beau nom de *commune* qu'un village français. Il faut nous inspirer d'elle pour créer en Algérie des «tribus européennes ».

Elles doivent être de deux sortes : militaires et civiles. Les colonies militaires seront une protection et un exemple. Elles nous donneront le modèle d'ordre et de hiérarchie dans l'association pour un but commun. L'armée a déjà le caractère de la collectivité hiérarchique; il faut le lui conserver en changeant seulement le but de son activité, en la détournant de son ignorance des travaux productifs. Le vieux rêve du *Globe* saint-simonien serait ainsi plus que réalisé. Car la colonisation de l'Algérie est une occasion unique et providentielle d'essayer, non pas d'appliquer l'armée aux travaux publics, mieux que cela, d'organiser une armée de travaux publics. L'armée n'est-elle pas une institution de progrès ? Elle a passé de la liberté anarchique, de la concurrence des seigneurs féodaux, à l'organisation hiérarchique, grâce à l'État.

L'armée des travaux publics mettra fin à la concurrence industrielle que se font entre eux les seigneurs de l'industrie, et qui engendre le paupérisme, par la réduction du salaire et l'augmentation des heures de travail. Les colonies militaires conserveront toute l'organisation et la discipline actuelles, et chaque corps aura la propriété collective de sa terre, comme il a aujourd'hui celle du drapeau. Les produits du travail seront affectés à l'amortissement des frais de premier établissement, à l'entretien du corps, au paiement d'une solde et d'une retraite aux soldats-colons, et d'une haute-paye pour les officiers. Ces colonies seront fixées au sol; le service dans cette « armée sédentaire » sera réglé par un engagement à durée fixe et renouvelable, comme il l'est dans l'autre portion de l'armée qui subisterait toujours sous le nom d'armée active. Qu'on place enfin à sa tête des officiers jeunes, pour une œuvre jeune, de mouvement et de progrès, et qu'on laisse en France le « gérontisme » qui la fait croupir dans l'immobilité.

Ces résultats ne sont pas difficiles à obtenir d'une colonie militaire, où la discipline et l'association sont toutes naturelles. Il faut, pour les obtenir d'une colonie civile, l'intervention énergique d'un pouvoir « intelligent, vigoureux, unitaire, despotique même ». Car le problème est plus

complexe; il s'agit d'organiser une réunion régulière de familles et non plus de célibataires, et d'y introduire des habitudes nouvelles qui seront pour elles une véritable révolution morale. Détruisons d'abord ce qui a été fait jusqu'ici; révoquons toutes les cessions territoriales faites à des individus, pour introduire la propriété collective de la terre. Faisons du colon, abandonné aujourd'hui à son caprice, un fonctionnaire, mieux encore, un soldat de l'industrie; donnons l'esprit militaire aux colons, comme on donnera l'esprit industriel aux soldats, « Solde, avancement, retraite, voilà trois mots qu'il faut introduire dans la langue industrielle et faire connaître à l'ouvrier. » Chaque famille se composera de l'homme, de la femme, des enfants et d'au moins deux parents et amis (car le corps ne connaîtra pas la domesticité), sur lesquels le chef de famille aura autorité. Quatre familles seront groupées sous les ordres d'un « sous-officier » chef de famille de première classe; douze familles auront pour chef un « officier », ingénieur ordinaire de troisième classe; vingt-quatre familles formant une « compagnie », seront commandées par un ingénieur de deuxième classe; huit compagnies (192 familles), par un ingénieur en chef assisté d'un conseil général où seront admis les officiers, les prêtres, les médecins et l'instituteur en chef. A cet ordre admirable correspondra une non moins admirable justice dans la distribution des rations égales pour les adultes des deux sexes, des demi-rations pour les enfants au-dessous de douze ans, et de la solde. Tout ce monde aura un uniforme, fourni par le gouvernement, entretenu en bon état par les femmes.

Toutefois il faut tenir compte des mauvaises habitudes engendrées par la civilisation anarchique née de la Révolution française. Le paysan français aime à avoir un petit coin à lui. Laissons à chaque famille la jouissance individuelle de sa maison et d'un jardin. Ainsi on ne nous accusera pas d'utopie, de radicalisme exagéré. Nous savons bien que l'homme n'est pas parfait.

Où distribuer ces colonies militaires et civiles? Sécurité, salubrité, fertilité: voilà les trois conditions indispensables au choix des lieux. Il faut, en outre, tenir compte de la géographie du pays. Une zone « intérieure » (Oran et Alger) qui s'élargit à l'Ouest et finit en pointe vers l'Est, encore peu

sûre et agitée, serait le terrain favorable au développement des colonies militaires, sans en exclure toutefois quelques colonies civiles. La zone « littorale » qui repose sur une large base à l'Est et qui finit en pointe à l'Ouest (Constantine, Philippeville, Bône), serait plus particulièrement civile, parce qu'elle est sûre et plus favorable à la culture. Colonies civiles et militaires (la liste en est dressée, et même le chiffre de la population fixé) seraient d'ailleurs protégées par des postes militaires voisins.

Venez donc en Algérie, vous tous qui n'avez pas un attachement puéril au foyer domestique, à la propriété individuelle, aux bornes d'un petit champ. Venez, vous tous qui avez le désir du mieux, que la France a condamnés ou qui condamnez la France; vous que l'on appelle criminels ou factieux, parce que vous n'êtes pas soumis aux lois ou que vous en rêvez de meilleures, venez, et vous connaîtrez les délices de la Terre Promise!

Nous savons « associer », nous autres fils de Saint-Simon. Nous avons fait de « l'industriel » un demi-soldat, du soldat un demi-industriel, pour faire du Français un demi-algérien. Chacun aura ainsi mis en commun le meilleur de soi-même dans le creuset où se prépare la meilleure des colonies. En même temps qu'on donne au Français le goût de la propriété collective, donnons aux indigènes le goût de la possession individuelle d'une maison, d'un jardin pour assurer à la tribu nomade la stabilité. Le village français, c'est le clocher et la maison de ville qui l'ont fait, et qui sont sa vie commune. Bâtissons pour chaque tribu « le manoir du cheik, la mosquée, le tribunal du cadi, la fontaine et les jardins ».

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'abandonner les indigènes à leurs caprices individuels ou collectifs. Il faut renoncer tout de suite aux erreurs du passé : nous avons déjà trop créé de grands et de petits souverains, des Khalifes, des beys, des cheiks; nous avons même créé l'émir Ab-del-Kader! Le gouvernement du pays par le pays est une folie dangereuse ou une « mauvaise finesse » : en tout cas, un aveu, mal déguisé sous des apparences de diplomatie, de notre impuissance. L'Algérie est française : que la France la gouverne! Au moment où il faut créer chez nous presque de toutes pièces

un État omnipotent, allons-nous, par une ridicule inconséquence, nous abstenir de gouverner les Arabes? Les colonies indigènes seront placées près des postes militaires actifs; le commandant du poste aura une surveillance et un contrôle incessant sur le cheik, jugera avec le cadi, fixera le plan de construction de la colonie, et percevra l'impôt. Le cheik n'est souvent qu'un bandit spoliateur; nous lui ôtons cette autorité là, pour ne lui laisser que son rôle de « directeur du travail, de patriarche de la grande famille, nommée tribu. » L'État le paiera pour continuer à faire son métier, à répartir chaque année les prairies ou les cultures, comme il paiera le cadi pour juger. Et les Arabes eux-mêmes, heureux du changement, demanderont des chefs français.

Quel profit ne tirerons-nous pas de ces Africains rapprochés des Français, associés à leur fortune! « L'Afrique ne nous sera connue et ouverte que par le secours des musulmans, convertis à notre science et à nos usages avant de l'être au christianisme... Quelque étrange que cela paraisse, je prétends que nos colonies militaires devront choisir parmi les Arabes de l'Est et les Berbères de l'Ouest, des commis voyageurs de commerce et des commis voyageurs de la science. » Arabes et Français, ainsi mélangés, parleront les deux langues; la France algérienne christiano-musulmane, sera la transition naturelle entre deux mondes qui se haïssent parce qu'ils s'ignorent et ne se comprennent pas.

Ne craignons pas d'agir et d'avoir le courage de nos actes. Il s'agit d'une haute et grave question. Qu'importent les criailleries du Parlement! Il lui déplairait sans doute de voir naître un gouvernement; il se refuserait même à créer un Ministère des Colonies, parce que ce serait là un gouvernement. Il est pourtant indispensable. Toute initiative partirait de lui. Il serait dépositaire du feu sacré, de l'*Idée* qui doit animer ces mondes nouveaux. Un gouverneur général, placé sous ses ordres, résiderait à Alger; ce gouverneur ne serait ni civil, ni militaire; on prendrait un prince, qui commanderait à la fois au général en chef, Directeur général des colonies militaires résidant a Médéah, et au Directeur des colonies civiles résidant à Bône. L'impulsion serait unique; les ordres suivis et conçus sur le même plan; les résultats rapides et clairs.

« Paix et travail ! Organisons la paix, organisons le travail ! Ce sera coloniser l'Algérie et sauver la France. Sauvons-la, délivrons-la des hommes de guerre, quelles que soient leurs armes, la plume, l'épée ou la parole !... Où donc est aujourd'hui l'homme, auquel son ardent amour pour la Paix, pour les sciences et les arts de la Paix, ferait tout entreprendre, et qui serait prêt à braver pour elle des dangers mille fois plus terribles que les dangers des champs de batailles, à braver journellement l'assassinat et jusqu'aux plus ignobles injures?... Cet homme n'est-il donc pas sur le trône de France? » (1)

L'homme qui était sur le trône de France n'eut même pas connaissance de la panacée qu'on lui offrait si généreusement. Le Ministère refusa de faire imprimer le mémoire d'Enfantin. Une copie fut envoyée au duc d'Aumale, et resta sans réponse.

Enfantin fut déçu, blessé. Il lui fallait, encore une fois, se résigner. Et il n'était pas au bout de ses mécomptes. La « série descendante » continua (2).

## III

Pendant ce long séjour en Algérie, sa souffrance continue, faite de dépit et d'orgueil blessé, s'augmentait de la douleur des ruptures, de l'amertume des affections brisées. Rien ne lui était plus pénible que de sentir le vide grandir autour de lui, plus humiliant que d'assister à la ruine progressive de

(1) Cette citation, ainsi que les précédentes, est extraite du livre d'Enfantin intitulé : *la Colonisation de l'Algérie*. Il ne parut qu'en 1843.

(2) Un Saint-Simonien dissident, Émile Péreire, a pu voir, plus heureux que le Père, réaliser de son vivant la plupart des projets relatifs à l'Algérie, qu'il avait émis. Dans un article du *National* (25 août 1833), il proposait aux pouvoirs publics le projet de loi suivant :

Article premier. — Le territoire de l'ancienne régence d'Alger est incorporé au royaume français. (L'incorporation définitive fut affirmée par le discours du trône du 27 décembre 1841).

Art. 2. — Ce territoire sera divisé en trois départements : 1° le département de la Mitidja, dont le chef-lieu sera établi à Alger; 2° Atlas occidental, chef-lieu Oran; 3° Atlas oriental, chef-lieu Constantine. (Réalisé par décret du 9 décembre 1848).

Art. 3. — Ces trois départements formeront ensemble une 21e division militaire, dont le siège sera à Alger.

Les autres articles demandent l'assimilation de l'Algérie à la France pour le tarif des douanes (réalisée par décret du 11 janvier 1851); l'établissement d'un chemin de fer de Bône à Constantine, Alger, Oran; un service à vapeur entre Marseille et Alger; le transport gratuit des artisans, etc., etc.

l'édifice saint-simonien. Après la dispersion des apôtres, les reniements. Maintenant, l'abandon, l'oubli.

Il y avait encore en 1839 quelques « pâles réunions d'ouvriers ». A l'une d'elles, on avait inauguré une médaille représentant Saint-Simon, et on avait dansé comme au beau temps. Vinçard, Terson, Barrault, y parurent ; seuls, ils osaient se mettre en évidence. Mais l'absence du Père (1) décourageait les efforts des derniers apôtres, quand elle n'occasionnait pas entre eux des querelles. Vinçard reprochait à Terson (2) de verser dans la démagogie et lui-même fondait un journal saint-simonien, *la Ruche Populaire*, qui avait cette encourageante devise : *A nous, la Réforme ; à nous, l'association, à nous le gouvernement pour tous ; à nous le Règne de Dieu sur la terre.* La *Ruche* ne réussit pas ; Vinçard la reconstitua avec un personnel de rédacteurs ouvriers, sous ce titre: *l'Union.* Elle devait être le « bulletin des ouvriers, le bulletin de l'armée industrielle, de ces esclaves héroïques qu'étouffent le feu et les éboulements des mines, qu'empoisonnent les exhalaisons des acides, que broient les rouages des machines, et qui payent de leur vie les richesses de l'État ». Mais Vinçard avait gardé de son passé saint-simonien l'horreur de l'émeute, et il ajoutait que la règle de conduite serait « la révolution pacifique, parce que la paix doit être sur la terre avec les hommes de bonne volonté. » Tout cela était plus touchant que pratique. Duveyrier allait en Angleterre, auprès du duc de Bordeaux, pour lui montrer que les questions sociales étaient plus importantes que les questions politiques.....

Le bon Lambert prétendait, du fond de son Égypte, que la « présence du Père à Constantinople était un indice puissant de la valeur de l'expédition d'Alger, comme son séjour en Égypte avait été une manifestation évidente que les noces de l'Orient et de l'Occident étaient proches ». Il s'écriait : « Dieu nous a posés sur ces deux grandes scènes ! (3) » Mais la plupart n'avaient pas cette robuste confiance. Ils vivaient

(1) Lettre du 18 août 1839. (*Archives saint-sim.*)

(2) Terson avait publié :
*Un Saint-Simonien au peuple de Lyon, à l'occasion des événements d'avril 1834.* Lyon, 1834. Brochure de 15 pages. (Appel à la concorde).
Le *Cri du Peuple*, Paris-Lyon, 1835. Le style était un pastiche des *Paroles d'un Croyant;* un refrain revient à chaque page : « Malheur à moi qui suis peuple ! » Il fonda en 1845, *les Droits du Peuple*, revue sociale et politique.

(3) Lambert à Aglaé, 12 mai 1840. (*Archives saint-sim.*)

péniblement. Laurent était juge à 12 ou 1500 francs dans « quelque petit trou de France (1) ». Duguet, probablement expéditionnaire; Petit, paysan; Bruneau et Lambert lui-même, expatriés depuis sept ans, avaient eu peine à trouver une situation acceptable en Égypte. Ceux-là du moins pouvaient vivre; mais on ne parlait pas des oubliés, des disparus.

D'ailleurs, misère ou médiocrité, richesse même, qu'était-ce que tout cela auprès des espérances du temps passé? ils songeaient « à tout ce qu'ils avaient voulu et voulaient encore, au nom de Dieu, en princes de la famille humaine », et ils se voyaient encore « généralement traités comme des fous et des intrigants, travaillant pourtant à une tâche bien différente de celles qu'ils rêvaient et qu'ils rêvent, puisqu'ils ne peuvent travailler que pour eux, pour vivre, ceux qui voulaient travailler pour la vie de tous et mourir même pour tous (2) ». On n'osait plus espérer. « Il faut ressusciter tout le monde et *nous-mêmes*, tout est mort ! » disait le Père.

Résurrection difficile. Rodrigues essayait, sans succès, de fonder une revue avec la collaboration d'Adolphe Blanqui, Fournel, Michel Chevalier. Il publiait les *Poésies sociales des ouvriers* (3). « Cela est beau et bien, dit Enfantin, de relever l'étendard de Saint-Simon dans un tel moment où chacun fait blanc de son épée, et agite son drapeau; mais la fortune, le moment opportun, le tact en un mot, tout cela manque (4). » D'ailleurs, les Fouriéristes faisaient concurrence; ils parlaient beaucoup d'un essai pratique. Mais le public restait froid. On pensait à autre chose en 1840.

Enfantin rentré en France, lut dans les *Débats* la leçon que fit Michel Chevalier au Collège de France, en ouvrant son cours d'économie politique. Le plus brillant des Saint-Simoniens se vantait encore « d'être Saint-Simonien comme Saint-Simon », d'avoir gardé le culte de l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Mais il ajoutait qu'il ne fallait pas « s'inquiéter de la distribution des richesses. seulement de leur accroissement. » C'est trop fort, s'écria

(1) A Bourg-Saint-Andéol. Il avait, en 1834, rédigé le *Progressif du Gard;* en 1835, défendu les accusés d'avril; en 1844. il fut nommé juge à Privas; en 1848, commissaire du gouvernement provisoire, puis député.

(2) XI, 60. Enfantin à d'Eichthal, 24 juin 1840.

(3) Extraites pour la plupart de la *Ruche populaire*.

(4) XI, 104.

le Père. Que Michel l'eût renié lui-même, fort bien; le Père connaissait les hommes et savait souffrir. Mais que l'ancien rédacteur du *Globe* reniât à ce point la doctrine, c'était bien un *signe*. (Décembre 1841).

Un autre signe du malentendu entre le monde et les Saint-Simoniens fut plus dur à supporter; car il n'était possible d'y voir qu'une plaisante ironie ou une humiliante commisération. Quand Enfantin fut revenu en France, et que ses protecteurs, Saint-Cyr Nugues en particulier, demandèrent l'intervention du duc d'Orléans en sa faveur, le prince, aux pieds duquel le Prophète avait entassé des volumes d'idées admirables, le prince dont il espérait devenir l'inspirateur, et avec qui il comptait inaugurer un monde nouveau, fit répondre au général Saint-Cyr Nugues : « Je suis tout disposé à appuyer la demande que ferait M. Enfantin d'une sous-préfecture ».

« Il y a chance pour qu'on me dise bientôt : bibliothécaire à Oran ou allumeur de réverbères à Paris... Je devais tâter, ajouta mélancoliquement le Père, si dans la mare parlementaire, il y avait un poisson royal égaré, ou s'il n'y avait que des asticots (1). »

Le duc d'Orléans mourut peu après. C'en était fait de l'apostolat princier.

(1) xi, 176.

# LIVRE QUATRIÈME

# LE SAINT-SIMONISME PRATIQUE

## CHAPITRE PREMIER

## DÉBUTS DANS LA PRATIQUE INDUSTRIELLE

I. Propagande nouvelle. — La *Correspondance philosophique et religieuse.* — Enfantin et l'Église catholique. — Enfantin et les « socialistes ».

II. Pratique industrielle. — Enfantin et les chemins de fer. — Fondation de la *Société d'Etudes* du canal de Suez, 1847.

De 1841 à 1848, Enfantin reste presque seul à représenter le Saint-Simonisme théorique. Les derniers disciples du Père ne prêchent plus. Ils ont déjà fait, vers 1840, ou font alors leur rentrée dans le monde. Duveyrier s'était marié en 1839 (1). Barrault, après une assez longue période de silence, prit, en 1843, la direction du *Courrier Français.* Sans rompre avec le Père, ils n'avaient plus avec lui que des rapports d'amitié respectueuse toujours et tendre. D'Eichthal, qui le priait, en 1844, d'abdiquer « le tu paternel », avouait qu'il ne sentait pas, sans un déchirement profond, se dissoudre les anciens liens. « Mais puisque Dieu, ajoutait-il, nous a donné cette destinée vraiment inouïe, de vivre une *revie* après la première, il

(1) En 1833, il avait écrit un grand drame qui resta inédit, *la Vierge d'argent.* En 1834, il fit jouer un vaudeville, *Michel Perrin*; puis un drame, *le Monomane,* plaidoyer contre la peine de mort; le vaudeville réussit, le drame échoua. Puis il essaya d'une comédie « utilitaire », *l'Ingénieur,* qui échoua encore.

faut bien savoir transformer successivement tous les éléments de la première existence (1). » Lambert seul ne variait pas dans sa foi au Père, mais il était tout entier à son métier d'ingénieur, et restait en Egypte (2). D'autres, moins heureux, avaient encore à lutter contre bien des difficultés. Carette, Warnier, Louis Jourdan (3), tentèrent avec le Père, de fonder, en 1844, un journal « *l'Algérie* » que le Père appela « mon *Producteur* de 1844 ». Lamoricière refusa sa collabora tion. Le journal réussit peu, et ne vécut pas deux ans.

Après l'échec de l'apostolat princier, à partir de 1846, Enfantin, sans abandonner la doctrine et sans cesser de la défendre, se voua à la réalisation de projets industriels qui donnèrent une couleur particulière au Saint-Simonisme finissant. Cette double activité intellectuelle puis industrielle, occupa tout le temps qu'il lui restait à vivre.

## I

Enfantin s'était ennuyé en Algérie; revenu en France, il ne sut d'abord que faire. L'amitié de Saint-Cyr Nugues aurait peut-être forcé cette « porte du monde » qui ne s'ouvrait pas; mais la mort de ce dernier (26 juillet 1842) compliqua le problème. « J'ai pu sortir du monde avec quarante apôtres; j'y dois rentrer seul », disait Enfantin. Il n'était pas loin de croire, selon son habitude, que cet accident dont le monde se souciait assez peu, avait une importance très grave, non pour lui seulement, mais pour ses anciens disciples, même s'ils étaient, depuis longtemps, comme Michel, séparés de lui. « Ceux même qui croient déjà être rentrés dans le monde n'y seront réellement

(1) D'Eichthal au Père, 28 sept. 1844. (*Archives saint-sim.*).

(2) Décoré de la Légion d'honneur en 1843, il devenait, en 1845, ingénieur de première classe, et en 1847, ingénieur en chef. C'est à ce moment seulement qu'il revint pour la première fois en France.

(3) Ceux-ci n'avaient connu ni la rue Monsigny, ni Ménilmontant. Ils n'en étaient pas moins Saint-Simoniens décidés. — Jourdan fut, avec Lambert, un des plus fidèles « enfants » du Père. Il connaissait assez bien l'Algérie, ayant habité plusieurs années Oran, après son retour de Grèce, où il avait rédigé *le Sauveur*, fondé par le général Coletti (1784-1846), un des libérateurs de la Grèce, ambassadeur d'Othon en France. Le Père avait vécu quelque temps chez lui à Oran. Là s'était nouée cette amitié dont nous donnons plus loin quelques manifestations singulières.

que lorsque j'y serai moi-même... ». Il affirmait que tous « portaient sur leurs épaules la croix de la rue Monsigny (1) ».

Il la portait presque seul, et la trouvait lourde. Dix ans étaient passés depuis sa séparation d'avec le monde, et cinq depuis sa première tentative pour y rentrer. Son travail d'Algérie n'avait pas suffi à lui rendre son « droit de bourgeoisie ». Et pourtant, son saint-simonisme était bien modéré dans ses manifestations. Plus d'apostolat « typique »; il voulait seulement, sans excentricité, mais sans défaillance, « chercher les moyens de faire marcher, avec le moins de désordre possible, la société vers l'organisation, et pour cela, imposer à quelques agents puissants de cette marche, non pas l'amour du but complet — ce serait trop beau — mais au moins l'envie de quelques-unes des mesures qui nous paraissent les plus capables de conduire le peuple vers ce but (2) ». Les princes ne l'ont pas écouté, et les ministres lui ont « fait arpenter leur antichambre » ; il parlera aux penseurs, aux écrivains. N'est-ce pas là encore un « apostolat princier »?

« Organisation du travail, résurrection religieuse, telles sont les deux grandes œuvres que cette époque demande à l'avenir. » Puisque les gouvernements paraissent incapables de les comprendre et de les réaliser, cherchons un appui auprès de la plus grande force sociale connue, l'Eglise catholique? Le *Globe*, en 1831, était fort sympathique à son organisation, à sa hiérarchie et à ses doctrines sociales. Le moment est peut-être venu de les utiliser. Arlès, qui habite Lyon, la ville des prêtres et des ouvriers, devrait « suivre le mouvement du clergé vers les idées populaires ». « Songez donc que les gaillards possèdent les églises et les chaires, les hôpitaux et les écoles de garçons et de petites filles... Sur 40.000 prêtres, je parie qu'il y en a au moins 35.000 qui sont des fils de prolétaires (3) ». Les ouvriers et les prêtres sont les grands travailleurs intellectuels du moment. Qu'ils s'unissent pour l'œuvre commune. L'avenir est à eux. Il est à Ravignan, à Lacordaire, comme à la *Phalange*, à la *Ruche populaire*, à la *Revue indépendante*. Mais l'Eglise doit prouver qu'elle a l'intelligence supérieure des besoins de ce monde. La barque de saint

(1) Le Père à Aglaé, 13 octobre 1842. (*Archives saint-sim*).
(2 XXXIV, 109. Lettre à Arlès.
(3) XI, 87.

Pierre n'a pas pour seule mission de se sauver elle-même. L'Eglise ne vit point seulement pour enterrer les morts. « Est-ce qu'elle ne veut plus donner le baptême? (1) »

L'Eglise doit prendre sous sa protection, pour les mettre plus tard sous sa direction, la presse et la vapeur, « le verbe et la chair actuels », et ne plus bouder la royauté « citoyenne, épicière, pacifique ». Elle ne peut rester étrangère à l'œuvre temporelle de nos jours, l'organisation du travail. Elle a prêché l'affranchissement; qu'elle prêche l'association, et « la foule libérale qui, aujourd'hui, répète avec M. Ph. Dupin : « Prenons garde ! contenons l'Eglise ! » s'écriera : « Gloire et place à l'Eglise » !

Qu'on ne croie pas que le Père Enfantin « converti » veuille payer sa rentrée dans le monde du renoncement à ses idées. Non pas ! Mais il n'a jamais oublié que le Saint-Simonisme s'appelait à l'origine *le nouveau christianisme.* Il pense que Jésus a dit : mon royaume n'est pas *maintenant* (2) de ce monde, affirmant ainsi l'espoir qu'il le serait un jour. C'est ce jour dont il faut hâter la venue. Puisqu'on n'a pas voulu du clergé nouveau des fils de Saint-Simon, essayons de réaliser ce « royaume » avec l'ancien clergé. Il paraît prendre conscience de sa mission nouvelle. Il y a bien, entre Saint-Simon et l'Eglise, l'épaisseur d'un *Credo.* Qu'importe, si la Rédemption de l'homme est leur commun espoir; si l'Eglise bâtit ici-bas la cité de Dieu. Autrefois sa parole pacifique a détrôné César. L'œuvre est à recommencer. Le sens profond du mot « religion » est perdu; elle peut lui rendre la vie, retrouver son « acception neuve », faire l'association humaine religieuse, en unissant « les termes dont la contradiction tourmente le monde, l'autorité et la liberté, le maître et l'ouvrier, ou tels que l'esprit et la chair, l'homme et la femme ».

Enfantin propose au clergé son alliance. Il lui demande de créer le pouvoir suprême unique, l'Eglise universelle. Si le clergé craint de proclamer lui-même « le rêve d'avenir, la cité de Dieu, comme son espoir. » d'autres « annonceront » la bonne

(1 Les idées d'Enfantin sur ce sujet se trouvent dans sa correspondance avec M. Albert du Boys. XXXIV. XXXV.

(2) νῦν δὲ, ἡ βασιλεία ἡ ἐμὴ οὐκ ἔστιν ἐντεῦθεν. Enfantin engage sur ce texte de Saint-Jean une longue discussion avec M. Albert du Boys. Pour lui, νῦν δὲ traduit en latin. par *nunc autem*, a le sens de *maintenant*. Cette interprétation est inexacte. Νῦν δὲ, traduction littérale de l'hébreu *ne-atta* signifie, *mais*, *or*, *d'ailleurs*, sans aucune notion de temps.

nouvelle; ils l'ont déjà tenté, mais sans réussir à se faire entendre. Que le clergé comprenne leur appel; qu'il le redise : on l'écoutera !

Voilà le programme que propose aux détenteurs du premier pouvoir spirituel, l'homme qui a échoué dans l'entreprise de le leur ôter parce qu'ils s'en servaient mal. Le clergé peut faire l'œuvre indiquée par les fils de Saint-Simon. L'esprit de Dieu souffle où il veut. Que le vieux christianisme lise le « Nouveau Christianisme », et la grande parole « aimez-vous les uns les autres » sera une vérité. Le devoir de l'Eglise est toujours le même, puisqu'il n'est point accompli. Qu'elle fasse pour les pauvres ce qu'elle fit jadis pour les esclaves. Tous ceux qui aiment Dieu se réjouiront d'entendre encore prêcher l'Evangile, et de voir le Monde se transformer en l'écoutant. Qu'est-ce que tout le reste à côté de cela? Quelles préoccupations valent celle de faire régner Dieu sur la terre, et de diriger les hommes selon ses vues? Il faut, il faut qu'on sache bien que cette seule chose est nécessaire. Rien ne vaut, auprès d'elle. Le Père lui a dévoué sa vie. Sa foi n'a pas faibli. Richesse, considération publique, pour rien il ne donnerait son rêve, toujours intact, toujours vivant, sous les décombres de sa vie manquée. Que d'autres brûlent ce qu'ils ont adoré : mais « vous et moi, écrit-il à Arlès, et bien d'autres, nous sommes rentrés dans les brutes, et nous ne serons délivrés de notre abrutissement que par les puissances du monde, lorsque nous les entendrons proclamer de haut cette parole de Dieu que nous donnions *de profundis* (1). »

L'homme est vigoureux. Infatigable dans son apostolat réduit, il fait lire à Eugène Sue le *Nouveau Christianisme* et la *Morale:* « Je n'oublie pas mon métier, mais je le fais peu à peu, petit à petit. Le *Juif-Errant* sera : Aimez-vous les uns les autres. Vous voyez-donc qu'il a compris sa lecture du *Nouveau Christianisme* (2) ». Il prêche toujours la doctrine, la sainte doctrine. Les bourgeois n'ont pas voulu du Saint-Simonisme en 1830; les curés et les nobles voudront peut-être de celui de 1843. Ne dédaignons personne. « Soyons bons princes avec les marquis et pas trop aristocrates avec les nobles; ...alors M. le comte de Saint-Simon commencera à se frotter les

(1 xxxv, 103.
(2 xxxv, 107.

mains et à dire : vous voyez bien qu'il y a encore du bon dans les comtes et les ducs et même les calotins ; j'en étais sûr, moi qui suis du sang de Charlemagne (1) ». Tous les alliés sont bons ; quelques-uns sont excellents. Ah ! si Lamartine voulait ! Saint-Point, disent ses amis, est le Ferney du siècle ; mais on n'y remue d'idées que pour bouleverser, démolir, renverser. « Saint-Point est tout au plus parlementaire comme Ferney était révolutionnaire (2). » Déçu de ce côté, Enfantin prêche Edgar Quinet, Michelet (3). Pourquoi sont-ils, eux aussi, des démolisseurs ? Sans doute, il faut déposer le dogme du passé, et poser le dogme de l'avenir. Mais puisqu'il est impossible d'opposer au catéchisme de l'Eglise un catéchisme improvisé — Enfantin l'a essayé et on peut l'en croire — est-il nécessaire de tuer ce passé, dont une partie doit mourir ? Ne vaut-il pas mieux réchauffer son germe de vie ; révéler au clergé actuel la destination de l'homme, qu'il ignore, utiliser sa force en lui inoculant l'Idée ? Puisque personne n'a encore trouvé ce que doit être moralement, religieusement, le pouvoir, puisque la société n'est encore qu'une exploitation ne faut-il pas que tous les maîtres de la pensée et de la parole crient à ceux qui ont la puissance et ne savent pas s'en servir, qu'à l'antagonisme doit succéder l'association ? Au lieu de s'acharner sur les cadavres des Jésuites, ne vaut-il pas mieux régénérer le sacerdoce humain tout entier, lui dire la formule nouvelle de la volonté de Dieu ? Du moins, si vous luttez contre les prêtres, luttez à armes égales : ils disent leur *Credo*, proclamez le vôtre. « Le moment dont parlait Saint-Simon approche ; ce moment où cela prendrait comme la grippe, et où chacun tousserait et cracherait la vérité (4). »

La vérité ! Elle est dans l'air maintenant. Ce n'est plus aux Saint-Simoniens, aux anciens membres du Collège à la dire ; leur gloire, c'est de l'avoir trouvée. A d'autres le Monde ! « Pour qu'il y ait du neuf, il faut que je sois vieux ; il y aura aussi du très neuf quand je serai plus que vieux, c'est-à-dire mort et ressuscité (5). »

(1) XXXV, 115, 121.

(2) XI, 210. Lettre à Arlès.

(3) XXXV, 144, 166-189. Michelet et Quinet publient en 1843 leur cours sur les Jésuites.

(4) XI, 224.

(5) XI, 211.

Vers ce temps, en dehors des vieux partis politiques, carliste, bonapartiste, conservateur, réformiste ou républicain, des systèmes sociaux étaient nés du mouvement saint-simonien. Les Réformateurs étaient légion. Aucun pourtant ne parut à Enfantin mériter même une simple mention. On comprend son indifférence pour le Fouriérisme ressuscité (1). Mais ne voyait-il pas revivre autour de lui, et quelquefois dans la même forme, le programme de la rue Taranne et de la rue Monsigny? C'étaient d'ailleurs d'anciens disciples, pour la plupart, qui lui rendaient la jeunesse, et lui retrouvaient un public.

Buchez (2) avait tiré du Saint-Simonisme la religion du Progrès. Il avait continué de prêcher aux hommes un « but d'activité commun ». Ce but, le Progrès, n'était pas différent de celui qu'assignait à la société le premier maître de Buchez, Saint-Simon. Le devoir consiste à le réaliser; le droit en appartient à l'autorité sociale. Elle exige le sacrifice de chaque individu. N'est-ce pas à elle de classer « les différents mouvements dans l'ordre exigé par la fin même qu'il s'agit d'atteindre? » Si Buchez, catholique d'esprit, sinon de pratique, ne professait le mépris de la richesse matérielle, si son idéal n'était en quelque sorte « ascétique », on oublierait sans doute qu'il a, depuis 1829, quitté la rue Monsigny.

Pierre Leroux (3) a, lui aussi, en marge du Saint-Simonisme, bâti sa religion, celle de l'Humanité. Le candide rêveur qui, le premier, prononça, en 1834, le mot de *socialisme*, concilie dans la « solidarité », l'amour de soi et l'amour du prochain. Il exalte la perfectibilité, proclame que la religion et la politique ne font qu'un. Il est préoccupé de montrer que sa pensée, nullement révolutionnaire, est le résultat d'une longue évolution historique, et il cherche ses germes dans les faits du passé. Où a-t-il appris tout cela, si ce n'est chez ses anciens

(1) Le Fouriérisme avait commencé sa propagande quand déclinait le Saint-Simonisme. Depuis 1830, il avait un chef, Victor Considérant. Le *Phalanstère* fut fondé en 1832; puis la *Phalange*, qui dura de 1836 à 1843; puis la *Démocratie pacifique*, 1843-1851. Fourier mourut en 1837.

(2) Buchez avait publié, en 1833, son *Introduction à la science de l'histoire;* de 1833 à 1838, son *Histoire parlementaire de la Révolution française:* plus tard, en 1861, il écrivit son *Traité de politique et de science sociale*, qui est le résumé de sa doctrine. De 1820 à 1850 paraît l'*Atelier*, « organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers, rédigé par de vrais ouvriers », sous l'inspiration de Buchez.

(3) Les principaux ouvrages de Pierre Leroux sont : *De l'Humanité*, 1840. — *Réfutation de l'éclectisme*, 1841. — *Discours sur la situation actuelle de la Société et de l'Esprit humain*, 1841. — *De l'Egalité*, 1848.

coreligionnaires du *Globe*? Son désir de tout harmoniser dans l'amour, de chercher l'unité suprême en laquelle doit se fondre le morcellement des connaissances est tout saint-simonien. Et, bien qu'il demande la réalisation de cet admirable progrès à une démocratie égalitaire, Enfantin a le droit de reconnaître en lui plus qu'un disciple, un ami.

Voici enfin deux anciens fidèles de l'Eglise, authentiques et orthodoxes, qui, eux aussi, versent leur offrande au trésor déjà riche de la pensée réformiste. Pecqueur (1) n'a pas oublié les prédications de la salle Taitbout, quand il déclare préférer à une minutieuse étude des conditions actuelles du travail « une exploration de l'idéal et même de l'utopie ». Il célèbre l'association universelle où tous les citoyens seront fonctionnaires, et dit formellement la nécessité de « socialiser » les moyens de production. Vidal (2) répète après Michel Chevalier — le grand Michel du *Globe* — que l'économie politique est immorale, parce qu'elle ne se soucie pas du « bonheur de l'humanité ». Il fait appel à l'Etat pour régler la production et la distribution des richesses, et n'éprouve aucune crainte à redire, conformément à la « Doctrine », que, de cette contrainte, naîtra la « vraie liberté ».

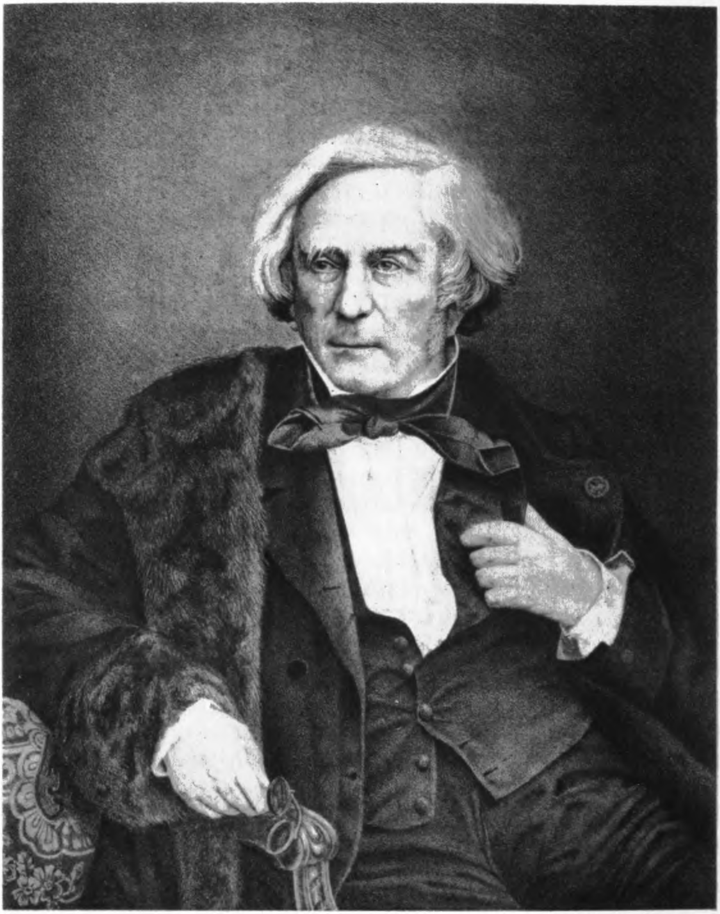
Parmi ceux qui semblent ne rien devoir qu'à eux-mêmes, et qui affectent de ne voir dans le Saint-Simonisme qu'un mouvement initial heureux, n'y a-t-il pas des Saint-Simoniens déguisés? Louis Blanc (3) continue la propagande de « l'Ecole ». Comme elle, il instruit le procès de l'égoïsme bourgeois et de ses principes. La « liberté » n'est qu'un mot, le droit, « un mirage qui, depuis 1789, tient le peuple abusé ». La liberté vraie est dans l'organisation du pouvoir; et Louis Blanc réhabilite le « principe d'autorité ». L'Etat, « régulateur suprême de la production », a le devoir d' « organiser le travail ». La même pensée, dans les mêmes termes, est écrite par Bazard dans la « Doctrine saint-simonienne ». Aussi Louis

(1) De Pecqueur, il faut citer : *Des améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté*, 1839. — *Théorie nouvelle d'Economie sociale et politique*, 1842.

(2) Vidal, en dehors du petit opuscule saint-simonien que nous citons (voir Bibliographie), a écrit : *De la répartition des richesses ou de la justice distributive en économie sociale*, 1846; *Vivre en travaillant, projets, voies et moyens de réformes sociales*, 1848. (Pecqueur et Vidal ont rédigé l'*Exposé général*, qui fut soumis à la Commission du travail en 1848).

(3) L'*Organisation du travail* est de 1839. Il faut y ajouter : *Le Socialisme, droit au travail*, 1848; et il n'est pas inutile de consulter l'*Histoire de la Révolution*, et dans l'*Histoire de dix ans*, les chapitres relatifs au Saint-Simonisme. (Tome III).

**A partir de 1840 et surtout de 1848, les théoriciens, les rêveurs entrent dans l'action.**



Cabinet des Estampes

ARLÈS-DUFOUR

Lithographie de Stein, 1875

Blanc est-il contraint par la logique d'en arriver à la formule saint-simonienne. Il la trouve « équitable et sage en apparence, en réalité, subversive et inique ». Mais il lui en substitue une qui en diffère peu : « A chacun suivant ses capacités, à chaque capacité suivant ses besoins ». Il se prononce d'ailleurs, tout aussi résolument que les Saint-Simoniens, contre un partage égalitaire : « Prêcher l'égalité absolue serait un non-sens »; ce serait aussi la négation du progrès, et « l'association universelle » qu'il rêve, n'exclut aucune de ses formes matérielles, pas plus la grande culture que la grande industrie. Louis Blanc admire les machines, et aime la science. Ne parle-t-il pas, comme Saint-Simon, de « remplacer le gouvernement du hasard par celui de la science? »

On conçoit plus aisément que le *Vrai Christianisme* que Cabet (1) prétend opposer au *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon, n'ait pas plus ému Enfantin que le *Voyage en Icarie.* Les traces de Saint-Simonisme qui s'y trouvent (l'Etat maître de l'industrie, l'identité nécessaire des croyances, tous les citoyens fonctionnaires) y sont gâtées par la conception d'un communisme brutal et naïf, dont l'auteur croit voir l'inventeur dans Jésus-Christ. — Il n'y a pas lieu de s'étonner non plus du silence gardé par Enfantin à l'égard de Proudhon (2). Celui-là est un ennemi. En un temps « saturé de l'idée d'organisation (3) », il exalte la liberté morale. « L'homme ne veut plus, dit-il, qu'on l'organise et qu'on le mécanise » (4). Si Proudhon combat la propriété, c'est qu'elle est la négation de l'égalité. L'association universelle, la « communauté », que les socialistes de toute école prétendent substituer à la liberté, n'est pas moins absurde ; elle répugne à la

(1) Le *Voyage en Icarie* est de 1842. *Le Vrai Christianisme suivant Jésus-Christ*, de 1847. Les *Lettres d'un Communiste à un Réformiste* ont été publiées en petites brochures séparées en 1841.

(2) Proudhon débute en 1839 par *Utilité de la célébration du dimanche;* il publie en 1840 et 1841, les deux mémoires intitulés : *Qu'est ce que la propriété?* puis *Avertissement aux propriétaires*, 1842. — *Création de l'ordre dans l'humanité*, 1843. — *Système des contradictions économiques*, 1846. — Nous ne parlons pas des nombreux ouvrages publiés après 1848. Sa grande popularité ne date guère, d'ailleurs, que du 24 février. — C'est alors seulement qu'Enfantin intervint contre Proudhon, dans un article de la *Politique nouvelle.*

(3) L'expression est de M. Henry Michel. (*L'Idée de l'Etat.* Paris 1896, page 409.) Nous ne faisons ici, qu'une mention sommaire de ces doctrines, qui sont exposées et critiquées dans cet ouvrage. Il n'entre pas dans notre sujet de chercher dans ces doctrines autre chose que la part de saint-simonisme qu'on y peut démêler.

(4) « Je crois que dans la carrière antireligieuse, antipropriétaire, antimonarchique où je suis entré, s'il y avait une seule opinion avec laquelle je ne fusse pas en désaccord, je ne serais plus d'accord avec moi-même. » (Corr. de Proudhon II, 201).

conscience et « soulève le bon sens général ». En vérité, ne travaille-t-il pas pour les libéraux, celui qui stigmatise l'omnipotence de l'Etat, en l'appelant la « religion de la misère »? Ne retombe-t-il pas dans l'erreur « individualiste », celui qui voit dans la *liberté*, la synthèse de la thèse *communauté* et de l'antithèse *propriété?* Bien mieux, il s'écrie cyniquement : « Je suis anarchiste ». Et pourtant, Proudhon a beau dire en ricanant : « les Saint-Simoniens ont passé comme une mascarade », il lui faut avouer qu'il doit lui aussi quelque chose à Saint-Simon. Politique et Economie politique, dit-il, ne font qu'un. Le peu de gouvernement qu'il conserve à la société, — une sorte de bureau de statistique, — c'est au « secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences » qu'il le confie. Si Enfantin s'attriste de voir pareillement dévier la pensée du Maître, qu'il se dise en manière de consolation : il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.

Quoi qu'il fasse d'ailleurs, qu'il s'indigne ou se résigne, les Epigones des temps héroïques occupent maintenant, à eux seuls, l'attention publique, et le Saint-Simonisme est oublié. Est-ce cette raison qui oblige Enfantin à se taire? Ou bien le dégoût des systèmes, des solutions toutes prêtes, des « catéchismes improvisés »? Nul n'a poussé plus loin que lui l'espoir d'une réalisation immédiate de son rêve; nul n'a tenté, avec une ampleur et une audace égales, de prendre possession de la complexe réalité. Nul ne sait mieux ce qu'un tel effort ménage de déceptions. Aussi se tient-il à l'écart des imprudents qui suivent la même route. Il ne veut servir dans aucun de ces régiments, ni comme soldat — ce serait déchoir — ni comme chef, — ce serait se répéter. Assagi par les défaites, il préfère consacrer toute son activité à utiliser les forces existantes, à faire pénétrer lentement ses convictions. Pour agir sur le monde, il ne faut pas se séparer de lui, mais rester avec lui; il en a fait la dure expérience. Aussi peut-il, sans s'émouvoir, écouter Cabet qui, tout en reconnaissant devoir aux Saint-Simoniens l'exemple d'attaquer la propriété, la famille, l'hérédité, l'oisiveté, exécute en quelques mots, la doctrine et la secte. « Nous savons que votre plan contient beaucoup d'excellentes choses; que c'est presque la communauté..., mais vous voulez un gouvernement théocratique, un pape, des prêtres pour tout gouverner; et cela ne vous va pas du

tout. Vous voulez aussi un partage inégal des produits : à chacun selon ses œuvres; et cela blesse trop nos principes d'égalité et de fraternité pour que nous puissions l'admettre... A d'autres !... (1) »

Enfantin ne répondit pas. Après sa longue inaction, il va travailler à une œuvre définie. Peut-être y trouvera-t-il l'occasion d'appliquer quelques-unes des idées qui lui sont chères?

## II

Depuis son retour d'Egypte, Enfantin avait perdu peu à peu l'habitude, sinon de croire à la réalisation prochaine de ses doctrines politico-religieuses, du moins d'en exprimer l'espoir. Il n'était plus question en public du Père suprême, ou de l'attente de la Mère, mais d'industrie, de crédit, d'association, d'organisation du travail. On semblait revenu au temps du *Producteur*. Tout entier à son programme économique et social, Enfantin, ne s'intéresse pas plus qu'autrefois aux discussions de pure politique. Elles lui semblent d'un autre âge. Il avait été un temps où les grandes questions s'appelaient « liberté de la presse, libertés municipales, liberté individuelle; à une autre époque, elles s'appelaient Austerlitz, Iéna, Wagram, Marengo; à d'autres, c'était autour de Jansenius, de Luther ou de Calvin que voltigeaient les esprits supérieurs. Aujourd'hui, c'est près de Rothschild qu'il faut voler, et sur les rails qu'il faut marcher, si l'on veut se mêler vraiment aux grandes affaires de ce monde (2) ».

Mais, si l'exploitation du globe par le travail est le but, est-il bien sûr que cette exploitation se fasse par un travail « organisé », et que le mal social signalé par les Saint-Simoniens disparaisse? Le développement de la production implique-t-il naturellement une distribution meilleure des richesses? On commence à répéter que ce temps est celui de la féodalité industrielle : la fortune, comme autrefois le pouvoir, est

(1) Cabet. *Lettres d'un communiste à un réformiste*, pages 107 et 164.
(2) XII, 27.

concentrée en un petit nombre de mains ; comme lui, elle se transmet héréditairement. Cela est vrai, répond Enfantin, mais « le régime féodal industriel » est une transition nécessaire. La féodalité militaire du moyen âge a précédé l'organisation des armées, où la fortune et la naissance ne donnent plus de grade. Il en sera de même pour l'industrie. Elle aura même l'avantage de s'organiser à force de produire, tandis que les armées ne se sont organisées qu'à force de destruction et pour détruire. « D'ailleurs l'humanité possède aujourd'hui le secret de ces transformations ; elle pourra donc les opérer consciencieusement, peu à peu, pacifiquement, sans révolution de l'avenir contre le passé, de ce qui veut avoir contre ce qui possède. »

Fort de cet espoir, Enfantin se jeta avec ardeur dans le mouvement industriel des chemins de fer. Il eut le premier rôle dans une opération qui est un des faits capitaux de l'histoire de nos voies ferrées : la fusion des petites compagnies en grandes compagnies. C'est la première manifestation du Saint Simonisme pratique.

Les chemins de fer, préconisés par le *Producteur* en 1826, avaient toujours occupé beaucoup de place dans l'esprit imaginatif et précis des ingénieurs-apôtres de 1832. Lamé, Clapeyron, Stéphane Flachat écrivirent tout un livre sur les chemins de fer et les canaux (1). Emile Péreire, dans un article du *National* (22 septembre 1832) sur cet ouvrage réclamait l'intervention de l'Etat, au moins par voie de subvention. Bientôt uni, associé aux trois ingénieurs, il passait trois ans (1832-1835) à chercher les cinq millions nécessaires pour construire la ligne de Paris à Saint-Germain, tandis que ceux-ci en faisaient le tracé. C'est de cette première construction que date le grand mouvement d'opinion, qui aboutit à la fondation des premières compagnies, Paris-Orléans, Paris-Rouen, le Nord, et d'autres moins importantes. Leur situation était peu brillante. En 1842, elles se partageaient l'exploitation de 560 kilomètres. La loi du 15 juin 1842, qui combina l'action de l'industrie privée, de l'Etat, des départements et même des communes, eut des effets heureux, mais lents. Car, au 1er janvier 1848, nous ne possédions encore que 1.860 kilomètres de voies ferrées, tandis que l'Allemagne en avait 5.592,

(1) *Vues politiques et pratiques sur les chemins de fer* (1832). Eugène Flachat, frère de Stéphane, y avait collaboré.

l'Angleterre 5.900. La multiplicité des compagnies (il y en avait 28) était la principale cause de ce retard. Des frais généraux énormes, la nécessité des transbordements pour les voyageurs et les marchandises, la diversité des tarifs, et l'antagonisme des administrations étaient le résultat très apparent de l'émiettement des concessions.

Une idée plus large et plus élevée du mécanisme commercial pouvait heureusement influer sur la prospérité des compagnies, pour le bien général. Il importait de démontrer aux administrateurs que leurs rivalités étaient mesquines et surtout factices, que leurs intérêts, en apparence hostiles, étaient en réalité identiques. Ils devaient s'entendre au lieu de se nuire; au lieu de se combattre, s'associer. Personne n'était plus qualifié qu'Enfantin, le plus grand prédicateur de l'association, pour opérer un rapprochement, que chacun souhaitait peut-être, mais confusément, et pour lequel personne ne voulait faire le premier pas. On eut l'heureuse idée de s'adresser à lui pour réaliser la fusion des trois compagnies qui se partageaient alors le trajet de Paris à Marseille : celle de Paris-Lyon empruntait de Chalon à Lyon la navigation de la Saône; une autre avait la ligne de Lyon à Avignon; la troisième, Avignon-Marseille (1).

Il fallut plusieurs années pour aboutir. En 1846, Enfantin fut nommé administrateur des trois compagnies, et secrétaire général de la compagnie Paris-Lyon. Il réussit à mettre tout le monde d'accord sur le principe de la fusion; on allait régler équitablement les conditions de l'entente, quand la crise économique de 1847, la révolution de 1848 arrêtèrent les pourparlers et faillirent tout compromettre. La fusion se fit, mais beaucoup plus tard, en 1852. Les autres compagnies suivirent le même exemple; ainsi les vingt-huit petites qui végétaient formèrent les six grandes compagnies actuelles. Presque immédiatement, les prix de transport baissèrent

(1) M. Barillon, président d'une des compagnies, lui écrit le 6 mai 1845 : « L'heureuse idée que j'ai eue de réclamer, pour nos entreprises de chemins de fer, le puissant appui de votre coopération vient de faire un grand pas vers une immédiate réalisation... Je regarde votre acceptation comme une garantie du succès... De plus en plus convaincu des immenses résultats que peut avoir votre intervention dans les grandes questions de chemins de fer *non point au point de vue étroit de l'intérêt des Compagnies, mais au point de vue du perfectionnement social*, je vous prie, avec toute la vivacité possible, de vouloir bien accepter le mandat que mes amis et moi vous avons offert. » (*Archives saint-sim.*) Voir le pamphlet de Toussenel, *les Juifs rois de l'époque*, 1847 (contre Rothschild et Enfantin) et : Michaud et Villeneuve. *Histoire du Saint-Simonisme et de la famille Rothschild*, 1847.

d'un septième pour les voyageurs, d'un quart pour les marchandises, et la vitesse fut accélérée.

C'était pour Enfantin une entrée brillante dans le monde industriel, mais il la voulait plus éclatante, triomphante, digne du Père. Depuis son retour d'Égypte, il n'avait pas, malgré son échec, renoncé à accomplir la jonction des deux mers. Il voyait maintenant l'œuvre du canal de Suez, débarrassée de son nuage mystique. Ce n'était plus l'acte fondamental de la religion nouvelle, la manifestation de Dieu par son prophète. Du moins, il ne parlait plus ce langage. Il disait plus simplement qu'il y avait là du beau travail industriel, utile et grandiose. L'homme qui avait atteint les extrêmes limites de l'utopie se sentait capable de faire l'œuvre la plus pratique du siècle. Il voulait prouver au monde que le rêveur est le véritable homme d'action. Le plus grand prophète du XIX$^{e}$ siècle serait son plus grand ouvrier.

Creuser le canal de Suez, c'était aussi donner aux disciples fidèles, aux Saint-Simoniens quand même, l'occasion de bien finir, de laisser à cette terre un témoignage de leur amour pour elle, aux hommes une preuve de leur foi touchante en la beauté du travail. Tout ne serait pas perdu de la jeunesse et de l'enthousiasme et de l'intelligence jetés au vent avec la générosité superbe de 1830. C'était la réhabilitation, la gloire, et aussi la réconciliation de tous les fils de Saint-Simon. La cendre des morts laissée en Égypte, du brave et loyal Hoart et des autres victimes, recevrait le plus beau des honneurs funèbres, lorsqu'au jour de l'inauguration, jour éblouissant des noces de l'Orient et de l'Occident, devant le Père entouré de ses enfants, tous, ceux de la rue Monsigny et ceux de Ménilmontant, le voile tomberait de la stèle commémorative où se liraient ces mots : « A l'humanité, les fils de Saint-Simon ».

Cet espoir n'était pas chimérique. Bruneau, devenu colonel au service du pacha, et Lambert étaient toujours en Égypte. L'amitié d'Edhem-Bey et de Soliman avaient valu au premier la direction de l'école d'artillerie de Thora, au second, celle de l'école polytechnique de Boulac. Linant était ingénieur en chef des ponts et chaussées; Perron dirigeait l'école de médecine. Mais il fallait, pour réussir, ne plus agir

seuls comme en 1833, s'entendre avec les puissances du monde, se faire financier, diplomate.

Enfantin n'était incapable de rien. Le moment était bon. On le regardait maintenant avec sympathie. La publication de la *Correspondance philosophique et religieuse* lui avait valu de précieux éloges (1). On l'admettait dans le cercle des esprits d'élite. Il était en relations avec le monde financier et industriel. Son ardeur sans égale et aussi ses vues élevées lui assurèrent les collaborations qu'il désirait; il sut sans parti-pris national, grouper les bonnes volontés ou les ambitions des pays voisins, « associer » en un mot les rivalités hostiles. Le premier résultat fut beau.

Le 27 novembre 1846, la *Société d'études pour le canal de Suez* fut constituée (2). Enfantin et Arlès-Dufour, son fidèle et très intelligent ami, y représentaient la France, les ingénieurs Negrelli et Sellier, l'Allemagne et l'Autriche, Starbuck et Stephenson, l'Angleterre (3). Les frères Jules, Léon, Paulin Talabot étaient adjoints comme ingénieurs. Le siège social se trouvait à Paris, rue de la Victoire, 34, au domicile d'Enfantin. On s'y réunissait le premier lundi de chaque mois. Le fonds social de 150.000 francs, partagé en trente parts de 5.000 francs, appartenait pour un tiers à la France, un tiers à l'Allemagne et un tiers à l'Angleterre. Les travaux préparatoires devaient commencer tout de suite. Négrelli sonderait le port de Péluse, Stéphenson, Suez, et Paulin Talabot, avec une brigade française, s'occuperait des nivellements du désert. On eut l'adhésion immédiate des chambres de commerce de Trieste, de Venise, de Lyon, de Prague, du Lloyd autrichien, de la Société industrielle de Venise.

A la première réunion des fondateurs de la Société, Enfantin put fièrement revendiquer, pour les Saint-Simoniens, la gloire d'avoir ébauché l'œuvre, dire la somme d'enthousiasme religieux, de travail et aussi de fatigues, de misères et

(1) « Vous êtes un de ceux auprès desquels j'ai le plus appris » lui écrit Sainte-Beuve.

(2) Les procès-verbaux de cette société forment un registre manuscrit des *Archives saint-sim.* (Fonds-Enfantin, 6886). — La plupart des documents intéressant cette affaire sont réunis dans une brochure intitulée *Percement du canal de Suez* (Dentu, 1869). Nous avons usé également de documents restés inédits. (Voir plus loin, liv. IV, chap. III).

(3) Chacun de ces personnages agissait en son nom et aussi pour le compte de divers personnages d'Angleterre, d'Allemagne, de France, dont ils se réservaient de dire les noms en apportant leur adhésion.

de morts qu'elle représentait : « Nous avons, ajoutait-il, conscience d'avoir préparé cette grande œuvre comme jamais œuvre industrielle n'a été préparée; il nous reste à l'accomplir avec vous comme jamais grande entreprise industrielle n'a été faite, c'est-à-dire sans rivalités nationales, avec le concours cordial de trois grands peuples, que la politique a souvent divisés... il nous reste à tracer sur le monde le signe de la paix, et, à vrai dire, le trait d'union entre les deux parties du vieux monde, l'Orient et l'Occident. » On le suivit : « Ce n'est plus une théorie, disait-il lui-même, c'est une affaire ».

Pourtant, Dieu est toujours Dieu, et le Père est toujours son prophète. Après les tristesses et les douleurs des abandons et des mépris, subies sans défaillance, le voilà debout et prêt. L'homme d'affaires, l'habile financier n'a pas tué le vieil homme, il est quelque chose de plus qu'un actif et intelligent bourgeois de France. Ses meilleurs amis l'aimeraient mieux ainsi, seraient plus rassurés sur l'avenir. Ils voudraient le voir entièrement converti; ils voudraient savoir qu'il a jeté aux orties l'habit de Ménilmontant, qu'il a régularisé toute sa situation sociale. C'est le connaître mal. Nul ne croit plus à la valeur symbolique de ses actes, mais il y croit, lui, pour lui tout seul. Ses amis l'engagent à épouser la mère de son fils; personne ne songerait à lui reprocher son mariage comme une palinodie; l'opinion qui a toutes les duretés pour les situations anormales, a toutes les indulgences pour les réparations tardives. C'est un hommage qu'on lui rend après l'avoir bravée. Mais lui, le gardien, resté presque seul du feu sacré de la Doctrine, il ne permet pas qu'on y touche. « Nos actes dans le cercle de la Famille, dit-il à l'ami qui peut le comprendre, ont la même importance religieuse à nos yeux, que la percée de Suez et l'organisation industrielle des peuples... J'ai conservé cette vieille habitude de juger nos actes en me plaçant cinq cents ans en avant (1). » Sans doute, il s'allie au monde qui lui est néces-

(1) XII, 47. Toute la correspondance relative à ce mariage, échangée entre Enfantin et Mme Adèle M***, est aux *Archives saint-simoniennes*.

« Je ne comprends pas, et je souffre à mourir, lui écrit celle-ci... ai-je failli un instant à me glorifier de ta tendresse ou à proclamer la mienne?(7 janvier 1847). — « Que fais-je, répond Enfantin, si ce n'est te prouver sans cesse qu'il y aurait de la honte, pour toi, comme pour moi, à faire intervenir entre toi et moi qui que ce soit au monde, roi ou pape même, pour déclarer que cet amour de vingt ans est honteux et qu'il a besoin d'être purifié par eux... » (9 janvier). — « Que ta volonté soit faite, quoique je souffre bien », répond Mme M***.

saire; il a renoncé, pour mériter cette alliance, à bien des rêves, mais sa règle morale, pour suspecte qu'elle soit au monde, il la garde, et ne craint pas de souffrir pour elle. Il sait ce que vaut la moralité du monde et la justice de ses jugements. « Ah! vous avez peur que je n'aie souffert, et que je ne souffre d'un enfant!... Est-ce que je ne suis pas le fils d'un failli? Est-ce que cet héritage ne m'a pas fait fermer la porte des gardes du corps où l'on voulait me faire entrer? Est-ce que la jeune fille que j'aimais à vingt ans ne m'a pas été refusée parce que mon père avait failli? Est-ce que dans ma pension même, on n'a pas parodié devant mon frère et moi, à propos de calottes données et rendues, la banqueroute du savetier? »

Qu'on le laisse donc en paix! Cet homme est beau. Il arrive à la vieillesse sans rien renier de sa vie. Pour lui-même et quelques fidèles, il est encore l'homme de la rue Monsigny, de la salle Taitbout, de Ménilmontant; pour tout le monde, il n'est plus que Barthélemy-Prosper Enfantin. Est-ce que cela ne suffit pas? Est-ce que cela rend impossible le percement de l'isthme de Suez?

Il ne songeait plus qu'au « grand œuvre », lorsqu'arriva la journée du 24 février 1848.

## CHAPITRE DEUXIÈME

# LE SAINT-SIMONISME ET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE

La Révolution de février et la renaissance du Saint-Simonisme. Attitude d'Enfantin et attitude de quelques Saint-Simoniens (Justus, Barrault, Olinde Rodrigues). — Enfantin et Duveyrier fondent le *Crédit*. — La politique du *Crédit* « le *Globe* de 1848 ». — Opinion d'Arlès-Dufour, au sujet du *Crédit*. — Enthousiasme d'Enfantin et du « poète de Dieu ». — Fin du *Crédit*. — Indifférence d'Enfantin pour la République. — La *Politique nouvelle*.

En l'année 1848 le clergé bénissait les arbres de la liberté; les salons reconnaissaient que la République «avait du bon»; les clubs étaient pleins d'hommes d'État improvisés; le bonheur des hommes avait d'innombrables apôtres. L'heure était aux constructeurs des systèmes de félicité sociale. Ces circonstances pouvaient sembler favorables à une renaissance du Saint-Simonisme.

Il était le premier en date, presque le père de tous les systèmes proposés pour supprimer le mal dans le monde. Sa doctrine était complète et bien liée. Pourtant, ni ses qualités, ni ses défauts, ne retinrent l'attention publique. Il avait, auprès de ceux qui souffraient, une médiocre réputation; il n'avait jamais été populaire. Par le recrutement de ses adeptes, comme par son mépris de l'égalité, il avait gardé l'air aristocratique; l'apostolat princier des dernières années avait achevé de lui ôter tout caractère plébéien. Sa prétention à consacrer l'inégalité naturelle des hommes par une hiérarchie de capacités choquait une opinion niveleuse. Le souci d'améliorer le sort des humbles, qui avait dominé toutes les préoccupations des Saint-Simoniens, était insuffisant pour

la séduire. Puis, en ces temps difficiles, on n'avait que faire de dissertations solides. pleines de promesses sans doute, mais aussi d'appels à la patience; un remède instantané, une solution immédiate, un propos violent, un cri, une injure même, tout valait mieux que de pacifiques paroles. Or, l'armée saint-simonienne, dispersée et vieillie, avait vu diminuer son goût pour les éloquentes exagérations. N'ayant aucun désir de rouvrir la salle Taitbout, elle ne pouvait que se trouver mal à l'aise dans un club de 1848.

Démodée dans sa forme, la doctrine était dépassée pour le fond. Enfantin n'avait plus la propriété exclusive du programme d'organisation du travail. De plus jeunes s'en étaient emparés ; ils le jetaient dans la mêlée avec des vocables nouveaux, ils s'en étaient adjugé le monopole et veillaient sur lui avec jalousie. Les Saint-Simoniens restèrent spectateurs.

Enfantin prévoyait la crise qui mettrait fin au régime compromis par l'obstination de Guizot. Il écrivait le 30 janvier 1848 : « Il y aura liquidation. Ce ne sera par une copie de la liquidation de 1814, ou celle de 1830, mais ce sera analogue, en ce sens que 1814 a soldé ses comptes au profit de la noblesse et du clergé, 1830 au crédit de la bourgeoisie, et que X liquidera au profit de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, au profit des travailleurs. Alors les hommes politiques ne seront ni des marquis, ni des avocats, mais bien les chefs des travailleurs » (1). L'idéal autrefois rêvé par Saint-Simon était proche. C'était la fin du règne des « légistes », l'avènement des « industriels », La politique devant se borner à l'exploitation de la terre, le meilleur homme d'État devait être le premier ouvrier du royaume. La liquidation serait donc pacifique, parce qu'elle serait faite par des hommes de paix et de travail, elle serait « sans guillotine, sans étrangers, sans glorieuses journées ».

En effet, une nuit de panique suffit à renverser le gouvernement. La peine de mort fut abolie en matière politique. Mais, si la révolution fut sans guillotine, la suite prouva qu'elle ne fut pas sans massacres. Et dans l'explosion, il eût fallu bien de la bonne volonté même à Enfantin, pour reconnaître la voix des « chefs des travailleurs ». Il n'essaya pas et se tut.

(1) XII, 67.

Quelques disciples parlèrent sans se faire écouter. Le peintre Paul Justus, un ancien de Ménilmontant, proposa au gouvernement un essai d' « écoles vocationnelles » pour les enfants de six à treize ans. Là seulement était le salut, disait Justus. Pour que chacun soit heureux, il faut que chacun soit à sa place. N'est-il pas naturel de fonder des écoles où des maîtres spécialistes découvriront la vocation de chaque futur citoyen. « Vive le Christ! Vive la République ! » disait-il en terminant (1). Barrault, associé à F. Delente « ouvrier », prêcha la pure doctrine saint-simonienne dans le *Tocsin des Travailleurs*, né le 1er et mort le 24 juin 1848 (2). Vinçard célébra l'association du *Travail Affranchi* (7 janvier-7 juin).

Une résurrection fut plus inattendue. Olinde Rodrigues, depuis 1841, n'avait rien dit ni écrit; croyant possible une renaissance de la doctrine, il essaya de la prêcher dans les clubs. Sa plus significative manifestation fut une brochure intitulée *Paroles d'un mort*. Le Père Olinde, ancien chef du culte, s'y faisait démocrate et égalitaire, tout en restant Saint-Simonien. Puis, il crut devoir donner à la République un projet de *Constitution populaire. Tout pour le peuple et par le peuple!* c'était l'épigraphe. « Une constitution, disait-il, est une combinaison d'organisation sociale, au moyen de laquelle toutes les institutions politiques et sociales d'une nation dérivent d'un même principe, et dirigent les forces nationales vers un même but ». Le but de toutes les institutions politiques et sociales, de toutes les lois, de tous les décrets, de tous les actes de l'Administration, doit être l'amélioration la plus prompte et la plus complète de l'existence morale et physique des travailleurs des deux sexes, les moins rétribués et les plus nombreux, sous la triple consécration de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité. On lisait dans ce projet, à côté d'une « déclaration de principes » sur le travail, condition du progrès et base de la souveraineté du peuple, la proclamation de l'égalité civile et politique des deux sexes, et l'abolition du droit de tester; l'héritage toutefois était maintenu en ligne directe; quant au mariage,

(1) *Sur la fondation d'écoles vocationnelles*, par Paul Justus, peintre. Paris. 1848. (Brochure de 11 pages). — Il fonda, en 1849, la *Société internationale des Artistes*.

(2) Barrault préparait sa candidature en courant les clubs, « tantôt exalté, tantôt aplati », disait de lui Louis Jourdan.

il ne devait être contracté et dissous qu'avec l'autorisation du conseil de famille (1).

D'Eichthal tâchait de « fonder une démocratie religieuse, et voulait faire élever sur la place de la Concorde une statue de Moïse ». Du moins, c'est ce que prétendait Jourdan. « Que sais-je? » disait encore ce dernier en écrivant à Lambert (2); « tu vois que quand je parle de la confusion des langues, je n'ai pas tort (3) ».

Le Père n'espérait pas d'y mettre de l'ordre. « Le Père est bien notre général, mais le général lui-même ne bat pas le rappel, il s'abstient de commander, et il s'ensuit que nous tous, officiers et sous-officiers, nous battons la campagne, nous agissons sans ensemble, sans but général, sans esprit de suite et d'ordre ». Le Père était — qui l'aurait cru? — pratique et diplomate au milieu de tous ces fous.

Il songeait à des solutions immédiatement réalisables, et dénonçait les chimères qui compromettaient la cause de l'organisation du travail. La commission du Luxembourg ne lui disait rien qui vaille (4). Il demandait à Girardin, à Lamartine, « d'enterrer les alchimistes du Luxembourg dans leur alambic de l'organisation du travail... Sauvez le principe de l'échec inévitable qu'il éprouvera en sortant du creuset de Louis Blanc. Sauvez-le, en réalisant pratiquement ses premières conséquences, tandis qu'ils veulent lui faire produire de suite ce qui sera la grande œuvre du siècle, ou

(1) Ces brochures parurent en 1848. « Olinde Rodrigues, écrit Jourdan à Lambert le 22 mars, se démène comme un diable dans un bénitier, et il a le talent d'indisposer tout le monde. » (*Archives saint-sim.*) Olinde mourut en 1851.

(2) Lambert était reparti pour l'Égypte en 1848. Sa situation y fut beaucoup moins brillante; on chercha à le décourager par des mesquineries (par exemple, la diminution de son traitement). Il revint en France, pour y rester, en août 1852.

(3) Jourdan, dans la même lettre écrite à Lambert, cite un exemple curieux du désarroi saint-simonien. « Tiens, voici un fait. Nous nous sommes réunis samedi soir; cette réunion avait été provoquée par les Péreire; le but était d'aviser aux moyens d'établir entre nous des moyens de communication fréquents, de nous entendre sur ce qu'il convenait de faire dans les circonstances actuelles. Nous étions là une soixantaine peut-être, et, après des discours, des interpellations, des colères, des récriminations, des personnalités, on a fini par constituer un club de républicains socialistes. Mais il est à prévoir qu'on n'y fera rien, et que le club est déjà un cadavre. » (22 mars).

Un autre fait donne une idée du discrédit et du peu de succès des Saint-Simoniens. Dans le lourd paquet de brochures que nous avons feuilletées, où la question sociale est résolue en deux cents lignes ou en un volume, les auteurs se réclament volontiers de George Sand, Pierre Leroux, Cabet, Louis Blanc, Considérant, Raspail, Owen, Fourier même; de Saint-Simon, presque jamais; d'Enfantin ou d'un Saint-Simonien, jamais. — « Dans toutes les révolutions, écrivait Enfantin à un de ses collaborateurs de la *Société d'Etudes*, Négrelli, les ouvriers de la première heure sont impuissants et s'usent vite. » Le mot s'applique bien au Saint-Simonisme.

(4) Duveyrier, pourtant, en faisait partie.

mieux encore des siècles (1) ». Une note envoyée à Lamartine indiquait les trois questions à résoudre, celles de l'éducation, de la retraite et du salaire. Encore la troisième était-elle signalée comme fort délicate : tout règlement improvisé sur les rapports de l'ouvrier et du patron risquait d'amener une perturbation et une déplorable réaction.

Et comme si, désormais, Enfantin avait acquis, par l'expérience des échecs, une discrétion inattendue en matière d'idées générales, ou comme si le déchaînement des utopies lui eût donné, par contraste, le goût de la prudence, il revint vite à des discussions pratiques. Le moment était venu de décider l'État à prendre lui-même la direction du mouvement industriel. Il proposa au ministre des travaux publics le rachat des chemins de fer par l'État. Pour faire renaître la confiance, il fallait substituer des titres du crédit public à des valeurs industrielles paralysées par la crise (2); les actionnaires recevaient des titres de rente 3 %. Au début d'un nouveau régime industriel, l'État devait franchement entrer dans la voie que lui imposait l'opinion publique, s'essayer au rôle que jouerait dans l'avenir le gouvernement d'une société fondée sur le travail; il pouvait devenir grand producteur, avant d'être le seul producteur. Après les chemins de fer, la plupart des industries qui occupent, en un même lieu, un très grand nombre d'ouvriers, particulièrement les mines et les fabriques du matériel destiné aux chemins de fer, « imploreraient elles-mêmes le rachat par l'Etat, pour se tirer des difficultés que présentent aujourd'hui, à des particuliers, l'organisation et la direction de ces masses de travailleurs ». Le moment était donc favorable à un premier essai décisif de ce genre peu coûteux, qui ne blesserait aucun intérêt. La nécessité même l'imposait : si l'industrie ne devenait pas chose d'État, restait soumise aux caprices et à la concurrence, elle était condamnée à périr. « Toute combinaison d'affaires, que l'on pourrait concevoir sur les bases de notre ancienne constitution financière et industrielle, serait une illusion (3). »

(1) XII, 69.

(2) Les valeurs de Bourse, en baisse depuis 1847, avaient diminué de plus de moitié en 1848. De 117.50, le 5 % était à 50 fr. Le 3 %, de 80 fr. était tombé à 32 fr. 50. — Les actions de chemins de fer avaient subi des pertes très fortes. L'Orléans, de 1,189 fr. tombait à 950 fr. Le Paris-Rouen, de 858 à 550 fr.; etc...

(3) XII, 78.

Un projet de rachat, déposé par M. Duclerc à l'Assemblée, d'abord ajourné à cause des journées de Mai, puis discuté le 22 juin, combattu par Montalembert et défendu par Laurent, encore ajourné à cause des événements de Juin, fut définitivement retiré. La construction des chemins de fer ne souffrit pas de l'échec du projet.

D'anciens membres du Collège, Laurent, Jean Reynaud, Carnot, Charton, Pierre Leroux, et quelques Saint-Simoniens, comme Laurent, Bac, Allègre, étaient devenus députés (1). Laurent excepté, aucun d'eux n'était resté fidèle à la doctrine. Si le Saint-Simonisme arrivait au pouvoir, ce ne serait pas, sans doute, par ceux des anciens Saint-Simoniens qui en détenaient une part. Toutefois, Enfantin pensait qu'une réalisation partielle des espérances saint-simoniennes n'était pas impossible dans l'état d'esprit du public avide de peser, de discuter, de résoudre les problèmes sociaux. Duveyrier, resté son ami, était repris de l'enthousiasme d'antan pour célébrer l'avènement prochain de l'idéal autrefois rêvé! Le moment était venu de faire quelque chose : rouvrir la rue Monsigny, la salle Taibout, Ménilmontant, renvoyer des missionnaires dans le monde? Non pas. « Nous avons la liberté de nous réunir, de nous associer, et nous ne le faisons pas: qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que nous avons une autre chose à faire. Nous sommes arrivés à une époque aussi solennelle dans notre vie, et plus peut-être que celle où nous avons enseigné le Règne de Dieu; nous avons aujourd'hui à le fonder... Notre jour est venu; nous devons gouverner; nous devons régner. Régnerons-nous personnellement? Je m'en inquiète peu, pourvu que notre cœur gouverne (2) ».

Fonder le règne de Dieu! En 1830, en 1831, à Ménilmontant, on ne cessait de répéter que la phase des docteurs était finie, que celle des praticiens commençait. Cependant l'on était toujours resté docteur, et l'on n'avait rien fondé. Duveyrier, pour ne pas donner un démenti à cette longue expérience, au lieu de fonder le règne de Dieu, fonda un

(1) « Le ministère de l'Instruction publique est occupé par Carnot, Charton, Jean Reynaud. (Carnot, ministre, J. Reynaud, sous-secrétaire d'État, Charton secrétaire général.) Il sortira bien quelque chose de là, » écrit Jourdan à Lambert (lettre déjà citée, 22 mars 1848).

Euryale Cazeaux fut nommé alors conservateur du dépôt de la marine.

(2) XII, 87.

journal. Enfantin, comme subitement réveillé, y entra (1); ce fut le *Crédit*.

Le *Crédit* devait être, dans la pensée du Père, le *Globe* du Saint-Simonisme nouveau, du Saint-Simonisme pratique, c'est-à-dire modéré, adapté aux circonstances, « opportuniste »; un *Globe* qui ne vivrait pas en dehors et au-dessus des partis, mais se mêlerait à eux, parlerait leur langage, et prendrait position dans toutes les discussions politiques. On n'affecterait plus des allures bizarres. Elles avaient assez peu réussi en 1832; elles n'auraient pas même eu le mérite de l'originalité, en 1848. Pour n'être pas banal, et se faire écouter d'un public sérieux, il fallait être simple. Et c'est ainsi que Charles, « poète de Dieu », et le Père suprême consentirent à devenir très calmes rédacteurs d'un journal « juste milieu ».

Car il fut sage, ce journal. Duveyrier voulait, « non la République des sans-cœurs, ni la République des sans-culottes, mais une République humaine, intelligente, libérale, magnanime, une République, que les prolétaires défendissent, que les banquiers créditassent, que les femmes et les prêtres bénissent, que les poètes, un jour, puissent chanter ». Sauf ce dernier trait, où l'on retrouve le vieil homme, qui croirait ce programme rédigé par un apôtre? Les articles, non signés, donnaient une appréciation saine et prudente des événements du jour. On loua le Président d'avoir déclaré qu'il s'opposerait « à toute guerre civile et à toute guerre étrangère », mais on se montra hostile à l'expédition romaine, et inquiet de la réaction cléricale, nouvelle « Terreur blanche », dont on semblait menacé. Aucune des opinions du *Crédit*, ne paraît subversive, ni inquiétante par sa hardiesse. Un seul trait rappelle la doctrine, mais celle du *Producteur*, plutôt que celle de la rue Monsigny. Les questions financières et industrielles y sont plus volontiers étudiées que les questions politiques. On demande de réformer l'impôt, d'abord, en taxant le revenu,

(1) Ainsi que Jourdan, Ad. Guéroult. — Le *Crédit* parut le 1er novembre 1848. Il portait en sous-titre « journal politique, industriel et littéraire ». A partir du 16 mai 1850, il prit le nom de « journal républicain conservateur », en manière de protestation, « contre les menées réactionnaires du gouvernement, tendant à détruire la République ».

Bareste, ancien de Ménilmontant fonde la *République* (avec Jourdan et Guéroult), mars-mai 48.

Duveyrier fonde le *Spectateur républicain* avec Jourdan, rédacteur en chef, août-septembre 1848.

puis de favoriser, par une énergique intervention du gouvernement, la reprise du travail.

Si l'Etat garantit les capitaux qui s'engagent dans l'industrie, les capitaux sortiront de leur cave et de leurs cachettes, le travail reprendra; nous rentrerons dans l'ordre, car le gouvernement aura sauvé le pays ». Mais cette inclination à développer l'action de l'Etat en matière économique, ne passait plus pour une nouveauté (1).

Le journal officiel du Saint-Simonisme parlait sur le ton du *Journal des Débats*. La chose eût paru naturelle de la part de Michel Chevalier. Mais que penser du Père Enfantin, de Charles, poète de Dieu? N'y avait-il donc plus de Saint-Simoniens?

Il y en avait encore, et la plupart ne se gênaient pas pour trouver ce journal inutile, et même nuisible aux idées qui leur étaient chères. Le *Crédit*, républicain, modéré, libéral, ne leur plaisait pas. Duguet, qui avait manifesté des craintes à propos de Duveyrier, et criait : « Gare au poète ! » pouvait se rassurer. Le « poète » était très sage. Mais alors, pourquoi faire le journal? Pensait-on convertir quelqu'un, à une doctrine qu'on ne formulait pas? Voulait-on simplement attirer le public, et avoir un succès d'argent? On n'y réussit même pas.

La plupart des Saint-Simoniens avaient essayé de décourager Enfantin. Arlès lui écrivait de Lyon : « Les bourgeois trouvent le *Crédit* socialiste et républicain; les ouvriers le trouvent trop bourgeois, trop flasque, trop eau-de-rose. On ne l'ouvre même pas au Cercle; on ne peut le faire lire aux ouvriers en le leur donnant ». Il ne ménageait pas les critiques à la politique du journal. « Le *Crédit* défend l'Université, et attaque les Jésuites, ni plus, ni moins que ne l'aurait fait le vieux *Constitutionnel* de la Restauration, ou le *Courrier Français* sous Châtelain. Amen ! Et avec cela, quel style assommant et auvergnat ! » Il conseillait franchement à Enfantin de laisser là l'entreprise, au nom même de la foi saint-simonienne : « Je crois que le temps approche où la vocation déterminera le classement et l'œuvre la distribution. Mais, ajou-

(1) Le *Projet de constitution de Crédit social*, par Lamennais et Aug. Barbet (1848) Paris, au Bureau du *Peuple Constituant*), expose la nécessité de transformer le crédit, en le rendant social; le crédit privé n'est, en effet, qu'un système anarchique d'exploitation de tous par quelques-uns.

tait-il, cela ne se réalisera pas par l'évolution, que votre divine bonté et votre noble amour pour tous, vous fait rêver, et poursuivre avec une admirable persévérance (1). » Sans doute, c'est un « bon journal » que *Le Crédit*, mais en quoi est-il indispensable à la République, et surtout au Saint-Simonisme? Il coûte cher, et ne sert à rien. Il fausse la doctrine, en l'accommodant au goût du public. « Ce besoin ou cette conviction du journal vous fait adopter des hommes ou des idées, que vous combattriez si vous étiez libre (2). » Enfantin avait beau se vanter de patronner un parti politique, « sans être patronné par lui, sans être à sa remorque »; il fallait parler net : « Quel est ce parti? Nommez-vous, et ne vous dites pas des républicains, quand vous ne l'êtes pas, libéraux, quand vous savez profondément que la liberté est un vain mot. Nommez-vous, je vous le répète, car, pour le moment, je ne vous vois qu'à la suite de la République (3) ». Oh! qu'on la conserve, et qu'on l'utilise, la République, si l'on peut! Mais qu'on n'oublie pas que cela est chose secondaire. Le but, c'est l'amélioration morale, intellectuelle et matérielle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, le classement suivant la capacité, la rétribution selon les œuvres. Si Enfantin croit que le suffrage universel y mène, qu'il essaie. Mais il ne le croyait pas en 1832; pourquoi est-il d'un autre avis en 1848? Qu'y a-t-il donc de changé?

Rien n'était changé, pas même l'ambition d'Enfantin, qui était très grande. Il espérait, par ce nouveau procédé, plus humain que les anciens, reconstituer un groupe de fidèles. L'ex-Père suprême, voulant être directeur politique d'un grand journal, très lu, très influent, essayait de faire de la « concentration », et, pour cela, cachait son drapeau. Mais qu'y gagnait-il? Des rédacteurs, pas un disciple. A tout prendre, un club eût mieux valu. « Rien, rien, rien ne me

(1) Arlès à Enfantin, 14 et 26 janvier 1849, 22 janvier 1850. (*Archives saint-sim.*)
Duguet disait les mêmes choses au Père. Il ne fallait pas songer, à son avis, à grouper autour de son journal un grand parti formé des débris de toutes les sectes socialistes : « Oui, cher ami, il y a encore à Lyon des républicains, des communistes, socialistes, anarchistes, fouriéristes et même, peut-être, des Saint-Simoniens..... Mais tout cela n'a pas le sol, vit de bons de pain, parce que la plupart sont de foutus paresseux, et que, toute leur vie, ils ont fourni leur contingent aux bagnes..... Il y a encore les abonnés au *Censeur* et au *Peuple Souverain* ; ceux-là ne sont pas pour la République à l'eau de rose du *Crédit*...; ils rêvent un président de la couleur de Louis Blanc, voire même de Barbès, et il se pourrait de Blanqui. » (Lettre sans date, *Archives saint-sim.*)

(2) Arlès au Père, 4 février 1849. (*Archives saint-sim.*)

(3) Duguet au Père. (Lettre citée plus haut.)

prouve que le *Crédit* vous ait servi à quelque chose, lui écrivait Arlès, et que, sans lui, vous n'auriez pas tout aussi bien ou plutôt mieux réussi, groupé, dirigé, influencé les hommes qui sont remorqués par votre locomotive... Ma conviction profonde est que, sans un journal à vous, vous auriez plus d'influence sur tous les journaux, et sur tous les journalistes. Je persiste à penser qu'une boutique de journal, où travaille qui veut, sans ordre, sans tenue, sans discipline, est un mauvais stage pour un jeune homme (1). »

Il se trouvait qu'en somme, dans cette affaire, le moins Saint-Simonien de tous était Enfantin bien qu'il n'en voulût point convenir.

Il persista, bâtissant sur le succès du journal tout un rêve d'ambition. Lancé avec éclat, il deviendrait en peu de temps un porte-parole écouté de l'opinion Les vieux Saint-Simoniens auraient procuré les fonds nécessaires : un journal ne coûte que 120 à 130.000 francs par an. Il y eut quelques souscriptions, mais moins parmi les anciens disciples méfiants et las, que parmi des hommes politiques. Dufaure, Charles Rivet (2), Freslon (3) adhérèrent volontiers à l'œuvre (4). Enfantin prit tous les tons, traita Arlès et Holstein de « clampins », leur reprocha de se croiser les bras, quand il s'agissait de « conquérir le droit de mener le train qui prendra les blessés et les bien-portants et les mettra en route vers l'avenir ». Il obtint plus de conseils de prudence que d'argent. On l'appelait, entêté, et on lui représentait, qu'à peine tiré de la misère, il allait de nouveau se ruiner. Mais c'était mal le connaître, que de croire que de pareilles raisons le décideraient à s'abstenir.

(1) Arlès au Père, 4 février 1849 et 22 janvier 1850. (*Archives saint-sim.*) Arlès subventionnait pourtant le journal, malgré toutes ses critiques : « Je préférerais, disait-il, donner le double d'argent, pour que vous et Duveyrier eussiez une position indépendante du journal.

(2) Ch. Rivet, né en 1800, a combattu le ministère Guizot; fut député du Rhône à la Constituante et à la Législative; protesta contre le Coup d'État.

(3) Freslon 1808-1867, a combattu Guizot, député modéré à la Constituante; ministre à l'Instruction publique de Cavaignac, avocat qui, à la cour de Cassation démissionna après le Coup d'État.

(4) Arlès se moquait fort de ces recrues « libérales », faites par le Père. « Comment avez-vous l'illusion d'avoir formé des hommes pour la République nouvelle? Vous citez Cavaignac et Marrast, et ces hommes, par eux et leurs amis, n'ont pu réunir qu'une cinquantaine de mille francs. Voilà de fameuses recrues pour le journal. « (Lettre du 17 août 1850, *Archives saint-simoniennes.*)

« Je considère l'argent que je donne au *Crédit* comme perdu, » répétait Arlès. Pourtant, avec sa générosité habituelle, au moment de la liquidation, il offrit un mois d'appointement à tout le personnel, pour la faciliter. (Lettre du 17 août 1850, *Archives saint-sim.*)

En un pareil moment, « fallait-il se taire, et planter des roses? » Il avait été long à se remettre à la politique, mais aujourd'hui le courant l'entraînait. Pourquoi ses amis refusaient-ils de commanditer son avenir politique, lui laissant tous les ennuis de négociations difficiles avec des indifférents? Ce n'est pas ainsi qu'autrefois le parti libéral traitait les siens. On avait commandité Benjamin Constant, Manuel. Etait-ce donc si chimérique de penser que son heure à lui était venue? Quant à la ruine, il ne la craignait pas. Qu'était-ce que ce singulier effroi chez des Saint-Simoniens?

« Vous n'avez empêché ni la rue Monsigny, ni Ménilmontant, ni toutes les folies. Vous n'empêcherez pas le *Crédit*, tant qu'il devra durer, et il doit durer jusqu'à ma dernière chemise, s'il le faut. Relisez donc un peu votre Saint-Simon : il y a quinze jours que je ne bois que de l'eau, et ne mange que du pain... » (1).

Le *Crédit* n'alla pas jusqu'à mettre Enfantin sur la paille. Il cessa de paraître en août 1850 (2). Il avait vécu 21 mois; cinq mois de plus que le *Globe*, et le déficit n'était que de 180.000 fr. Enfantin se consola de son échec avec sa philosophie habituelle. S'il n'était pas appelé à réaliser les idées qui lui étaient chères, il ne doutait pas qu'elles le fussent un jour par d'autres que par lui. C'était l'essentiel.

(1) XII, 151. — Duveyrier croyait au succès, lui aussi. Il négociait avec George Sand, pour avoir en feuilleton l'*Histoire de ma vie*, et écrivait à ce propos à Lambert : « Si nous faisons un coup pareil, les *Débats* et le *Constitutionnel* sont enfoncés! La République blonde (il appelait ainsi le « gouvernement de l'amour », qu'il rêvait) triomphe! Alors, relève ta moustache, et frise ta barbe! Verse sur ton front couronné de roses et de jasmins tous les parfums de l'Arabie! Toutes les étoiles grosses et petites dans le firmament éblouissant que tu aimes à contempler danseront de joie. Ce sera l'âge d'or, cet âge d'or qu'une aveugle tradition avait mis dans le passé, et que Saint-Simon a restitué à sa vraie place dans l'avenir. » (*Archives saint-sim.*) La plume du « poète de Dieu » écrivait peut-être ces choses sans intention plaisante.

(2) Après la chute du *Crédit*, César L'Habitant fonda, avec Arthur Enfantin, une revue qui devait « continuer ce que le *Crédit* avait commencé. » Moi, disait le Père, « j'ai à m'occuper de choses plus substantielles. » La Revue s'appela *la Politique nouvelle* ; le gérant était M. Amail.

Cette revue ne fut pas, à proprement parler, « saint-simonienne. » C'est pourquoi nous n'en parlons ici qu'incidemment. Parmi les noms des rédacteurs, il n'y a qu'un petit nombre de Saint-Simoniens. Encore leurs articles sont-ils plutôt inspirés par le « libéralisme » que par la doctrine. On peut relever les noms d'Adolphe Guéroult (article sur *l'Eglise et l'Université*), de Ch. Béranger, de Léon Brothier (article sur l'*Organisation du travail avant 1789*), de Laurent. Mais les autres rédacteurs, dont les noms reviennent souvent, sont tout à fait étrangers, même à l'esprit saint-simonien. On peut citer parmi les connus, MM. Jules Simon, Eug. Pelletan, B. Hauréau, Dupont-White. — Carnot y donna des fragments de son *Mémorial de* 1848; Ernest Renan, un article sur le *Mouvement intellectuel de l'Italie contemporaine ;* Edgar Quinet, son *Michel-Ange ;* Daniel Stern, l'*Histoire de la Révolution de 1848*.

Enfantin y collabora peu. Il exposa avec modération des idées déjà connues de nous sur le *Gouvernement, le pouvoir, l'autorité*, l'*Organisation du Crédit*, et critiqua avec

« Réforme administrative, crédit foncier, banques, comptoirs, sous-comptoirs, et en général les questions dont nous avons donné la solution dans le *Crédit*, sont des semences qui ne prospèrent pas en toutes terres. Qui sait, si la destinée du *Crédit* n'a pas été de les faire germer dans les têtes administratives? »

Cette rentrée d'Enfantin dans la politique ne lui avait donné, ni un goût plus vif pour les discussions relatives aux formes du gouvernement, ni un amour plus grand pour les libertés publiques. Il était resté autoritaire. Le parlementarisme de 1849 ne le séduisait pas plus que celui de 1830. Malgré sa sympathie pour Cavaignac, Lamoricière, Jules Grévy, il voyait sans douleur la réaction de 1850, et le jeu, inquiétant pour les républicains, du Prince-Président. Bien qu'il ne souhaitât pas la chute de la République, que le *Crédit* défendait, il y était peu attaché. Le renvoi de Changarnier ne l'émut pas beaucoup : « La bonne velléité impériale a mis tout le monde en émoi, excepté moi, ici du moins. Quand je vois ces réveils du Président, je ne puis m'empêcher d'espérer qu'il a mission d'enterrer le parlementarisme (1) ». Ce serait un si grand service, que l'on pourrait bien passer sur quelques vétilles. Enfantin avouait volontiers « n'être pas trop difficile

vivacité le livre de Proudhon sur l'*Idée générale de la Révolution française au XIX*[e] *siècle*. On peut encore signaler son article sur l'ouvrage de M. de Flotte, la *Souveraineté du Peuple*.

Mais son influence n'y fut pas dominante. C'est dans un article de Dupont-White sur « *Le progrès par le gouvernement* » qu'on peut trouver une formule qui résume assez bien l'esprit général de la Revue, et son programme politique.

« Nous attendons le progrès d'un surcroit de gouvernement. Mais faut-il ajouter que, pour nous, le droit social n'est pas le droit unique, absolu; qu'appelé, en vertu du progrès, à une certaine expansion, ce droit ne peut aller jusqu'à l'absorption du droit individuel; que si l'État, par exemple, doit se mêler de la production par le contrôle et la surveillance, il lui est défendu de s'ériger en producteur universel, et de se substituer dans cette fonction à l'activité individuelle, qui n'aurait nulle part où se prendre et qui serait destituée, abolie en quelque sorte, si elle était évincée par l'État du champ de la production. » (*Politique nouvelle*, tome III, page 377.)

La Revue était hebdomadaire. Elle parut de mars à novembre 1851.

(1) XII, 179. — On relève quelque contradiction entre la pensée intime d'Enfantin, qui apparait dans sa correspondance, et ses manifestations publiques. Il a, comme on sait, peu de goût pour la démocratie, l'égalité, le suffrage universel, la République. Pourtant, il essaie dans ses articles de n'en pas dire trop de mal, d'en dire presque du bien; il se laisse aller dans un article de la *Politique nouvelle* « *Gouvernement, pouvoir, autorité,* » à faire l'éloge du suffrage et du pouvoir populaires, du droit divin, du pouvoir qu'il choisira, le plus capable sans doute d'améliorer le sort des pauvres. Et il se prononce contre la dictature, contre le césarisme : « La France n'attend pas un homme pour la sauver. » Cela est bien « libéral » pour le Père. Napoléon lui apparaissait, en réalité, comme l'homme providentiel, qui « avait déjà en lui dès son enfance, et même par sa naissance, ce germe de vie impériale, développé par une éducation princière, par les méditations d'un long et rigoureux exil, par des tentatives imprudentes, courageuses, presque insensées, pour conquérir cette couronne..... » Il est « l'homme nécessaire, indispensable, légitime de la France actuelle. » (*Vie éternelle*, pages 77, 78.) Ceci ne fut écrit qu'en 1861, mais sa correspondance prouve bien qu'il le pensait déjà en 1849.

sur le plus ou moins de liberté de presse, de tribune et de réunion, pourvu que l'on *fasse* ». Or, qu'avaient-ils « fait », les représentants du peuple? Socialistes, ils avaient compromis la cause du travail. Lamartine, collègue de Louis Blanc et d'Albert, ami de Caussidière et de Blanqui, père du communisme et des ateliers nationaux, jetait maintenant l'anathème aux socialistes dans son *Conseiller du Peuple*. Lamartine pourtant, chef des « modérés », avait-il mieux agi? Avait-il aidé à l'éducation du peuple? Lui avait-il fait faire un progrès? Non, il lui avait jeté, à ce peuple qui demandait à manger, un jouet, et un jouet dangereux, le suffrage universel. Aussi Enfantin s'indignait-il, que l'illustre poète confondît les socialistes révolutionnaires avec les Saint-Simoniens. « Ce ne sont les élèves, ni de Saint-Simon, ni de moi; fustigez-les tant qu'il vous plaira; ce sont vos enfants ». Incapacité chez les socialistes, faiblesse chez ceux qui se sont faits leurs alliés, l'anarchie au bout de cela, voilà le bilan de la Constituante. Maintenant la Législative se débat dans l'impuissance et les contradictions. Un maître, après tout, serait préférable. A lui du moins, on pourra parler le langage de la raison. Enfantin songe déjà à un nouvel apostolat princier. « Nous sommes à peu près les seuls représentants des idées de travail, d'organisation, de rénovation; nous avons la conviction que l'état de siège, les lois sur les clubs et sur la presse, ne nous empêcheront pas de chanter notre antienne quotidienne ». L'homme qui renverra chez eux les parlementaires, devra gouverner d'accord avec le peuple. Il lui donnera la satisfaction qu'il réclame c'est-à-dire tout autre chose que les cadeaux métaphysiques du libéralisme. Et ce jour-là, que pourra-t-il faire, sinon appliquer le programme économique et social du Saint-Simonisme?

Plus la réaction s'accentue, plus la dictature est menaçante, plus Enfantin montre d'espérance. Le 25 avril 1851, il écrit : « L'époque où nous sommes est tellement grosse d'événements immenses, la déroute du passé si complète, et l'avenir que nous avons évoqué au nom de Dieu est si proche, que nous devons nous garantir de toute fiévreuse impatience (1) ».

Soyons prudents, et parlons bas. Plus d'excentricités, plus

(1) XXV, 200.

« d'esbrouffe » (1), plus de tentative isolée; plus de Ménilmontant, tel est le mot d'ordre. « Ne faisons pas fi de ce qui n'est pas nous dans le monde. Il y a autour de nous bien des gens, qui sont tout près de nous valoir, et même de nous surpasser, bien qu'ils n'aient pas vécu rue Monsigny et à Ménilmontant ».

Le 2 décembre fut, aux yeux d'Enfantin, l'exécution d'un décret providentiel. On allait donc « faire quelque chose ».

(1) Enfantin le répète à Barrault, qui est parti avec le docteur Warnier pour Blidah, avec huit cents colons. Il ne s'agit plus, dit-il, de faire une « ferme, un Ménilmontant, un phalanstère », mais de faire faire à l'administration algérienne « tout ce qui lui est possible en fait de progrès. »

Laurent donna son adhésion au Coup d'État dans le *Coup d'œil philosophique sur la Révolution de décembre.*

« Le progrès, disait Saint-Simon, ne se fait que par deux moyens : les révolutions et la dictature; or, la dictature vaut mieux que la révolution. » (XXI, 211.)

## CHAPITRE TROISIÈME

## DERNIERS ACTES ; DERNIÈRES PAROLES



### I

Au moment même où il paraissait avoir perdu un peu de son indifférence pour les discussions de « métaphysique politique », Enfantin travaillait activement la réalisation de ses projets industriels. C'est dans l'espoir de les faire plus vite aboutir, qu'il s'était un instant mêlé aux partis. Il avait demandé à la République le rachat des chemins de fer (1). Il avait tenté de la convertir à « l'industrialisme ». Mais quand il désespéra de montrer aux «légistes» de 1848 la bonne route, de les détourner des rêveries « libérales », il reprit avec ardeur ses plans particuliers.

(1) Il est vrai de dire, qu'il voyait dans le rachat des chemins de fer par l'État, non seulement une application de la doctrine, mais encore un moyen de se débarrasser d'occupations absorbantes, qui l'empêchaient de mener avec rapidité l'affaire de Suez.

Suez, n'avait pas cessé de l'occuper. Au plus fort de la bataille de Juin, il pressait Talabot de se hâter de fournir un plan, « pour faire passer la société privée d'études à l'état de projet politique d'exécution (1) ». Il pensait intéresser à l'œuvre de la *Société d'études* le Prince-Président. L'Egypte et Suez, n'était-ce pas là des noms bien propres à éveiller en lui des souvenirs? Il comptait pour le séduire, sur les sympathies qu'on lui supposait pour toute œuvre grandiose, ayant un caractère pacifique et international. Dufour, de Leipsig, le parent d'Arlès, devait user de son influence auprès d'hommes d'Etat allemands. Ceux-ci, sans doute, n'auraient pas de peine à faire comprendre à l'Elysée toute la gloire qu'un Napoléon pourrait acquérir, en dirigeant le monde européen dans cette voie nouvelle. C'était une Sainte-Alliance capable d'effacer l'autre. Suez valait bien Austerlitz. M. de Persigny était l'intermédiaire tout désigné pour ces négociations : il était l'auteur d'un ouvrage sur l'*Utilité présumée des Pyramides* (2). Qu'en même temps, Stephenson (3) s'entende avec Palmerston; que l'Autrichien Negrelli profite de son influence sur les politiques de son pays pour faire de Suez une œuvre vraiment européenne. Car la coopération des banquiers ne suffit pas, il faut aussi l'entente des diplomates. Ouvrir au monde une route nouvelle, n'est pas seulement le fait des ingénieurs et des financiers; il y a plus qu'une affaire à conclure : c'est une politique à inaugurer. Cette politique sera le signe de la régénération de l'Europe. Que la France, l'Angleterre et l'Autriche s'unissent donc, pour « développer le germe que nous avons conçu et couvé. Demandez-leur de nous charger officiellement d'accomplir dans l'intérêt de tous, le beau rêve que nous avons formé, et de nous y laisser pour récompense notre part de gloire ».

(1) Enfantin à Talabot, 21 juin 1848. (*Percement du canal de Suez*. Dentu, 1869, page 18.)

(2) Fialin, comte, puis duc de Persigny avait écrit ce mémoire (in-8°, 1844), pendant la détention qu'il subit après l'affaire de Boulogne. Il résidait alors à Versailles. Le gouvernement le laissait libre dans l'enceinte de la ville. — Enfantin ne compta pas longtemps sur lui. « Le gouvernement, avait dit Persigny, ne veut pas compromettre, ni embrasser par cette question délicate ses relations avec l'Angleterre. » (*Percement*..., p. 26.) — L'ouvrage de Persigny est aussi insignifiant que possible. Les Pyramides étaient, à son avis, des constructions destinées à protéger la vallée du Nil contre les sables du désert.

(3) Robert Stephenson (1803-1859), fils de George « le roi des railways. » Il avait construit les chemins de fer égyptiens. Il avait envoyé en Égypte les deux ponts tubulaires construits à Manchester, qui furent placés, l'un sur la branche de Damiet l'autre sur le grand canal.

Enfantin est infatigable, dans ce nouvel apostolat. Seul, par sa parole et ses lettres, il tient en haleine les membres de la *Société d'études*, triomphe de l'indifférence un peu lasse de quelques-uns. Les déceptions ne l'arrêtent pas. Stephenson est allé en Egypte, pour étudier la question; mais Stephenson est Anglais, et l'intérêt de l'Europe le touche peu. Or l'Angleterre ne veut pas du canal; elle croit que la résistance au projet est d'intérêt national. Tout au plus, pour ne pas avoir l'air de reculer devant une œuvre dont l'utilité paraît incontestable, propose-t-elle un chemin de fer. Et Stephenson conclut au chemin de fer. Comme il convient, le chemin de fer sera exécuté par des ingénieurs anglais. Telle est la réponse que Stephenson apporte à son gouvernement; quant à la *Société d'études*, il la laisse à son canal, sans même la prévenir du mauvais tour qu'il lui joue. Enfantin est indigné d'une semblable trahison, mais non pas découragé. L'Angleterre nous échappe, adressons-nous à la Russie. Le moment n'est pas heureux sans doute. Nous sommes en 1853; l'armée russe est sur le Danube, et la flotte anglo-française est à Constantinople. Qui peut agir? La puissance neutre, médiatrice, l'Autriche, qu'Enfantin ne peut se défendre d'admirer toujours. Il écrit au baron de Brück (1), internonce d'Autriche à Constantinople, pour le prier de faire comprendre au gouvernement russe « l'intérêt qu'il aurait à intervenir et à prendre l'initiative d'une proposition aussi éminemment pacifique, dont la réalisation exige et favorise le remaniement de la question d'Orient sur une nouvelle base, et dans un autre but que le passé ». Mais M. de Brück ne réussit pas à « faire entrer la question de Suez dans le protocole de la conférence, parce que malheureusement jusqu'ici, on n'a pas pu s'entendre sur les points essentiels de la question d'Orient (2) ».

Cependant un nouvel auxiliaire, très inattendu, se présente. C'est un diplomate, jeune, entreprenant, que les apôtres de 1833 ont connu en Egypte, Ferdinand de Lesseps. En 1854, il renoue connaissance avec Enfantin et Arlès. Comme il est appelé par Saïd-Pacha (3), avec qui il a d'amicales

(1) Membre fondateur de la *Société d'études*. Il devait sa réputation industrielle à l'activité qu'il avait déployée pour développer le commerce de Trieste. Il devint plus tard ministre des finances en Autriche.

(2) Négrelli à Enfantin, 30 avril 1855. (*Percement...*, 34.)

(3) Quatrième fils de Méhémet-Ali, né en 1822, mort en 1863, succéda à son neveu Abbas.

relations, depuis son premier séjour en Egypte, ceux-ci lui confient tous les documents nécessaires pour le convaincre (1). A Marseille, Lesseps voit Talabot, et prend connaissance de son projet de canal. Très vite, l'affaire semble renaître : « Tout ce qu'il y avait à faire ici me semble en bon train, écrit-il à Talabot, le 14 décembre; travaillez l'opinion en Angleterre »; et à Arlès : « Vous me semblez être le Président né du futur Conseil d'administration de notre Compagnie ».

M. de Lesseps sait aboutir. Il obtient, le 5 novembre 1854, le firman qui lui donne la concession du canal. La *Société d'études* ne se montre point jalouse de ce succès; au contraire, elle prépare le projet qui la transformera en *Compagnie universelle.* M. de Lesseps y est désigné comme « directeur général concessionnaire ». On lui demande aussitôt son agrément. Mais brusquement, l'attitude de l'heureux diplomate change. Il ne répond plus aux lettres d'Arlès et d'Enfantin. Ceux-ci, déjà inquiets, apprennent, au mois de mai 1855, que dans la liste des fondateurs de l'œuvre le pacha a inscrit, à la prière de M. de Lesseps, les noms de Negrelli et de M. de Brück (2); il n'est question, ni d'Enfantin, ni d'Arlès. Le caractère international de l'œuvre est respecté, mais on affecte d'ignorer même les noms de ceux qui l'ont préparée depuis 1833, et qui, depuis 1846, s'efforcent de la réaliser. Arlès somme M. de Lesseps de s'expliquer, et reçoit cette réponse : « Monsieur (3). vous savez que, dès l'origine de nos rapports sur cette question, je vous ai déclaré que la *Compagnie universelle,* dont la formation m'était confiée, ne devait pas plus à la *Société d'études* de 1847, qu'à tous les autres auteurs de travaux collectifs ou isolés qui, en grand nombre, s'étaient occupés depuis cinquante ans de l'isthme de Suez (4) ». M. de Lesseps agit

(1) Une note manuscrite d'Enfantin, et la correspondance d'Arlès en font foi : « M. de Lesseps a reçu de MM. Arlès et Enfantin tous les renseignements et documents qu'ils possédaient sur cette affaire; il est venu à Lyon se concerter avec eux avant son départ, et prendre des lettres d'introduction près de M. Talabot, qu'il a également visité à Marseille avant de s'embarquer. » M. de Lesseps n'a, d'ailleurs, jamais contesté ce point.

(2) M. de Brück ne doutait pas que tous les membres de la *Société d'études* fussent inscrits parmi les fondateurs : « C'est avec une intime satisfaction, écrivit-il à M. de Lesseps, que je viens d'apprendre que son Altesse m'avait fait inscrire, ainsi que M. de Négrelli aussi, en Égypte, parmi les membres fondateurs de la grande entreprise, comme ils sont fondateurs de la *Société d'Etudes*; et j'espère que son Altesse aura aussi la même bonté pour les autres membres fondateurs de ladite Société. » 20 mai 1855. (*Percement...*, 37.)

(3) L'année précédente, la correspondance entre Arlès et M. de Lesseps était fort amicale, et ce dernier appelait Arlès « mon cher ami ».

(4) Lesseps à Arlès, 18 juin 1855. (*Archives saint-sim.*)

évidemment dans les limites de son droit. Il peut considérer comme non avenus les projets antérieurs, depuis ceux des Pharaons jusqu'à ceux de Leibnitz et des Saint-Simoniens; il n'a reçu de mission de personne; mais son entente avec Arlès et Enfantin ne l'a-t-elle pas engagé moralement, au moins, à leur réserver une part dans la formation de la Société?

M. de Lesseps revint à Paris, sans même prévenir la *Société d'études*, dont il évitait de parler — elle était d'ailleurs peu connue, et avait eu le tort d'entourer ses projets d'un certain mystère — ou dont il parlait de façon déplaisante. Arlès, qui le rencontra par hasard chez le prince Napoléon, affirmait qu'il cherchait à détacher d'elle « les amis influents avec lesquels, dans l'intérêt de l'œuvre, il l'avait mis en relations (1) ». De son côté, M. de Lesseps usa d'un moyen fort adroit pour achever de déconsidérer la malheureuse Société : Talabot avait fait un projet de canal qui unissait Alexandrie à la mer Rouge, par le Nil et le désert (2). Le projet avait déplu à Saïd-Pacha; il s'était plus volontiers rallié à celui de MM. Linant et Mougel, qui faisait partir le canal de l'ancien port de Péluse. La concession donnée à M. de Lesseps était exclusive de tout autre tracé. Or, la *Société d'études*, sans se prononcer absolument, ne cachait pas sa préférence pour le projet Talabot. Elle le croyait plus pratique, et pensait que toutes les objections soulevées par le mauvais vouloir de l'Angleterre, relativement à l'impossibilité de percer l'isthme, tomberaient devant l'adoption de ce tracé. Mais elle

(1) XII, 228-247.

(2) Un article de J.-J. Baude (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1855) résume et défend le projet Talabot. — D'après lui, le courant, qui porte vers l'Est les déjections du Nil, en préserve Alexandrie. Suez et Alexandrie sont donc les vrais débouchés du canal. Il établit aussi qu'il n'existe aucune différence de niveau entre les deux mers : le nivellement de 1799, qui accusait 9m908 de différence, a été mal fait; celui de la brigade française, qui a nivelé en 1847, n'en accuse aucun.

Lepère faisait également passer son projet par Alexandrie.

La longueur du canal serait de 330 kilomètres. Il serait à écluses; il y aurait un bief de partage, long de quatre kilomètres, vers le barrage de Méhémet. La branche méditerranéenne suivrait le Nil; la branche arabique l'abandonnerait vers Belbéis, rejoindrait le lac Timsah et les lacs amers, pour aboutir à Suez. — La profondeur serait de 8 mètres. — La dépense, de 150 millions, y compris les travaux d'atterrage à Suez.

Le projet Talabot fut exposé par lui-même dans un rapport à la Société d'Études (1847). Il fait dans ce rapport l'historique du sujet, et expose les travaux de la *Brigade française*. Elle avait pour chef l'ingénieur Bourdaloue, et, comme opérateurs, le colonel Bruneau, Pouget, Gabolde, Blanc, Bouvier, Delhom, Arthur Enfantin, Jalabert, Lacroix, Lauzier, Petit.

Dans ce rapport, Talabot combattait les erreurs de 1799, et le projet de M. Linant.

n'était, en somme, aucunement liée à l'exécution d'un tracé quelconque. Profitant de la solidartié qui semblait exister entre la Société et le projet de Talabot, M. de Lesseps montrait l'impossibilité de rien faire avec cette Société, qui patronnait un plan dont Saïd-Pacha ne voulait à aucun prix.

En vain, Arlès et Enfantin déclarèrent-ils que la question de tracé était « éminemment secondaire, qu'il ne fallait songer qu'aux moyens de provoquer au plus vite l'entente des puissances sur l'objet principal, la jonction des deux mers ». Le projet Linant-Mougel, que Lesseps avait fait sien, était celui qui suscitait le plus de difficultés diplomatiques à Constantinople. On ne manquerait pas de profiter de l'occasion fournie par M. de Lesseps « à la diplomatie anglaise, d'atermoyer, de faire échouer le tracé de Péluse, en le faisant déclarer impraticable... » Toutes les récriminations furent inutiles. Ils essayèrent d'agir auprès de l'Empereur; mais M. de Lesseps avait, à la cour des Tuileries, des appuis bien plus puissants que les Saint-Simoniens. Quelques amis dévoués, appartenant à l'entourage de l'Empereur, leur conseillaient de ne pas se décourager, de faire du tapage, d'affirmer leur priorité. Ils ne pouvaient pas grand'chose. On les connaissait peu, tandis que tout le monde parlait du brillant et hardi diplomate, dont l'énergie et la bonne grâce avaient tout fait. Son nom et celui de Suez étaient toujours associés. Ils n'eurent même pas la satisfaction de disparaître avec gloire, de voir leur mérite reconnu par leur heureux rival (1).

(1) Enfantin écrivit à l'Empereur, 24 octobre 1855, par l'intermédiaire de M. de La Tour-d'Auvergne, aide de camp. Il affectait de voir l'œuvre compromise par M. de Lesseps et le projet Linant. « M. de Lesseps a fait reculer de dix ans la question; il l'a ramenée à l'état où je l'ai livrée, en 1845, à notre Société d'études. » Dans une lettre à Négrelli, du 13 décembre 1855, il disait la même chose : « Après avoir fait faire un pas réel à la question de Suez, en la portant sur le terrain diplomatique par l'obtention du firman de Saïd-Pacha, M. de Lesseps la ramène au point où la Société d'études l'a prise en 1846; il la réduit à une nouvelle société d'études pour examiner le projet de M. Linant. »

M. de la Tour-d'Auvergne ne remit pas la lettre d'Enfantin à Napoléon III. Il lui conseilla sagement de ne pas attaquer ouvertement M. de Lesseps, dont l'influence et le succès personnel grandissaient chaque jour aux Tuileries : « M. F. de L. a diné lundi chez le ministre des affaires étrangères, écrit-il à Enfantin, le 20 octobre 1855. La conversation a roulé une grande partie du diner sur la grande affaire du jour, la jonction des deux mers. Il a été le coq de la soirée. On lui a demandé quelles étaient ses intentions. Les réponses ont été très nettes. Bref, tout le monde est resté convaincu que Suez ou L., c'était absolument la même chose, et que, d'ici à peu de temps, une Compagnie sérieuse allait se former sous sa direction, et que les gouvernements ne tarderaient pas à s'entendre, afin de favoriser une si grande œuvre, si bien comprise par un si grand homme. »

Ainsi, l'œuvre saint-simonienne échappa aux fils de Saint-Simon. Enfantin ressentit toute l'amertume de la déception. Sa vie industrielle, comme sa vie religieuse, était manquée. Il songea tristement à tant d'efforts perdus. « En 1833, disait-il douze de mes enfants sont morts de la peste à Batn-el-Hagar; leurs corps, enterrés auprès du barrage (1) dont ils dirigeaient les travaux, ont été emportés par le Nil vers cette mer que nous voulions jeter, comme le grand fleuve des peuples, à travers les continents. J'avais espéré que le canal de Suez serait une œuvre saint-simonienne, et porterait notre nom; j'avais compté, que tous ceux des miens qui vivent encore, y trouveraient la récompense des sacrifices qu'ils n'ont point ménagés à la foi nouvelle; il m'est pénible d'être réduit à un rôle de spectateur (2) ». Toutefois, il ne voulut pas se donner le ridicule d'une protestation publique; il se tut, comptant seulement qu'un jour on saurait que l'initiative de cette réalisation gigantesque avait été prise « par ceux-là même en qui le vieux monde ne voulut rien voir que des utopistes, des rêveurs, des fous. En attendant, disait-il, si l'isthme est percé, fût-ce sans nous, c'est surtout à nous qu'il appartient de s'écrier : Allah Kerim ! »

Il n'est que juste de signaler la part prise à l'accomplissement de l'œuvre par Enfantin, la noblesse des pensées qui l'inspira, la hauteur de ses vues, et d'admirer la fermeté d'âme avec laquelle il supporta sa déception, sans un mot d'égoïsme ou de rancune. Un de ses amis l'entendit répéter, au moment où le canal, déjà commencé, était en bonne voie : « J'ai été un vieux fou de m'affliger... C'est Lesseps qui mariera les deux mers... Il importe peu que le vieux Prosper Enfantin ait subi une déception; il importe peu que ses enfants aient été trompés dans leur espoir, mais il importe

M. de Lesseps est trop fort pour que la Société puisse l'éliminer. Le mieux qu'elle puisse faire, c'est de lui imposer son alliance. Encore le temps presse-t-il; la Société n'a pas fait assez de bruit pour obliger M. de Lesseps à compter avec elle. « D'où peut donc venir, écrit M. de La Tour-d'Auvergne, le 10 novembre 1855, à Enfantin, la timidité de la Société d'études, qui n'a même pas su révéler son existence, encore moins le principe qui a présidé sa fondation?... Il n'y a plus à tergiverser : la vie ou la mort. Éclairez le public, et proclamez sans crainte, à la face du monde, le principe d'universalité qui fait toute la grandeur de l'œuvre. »

Tous ces documents sont aux *Archives saint-simoniennes*.

(1) Les Saint-Simoniens ne purent même pas achever le barrage. Le travail fut repris et terminé par un ingénieur français, M. Mougel.

(2) *Souvenirs litt.*, de Max. Du Camp, II, 103.

que le canal soit percé, et il le sera. Et c'est pourquoi je remercie Lesseps, et le bénis (1) ».

Suez ayant échoué, Enfantin se tourna vers des projets moins grandioses. Comme il avait opéré la fusion des sociétés qui se partageaient le réseau P.-L.-M., il fut nommé membre du Conseil définitif de l'Administration des chemins de fer de Paris à la Méditerranée, et délégué à Lyon (1852). Il retrouvait là ses vieux amis Arlès et Holstein. Il fit avec eux des projets pour l'embellissement de la ville de Lyon. En 1855, il fondait, avec Adrien Dumont, la *Société des rails-omnibus* de Lyon; puis la *Société d'éclairage au gaz;* puis la *Compagnie générale des Eaux* (1853-1856). C'est dans le même temps, que d'anciens Saint-Simoniens se jetaient avec la même ardeur dans des entreprises de même nature, fondaient le *Crédit mobilier* (2), la *Compagnie maritime* et la *Compagnie immobilière.*

L'influence des anciens Saint-Simoniens dans les conseils du gouvernement était considérable. Michel Chevalier préparait le coup d'État économique de 1860; Isaac et Émile Péreire étaient des conseillers écoutés, et l'empereur ne se défendait pas de témoigner de la sympathie aux doctrines et aux œuvres du Saint-Simonisme pratique. Ils jouaient un des premiers rôles dans l'essor industriel du règne. La prospérité matérielle leur devait beaucoup.

Il n'y avait plus dans le Corps législatif de discussions

(1) Max. Du Camp (*Ibid.*). — On n'invita aucun des survivants de la Société d'études à la fête d'inauguration du canal. Les exécuteurs testamentaires d'Enfantin se contentèrent, en manière de protestation, de publier, presque sans commentaires quelques documents, prouvant la part prise par le Père à l'accomplissement du projet. C'est la brochure *Percement de l'isthme de Suez* (Dentu 1869), que nous avons déjà citée. Au-dessous du titre étaient ces mots : *Enfantin* (1833-1855), *M. de Lesseps* (1855-1869).

Leur souvenir fut pourtant rappelé dans un article écrit par M. Émile Masqueray (*Journal Officiel*, 9 octobre 1869). « Ce fut M. Enfantin qui, au nom de la civilisation et du progrès, a énergiquement affirmé la possibilité de l'œuvre et, pour ainsi dire, il y a vingt-trois ans, donné le premier coup de pioche. Entouré d'amis et d'adeptes, il leur inspira le noble désir de donner au monde une route de plus. » Il rappelait que Paulin Talabot avait résolu le premier le fameux problème de la différence de niveau.

Dans le livre qu'il a consacré à son œuvre, M. de Lesseps n'a pas mentionné ses devanciers.

(2) Le *Crédit Mobilier* fut la principale création des frères Péreire; il fut autorisé par un décret du 28 novembre 1852. Le *Crédit* prêta de l'argent aux chemins de fer, à l'État, pour les guerres de Crimée et d'Italie, participa à la création de beaucoup de sociétés financières, et à la reconstruction de Paris. Les opérations engagées ne furent pas toutes heureuses. Il sombra dans le krach de 1867. A ce moment, parut, contre les Saint-Simoniens de la finance, une brochure très violente : *la France saint-simonienne à son déclin*, par Crampon. (Paris, 1867.)

inutiles. Les députés ne faisaient plus de spéculations métaphysiques, mais des spéculations de bourse. On construisait, non des systèmes, mais des chemins de fer. La chair était réhabilitée. Etait-ce donc le règne de Saint-Simon? Les Temps étaient-ils venus? Etait-ce là le Nouveau Monde?

## II

« L'esprit dort, la chair veille et travaille... Ils ont la force et le vertige, les manieurs de la matière, et dans leur bacchanale, ils maudissent l'esprit, l'idée, si bien qu'on pourrait la croire perdue et retournée à Dieu. Mais elle est toujours là, la maligne, elle est là qui se frotte les mains, et dit tout bas : Allez, chantez, cancanez, bambochez. Travail et terre, vous enfantez, vour créez un nouveau monde; que ce nouveau monde naisse entouré de toutes ces ordures, nous le laverons ! » Ces paroles d'Enfantin donnent la moralité de son œuvre industrielle et en expliquent le sens.

Il eût été, à coup sûr, triste et pitoyable, ayant commencé par la rue Monsigny, de finir à la Compagnie P.-L.-M., et de croire l'œuvre achevée. La Société par actions ne pouvait être dans l'esprit d'Enfantin la forme idéale et définitive de l'Association prêchée au monde. Cette combinaison ne résolvait pas le problème de l'organisation du travail, et paraissait profiter peu à l'amélioration matérielle, morale et intellectuelle des classes pauvres. La Société par actions n'était qu'une utilisation meilleure de la fortune publique. un instrument plus perfectionné pour l'exploitation du globe. Mais Enfantin n'y voyait pas l'aboutissement normal de la propagande saint-simonienne. Elle était pourtant une étape sur la voie du progrès social, et le Père assagi, patient, qui comptait sur la force du temps et des choses, apercevait clairement que l'irrésistible poussée d'activité industrielle qu'elle avait provoquée était le germe fécond d'un monde nouveau. Il serait très injuste d'accuser Enfantin d'avoir vers la fin de sa vie, limité l'ambition du Saint-Simonisme à

quelques conquêtes matérielles, et d'avoir cru que tout serait dit quand la France serait sillonnée de chemins de fer ou de canaux, les banques plus nombreuses ou mieux organisées. Le monde était partagé entre les financiers et les ingénieurs, admirables metteurs en œuvre de la matière. Mais toute œuvre matérielle comporte un effort humain, et implique un problème moral. Celui-là ne pouvait pas être résolu par un banquier ou un ingénieur, et il subsistait tout entier. On l'oubliait dans la fièvre industrielle du Second Empire. Mais « l'Idée » sommeillait sous la matière : elle n'était pas morte. Ignorants ou égoïstes, ceux qui croyaient que tout était pour le mieux. La vérité, il est vrai, a le temps d'attendre.

Dans cette éclosion de matérialisme pratique, Enfantin eut donc le mérite de ne pas être satisfait. Mais la plupart de ses contemporains n'étaient point tourmentés d'idéal, et ne voyaient guère plus loin que le présent. Le coup d'État, en tuant la liberté politique, avait abaissé les âmes. Les Français avaient remis aux mains d'un maître les intérêts et l'honneur de la patrie. La nation avait rejeté, comme un poids trop lourd, la responsabilité de ses actes. Cette diminution morale lui semblait un allègement. Elle ne regrettait rien. Pourtant, quelques obstinés restaient fidèles à l'amour de la liberté. Elle leur paraissait toujours le but idéal de l'humanité et, en même temps, la condition nécessaire de tous ses progrès. Ils n'opposaient pas la justice à la liberté. Ils les voyaient inséparables. Tout progrès matériel, réalisé par le despotisme impérial, était un recul; car il était acquis au prix d'une déchéance morale. Aussi, confondaient-ils presque tous, dans une même affection, la liberté et la République. Toutefois, depuis la banqueroute du deux décembre, la République avait peu de soldats, et la liberté, peu d'amis. Il leur restait un prophète. C'était le temps, où Hugo voyait d'admirables chants de triomphe, planer « la liberté dans la lumière (1) ». Mais il fallait, pour écrire, en 1856, les *Contemplations*, être poète, romantique et exilé.

L'idéaliste Enfantin ne se rangea pas parmi les libéraux. Il ne cessait pas de voir dans la liberté l'erreur, le désordre et l'impuissance pratique. Aussi, s'accommodait-il fort bien du despotisme napoléonien, et risque de déplaire à quelques

(1) Voir, dans la *Légende*, « Plein Ciel »; et, dans les *Contemplations*, « Ibo »

amis, il ne s'en montrait nullement choqué. L'Autorité était, à ses yeux, seule capable de réaliser le bonheur social et individuel. Mais, il assignait un programme à cette autorité. Il était bonapartiste, comme Saint-Simon l'avait été sous Napoléon Ier, parce qu'il comptait sur l'empereur pour appliquer ses vues. « Ce que peuvent faire les Napoléons avec les épaulettes, en 1853, le voici : ils peuvent désarmer la France et l'Europe. »

Il est convaincu que Napoléon ne voudra pas « tenter l'essai d'une seconde représentation d'Austerlitz et d'Iéna. Au lever du rideau, le parterre sifflerait ». A quoi bon la guerre? « Kossuth n'est pas mort, Mazzini vit encore. L'illustre Manin, le non moins illustre Gioberti, quelques têtes carrées et fortes du bord du Rhin, et même beaucoup de mauvaises têtes françaises qui grondent en Suisse et en Angleterre, tout cela vaut une artillerie. Désarmer pour la vieille guerre, mais armer pour la guerre nouvelle, voilà le rôle des Napoléons de nos jours, voilà où ils peuvent trouver la gloire..... Armer pour la guerre nouvelle, c'est déclarer que la France, le gouvernement français, l'empereur, sont des agents providentiels de cette élévation constante des classes inférieures, des plébéiens vers le patriciat, de cet anoblissement progressif de la race humaine, de l'agrandissement continu de sa moralité, de son intelligence et de son bien-être (1). »

Les idées chères à Enfantin le sont aussi à la plupart des disciples. Bien peu d'entre eux passent au libéralisme. Ils restent toujours « autoritaires ». Aussi, ceux même qui vivent en dehors du monde officiel peuvent-ils, sans danger, manifester des doctrines qui ne déplaisent pas au pouvoir. Charles Lemonnier avait fondé la *Revue philosophique et religieuse* (2). Un article de Lambert, intitulé « Fatalité, Providence, Libre-Arbitre », rouvrit la polémique avec les libéraux (1856). Il était en parfaite communion d'idée avec Enfantin; comme lui, il croyait nécessaire de faire sonner, au milieu du charivari libéral, « la trompette de notre pouvoir dogmatique ». « Dieu m'est témoin, lui écrivait familièrement Enfantin, que je me fiche autant de l'élection par en haut que de l'élection par en bas. J'aime mieux, moi, ne pas jouir de cette faculté, et la

(1) XII, 200.
(2) Il publia en 1859, les œuvres choisies de Saint-Simon., 3 vol.

laisser exercer par des gens ayant faculté spéciale de choisir des supérieurs ou des inférieurs (1) ».

Napoléon parlait d'Enfantin avec estime. Le Père était en coquetterie réglée avec les Tuileries. Il avait pardonné à l'Empereur la déception de Suez. En 1858, il publia, sous une forme nouvelle, les idées fondamentales de la Doctrine dans un livre intitulé *la Science de l'homme.* Il y joignit l'ouvrage de Saint-Simon portant le même titre et son mémoire sur la *Gravitation universelle.* Le tout fut dédié à Napoléon Ier, et précédé d'une lettre à Napoléon III. Bien des gens, tout habitués qu'ils fussent à l'indifférence politique d'Enfantin, virent dans cette manifestation une véritable trahison. Etre l'ami de Cavaignac, et dédier un livre à l'Empereur! Il fallait être pour l'un ou pour l'autre... Ce n'était pas une trahison, mais une maladresse. Le gouvernement lui en sut peu de gré, et plusieurs amis d'Enfantin ne pouvant se hausser jusqu'à ce degré d'indifférence en matière politique, en furent attristés. Si Michel Chevalier lui envoya ses chaudes félicitations, la déception fut vive pour d'autres. Ils regrettaient que le Père n'eût pas compris, qu'il pouvait être le « guide, prendre en main le drapeau de la grande église socialiste », au lieu de se confiner dans un petit cénacle de croyants. L'alliance avec le pouvoir avait toujours été tentée, et avait toujours échoué. Un des plus jeunes parmi les amis du Père, Maxime du Camp, qui lui avait été amené par Lambert, ne cachait pas son dépit et son indignation. Flatter le fusilleur du Deux-Décembre, lui, le Père, qui avait pris le costume en 1832, appelé le peuple à la concorde, flétri la guerre civile : « Vous êtes un apôtre, vous n'avez rien à faire avec les puissants de la terre; comme celui du Christ, votre royaume n'est pas maintenant de ce monde.... Est-ce par esprit d'imitation que vous agissez? Mais 1858 ne ressemble pas à 1811, et le Père est une multitude, tandis que Saint-Simon n'était alors qu'un simple particulier.... Que répondrai-je à vos petits-fils, à ces jeunes hommes que j'ai menés vers vous, et à qui j'ai dit : « Écoutez le Père et aimez-le; il « vous apprendra les devoirs de l'existence, il agrandira votre « âme, il travaille à relever les vaincus, et à doter les déshé- « rités ! » Il eût fallu leur répondre que le Père était toujours

(1) XIII, 5.

le même : un rêveur, entêté d'agir, et, par là, souvent maladroit. Il ne faut pas, en marchant, regarder seulement les étoiles. Le Père avait, plus d'une fois, trébuché. L'histoire de sa « pratique » était l'histoire de beaucoup d'échecs, et de quelques sottises. Mais il fallait l'aimer quand même, parce qu'il était généreux et aussi parce qu'il n'était pas habile; et lui dire, comme Maxime Du Camp lui-même : « Quoi qu'il arrive, cher Père, je marcherai dans votre ombre, car je ne sais me reprendre, quand une fois je me suis donné : je vous aime, et quelle que soit votre décision, vous me trouverez toujours près de vous, et vous n'entendrez pas une plainte sur mes lèvres (1) ».

Il fallait être républicain, ou bonapartiste, pour agir sur les hommes, ou socialiste encore. Or, le Père voulait agir sur les hommes, sans prendre aucun des noms qu'ils connaissaient ou comprenaient. Il lui répugnait de porter « la parole de haine, de vengeance, de malédiction..., de remuer tout le bourbier humain, la vase, ce qu'on appelle le nombre, de qui on attend la lumière, et qui l'absorbe, la décompose (2) ». Aussi, en bas, ne fut-il pas écouté : en haut, il s'adressait mal. Il faillit lui arriver malheur. Les catholiques virent, dans la *Science de l'homme*, une obscénité; on le dénonça à l'archevêché et au parquet. Qu'on en finisse avec cette prétendue religion nouvelle qui depuis trop longtemps « salit les âmes et déshonore la raison » !

Et Enfantin connut les injures cléricales. Il n'avait pourtant pas cessé de faire des avances aux catholiques. Mais l'Église n'accepte les alliés, les libres partisans, que lorsqu'elle a besoin de secours. Elle ne veut, quand elle est forte, que des sujets. Le Père avait beau lui dire : « L'humanité marche sans vous, hors de vous; elle vous laisse à l'arrière-garde parmi les traînards, impotents, invalides; montrez-lui que vous êtes encore dignes d'être ses guides »; ou encore : « le monde nouveau sort des entrailles du Christ; ce n'est plus le monde des nations, des races, des castes de la naissance, de la guerre, de la servitude; non ! c'est le monde de l'humanité, de la fraternité, de la paix, de la liberté, de la récompense selon les œuvres ? Mère qui l'avez enfanté, vous méconnaissez donc votre enfant ! » Il avait beau donner aux prêtres

(1) Maxime Du Camp au Père, 9 oct. 1858. (*Archives saint-sim.*)
(2) Réponse du Père à Maxime. (*Ibid.*)

de bons conseils : « L'histoire de l'Église est un arsenal qui renferme toutes armes; je vous demande d'y chercher celles qui conviennent à ce siècle et à l'avenir (1) ». On ne répondit pas à l'imprudent qui se mêlait de diriger la barque de saint Pierre. On se contenta de l'injurier en de petites brochures : « L'Épiménide ou le Brahma de la rue Taitbout a paru sortir de sa léthargie... Attention ! les Dieux ne meurent pas si vite... Ménilmontant a fait fortune à la sourdine, et va se rhabiller à neuf bleubarbeau... L'état-major sant-simonien spécule à mort, tire à vue sur le portefeuille européen, et prélève la prime avec cette fureur de persévérance, dans laquelle germent les héros... Il faut en finir avec les gens qui sont finis. Déposons notre plume sur le catafalque de Ménilmontant. Avec la prime qui se meurt, la secte est morte (2) ».

Il fallut des pourparlers pour empêcher les poursuites contre la *Science de l'homme*. Comme on peut croire, Enfantin ne fut en aucune façon troublé par les attaques dont il fut l'objet. Il continuait de défendre l'autorité, et bataillait avec Arlès, qui décidément devenait trop libéral. Comme on avait interdit à Lyon une représentation de *Tartuffe*, Arlès, exaspéré voulait faire jouer la pièce dans une réunion particulière. « Les prêtres, écrivit Enfantin, entretiennent votre santé, en vous fouettant le sang. Moi, ils ne peuvent me mettre en colère ». Et il répondait à ses amis, qui lui reprochaient son espoir dans l'Église, disant qu'autant vaudrait essayer de blanchir un nègre : « C'est une institution qui est fondée sur la prétention à l'universalité, et par un charpentier; qui ne pratique pas la conscription; qui ne reconnaît pas de castes, ni même de races parmi ses membres, qui n'admet ni l'hérédité des fonctions, ni l'hérédité de fortune, ni même la propriété privée, qui a réalisé l'association de travaux et de vie..... C'est cette institution qui m'a donné le goût de toutes ces bonnes choses. J'affirme qu'elle se mettra à l'œuvre dès qu'elle sera dépouillée de sa couronne païenne, c'est-à-dire de son pouvoir temporel (3) ». Et il publia la *Vie*

(1) xxvi, 45-95. *Réponse au Père Félix* sur ses conférences à Notre-Dame en 1858. — (Cette lettre a été insérée dans la *Vie éternelle* d'Enfantin, 1861.)

(2) *Résurrection du P. Enfantin*, par M. Recurt. In-8°, Paris, 1858. (Brochure.)

(3) xxxvi, 121, 124. — Lorsque Pie IX promulgua le dogme de l'Immaculée-Conception, Enfantin se réjouit : « Enfin, me disait-il, le paradis mâle a donc fait son temps, car voilà qu'on y introduit la femme; à côté du dieu sur son trône, on assoit la déesse. C'est un gage d'avenir. De la loi religieuse, cette idée glissera tôt ou tard dans la loi civile. » (*Souvenirs litt.*, de Maxime Du Camp, II, page 89.)

*éternelle*, sorte de paraphrase de la *Lettre à Duveyrier* (de 1830), qu'il résumait ainsi : « J'ai dit à tous les hommes, *Je t'aime*, comme on ne l'avait jamais dit depuis J.-C. ».

La *Vie éternelle* fut, avec la *Science de l'homme* (1), le testament intellectuel d'Enfantin. Il n'y revenait pas sur la conception politique et sociale du Saint-Simonisme. Il voulait seulement exposer les idées les plus générales qui s'étaient peu à peu précisées en son esprit, celles qui donnaient à toute sa vie, à tout son enseignement un fondement philosophique. L'homme, marqué du sceau des élus, qui, comme saint Paul, Constantin, Clovis, les grands convertis de l'histoire, « a été foudroyé par l'amour universel qui l'a régénéré », donnait au monde la source de sa foi, la formule de son amour, la doctrine de sa vie. Sans craindre qu'on trouvât dans son adoration pour les formes sacrées des choses créées, « le produit d'appétits animaux fort développés, et fort dangereux pour la moralité et la dignité humaines (2) », il redit, dans la *Science de l'homme*, avec tout le lyrisme de la jeunesse, son amour de la matière, de sa beauté, symbole de Dieu, lien de la vie universelle, mystère sublime où vit le grand Pan, où se confondent le moi et le non-moi, l'homme et les choses. A Ménilmontant, dans cette épreuve de sa vie où il a mis tout son cœur, où il a « terriblement souffert et fait souffrir », où son âme était « plongée dans une brûlante fournaise, au feu de laquelle bouillonnaient toutes les amours que Dieu a répandues sur le monde », Dieu était en lui; aujourd'hui comme hier, il le sent toujours en lui, « lui ordonnant de mettre son esprit et son corps au service du divin amour qui est sa vie (3) ».

Amour de la terre que l'on façonne, que l'on manie, que l'on « taille à l'image de Dieu ! » De la terre, où l'on broie les montagnes, où l'on comble les vallées ! Patrie, unique patrie de l'homme, âme et corps ! C'est là qu'il vit non seulement par le cerveau, mais par tout l'être. Car le cerveau est propre à

(1) *La Science de l'homme*, physiologie religieuse. Paris, Masson, 1858. Prosper Enfantin, 1858. Henri Saint-Simon, 1813. — La première partie, écrite par Enfantin, comprend : la dédicace à Napoléon III, la lettre au docteur Guépin sur la physiologie et trois notes, l'une sur Cabanis; l'autre est un mémoire adressé à l'Académie des sciences; la troisième, une réimpression de la lettre à Duveyrier sur la *Vie éternelle*.
*La Vie Eternelle*, passée, présente, future. In-8°, Dentu, 1861.

(2) *Science de l'homme*, 82.

(3) *Science de l'homme*, 83.

combiner, à raisonner, à calculer (1), non à aimer; or, il faut aimer avec les sens, avec le corps, avec toutes les fonctions qui unissent la vie individuelle au milieu qui l'entoure, qui lui donnent la joie de communier avec l'univers entier. Là, dans la vie éternelle, passée, présente et future, l'homme se perpétue à travers les siècles, plongeant dans le passé, par la « tradition, âme des générations mortes », vivant dans l'avenir, par la « prophétie, âme des générations futures ». « Je marche vers Dieu en me nourrissant de vous tous qui n'êtes pas moi; de même, vous marchez vers Dieu en vous nourrissant de moi qui ne suis pas vous; car nous sommes en Dieu et notre vie commune est en Dieu (2). » L'homme est immortel, éternel, parce que sa vie n'est point individuelle et égoïste, parce que chaque jour il la répand, parce que le meilleur de lui passe dans les autres. De même qu'il a hérité de l'âme des morts qui font sa vie présente, il donne la sienne, enrichie et parée, à ceux qui l'entourent dans le présent, et il la lègue à ceux qui vont naître.

« O terre, tu m'as donné ta vie, et ils disent que je ne te donnerai que mon cadavre! Non, je te donnerai, et je te donne sans cesse tout mon amour, tout mon sang; tu es ma mère! tu sera glorifiée, embellie, parée par ton enfant; tu seras bénie dans le fruit de tes entrailles, parce que je te rendrai meilleure encore pour tous que tu ne l'as été pour moi. Et je vivrai dans la forme que je t'aurai donnée; je serai le lait de tes mamelles fécondes, la douceur de ta caresse pour tes enfants; tous me sentiront en toi, ils m'aimeront en toi... (3) »

La science de l'homme est simple. Le problème de son origine dans le passé, de sa moralité dans le présent, de sa destinée dans l'avenir, de la naissance, de la vie, de la mort, apparaît clair et intelligible sous le point de vue de la « vie universelle », indépendante du temps, « la vie dans l'espace ».

La naissance, la vie, la mort! Mystères dont toutes les religions ont tenté de forcer la porte. Faut-il donner après elles

(1) « Ah! vous croyez que vous avez seul des anathèmes contre le libertinage, et l'ivrognerie, et la gloutonnerie, et la cupidité, et l'avarice. Vous croyez que parce que j'aime la chair, j'excite à toutes ces ordures! Mais ne suis-je pas en droit de vous dire, à vous qui ne signalez et n'anathématisez aucun des vices honteux qui tiennent au développement monstrueux des facultés de l'esprit, à vous qui ne sentez pas que ces mêmes facultés, qui exécutent, combinent, raisonnent, peuvent s'exercer aussi bien à voler le pain du prochain, qu'à lui donner celui qu'elles ont pétri elles-mêmes? » (*Science de l'homme*, 83).

(2) *Science de l'homme*, 146.

(3) (*Ibid.*), 150-151.

une solution nouvelle de l'immense problème? Pourquoi non? Le monde lira peut-être avec indulgence l'épître du nouveau saint Paul (1).

« Je crois que *ce qui est* contient le résumé de *ce qui fut*, dont il est le tombeau, et le germe de *ce qui sera*, dont il est le berceau. » L'union de ce résumé et de ce germe, c'est-à-dire de notre passé et de notre avenir, constitue la vie présente, « nommée plus spécialement *la Vie* ». « La coexistence en nous de ces deux vies inverses est ce qui constitue notre vie; leur union fait notre croissance, leur lutte notre déclin; leur attraction est notre germe de vie; leur répulsion notre germe de mort. Vieillir, c'est avoir donné progressivement à ses enfants la vie active : mourir, c'est marcher avec ses pères, tous chargés seulement de vie passive ou passée, tous manquant de vie active et future, mais poussés vers elle par Dieu même, pour présider comme un sénat au progrès de l'avenir ». Mais entre ces deux extrêmes, naissance et mort, il y a la vie. Elle est personnelle et impersonnelle. « J'affirme que je vis hors de moi aussi certainement qu'en moi; je le sens aussi bien à ce que j'aime qu'à ce que je déteste; je me sens vivre là où j'aime, absent ou mort dans ce que je réprouve; ce que j'aime double ma vie, ce dont j'ai horreur me la prend, me la vole, me la souille. »

Pourquoi donc s'absorber dans la pensée de la perpétuation de l'individualité après la mort, quand cette individualité n'existe pendant la vie qu'avec l'aide du milieu où elle vit, par lequel elle vit? C'est s'exposer à ne songer qu'à soi durant la vie, c'est-à-dire à la priver de sens. La vie hors de soi intéresse autant que la vie en soi; le perpétuel échange de l'individu avec ce qui l'entoure, c'est son existence même. L'enfant qui va naître reçoit tout, et ne donne rien; la vie n'est pas encore en lui; le vieillard qui va mourir a tout donné; la vie est toute hors de lui. « Je sens en moi Saint-Simon se réjouir de ce que je vous dis ici; je ne demande pas pour moi d'autre vie, quand j'aurai à mon tour donné toute celle que j'ai reçue. » On ne se donne pas la vie, on la reçoit; on ne la perd pas, on la donne; voilà ce qui s'appelle naître et mourir.

(1) Ce qui suit est le résumé de la *Vie éternelle*. Nous nous sommes servi le plus souvent des expressions même d'Enfantin.
Voir sur la *Science de l'homme* un article d'E. Montégut, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1859.

« Mangez, ceci est ma chair; buvez, ceci est mon sang! » Quelle admirable révélation de la communion universelle! Pourquoi, jusqu'ici, n'a-t-elle pas été comprise? Parce qu'elle a été enseignée comme un fait exceptionnel, extraordinaire, comme la communion de l'homme avec Dieu. Il faut y voir le symbole de sa communion avec ses frères, avec la nature entière, avec le pain et le vin universels. On a donné cette parole en pâture à la personnalité; l'homme a oublié son frère; il a oublié le *prochain.* C'est pourtant en lui que nous vivons pendant la vie présente; en lui que nous vivons après la mort.

Ayons le culte des morts, et non celui des cadavres. « Le vrai culte des morts est dans les vivants, dans les êtres, dans les idées et les œuvres que le mort aima; il est là, et non dans les vers et les cendres du tombeau des cimetières, ou dans les vautours, les chacals, les hyènes qui ont dévoré l'Arabe au désert, ou dans les phoques, les requins, les poissons qui ont déchiqueté le corps du pauvre marin au fond des mers. » Délivrons l'humanité de la recherche vaine et impie de la personnalité du mort dans le tombeau.

Relier la vie individuelle à la vie collective, faire jouer dans la vie présente un rôle de plus en plus grand, d'abord à la vie passée, ensuite à la vie future, en un mot, sentir *la vie éternelle, Dieu,* en soi, voilà le progrès que l'humanité doit faire. Elle ne peut plus se passer d'une croyance générale, ferme active, sur ce point capital. Sans elle, il n'y a plus de morale, plus de politique, plus de religion.

Depuis dix-huit siècles, l'homme croit à la perpétuation de sa personnalité dans un autre monde : qu'en est-il résulté? Voyez le respect du fils pour le père, des jeunes gens pour les vieillards? Voyez les gouvernements qui se succèdent, et se haïssent. Voyez un catholique entre un juif et un protestant. La croyance qui relie le croyant à son Dieu, le délie de son prochain. Les croyants de cette sorte sont pareils aux athées qui disent *post mortem nihil.* Tous s'imaginent que leur existence commence à leur naissance et finit à leur mort. Malheureux, qui ne comprennent rien à la vraie vie de l'âme!

Qui donc sera assez puissant, quelle voix s'élèvera, forte et entraînante, pour rectifier les idées fausses des hommes sur les joies du paradis et les douleurs infernales, pour en finir

avec l'*autre monde* et faire aimer aux hommes *notre* monde, la vie éternelle et universelle, le vrai Dieu?

« Il est tout ce qui est; donc, nul autre que Lui n'est Dieu : il n'a pas de rival; il n'y a de Dieu que Dieu; il n'y a qu'un Dieu.

« Tout est en Lui; donc rien n'est hors de Lui; donc, pour tout être, l'enfer, le purgatoire, le paradis, c'est la vie mauvaise, progressive, bonne; c'est le développement de la destinée de chaque Être dans l'Être éternel et universel; c'est la triple phase de peine, d'éducation et de récompense que parcourt toute existence, à travers les siècles et les mondes, dans le sein de Dieu.

« Il est la vie éternelle et universelle : donc toute existence est une manifestation de la sienne, et ne sort pas plus du néant par la naissance, qu'elle n'y retourne par la mort; car elle participe de l'éternité et de l'universalité, *qui est Dieu.* »

C'est ainsi que le vieux Prosper Enfantin donnait une dernière fois sa vie aux hommes. Comme Saint-Simon, avait laissé à leurs méditations un « Nouveau Christianisme ». Le Maître, en s'attaquant aux plus hauts problèmes, montrait la continuité de sa pensée, le lien qu'unissait toute sa pratique à sa croyance, léguait à ses disciples la parole définitive qui le résumait, sa doctrine de la vie.

## III

On ne le lut guère, et on le laissa «penser» seul. Du moins, il lui resta des affections sincères, et son cœur ne fut point isolé.

La Famille saint-simonienne n'existait plus. Mais, le Père avait encore des fidèles. Certaines divergences d'opinion (Arlès ne devenait-il pas un peu libéral, et Holstein aussi?) ne pouvaient briser des liens sacrés. Les déceptions, les tristesses de la vie, surtout les souvenirs des jeunes années lui ramenèrent même quelques dissidents. Les dégoûts, les injures d'autrefois, s'oubliaient sous les cheveux gris. Michel Chevalier avait renoué avec lui; et Enfantin, s'il ne le tutoyait plus, pouvait, en lui rappelant le passé, mettre en lui de nouvelles espérances. Michel était puissant maintenant, conseiller écouté du prince. L'heure était venue d'utiliser directement,

au profit de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, la position qu'il avait conquise dans le monde... « Courage donc, Michel; fais ce que dois; noblesse oblige; le Père a foi dans celui de ses fils qui fut l'aîné parmi ses frères, et qui depuis plus de trois quarts de siècle marche sans lui et loin de lui, comme un homme, isolé du foyer où il a puisé la force, la santé, la vie. Courage, mon vieux Berthier (1) ».

D'autres encore revenaient à lui. Jules Lechevalier (2) lui écrivait amicalement. Pierre Leroux (3), vieilli et pauvre jusqu'à la misère avec sa femme et ses quatre enfants, trouvait la bourse d'Enfantin généreusement ouverte, et « n'avait aucune peine à lui donner le nom de Père », comme autrefois.

Enfantin pouvait espérer que sa vieillesse serait heureuse, et se terminerait au milieu des affections qui lui étaient si chères. Duveyrier était toujours son ami; il avait appris à son fils Henri à se dire le « petit-fils » du Père. Quelques-uns, non encore tout à fait débarrassés de leur folie, disaient, comme Gallé : « J'attends la Mère ». Delaporte s'apercevait enfin qu'Enfantin n'était « ni César, ni Moïse, ni le Christ, ni Charlemagne, ni Napoléon »; (comme il le lui avait dit, trente ans auparavant, le jour de l'enterrement de Robinet à Ménilmontant), « qu'il n'était qu'Enfantin, rien qu'Enfantin. » Mais n'était-ce point assez?... « Laissez-moi, ajoutait-il, vous « répéter que je vous aime de toutes les puissances de mon être (4) ». Félicien David (5) l'aimait autant que jadis, et Duguet disait : « Tout vieux que nous sommes, Père, nous ne mourrons pas que vous n'ayez repris le nom de Père. Vive le Père : le Pape est mort! (6) ». Ce nom de Père, beaucoup d'étrangers le lui donnaient, sachant que cela lui faisait plaisir. Mais Lambert, presque seul, continuait dans ses lettres à le souligner de trois traits. Revenu en France, il était maintenant près d'Enfantin, tendre comme un enfant, silencieux

(1) Le Père à Michel, 4 mars 1858. (*Archives saint-sim.*)

(2) Jules Lechevalier avait passé par bien des vicissitudes. Obligé de se réfugier en Angleterre après les événements du 13 juin 1849, il y était devenu *surintendant d'une association de tailleurs*, organisée d'après la méthode de Louis Blanc; ayant demandé sa grâce le 15 décembre 1852, il ne l'obtint que le 23 novembre 1857, et revint en France.

(3) Pierre Leroux au Père, 8 février 1861. (*Archives saint-sim.*)

(4) Delaporte au Père, 12 mai 1862. (*Archives saint-sim.*)

(5) Arlès aurait voulu constituer à Félicien David un capital inaliénable de 60.000 fr. pour « le délivrer du souci du pain quotidien »: il écrivit, à ce sujet, une circulaire à ses amis. J'ignore si le projet réussit.

(6) Duguet au Père, 15 novembre 1861. (*Archives saint-sim.*)

dans son calme respect, comme un oriental. Et c'était une chose touchante, que ces deux vieillards à barbe blanche, dont l'un disait à l'autre : « *Père* ». Enfantin tutoyait Lambert, qui ne le tutoyait pas. Un seul avait conservé l'habitude de tutoyer le Père, c'était Louis Jourdan; mais son affection n'en était pas moins respectueuse (1).

Lambert avait initié à la doctrine plusieurs jeunes gens qui avaient pour lui une grande amitié et une vive admiration : l'un, Maxime Du Camp avait désiré faire la connaissance du Père autant par curiosité que par sympathie. « Le Père vous connaît, dit Lambert à Maxime, car je lui ai parlé de vous; lorsqu'il jugera que l'heure est venue de vous faire entendre sa parole, il vous appellera. » L'heure arriva le 24 février 1853. Maxime Du Camp, qui s'attendait à voir « une sorte d'Apollonius de Thyane moderne, thaumaturge en redingote, parlant par aphorismes et prenant des attitudes », fut fort étonné de trouver en Enfantin « une bonhomie, une simplicité attrayantes ». Il resta, beaucoup plus qu'il ne l'avoue lui-même

(1) Le Père tutoyait presque tout le monde, à l'exception de Laurent, d'Arlès, et des personnages avec qui il n'avait que des relations officielles.

Les relations qu'entretenaient, avec Enfantin Louis Jourdan et sa femme Hortense, sont un type curieux d'affection saint-simonienne. Quelques extraits des lettres donnent une idée de la tendresse des Jourdan pour lui. Ils sont tous deux « amoureux » du Père.

« Mon Père, mon pauvre Père, mon Christ bien-aimé, où es-tu? écrit L. Jourdan, le 3 décembre 1841. Oh! mon Dieu, pourquoi n'avons-nous pas ton grand et triste front pour le baiser, pour y verser toutes nos larmes, tout notre amour! » (Il raconte qu'étant allé au théâtre, il a vu Michel Chevalier dans une loge de balcon, heureux, très fêté. Son âme s'est remplie de tristesse et ses yeux de larmes.) « Et toi, toi, notre grand martyr, tu es seul, tu es souffrant, tu es triste, mon Dieu! toi le plus grand et le meilleur d'entre nous, mon Père! »

Hortense Jourdan n'est pas moins lyrique que son mari : « Quand viendrez-vous bénir notre petite maison par votre douce présence?... Pour moi, tout ce qui est sorti de votre bouche sera éternellement dans ma mémoire et dans mon cœur. » (21 mars 1841).

Louis Jourdan exhale quelquefois son amour en vers; dans une ode, il annonce les temps meilleurs, où

> ... l'humanité, voyageuse immortelle,
> Arrêtera le pas de sa course éternelle,
> Père, pour vous bénir!

Il le compare à un phare d'amour, encore invisible pour le monde (25 juin 1841

> Et cependant, pour nous, déjà ce soleil brille;
> Vous recevez l'amour d'une pauvre famille,
> O grand Christ méconnu!

Une brouille survint pourtant; le Père se laissa aller à dire un jour aux Jourdan : « Vous m'embêtez tous! » Ils en furent comme atterrés. Hortense lui témoigna sa stupéfaction indignée : « Vous m'embêtez tous! tel a été le dernier mot, le dernier adieu que vous adressez à une femme et à quelle femme! dans quelle maison! C'est à la compagne de Louis, dans la maison de Louis que le *Père*, le chef religieux de l'humanité a fait entendre cette parole... C'est bien, Père suprême!... Vous avez été aimé plus qu'aucun homme au monde; Dieu vous avait marqué de son signe. Vous avez gaspillé ce trésor... Ambitieux! tu mourras seul et pauvre, pauvre de ce dont tu avais été si riche, pauvre d'affection, et, dans ta misère, quand tu demanderas une goutte d'amour, ce sera à la

dans ses *Souvenirs*, non seulement un ami, mais un fidèle, un « enfant » du Père (1).

Lambert amena à la doctrine un autre jeune homme, M. Albert Blanc,qui, par sa carrière diplomatique et la haute situation qu'il occupa plus tard (2), devint un personnage européen. M. Albert Blanc avait, vers 1857, 23 ans environ; il habitait tantôt Chambéry, sa ville natale, tantôt Turin où il suivait les cours de droit. Il avait fait, probablement lors d'un voyage à Paris, la connaissance de Lambert, et professait pour lui la plus vive et la plus respectueuse amitié. Il avait une intelligence pénétrante et une âme ardente; il souffrait de rester confiné dans une petite ville. En dehors de quelques rares amis (3) et de sa mère, qu'il chérissait, il tenait en faible estime à peu près tous ses compatriotes, et jugeait avec sévérité leurs goûts et leurs habitudes. Il avait, disait-il, « d'immenses désirs et de fougueuses volontés », mais il craignait extrêmement de voir son ardeur « se perdre dans le romanesque (4) ». La doctrine saint-simonienne l'attirait à peu près pour les mêmes raisons qu'elle avait séduit tant de jeunes gens vers 1829 et 1830. Lambert, qui l'avait initié à la pensée de Saint-Simon, fut le directeur de sa vie intellectuelle. Nous le voyons lui demander son opinion sur Bastiat, Swedenborg, Saint-Martin, Mme de Krüdener, le consulter à propos du travail qu'il avait entrepris sur Joseph de Maistre. Il lui donnait le nom de « Père », s'appelait lui-même « son enfant », et désirait ardemment aller vivre près de lui à Paris : « Comprenez, Père, mes indicibles élans vers Paris ma patrie, puisque j'y ai mes Pères ». Bientôt il songea très sérieusement à fonder un groupe saint-simonien, non pas en Savoie, où il ne pensait pas devoir être suivi, mais en Piémont : « Il faut que pour l'œuvre, écri-

porte de nos cœurs blessés que vous viendrez frapper et les portes s'ouvriront. » (17 décembre 1853.)

Hortense déclarait à la fin de sa lettre, qu'elle en envoyait la copie à Fournel qui centralisait les archives; le souvenir d'un tel acte doit être acquis à l'histoire.

On se raccommoda pourtant. Une phrase de Jourdan définit assez bien ce genre d'affection saint-simonienne : « Je m'appelle Louis pour tout le monde; pour toi seul, Père, je me nomme Louis-Hortense. Lorsque tu vins t'asseoir à notre foyer, à Alger, tu aimais Hortense dans Louis, et Louis dans Hortense. » (1858). — (Ces lettres sont aux *Archives saint-simoniennes*.)

(1) *Souvenirs litt.*, de Maxime Du Camp, tome II.

(2) Ministre des affaires étrangères du roi d'Italie.

(3) En particulier, MM. Léon Mareschal et Raymond, avec qui il projetait de fonder un journal saint-simonien.

(4) Il y a, de M. Albert Blanc, treize lettres adressées à Lambert (1857-1858) aux *Archives saint-simoniennes*.

vait-il à Lambert, le 16 juin 1858, je m'installe en Piémont; la Famille saint-simonienne piémontaise naîtra de vous par moi...; je veux aborder les champs dorés de la terre de promesses de cette Italie que votre Bonaparte regarda avec de si grands yeux du versant du Saint-Bernard. Père, Maître, c'est moi qui porterai là votre vie... Je me recueille pour me projeter plus tard, bientôt peut-être ». Ces projets n'eurent pas de suite, et l'estime de Cavour entraîna le jeune étudiant de 1857 vers d'autres destinées.

Mais ce qui était le plus cher au Père, c'étaient les sympathies anciennes, celles qui ne s'étaient pas éteintes, ou celles qui renaissaient après les tristes ruptures, l'âge ayant ramené le calme dans les cœurs. Amitiés, tendresses d'arrière-saison qui avaient quelque chose de mélancolique, d'un peu triste. Elles se ressentaient de tout le découragement de la vie qu'on avait rêvée sublime, et qui était restée médiocre. Duveyrier, dînant un jour avec Lerminier, lui dit au dessert : « Avouons que nous n'avons eu qu'un beau moment dans notre vie, quand nous avions ouvertement la foi saint-simonienne. » Et Lerminier, professeur au Collège de France, maître écouté, presque célèbre, en convint (1). Mais où était-elle, maintenant, la foi saint-simonienne? A demi éteint chez ses meilleurs prêtres, le feu sacré se transmettrait-il aux générations? « Que restera-t-il d'un mouvement si profond? disait Duveyrier à Lambert. Quelques livres, quelques manuscrits curieux pour servir à l'histoire de l'esprit humain au XIX^e siècle. Est-ce là, mon cher ami, ce que nous avions rêvé? (2) »

Il fallait vivre, bien ou mal. Les uns avaient fait fortune, les autres étaient restés obscurs et pauvres (3). Mais la doctrine n'était-elle pas toujours vivante? Le monde n'avait pas fait le pèlerinage de Ménilmontant; mais il aurait pu relire le *Producteur* ou même le *Globe*, sans les retrouver de tous points ridicules. L'âme de vérité que contenait leur pensée ne pouvait mourir. Cette France industrielle, dont ils avaient

(1) Raconté par Lambert, dans ses notes. (*Archives saint-sim.*)

(2) 28 juillet 1854. (*Archives saint-sim.*)

(3) Le pauvre Desloges, lui, n'avait pas fait fortune. Il écrivait au Père en 1853 : « J'espère que lorsque mon terme de loyer sera arrivé, mes meubles me seront retenus, et qu'alors je n'aurai plus qu'à faire mon sac, prendre ma pioche, car j'en ai une qui a un peu servi, jusqu'à ce que je tombe malade, accompagné de ma femme et de ma fille, qui a dix mois. Nous courrons les chantiers, et ferons comme ceux qui sont dans le même cas. » (*Archives saint-sim.*)

salué la venue, elle naissait et grandissait, imparfaite sans doute et impure, mais le temps, un jour, achèverait l'œuvre et la purifierait. N'était-ce rien que d'avoir dit à haute voix qu'ils croyaient à un avenir de progrès et de justice sociale?

En attendant les réalisations lointaines, ils avaient du moins la satisfaction de voir quelques-uns d'entre eux mêlés aux tentatives les plus intéressantes de réformes et de progrès. Arlès négociait à Cannes avec Cobden (1), tandis que Michel Chevalier préparait à Paris avec l'empereur la révolution économique de 1860. N'étaient-ils pas deux grands « praticiens » de la doctrine? Il ne fallait pas être trop difficile, et le Père avait appris à se contenter de peu. Tous les problèmes n'étaient pas résolus, mais du moins, ils les avaient posés, en avaient indiqué la gravité.

Il ne fallait donc pas désespérer. La Famille, même disloquée, devait garder au cœur quelque piété saint-simonienne pour rester fière de son passé, et montrer qu'elle ne se désintéressait pas de l'avenir. Le Père voulut occuper ce qui lui restait de temps à vivre à resserrer les liens un peu relâchés, et à laisser au monde un testament, puisqu'on ne pouvait lui laisser une œuvre.

En 1860, Enfantin s'entendit avec Arlès, Michel Chevalier, Emile et Isaac Péreire, Lambert, Fournel (devenu inspecteur général des mines), Charles Duveyrier, Guéroult, L'Habitant, Laurent, pour la fondation d'une société de secours mutuels destinée à perpétuer la Famille. Malgré les difficultés que rencontra dans les bureaux du Ministère de l'Intérieur la demande d'autorisation, la Société arriva à se constituer. Fournel en fut le président, et on put compter parmi ses membres les noms de Corrèze, Cendrier, Félicien David, Guéroult, Holstein, Talabot, Urbain, Vinçard et Aglaé Saint-Hilaire (2).

(1) Il y a aux *Archives saint-simoniennes* une série de lettres qui établissent les relations amicales de Cobden avec Arlès et Enfantin. Ils eurent, pour appuyer leurs vues, le secours du prince Jérôme, qui était lié avec Arlès. Le Prince, qui avait insisté auprès de l'Empereur pour le déterminer au traité de commerce, écrivait, le 16 janvier 1860, à Arlès : « Mon cousin est long à se mettre en marche, mais il va vite, quand il veut. » Et il invitait Arlès à venir le voir : « Je voudrais vous réunir tous, profiter de la présence de M. Cobden ici, pour inaugurer notre nouvelle politique et la fêter. »

(2) Cette société existe encore. Elle s'appelle *Société des amis de la famille ;* le décret qui l'autorisa est du 27 juillet 1861. Fournel en fut le président. Elle reçut des legs d'Enfantin, de son fils Arthur, d'Arlès, et des cotisations de quelques personnes qui continuèrent à la subventionner, tant qu'on put y compter des Saint-Simoniens. Le siège de la Société était, en 1885, à Paris, rue Béranger, 16.



PORTRAIT DE VINÇARD

Attribué à Léon Cogniet.

Appartient à Mademoiselle DONIEN, de Bois-Colombes

Le testament qu'Enfantin pensait laisser au monde, était une manifestation digne de clore la carrière du Saint-Simonisme. Il s'agissait de deux projets : la rédaction d'une Encyclopédie, et la création du *Crédit intellectuel.* Ces projets prouveraient que l'Idée saint-simonienne n'avait pas abdiqué. Sur le point de disparaître, les derniers Saint-Simoniens songeaient à indiquer à la société les bases d'une organisation meilleure; ils montraient le souci de diminuer le hasard dans la vie, d'accompagner l'homme dans les débuts incertains de son existence sociale. Puisqu'il ne pouvait encore être question d'assurer le travail à la virilité, le repos à la vieillesse, du moins pouvait-on donner l'éducation à l'adolescence, et la secourir à son entrée dans la vie.

A vrai dire, l'idée de l'Encyclopédie n'appartenait pas à Enfantin seul. La publication en avait été décidée entre Michel Chevalier et les Péreire. Ils s'étaient déjà assuré la collaboration de personnes absolument étrangères au Saint-Simonisme. Enfantin, toutefois, qui voyait grand, voulut immédiatement y joindre un projet de crédit intellectuel, et faire de cette œuvre double une manifestation capitale dans l'histoire du siècle.

Il s'ouvrit d'abord à Arlès de son projet de *Crédit intellectuel.* Il s'agissait de commanditer l'avenir intellectuel de jeunes gens pauvres, de prêter sur le gage de la capacité; c'était encore l'alliance de l'esprit et de la chair, de la pensée et de la matière. « Il y a plus de mille jeunes gens par an, entrant dans les grandes écoles de droit, de médecine, de pharmacie, polytechnique, normale, etc., qui auraient besoin d'avoir six mille francs d'assurés avant de gagner un sou. Il y a de ce chef plus de six millions de prêts annuellement assurés pour le Crédit intellectuel. Si on y ajoute les rachats militaires, il y en a bien mille sur cent mille hommes; ce serait encore deux ou trois millions de prêts aussi assurés (1). » Arlès fut tout de suite conquis par l'idée. Il en aurait voulu la réalisation prompte par le Maître lui-même; Enfantin déclara que c'était l'affaire de jeunes gens, actifs, et non du vieillard dont la vie était achevée : « Ma tâche est finie; je passe au Conseil, au Sénat, au Conclave... Vous qui avez conquis le pouvoir temporel que perd l'Eglise, prenez le pouvoir spirituel qu'elle ignore. Formez de nouvelles sociétés libres à côté

(1) XXXVI, 23, 11 novembre 1862.

des corporations officielles de l'intelligence, qui soient les analogues des sociétés de chemins de fer et des sociétés de crédit ».

Il fallait donc s'adresser aux hommes de la vie active. Enfantin leur fit un pressant et brûlant appel. C'étaient ses dernières paroles publiques. Il y mit toute son âme : l'Encyclopédie et le Crédit intellectuel doivent révolutionner l'allure intellectuelle du monde. L'Etat et la politique sont déjà dans les voies ouvertes par le *Producteur;* il faut bien que toutes les puissances spirituelles marchent dans celles que la rue Monsigny a tracées. L'Encyclopédie doit être un atelier scientifique modèle, comme fut le petit atelier du chemin de fer de Saint-Germain. Il ne s'agit pas d'une simple entreprise de librairie à trois, quatre ou cinq cent mille francs de capital pour éditer quarante volumes. On fera plus qu'un livre. « Nous avons mangé un million en un an à la rue Monsigny; nous y faisions des volumes, nous y faisions surtout des hommes; c'est sur une bien autre échelle qu'il faut, et qu'on peut enfanter des hommes aujourd'hui..... Comment ! on trouverait fou que la sortie de l'École polytechnique ou normale dans les dix premiers rangs assurât un titre au crédit d'un établissement financier ! Ce qui est fou, c'est que cela ne soit pas. » Il faut donc que l'institut encyclopédique soit autre chose qu'une association pour une publication de librairie, mais une société de crédit intellectuel, de crédit pour les professions libérales : « L'esprit humain n'aura plus à rougir des scandaleuses faillites des hommes de génie. Le crédit moralise ».

L'imagination du Père voit déjà fonctionner le *Bureau intellectuel* indépendant qui sera le vrai pouvoir spirituel de la nation. Ce n'est pas une coterie, mais une légion; ce n'est pas une boutique de négoce, mais un palais de l'esprit. A côté de la librairie, est le musée permanent des œuvres d'art, et une salle de conférences ou de musique. L'ensemble des connaissances vient aboutir en ce cerveau, d'où sortira une Encyclopédie. L'autre a détruit le passé; celle-ci organisera l'avenir. La publication commencera par les choses accessibles au plus grand nombre, la politique, l'histoire, l'art, l'économie sociale; puis, la métaphysique... On ne verra plus les produits intellectuels « s'offrir et se demander sur le marché comme des épices; l'industrie tient la science en servage. Un instituteur primaire touche moins qu'un graisseur de roues de wagon et

de locomotives ». Il y a une Bourse pour les grains et les actions de chemins de fer; l'esprit doit avoir la sienne.

Cette proclamation du Père eut un effet qu'il n'attendait guère. Hé quoi! Enfantin n'avait pas subi assez d'échecs; il désirait encore gâter par sa folie une œuvre utile, pratique, modeste, comme la publication d'une Encyclopédie. Il était incorrigible, incurable. Beaucoup pensaient que son idée ne valait pas l'honneur d'une discussion. Pourtant, le 4 février 1863, chez Paulin Talabot, MM. Arlès, Bartholony, Auguste Cochin, Didion, Enfantin, Natalis Rondot, Léon Say, Simons, se réunirent pour discuter le projet de *Crédit intellectuel.* On conclut qu'il était impraticable, qu'un prêt, fait dans ces conditions, était assimilable au prêt à la grosse aventure de mer. Sauf Arlès, aucun des fils du Père, ne voulut même examiner attentivement le projet. Il avait parlé, imprudemment, en public, de la rue Monsigny. On ne le lui pardonna pas.

Il fallait, à tout prix, se dégager, vis-à-vis des souscripteurs, d'un homme aussi compromettant qu'Enfantin. Michel Chevalier, les Péreire, Duveyrier lui-même, publièrent dans le journal de Guéroult, le *Courrier de l'Industrie* (11 et 16 mars), qu'il n'y avait rien de commun entre le projet de crédit intellectuel et celui de l'Encyclopédie. Enfantin était considéré par eux comme entièrement étranger à cette dernière entreprise (1). C'était lui signifier son congé. Enfantin en souffrit amèrement, et répondit dans le *Courrier :*

« Voilà la troisième fois depuis trente ans, que MM. Michel Chevalier et Péreire, quand ils supposent que ma personne peut gêner leurs combinaisons politiques, industrielles ou même scientifiques, trouvent bon de me renier, de me désavouer, de m'éconduire. Lorsque ce témoignage d'ingratitude m'a été donné entre nous, en famille, j'ai dû le subir en silence; mais, cette fois, ils prétendent me l'infliger en public, ils ne me permettent plus de me taire ».

Arlès montra à Michel Chevalier toute son indignation d'un pareil procédé; il le fit avec sa façon très vive, sans

(1) Enfantin ne figurait pas parmi les membres du Comité. Michel Chevalier le présidait; mais on trouvait dans la liste les noms d'Arlès, de Lambert, les deux meilleurs amis du Père, de Fournel, qui d'ailleurs ne s'associa pas à la manifestation publique de Michel, Duveyrier, Péreire. Beaucoup de noms connus étaient inscrits parmi les collaborateurs : Émile Augier, Baudrillart, Berthelot, Duruy, Faye, Jamin, Pau Janet, Littré, Saisset, Vacherot, Viollet-le-Duc, Jules Zeller.

L'idée première de l'Encyclopédie était de M. Gide, qui s'était assuré le patronage de Péreire. Mais, depuis 1860, Enfantin s'occupait de la réalisation; son exclusion était aussi injuste que brutale. L'Encyclopédie ne fut pas même commencée. Il n'en parut qu'un programme explicatif.

ménagement, prêt à rompre avec lui, si Michel Chevalier se fâchait. Celui-ci, au contraire, tenta de se justifier; il était de toute nécessité, selon lui, d'éliminer Enfantin de l'Encyclopédie, tant sa personne était compromettante, tant il semblait avoir, aux yeux du public, fait de cette œuvre la sienne : « Chaque jour, quelque nouveau journal annonçait qu'Enfantin était à la tête de l'Encyclopédie, et nos collaborateurs de l'Institut et autres en étaient fort agacés. Ils commençaient à croire que nous leur avions tendu un piège et que, par le détour de l'hôtel des Péreire, nous les amenions à la rue Monsigny ou à Ménilmontant ». Il paraît peu vraisemblable que le sénateur Michel Chevalier ait été à ce point suspect. Mais, une fois de plus, il rencontrait son passé sur son chemin, et il avait la faiblesse de le renier. D'ailleurs, il se justifiait à ses propres yeux, en mettant en avant l'insupportable vanité du Père : « Il croit que, quand il a une idée comme le *Crédit intellectuel*, nous sommes tous tenus de l'admirer et de la mettre à exécution, et que, quand nous en avons une, elle est nécessairement émanée de lui (1) ».

Arlès, négligeant Péreire qui avait signé le manifeste avec Duveyrier, ne put croire à tant de dureté de la part de celui-ci « Ce que je ne concevrais pas, dit-il, si je ne savais que l'excès de travail a fatigué l'esprit de Charles, c'est que lui, le poète de Dieu, qui a écrit le fameux article qui vous a fait aller à Sainte-Pélagie, ait consenti à signer une lettre contre le Père suprême. Lui, écrire publiquement contre cet homme; allons donc, c'est de la folie ! (2) »

La querelle fit quelque bruit; l'opinion ne fut pas défavorable au Père. George Sand trouvait que, malgré son vague synthétique, le projet de Crédit intellectuel était « l'aperçu d'une vaste intelligence », et elle l'écrivit. De nombreuses lettres fort respectueuses montrèrent au Père qu'il n'avait pas été, en somme, si ridicule, et Pierre Véron, dans le *Salut Public* (27 mars 1863), résumait assez bien le sentiment général : « Décidément le Père ne radote pas, comme les jeunes voudraient le faire croire ».

(1) Michel Chevalier à Arlès, 3 mars 1863. (*Archives saint-sim.*)
(2) Arlès à Michel Chevalier, 25 mars 1863. (*Archives saint-sim.*) Arlès publia, en 1866, le travail d'Enfantin sur le *Crédit intellectuel*, et annonça, dans la préface, l'intention de reprendre le projet. « La banque de *Crédit intellectuel* devrait être conçue, non comme une fondation charitable et philanthropique, mais comme un vaste établissement d'utilité publique, pouvant et devant donner des bénéfices. »

## CHAPITRE QUATRIÈME

## LA FIN DU SAINT-SIMONISME

I. Les derniers mois de la vie du Père; mort de Lambert. — La maladie du Père; sa mort; ses obsèques; son testament. — Sa personne et son œuvre.

II. Les derniers Saint-Simoniens. — La dernière maison saint-simonienne.

### I

Les soufflets de mes enfants sont durs à porter », écrivait Enfantin à Arlès, au moment de ces pénibles querelles. On ne ménageait guère la vieillesse de celui pour lequel on avait eu de l'adoration. Sa santé était, depuis quelques années, chancelante; un tremblement nerveux agitait ses mains, et sa figure, belle encore de son olympienne beauté, était ravagée de rides profondes. Il avait l'air d'un homme fatigué d'avoir vécu, d'avoir lutté, dépensé ses nerfs sans compter. Pourtant, rien n'altéra la simplicité et la bonhomie que tous ceux qui l'ont abordé lui ont connues. Il était resté, dans les derniers mois de sa vie, l'homme qui, rue Monsigny, avait tant séduit par sa douceur. Il s'adaptait merveilleusement à toutes les âmes, il savait parler avec la bonté qui provoque les confidences, avec la force persuasive qui ne lasse pas, mais qui attire, et inspire l'amitié respectueuse, la tendre vénération.

Il était presque seul maintenant. Depuis 1856, il habitait Paris comme administrateur du P.-L.-M.; Holstein était

resté à Lyon; la bonne fraternité qui réunissait presque chaque soir les deux vieux amis, se trouvaient interrompue. A Paris, il avait encore Louis Jourdan, et surtout Lambert. Pour eux, sa parole était toujours la « parole du Père ». Tous trois habitaient le même rêve. On ne les entendit jamais dire un mot de regret, d'ironie pour le passé; même aux excentricités de 1832, le Père gardait un souvenir attendri, une affection qui se trahissait quelquefois. Comme Maxime Du Camp le questionnait un jour sur Ménilmontant, sur le costume et la cour d'assises, il commençait à lui répondre avec sa douceur habituelle; puis, s'interrompant : « Tais-toi, dit-il, ma folie va me reprendre »

Son fils, Arthur Enfantin, le vénérait, et ne songeait pas à se plaindre de l'irrégularité de sa naissance. Au sujet de son mariage avec M[me] Adèle M***, Enfantin resta toujours inflexible. Toutes les tentatives faites pour l'y décider, depuis son retour d'Égypte, avaient été, nous l'avons vu, inutiles. Il pensa toujours qu'un mariage eût été une trahison à la doctrine. Le Père suprême ne pouvait pas devenir un bourgeois repentant. Il restait, au fond, un révolté pacifique, voyant, joyeusement d'ailleurs, les autres rentrer dans le monde et abandonner les principes qui auraient nui à leur avancement. Mais lui, il ne devait rien sacrifier, croyant porter une responsabilité plus haute. « Je dois, disait-il à Holstein qui ne partageait pas son avis au sujet du mariage, jusqu'à la mort, tendre la main à tout ce qui proteste contre l'œuvre chrétienne et légale. » (1) Comme Holstein insista, il y eut pour quelque temps, un refroidissement dans les relations des deux amis.

Cette fidélité à soi-même rien ne l'obligeait à la garder, tout le poussait à y renoncer. C'était, pour tous ceux qui ne connaissaient pas son indomptable orgueil, un perpétuel étonnement que de le voir irréductible et irréconciliable. Qui donc, vers 1860, lui aurait reproché d'oublier la rue Monsigny et Ménilmontant?

Son amour-propre avait encore de vives satisfactions. Il était lié avec l'élite intellectuelle de la France. Ayant écrit à Hugo pour le féliciter d'avoir annoncé que la *Fin de Satan* serait « la substitution du duel d'association et d'amour, au

(1) Lettre du 9 oct. 1857, à Holstein. (*Archives saint-sim.*)

duel d'opposition et de haine », il recevait cette réponse du grand poète qui ne les prodiguait pas encore à toutes les Muses de département : « Vous êtes un des voyants de la vie universelle, et avec lequel je me sens dans une fraternité profonde ». Beaucoup de jeunes gens l'écoutaient, le consultaient (1) : devant eux, il aimait quelquefois à reprendre le ton du prophète, et comme il avait conservé l'habitude saint-simonienne de détourner les mots de leur acception ordinaire, il n'était pas toujours clair dans son langage ; alors, souriant au fidèle Lambert : « Clarifie mon eau trouble », lui disait-il.

Il était « quelqu'un » dans le siècle. On savait son nom. Mais, du Saint-Simonisme qu'il avait dirigé, on savait mieux la légende de Ménilmontant que la grandeur et la valeur de la doctrine. L'appel à la Femme-Messie était plus célèbre que les articles du *Producteur* ou du *Globe.* On ignorait aussi la hardiesse, la largeur, la générosité des vues du Saint-Simonisme pratique, et personne ne reconnaissait en Enfantin le promoteur inspiré et le premier ingénieur du canal de Suez. Pouvait-on, toutefois, discuter une théorie sociale sans que le Saint-Simonisme revint en mémoire? Or, le Père en était la plus complète incarnation ; et il pouvait fièrement revendiquer, comme il l'avait fait devant Proudhon en 1851, « un droit d'antériorité sur tout ce qu'il pouvait y avoir de vrai, de bon, de praticable » dans les idées sociales émises depuis trente années (2). La jeune école socialiste, aurait pu perdre auprès de lui son air sombre, lui demander un peu de sa sociabilité, de sa ferme confiance dans le Bien, de ce qu'il nommait lui-même « sa foi dans le *Bon Dieu* et non dans le diable, dans la bonne nature et non dans l'éternelle vallée de larmes, sa *passion du bon homme* ».

(1) Duveyrier lui adressa un jour le peintre Courbet, qui voulait lui exposer « un projet de décoration des salles d'attente et péristyles des gares de chemins de fer... Courbet, ajoutait Duveyrier, a une nature généreuse, naïve, enthousiaste et socialiste ! Il vient à vous avec respect et grande sympathie. Écoutez-le, conseillez-le. » 13 mai 1862. (*Archives saint-sim.*)

(2) Il détestait dans Proudhon — tout en admirant son talent — son esprit négateur, haineux, « venimeux ». — « Les grands hommes, il les décapite ; les hautes pensées, il les rabaisse, les ternit, les salit ; les actes généreux, il les dénature, il les frelate. » Cela lui paraissait un motif suffisant pour affirmer l'incompétence de Proudhon en politique. « Il est privé de l'organe avec lequel les sujets de cet ordre peuvent être appréciés ; c'est un aveugle jugeant des couleurs ; c'est pis encore, car il maudit dans les autres ces qualités qui lui manquent, et se fait gloire de son infirmité. » Voir un article d'Enfantin sur le livre de Proudhon : *Idée générale de la Révolution française au XIX<sup>e</sup> siècle*, dans la *Politique nouvelle*, II, 421-432. — Dans la *Vie éternelle* (page 39), il y revient encore. Il voudrait l'« exorciser », c'est-à-dire s'efforcer de le guérir, « de l'amener à la santé, c'est-à-dire à la bonté ».

Depuis 1863, il n'était plus guère préoccupé que de préparer la propagande nouvelle qui suivrait — espérait-il — sa mort, et de constituer définitivement les Archives de la Famille. Déjà, il avait tenté (en 1859) de réunir 150.000 francs pour fonder une Bibliothèque saint-simonienne; mais la souscription n'atteignit pas 30.000 francs. Il ne perdit pourtant jamais l'espoir de grouper les débris dispersés du Saint-Simonisme, et il le formula souvent dans les diverses dispositions, qui, réunies, furent ses instructions dernières. Sa mort serait, sans doute, le signal des réconciliations définitives : « J'attache une très grande importance à la création d'une société de propagande de notre foi au moment où j'aurai accompli ma mission présente. J'engage donc tous nos amis, ceux surtout qui m'ont repoussé, délaissé dans les dernières phases de ma vie d'initiation, mais qui, pourtant, confessent toujours leur foi en Saint-Simon, je les engage à concourir de tous leurs efforts à fonder et à développer cette œuvre, dont je dépose ici le germe en présence de Dieu et en face de la mort. Mais, j'ai foi, mes amis, qu'en ce germe, vous me ferez revivre comme vous le devez. Je vous livre ici les meilleures et les plus intimes portions de mon âme, de ma vie; cultivez-les, répandez-les progressivement sur le monde; qu'il m'absorbe comme, par l'Eucharistie, il a mangé le Christ qui vit en nous, qui se réjouit en nous, en *moi*, fils de *Dieu*, comme lui, comme tous, en moi surtout, parce que *je lui ai appris à bénir sa Mère* ».

Son dernier appel fut bref et pressant : « Mon cœur faiblit; ma barbe est longue et blanche; mais l'esprit n'est pas obscurci, et le cœur est toujours ferme... J'ai dépassé l'âge qu'avait Saint-Simon en mourant, et nous avons fait sans lui de grande choses. Continuez notre œuvre, moi vivant, comme j'ai continué celle de notre grand mort... Je ne vous précéderai plus, je vous suivrai ».

Au mois de février 1864, il eut la douleur de perdre Lambert, le disciple bien-aimé qui, plus que tout autre. « vivait en lui ». Personne n'avait connu Lambert sans aimer son cœur si bon, son esprit noble et cultivé. Tous les amis du Père s'empressèrent autour de lui, Pour adoucir son chagrin, ils lui parlaient de leur propre douleur : « Mon billet, lui écrivait Aglaé, ne saurait vous exprimer tout ce que

j'éprouve, car c'est par la tête que je suis prise, et le chaos s'y produit d'une manière qui m'effraie en songeant à ce que vous-même devez éprouver (1) ». La santé d'Enfantin fut très ébranlée de ce coup. Il s'affaiblissait de plus en plus, et pressentait sa « transformation prochaine ». Quelques jours après avoir eu la joie d'apprendre que son fils Arthur, marié depuis 1863, avait une petite fille, il fut frappé d'une congestion cérébrale; c'était le 23 août; il mourut le 31.

Ses obsèques eurent lieu le 2 septembre. Dans son dernier testament (8 avril 1864), il recommandait à M. Dufour, notaire, « de tenir la main à ce que ses obsèques soient extrêmement simples, qu'elles n'aient pas lieu à une Église, ou avec assistance quelconque de prêtre d'aucun clergé, ne voulant être ainsi l'occasion d'aucun scandale pour la foi d'autrui, ni d'aucune atteinte au respect de la sienne ». Son convoi fut modeste, et son corps fut porté directement au Père-Lachaise. Arthur Enfantin, Arlès et M. Dufour menaient le deuil; puis venaient L'Habitant, Laurent, Fournel et Guéroult, désignés dans le testament pour assister Arlès. A eux se joignirent Barrault, Duveyrier, Isaac Péreire, Félicien David, Louis Jourdan, Vinçard, d'Eichthal, Desplanches; puis la société des *Amis de la famille.* Guéroult et Arlès parlèrent au nom des Saint-Simoniens : « Pendant un demi-siècle, dit Arlès, j'ai marché la main dans la main avec l'homme de *bien* et de *génie* dont nous nous séparons aujourd'hui... Durant le cours de ma vie active, Dieu m'a fait la grâce de me lier dans tous les rangs et dans presque tous les pays avec des hommes éminents par leurs lumières et par leur bonté. Eh bien, Prosper Enfantin les domine tous dans mon souvenir (2) ». Le docteur Guyon parla au nom de la

(1) *Archives de la famille Arlès-Dufour.*

Guéroult consacra à Lambert un article nécrologique dans l'*Opinion Nationale* du 16 février 1864. Il protestait contre l'enterrement religieux :

« Hélas ! nous sortons de Saint-Sulpice; ceux qui l'aimaient sans le comprendre ont cru bien faire de revêtir sa pauvre dépouille de la livrée mortuaire de l'Église, et de faire chanter, sur ses restes inanimés, l'hymne de colère et de vengeance. — Non, son esprit n'était pas là, sous ces voûtes glacées, au milieu de ces chants lugubres, de ces symboles désolants. Son âme, elle est au milieu de nous, elle nous anime de sa confiance, elle nous réchauffe de son espoir, elle est dans tous ceux sur lesquels elle s'est répandue; elle est et restera le lien de tous ceux qui l'ont aimé. Quant à moi, je le sens, à la joie douloureuse que j'éprouve en écrivant ces lignes : « Le mort — comme a dit un de nos maîtres — n'a pas d'autre tombe que le vivant. »

Lambert mourait pauvre. Il laissait une veuve, la fille de Bruneau. Celui-ci mourut au mois de novembre de la même année.

(2) *Opinion Nationale*, 5 septembre 1864.

Commission scientifique de l'Algérie; enfin, ce fut un ouvrier « professant les doctrines de la religion *fusionienne* (1) » qui jeta une dernière parole de sympathie sur le cercueil. La tombe fut recouverte d'une simple pierre, sur laquelle on grava :

PROSPER ENFANTIN
1796-1864.

Ainsi disparut le Père suprême, dans sa soixante-neuvième année, « plus croyant que jamais au *Dieu père et mère* de tout ce qui est, *vie universelle*, et aussi en sa propre vie, passée, présente et future, dans le sein de *Dieu*, plus confiant que jamais dans sa volonté de progrès pour tous et plus aimant de ceux qu'il aimait (2) ».

Il faisait deux parts de sa fortune, l'une pour son fils, l'autre pour Arlès, légataire universel (3). Celui-ci devait avec un conseil dont le Père avait désigné les membres — Arthur Enfantin, Laurent, Fournel, Guéroult, L'Habitant (4) — publier les œuvres de Saint-Simon et les siennes. On trouva sur son bureau une note écrite depuis quelques jours,

(1) Fondée par le Dr Tourreil : mélange de Saint-Simon de P. Leroux et de communisme; elle eut quelques disciples de 1845 à 1848.

(2) Cette phrase de son testament, ainsi que celles que nous avons citées plus haut, ont été imprimées dans une circulaire adressée par Arlès à la Famille, où la mort et l'enterrement du Père sont racontés. L'original du testament est aux *Archives de la famille Arlès-Dufour*, ainsi que la circulaire qui en contient quelques extraits.
Parmi les très nombreuses lettres de condoléances conservées dans la famille Arlès-Dufour que reçut Arlès, à l'occasion de la mort d'Enfantin, il en est de curieuses :
Émile Ollivier lui écrivit, le 8 septembre 1864 : « J'ai appris du Père Enfantin à être juste. » (C'était vers 1849, au temps de la rue de la Victoire, « à ces déjeuners du dimanche, qui restent un de mes délicieux souvenirs », qu'il l'avait connu.)
Barrault annonçait à Arlès qu'il ne continuerait pas l'œuvre du Père, parce qu'il était devenu « chrétien, par la grâce de Saint-Simon ». Il exposa dans le *Christ* (1865) des vues sur la vie éternelle analogues à celles du Père.
(*Archives de la famille Arlès-Dufour.*)

(3) Il ne léguait à son fils que les 3/8 de sa fortune. « Vous remarquerez, dit-il dans son testament, que mon testament n'assigne à Arthur que la part de ma succession qui lui est réservée par la loi, c'est-à-dire les 3/8. Je ne voudrais pas qu'un acte public constatât que j'ai fait plus en faveur de l'hérédité que ne le stipule la loi. Toutefois, si mon fils ou d'autres se plaignaient de ma décision à cet égard, vous pourrez leur dire que j'ai compensé par donations entre vifs, à diverses reprises, l'apparente rigueur de mes dernières dispositions. »
(Testament d'Enfantin. *Archives de la famille Arlès-Dufour.*)
Arthur Enfantin ne se plaignit point; il garda toujours une vénération profonde pour la mémoire de son père, et lui-même à sa mort, en 1883, légua une somme de 6.000 fr. à la société des *Amis de la famille*, encore quelque peu saint-simonienne à ce moment.

(4) Holstein n'avait pas été désigné par Enfantin, qui, peut-être, lui gardait quelque rancune d'avoir particulièrement insisté pour qu'il épousât Mme Adèle M... Holstein fut très chagriné de cette exclusion.

où se montrait encore, mêlé à toute la mélancolie de la vieillesse, à la tristesse des abandons, au pressentiment de la mort, l'espoir, l'indomptable espoir qu'il ne mourait point tout entier, qu'il serait encore aimé, mieux peut-être, par de là le tombeau. Son cœur ne pouvait se résigner à l'éternelle solitude (1).

« Voici l'automne ! l'hiver de ma vie approche, j'ai froid.

« Voici l'automne ! mes enfants, n'attendez plus de votre Père qu'il vous donne, donnez-lui.

« Voici l'automne ! mes enfants, travailler, élevez-vous !

« Je me repose et je baisse... »

Et il appelait sur lui la justice des opinions, parce qu'il n'avait jamais injurié ni haï personne. « Je vous ai enseigné envers Saint-Simon le culte d'une justice reconnaissante, tout en vous rappelant qu'il était tombé jusqu'au suicide. Je vous ai appris à être reconnaissants et justes envers les Papes, envers les Rois, envers tous les grands hommes du passé, même envers Saint-Just et Robespierre, et je ne vous ai pourtant pas caché leurs fautes et leurs crimes. »

On l'avait affligé; il avait souffert par ceux à qui trente ans auparavant, il disait : « Mes enfants, n'affligez point celui qui vous donne à chaque instant la vie; songez à lui, venez à lui, lorsque vous doutez de la moralité de votre pensée et de vos actes. » Mourant, il disait à ces mêmes enfants : « Relisez ma Justice dans la *Morale*, et arrêtez-vous au parricide, à l'assassin du Père.

« Qui de vous ne m'a pas un peu assassiné?

« Je vous en ai bénis. »

Enfantin fut regretté de ses amis. Beaucoup l'aimaient encore, et quelques-uns lui seraient restés plus fidèles s'ils l'eussent moins adoré jadis. Mais lequel aurait pu se défendre d'une grande tristesse en voyant disparaître celui en qui seul vivait le Passé, pur, intact, inaltéré, que presque tous avaient, peu ou beaucoup, blasphémé aux jours de découragement ou de colère? S'ils ne « vivaient » plus « en lui », comme au temps de la rue Monsigny et de Ménilmontant, leur jeunesse si folle, mais si noble, leur beau ciel, ils les retrouvaient en lui seul, le Père, qui n'avait jamais renié ni un de ses enfants, ni une de ses croyances. Vieilli, il était

(1) L'original de cette note est dans les *Archives de la famille Arlès*.

quelquefois une gêne, mais disparu, il emportait avec lui quelque chose de cher et de sacré, la grande pensée de la jeunesse, non réalisée, hélas! dans l'âge mûr. Maintenant, cette pensée n'est plus qu'un souvenir... On conserva sa mémoire avec la piété qu'on a pour le Maître, de qui l'on a reçu le remède à ces maladies de la vingtième année, le désœuvrement de l'esprit et l'inertie du cœur.

Sa mort faisait toutefois plus de vide dans leur cœur que dans leur esprit. Ce qui périssait avec lui, c'était une forme de leur vie, plus encore qu'une pensée puissante, capable de les diriger, de les éclairer. Ils avaient été plus séduits par ses qualités morales que subjugués par sa supériorité intellectuelle. Même au temps où la Famille saint-simonienne se groupait autour de lui, la bonté que respirait sa belle figure, la séduction qu'exerçait son « regard calme » eurent plus d'influence sur elle que ses conceptions. A la doctrine ébauchée par Saint-Simon, précisée par le *Producteur*, codifiée par Bazard, il ajouta plus de sentiments que d'idées et, entre ses mains, elle perdit en force ce qu'elle gagna en tendresse. Il prit trop souvent un terme obscur (1) pour une idée profonde, une cinage prétentieuse pour une révélation. La richesse de son vocabulaire, l'étrangeté de ses rapprochements et de ses comparaisons, ses connaissances étendues donnaient un grand intérêt à sa conversation colorée, sympathique, séduisante; comme on apprenait beaucoup à l'écouter, on le prenait volontiers pour un voyant de génie; mais, bien qu'il eût des qualités supérieures de finesse et de pénétration, l'allure de son style et le charme de sa parole firent, en somme, illusion sur la portée de sa pensée.

Peut-être, s'il eût eu l'esprit plus profond, eût-ce été au détriment de sa puissance d'action sur les hommes, ou, plus exactement, sur ses amis, et qu'il devait tout entière à son cœur. Il arrive peu qu'un homme soit en même temps adoré de la foule et de ses amis. Enfantin ne réussit pas à se faire aimer du peuple, ni même à être connu de lui. Il n'eut de puissance que sur ceux qui l'approchèrent. Mais cette puissance fut grande, et parfois extraordinaire. Là est le fait

(1) Son style manque de simplicité et de clarté; la phrase est souvent d'une pompeuse diffusion. Toutefois, dans l'expression de certains sentiments, on ne peut lui refuser une certaine majesté grandiose, quelquefois même éloquente.

le plus original de sa vie. Il faudrait, pour en trouver des équivalents, pourvoir mesurer le degré de tendresse passionnée auquel parviennent à se hausser les pénitents et les pénitentes de certains directeurs de conscience laïques ou ecclésiastiques, connaître les effusions délirantes provoquées par un maître qui déverse, en des âmes troublées par le problème de la vie, la parole de vérité et de salut. Le cas est, dit-on, plus fréquent qu'on ne suppose, dans l'ancien comme dans le nouveau monde. A ce compte, l'originalité d'Enfantin serait moins d'avoir trouvé un cortège de croyants, épiant, pour l'admirer et l'imiter, le geste échappé de sa main ou la parole tombée de ses lèvres, que de les avoir choisis dans un monde où personne n'était médiocre, où presque tous avaient une forte éducation scientifique.

La conduite des disciples et du maître, bien qu'elle fasse plus d'honneur à leur cœur qu'à leur jugement, et peut-être à cause de cela même, excite la sympathie et le respect. Des hommes capables de pousser l'erreur jusqu'à la folie, et de faire à cette folie tant de sacrifices, se défendent d'avance contre toute raillerie facile, provoquent chez ceux même qui se sentent le plus éloignés d'elle, quelque secrète envie. Le sacrifice, enfin, le sacrifice le plus désordonné, fait à une utopie généreuse, n'a-t-il pas une utilité sociale? En arrachant violemment la société à ses conceptions anciennes, à la paresse de ses habitudes acquises, s'il est quelquefois un danger, n'est-il pas souvent un avertissement?

Enfantin incarne, dans le Saint-Simonisme, mieux que personne, l'enthousiasme déchaîné, la sincérité complète, puis l'obstination dans le rêve, la fidélité jusqu'au bout. S'il lui manqua, quoi qu'il ait cru et fait croire, un génie supérieur, il naquit de sa bonté, de sa noblesse, de sa chaleur d'âme, deux choses qu'on n'a point revues depuis la rue Monsigny et Ménilmontant. Elles lui font autant d'honneur peut-être, dans le siècle « de la vapeur et de l'électricité », qu'il célébra avec tant de lyrisme, et dont il pensa être le prophète, que le canal de Suez, qu'il aurait pu creuser, et la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qu'il contribua à fonder.

## II

De la génération des temps héroïques, des apôtres de 1831, un bien petit nombre survécut au Père. Mais, sauf ceux dont la rupture avait été aussi nette que définitive, les derniers Saint-Simoniens conservèrent leur foi.

Holstein mourut à Lyon en 1866. Ses dernières années furent attristées par la mort de sa femme, dont il ne se consola pas. Mais la douleur et la maladie ne purent atténuer en celui qui était le plus ancien ami d'Enfantin, les croyances qui avaient donné l'enthousiasme à sa jeunesse, la fermeté de l'âme à toute sa vie. Il les affirma avec énergie devant la mort. « Je crois en Dieu, Père et Mère de tous et de toutes, écrivait-il quelques jours avant sa fin, éternellement bon et bonne. Je crois en Dieu, amour infini, sagesse et science infinies, beauté et force infinies »; et, citant la formule ancienne de foi qui se termine par ces mots : « Dieu est tout ce qui est », il ajoutait : « Je crois à l'immortalité de l'âme; je crois à la Vie Éternelle. La mort n'est que le passage d'une vie à une autre vie. Je crois à la rétribution selon les œuvres : récompense dans ma vie future du bien que j'aurais commis dans ma vie passée, en d'autres termes : *progrès* ou *chute*, suivant nos œuvres, dans la vie nouvelle qui m'est destinée. Voilà ma foi ! » Il refusait toute cérémonie, tout prêtre catholique à son enterrement, et appelait enfin sur ses enfants la faveur de Dieu bon et bonne : « Vous me les avez donnés beaux et bons; faites qu'ils soient toujours beaux et bons; faites que leur avenir soit bon; continuez votre œuvre à leur égard, et donnez-leur la force et les facultés nécessaires à leur développement moral, intellectuel et physique... Adieu, mes chers enfants. Je vous ai bien aimés pendant ma vie. Oh ! combien je vous aime encore au moment où vous lirez cet à Dieu ! Car je suis encore auprès de vous, c'est ma foi. » Il léguait dix mille francs à Arlès pour la propagation de la

religion saint-simonienne : « Je meurs Saint-Simonien, et je suis heureux ! Gloire à Dieu ! Gloire au Père (1) »

Duveyrier mourut la même année (10 novembre 1866). Il voulut aussi que ses funérailles fussent civiles et garda jusqu'au bout son extraordinaire jeunesse de cœur; son esprit s'enflammait comme trente-cinq ans auparavant. Toujours gai, actif, infatigable, il menait de front et la littérature qu'il aimait, et la politique qu'il n'oubliait pas, et les affaires où il montrait le même entrain, et l'Encyclopédie qui, malgré son ardeur et l'argent des Péreire, ne réussit pas (2). Ses amis savaient qu'il avait à Paris quatre logements correspondants aux quatre sortes d'occupations qui faisaient sa vie : l'encyclopédie ne se mêlait point au financier, qui se distinguait du littérateur, lequel restait à la porte du logis du père de famille.

Vinçard (3), toujours ouvrier et toujours poète, ne se plaignait point de son sort; car rien dans sa vie ne l'avait obligé de modifier sa foi saint-simonienne. Que la propriété devint collective ou restât individuelle, il lui importait peu, car il ne possédait rien. Barrault, occupé d'industrie, n'oubliait pas tout à fait les lettres; il était lié avec Sainte-Beuve; il mourut en 1869. Félicien David, glorieux maintenant, musicien célèbre du *Désert*, des *Rêves d'Orient*, de *Lalla-Roukh*, vieillissait, silencieux et rêveur, mais fidèle à la doctrine comme à ses amis; il mourut, ainsi que Fournel, en 1876. Laurent, retiré de la politique, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, publiait la collection des « Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin ». Adolphe Guéroult, resté journaliste, était, bien qu'il gardât ses sympathies au Saint-Simonisme, peut-être plus fidèle encore au « libéralisme », qui l'avait empêché de suivre les apôtres à Ménilmontant. Rédacteur au *Crédit*, puis à la *République*, puis au *Courrier de l'Industrie*, on l'avait arrêté le 2 décembre, et relâché bientôt. Directeur politique

(1) Pièces communiquées par M. Prosper Holstein.

(2) Il continua de collaborer aux pièces de son frère, qui est connu dans la littérature sous le nom de *Mélesville*. — En 1843, il avait publié deux volumes de *Lettres politiques ;* en 1864, l'*Avenir et les Bonaparte ;* puis, des conférences faites à l'association polytechnique, réunies sous le nom de *la Civilisation et la Démocratie*. Il fit paraître, sans la signer, une brochure : *Paroles d'un homme d'Etat*, qui fit grand tapage, et qu'à la Bourse on attribua successivement à tous les ministres, puis à Napoléon III.

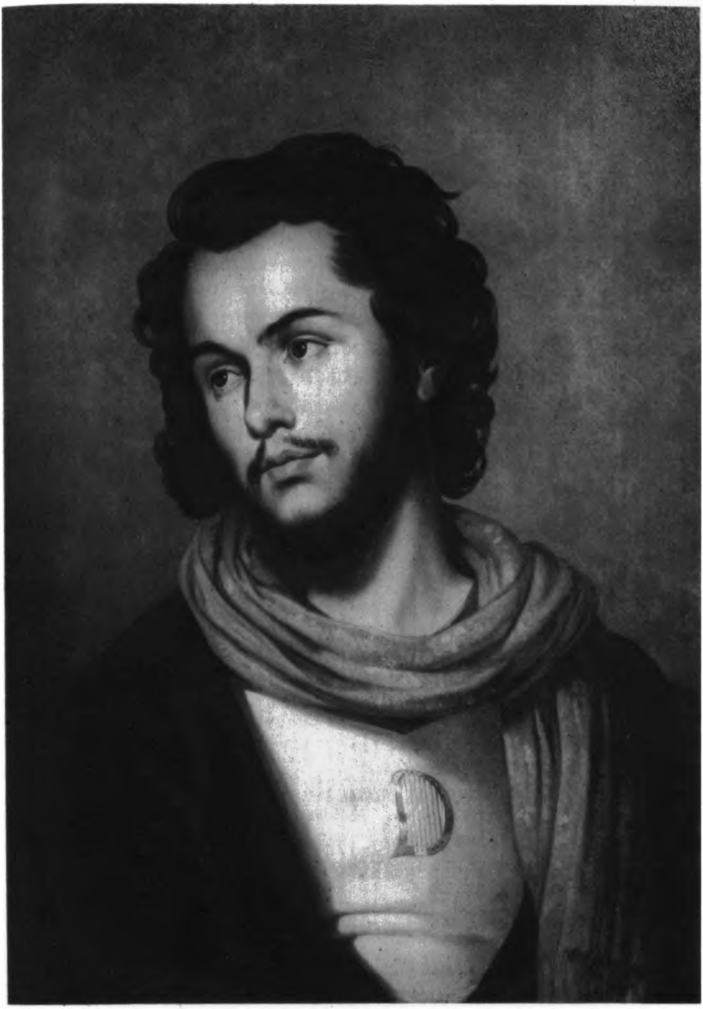
(3) Il publia, vers 1846, une *Histoire du travail et des travailleurs en France*, et en 1878, ses *Mémoires*. Il signait Vinçard aîné, pour se distinguer de son neveu Pierre Vinçard, qui écrivit en 1851 *les Ouvriers de Paris*.

de la *Presse*, en 1858, il la quitta en 1859, pour fonder l'*Opinion Nationale*. Le libéralisme impérial le séduisit un instant; après le discours du trône du 5 novembre 1863, il appelait Napoléon III un « Saint-Simon à cheval »; mais sa confiance fut de courte durée, et ses invectives aux « cochers du cirque et aux eunuques du bas-empire » lui valurent un avertissement. Le 4 septembre le trouva républicain. Il mourut en 1872, à 62 ans. Son saint-simonisme était peu orthodoxe; mais il ne voulut point renier une doctrine inséparable de très chers souvenirs; elle lui rappelait, comme il l'écrivait le 7 mars 1868 à M. Pouyer-Quertier, « de nobles cœurs, des esprits éminents avec lesquels, vivants ou morts, il n'avait cessé d'être en communauté de sentiments ou d'espérances ».

Ces hommes avaient tous passé par la rue Monsigny, quelques-uns par Ménilmontant. D'autres survécurent, dont la conversion avait été plus tardive, et dont la foi fut moins précise et moins enthousiaste. L'un d'eux, pourtant, Louis Jourdan, qui mourut en 1881, rédacteur au *Siècle*, eût mérité, par son amour pour le Père, de faire partie de l'apostolat. César L'Habitant, depuis l'échec de la *Politique nouvelle*, avait renoncé à la politique. Warnier, qui exerça longtemps la médecine en Algérie, était aussi savant que modeste : son métier de guérisseur, de faiseur de miracles, et aussi sa bonté lui avaient valu la vénération des Arabes, dont il parlait admirablement la langue.

Quelques Saint-Simoniennes méritent un souvenir; Suzanne Voilquin, Caroline Béranger, Anaïs Suchet qui accourut auprès du Père quand il tomba malade, et le soigna jusqu'au dernier jour. Aglaé Saint-Hilaire (Mme Mathieu) mourut probablement en 1869 : majestueuse sous ses cheveux blancs, aussi digne dans sa vie que dans son attitude, son visage toujours grave avait gardé l'ineffaçable empreinte, la consécration des jours héroïques. On ne la voyait jamais sourire.

Une amitié sincère unissait les derniers Saint-Simoniens. Il n'y avait pas entre eux d'autre lien. Tous les efforts, en particulier ceux de Laurent, pour reconstituer une société de propagande par la parole et la presse, et une association de pratique religieuse, furent vains. La société « les Amis de la famille » n'était qu'une association de bienfaisance. Une seule



PORTRAIT DE FÉLICIEN DAVID

Attribué à Léon Cogniet.

Appartient à Mademoiselle DONIEN, de Bois-Colombes.

occasion réunit quelques-uns d'entre eux dans une cérémonie commune. Le 31 août 1868, quatrième anniversaire de la mort d'Enfantin, sur la convocation de Henry (un ancien de la rue Monsigny), une cinquantaine de Saint-Simoniens, hommes et femmes, étaient réunis au Père-Lachaise pour inaugurer le buste du Père, sculpté par Aimé Millet, qu'Arlès avait envoyé. « Le Père Laurent, dans une chaleureuse improvisation, écoutée avec le plus profond recueillement, exprima les regrets et les espérances de toute l'assistance, et Babic dit la prière des morts suivant le rite de la doctrine fusionnienne. En sortant du cimetière, une vingtaine de fidèles suivirent leurs poètes jusqu'à la chaussée de Ménilmontant, qui rappelait à toutes et à tous, tant de grands, de bons et de vivants souvenirs. Là, ils communièrent par un modeste repas ». Vinçard et Ferrand chantèrent :

« Affirmons-nous, affirmons-nous », tel était le refrain de la chanson de Vinçard :

Du chef aimé qui revit dans nos âmes
  Consacrons l'appel maternel;
Dans chaque cœur, auguste sanctuaire,
  Qu'habite seul un Dieu jaloux
Faisons régner notre Dieu Père et Mère,
  Affirmons-nous, affirmons-nous....
Mais grandissons encor notre pensée,
  Disons : « non, rien ne doit finir,
Chaque existence, aux autres enlacée,
  Se perpétue en l'avenir..., etc. »

Denis Ferrand terminait ainsi la sienne :

Pour l'avenir qui nous regarde
Conservez ce refrain du barde :
« Le Père encore existe en nous (1) ».

Y eut-il d'autres réunions officielles? Peut-être, mais le souvenir de celle-ci seulement fut fixé.

Une maison était largement ouverte, où le Saint-Simonisme vécut ses derniers jours; c'était la maison d'Arlès-Dufour. A Oullins, près de Lyon, il avait fait construire au

(1) Le récit de cette fête et le texte des chansons forment une petite brochure « imprimée le 17 octobre 1868, à l'occasion d'un dîner chez Richard, au Palais-Royal, pour fêter le 108e anniversaire de la naissance de Saint-Simon. » (*Papiers de la famille Arlès-Dufour*).

milieu d'un parc une vaste habitation, où il aimait à réunir ses enfants et ses amis. Tous, riches ou pauvres, y recevaient le même accueil. A mesure qu'ils vieillissaient, ces hommes se sentaient de plus en plus dépaysés dans le présent; leur cœur appartenait tout entier au passé, et leur esprit resté jeune ne se plaisait qu'à la contemplation de l'avenir. Dans leurs interminables causeries, tout en repassant leur jeunesse, ils célébraient, en des vues enthousiastes, leur espoir invincible d'un idéal prochain de bonheur, de justice et de beauté. Ces souvenirs hantent encore la maison; le buste colossal du Père y trône au milieu des palmes vertes.

Les derniers amis de la dernière maison saint-simonienne, ont disparu, et la plupart n'ont rien laissé d'eux-mêmes. Ils ne vivent plus que dans la mémoire de ceux, qui, quoique jeunes alors, n'ont oublié ni les traits de leur visage, ni la noblesse de leur âme. Eux seuls, ils savent ce qu'il y avait de naïveté et de lumière dans le regard du « poète de Dieu »; eux seuls, ils pourraient dire le mépris des choses basses qui se lisait sur la physionomie d'un Charpin, d'un Warnier, d'un Vinçard, des plus modestes et des plus oubliés. Et, comme ils entendirent toujours parler noblement, les enfants n'eurent rien à renier de l'héritage de leurs pères, et, pour mieux imiter leur exemple, ils restèrent unis d'amitié.

# CONCLUSION

Les idées et les hommes ont, dans le Saint-Simonisme, un caractère de franchise, de sincérité, de hardiesse qui rendent aisées l'exposition et la critique. Aucune école de réformateurs n'a dit plus nettement ce qu'elle pensait, n'a moins dissimulé les difficultés, n'a moins évité les obstacles; aucune n'a plus sincèrement désiré, et même essayé, un commencement de réalisation; aucune n'a tenté sur soi-même avec plus de courage la réforme mentale qui doit précéder toute réforme sociale. Cette confiance passa pour de la candeur et, à ce titre éveillant l'ironie, nuisit à la réputation de l'œuvre. Mais il serait injuste d'en rester à l'égard de ces hommes au sentiment de leurs contemporains, et de ratifier l'arrêt de l'opinion qui, ayant raillé leurs excentricités et constaté l'échec retentissant de leurs retentissantes folies, se crut quitte envers eux, malgré tant de bonne foi et de bonne volonté. Dans ces Français qui, en un temps de raison pratique, de bon sens et de calcul, ont refusé de devenir des personnages dans la politique ou dans l'Administration, et ont cherché, avec toute l'ardeur généreuse de la jeunesse, une voie plus belle, il faut voir sans doute, mieux que des ambitieux banals ou des échappés d'asile affublés d'oripeaux qui attirent la foule ou la police. Leur œuvre a sa place dans l'histoire des idées, et elle a laissé des résultats.

# I

L'idée fondamentale de toutes les démarches intellectuelles et matérielles des Saint-Simoniens, est celle qu'ils prirent à leur maître Saint-Simon : la société ne peut subsister, si elle n'a pas une doctrine générale qui assigne à tous ses membres un objet commun d'activité. L'individu ne vit que de la conscience obscure ou claire d'un idéal social. Il n'est fait que pour servir cet idéal et le réaliser. En récompense, il aura le maximum de bonheur dont il est capable. Découvrir ce but idéal, l'imposer ensuite à l'humanité, organiser celle-ci pour l'atteindre, tel est le problème. Saint-Simon a dit qu'un but était nécessaire, et il a dit quel il était; il a indiqué, mais plus vaguement, quelle devait être l'organisation sociale, précis seulement sur ce point, qu'il fallait discipliner les trois facultés qui sont tout l'homme, son intelligence, sa volonté, sa sensibilité. Cette discipline ne peut être obtenue que par la restauration d'une notion ancienne aujourd'hui déchue, parce que la société est malade, la notion de l'autorité sociale. Reconstituer l'autorité sociale est donc une nécessité primordiale.

Cette affirmation repose sur quelques croyances dont l'évidence dispense de démonstration : à savoir que la vie individuelle n'est qu'une face de la vie sociale, et que la société est une individualité psychologique, une réalité; l'individu isolé est une abstraction, qui ne se conçoit pas. Du même coup disparaissent tous les problèmes laborieusement énoncés et insolubles, auxquels donne naissance la considération de l'individu. Le droit, la justice, pures entités; la liberté, une maladie de la société! Toute doctrine qui prend en souci l'individu commet une erreur initiale qui fausse ses recherches. Il n'y a pas de science du particulier. La science sociale voit dans l'individu non ce qui l'isole de l'ensemble, mais ce qui l'y réunit. Or, de même qu'une cellule n'est vivante que parce

qu'une force la relie à d'autres, il y a dans l'homme un principe de cohésion, l'amour. C'est l'amour qui est le lien de la vie sociale, c'est sur l'amour que toute vie sociale est fondée. L'amour est l'expression la plus générale de toute la vie de l'humanité.

Au nom de l'humanité, il faut donc organiser l'individu. C'est le rôle de l'Etat, dont Hegel dit qu'il est « la substance même des individus ». L'Etat est aussi leur conscience générale, le résumé de toutes leurs tendances obscures ou claires, l'aboutissement de leurs efforts les plus humbles ou les plus beaux. Ce lien universel, formé par l'amour au nom de la doctrine générale, les Saint-Simoniens l'appelèrent « Religion ». La religion n'est point, en effet, « une conception, une contemplation purement individuelle, une pensée intérieure isolée de l'ensemble des sentiments et du système des idées de chacun, sans influence sur ses actes sociaux, sur sa vie politique; c'est l'explosion de la pensée collective de l'humanité. » Reléguer la religion dans la conscience individuelle, trouver normale, dans une société, la divergence des opinions et des pratiques, c'est là le symptôme le plus effrayant de la dissolution sociale. La religion est la condition première de la vie collective; elle renferme tout l'homme et toute la société, toute science, toute pratique, tout sentiment; en elle, se résume et se résoud toute tendance individuelle. C'est, disait Saint Simon « l'institution la plus générale qui tende à organiser l'humanité ». Aussi son expression matérielle est-elle un pouvoir absolu, aimé, légitime, une théocratie.

Ceci une fois admis, il a bien fallu reconnaître que l'homme avait de mauvaises habitudes, et qu'il devait les perdre, s'il voulait revenir à la vie normale, à la santé. Et très courageusement, les Saint-Simoniens ont dit aux hommes : renoncez à la liberté, à la propriété individuelle, à l'héritage, à la famille même; redevenez ce que vous devez être, des parties d'un tout. Les sentiments actuels sont tous à réformer. Vous êtes chrétiens, et, en tant que tels, vous estimez le sacrifice, la modestie, la pudeur; vous méprisez la gloire, la « chair ». Ne voyez-vous pas que vous ne le faites que du bout des lèvres? Votre nature éminemment sociale vous pousse à l'action qui ne se soucie pas de ces fausses vertus, fruit des lamentations chrétiennes sur la douleur de vivre.

Les prétendus droits de l'homme, nés de la contemplation de l'individu, les prétendues qualités personnelles, nées de son isolement, liberté, égalité d'une part, esprit de sacrifice, de modestie de l'autre, sont autant d'erreurs scientifiques qui ne trouveront pas de place dans la vraie vie sociale fondée sur l'amour. En morale, comme en politique, il faut abolir la vie individuelle; dans l'une comme dans l'autre science, qu'on ne parle plus de « dignité humaine »; c'est une invention de l'individualisme, du XVIIIe siècle, de la Révolution française, c'est le refuge de l'égoïsme.

Ainsi s'explique, et se place à côté de la réforme politique toute la réforme morale essayée par les Saint-Simoniens sur eux-mêmes. C'est peu de rédiger un système; c'est déjà plus de dépenser à le faire connaître, son temps, sa fortune, sa situation, sa réputation même, de consentir à se « déclasser », de braver le ridicule et les opinions reçues. La fraternité des compagnons soutient dans la lutte; la joie de l'assaut donne l'enthousiasme et la force; mais il est bien plus difficile et pénible de modifier sa propre nature, de justifier par l'attitude même de son âme la vertu de la doctrine à laquelle on veut la plier; et le jour où viendrait l'heure de la réalisation, de pouvoir dire : Je suis prêt.

Les Saint-Simoniens ne le furent jamais. Ils firent pourtant le possible, l'impossible même. Toute l'histoire de la rue Monsigny et de Ménilmontant n'est que l'histoire de cette grande et curieuse tentative. L'absorption de toutes les personnalités dans celle du Père, la puissance de son regard, les effusions de tendresse, les fonctions distribuées selon la « capacité », la hiérarchie, puis la nouvelle loi morale, le rôle réservé à la femme, le rôle du couple-prêtre; tout se tient et s'enchaîne logiquement, et tout aboutit, en somme, au mépris, à la négation de la pudeur intellectuelle et de la pudeur morale. Ils n'hésitèrent pas à commettre l'impiété d'arracher les voiles, de mettre à nu ce qui aime à vivre enveloppé de silence, de porter la lumière dans l'ombre où l'individu cache les secrets les plus chers de sa pensée et de son cœur, dans le mystère où s'élabore et où s'organise la vie.

Cette expérience morale échoua. Toute la rigueur scientifique, toute la sincérité intellectuelle qu'ils déployèrent, n'y purent rien changer. Ils s'étaient trompés. Les plus hardis qui

n'avaient pas hésité devant le sacrifice, s'arrêtèrent devant la fatigue; ils sortirent de leur rêve, brisés, un peu décontenancés. L'étoile, qui guidait leur pas, s'était éteinte, ils durent regagner à tâtons la route de la vie. Pourtant, presque aucun n'osa parler de l'épreuve avec ironie, avec détachement; ils y avaient mis toute leur volonté et tout leur cœur.

L'échec de la réforme mentale aurait dû, semble-t-il, les éclairer sur la valeur de la réforme sociale. Puisqu'ils n'avaient pas réussi à fournir la première étape, à se « dépersonnaliser », à se transformer en rouages de machines, à vivre en se donnant pour centre la société, et non la conscience, ils auraient dû logiquement revenir en arrière, et reconnaître que le système ne correspondait pas plus à la réalité politique qu'à la vérité morale. Quelques-uns le firent. Mais la plupart pensèrent que l'expérience avait été mal faite, et ne voulurent pas renoncer au système : peut-être parce qu'il existe toute une classe d'hommes qui aiment les systèmes, et ne sauraient s'en passer.

Il est plus facile de construire et surtout d'adopter un système, de se rapporter à la parole d'un maître que de se soutenir par ses propres forces. Les Saint-Simoniens faisaient, en dernière analyse, de la soumission, la loi de la société et de l'individu. Ils croyaient que leur étude du passé était assez complète et sûre, pour affirmer que l'avenir appartenait à leur doctrine, et, au nom de l'histoire consultée, au nom de Saint-Simon, interprète de la destinée providentielle du monde, ils annonçaient le règne de Dieu sur la terre.

Naïve espérance, qui n'était pas nouvelle et qui leur survivra. Il est doux de croire et de se prosterner devant un plus grand que soi, d'adorer les paroles des sages. Entre ceux qui ont l'illusion de croire que le bonheur est dans un système ou dans une formule, et ceux qui ne comptent que sur eux-mêmes, s'engage un dialogue éternel où les interlocuteurs ne se comprennent jamais, dialogue qui est celui de l'étudiant Wagner et du docteur Faust.

« C'est une grande jouissance, disait Wagner à Faust, de se transporter dans l'esprit des temps passés et de voir comment un sage a pensé avant nous. » Mais le célèbre docteur, qui avait étudié à fond la philosophie, la jurisprudence, la médecine, et « malheureusement aussi la théologie », avait perdu

toute confiance aux révélations des sages; il ne croyait plus à la vertu des paroles d'autrui.

« Un parchemin, disait-il au disciple entêté, est-il donc la source sacrée à laquelle on n'a qu'à boire pour sentir sa soif apaisée à jamais? Ne comptez pas sur un soulagement qui ne jaillirait pas de votre âme à vous. »

## II

Du moins les Saint-Simoniens avaient eu le mérite, en posant avec franchise ces deux graves questions, les plus hautes qui puissent intéresser les hommes, celle de la morale et celle de la politique, de donner hardiment une solution. En morale, au nom d'un dogmatisme scientifique, ils supprimaient la liberté; en politique, au nom de l'humanité, ils étouffaient l'individu. Ces deux vues parallèles ne sont pas restées stériles. C'est au Saint-Simonisme qu'il faut faire remonter deux des formes de la pensée moderne, toutes voisines, quoiqu'elles ne soient pas nécessairement confondues dans les mêmes hommes, le positivisme et le socialisme.

Sans tirer avantage de ce fait qu'Auguste Comte fut l'élève d'Henri Saint-Simon », et que la plupart des idées de l'auteur du *Cours de philosophie positive* se trouvent déjà chez notre réformateur, sans même rechercher des concordances singulières sur la marche de la pensée saint-simonienne et de la pensée comtiste, il suffit de signaler l'analogie des tendances fondamentales. N'est-ce pas au nom de la loi du progrès que Saint-Simon prétendit « rectifier la ligne de démarcation entre le bien et le mal »? Le saint-simonisme et le positivisme parlent le même langage : « L'amour pour principe, le progrès pour but, l'ordre pour base », c'est la formule dans laquelle Comte résume son système. Le Bien, c'est l'adaptation au milieu social, ou, mieux encore, la collaboration au progrès social. « On ne doit plus dire : Est-ce juste ou injuste? mais, est-ce progressif ou rétrograde? Le progressif, voilà le bien, le juste, le légitime; le rétrograde, voilà le mal, l'injuste,

l'illégitime (1) ». Tous deux ont donc pour point de départ une « physique sociale », un réalisme positif, un panthéisme matérialiste qui tue le respect de l'individu, étouffe la liberté morale; tous deux lui refusent la capacité de se posséder lui-même, de donner son consentement ou son refus à l'absurdité des faits : c'est la mort de l'âme. Aussi le positivisme n'est-il, au vrai, qu'une hérésie du Saint-Simonisme; il aboutit comme lui, par sa haine instinctive de ce qui entretient la dignité et fait l'homme, au despotisme, à la tyrannie, au même amour des hommes providentiels (2).

Telle morale, telle politique. Les Saint-Simoniens ne se trompaient pas en poursuivant de leurs sarcasmes le XVIII^e^ siècle et la Révolution. Entre l'esprit de liberté et l'esprit d'autorité, la lutte est engagée, et l'issue de la lutte est incertaine. C'est le libre exercice de la vertu qui constitue la vie heureuse, disait Aristote. Dans ce « libre exercice », il y a également un idéal social. « Notre temps est arrivé pour la première fois, dit Renan, à concevoir une organisation sociale où, l'initiative individuelle ayant toute liberté, l'Etat réduit à un simple rôle de police, ne s'occuperait ni de religion, ni d'éducation, ni de littérature, ni d'art, ni de morale, ni d'industrie. C'est là un idéal vers lequel il faut tendre... Le premier article de notre foi politique, sociale, philosophique, religieuse, c'est

(1) Voir Renouvier. *Année philosophique*, 1867. Les *Opuscules* de Comte contiennent la plupart de ses idées fondamentales. (Voir Henry Michel, *l'Idée de l'Etat*, 429-439). Pourtant, c'est moins dans le *Cours de philosophie positive*, où Comte subordonne le sentiment à l'intelligence, que dans la *Politique positive* (1853-54), où il donne la préférence à l'amour sur la raison, que Comte a exposé sa morale. Le *Cours* était achevé en 1842. Vers 1845, commença son « retour à l'état théologique »; en 1851, il commençait à se déclarer « grand prêtre de l'humanité. »

Dans la *Morale positive* de M. Pierre Laffitte, qui fut un de ses successeurs dans les fonctions de grand prêtre, se trouve l'exposé très complet des idées comtistes sur ce sujet. On y lit cette phrase qui pourrait être tirée des Enseignements d'Enfantin : « Vivant en autrui, aspirant à revivre en autrui, tout homme trouve sa destinée fixée sans arbitraire. De la situation qui lui est faite entre le passé et l'avenir, résulte nécessairement le devoir universel de donner à son activité totale une destination sociale. »

(2) La même tendance existe chez ceux qui ont cheminé entre le Saint-Simonisme et le positivisme, dissidents du premier, sans être disciples du second. L'*Encyclopédie nouvelle*, dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire, industriel, publié sous la direction de Pierre Leroux et de Jean Reynaud (1834 et suiv., restée inachevée), qui comptait parmi ses collaborateurs Carnot, Charton, Lamé, Le Play, Péreire, Transon, Renouvier (Saint-Simonien jusqu'en 1831 frère du philosophe Charles Renouvier, qui devint plus tard un adversaire résolu de ces idées), manifeste le même goût pour le déterminisme historique, la même admiration des formes du passé, la même haine du XVIII^e^ siècle. Elle juge insuffisante l'orthodoxie ancienne, mais veut restaurer une orthodoxie nouvelle. Une phrase dans l'article « Auguste » est très significative : « Il nous a paru peu philosophique de présenter le tableau des proscriptions des triumvirs; ce que les douleurs du passé nous demandent, ce n'est pas de nous attendrir sur un peu de sang qui ondoyait l'année d'après en joyeuses moissons, c'est de pousser à leur but des révolutions qui ont tant coûté. »

la liberté, et la liberté signifie pour nous l'abstention de l'Etat en tout ce qui n'est pas l'intérêt social immédiat ». (1) A l'unité religieuse, sans laquelle le monde a cru longtemps ne pas pouvoir vivre, les faits historiques montrent que s'est substituée la pluralité des croyances, première étape de l'individualisme religieux, de l' « anomie religieuse ». Or, si la Religion ne relève plus que de la conscience individuelle, si, en matière religieuse, l'Etat ne prend plus la responsabilité, le patronage d'un *Credo*, au nom de quelle doctrine souveraine, de quelle vérité supérieure peut-il imposer des vues, dont l'autorité n'est indiscutée que si elle procède d'une doctrine de la vie reconnue de tous? Son devoir est de s'abstenir d'entraver les initiatives individuelles et de maintenir l'ordre public, qui est la garantie de leur libre jeu. Cette abstention, aux yeux du libéralisme, n'est point transitoire et critique. Il ne croit point au retour d'un âge de foi, d'un dogme rédempteur, d'une parole de salut. Le salut, il le voit dans la seule liberté, condition du progrès; elle n'est point une déchéance, mais une conquête. « Seule, la liberté, dit Stuart Mill, donne aux individus un motif de vivre ».

Il y a là une conception naïve mais élevée de la vie et faite pour séduire. Mais la valeur intrinsèque de la liberté ne se démontre pas; elle est un objet de négation ou de mépris pour les uns; pour les autres, un objet d'amour et de foi; et c'est à ceux-ci seulement qu'elle est le vrai motif de vivre. Malheureusement, la plus grande partie de l'humanité vit sans motif, j'entends sans raison élevée, et bien peu de gens hésiteraient à sacrifier la liberté pour obtenir l'égalité et « la libre disposition de leurs actes contre une somme quelconque d'aisance et d'abondance » : peu leur importerait, de « se dépouiller des caractères les plus élevés de l'espèce humaine ». Or, comme le soin de décider si le gouvernement de l'avenir sera libéral ou autoritaire appartient au plus grand nombre, il n'est pas sûr que la liberté triomphe. « Ma foi dans les institutions libres, écrivait récemment un défenseur illustre de la liberté, Herbert Spencer, si forte à l'origine (quoique toujours unie à cette croyance que leur durée

(1) Renan, à qui nous empruntons (*Quest. cont.*, 73) cette profession de foi individualiste n'a pas, comme on sait, toujours soutenu cet individualisme radical. Il lui est arrivé de réprouver le principe même de l'individualisme, le droit naturel et égal pour tous, et de distinguer entre les personnes.

et leur succès sont toujours une question de caractère populaire), s'est vue dans ces dernières années considérablement diminuée par cette conviction que la perfection du caractère n'est le privilège d'aucun peuple, et que cela n'est pas à la veille de se réaliser dans l'avenir. Une nation dont les législateurs votent comme on leur ordonne de le faire, et dont les travailleurs abandonnent leur droit de vendre leur travail à leur guise, n'a ni les idées ni les sentiments nécessaires au maintien de sa liberté. Si ces sentiments font défaut, nous roulons vers le régime de « la main de fer » représenté par le despotisme bureaucratique d'une organisation socialiste, puis par le despotisme militaire qui lui succèdera, si toutefois ce dernier ne nous est pas brusquement apporté par quelque krach social (1). »

Entre la liberté et le despotisme nouveau, légitimé par la recherche du bien-être qu'on attend de lui, le Saint-Simonisme s'est franchement décidé pour le despotisme. Il est donc le père de toutes les écoles de réformateurs qui, au nom « de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », ont proposé et proposent encore la restauration d'une autorité sociale chargée de répartir plus également la richesse entre les hommes. Sans doute — et c'est en quoi ils se distinguent de leurs héritiers — veulent-ils que cette restauration soit toute pacifique. Ils ont leur horreur de toute violence, ils désirent éviter toute spoliation, ils ont confiance dans le succès d'une réforme morale qui rendra la transition douce; il y a en somme plus de respect pour l'individu dans le Saint-Simonisme qui veut l'abolir, que dans le collectivisme qui prétend, — sans indiquer suffisamment le moyen, — réserver la liberté. D'abord, la doctrine qui établit une hiérarchie sociale et une distribution inégale fondée sur l'inégalité même des capacités et des œuvres tient plus de compte de la nature des choses et des hommes qu'un despotisme égalitaire. De plus, entre l'initiative individuelle d'où nait le mal social, et le monopole de l'Etat qu'il lui faudrait substituer, le Saint-Simonisme offre comme une conciliation. L'action doit avoir un but collectif, social, sans doute, mais elle reçoit son impulsion, et demande sa direction aux hommes qui ont par capacité le droit de conduire l'humanité; de cette

(1) Article sur Tyndall. *Fornightly-Review*, février 1894.

manière, le Saint-Simonisme ne supprime pas l'action individuelle, mais il la discipline. Il ne respecte pas, sans doute, l'individu comme un être moral, mais l'utilisant comme une force dans l'intérêt commun, il le met à son rang. En somme, le collectivisme saint-simonien se distingue de l'autre, par cette différence caractéristique : le premier a pour point de départ l'idée de progrès, empruntée à ce XVIII[e] siècle qu'il raille, et, par là, il est en quelque façon un produit intellectuel de la Révolution qu'il combat; le second est plus touché de la nécessité de réaliser d'abord le bien-être des classes pauvres que préoccupé des résultats à craindre; il va à l'encontre de la Révolution, qu'il désire achever.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle le Saint-Simonisme, qui contenait en germe la doctrine, a fourni peu de théoriciens et de militants socialistes; au contraire, c'est de lui qu'est né le mouvement « capitaliste » le plus considérable du siècle. D'anciens Saint-Simoniens comptent parmi les seigneurs de la « féodalité industrielle ». La doctrine avait, sinon révélé, au moins célébré la puissance de l'association et du crédit; quelques disciples purent, après avoir mis en lumière que ce n'est plus aujourd'hui la guerre mais le travail industriel qui est le but des sociétés démocratiques, tirer de ce fait toutes ses conséquences; et, après avoir erré longtemps, ils ont fini par tirer parti de leur découverte. Mais ils ont alors constaté qu'il n'y avait, dans ce développement industriel, aucun germe d'une amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, bien au contraire.

La pensée saint-simonienne se trouve ainsi à l'origine de deux systèmes, le positivisme et le socialisme, et d'un fait, l'industrialisme sous la forme moderne de la société par actions. Ce qui prouve une fois de plus que, si un système est faux en tant que tel, les morceaux en sont bons.

## III

Ni les uns ni les autres de ces « hérétiques du Saint-Simonisme » (si l'on excepte la tentative d'Auguste Comte), ne se

sont préoccupés de la « religion », qui était l'essentiel pour les Saint-Simoniens. C'est dans l'art et la littérature qu'il faut ici leur chercher, à défaut de disciples, des continuateurs. Ils avaient, pendant plusieurs années, tenté d'élaborer un dogme, mais sans succès; n'ayant pu s'entendre sur la loi morale, ils se tirèrent de la difficulté en attendant la Femme, mais elle ne vint point, et le dogme resta incomplet. Ils ne réussirent pas mieux à créer leur culte; sans dogme précis, ni culte sensé, ils eurent pourtant — c'était plus facile — un clergé; et c'est de son aptitude à la « révélation » qu'ils attendirent la solution des problèmes contre lesquels se heurtaient leurs raisonnements. Or, ce clergé, ces prêtres, n'étaient autres, en somme, que ceux que Saint-Simon appelait les « artistes », c'est-à-dire, avant tout, les initiateurs sacrés, les découvreurs sublimes de la vérité; âmes proches de Dieu, affranchies des liens ordinaires de la pensée, faisant des bonds dans l'inconnu au lieu d'y pénétrer lentement, à la façon des savants de cabinet ou de laboratoire; affranchies aussi — cela va de soi, et cela est essentiel — des lois ordinaires de la morale; car la pratique en importe avant tout à ceux dont l'existence sociale est liée à des actions d'une fixité indispensable à la vie générale de l'humanité.

C'est aux Saint-Simoniens que les écrivains romantiques empruntèrent cette idée qui leur fut si chère, que l'artiste est dans la société un homme à part; que l'art est un sacerdoce, et l'artiste un prêtre.

> Le poète, en des jours impies,
> Vient préparer des jours meilleurs.
> Il est l'homme des utopies,
> Les pieds ici, les yeux ailleurs.

Hugo a incomparablement et souvent exprimé cette conviction. Elle inspira, on peut le dire, l'attitude de toute sa vie. Depuis *Marion Delorme*, par toutes ses œuvres, par ses préfaces, et surtout par son *William Shakspeare*, qui n'est qu'une longue théorie du rôle providentiel de l'artiste, il ne cessa de croire à sa « mission » et de la proclamer.

Ce rôle de l'artiste conduit à une conception nouvelle de l'esthétique. L'art doit être *social*, pensaient les Saint-Simoniens, et non pas *individuel*. Son but n'est pas en lui-même;

sa recherche n'est pas celle d'une beauté propre sans rapport avec l'activité sociale. Il doit être la suprême expression de cette activité, en même temps que son premier stimulant. L'isolement dans la recherche du beau n'est que la marque d'une infériorité, d'une décadence de l'art; c'est le signe caractéristique de l'époque critique. Assigner aux œuvres artistiques le devoir de répandre la moralité, de faire l'éducation populaire, d'enseigner, ce fut l'idéal de toute cette génération de littérateurs qui, procédant de Hugo, eut la prétention de servir une cause. Depuis *Valentine* jusqu'aux *Mystères de Paris*, des comédies à thèses de Dumas fils jusqu'au « théâtre social » d'hier, on constate ce souci utilitaire, qui vient en ligne droite de la conviction qu'avaient acquise les littérateurs d'être des « enseigneurs » des hommes, des éducateurs du peuple. Que l'art ait une valeur éducative, une utilité morale et sociale, cela n'est ni nouveau ni erroné; mais qu'il ait le souci de l'avoir, et qu'il se subordonne au désir d'être utile, voilà qui est particulier à notre siècle et qui a été peut-être pour la première fois exprimé par les Saint-Simoniens, quand ils ont fait de l'artiste un mage, un prophète, et lui ont communiqué la conviction qu'il l'était.

Le Saint-Simonisme eut sûrement en d'autres domaines une influence non négligeable. « Quand il n'aurait eu que cet effet, dit Sainte-Beuve, d'obliger le libéralisme à se replier sur lui-même et à se fortifier, aurait rendu un service ». La critique saint-simonienne, vive et quelque fois juste de la « métaphysique » libérale, a contraint les libéraux à reconnaître que, si la liberté est un idéal à atteindre, la liberté politique seule et si nécessaire qu'elle soit ne résoud pas les problèmes sociaux. Dans l'état de civilisation où nous sommes, l'exercice des droits politiques a une valeur positive pour la foule, surtout s'il est un moyen d'améliorer son bien-être. On ne résoud pas les problèmes sociaux en les niant; ils s'offrent avec une telle précision, une telle violence, une telle urgence, qu'il est imprudent et un peu ridicule d'attendre du temps que la liberté ait égalisé les conditions, atténué les haines, calmé les appétits. Le libéralisme doit aux saint-simoniens d'avoir appris à montrer plus de prudence dans ses affirmations, et, à compléter son programme.

« Aucun de ceux qui ont passé par le Saint-Simonisme, ou

qui y ont touché d'un peu près, n'y ont passé impunément, dit encore Sainte-Beuve. En dehors de la direction économique et industrielle, il donna à plus d'un qui en manquait l'idée d'une religion et le respect de cette forme sociale la plus haute de toutes (1). » C'est dans un autre ordre la même influence que celle qui fut exercée sur le libéralisme. Si le voltairianisme un peu sommaire de 1830 a fait place à un sentiment plus juste, plus respectueux de l'importance dans le passé et dans le présent des formes religieuses dans lesquelles on était assez disposé à ne voir qu'une supercherie grossière où l'hypocrisie du prêtre ne le cédait qu'à la badauderie des fidèles, il faut sans doute attribuer en partie l'honneur de cette transformation à ceux qui n'hésitèrent pas, dans une société sceptique, à affirmer que le sentiment religieux était impérissable, et — comme la propriété — se transformerait sans disparaître.

## IV

Pourtant, ces hommes, qui ont droit à une place dans l'histoire morale et politique du XIX[e] siècle parce qu'ils ont pensé des choses et dit des paroles qui agitent aujourd'hui le monde, ces hommes ont, dans leur tentative, très misérablement échoué. On écouta distraitement leurs menaçants propos, qui, répétés par d'autres, ont obtenu les applaudissements et les suffrages. Cela donne à penser que, s'ils surent marquer le but, ils se trompèrent gravement sur le choix des moyens. Ils commirent des fautes de détail ; l'histoire du Saint-Simonisme n'est guère, depuis 1831, que celle de ses erreurs de conduite. Mais elles ont peut-être un fondement commun.

(1) *Nouveaux Lundis*, IV, 146.
« Je venais de traverser, dit Carnot, une phase de doute ou plutôt de négation absolue en matière de foi. Les agissements ultramontains de la Restauration m'avaient fait prendre en aversion le catholicisme. Le Saint-Simonisme, en provoquant de ma part des études sérieuses, m'a témoigné que, sous une forme ou sous une autre, tous les hommes et toutes les sociétés humaines ont le pressentiment d'une volonté suprême, universelle... Le Saint-Simonisme m'a fait comprendre l'esprit de l'institution catholique ; une politique greffée sur le dogme chrétien, politique puissante, habile, modifiant le dogme pour les besoins de sa cause, opposant sans cesse des remparts à l'envahissement des idées nouvelles. Celles-ci ne triompheront qu'en prenant elles-mêmes un caractère religieux. » (Séances de l'Académie des sciences morales et politiques, 1887, 123-124.)

« Ce n'est pas avec une idée qu'on soulève les hommes, c'est avec un sentiment. » Ils avaient fait cette découverte, mais ils n'en surent ou n'en voulurent pas tirer tout le parti possible. Autour de leur critique passionnée de l'état social, de leurs invectives à l'adresse des oisifs, ils avaient pu grouper quelque temps un auditoire frémissant. Leurs appels à l'amélioration de la classe pauvre, à la pitié, à la justice, furent d'abord entendus. Pourquoi ne surent-ils pas retenir le public? Pourquoi, parmi ceux qui les avaient applaudis à la salle Taitbout, s'en trouva-t-il peut-être plus d'un sur leur chemin pour les poursuivre d'injures et de plaisanteries, quand ils allèrent de Ménilmontant au Palais de Justice? Pourquoi ces hommes, qui avaient prononcé une « parole » qui pouvait bouleverser le monde, furent-ils si vite des étrangers à ce monde, bien avant de n'être plus que des objets de plaisanterie? Les politiciens se font écouter; n'avaient-ils pas parmi eux des hommes capables de créer un parti, des hommes pleins de science et de talent? Sans doute, mais c'était à la condition de rester dans la critique et dans l'opposition, de ne point formuler de système, surtout de ne point affirmer naïvement la prochaine réalisation de leurs rêves. Or, ils répugnaient à ce rôle; leur probité intellectuelle ne leur permit même pas d'être prudents. Ils n'étaient point des démolisseurs, eux qui se vantaient d'utiliser même les ruines. Très étrangers à toute pratique révolutionnaire, ils ne se sentaient à l'aise et vraiment à leur place que dans la théorie. Ils se privèrent donc très vite du principal instrument de succès que peut manier un parti réformateur, la critique du présent, et ils parlèrent de ce qui leur tenait au cœur, l'organisation de l'avenir. Dès que cette préoccupation devint dominante chez eux, ils cessèrent d'être écoutés et compris. On avait aimé à les entendre étaler le mal social, on se moqua du remède. Tant qu'ils s'adressèrent à la sensibilité de leurs auditeurs, on applaudit; quand ils parlèrent à la raison, on resta froid; et comme ils saupoudrèrent leurs théories de quelques folies, le public s'éloigna en riant (1).

(1) Sainte-Beuve, qui les a curieusement observés au moment où ils bâtissaient « en un clin d'œil, temple, atelier, cité de l'avenir », écrivait, après les avoir quittés, *au lendemain du Saint-Simonisme* : « Si l'humanité n'a pas encore fait choix d'un abri ce n'est certes pas faute d'être convoquée, chaque matin, en quelque nouvelle enceinte. Mais, toute souffrante qu'elle est incontestablement, tout exposée qu'on la voit aux

Il y eut donc en eux, comme dans leur maître Saint-Simon, une foncière impuissance à être à la fois des hommes de doctrine et des hommes d'action. Quand ils voulurent agir, « réaliser », ils furent toujours plus étranges que hardis, même avant d'être ridicules, avant de faire dévier toute leur conduite vers l'idée fixe de l'attente de la Femme. Aussi ne durent-ils être qu'à moitié étonnés quand, après leur longue veillée d'armes, au moment d'entreprendre la chavauchée à travers le monde, ils se virent isolés et oubliés.

La maladresse de leur tactique explique l'insuccès de la propagande, sans justifier complètement celui de la doctrine. Quand, vieillis, ils voyaient autour d'eux se débiter comme idées nouvelles les « vérités » que le *Globe* avait offertes, ils pouvaient se dire : avions-nous donc tout à fait tort? Le mouvement saint-simonien n'avait-il pas sa légitimité? La société souffre toujours des maux que nous avons dénoncés; si elle n'a pas adopté nos remèdes, d'autres les lui proposent sans exciter son ironie. Le monde afflue aux églises socialistes : pourquoi n'a-t-il pas voulu entrer dans l'Église saint-simonienne? Quelques-uns pensaient qu'on s'était perdu pour avoir eu trop d'ambition. « Que fallait-il faire pour propager le Saint-Simonisme ? disait en 1859 le D^r^ Guépin à Enfantin. Publier une genèse et une histoire saint-simonienne avec une cosmographie, c'est-à-dire une grande étude sur la série des phénomènes sidéraux, minéraux, végétaux, animaux et sociaux, avec cartes, gravures, tout cela à très bon marché; ne pas dire que c'était là le Saint-Simonisme, et l'on eût eu une foule immense d'adhérents. » Est-ce bien sûr? On eût eu peut-être une foule de souscripteurs. Le Saint-Simonisme n'eût donc été qu'une entreprise d'éducation publique... ou de librairie. Il eût fait, par ce contact incessant avec le public, l'économie de quelques folies, et peut-être l'âme de vérité qu'il contenait se fût-elle dégagée vivante au cours des années? Mais cela était bon à dire en 1859. Nul n'y songeait

fléaux de la nature et à l'incurie de ses guides, cette pauvre humanité ne paraît pas empressée de courir à l'un plutôt qu'à l'autre de ces paradis terrestres qu'on lui propose. Elle attend : elle se sent mal, et accepterait avec reconnaissance tout soulagement positif qu'on voudrait lui apporter; mais pour la convaincre, il ne faut pas trop lui promettre; elle n'en est plus aux illusions de l'enfance; et, sans prendre la peine d'examiner longuement, il lui suffit d'opposer aux magnifiques avances de ses bienfaiteurs cette réponse de simple bon sens que, qui prouve trop ne prouve rien ». (*Portraits contemporains*, II, 504.)

en 1830; et qui donc aurait eu pareille patience, croyant posséder la vérité, et voulant fonder une religion?

Car c'est bien dans cette prétention que se résument, en définitive, toutes leurs fautes. Elle est leur erreur fondamentale. Ils étaient, disaient-ils sans cesse, des « hommes religieux ». Sans doute, si cela voulait dire qu'ils apportaient à l'étude des questions politiques et sociales « la passion et le sérieux qui consacrent », et rien de plus. Ils avaient beau répéter « Dieu est tout ce qui est », cette formule n'avait pas la force d'entraîner les hommes. « En religion, il n'y a que les affirmations spontanées et, si j'ose dire, fanatiques, qui soient contagieuses. C'est que les religions sont des œuvres toutes populaires. Leur succès ne dépend pas des preuves plus ou moins bonnes qu'elles administrent de leur divinité. » (Renan). Des preuves, les Saint-Simoniens se sentaient obligés d'en donner à chaque instant, et elles se valaient toutes par l'étrangeté et le burlesque. En réalité, le mot « religieux » n'était qu'une épithète pour donner de la gravité à leurs personnes; le mot « religion », qu'une image pour donner de l'autorité à leurs idées. Reconnaissons, si l'on veut, et pour ne rien exagérer, que si le sens du problème religieux leur échappa, ils réussirent pourtant à constituer un sentiment religieux, un langage religieux en dehors de toute religion révélée, et qu'ils mirent à la prédication de leur Evangile un enthousiasme vraiment apostolique : cela suffit-il pour se croire apôtre?

Ils jouèrent sincèrement ce rôle, croyant imiter la vie des douze pêcheurs de Galilée, espérant, comme eux, conquérir le monde et le dominer. Le désir d'être conducteurs des peuples les posséda. En eux, comme en beaucoup d'autres, se manifesta ainsi la maladie napoléonienne. Mais Enfantin ne rappelle point l'Empereur, pas plus que Michel Chevalier ne rappelle Berthier. S'il faut les comparer à quelque chose, c'est plutôt à l'association des « Treize », dont Balzac, hanté lui aussi du rêve napoléonien, a décrit passionnément le sérieux à ne pas dévier de la ligne, la confiance puérile, les gestes décidés, sans pouvoir dissimuler l'affligeante faiblesse du résultat.

Les Saint-Simoniens s'acharnèrent à se séparer du monde et à l'étonner, pour rentrer dans ce monde en vainqueurs.

Mauvaise tactique! Il fallait vivre avec lui pour agir sur lui. C'est ce contact perpétuel et quotidien qui leur aurait donné la finesse de sensibilité nécessaire pour apercevoir s'ils déviaient et perdaient pied. Quels bons conseils leur donnait George Sand, qu'ils avaient voulu embrigader dans leurs cadres. « Je ne suis pas une de ces âmes fortes et retrempées qui peuvent s'engager par serment dans une voie nouvelle;... je suis l'enfant de mon siècle. J'ai subi ses maux, j'ai partagé ses erreurs. J'ai bu à toutes les sources de vie et de mort, et si je suis plus fervente que la masse pour désirer son salut, je ne suis pas plus savante qu'elle pour lui enseigner son chemin. Ouvrez-moi vos cœurs, et ne faites point appel à mon cerveau; Minerve n'y est point, et n'en saurait sortir. »

Elle disait encore : « Mon âme est pleine de contemplation et de vœux que le monde raille ». Et pourtant cette âme pleine de contemplations et de vœux lui fit plus d'âmes amies que n'en eurent les Saint-Simoniens. Ils voulurent tout dire, tout résoudre par la vertu de quelques formules; et ils perdirent leur temps à chercher des catéchumènes, quand ils pouvaient avoir tant d'amis, en restant philosophes.

C'est ainsi qu'un des plus beaux élans de volonté de ce siècle, un immense effort vers un noble but aboutit à un désastre. La secte a disparu dans l'oubli. Les idées, toutefois, eurent un meilleur succès que les hommes. Nous voyons autour de nous, vivantes encore, la plupart des erreurs et des vérités qu'ils énoncèrent. Un des derniers survivants (1) pouvait le constater non sans fierté, et rappeler ce que disait Tertullien, aux païens de son temps : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà notre pensée a pénétré partout; nous avons envahi vos villes, vos bourgades, vos châteaux, vos camps, le palais, le Sénat, le forum, nous ne vous laissons que vos temples. » Mais les chrétiens s'emparèrent aussi des temples; les Saint-Simoniens, fondateurs d'une religion nouvelle, n'en ont pas encore.

(1) Laurent. *Lettre à Vacherot*, 1868. xxxvi, 190.

# BIBLIOGRAPHIE

Il existe une *Bibliographie Saint-Simonienne.* Elle est l'œuvre du saint-simonien Fournel (Paris, Johanneau, in-8°, 1833). Elle comprend l'énumération de tous les ouvrages, journaux et brochures, d'origine saint-simonienne, depuis 1802, date de la première publication de Saint-Simon, jusqu'à la fin de l'année 1832. Nous avons mentionné dans le courant du récit, les écrits qu'elle cite, et auxquels nous avons fait des emprunts, ou des allusions. Elle doit être complétée, même pour la période qu'elle embrasse; trois ou quatre brochures, publiées à Lyon, hostiles au Saint-Simonisme, sont citées en note dans cet ouvrage. Le lecteur curieux de connaître cette littérature, trouvera la plupart des brochures et des plaquettes dans deux recueils factices de la Bibliothèque de l'Arsenal, fonds Enfantin. L'un a pour titre *le Saint-Simonisme*, et se compose de dix-sept volumes (n^os^ 247 à 263); l'autre, *Religion Saint-Simonienne*, et se compose de douze-volumes (n^os^ 348 à 352, et 335 à 341). Le carton 2.240 *bis* du même fonds renferme quelques pièces curieuses, des portraits du Père, de Duguet, de Ribes, de Rousseau, de Hoart, de Mercier, des caricatures, des affiches, etc... Enfin quelques objets, dont les plus intéressants sont un collier saint-simonien et des bustes du Père, sont dans le même cabinet réservé au fonds Enfantin. Le musée Carnavalet possède, outre un très petit nombre de brochures qui se trouvent d'ailleurs à l'Arsenal, trois lithographies du Père, celle de Grevedon (buste sans barbe) de 1832, celles de Julien et de Leclerc (en pied et en costume, et avec barbe).

Pour ce qui concerne les *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, nous n'avons, en général, pas eu recours aux éditions signalées dans la Bibliographie Fournel. Sauf exception mentionnée, nous avons usé de la grande édition faite en vue de la propagande par le Comité exécutif des dernières volontés d'Enfantin, institué par lui. La publication a été dirigée par Laurent (de l'Ardèche). Elle comprend 47 volumes in-8° (Paris, Dentu 1865 et suiv.). Ces volumes ont une triple numérotation, l'une particulière aux œuvres d'Enfantin, l'autre aux œuvres de Saint-Simon, enfin, une numérotation générale. Nous n'avons usé que de cette dernière. Les renvois faits à cette collection portent seulement le numéro du volume et celui de la page, sans autre indication.

Les treize premiers volumes de cette collection portent le titre de *Notices historiques*. Il y a deux notices : la première, courte (un volume à peine), a pour titre *Saint-Simon* et n'est pas très sensiblement différente, non pour la forme, mais pour le fond, de l'ouvrage de G. Hubbard ; la seconde a pour titre *Enfantin*. C'est une compilation de documents, groupés par ordre chronologique et reliés par quelques phrases de transition. L'auteur anonyme (sans doute Laurent) paraît, au début, avoir voulu faire une esquisse de l'histoire du Saint-Simonisme, puis y avoir renoncé pour simplement publier quelques documents imprimés ou inédits, en tout ou en partie, qui n'auraient pas pu prendre place dans les *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*. Cette préoccupation ne l'a pas empêché, d'ailleurs, d'insérer dans les « Notices » des pièces qui se retrouvent également dans les volumes suivants. Il arrive, par exemple, que des lettres d'Enfantin sont imprimées deux fois, mais aussi que quelques-unes, données dans les « Notices », ne se retrouvent pas dans la « Correspondance ». De même, le procès en cour d'assises, raconté longuement dans les « Notices », d'après la publication qui en fut faite par la Famille en 1832, est reproduit dans la collection, au tome XLVII, qui n'est qu'une réédition de cette même publication. Il en est de même des prédications extraites du *Globe*, qui forment les tomes XLIII, XLIV XLV. Quant aux documents inédits, imprimés en petit nombre dans les notices, souvent sans date et sans indication d'origine, ils se retrouvent à peu près tous dans les archives.

En effet, à cette grande publication qui, malgré ses défauts, est la principale source de l'histoire du Saint-Simonisme, il faut joindre les papiers inédits, actuellement réunis dans le cabinet du *Fonds Enfantin* à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Pendant toute sa vie, Enfantin se préoccupa de la conservation des papiers intéressant l'histoire de la Famille saint-simonienne. Rue Monsigny, il faisait déjà prendre copie de ses lettres, pour peu qu'elles touchassent à un fait de la vie commune ou à un point de doctrine. S'il négligeait cette précaution, il redemandait la lettre au destinataire. A Ménilmontant et à Sainte-Pélagie, il eut le temps de classer sa correspondance, et souvent de l'annoter pour en préciser le sens ou les détails. Fournel, au même moment, centralisait les imprimés, et dressait sa Bibliographie. Tous les deux continuèrent à collectionner papiers et brochures. Dans son deuxième et dernier testament, Enfantin, qui avait désigné Arlès comme légataire universel, lui recommanda de se faire assister de son fils Arthur Enfantin, de César L'Habitant, de Laurent, de Fournel et de Guéroult, pour constituer définitivement les archives de la Famille. Une tentative pour fonder une bibliothèque saint-simonienne ayant échoué faute de souscripteurs (1859), Enfantin recommandait, soit la fondation d'une société libre qui aurait conservé les archives en même temps que propagé la foi, soit une donation à l'État. Le Conseil institué par Enfantin n'ayant pas jugé possible la création de la société, se décida pour la donation. Laurent étant administrateur de l'Arsenal, on choisit plus volontiers cette Bibliothèque, où d'ailleurs Saint-Simon avait été employé pendant les Cent-Jours. M. Duruy, alors ministre, accepta le legs, au nom de l'Etat, par une lettre du 22 mai 1865. Suivant la volonté du Père, ces papiers doivent rester à perpétuité dans

le même établissement, et le public n'a été admis à en prendre connaissance que trente ans après sa mort.

Nous avons les premiers dépouillé ces archives. Le classement — fort difficile d'ailleurs pour toute personne non familiarisée avec l'histoire de la secte — en était alors à peine commencé. Mais l'obligeance de MM. les bibliothécaires a beaucoup facilité nos recherches. Nous tenons à remercier ici bien vivement MM. Henri Martin et Funck-Brentano. Ces archives formaient un amas très confus de papiers de toute espèce, correspondances, brochures, fragments de journaux, ouvrages manuscrits, notes biographiques intimes, listes de noms, livres de comptabilité, etc. On y trouvait depuis les cahiers de mathématiques de l'élève Enfantin, jusqu'à la pipe du Père... La partie la plus intéressante est, incontestablement, la correspondance. Presque tous les Saint-Simoniens y sont représentés. Il s'en faut pourtant que toutes les lettres soient utiles à leur histoire. Une bonne partie, celles surtout qui appartiennent aux vingt dernières années de la vie d'Enfantin, n'y touche que rarement. Quelques-unes, en très petit nombre, ont un caractère tellement intime, qu'elles sont restées enfermées dans une armoire dont M. d'Eichthal garda la clef jusqu'à sa mort.

Il n'existe pas, en dehors de l'Arsenal, d'importants recueils de documents relatifs au Saint-Simonisme, tous les papiers ayant été de très bonne heure centralisés entre les mains d'Enfantin et de Fournel. Après la mort d'Enfantin, beaucoup de survivants donnèrent les papiers qu'ils possédaient au Conseil institué par lui. Toutefois, il est possible que des pièces intéressantes soient aujourd'hui encore en la possession des héritiers de quelques Saint-Simoniens. Nous sommes heureux de signaler l'obligeance que M. Rivière, allié de la famille Enfantin, M^me^ Biarez, fille de Laurent (de l'Ardèche) et M. Biarez, M. Prosper Holstein, fils de l'ami du Père, M^me^ Chabrières, fille d'Arlès-Dufour et M. Chabrières, ont mise à nous communiquer des papiers de famille. Nous devons les remercier plus encore de l'extrême amabilité avec laquelle ils nous ont fait part de leurs souvenirs personnels restés très vifs sur les hommes et les choses du Saint-Simonisme finissant. Grâce à la précision de leurs renseignements, nous avons pu essayer de mettre plus d'exactitude dans de nombreux détails de son histoire intellectuelle et de sa vie pratique. Nous voudrions aussi avoir rendu, avec quelque fidélité, l'impression de respectueuse sympathie qu'on retire, non seulement de l'étude de la vie et de la fréquentation des écrits des Saint-Simoniens, mais aussi d'une conversation avec ceux qui, les ayant connus et les ayant aimés, ont gardé leurs habitudes de bienveillance et de bonté.

Quelques textes saint-simoniens qu'on trouve dans les *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin* ont été plusieurs fois réédités, depuis les trois volumes de Ch. Lemonnier parus à Bruxelles en 1859 : *Œuvres choisies du C. H. de Saint-Simon* précédées d'un essai sur sa doctrine. Les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains* (1802), ont été réimprimées conformément à l'édition originale et suivies de deux documents inédits : *Lettres aux Européens*, *Essai sur l'organisation sociale*; l'Introduction est de M. Alfr. Péreire (1925).

Voir aussi : l'*Œuvre d'Henri de Saint-Simon* : Textes choisis. Introduction par C. Bouglé. Notice bibliographique par Alfr. Péreire (1925):

*De la réorganisation de la société européenne, ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique en conservant à chacun son indépendance nationale par M. le Comte de* Saint-Simon et par A. Thierry son élève (oct. 1814) nouv. éd. avec introd. d'Alf. Péreire, 1925;

*Doctrine de Saint-Simon*, nouvelle édition par C. Bouglé et E. Halévy (collection des économistes et réformateurs, T. XIII), 1924.

La plupart des ouvrages mentionnés dans la Bibliographie de Fournel ayant été réimprimés dans la Collection des *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, nous ne donnons de cette brochure que l'essentiel : c'est-à-dire un résumé de son contenu, qui suffit pour donner une idée de l'activité littéraire des Saint-Simoniens jusqu'à la fin de 1832. — Elle sera plus loin complétée par la liste chronologique des brochures qui n'y sont pas mentionnées quoique contemporaines ou antérieures, des ouvrages saint-simoniens et des travaux critiques postérieurs jusqu'à la date de la présente édition.

## I. EXTRAITS DE LA *BIBLIOGRAPHIE SAINT-SIMONIENNE*, PAR HENRI FOURNEL, DE 1802 AU 31 DÉCEMBRE 1832. PARIS, MARS 1833, 130 PAGES.

La première partie donne, dans l'ordre chronologique :

1° Les œuvres de Saint-Simon;

2° La table d'un volume intitulé *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, Paris, 1825, auxquel collaborèrent Saint-Simon, Léon Halévy, Olinde Rodrigues, Duvergier et Bailly;

3° La table des articles du *Producteur*.

Nous ne les reproduisons pas, les œuvres de Saint-Simon étant publiées dans la grande collection citée plus haut.

La deuxième partie donne les publications parues en 1830, 1831 et 1832, toutes émanant de Saint-Simoniens. Elles sont rangées non dans un ordre chronologique, mais d'après le classement adopté par Fournel pour la collection de la Famille. Ce sont :

1° Les titres des *Séances* de deux années de l'*Exposition de la Doctrine* qui furent publiées en volume;

2° Des tirages à part de l'*Organisateur*, publiés en 1829-31;

3° Des tirages à part du *Globe*, publiés en 1830-31-32;

4° La liste des *Prédications* formant 2 volumes, l'un de 606 pages, l'autre de 419 parus en 1832; toutes ont paru dans l'*Organisateur* et dans le *Globe*. Voici cette liste : elle donne une idée précise de l'activité des six prédicateurs de la religion Saint-Simonienne :

PRÉDICATIONS. TOME PREMIER. Mars 1832. Un volume de 606 pages, tiré à 3.000.

Les Prédications ont commencé à la rue Monsigny, le 11 avril 1830. Le 10 octobre suivant a eu lieu la première Prédication de la Salle Taitbout. Ce volume et le suivant renferment les œuvres principales des six prédicateurs qu'à eus la Religion Saint-Simonienne de 1830 à 1832.

I. ABEL TRANSON. — *La Bonne Nouvelle*, 11 juillet 1830.
II. P.-M. LAURENT. — *Réalisation de la Doctrine Saint-Simonienne*, 25 juillet 1830.
III. P.-M. LAURENT. — *Nous sommes les Hommes de l'Avenir*, 22 août 1830.
IV. P.-M. LAURENT. — *Liberté, Egalité, Ordre public*, 5 septembre 1830.
V. E. BARRAULT. — *L'Incrédulité*, 28 novembre 1830.
VI. E. BARRAULT. — *La Charité*, 25 avril 1831.
VII. P.-M. LAURENT. — *Apologie*, 3 octobre 1830.
VII. P.-M. LAURENT. — *Etat de l'Europe*, octobre 1830.
IX. E. BARRAULT. — *Les Femmes*, 7 novembre 1830.
X. JEAN REYNAUD. — *La Propriété*, 20 mai 1831, Lyon.
XI. E. BARRAULT. — *La Hiérarchie*, 21 novembre 1830.
XII. E. BARRAULT. — *Le Sacerdoce*, 5 décembre 1830.
XIII. E. BARRAULT. — *L'Intervention*, 30 janvier 1831.
XIV. P.M. LAURENT. — *L'Intervention*, 6 février 1831.
XV. E. BARRAULT. — *La Loi de sang*, 26 décembre 1830.
XVI. E. BARRAULT. — *L'Association universelle*, 20 févr. 1831.
XVII. E. BARRAULT. — *Unité de la Religion et de la Politique*, 9 janvier 1831.
XVIII. E. BARRAULT. — *La Religion Saint-Simonienne*, 16 janv. 1831.
XIX. E. BARRAULT. — *La Consécration de la Matière*, 19 juin 1831.
XX. ABEL TRANSON. — *Dieu*, 10 avril 1831.
XXI. E. BARRAULT. — *Unité de la Religion, de la Politique et de la Morale*, 27 février 1831.
XXII. ABEL TRANSON. — *Morale du Monde*, 6 mars 1831.
XXIII. E. BARRAULT. — *Le Mariage*, 13 mars 1831.
XXIV. E. CHARTON. — *Le Monde*, 8 mai 1831.
XXV. E. CHARTON. — *Dégoût du Présent, Besoin d'Avenir*, 29 mai 1831.
XXVI. E. BARRAULT. — *L'Art*, 1er mai 1831.
XXVII. ABEL TRANSON. — *Saint-Simon*, 22 mai 1831.
XXVIII. ABEL TRANSON. — *L'Education*, 26 juin 1831.
XXIX. E. BARRAULT. — *Qui Nous sommes*, 12 juin 1831.
XXX. E. BARRAULT. — *Les Anniversaires de Juillet*, 31 juillet 1831.

PRÉDICATIONS. TOME SECOND. 1832. Un volume de 419 pages, tiré à 3.000.

Il vient d'être mis en vente chez Johanneau, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 8 *bis*.

I. E. BARRAULT. — *Le Passé s'écroule. L'Avenir surgit. Prédication du dimanche*, 14 *août*.

II. E. Barrault. — *Les Partis*, 28 août.
III. Abel Transon. — *L'Œuvre Saint-Simonienne*, 4 septembre. — Pièce lue le même dimanche par Olinde Rodrigues.
IV. Abel Transon. — *Politique, Morale, Religion*, 11 septembre.
V. Laurent. — *Notre politique est religieuse*, 18 septembre.
VI. Reynaud. — *Appel aux Hommes religieux*, 25 septembre.
VII. Reynaud. — *Dieu, toujours Dieu*, 2 octobre. — Allocution de Moise Retouret, même dimanche.
VIII. Laurent. — *Parti politique des Travailleurs*, 9 octobre.
IX. Moise Retouret. — *La Voix de Dieu*, 23 octobre.
Laurent — *L'Hérédité*, même dimanche.
X. E. Barrault. — *La Philanthropie, La Religion*, 30 octobre.
XI. Moise Retouret. — *La Famille humaine*, 6 novembre. — Allocution de Laurent, même dimanche.
XII. 13 novembre. Ce dimanche et le suivant il n'y a pas eu de prédication.
XIII. 27 novembre. Parole du Père. — Appel d'O. Rodrigues. — Improvisation de Barrault. — Protestation de J. Reynaud. — Parole de Talabot. — Parole de Baud.
XIV. 4 décembre. Improvisation de Barrault. — Parole du Père. — Coup de sifflet d'un assistant. — Parole de Baud.
XV. Abel Transon. — *L'Apostolat Saint-Simonien*, 11 décembre.
XVI. E. Barrault. — *Les Hommes positifs*, 18 décembre.
XVII. Moise Retouret. — *Le Prolétaire et la Femme*, 25 déc. 1832.
XVIII. Abel Transon. — *Affranchissement des Femmes*, 1er janvier.
XIX. Moise Retouret. — *Aux Railleurs*, 8 janvier.
XX. E. Barrault. — *L'Orient et l'Occident*, 15 janvier.
XXI. 22 janvier. M. Desmortiers, avec ses gendarmes, ferme la Salle Taitbout.

E. Barrault. — *Otello. Don Juan.* Deux articles extraits du *Globe* des 1er et 20 février 1832. Ils font suite à la prédication sur l'Orient et l'Occident.

La table se termine par ces mots : « A la fin de ce second volume, nous devions réimprimer l'écrit aux Artistes par E. Barrault, écrit publié en mars 1830 et qui est épuisé; nous avons été obligés de nous arrêter ici faute d'argent ».

5° La liste des articles du *Père* réunis dans un volume intitulé *Economie politique et Politique*, juillet 1831, 176 p.

6° *Nouveau Christianisme* Lettres d'Eugène Rodrigues. L'*Education du Genre humain*, 1 vol. 348 pages janvier 1832.

7° La liste des Missions et Prédications en province, etc.

Missions. — Églises des provinces. — Publications en langues étrangères. — « Petits écrits publiés autour de nous. 38 pièces diverses formant un volume de 457 pages. Je ne nommerai que celles publiées par nous » :

1° Abel Transon. — *Cinq discours*, réimprimés à Bruxelles pendant la mission de 1831, 64 pages.

2° *De la suspension des Conférences publiques sur la Doctrine Saint-Simonienne*. Versailles, 1er mai 1831, 7 pages.

3° JEAN REYNAUD. — *Prédication à Lyon le* 20 *mai* 1831, 23 pages.
4° PALMIRE BAZARD. — *Aux Femmes.* Morceau extrait de l'*Organisateur* par JULES LECHEVALIER en mission à Rouen, mai 1821, 8 pages imprimées chez D. Brière, rue St-Lô n° 7 à Rouen.
5° JULES LECHEVALIER. — *L'Annonciation.* Mission de Rouen, mai 1831, 8 pages.
6° La même pièce réimprimée à Dieppe. Même mission, 8 pages.
7° La même pièce réimprimée à Besançon. Mission de JULE LECHEVALIER et CAPELLA dans l'Est, juillet 1831, 8 pages.
8° La même pièce réimprimée à Metz, 8 pages.
9° La même pièce réimprimée à Strasbourg, 8 pages.
10° *Programme de l'Enseignement* qui devait être fait à Strasbourg et qui fut interrompu par le retour de JULES LECHEVALIER au moment de la scission du 11 novembre. Un tableau grand-in-quarto.
11° JULES LECHEVALIER. — *Réponse à quelques objections.* Strasbourg, octobre 1831, 16 pages.
12° CHARLES LEMONNIER. — *Avenir de la Femme.* Toulouse, juillet 1831, 18 pages.
13° CHARLES LEMONNIER. — *Quel but se proposent les Saint-Simoniens.* Montpellier, 30 avril 1832, 4 pages.
14° La même pièce réimprimée à Castelnaudary, 4 pages.
15° CHARLES LEMONNIER. — *Morceau écrit* à bord du bateau du canal de Languedoc, le 5 mai 1832. Castres, 4 pages.
16° CURIE. — *Enseignement.* Mulhouse, mai 1832, 23 pages.
17° *Enseignement populaire.* Castelnaudary, juin 1832, 16 pages.
18° GUSTAVE BRIARD. — *Aperçu des vues morales et industrielles des Saint-Simoniens.* Blois, juin 1832, 16 pages.
19° COGNAT. — *Les Apôtres à Mesnilmontant.* Lyon, 9 juil. 1832, 4 pag.
20° A. FRESLON. — *Nécessité d'un nouveau Parti politique.* Angers, 30 juillet 1832, 4 pages.
21° DURAND. — *Les Saint-Simoniens, des spoliateurs !!!* Rodez, septembre 1832, 11 pages.
22° *L'Attente.* Angers, septembre 1832, 6 pages.

« J'ai placé ici ce morceau du PÈRE, morceau qui, du reste, n'était pas destiné à être publié immédiatement, et que nous avions adressé lithographié à nos amis. Un Saint-Simonien d'Angers (Hawke) a pris sur lui de le faire imprimer. »

23° EMILE BARRAULT. — *A M. Naudin.* Troyes, 20 déc. 1832, 1 page.
Réunion générale de la Famille. Séances des 19 et 21 novembre.

8° La liste des pièces se rapportant aux CRISES SAINT-SIMONIENNES.

Scission de BAZARD, 11 novembre 1831.

Réunion générale de la Famille. Séances des 19 et 21 novembre. Brochure de 64 pages publiée dans les premiers jours de décembre 1831.
JEAN REYNAUD. — Cérémonie du 27 novembre. *Protestation,* 24 pages.
JULES LECHEVALIER. — *Lettre aux Saint-Simoniens,* 20 décembre 1831, 56 pages.

Bazard — *Discussions morales, politiques et religieuses*, première partie. Brochure qui a paru le 20 janvier 1832, 30 pages.

Une seconde partie était annoncée. Elle n'a jamais paru, et Bazard, mort à Courtry, le 29 juillet 1832, n'a laissé aucun manuscrit.

Abel Transon. — *Simple écrit aux Saint-Simoniens*, 1[er] fév. 1832, 8 p.

Toussaint. — *Lettre à Monsieur Enfantin*, en date du 12 fév. 1832, 8 p.

Jean Reynaud. — *De la Société Saint-Simonienne.* Extrait de la *Revue Encyclopédique*, numéro de janvier 1832, qui n'a paru qu'en mars, 32 pages.

Edouard Charton. — *Mémoire d'un Prédicateur Saint-Simonien.* Extrait de la *Revue Encyclopédique*, numéro de février 1832, qui n'a paru qu'en avril, 30 pages.

Scission d'O. RODRIGUES, 13 février 1832.

*Olinde Rodrigues aux Saint-Simoniens*, 13 février 1832, 13 pages.

*Le Disciple de Saint-Simon aux Saint-Simoniens et au Public*, 28 pages.

*Olinde Rodrigues à Michel Chevalier.* Lettres en date des 12, 17 et 18 mars 1832, 8 pages imprimées chez Lachevardière.

*Henri Saint-Simon*, 1832. Publication d'O. Rodrigues au moment de sa scission. Les deux premières livraisons, les seules qui aient paru, forment un volume de 566 pages.

Prospectus. Une page in-octavo. Rodrigues annonce les œuvres complètes de Saint-Simon, devant former dix ou douze volumes.

Première livraison. Elle renferme : une préface générale du *Disciple de Saint-Simon.* — Quatre fragments de la *Vie de Saint-Simon* écrits par lui-même. — *Les Lettres d'un habitant de Genève à ses Contemporains*, 1802. — *La Parabole Politique*, 1819. — *Le Nouveau Christianisme*, 1825. Un volume de 201 pages, imprimé chez Everat.

Deuxième livraison. Cette livraison renferme : *Les deux premiers cahiers du Catéchisme des Industriels.* — *Avis à Messieurs les chefs de Maisons industrielles.* — *Union générale des capacités industrielles et scientifiques.* — *Le tome quatrième de l'Industrie*, publié in-octavo par Saint-Simon en 1818. A la suite de la préface on trouve la *Lettre au Rédacteur du Journal Général de France* en date du 12 mai 1818.

Cette livraison forme un volume de 364 pages.

La troisième livraison annoncée, qui devait contenir le *Mémoire sur la Science de l'Homme* et sur la *Gravitation*, ouvrage inédit de Saint-Simon, n'a pas paru.

« J'émets ici le vœu qu'une Edition complète des œuvres de Saint-Simon soit recommencée par Rodrigues sur un plan régulier. »

9° La liste des *Feuilles populaires*, éditées à Ménilmontant.

« Toutes les semaines, écrit Fournel dans une note, il y avait une feuille d'impression tirée en belles pages, de sorte qu'on obtenait par feuille 8 exemplaires ou au moins 4 (quand chaque article occupait deux feuilles). Le tirage fut d'abord de 1.500, à 6 articles par feuille c'était 9 000 publications, car elles étaient coupées de manière à pouvoir donner chaque article séparément. Bientôt le tirage fut porté à



PORTRAIT D'HENRI FOURNEL

Attribué à Léon Cogniet.

Appartient à Mademoiselle DONIEN, de Bois-Colombes.

2.000 ce qui donnait 12.000 feuilles à distribuer, et enfin à 2.500 ce qui faisait 15.000 articles répandus chaque dimanche.

« Des centres étaient organisés sur divers points de Paris, dans les quartiers les plus populeux, et les hommes de ces centres portaient chaque exemplaire à domicile dans les boutiques, chez les marchands de vin, etc., etc. On les distribuait dans les théâtres, dans les jardins publics, etc. Le faubourg Saint-Antoine est le point où ces écrits ont été répandus en plus grand nombre. »

10° Les deux procès : *Le Procès en Cour d'Assises*, 27 et 28 août 1832; le *Procès en Police Correctionnelle*, 19 octobre 1832, 2 volumes, 1832.

11° Des précisions sur : l'*Organisateur*, 1829-1831, qui s'appela successivement : *Journal des Progrès de la Science générale, Journal de la Doctrine Saint-Simonienne, Gazette des Saint-Simoniens.* Il parut du 15 août 1829 au 28 août 1831 ;

12° Sur l'*Organisateur Belge* (de Ch. Duveyrier), du 29 mai au 27 novembre 1831.

13° Des détails sur le *Globe*, qui vécut 17 mois et 9 jours du 11 novembre 1830 au 20 avril 1832.

14° Une liste de pièces lithographiques écrites en vue de la propagande.

15° Une liste des chants Saint-Simoniens :

I. *Chant des Industriels.* Paroles et musique de Rouget-de-Lisle, 1821.
Musique de Félicien DAVID :
II. *Appel.* Paroles de Bergier, ouvrier carreleur, Mesnilmontant, mai 1832.
III. *Le Retour du Père.* Paroles de Rousseau, 6 juin.
IV. *Tout est mort.*
V. *Prière du matin.*
VI. *Prière du soir.*
VII. *Au Peuple.*
VIII. *La Danse des Astres.*
IX. *Ronde*, Mesnilmontant, 1832.
X. *La Prison du Père.* Paroles d'Emile Barrault. Lyon 1833.

16° Une liste des gravures et lithographies :

I. *Saint-Simon.* D'après un pastel fait en 1796, par Labille (polonais), lithographié chez Engelmann.
II. *Saint-Simon*, fondateur de la religion nouvelle; d'après nature en 1825. Se vend au profit d'une famille infortunée chez Mme Dola, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 41. Lithographie de Engelmann, janvier 1832.
III. *Enfantin*, chef suprême de la religion Saint-Simonienne, par H. Grevedon, mars 1832. Lithographie de Lemercier, rue du Four-Saint-Germain, n° 56.
IV. *Enfantin.* Le même que le précédent dans le format in-octavo. par Duriez d'après Grevedon. Lithographie de Lemercier.
V. *Le Père.* Dessiné par Cals d'après Léon Cogniet et lithographié chez Benard, pour le Procès en Cour d'Assises. Chez Johanneau libraire, rue du Coq-St-Honoré, n° 8.

VI. Le même sur papier de Chine, tiré à 25 exemplaires.
VII. Groupe de *Barrault*, *Michel*, *Duveyrier*, lithographié par Cals d'après Léon Cogniet, pour le volume du Procès en Cour d'Assises. Imprimerie lithographique de Benard, rue de l'Abbaye, n° 4. Se vend chez Johanneau.
VIII. Le même sur papier de Chine tiré à 25 exemplaires.
IX. Le *Père Enfantin* d'après le médaillon de Caunois. Lithographié par Cals sous la direction de l'auteur, pour le volume du Procès en Police Correctionnelle. Imprimerie lithographique de Benard. Se vend chez Johanneau.
X. Le même sur papier de Chine, tiré à 25 exemplaires.
XI. Le même. Exemplaire unique avant la lettre.
XII. *Henri Fournel.* Lithographié par Cals d'après Decaisne, pour le volume du Procès en Police Correctionnelle. Imprimerie lithographique de Benard. Se vend chez Johanneau.
XIII. Le même sur papier de Chine, tiré à 25 exemplaires.
XIV. Le même. Exemplaire unique avant la lettre.

« Je ne mentionnerai pas, ajoute Fournel, les nombreuses gravures publiées en dehors de nous et qui représentent, avec des intentions diverses, nos personnes et nos actes. »

## II. LISTE DES OUVRAGES ÉMANANT DE SAINT-SIMONIENS, NON MENTIONNÉS DANS LA BIBLIOGRAPHIE FOURNEL, ET DES TRAVAUX CRITIQUES PARUS DE 1833 A 1931.

Bazard. — *Saint-Simon* (Biographie des Contemporains, année 1829).
Ozanam. — *Réflexion sur la doctrine de Saint-Simon.* Lyon 1831.
A. de Boissieu. — *Les Saint-Simoniens.* Lyon 1831.
Fourier. — *Pièges et charlatanisme des deux sectes, Saint-Simon et Owen,* qui promettent l'association et le progrès. Paris 1831.
Jules Lechevalier. — *Exposition du système social de Ch. Fourier de Besançon* (adressé aux Saint-Simoniens), Paris, 1831.
Schiebler. — *Der Saint-Simonismus und die Lehre Saint-Simons und seiner Anhänger.* Leipzig, 1831.
Carové. — *Der Saint-Simonismus und die neuere französische Philosophie.* Leipzig, 1831.
D'Eichthal. — *Notice sur le dogme.* Ménilmontant, septembre 1832.
*Dialogues Saint-Simoniens.* Bordeaux, 1838.
Breitschneider. — *Der Saint-Simonismus und das Christenthum.* Leipzig, 1832.
Vidal. — *Apôtre, Compagnon de la Femme, en prison,* Béziers, 1833.
Mme Lebassu. — *La Saint-Simonienne,* 1833.
Lemonnier. — *Présent et Avenir.* Toulouse, 1834
Ginoux — *Compagnon de la femme, Gloire à tous et à toutes* (sans date).
Claire Démar. — *Ma loi d'avenir,* 1833. — *Appel aux femmes,* 1833.
Duguet. — *Salut au Nouveau Monde.* — *Adieu à l'Ancien Monde* (sans date), 1833 ?

Barrault. — *Adieu à Paris*, 1833.
Barrault. — *Aux femmes juives* (sans date), 1833?
Biard. — *L'Ami du prolétaire* (sans date).
Iets over de Saint-Simonianer en hunner Lcer... etc. La Haye. M. de Lyon, 18 juin 1833.
Villenave. — *Bazard* (article dans Bibliog. universelle, vol. 57, 1835).
Barrault. — *Orient et Occident*, 1835, 1249-1250 de l'hégire.
Terson — *Un Saint-Simonien au peuple de Lyon*. Lyon, 1834.
Veit. — *Saint-Simon und der Saint-Simonismus* Leipzig, 1834.
*La Foi nouvelle*, chants et chansons, 1835.
*Livre des Actes* publié par les femmes, 1835.
P. Leroux. — *Bazard*, Encyclopédie nouvelle, t. II, 1836, p 519-524).
D'Eichthal et Urbain.— *Lettres sur la race blanche et la race noire*, 1839.
Michaud. — *Saint-Simon* (article dans la Biographie universelle, vol. 80, 1847, p. 405-426.)
Michaud et Villenave. — *Histoire du Saint-Simonisme et de la famille de Rothschild*, (Biographie universelle, 1847.)
De Loménie. — *Saint-Simon* (Galerie des Contemporains illustres, vol. 8, 1847).
L. Reybaud. — *Etudes sur les réformateurs*, 2 vol. 2e éd. 1848. (Voir le chap. II du tome 1er).
O. Rodrigues. — *Paroles d'un mort*, 1848.
O. Rodrigues. — *Projet de Constitution populaire*, 1848.
L. von Stein — *Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs* (Leipzig, 1848, t. I, 2e éd.). (Sur Saint-Simon, voir p. 239-299).
Justus. — *Sur la fondation d'Ecoles maternelles*, 1848.
Marie Talon. — *Sur l'Ecole Saint-Simonienne* (Almanach des Femmes pour 1853).
Louis Jourdan. — *La doctrine Saint-Simonienne* (*La Revue*, 1855).
G. Hubbard. — *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, 1857, 310 p.
Recurt — *La Résurrection du Père Enfantin*, 1858.
Castille. — *Enfantin*. N° 2 de la deuxième série des portraits historiques, 1859.
Barrault. — *Le Christ*, 1865.
Brothier. — *Saint-Simon et le Saint-Simonisme* (*Libre recherche*, février, 1859).
Van der Woo et Nieuwenhuis.—*Der Leer van Saint-Simon Ontround*, Amsterdam, 1860.
J.-E. Combes. — *Le Saint-Simonisme et son influence sur la littérature* (*Rev. contempor.*, 1865).
Suzanne Voilquin. — *Souvenirs d'une fille du peuple* ou la *Saint-Simonisme en Egypte*, 1866.
Crampon — *La France Saint-Simonienne à son déclin*, 1867.
Renouvier. — *Année philosophique*, 1867.
A. Booth. — *Saint-Simon and Saint-Simonism*. Londres, 1871.
Eug. Despois. — *Sainte-Beuve Saint-Simonien* (*Revue bleue*, 1875).
Anonyme [Rogé]. — *Mémoires d'un piano*, 1876.
Robert Flint. — *La Philosophie de l'histoire en France* (trad. de l'anglais par L. Carrau. Paris, 1878). Voir chap. VIII : Saint-Simon et Fourier.

VINÇARD. — *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier Saint-Simonien*, 1878.
P. JANET. — *Saint-Simon et le Saint-Simonisme*, 1879.
MAXIME DU CAMP. — *Souvenirs littéraires*, 2 vol., 1883.
JULES SIMON. — *Notices sur Michel Chevalier, Louis Reybaud, Edmond Charton.* (Séance et trav. de l'Acad. des Sc. Morales).
HIPPOLYTE CARNOT. — *Sur le Saint-Simonisme.* (Séance et travaux de l'Académie des Sciences Morales, 1887).
P. JANET. — *Les Origines de la Philosophie d'Auguste Comte, Comte et Saint-Simon.* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1887.)
RUPPERT. — *Das System Bazards* (Würzburg, 1890).
WARSCHAUER. — *Geschichte des Sozialismus und Kommunismus im XIX. Jhr.* Berlin, 1892, 2 vol.
H. LICHTENBERGER.— *Les idées sociales de Heine* (*Annales de l'Est*, 1898).
PINET. — *L'Ecole Polytechnique et les Saint-Simoniens* (*Revue de Paris*, 15 mai, 1894).
G. WEILL.— *Un précurseur du socialisme. Saint-Simon et son œuvre.* 1894.
PICAVET. — *Saint-Simon et son œuvre* (*Revue de la Société des Etudes Historiques*, 26 juillet 1894).
E. FAGUET. — *Le Comte de Saint-Simon* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1894).
E. WEISENGRUN — *Die sozialwissenschaftlichen Ideen Saint-Simons* (Bâle 1895).
G. WEILL. — *L'Ecole Saint-Simonienne: son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, 1896.
L. PAOLI. — *Le Saint-Simonisme en Italie* (*Revue d'Economie politique*, 1898).
JOHN STUART MILL. *Correspondance avec Gustave d'Eichthal* (1828-1842; 1864-1871). Avant-propos et traduction par Eugène d'Eichthal Paris, 1898. (En connexion avec la mission de d'Eichthal à Londres, voir *The Letters of J. St. Mill edited by Hugh S. R. Elliott*, 1910, 1er vol. ; — et *Letters of Thomas Carlyle to J. St. Mill J. Sterling and Robert Brrowning, edited by Alexander Carlyle*, 1923).
GOYAU. — *Article sur le Saint-Simonisme.* (*Quinzaine*, 1896).
E. DE WITT. — *Saint-Simon et le système industriel* (Thèse, Paris, 1902.)
E. LEVASSEUR. — *Les Etudes sociales sous la Restauration. — Saint-Simon et le Saint-Simonisme. — Fourier et le Fouriérisme.* (*Revue Internationale de Sociologie*, 1902).
FIDAO. — *La portée actuelle de la doctrine de Saint-Simon* (*La Quinzaine*, 1er juin 1902).
PLENGE. — *Die erste Gründung und Geschichte des Crédit Mobilier*(Tubingen, 1903).
G. ADLER. — *Saint-Simon und der Saint-Simonismus* (Zeitschrift für Sozialwissenschaft, 1903).
SAGNES. — *Enfantin et la Colonisation de l'Algérie* (Thèse, Poitiers, 1904).
LÉON SÉCHÉ. — *Etudes d'histoire romantique*, 2 vol., 1904 (à propos du rôle de Sainte-Beuve).

C. Avezac-Lavigne. — *Saint-Simonisme. — Positivisme. — Etude comparative des deux doctrines*, 1905.

Ecrits d'Isaac et Emile Péreire, publiés par Gustave Péreire, 1900-1905 (26 fascicules répartis en 8 vol. in-4 dont 11 sont consacrés aux chemins de fer).

Un numéro spécial de la *Revue d'Histoire économique et sociale* (1925) est consacré à Saint-Simon. Il comprend entre autres des articles de Maxime Leroy, H. Sée et Puech, indiqués plus loin et tirés à part.

Maxime Leroy. — *Les spéculations foncières de Saint-Simon et ses querelles d'affaires avec son associé le Comte de Redern.* (*Revue d'Histoire Economique et Sociale.* Paris, 1905.)

F. Muckle. — *Saint-Simon und die œkonomische Geschichtstheorie, ein Beitrag zu einer Dogmengeschichte des historischen Materialismus* (Iéna, 1906).

G. Dumas. — *Psychologie de deux messies positivistes* : A. Comte et Saint-Simon, 1905.

Eugène d'Eichthal. — *Carlyle et le Saint-Simonisme.* (*Revue Histor.*, 1906).

Elie Halévy. — *La Doctrine économique de Saint-Simon.* (*Revue du Mois*, 10 décembre 1907).

Le Meme. — *La Doctrine économique des Saint-Simoniens.* (*Revue du Mois*, 10 juillet 1908).

A. Robert. — *Le Saint-Simonisme et l'hérédité.* (Thèse, Paris, 1908).

M. Wallon. — *Les Saint-Simoniens et les Chemins de fer.* (Thèse. Paris 1908).

Frédéric Passy. — *Ceux qu'il faut honorer : Les Saint-Simoniens. — Arlès Dufour* (*La Paix par le droit*, mai-juin 1910).

F. Muckle. — *Henri de Saint-Simon, die Personlichkeit und das Werk.* Iéna 1908.

Patureau-Mirand. — *De la Femme et de son rôle dans la Société*, d'après les écrits Saint-Simoniens. (Thèse. Limoges, 1910).

Paul Leroy-Beaulieu. — *Saint-Simon le réformateur.* (*Revue Bleue*, 31 décembre 1910 et 6 janvier 1911).

H. Teyssandier. — *La Critique de l'organisation économique actuelle et les projets de reconstruction sociale chez les Saint-Simoniens.* (Thèse. Poitiers, 1911).

A. Jean. — *Le Principe Saint-Simonien* : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres ». (Thèse. Paris, 1911.)

A. Pereire. — *Autour de Saint-Simon*, 1912.

S. Nicard des Rieux. — *Michel Chevalier, Saint-Simon.* (Thèse. Poitiers, 1912).

G. Eckstein. — *Der alte und der neue Saint-Simonismus.* (*Archiv. für die Gesch. des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, t. II, 1912, p. 425-441).

G. Weill. — *Les Saint-Simoniens sous Napoléon III.* (*Revue des Etudes Napoléoniennes*, mai 1913).

H. Louvancour. — *De Henri de Saint-Simon à Charles Fourier. — Etude sur le socialisme romantique français de* 1830. (Thèse. Paris, 1913).

VERGEOT. — *Le Crédit comme stimulant et régulateur de l'industrie; la Conception Saint-Simonienne, ses réalisations, son application au problème bancaire d'après-guerre.* (Thèse. Paris, 1918).

C. BOUGLÉ. — *Chez les prophètes socialistes*, 1918. Première étude intitulée : *Les Saint-Simoniens et les ouvriers.*

GOTTFRIED SALOMON. — *Saint-Simon und der Sozialismus. Wege zum Sozialismus.* Berlin, 1919.

MONCHRESTIEN. — *La Doctrine du Producteur et la Renaissance du Saint-Simonisme.* (*Journée industrielle*, oct. 1920).

CUVILLIER. — *Un schisme Saint-Simonien : Buchez.* (*Revue du Mois*, mai-juin 1920).

MAX ADLER. — *Wegweiser, Studien zur Geistesgeschichte des Sozialismus.* Stuttgart, 1920.

GERATHEWOHL. — *Saint-Simonistische Ideen in der deutschen Literatur.* München 1920.

J. PUECH.— *La Tradition socialiste en France et la Société des Nations*,1921.

G. WEILL. — *Le Saint-Simonisme hors de France.* (*Revue d'Histoire Economique*, 1921).

EUCKEN. — *Zur Würdigung Saint-Simons.* (*Schmollers Jahrbuch*, 1921).

LÉVY-BRUHL. — *La Philosophie d'Auguste Comte*, 4e éd. 1921 (quelques pages sur les rapports intellectuels de Comte avec Saint-Simon).

SCHMIDTLEIN. — *Saint-Amand Bazard.* (*Schmollers Jahrbuch*, 1922).

MME THIBERT. — *Saint-Simoniennes et pacifistes : Eugénie Niboyet et Pauline Roland.* (*Paix par le droit*, 1922).

HIRSCHFELD. — *Le Saint-Simonisme dans les Pays-Bas* : « Le Crédit mobilier néerlandais ». (*Revue d'Economie politique*, 1923).

G. GIGNOUX. — *L'Industrialisme, de Saint-Simon à Walther Rathenau.* (Extr. de la *Revue d'Histoire des Doctrines économiques et sociales.* Paris, 1923).

BOURBONNAIS. — *Le Néo-Saint-Simonisme et la vie sociale d'aujourd'hui.* Thèse, Paris, 1923.

MAXIME LEROY. — *Le Socialisme des producteurs* : « Henri de Saint-Simon ». (Bibliothèque d'information sociale, dirigée par C. Bouglé, 1924.)

HENRI SÉE — *La Notion de classes sociales chez les Saint-Simoniens*, 1925.

GEORGES BRUNET — *Le Mysticisme social de Saint-Simon* (Etudes romantiques publiées sous la direction de H. Girard). Paris 1925.

BOUGLÉ. — *L'Année de Saint-Simon.* (*La paix par le droit*, janv. 1923).

E. DURKHEIM. — *Le Socialisme, sa définition, ses débuts. La Doctrine Saint-Simonienne*, édité par Mauss. (*Travaux de l'année sociologique*, 1925.)

YVES GUYOT. — *Saint-Simon et son école.* (*Journal des Economistes*, 15 juin 1925).

J. RAPPAPORT. — *Zur Staats und Gesellschaftslehre Saint-Simons.* (Tirage à part de la *Zeitschrift für Oeffentliches Recht.* Bd. X, Vienne et Berlin, s. d. (1925?).

J. PUECH. — *Flora Tristan et le Saint-Simonisme.* (*Revue d'Histoire Economique et sociale.* Paris 1925).

MAXIME LEROY — *La Vie du Comte de Saint-Simon* 1760-1825 (*Les Cahiers Verts*, publ. sous la direction de D. Halévy, nº 54, 1925,

W. Spuhler. — *Der Saint-Simonismus. Lehre und Leben, von Saint-Amand Bazard.* (*Zürcher Volkswirtschaftliche Forschungen* 1926.
Mme Thibert. — *Le Féminisme dans le socialisme français de* 1830 à 1850. (Thèse. Paris, 1926).
La Meme. — *Le Rôle social de l'Art d'après les Saint-Simoniens.* (Thèse. Paris, 1926).
Jullien. — *Saint-Simon et le Socialisme.* Thèse, Bordeaux, 1926.
R. Picard. — *Un Saint-Simonien démocrate* : « Le Docteur Ange Guépin ». (*Revue d'Histoire Economique*, 1926).
E. M. Butler. — *The Saint-Simonian Religion in Germany. A Study of the young German Movement.* (*Cambridge-Univ. Press.*, 1926).
Jehan d'Ivray. — *L'Aventure Saint-Simonienne et les Femmes.* 1928.
Lajard de Puyjalon. — *L'Influence des Saint-Simoniens sur les réalisations de l'isthme de Suez et des chemins de fer*, 1928.
J. Puech. — *Les Saint-Simoniens dans l'Aude.* (*Révol. de* 1848, Revue mars-mai 1929).
V. H. d'Allemagne. — *Les Saint-Simoniens* 1827-1837. Paris 1930.
J. Puech. — *Ch. Lemonnier et notre temps.* (*Etats-Unis d'Europe*, oct. 1930).
S. Charléty. — *Enfantin* (Coll. des Réformateurs sociaux, dirigée par C. Bouglé) 1931. Recueil de textes.

La liste des ouvrages postérieurs à la 1re édition de ce livre a été établie par les soins du Centre de Documentation sociale dirigé par M. Bouglé, directeur-adjoint de l'Ecole normale supérieure, qui a fait appel à la collaboration de Mme Marguerite Thibert, de MM. Maxime Leroy, J.-L. Puech, et F. Henry. Je leur exprime à tous ma vive reconnaissance.

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE DEUXIÈME

# L'ÉGLISE

### CHAPITRE PREMIER

LA FONDATION DE L'ÉGLISE. — LA RUE MONSIGNY



### CHAPITRE DEUXIÈME

LA PROPAGANDE

## CHAPITRE TROISIÈME

### LE SCHISME DE BAZARD



## CHAPITRE QUATRIÈME

### MÉNILMONTANT

## LIVRE TROISIÈME

# LA DISPERSION DES APOTRES

### CHAPITRE PREMIER

#### LES COMPAGNONS DE LA FEMME



### CHAPITRE DEUXIÈME

#### L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE



### CHAPITRE TROISIÈME

#### L'APOSTOLAT PRINCIER

## CHAPITRE QUATRIÈME

### LE PÈRE EN ALGÉRIE



## LIVRE QUATRIÈME

# LE SAINT-SIMONISME PRATIQUE

## CHAPITRE PREMIER

### DÉBUTS DANS LA PRATIQUE INDUSTRIELLE



## CHAPITRE DEUXIÈME

### LE SAINT-SIMONISME ET LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE

## CHAPITRE TROISIÈME

### DERNIERS ACTES, DERNIÈRES PAROLES



## CHAPITRE QUATRIÈME

### LA FIN DU SAINT-SIMONISME

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
15 EXEMPLAIRES SUR JAPON
IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE 1 A 15.
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE AULARD, IMPRIMEUR
A PARIS, LE 23 MARS 1931.